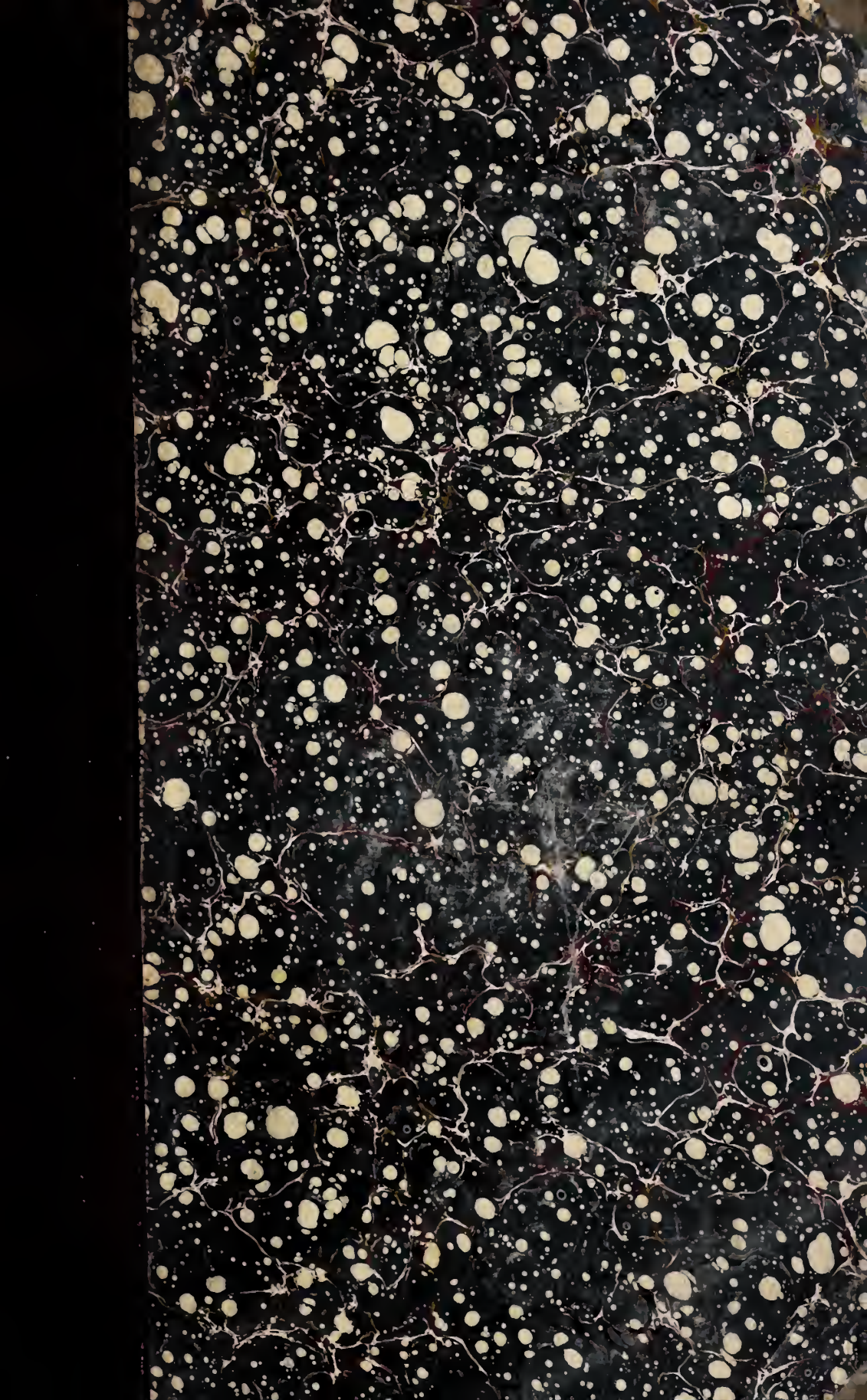
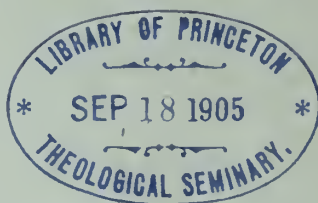






Division PJ102E
Section .B58
v. 18

BIBLIOTHÈQUE
ÉGYPTOLOGIQUE

TOME DIX-HUITIÈME



CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTHARD



BIBLIOTHÈQUE ÉGYPTOLOGIQUE

CONTENANT LES

ŒUVRES DES ÉGYPTOLOGUES FRANÇAIS

dispersées dans divers Recueils
et qui n'ont pas encore été réunies jusqu'à ce jour

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

Membre de l'Institut
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études
Professeur au Collège de France

TOME DIX-HUITIÈME

AUGUSTE MARIETTE

ŒUVRES DIVERSES

TOME PREMIER



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1904

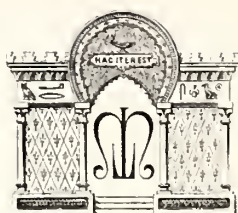


Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Princeton Theological Seminary Library

AUGUSTE MARIETTE

ŒUVRES DIVERSES

TOME PREMIER



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND

AUGUSTE MARIETTE

ŒUVRES DIVERSES

PUBLIÉES PAR

G. MASPERO

Membre de l'Institut
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études
Professeur au Collège de France

TOME PREMIER

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

—
1904





MARIETTE EN 1871

D'après une photographie reproduite dans *L'Égypte à petites journées*
d'A. Rhoné.

MARIETTE

(1821-1881)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Par G. MASPERO

I

La famille des Mariette a fourni, pendant le dix-huitième siècle, des avocats, des marins et des lettrés. L'arrière-grand-père du savant fut l'un des quatre jurisconsultes qui protestèrent contre la condamnation et l'exécution de Calas. Son grand-père servit dans la marine royale sous Louis XV et sous Louis XVI; après avoir traversé indemne la Révolution, il mourut en 1806, à Paris, où son fils était né le 12 mai 1793. François-Paulin Mariette fit ses études de droit à Paris, mais bientôt des affaires de famille l'obligèrent à venir s'installer à Boulogne-sur-Mer : il y fut nommé chef des bureaux de la marine dès 1815, et il conserva cette place jusqu'à sa mort, le 7 décembre 1850. Il s'y maria, le 13 octobre 1819, avec Eugénie-Sophie-Mélanie Delobbeau, dont il eut presque coup sur coup deux enfants. Un premier fils vécut à peine quelques jours : le second, celui dont je vais retracer brièvement la carrière, naquit le 11 février 1821,

à deux heures et demie du matin, et il fut inscrit à l'état civil sous les prénoms François-Auguste-Ferdinand¹.

Il passa son enfance dans l'Hôtel de ville de Boulogne, où son père logeait, et ses camarades ont gardé de lui le souvenir d'un enfant blond, presque roux, mince, élancé, vigoureux, très vif, très turbulent, plein d'entrain et de bonne humeur, sujet parfois à des mouvements de brusquerie et de colère dont il revenait vite et se montrait fort repentant. Il était assez peu porté vers l'étude, et il ne manifestait d'autre penchant sérieux qu'un goût très marqué pour le dessin : dès qu'il put tenir un crayon, il se mit à couvrir tous les murs de la maison de bonshommes variés, surtout de soldats. Son père l'envoya apprendre à lire dans une petite institution de la rue d'Aumont, chez Blériot, puis, quand Blériot eut fait faillite, chez Leclercq, et, dès qu'il se fut débrouillé dans les humanités, au Collège communal de Boulogne. Il y entra en troisième, parmi les grands, et il y conquist du premier coup un rang assez élevé. Son aptitude pour le dessin s'y développa, mais sans jamais le détourner de ses autres études : en 1837, il remporta des succès considérables, prix de géométrie, prix de physique et de chimie, prix de version grecque, accessit de version latine, d'histoire, de narration française, d'anglais. Son père, qui, devenu veuf, s'était remarié et avait eu de nombreux enfants de sa seconde femme, songea dès lors à le faire entrer dans les bureaux de la marine; en attendant que le moment fût venu, il le prit en apprentissage auprès de lui, sans rétribution. Mariette occupa ce poste de surnuméraire bénévole près de deux années, d'août 1837 à juin 1839, et il copia les délibérations et les arrêtés municipaux sur les registres, d'une écriture ronde et ferme, dont la clarté étonnera tous ceux qui sont familiers avec les pattes de mouche.

1. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 3-4, et *Auguste Mariette*, p. 4-6.

presque illisibles qu'il adopta par la suite. Las enfin de cette besogne sans espoir, il chercha une carrière à l'étranger, et il accepta, à dix-huit ans, en juillet 1839, d'enseigner le français et le dessin dans une école, Shakespeare House Academy, tenue à Strafford en Angleterre par un M. Parker. Il y demeura une année entière, jusqu'en juillet 1840, puis il passa à Coventry, où il tenta de gagner sa vie en dessinant des modèles pour les fabricants de ruban. Trois mois d'essais, pendant lesquels il ne réussit jamais à gagner plus d'une livre sterling par semaine, le dégoûtèrent de l'art industriel et de la vie anglaise. Il revint à Boulogne pour y finir ses études, abattit sa philosophie en six mois, fut reçu bachelier ès-lettres à Douai, avec mention honorable, le 4 août 1841, et, ne voyant pas d'autre carrière ouverte devant lui, il profita de l'influence de son père pour entrer comme surveillant, puis comme maître d'études au Collège qu'il venait de quitter comme élève. Cela dura jusqu'aux derniers jours de février 1843. Le 1^{er} mars suivant, il fut nommé professeur de la première classe de français avec des appointements de 116 fr. 66 par mois. Le 2 octobre de la même année, il fut chargé de la classe de septième, et il crut avoir fortune faite¹.

Sa vocation d'artiste trouva de quoi s'exercer au cours de ces fonctions modestes. On le chargea d'abord de dessiner dans les classes des cartes murales dont plusieurs lui ont survécu et servaient encore à l'enseignement en 1882. Il fut en outre le décorateur et le metteur en scène des soirées dramatiques que son principal donnait de temps en temps aux parents des élèves, selon un usage qui prévalait alors dans la plupart des collèges de province. Les journaux locaux rendaient compte de ces fêtes, et le rédacteur de l'article avait à l'occasion un mot aimable pour le peintre comme

1. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 5-9, et *Auguste Mariette*, p. 6-10.

pour les acteurs. C'est ainsi qu'à l'occasion de la représentation du 11 mars 1842, l'*Annotateur Boulonnais* racontait comme quoi : « La belle et grande salle du réfectoire fut » convertie en salle de spectacle, et on put y admirer la fraîcheur des décors, la grâce des peintures. Plusieurs médallons représentaient le Beffroi, la Colonne, le Port, l'église » Saint-Nicolas. Cette décoration, d'excellent goût, était » l'œuvre de M. A. Mariette, préfet des études¹. » Cependant, ce n'était plus le dessin ou la peinture qui tenait la première place dans la pensée du jeune homme : la passion de la littérature lui était venue et le possédait tout entier. Il s'était essayé déjà timidement à écrire pendant son séjour en Angleterre, et il avait envoyé de Strafford à son père quelques articles qui ne virent jamais le jour². Sitôt de retour en France, sans même attendre qu'il fût bachelier, il se mit à publier avec une verve et une fécondité intarissables sur les sujets qui pouvaient intéresser alors les lettrés de sa province, et les journaux ou les revues du cru accueillirent avec empressement tout ce qu'il lui plut leur offrir. Il débuta à la *Boulonnaise* par une *Histoire anecdotique* en style romantique, puis par des chroniques boulonnaises sur *la Rue Tant-Pert-tant-Paye* (n° du 1^{er} novembre 1841) et sur *une Évasion du Beffroi en 1784*, puis la *Boulonnaise* ayant disparu le 30 décembre 1841, il s'adressa à l'*Annotateur Boulonnais*, à l'*Almanach de Boulogne*, au *Littérateur Français*, au *Courrier du Pas-de-Calais*. Une fois seulement, il se crut poète, et l'inauguration de la statue de l'empereur sur la Colonne de la Grande Armée, qui eut lieu le 15 août 1841, lui inspira une *Apothéose de Napoléon* qui fut imprimée et vendue au profit des indigents : les vers

1. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 7, note 1, et *Auguste Mariette*, p. 8, note 2.

2. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 8, note 2, et *Auguste Mariette*, p. 10, note 1.

en étaient d'une faiblesse que le biographe de sa jeunesse qualifie d'inexplicable¹, et l'on peut croire qu'il n'entretenait aucune illusion sur leur valeur, car il les laissa paraître sans nom d'auteur, et il n'en réclama jamais la paternité. Il revint donc à la prose, et il ne s'en départit plus, semant un peu partout des nouvelles, des romans, des feuilletons humoristiques, des contes, des anecdotes, des essais historiques. C'est en un peu plus d'une année, du 24 février 1842 au 11 mai 1843, *le Génie de la Peinture ou la mort du Giotto* (24 février 1842), une *histoire de la Chanson française*, une *Physiologie du Matelotin* boulonnais qu'il montrait supérieur au gamin de Paris (mars 1842), *les Courses du Wimereux* corsaire boulonnais (7 juillet 1842), une *Physiologie du Sergent de ville* (28 juillet 1842), une élégie en prose sur *la Mort du Duc d'Orléans* (4 août 1842), une sorte de conte intitulé *Properce ou l'héritier supposé* (27 octobre 1842), une notice historique sur le *Palais de White House* (17 novembre 1842), un roman, *Hassan le Noir*, dont l'intrigue avait pour fond les guerres d'émancipation de la Grèce (29 décembre 1842), un marivaudage intitulé *Un secret* (13 avril 1843), et une nouvelle dans le genre de celles du XVIII^e siècle, *Pauvre Marquise* (11 mai 1843)². Tout cela est écrit avec une verve réelle et avec une fraîcheur de jeunesse qui en rendit la lecture possible en son temps, mais sans science aucune de la composition et sans art du style : rien n'y dépasse ce qu'on lisait à la même époque dans cent autres journaux de province. Il est probable que Mariette, s'il avait suivi jusqu'au bout la carrière littéraire, aurait fini par acquérir une maîtrise de plume suffisante : mais l'invention lui manquait et l'originalité, et il ne se serait jamais élevé

1. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 8-9, et *Auguste Mariette*, p. 12.

2. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 11-13, et *Auguste Mariette*, p. 14-15.

au-dessus de la médiocrité. Il en convenait volontiers, et souvent dans son âge mûr il s'égayait aux dépens de ces œuvres oubliées de sa jeunesse¹.

Aussi bien, l'année même où il se montrait journaliste si fécond, une circonstance toute fortuite lui révélait sa vocation véritable. Il avait pour cousin un des premiers élèves de Champollion, le peintre Nestor Lhôte, qui, emmené en Égypte comme dessinateur pendant l'expédition de 1827-1830, avait fini, à force de copier les monuments, par en comprendre le sens, et avait reçu les leçons du maître sur les lieux, en présence des bas-reliefs et des inscriptions. Après la mort de Champollion, devenu l'un des rares adeptes de l'Égyptologie naissante, il avait sollicité un subside pour retourner aux bords du Nil et pour y compléter l'exploration des sites que la mission franco-toscane avait effleurés seulement : abattu en pleine vigueur de l'âge et du talent, il était mort de la dysenterie et ses papiers avaient été renvoyés à sa famille en 1842. La corvée de les classer échut à Auguste Mariette qui, d'abord, se mit à l'œuvre en rechignant, puis se laissa gagner au charme. « Le canard » égyptien, me disait-il un jour en me contant cette histoire, « est un animal dangereux. Il vous accueille bénévolement, » mais si vous vous laissez prendre à son air innocent et que » vous le pratiquiez familièrement, vous êtes perdu : un » coup de bec, il vous inocule son venin, et vous voilà égyptologue pour la vie. » Il en savait quelque chose pour avoir trop approché les canards rapportés par Nestor Lhôte. Il eut vite fait de se mettre au courant de l'alphabet et des procédés de déchiffrement, mais, en dehors des notions qu'il trouvait dans les papiers de son cousin,

1. Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs inédits*. M. Édouard Mariette a bien voulu me donner communication de l'ouvrage, encore inachevé, qu'il compte publier sur son frère, et il m'a autorisé à en extraire certains passages. Le renseignement s'applique au roman de *Hassan le Noir*, et il est tiré du chapitre intitulé *Mariette Littérateur*.

la province ne lui offrait aucune ressource¹ : il dut tirer de son propre fonds tout ce qu'ils ne lui enseignaient pas, et quand, plus tard, il vint à Paris, le temps et peut-être aussi la patience lui manquèrent pour combler les lacunes de l'instruction qu'il s'était donnée. Sept années durant il travailla seul, éprouvant sa science nouvelle sur les rares monuments du Musée de Boulogne ou sur les planches de la *Description de l'Égypte*. Il ignorait à cette époque que Vivant Denon, le premier maître du cercueil superbe que la municipalité avait acheté en 1837, avait refait à sa manière quelques-unes des légendes qui accompagnaient les figures. Il ignorait de même qu'une partie des inscriptions reproduites dans la *Description* étaient de pur remplissage moderne. Jomard a raconté bien des fois que quelques-uns des dessinateurs de l'expédition s'ingéniaient à copier fidèlement non seulement les figures, mais les légendes, tandis que d'autres, convaincus qu'on ne réussirait jamais à déchiffrer les hiéroglyphes, se contentaient de reproduire les figures seules. Ils marquaient l'emplacement et le nombre des lignes, puis le soir, rentrés au camp, ils remplissaient les lignes d'inspiration avec des caractères quelconques; comme, à force de voir les monuments, ils avaient dans la tête la forme des signes et des groupes, leur œuvre conservait, malgré tout, un air de vraisemblance. Je m'y suis laissé prendre au début de mes études en 1866, quand je parcourais les volumes de la *Description* dans la bibliothèque de l'École normale; Mariette m'a conté bien souvent qu'il s'obstina des mois entiers sur ces remplissages et que, désespéré par les déchiffrements contradictoires qu'ils lui fournissaient, il faillit renoncer à l'étude. Un de ses amis d'enfance, le musicien Vervoitte, racontait « qu'il » l'avait vu souvent, couché à plat ventre devant sa caisse,

1. Voyez ce qu'il dit à ce sujet, dans sa notice sur le Musée de Boulogne, au t. I, p. 13, note 5, de ses *Œuvres diverses*.

» s'absorbant dans une sorte de contemplation active... qui
» devait être fructueuse, M. Vervoitte lui disait : « Mais
» que penses-tu tirer de ta momie ? » Mariette lui répondait
alors : « Je ne sais pas, j'ai une idée, je crois que cela me
» conduira loin¹. »

L'Égyptologie n'avait été d'abord pour lui qu'une distraction, un intermède entre les devoirs de son poste de professeur et ceux de son métier de journaliste. En 1843, M. Adam, maire de Boulogne, l'avait appelé à diriger l'*Annotateur Boulonnais*, et ce choix n'avait pas été sans soulever contre lui bien des jalousies. Comme M. Adam était gouvernemental, il va de soi que les journaux du parti opposé ne se firent pas faute de dauber sur le nouveau rédacteur : « Au sein de l'internat, disait l'*Observateur*
» en annonçant la nouvelle, le 20 juillet 1843, M. Adam
» découvrit un jeune homme à peine échappé des bancs de
» l'école. Ce jeune homme n'avait ni présent, ni passé : M. le
» Maire voulut lui créer un avenir, et, comme il ne pouvait
» se trouver chez cet adepte ni principe arrêté, ni opinion
» formée, M. Adam reconnut en lui l'homme qui pouvait
» lui convenir et se promit d'en faire l'écho de sa pensée.
» Aussi, sans préambule, sans transition, il s'entendit avec le
» gérant de l'*Annotateur*, pour placer son nouveau protégé
» à la tête du journal qui, longtemps, dirigea l'opinion bou-
» lonnaise². » Si cette position valait des inimitiés et des injures à Mariette, du moins elle lui assurait une aisance relative dont il profita pour se créer un intérieur. En 1844, il avait quitté la maison paternelle et il s'était établi dans un petit appartement sis à l'angle de la rue Simonneau et de

1. Desjardins, *Conférence sur la vie et les travaux d'Auguste Mariette*, dans l'*Inauguration du monument élevé à Boulogne-sur-Mer*, p. 99.

2. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 13-14, et *Auguste Mariette*, p. 16-17.

la rue des Vieillards¹. Une année à peine s'était écoulée qu'il y amena une femme. De même que la plupart de nos professeurs de lycées ou de collèges, il donnait des leçons privées qu'on lui payait assez bien : l'une d'elles le mena dans une honorable famille de la petite bourgeoisie boulonnaise, la famille Millon. Une des filles de la maison, M^{lle} Éléonore Millon, lui plut par la vivacité de son esprit et par l'agrément de son caractère : il sut se faire aimer d'elle, et, le 5 juin 1845, le roman se termina par un bon mariage. Il ne tarda pas à être père de famille et il chercha à se créer des ressources nouvelles. Des fonctions honorifiques, il en avait autant qu'il en voulait : il était membre du Comité local de l'Instruction primaire, secrétaire de la Société des Amis des Arts, secrétaire-rédacteur de la Société d'Agriculture, et il s'acquittait avec zèle des tâches que son rang lui imposait jusqu'à écrire l'histoire de la dernière de ces Sociétés. Mais tout cela ne lui fournissait pas de quoi nourrir sa famille : « Comment percer ? disait-il. » Par le professorat ? C'est bien long. Par les lettres ? La » foule des aspirants est bien grande. De nos jours il faut » une spécialité². » La spécialité, c'était dans son esprit l'égyptologie. Il s'était initié à l'égyptien, il avait appris le copte : il crut que c'étaient des titres à obtenir une mission en Égypte. Une première lettre, par laquelle il la demandait dans les conditions ordinaires, ne reçut pas bon accueil : le ministre des Travaux publics, Dumont, qui faisait alors l'intérim du ministère de l'Instruction publique, lui répondit, le 26 juin 1846 : « J'aurais été disposé à seconder vos » recherches si déjà je n'avais chargé un autre voyageur » d'une mission analogue à celle que vous me proposez. » Dans tous les cas, l'état des fonds ne me permettrait pas

1. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 18.

2. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 16, et *Auguste Mariette*, p. 19-20.

» de donner suite, quant à présent, à vos projets¹. » Le rival heureux de Mariette était, dit-on, J.-J. Ampère² : l'argent du moins n'était pas mal placé. Mariette ne se tint pas pour battu. Il fit appuyer par le maire de Boulogne et par un des députés du Pas-de-Calais, M. François Delessert, une pétition en date du 26 septembre, par laquelle il annonçait « son intention d'entreprendre à ses frais une exploration » scientifique en Égypte, et il exprimait le désir d'obtenir » le passage gratuit sur un paquebot-poste de Marseille à » Alexandrie et un secours de 2.000 francs ». Le 10 novembre 1846, M. de Salvandy lui apprit, après un mois et demi de réflexions, que « les règlements du ministère des » Finances s'opposent formellement à la concession de passages gratuits sur les paquebots de la Méditerranée » ; quant à la demande de subvention, le ministre se référerait à la lettre du 26 juin³.

Cet échec était d'autant plus grave que Mariette, se croyant sûr de réussir, avait renoncé officiellement, le 27 août, à diriger l'*Annotateur* ; « ses occupations nombreuses ne lui » permettaient plus de remplir les fonctions de rédacteur, » comme il le voudrait et comme il le devrait, et c'était une » nécessité pour lui de se retirer⁴ ». Il lui restait pour vivre son métier de professeur, dans lequel il avait eu de l'avancement : il avait été promu directeur de l'École de dessin, et il y avait fondé en 1846 un cours de dessin linéaire. Il employa les rares loisirs que l'enseignement lui laissait à écrire des dissertations scientifiques plus étudiées et plus

1. Lettre citée en appendice à la notice lue par M. Wallon *sur la vie et sur les travaux de Mariette*, dans le *Compte rendu de la Séance publique annuelle du vendredi 23 novembre 1883*, p. 127.

2. Wallon, *Notice sur la vie et les travaux de Mariette*, dans le *Compte rendu*, p. 50.

3. Lettre citée en appendice à la notice de M. Wallon, p. 127-128.

4. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 17, et *Auguste Mariette*, p. 20.

longues que celles auxquelles il s'était complu jusqu'alors, et qui donnèrent au monde savant une idée de ce qu'il était déjà capable de faire, soit dans l'égyptologie, soit dans l'histoire locale. Sous couleur de décrire le Musée de Boulogne-sur-Mer, il inséra dans l'*Annotateur Boulonnais* du 18 mars 1847 une notice, qu'il republia en tirage à part à cent exemplaires sous le titre quelque peu ambitieux de *Catalogue analytique des Monuments composant la Galerie égyptienne du Musée de Boulogne*. Plus tard, il jugeait très sévèrement cet opuscule¹, et à coup sûr, si on le compare aux mémoires que produisaient vers le même temps Birch, Lepsius, Leemans, E. de Rougé, on est frappé de l'immense supériorité que ceux-ci manifestent sur leur confrère provincial. Mais, les défauts reconnus, si l'on se rappelle dans quelles conditions Mariette avait dû poursuivre son apprentissage de l'égyptologie, on ne peut qu'admirer la persévérance qu'il lui avait fallu déployer pour mettre sur pied une œuvre même aussi incomplète. Il s'y était assimilé tout ce qu'il avait pu apprendre dans la *Description de l'Égypte*, dans l'*Égypte* de Champollion-Figeac, dans les papiers de Nestor Lhôte : ce n'était point sa faute après tout si les revues où Lepsius, E. de Rougé et Birch enfouissaient leurs travaux ne pénétraient point jusqu'à Boulogne-sur-Mer. On peut adresser le même reproche d'érudition un peu en retard à sa lettre sur les différents noms de Boulogne dans l'antiquité. M. Bouillet, en rédigeant le court article de son *Dictionnaire*, qui indigna tant Mariette contre lui, n'avait jamais cru qu'il prêterait matière à une dissertation aussi étendue. « Mon Dictionnaire, lui écrivait-il à la date du » 19 octobre 1847, n'a pas la prétention d'émettre des » opinions originales, ni de discuter les questions historiques » et géographiques, comme on pourrait le faire dans un

1. Voir t. I, p. 21. note 1, de ses *Œuvres diverses*, l'annotation qu'il avait inscrite en tête de son exemplaire.

» mémoire *ex professo*¹. » M. Bouillet aurait eu beau jeu à réfuter son contradicteur sur bien des points, et la thèse soutenue par Mariette n'a point prévalu. Ces cent pages n'en sont pas moins des plus intéressantes à lire, parce qu'on y trouve déjà la plupart des qualités qui assurèrent plus tard à Mariette une autorité si légitime : l'habileté à diviser son sujet, la clarté de l'exposition, la chaleur du style, le mouvement et la bonne ordonnance du raisonnement. Si les théories sont souvent aventureuses, la démonstration est toujours si bien menée qu'il faut un effort sérieux pour en démêler les points faibles et pour échapper à la conviction qu'elle entraîne².

La publication de ces deux opuscules produisit le résultat que Mariette en attendait : elle fit sortir son nom du cercle étroit de notoriété locale dans lequel il demeurait enfermé, et elle apprit aux maîtres parisiens que le petit régent de la classe de septième à Boulogne-sur-Mer promettait un savant avec lequel il faudrait compter bientôt. Il reçut quelques lettres de Charles Lenormant, de Longpérier, d'Egger, d'E. de Rougé; il obtint d'eux des encouragements et des conseils qui l'aidèrent à s'orienter dans ses études. Enfin, en 1848, n'y tenant plus, il se décida à se rendre à Paris pour y tenter la fortune, et il fut encouragé dans sa résolution par le principal du collège. M. Alfred Hulleu lui avait toujours porté de l'intérêt, et, depuis quelques mois, il s'inquiétait de le voir se détacher peu à peu de ses devoirs

1. Lettre citée par M. Wallon dans sa *Notice sur Mariette*, p. 49, note 1.

2. Mariette annonçait, vers la fin de cette lettre (cf. t. I, p. 78, de ses *Œuvres diverses*), d'autres travaux d'histoire locale qu'il n'acheva jamais. D'après Deseille (*les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 17), c'étaient, en plus des notices indiquées en cet endroit par Mariette lui-même, « une édition et une traduction de Lambert d'Ardres, une seconde lettre sur les incursions des Normands, et quelques documents pour servir à l'histoire de Wissant ».

professionnels. Mariette négligeait sa classe et ses cours de dessin, et les parents de ses élèves commençaient à se plaindre de ses distractions : elles nuisaient aux études de leurs enfants. M. Hulleu transmit leurs remontrances à Mariette, et pour clore la conversation : « Puisque tous vos goûts, » lui dit-il, sont pour les antiquités égyptiennes, profitez de » vos relations avec M. Lenormant et avec le vicomte de » Rougé pour obtenir un emploi au Musée du Louvre, car » il est temps d'opter, si vous ne voulez pas vous tuer à la » besogne. Ou renoncez à vos investigations savantes, ou » renoncez au professorat qui veut qu'on se livre à lui tout » entier'. » Mariette profita des vacances pour venir à Paris dans les premiers jours d'août 1848, et il courut aussitôt à la Bibliothèque Nationale, afin d'y étudier la fameuse *Salle des Ancêtres de Thoutmôsis III*, dont Prisse d'Avennes avait rapporté les débris quelques années auparavant. Au milieu de septembre, son commentaire n'étant pas terminé, il sollicita un congé supplémentaire qui lui fut accordé aussitôt et prolongé à plusieurs reprises. Le manuscrit du mémoire comprend soixante-dix feuillets in-4° d'une écriture serrée, et il est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Il est intitulé : *Sur le côté gauche de la Salle des Ancêtres de Thoutmès III, et en particulier sur les deux dernières lignes de cette partie du Monument*. Lorsque Charles Lenormant l'eut parcouru, il en conçut une telle admiration qu'il voulut attacher l'auteur pour toujours à l'Égyptologie. Le 15 avril 1849, il adressa spontanément aux membres du Conseil municipal de Boulogne-sur-Mer une lettre dans laquelle il les exhortait à venir en aide à un compatriote qui leur faisait déjà grand honneur. « J'ai » lu, leur disait-il, ce manuscrit avec la défiance qu'on a

1. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 20-21, et *Auguste Mariette*, p. 25; j'ai complété le récit par quelques souvenirs personnels de conversations avec Mariette.

» toujours contre les essais des personnes qu'on suppose
» n'avoir pu puiser l'instruction scientifique à ses véritables
» sources, et j'ai été agréablement surpris dans le sens
» contraire. C'est la première fois en effet que j'ai vu un
» homme livré à des études isolées marcher dans la bonne
» voie aussi vite et aussi bien. Ce début est du plus heureux
» augure pour l'avenir de M. Mariette, et je suis convaincu
» de ne pas trop m'avancer en vous donnant l'assurance
» qu'il ne lui faut que la possibilité de suivre ses travaux,
» à l'aide des ressources scientifiques d'une grande capitale,
» pour devenir en peu de temps un homme tout à fait
» distingué. Je crois donc, messieurs, que vous agiriez
» noblement dans l'intérêt de M. Mariette et dans celui de
» la ville qui l'a vu naître, en lui fournissant les moyens
» de faire à Paris un séjour prolongé et d'y donner à ses
» études le développement désirable¹. » La réponse arriva
quinze jours plus tard : le maire, M. Chauveau-Sire,
constatait que « les finances de la ville étaient trop obérées,
» surtout depuis quelque temps, » c'est-à-dire, en termes
moins discrets, depuis la Révolution de Février, pour qu'on
pût accueillir la requête de M. Lenormant. En même temps,
comme tous les maires généreux qui désirent pousser leurs
compatriotes sans qu'il en coûte aux recettes municipales,
il conseillait à son correspondant de se rejeter sur
l'État. « Votre haute et légitime influence ne pourrait-elle
» pas, monsieur, lui ouvrir la carrière d'une autre manière?
» Le gouvernement, dans sa juste sollicitude pour les
» progrès d'une science qui compte aussi peu d'adeptes que
» l'archéologie égyptienne, accorde des subventions à
» quelques savants, dont les recherches doivent rivaliser

1. Lettre publiée par E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 22, et *Auguste Mariette*, p. 26-27, d'après l'original conservé aux archives de la ville de Boulogne, et par Wallon, *Notice*, p. 128, d'après une copie de Mariette communiquée par A. Rhoné.

» avec celles des nations voisines. Si M. Mariette ob-
» tenait la même faveur, je le connais assez pour être
» convaincu que ses protecteurs n'auraient pas à le re-
» gretter¹. »

Par bonheur, Charles Lenormant n'avait point trop compté sur les libéralités locales, et, dans le même temps qu'il essuyait ce refus poli, il réussissait à introduire son protégé au cœur même de l'Égyptologie, au Louvre. Les hasards de la Révolution avaient porté à la direction des Musées nationaux un autre Boulonnais, le peintre Philippe Jeaurou, homme de talent et excellent homme, que la position précaire de son compatriote toucha. Lorsque Charles Lenormant et Adrien de Longpérier vinrent le lui recommander, il lui trouva aussitôt un emploi, mais si petit et si mal rétribué qu'il eut presque honte de le lui offrir. Il s'agissait de cataloguer les monuments acquis récemment par le Musée égyptien, puis de coller les papyrus sur bristol, afin de pouvoir les livrer à l'étude ou les montrer aux visiteurs sans risquer de les briser à chaque communication : c'était besogne d'ouvrier et non de savant. « Le Musée n'a » pas beaucoup de ressources; je ne pourrai donc disposer » temporairement que d'une somme de 166 fr. 66 par mois, » et je ne pourrai vous employer que jusqu'au 1^{er} octobre. » Suivant l'appréciation de notre conservateur [M. A. de » Longpérier], ce temps suffit pour achever le travail dont » vous voudriez bien vous charger. Ce n'est pas, monsieur, » je le sais, la rétribution que vous considérez dans cette » affaire, mais le charme de travailler en présence des » monuments, et le plaisir que vous aurez d'avoir été utile » à notre collection². » La lettre est datée du 1^{er} mai 1849.

1. Lettre du 30 avril 1849, publiée par E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 27-28, d'après une copie que M^{me} Charles Lenormant lui communiqua.

2. Lettre du 1^{er} mai 1847, publiée par A. Rhoné, reproduite par E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 29-30. et par Révillout, *Auguste Mariette-Pacha*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 318.

Dès le lendemain, Mariette demanda au recteur de l'Académie de Douai un congé sans traitement qui lui fut expédié aussitôt. « Permettez-moi, répondait-il à Jeanron, de » vous prier de vouloir bien disposer de mes services tout » entiers. Personne plus que moi n'a le désir de vous être » utile et de remplir avec tout le zèle possible l'honorable » mission que vous avez bien voulu me confier¹. » Lorsque la lettre par laquelle le maire de Boulogne se refusait poliment arriva à Paris, elle trouva Mariette installé dans son nouvel emploi, en tête à tête avec son pot à colle, ses cartons et ses papyrus : il obtint, le 30 mai suivant, la prolongation de son congé jusqu'à la fin de l'année scolaire. Le principal de son collège feignait officiellement de croire que tout cela était provisoire, et, le 7 juillet 1849, il le pria de déclarer ses intentions au sujet de sa chaire; mais, ajoutait-il aussitôt, « j'aime à croire que vous êtes toujours content à Paris et » que vous obtiendrez au mois d'octobre une position con- » forme à vos désirs². » Content, Mariette l'était, à coup sûr, de se sentir enfin au contact familial des monuments et de pouvoir se mettre au courant de toutes les découvertes, mais que de privations il lui fallait supporter et surtout imposer aux siens pour suivre sa pente. Il avait espéré d'abord que son titre d'attaché provisoire se changerait promptement en un titre de conservateur définitif, car, depuis la mort de Dubois, le 19 novembre 1846, le Musée égyptien n'avait plus de personnel, et Mariette, au moment de son entrée en charge, représentait tout l'effectif du département. La nomination du vicomte E. de Rougé au poste de *conservateur honoraire* sans traitement, le 27 juillet 1849, lui enleva cette illusion et lui donna d'abord un rival, puis un chef plus instruit qu'il ne l'était lui-même des choses de

1. Lettre du 3 mai 1849, publiée par Révillout, *Auguste Mariette-Pacha*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 318.

2. Wallon, *Notice*, p. 52, note 1, d'après les copies d'A. Rhoné.

l'Égypte¹. Il en prit philosophiquement son parti et il songea à se créer des ressources d'autre part. Il avait amené avec lui sa femme et ses trois enfants, trois filles, et il s'était logé le plus économiquement qu'il avait pu dans la cité Pigalle. L'appartement était petit, meublé à peine. Un de ses camarades de Boulogne, Pierre Capet, qui l'y visita en ce temps, le trouva assis à une vaste table surchargée de livres, au milieu d'une chambre nue. Il écrivait, une fillette sur ses genoux, et les deux autres jouaient à ses pieds : « Je » ne travaille jamais mieux qu'ainsi, lui dit-il ; j'aime à » sentir mon petit monde près de moi². » Pour le soutenir, il dut reprendre son collier de journaliste provincial, et l'archiviste de Boulogne, M. Gérard, lui procura des articles dans une feuille du cru, *l'Impartial*, tout en lui recommandant de s'adresser plus haut : « Visez surtout à » vous faire ouvrir la porte du *Journal des Savants*, c'est » le chemin de l'Institut où vous parviendrez, je vous le » prédis³. » En attendant l'Institut, Mariette continuait à servir le Louvre au taux de 166 fr. 66 par mois. Le 1^{er} octobre, Jeanron n'eut pas le courage de le renvoyer à son collège, mais il ne lui assura son traitement qu'en violant toutes les lois administratives ; il opéra un virement et il préleva la somme sur les *frais de collage et de réparations* de son budget⁴.

Le traitement était si peu en rapport avec les charges du jeune employé, qu'il songea à l'augmenter par des travaux supplémentaires. A la date du 20 octobre 1849, il adressa à Longpérier, son supérieur hiérarchique, une lettre par laquelle il demandait l'autorisation de mettre en ordre, à ses

1. Révillout, *Auguste Mariette-Pacha*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 318.

2. E. Deseille, *les débuts de Mariette-Pacha*, p. 23-24, et *Auguste Mariette*, p. 31.

3. Wallon, *Notice*, p. 52, note 1, d'après les copies d'Arthur Rhoné.

4. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 30, note 2.

heures perdues, de coller, de cataloguer quelques-uns des papyrus égyptiens de la riche collection du Louvre, « aux » conditions que l'administration a faites à M. Nisard ». Le directeur général refusa, le 22 octobre, pour le motif que « M. Mariette, étant employé et payé au mois, ne pouvait » avoir d'autres occupations rétribuées au Musée¹ ». Un autre se serait rebuté et serait retourné à l'enseignement du dessin ou de la grammaire latine : Mariette ne s'aperçut pas de la misère qui le menaçait, et il demeura à Paris. Il était bien de la race des marins qui suivaient Jean Bart, et, s'il eût vécu deux siècles plus tôt, il serait, bien sûr, monté sur quelque flûte boulonnaise pour courir sus aux Anglais : né dans un âge pacifique et voué par vocation aux hiéroglyphes, il apporta à surmonter les difficultés de sa carrière, le même entêtement, la même bravoure, la même gaieté parfois un peu brutale, qu'il aurait déployée alors dans la bataille. Un jour que M. Pierre Capet l'alla chercher au Louvre, un des gardiens le lui montra juché sur un des grands sphinx en granit : la jambe gauche pendait, et, sur la jambe droite repliée en guise de pupitre, il écrivait fiévreusement : « Que faites-vous là ? lui demanda l'ami. — » J'écris l'histoire de ce *pistolet*-là². » Il transcrivit alors toutes les inscriptions du Louvre, et j'ai eu en mains, vingt ans plus tard, une bonne partie de ces copies qui furent détruites en 1878, lors de l'inondation qui noya la maison de Boulak. Elles lui servirent à établir « l'inventaire général des Monuments égyptiens conservés dans la salle » Henri IV ou déposés dans les magasins au 1^{er} juillet 1850 ». Il en rédigeait toutes les fiches de sa main³, puis, sa jour-

1. Révillout, *Auguste Mariette-Pacha*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 319, où la lettre de Mariette est publiée *in extenso*, avec l'annotation du directeur.

2. E. Descille, *Auguste Mariette*, p. 32.

3. Révillout, *Auguste Mariette-Pacha*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 320.

née terminée au Louvre, quand il rentrait chez lui, c'était pour se livrer à un travail de nature assez différente. Il avait souffert grandement de la disette de livres et de revues pendant son apprentissage à Boulogne. Arrivé à Paris, il se mit à dépouiller méthodiquement les auteurs anciens, les chronographes byzantins, les mémoires anglais, allemands, français, italiens, qui avaient paru depuis la mort de Champollion et qu'il empruntait à des amis comme Alfred Maury, Longpérier, Lenormant, ou qu'il trouvait le moyen d'acheter en économisant sou à sou sur le prix de ses articles. Beaucoup des notes qu'il prit alors ont disparu : le reste est déposé à la Bibliothèque Nationale, à laquelle j'en ai pu envoyer un lot assez considérable récemment encore. Que ceux qui répètent, sur la foi de la légende, que Mariette ne sut jamais se plier au travail de cabinet, et qu'il n'avait qu'une connaissance sommaire de la matière égyptologique, aillent passer quelques heures à les parcourir : ils seront émerveillés de la somme de lectures variées et de la connaissance intime avec la littérature égyptologique d'alors dont témoignent ces feuilles jaunies par le temps. Au bout de deux ans de séjour à Paris, Mariette avait réparé à peu près le temps perdu, et il commençait à être presque aussi bien préparé au déchiffrement que les plus instruits de ses contemporains. L'histoire et la chronologie continuaient à le préoccuper avant tout, et c'était en vue de l'histoire qu'il étudiait la grammaire : il voulait être assez bien armé de philologie pour faire rendre à l'inscription tout ce que Rougé et Birch savaient déjà en tirer.

On le pressait de produire, tant afin de montrer aux savants les progrès accomplis depuis sa *Notice sur le Musée de Boulogne*¹ qu'afin de se créer des titres à une place mieux rétribuée et moins précaire que celle qu'il occupait. Il

1. Voir plus haut, p. xiv de cette *Notice*.

s'y refusait, prétendant n'être pas prêt encore, et c'est à peine si on lui avait arraché pour la *Revue archéologique*, dans les premiers mois de 1849, une très courte *Note sur un fragment du Papyrus royal de Turin et la VI^e dynastie de Manéthon*¹, où il confirmait, après E. de Rongé, l'accord remarquable qui existe pour cette époque de l'histoire d'Égypte entre le texte égyptien original et les listes transcrites en grec. Il lui fallait, assurait-il, plusieurs années encore avant qu'il fût en état d'affronter la publicité; d'ailleurs, il ne se sentirait sûr de lui-même que lorsqu'il aurait accompli le rêve de sa vie et qu'il aurait étudié les monuments égyptiens dans l'Égypte même. Il semblait être plus loin que jamais d'en arriver là, quand la politique, à laquelle pourtant il ne s'intéressait guère, donna une réalité soudaine à ses projets : elle fit descendre Jeanron du poste auquel elle l'avait élevé. La direction nouvelle ne jugea pas à propos de continuer les virements qu'il avait opérés en faveur de Mariette, et du coup celui-ci tomba sur le pavé. Le peintre, tout disgracié qu'il était, trouva le moyen de venir en aide à son compatriote. Il l'adressa à son ami Génin, alors secrétaire général au ministère de l'Instruction publique, en priant celui-ci de lui chercher une situation quelconque dans les bureaux. Génin ne disposait d'aucune place, mais il suggéra ce que Mariette avait demandé près de quatre années auparavant, ce qu'il commençait à désespérer d'obtenir, une mission en Égypte : si l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres consentait à lui prêter son appui, il se chargeait, lui, d'entraîner le consentement ministériel². En 1839, un savant anglais, Tattam, avait grisé avec du raki les moines de la vallée

1. Paru dans la *Revue archéologique* de 1849, 1^{re} série, t. VI, p. 305-315. C'est le quatrième des morceaux recueillis dans les *Œuvres diverses*, t. I, p. 92-112.

2. Ernest Desjardins, *l'Égyptologie française*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1874.

des Laes de Natron, et il leur avait enlevé toute une bibliothèque de manuscrits éthiopiens, syriaques et coptes, les plus précieux qu'on eût vus en Europe depuis fort longtemps; peu après, Curzon avait renouvelé l'exploit de Tattam avec succès. Le sans-gêne du procédé avait scandalisé quelque peu le monde savant, mais rien n'obligeait les voyageurs à recourir aux mêmes moyens : l'argent seul produirait peut-être les mêmes effets que le raki. Charles Lenormant, que Mariette consulta, lui proposa d'aller chercher en Égypte un dépôt de manuscrits semblable à celui que Tattam avait exploité, et comme on ne pouvait obtenir une pareille mission sans avoir des titres spéciaux, il lui demanda de prouver à l'Académie sa compétence par quelque œuvre originale. Mariette avait parcouru et dépouillé les manuscrits coptes de la Bibliothèque Nationale, en même temps que les Catalogues de Mingarelli et de Zoega : il adressa au Ministère une lettre par laquelle il sollicitait une somme de 6.000 francs afin de se rendre en Égypte à la chasse des manuscrits coptes, éthiopiens ou syriaques, et, dans le même temps, il improvisa une *Bibliographie copte*, dont le brouillon est conservé avec ses papiers à la Bibliothèque Nationale¹.

M. Génin ne s'était pas vanté lorsqu'il avait pris l'engagement de faire aboutir les démarches officiellement. A sa requête, le ministre de l'Instruction publique, M. de Parieu, et celui de l'Intérieur, M. Baroche, transmirent la pétition de Mariette; M. de Parieu écrivit à l'Académie « qu'il » recevrait avec beaucoup d'intérêt son avis sur ce plan de » voyage scientifique, ainsi que les instructions qu'elle lui » ferait parvenir, dans le cas où elle jugerait le projet de » M. Mariette digne de son suffrage et de sa direction² ».

1. Je tiens de Mariette lui-même l'assurance que le mémoire sur la *Bibliographie copte* fut improvisé en quelques jours à cette occasion.

2. *Mémoires de l'Institut impérial de France*, t. XVIII, 1^{re} partie, p. 152-153.

Au reçu de la lettre ministérielle, Charles Lenormant s'arrangea de telle sorte que la commission d'examen fût composée en majorité de ses amis : elle comprit, outre lui, Étienne Quatremère, Jomard, Ampère, et naturellement les conclusions furent favorables. Dans le rapport qu'il présenta à la séance du 21 juin 1850, après avoir résumé le but de l'entreprise et les difficultés qu'elle offrait, il ajouta : « Au reste, M. Mariette paraît mieux préparé que personne » à surmonter ces difficultés. Il nous a communiqué un » relevé qu'il a fait de tous les manuscrits coptes qui, en » Europe, ont pu parvenir à la connaissance du public. Si » à cette préparation il joignait, avant son arrivée sur les » bords du Nil, une étude rapide des Bibliothèques de » Londres, d'Oxford et de Rome, il est certain que personne » n'aurait abordé, dans des conditions plus favorables, la » tâche qu'il s'impose. » Au début, Charles Lenormant n'avait parlé que du motif invoqué pour justifier la mission ; en approchant de la conclusion, il aborda résolument ce qui était, dans l'esprit de tous, le point capital, la recherche des monuments pharaoniques. « M. Mariette propose aussi d'en- » treprendre des fouilles sur les points de l'antique Égypte, » imparfaitement explorés jusqu'ici, afin d'enrichir nos mu- » sées du produit de ses recherches. Nous avons peu de choses » à ajouter quant à cet objet subsidiaire de son voyage. On » conçoit que, depuis notre grande expédition, l'attention des » voyageurs se soit principalement portée sur les souvenirs » de l'Égypte des Pharaons, et c'est à cette préoccupation » si naturelle que nous devons attribuer l'oubli dans lequel » on a laissé les monuments de la littérature copte : la » demande de M. Mariette nous semble digne d'intérêt, » surtout parce qu'elle écarte momentanément le sujet » favori des recherches récentes et s'attache à un but plus » ingrat, plus difficile, et qui demande des connaissances » plus spéciales. Mais, d'un autre côté, il s'en faut que » l'exploration de l'Égypte sous le rapport des monuments

» du paganisme soit achevée; après l'expédition de
» Champollion, après celle de M. Lepsius, il reste encore
» des conquêtes à faire, et M. Mariette a raison de signaler
» l'antique Abydos comme un des points où l'on a la
» certitude de réussir avec des fouilles bien dirigées. »
Mariette avait, du fond de son cabinet, désigné le site où
il installa plus tard un de ses chantiers favoris. Lenormant
approuvait le choix, mais il trouvait que 6.000 francs étaient
bien peu pour une ambition si vaste, et il terminait en suggé-
rant que l'indemnité allouée fût « mieux proportionnée avec
» la durée et la difficulté de l'entreprise ». Il souhaitait
également que la mission ne subit point de retard, « et que
» le jeune savant pût abrégér les préliminaires indispensa-
» bles »; il espérait qu'en voyant l'Académie insister sur ce
point, « l'administration supérieure apprécierait mieux la
» question d'urgence, et serait plus disposée à y conformer
» sa décision, dans la mesure compatible avec les ressources
» du budget et les règles de la comptabilité financière¹ ».

Le succès était tellement escompté par avance que Mariette
n'attendit pas le résultat pour commencer ses préparatifs :
dès le 8 juillet, il se précautionna au Louvre d'« un congé, qui
» partirait du 1^{er} septembre prochain », et qui serait de six
mois. Le directeur lui accorda sur-le-champ la permission
de suspendre ses travaux le 1^{er} septembre, pour les reprendre
le 1^{er} mars de l'année suivante, et, disait-il dans la lettre
officielle, « je consens bien volontiers à cette absence,
» puisqu'elle doit servir à vous fortifier dans les études
» que vous poursuivez avec une persévérance digne
» d'éloges² ». Le ministre simplifia les formalités et accorda
la mission, mais en y maintenant le chiffre primitif de

1. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*,
t. XVIII, 1^{re} partie, p. 152-159.

2. Révillout, *Auguste Mariette-Pacha*, dans la *Revue égyptologique*,
t. II, p. 320, où le texte des deux lettres est donné au complet.

6.000 francs : on verrait plus tard s'il y avait lieu d'augmenter la subvention¹. Avis officiel en fut donné à l'intéressé le 22 août 1850. Mariette tenait enfin ce qu'il avait tant désiré et il en ressentit d'abord une joie intense que la réflexion tempéra bientôt. L'Égypte, en dehors d'Alexandrie et du Caire, était alors assez peu accessible : à moins de faire le voyage en dahabieh des touristes ordinaires, il lui fallait laisser derrière soi femme, enfants et famille, Dieu savait pour combien de temps. Le ministère de l'Intérieur lui avait concédé « la continuation de son traitement d'employé du Musée jusqu'à concurrence de mille » francs, pendant son congé, » et il laissait cette maigre pitance aux siens comme provision pendant son absence². Du moins la femme et les enfants étaient jeunes, bien portants : il avait presque la certitude de les revoir, mais le vieux père serait-il encore là au retour du voyageur ? Il l'appela à Paris pendant qu'il procédait aux derniers préparatifs. Un ami d'enfance, M. Senlis, était venu quelques jours plus tôt et était installé près de lui à l'hôtel : « Voici qu'à » six heures du matin j'entends tambouriner joyeusement » à ma porte. C'était Auguste Mariette qui s'annonçait. Le » père avait voyagé la nuit et il me l'amenait au sortir du » wagon. Il était comme fou de joie, rajeuni de quinze ans ; » il riait, plaisantait, ne savait comment épancher son » contentement. Le déjeuner se passe gaiement, puis, tout » à coup, Auguste Mariette disparaît. Où pouvait-il être ? » Je le cherche, j'entends des sanglots étouffés, je cours » dans la pièce voisine, et, là, je trouve mon ami en proie » à la plus extrême douleur : — Qu'avez-vous donc ? —

1. Wallon, *Notice*, p. 54, et E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 34, disent 8.000. Mariette reçut en 1851 un supplément de 1.500 francs, qui porta le total à 7.500 francs, mais le crédit primitif n'était bien que de 6.000, dont 3.000 pour chacun des Ministères intéressés.

2. Révillout, *Auguste Mariette-Pacha*, dans la *Revue égyptologique* t. II, p. 320.

» Mon père, mon pauvre père, sanglote-t-il, qui sait si je le
» reverrai? et il va repartir immédiatement! on l'attend
» à Boulogne. — Tranquillisez-vous, je ferai l'impossible
» pour le retenir. — Vrai! vrai! exclamait-il, et voilà qu'il
» me prend à bras le corps et me soulève dans ses bras
» vigoureux à me briser la tête au plafond, si la place eût
» été moins haute. C'était une transformation complète.
» Ayant réussi à retenir M. Mariette père, nous passâmes
» deux journées charmantes ensemble. » Ses pressenti-
ments ne le trompaient pas. Trois mois plus tard, le 7 dé-
cembre 1850, le père mourait, sans avoir eu le temps de
soupçonner même quels succès et quelle gloire son fils allait
conquérir en Égypte¹.

II

Mariette s'était embarqué le 4 septembre à Marseille, mais, en ce temps-là, les Messageries maritimes faisaient de longs détours, afin de visiter des escales desservies aujourd'hui par des lignes spéciales : il ne descendit à Alexandrie qu'un mois plus tard, le 2 octobre². Alexandrie le retint à peine le temps de prendre langue au Consulat et d'y présenter ses lettres de créance; c'est tout juste s'il s'accorda le plaisir de visiter en courant les curiosités, les deux *aiguilles de Cléopâtre*, la *colonne de Pompée*, les rares tombeaux de la porte Rosette, les jardins Zizinia, où il remarqua douze sphinx en pierre calcaire qu'on lui assura provenir de Sakkarah³. Une visite à l'unique couvent copte

1. E. Deseille, *les Débuts de Mariette-Pacha*, p. 26-27, et *Auguste Mariette*, p. 34-35.

2. Une faute d'impression fait dire le 12 à E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 35; Wallon, *Notice*, p. 54, a la date exacte.

3. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 5, où il ne parle que de deux sphinx : c'est dans le *Choix de Monuments et de Dessins*,

de la ville lui prouva qu'il ne parviendrait à rien tant qu'il n'aurait pas obtenu l'assentiment des supérieurs¹. Il partit donc sans tarder pour le Caire, et, sitôt arrivé, il essaya d'entrer en relations avec le patriarche, mais celui-ci était absent et ne rentra que vers le 15 octobre. Il était encore sous l'influence du ressentiment provoqué par les procédés sommaires de Curzon et de Tattam, et, afin de prévenir des surprises analogues, il avait expédié partout l'ordre de rassembler les manuscrits et les livres précieux que les couvents possédaient, puis de les lui expédier au Caire où ils seraient en sûreté auprès de lui. L'ordre avait été accompli scrupuleusement, et les monastères n'avaient plus gardé que leurs livres liturgiques ou les manuscrits de rebut perdus dans des cachettes oubliées depuis longtemps : tels ces parchemins du Couvent Rouge, que nous découvrîmes en 1882 et qui sont allés pour la plupart enrichir notre Bibliothèque Nationale. Les volumes envoyés au Caire avaient été entassés dans une grande pièce obscure qu'on décorait du nom de Bibliothèque, et une légende, que Mariette aimait à conter, prétendait qu'afin de les protéger plus efficacement contre les entreprises des *afrites* européens, on avait muré la porte.

Le patriarche était bien résolu à ne pas admettre dans ce harem monastique le visiteur nouveau qui venait sitôt après l'autre, mais, comme celui-ci apportait des instructions du gouvernement français et que le gouvernement égyptien faisait semblant d'appuyer ses prétentions, il n'osait pas refuser brutalement, d'entrée de jeu. Il cherchait à se dérober doucement, avançait des prétextes, suggérait à Mariette un

publié en 1856 (*Œuvres diverses*, t. I, p. 313), que Mariette porte à douze le nombre des sphinx qu'il vit dans les jardins Zizinia. Enfin, dans le *Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 6, il fixe à quinze le nombre total des sphinx de cette provenance qu'il avait rencontrés au Caire et à Alexandrie.

1. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 3.

voyage en province, promettait pour l'archimandrite du couvent de Saint-Macaire une lettre d'introduction qui devait opérer des merveilles; toutefois cette lettre exigeait des efforts de style et elle ne pouvait être prête avant quelques jours. Mariette profita de ces atermoiements pour visiter le Caire et pour s'y créer des relations parmi les membres de la colonie française, M. Le Moyne, alors consul général, Linant-Bey, Clot-Bey, Varin-Bey. Où qu'il se présentât, il retrouvait des sphinx analogues à ceux des jardins Zizinia, et le marchand d'antiquités Fernandez lui assurait les avoir rapportés de Sakkarah, ceux d'Alexandrie comme ceux du Caire¹. Pour passer le temps, il combinait vingt projets divers : il lia presque partie avec Linant-Bey de fouiller tous les couvents nitriotes, quand il aurait la lettre², mais la lettre ne se pressait pas, et tandis qu'on lui réclamait de la patience encore, le mois d'octobre s'avancait. L'idée de tout abandonner, patriarche, couvents, manuscrits, et d'aborder sans hésiter ce qui était à ses yeux l'objet même de sa mission, la quête aux antiquités pharaoniques, s'affermait de plus en plus dans son esprit. Une dernière visite au patriarchat le 17 octobre, bien qu'inutile comme les précédentes, le laissait indécis : il délibéra la nuit entière, puis la matinée, puis l'après-midi du jour suivant, et, vers le soir, il monta à la citadelle, absorbé dans ses réflexions. « Le calme, dit-il, était extraordinaire. Devant moi s'étendait la ville. Un brouillard épais et lourd semblait être tombé sur elle, noyant toutes les maisons jusque par-dessus les toits. De cette mer profonde émergeaient trois cents minarets comme les mâts de quelque flotte submergée. Bien loin dans le sud, on apercevait les bois de dattiers qui plongent leurs racines dans les murs écroulés

1. Mariette, *Choix de Monuments et de Dessins*, dans les *Œuvres diverses*, t. I, p. 313.

2. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 3-5.

» de Memphis. A l'ouest, noyées dans la poussière d'or et
 » de feu du soleil couchant, se dressaient les pyramides. Le
 » spectacle était grandiose, il me saisissait, il m'absorbait
 » avec une violence presque douloureuse. On excusera ces
 » détails peut-être trop personnels; si j'y insiste, c'est que
 » le moment fut décisif. J'avais sous les yeux Ghyzé,
 » Abousyr, Sakkarah, Dahchour, Myt-Rahynéh. Ce rêve
 » de toute ma vie prenait un corps. Il y avait là, presque à
 » la portée de ma main, tout un monde de tombeaux, de
 » stèles, d'inscriptions, de statues. Que dire de plus? Le
 » lendemain, j'avais loué deux ou trois mules pour les ba-
 » gages, un ou deux ânes pour moi-même; j'avais acheté
 » une tente, quelques caisses de provisions, tous les *impe-*
 » *dimenta* d'un voyage au désert, et le 20 octobre 1850,
 » dans la journée, j'étais campé au pied de la Grande Pyra-
 » mide¹. »

Il visita en détail les nécropoles de Gizéh, et il y assista aux fouilles des Bédouins. Il se fit attacher au bout d'une corde, à leur exemple; il descendit dans un puits avec eux, et il les aida à ouvrir un sarcophage encore fermé qu'ils venaient de découvrir². Il se rendit de là à Sakkarah, le 27 octobre, et il commença l'exploration de la nécropole. Un jour qu'il la parcourait, le mètre en main, s'ingéniant à démêler le plan des tombes, il aperçut par hasard une tête humaine en calcaire qui saillait du sable et dont le type lui rappela celui des sphinx qu'il avait admirés aux jardins Zizinia ou chez ses amis du Caire. « Au même instant,
 » dit-il, un passage de Strabon me revint à la mémoire :
 » On trouve de plus (à Memphis) un temple de Sérapis
 » dans un endroit tellement sablonneux que les vents y
 » amoncellent des amas de sable, sous lesquels nous vîmes
 » les sphinx enterrés, les uns à moitié, les autres jusqu'à

1. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 4.

2. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 5.

» la tête, d'où l'on peut conjecturer que la route vers ce
» temple ne serait point sans danger, si l'on était surpris
» par un coup de vent¹. » Ne semble-t-il pas que Strabon
» ait écrit cette phrase pour nous aider à retrouver plus de
» dix-huit siècles après lui le temple fameux consacré à
» Sérapis? Le doute, en effet, n'était pas possible. Ce sphinx
» ensablé, compagnon des quinze autres que j'avais rencon-
» trés à Alexandrie et au Caire, formait de toute évidence
» une partie de l'avenue qui conduisait au Sérapéum de
» Memphis². » La lettre du patriarcat tardait toujours à
le joindre; il avait quelques jours devant lui, ce qu'il lui
fallait, pensait-il, pour suivre l'allée de sphinx et pour
atteindre le monument. Si, comme il l'espérait, celui-ci
gisait intact sous les sables, il serait temps soit d'en référer
au consul général, soit de réclamer directement en France
l'autorisation de continuer la fouille. « J'oubliai en ce mo-
» ment ma mission, j'oubliai le patriarcat, les couvents, les
» manuscrits coptes et syriaques, Linant-Bey lui-même,
» et c'est ainsi que le 1^{er} novembre 1850, par un des plus
» beaux levers de soleil que j'aie jamais vus en Égypte,
» une trentaine d'ouvriers se trouvaient réunis sous mes
» ordres, près de ce sphinx qui allait opérer dans les con-
» ditions de mon séjour en Égypte un si complet boulever-
» sement³. »

C'était la seconde fois qu'il jouait sa vie entière sur un
coup de dé. Si la fortune lui souriait, c'était la gloire sou-
daine, avec ce qui découle, pensait-il, de la gloire, distinc-
tions, places, existence assurée pour lui et pour les siens. S'il
échouait... et les chances étaient qu'il échouât. Les fouilles
coûtent en Égypte, et ce qu'on lui avait mesuré chichement
d'argent pour copier ou pour acheter des manuscrits n'en-

1. Strabon, XVII, p. 807.

2. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 5-6.

3. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 5-7.

trendrait les escouades d'ouvriers que pendant quelques mois au bout desquels il devrait solliciter un crédit nouveau, donc justifier l'emploi des crédits précédents et prouver, par des résultats sérieux, qu'il avait eu raison de renoncer à l'objet principal de sa mission, afin de s'attacher uniquement à l'objet secondaire. Il lui fallait réussir largement, brillamment, à bref délai, mais alors le succès qui le sauvait vis-à-vis de la France risquait de le perdre en Égypte. Les fouilles constituaient alors comme aujourd'hui le monopole du gouvernement : toutes les antiquités découvertes ou à découvrir en territoire égyptien étaient la propriété du Pacha, et nul ne pouvait les mettre au jour, s'en emparer, les vendre, les exporter, sans avoir obtenu au préalable un firman qui l'y autorisât. Les agents des puissances étrangères avaient dû se plier à cette loi, et c'était en vertu des firmans accordés par Mohammed Ali que Drovetti, Salt, Mimaut, Anastasy et tant d'autres s'étaient procuré les collections qui formèrent le fonds des musées égyptiens de Turin, de Londres, de Leyde et de Paris : si l'immunité diplomatique ne dispensait pas les consuls généraux, à plus forte raison les particuliers étaient-ils contraints de requérir un permis de fouilles, quand même ils avaient, comme Mariette, une mission de leur gouvernement. A dire le vrai, les indigènes et les Levantins ou les Européens établis en Égypte ne s'en souciaient guère : à Sakkarah même, le consul général d'Autriche, M. de Huber, le marchand Fernandez, le révérend Lieders, Jannovitch, Lanzzone, Massara et vingt autres soudoyaient des bandes d'indigènes qui ravageaient les nécropoles sans se cacher. Ces rivaux, établis sur les lieux de longtemps, ne verraient certes pas de bon œil l'intrus qui venait leur disputer une part de leur butin ; ils le toléreraient peut-être tant qu'il n'aurait pas une fortune trop insolente, mais si la chance se déclarait en sa faveur, ils n'hésiteraient pas à lui jouer tous les tours imaginables, et leur premier soin serait d'attirer l'attention du

Pacha sur l'illégalité de ses recherches. Il ne tarda pas à en faire l'expérience.

Pendant les premiers jours, les choses marchèrent sans trop de difficultés. Mariette crut d'abord qu'en déterminant l'axe du sphinx et la direction de l'allée à laquelle le sphinx appartenait, il pourrait, dans le prolongement de cette direction, déterminer approximativement le site du Sérapéum sur le terrain. Or, « à peu près à l'ouest du sphinx » existe une grande enceinte, dont les mouvements de terrain dessinent vaguement la forme ; au centre de l'enceinte s'élèvent de hautes buttes de sable et de décombres, qui cachent évidemment quelque chose d'enfoui. C'est vers cette enceinte et les hautes buttes de décombres que l'allée de sphinx se dirige. Par conséquent le travail de l'allée des sphinx doit être abandonné, et l'atelier des fouilles transporté au milieu des buttes de l'enceinte ». Par malheur, ainsi qu'il l'apprit plus tard, l'allée, au lieu de courir en ligne droite, fléchissait légèrement vers la gauche : il ne la rencontra pas au point où théoriquement elle aurait dû aboutir, et il revint à son point de départ, pour « adopter le parti plus lent, mais plus sûr de marcher de sphinx en sphinx ». A vouloir brûler une étape, il avait perdu le mois de novembre en entier : il chemina désormais de sphinx en sphinx, c'est-à-dire que de six mètres en six mètres, — c'est la distance qui sépare les piédestaux, — il entreprit des sondages qui lui rendirent les sphinx plus ou moins promptement, mais la masse des sables et des décombres était telle, qu'il descendit parfois à dix ou douze mètres de profondeur avant de les apercevoir. D'aventure, les parois de la tranchée s'écroulaient, ensevelissant les ouvriers. Il n'eut aucune mort à déplorer ; mais il redoubla de précautions, et, à certains moments, il n'avança pas d'un mètre par semaine ¹. Du moins déterrât-il à droite et à gauche

1. Mariette, *Choix de Monuments et de Dessins*, dans les *Œuvres diverses*, t. I, p. 314.

des tombeaux de l'Empire memphite, qui l'enrichissaient de monuments intéressants. L'un d'eux contenait sept statues en calcaire peint, qui sont maintenant au Louvre : six n'ont pas grand mérite, mais la septième n'est autre que le fameux *Scribe accroupi*. Cent trente-quatre sphinx se succédèrent de la sorte, puis, au delà du cent trente-quatrième, le vide se fit : en vain poussa-t-il jusqu'à quinze mètres de profondeur, rien ne sortit. L'allée était-elle demeurée inachevée ? Enfin, le 24 décembre, dans la soirée, après plusieurs jours d'anxiété, le sphinx apparut, mais posé à angle droit avec les autres, comme si l'allée, abandonnant sa direction vers l'ouest, eût tourné soudain vers le sud. La fouille devia donc en ce sens, et, six mètres plus loin, à la distance réglementaire, une statue grecque se montra, un personnage assis sur un fauteuil à dossier et qui n'était autre que Pindare, le grand poète lyrique. Elle n'était pas seule. Sur une banquette demi-circulaire qui termine et arrête l'allée, dix autres statues siégeaient, représentant des philosophes et des poètes de la Grèce, Platon, Protagoras, Homère peut-être : toutes étaient d'un style pitoyable et si mutilées dès l'antiquité, qu'on les avait consolidées au moyen d'une construction en pierre grossière qui les reliait l'une à l'autre¹.

Trouver un conciliabule de Grecs célèbres au bout d'une avenue de sphinx égyptiens, c'était pour déconcerter l'esprit le plus rassis ; la première stupeur passée, Mariette se remit bravement à la besogne. Il essaya d'abord de gagner vers l'est, et, parvenu à la dernière des onze statues de l'hémicycle, il débaya deux sphinx de plus forte taille et de meilleur travail que les précédents. Ils portaient le nom de Nectanébo I^{er}, des débris de mur jonchaient le sol autour d'eux : cette fois encore, Mariette pensa toucher le but, et il entama avec ardeur le déblayement de l'aire qui s'éta-

1. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 7-16.

lait entre les deux sphinx. Une porte s'ouvrait derrière ceux-ci, puis, derrière la porte, une cour d'une trentaine de mètres de largeur, au fond de laquelle les marches d'un escalier se dessinèrent bientôt; au milieu de la cour gisait une statue du dieu Bèsou, en calcaire, précipitée en bas de son socle encore intact, et qu'il redressa en position¹. « Le » dieu est debout, ses grosses mains appuyées sur les » hanches, la barbe frisée, la bouche démesurément ouverte. Il a pour ceinture un serpent. Il est trapu et grotesque... C'est l'heure du repas de midi, et le soleil tombe » d'aplomb sur la statue, dont il fait saillir puissamment les » reliefs. Il est venu des femmes d'Abousyr et de Sakkarah » se joindre à nos ouvriers. Une sorte de procession se » forme. Évidemment on prend Bèsou pour le diable. Le » défilé commence. Chacun agit alors selon son tempérament. Les femmes se posent devant la statue et l'injurient » avec des gestes de forcenées : en général les hommes » crachent dessus. J'ai parmi mes ouvriers deux ou trois » nègres. Ils regardent en face l'impassible divinité et subitement se sauvent en riant aux éclats. » On sut bientôt que ces ruines ne marquaient nullement l'entrée de la tombe, et qu'il s'agissait d'une chapelle érigée par Nectanébo, en l'honneur d'Apis. Elle ne fournit que quatre lions grecs en marbre d'une facture détestable; elle s'élevait d'ailleurs sur des tombeaux d'époque saïte et persane, dont un seul, appartenant à un certain Apriès, était intact le 11 février 1851, jour de la découverte. Le 1^{er} mars, « la pluie qui vient de » tomber donne lieu à une observation intéressante, dont » nous tirons parti pour les fouilles. Le sable, en effet, » s'est mouillé, mais, en se séchant, il a vite repris, sur les » parties où il est peu épais, sa couleur jaune naturelle. Au » contraire, dans les parties profondes, plus rebelles à l'éva-

1. La statue est maintenant au Louvre; elle fut placée longtemps sur l'escalier qui mène de la salle Henri IV au Musée Charles X.

» poration, il reste encore aujourd'hui la teinte sombre que
» le sable prend quand il est pénétré par l'eau. Or, cette
» partie foncée du sable mouillé dessine sur le flanc de la
» colline des carrés réguliers qui, par leur forme, semblent
» les figures que tracent les fenêtres ou les portes sur la
» façade d'un édifice. La conclusion est facile à tirer. Les
» figures géométriques qui se montrent sur le flanc de la
» colline marquent la place où se trouve l'entrée de souterrains encore inconnus. Serions-nous en présence des souterrains où repose la momie d'Apis ? » Vérification faite, ce n'étaient encore que des hypogées privés, ravagés depuis longtemps : Mariette acheva de dégager le temple de Nectanébo, puis il revint à l'ouest et il reprit ses cheminements vers la grande enceinte qu'il avait interrogée vainement¹.

Des sondages lui avaient révélé à près de quatre-vingts mètres du dernier sphinx les arasements d'un pylône enfoui, auquel aboutissait un chemin dallé qu'il dénomma aussitôt le *dromos*. Quelques fragments de corniche lui prouvèrent que le pylône avait été bâti par Nectanébo I^{er} comme le temple de l'hémicycle : deux magnifiques lions de calcaire, semblables à ceux du Vatican et aujourd'hui déposés au Louvre, montaient encore la garde sur leur socle antique à droite et à gauche de la baie. Évidemment on était sur la voie d'une découverte nouvelle, mais avant de pousser outre, Mariette, sentant que les travaux menaçaient de durer longtemps encore, estima que le moment était venu de signifier officiellement au gouvernement français les premiers résultats de sa mission. Le crédit de 7.000 francs, destiné surtout à l'acquisition des manuscrits coptes, était presque épuisé, et il ne pouvait continuer beaucoup plus loin s'il n'obtenait

1. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 16-21. Diverses erreurs d'impression ont défiguré les chiffres d'années dans l'édition de 1883, ce qui n'a rien d'étonnant pour qui connaît l'écriture de Mariette : je les ai rétablis dans le texte de cette notice.

pas un subsidé nouveau : mais serait-on disposé à le lui accorder, lorsque l'on saurait que tout l'argent prévu pour des achats s'était englouti dans les sables de Sakkarah? Il mit au net le plan de ses fouilles, allée de sphinx, hémicycle des philosophes, temple de Nectanébo, pylône, exécuta les dessins des statues et des inscriptions recueillies, rédigea brièvement un rapport officiel et des mémoires. Le consul d'Alexandrie, M. Batissier, qui partait en congé, se chargea de remettre aux deux ministères de l'Intérieur et de l'Instruction publique, au Louvre, à l'Institut, les envois qui les concernaient. La notice scientifique était adressée à Charles Lenormant, avec prière de la lire à l'Académie : Mariette n'avait pas oublié que c'était à Lenormant surtout qu'il devait sa fortune présente, et il acquittait un peu de sa dette de reconnaissance. A l'Institut, comme aux deux Ministères, une demande de fonds terminait le compte rendu des travaux. L'expédition de ces papiers avait absorbé la journée entière du 15 mars : le 16 au matin, l'exploration repartait de plus belle sur trois points à la fois, à l'ouest près du pylône, à l'est contre la statue de Pindare, entre les deux vers le milieu du dromos. On débaya du 16 au 25 mars la banquette, le *mastaba*, qui bordait le dromos au sud, et sur lequel étaient disposées les statues de style grec en calcaire du Mokattam¹, une lionne colossale montée par un génie enfant, deux paons tenus en bride chacun par un enfant, un épervier coiffé du pschent, un sphinx femelle dressé sur ses pattes de derrière, un phénix. Le 26 mars, on attaqua la banquette du nord, et on y découvrit deux chapelles l'une grecque, l'autre égyptienne, et dans celle-ci le magnifique Apis en calcaire qui est au Louvre. « Aujourd'hui, vers » midi, pendant le déjeuner des ouvriers, je suis sorti de » ma tente à l'improviste. Une quinzaine de femmes de tout » âge, venues des villages voisins, étaient rangées autour

1. Voir plus haut, p. xxxii de cette *Notice biographique*.

» de la statue d'Apis. J'en vis une monter sur le dos du
» taureau et s'y tenir quelques instants comme à cheval;
» après quoi, elle descendit pour faire place à une autre :
» toute l'assemblée y passa successivement. J'interrogeai
» Mohammed et j'appris que cet exercice, renouvelé de
» temps à autre, est regardé comme un moyen de faire
» cesser la stérilité des femmes. J'appris en outre, ce que
» j'ignorais encore, que, depuis le commencement des
» fouilles, des femmes venaient souvent dans le même but
» s'asseoir, causer, manger et même dormir à l'ombre des
» sphinx de l'allée¹. »

Cependant, depuis quatre mois qu'il vivait sous la tente, sa santé s'altérait : vers la fin d'avril, il contracta une ophthalmie violente qui l'obligea à rentrer au Caire. Lorsque, les yeux enflammés encore, il revint sur ses chantiers, après trois semaines d'absence, les vents du désert culbutèrent plus d'une fois sa tente. Il aurait patienté s'il avait pensé que la campagne touchât à sa fin : persuadé qu'elle se prolongerait des mois, peut-être des années, il se décida à construire une maison où se loger lui-même à l'abri des intempéries et où conserver en sûreté les monuments qui sortaient de ses fouilles. Au début, il les avait emmagasinés dans le pied-à-terre que le marchand Fernandez possédait à Sakkarah, mais il y avait loin du Sérapéum au village et l'endroit était peu sûr. Il bâtit donc, au sud du dromos, deux grandes pièces qui lui servirent, l'une d'habitation, l'autre d'entrepôt, et, afin d'assurer l'inviolabilité de son domicile, il y arbora le drapeau français : la maison existe encore, agrandie, et c'est celle où les touristes se reposent lorsqu'ils visitent Sakkarah. Il s'y installa dès qu'il fut guéri, et son retour fut signalé par une opération brillante : ses ouvriers s'aperçurent que le sable sur lequel le dallage du dromos posait était mêlé de statuettes en bronze représentant des

1. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 25-30.

divinités variées, des Osiris, des Apis, des Phtah, des Isis, des Horus, isolées ou accumulées en tas énormes, dont quelques-uns comptaient deux cent soixante ou trois cents pièces; une moitié environ avait souffert grandement de l'humidité du sol, mais ce qui demeurait intact eût suffi à enrichir un marchand d'antiquités. Le bruit s'en répandit chez tous les fouilleurs des villages environnants, et, de là, il gagna rapidement le Caire; ce n'étaient plus à la centaine que l'on évaluait les figurines, c'était au millier, et elles n'étaient plus coulées en bronze, mais en or massif. La nouvelle mit en émoi la ville entière; indigènes notables, résidents européens, agents des puissances, employés du gouvernement, elle suscita chez tous des jalousies féroces. Le révérend Lieders, qui brocantait des antiquités tout en convertissant des Coptes au protestantisme dans l'intervalle de ses marchandages, intrigua si fort en haut lieu que le Pacha lui-même crut devoir intervenir. Les ordonnances rendues en 1834 par Mohammed Ali défendaient à tout particulier, indigène ou étranger, d'opérer des fouilles sur n'importe quel point du sol de l'Égypte, sans s'être muni d'un firman, et Mariette avait négligé de remplir cette formalité préliminaire. A dire le vrai, personne ne l'avait remplie plus que lui, et il n'y avait pas de raison sérieuse pour qu'on le poursuivît quand on laissait tous ses rivaux opérer en paix. Le 4 juin, pourtant, quatre des cavas du moudir de Gizéh, Safer-Pacha, se présentèrent à son domicile de Sakkarah, afin de séquestrer, au nom de l'État égyptien, les antiquités découvertes illégalement : il refusa de tenir compte d'une requête présentée de façon aussi brutale, et, comme les cavas insistaient, il les chassa à coups de courbache. Le lendemain, 5 juin, un employé de la moudiriéh lui présenta des excuses pour la conduite de ces gens et l'assura qu'ils seraient punis, puis il lui signifia d'une même haleine la défense polie mais nette de continuer les travaux, lui laissant la responsabilité de ce qu'il advien-

draît au cas où il serait passé outre à cette sommation officielle¹.

Mariette ne pouvait qu'obéir, sauf à recourir aux bons soins du représentant de la France. Il licencia ses ouvriers et il saisit M. Le Moyne de la question, mais, en attendant la solution désirée, la mauvaise humeur qu'il conçut de se sentir arrêté au moment décisif de sa campagne l'entraîna à quelques actes d'impatience fort naturels. Plus tard, lorsqu'il racontait à ses visiteurs ou à ses amis l'histoire de cette époque, il se plaisait à en développer les péripéties et il y intercalait des épisodes dramatiques : ses récits, menés avec une verve incroyable, finirent par composer une sorte d'épopée héroï-comique qu'il déroulait plus ou moins longue selon le caractère de ses interlocuteurs et l'effet qu'il produisait sur eux. Il avouait ensuite volontiers que l'imagination y entraînait pour quelque chose, et que la réalité avait été moins romanesque². L'obligation d'enrayer ne lui fut du reste pas aussi désagréable qu'il se plut à le dire par la suite. Ses crédits étaient épuisés et il travaillait depuis quelque temps sur les avances que M. Le Moyne lui faisait. La confiance qu'il avait su inspirer à tous ceux qui l'approchaient était telle, qu'il se fût procuré des ressources chez ses amis du

1. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 31-33. Le nom du moudir de Gizéh est donné par Desjardins, *Conférence sur la vie et les œuvres d'Auguste Mariette*, dans *l'Inauguration du monument élevé à Boulogne-sur-Mer*, p. 120.

2. En 1877, à Pont-de-Brique, un soir où nous avions réussi à le mettre en verve, il nous raconta avec force détails bouffons quelques-unes des scènes si bien esquissées dans l'article de Desjardins, *les Découvertes de l'Égyptologie française*, p. 15 sqq. Le lendemain, il revint de lui-même sur le sujet pour corriger certaines exagérations auxquelles il s'était laissé aller dans le feu de la conversation, puis, me prenant à part, il me pria, si jamais j'avais à parler du même sujet, de ne pas insister sur ces anecdotes plus qu'il ne convenait : « Elles ont » toutes un fonds de vérité, mais je ne vous réponds pas du détail ; » chaque fois que je les raconte, je me souviens que j'ai débuté par » écrire des romans historiques pour des journaux de Boulogne. »

Caire longtemps encore; un délai de quelques semaines n'en était pas moins le bienvenu, puisqu'il lui donnait une occasion excellente d'arrêter les frais jusqu'à ce qu'on lui envoyât de l'argent de France. Il se reposa donc, et M. Le Moynes négocia si bien qu'il obtint de Stéphan-Bey, alors ministre des Affaires étrangères, un firman qui régularisait en partie la situation. A la date du 19 juin 1851, le moudir de Gizéh reçut d'Ismail Timour-Bey, sous-gouverneur du Caire, une note où celui-ci lui annonçait qu'« ordre a été » donné qu'il ne soit mis d'empêchements de la part de » personne à M. Mariette¹ ».

Une question restait à régler, celle de savoir à qui les antiquités appartiendraient : en attendant qu'elle fût résolue, Mariette, dès le 30 juin, redescendit dans la tranchée avec d'autant plus d'ardeur que de bonnes nouvelles lui arrivaient de Paris. Trois lettres de M. Delaporte, consul de France au Caire, communiquées par M. Jomard à l'Académie des Inscriptions dans les séances du 4 avril et du 2 mai, puis des dessins de Mariette lui-même, transmis par M. Batissier, consul de France à Suez, avaient déjà apporté sur le progrès des travaux des renseignements intéressants², auxquels M. de Sanley, de retour de Terre-Sainte, avait joint des détails qu'il avait recueillis au passage de nos agents en Égypte. Le 16 mai, la compagnie, informée officiellement par Charles Lenormant de la découverte désormais certaine, chargeait son bureau, composé de MM. Guizot, président, et Walkenaër, secrétaire perpétuel, de réclamer un nouveau subside auprès des ministres de l'Instruction publique et des Affaires étrangères : « M. Mariette, après avoir épuisé » le crédit qui lui avait été alloué, se trouvait hors d'état de » continuer les travaux entrepris, et même une partie de ses

1. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 106, où le texte complet de la pièce est donné en traduction française.

2. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XVIII, 1^{re} partie, p. 356-357.

» derniers résultats n'avait pu être obtenue que grâce à la
 » générosité et à la confiance du consul de France au Caire,
 » M. Le Moÿne, qui lui avait fait des avances considérables¹. »
 La requête fut accueillie, et le ministre de l'Intérieur, afin
 de parer aux besoins les plus urgents, versa de suite 1.500
 francs : en même temps, le Comité des Musées nationaux
 proposait d'ouvrir un crédit de 30.000 francs pour le Sérapéum, ce que l'Académie approuva de grand cœur². Des
 Ministères la proposition passa à la Chambre des députés
 le 4 août, et, le jeudi 7, M. Lacrosse la rapporta au nom de
 la Commission du budget. Il fit observer que « la situation
 » de l'Égypte pourrait devenir encore moins favorable à
 » l'extraction et au transport des objets enfouis à Memphis.
 » M. Mariette tient à la disposition du gouvernement les
 » produits de ses laborieuses recherches. Les frais de trans-
 » port jusqu'à la mer sont évalués à 15.000 francs. Quinze
 » autres mille francs sont jugés nécessaires pour que M. Ma-
 » riette ait la faculté de parcourir le Sérapéum en ouvrant
 » quelques voies souterraines au milieu des sables et des
 » débris. Malgré la circonspection et la prudence qui ont
 » présidé aux opérations de l'explorateur français, l'éveil est
 » donné aux étrangers. On leur interdirait difficilement l'ap-
 » proche du temple. Suspendre ou cesser des recherches
 » conduites avec tant de succès, ce serait livrer aux musées
 » rivaux ce qu'il dépend de nous de déposer dans la collec-
 » tion nationale. Ces motifs ont décidé votre commission du
 » budget à proposer le vote du crédit total de 30.000 francs,
 » demandé par le ministre de l'Intérieur, dans la séance du
 » 4 de ce mois³ ».

1. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XVIII, 1^{re} partie, p. 179.

2. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XVIII, 1^{re} partie, p. 195, 199.

3. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 107-109, où le texte du rapport est reproduit au complet.

Le 26 août, la Chambre vota le crédit proposé, mais le ministre, dans son empressement, avait oublié de la prévenir que la question de propriété demeurait encore pendante entre la France et l'Égypte¹, et il laissa passer une rédaction ainsi conçue : « Il est ouvert au ministre de l'Intérieur, sur l'exercice de 1851, un crédit extraordinaire » de 30.000 francs, applicable aux travaux de déblayement » d'un temple dédié à Sérapis, découvert parmi les ruines » de Memphis, et au transport en France des objets d'art » qui en proviendront². » C'était trancher les débats en faveur de l'une des parties sans s'être assuré au préalable du consentement de l'autre, et Abbas-Pacha n'était pas homme à souffrir sans protestation une pareille méconnaissance de ses droits. Sitôt que le vote de la Chambre et le libellé de la loi lui furent connus, il résolut de faire de son côté ce que le gouvernement français faisait du sien, et le 12 septembre 1851, Stéphan-Bey adressa à M. Le Moyne une dépêche fort bien tournée par laquelle il lui notifiait la décision prise. Il rappelait, dès le début, qu'en sollicitant un firman, M. Le Moyne « avait eu l'attention d'insérer que » M. Mariette ne prétendait nullement contester au vice-roi » ses droits de propriété sur tous les monuments qui sont » sur le sol égyptien et qu'il s'engageait du reste d'avance à » ne rien enlever de ce qu'il avait déjà découvert ou pouvait » encore découvrir ». Par malheur, une partie des objets trouvés avait été détournée, puis transportée chez des particuliers au Caire. « En présence de ces faits qui témoignent » assez que M. Mariette n'a pas à sa disposition des moyens » de surveillance assez actifs, le vice-roi, désirant prévenir » des détournements et des mutilations aussi préjudiciables » aux intérêts de la science qu'à la stricte application des

1. Voir ce qui est dit plus haut, p. xxxix de cette *Notice biographique*.

2. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 109.

» règlements établis, vient, sur les représentations du gou-
» verneur de Gizéh, d'ordonner : 1^o que tous les objets d'an-
» tiquité portatifs, découverts par M. Mariette, seraient
» remis par ce dernier aux agents de l'Administration, et
» déposés dans l'une des salles du Ministère de l'Instruction
» publique; 2^o que cinq officiers stationneraient sur les
» lieux explorés par M. Mariette, pour y surveiller les tra-
» vaux, empêcher les dégradations et constater le résultat
» des fouilles¹. »

Dès le 15 septembre², trois officiers arrivèrent sur les cinq qui étaient annoncés, et ils exhibèrent une liste de cinq cent treize monuments que les agents de la moudiriéh avaient obtenue des trois rîs indigènes en charge des chantiers. Mariette déclara qu'il ne se dessaisirait que sur l'ordre du gouvernement français, et il référa les Égyptiens à M. Le Moyne. Celui-ci n'osa pas résister ouvertement : il conseilla à Mariette de temporiser, de livrer quelques-uns des objets réclamés, le moins possible, ce qui fut fait en présence d'un délégué de l'Agence, après quoi, un des officiers conduisit le convoi au Caire, et ne revint plus. Cependant les négociations se renouaient entre les deux gouvernements. Stéphan-Bey avait laissé entendre discrètement que, si Mariette « offrait de son propre gré de suspendre les fouilles, cette » reconnaissance implicite des droits du gouvernement » égyptien frapperait d'autant plus Abbas-Pacha et l'amè- » nerait à une réponse d'autant plus conforme à nos sou- » haits, que la promptitude avec laquelle on avait livré les » monuments le disposait en notre faveur. » M. Batissier, consul à Suez et secrétaire particulier du consul général à Alexandrie, se rendit donc le 5 septembre à Sakkarah, et il

1. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 109-110.

2. Le texte imprimé de 1883 donne la date du 5 septembre (*le Sérapéum de Memphis*, p. 42). La teneur générale du récit et les dates certaines des pièces officielles montrent que c'est là une erreur : il faut corriger le 5 en 15 septembre.

proposa à Mariette, au nom de M. Le Moyne, de renvoyer assez d'ouvriers pour que l'on pût considérer la suspension des travaux comme effective. Mariette y consentit, ainsi qu'il était convenu, et cette mesure ne tarda pas à produire ses effets. Le 19 novembre 1851, M. Le Moyne annonçait que le vice-roi : 1^o laissait à la disposition du gouvernement français les objets d'antiquité déjà trouvés; 2^o qu'il interdisait toutes les fouilles en Égypte jusqu'à nouvel ordre, celles de Mariette et celles qui se poursuivaient ailleurs par d'autres particuliers; 3^o qu'il accorderait plus tard une autorisation nouvelle, pourvu que le gouvernement de la République ne réclamât point la propriété et l'exportation des objets qui pourraient être découverts désormais¹.

La décision fut accueillie assez mal par Mariette. Il venait enfin, le 12 novembre, de pénétrer dans la tombe d'Apis. « Vers la fin de la journée précédente, la partie supérieure » d'une magnifique porte, construite en calcaire blanc, s'était » montrée au fond de la tranchée, le long de la paroi verti- » cale du sud. On se mit à l'œuvre avec ardeur. Quelques » gros blocs tombés qu'il fallut briser à coups de masse » ralentirent malheureusement le travail que nous conti- » nuons pendant la nuit. Un petit coin de l'entrée se mon- » tre bientôt. Je me laisse glisser, et, quelques instants » après, j'étais dans l'intérieur de la tombe. Les deux offi- » ciers surveillants habitent, l'un le village d'Abousyr, » l'autre le village de Sakkarah. Ils sont tous les deux » absents. Je n'ai donc pas à les informer de l'importante » découverte que nous venons de faire. Le déblayement de » la tranchée est en voie d'exécution. Le sable retombe » dans l'intérieur du souterrain par le trou qui m'a servi » d'entrée. On travaille à l'écarter aussi activement que le

1. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 44-46 et p. 121, où l'on lira le texte complet de la lettre par laquelle M. Le Moyne annonçait à Mariette la décision du vice-roi.

» permet le petit nombre d'hommes dont nous disposons.
» Quelques nouvelles stèles sont mises au jour : deux ou trois
» sont en écriture démotiques¹. » Allait-il se contenter des
cinq cent treize monuments antérieurs au 12 novembre et
livrerait-il au gouvernement égyptien les richesses qui
s'offraient à lui? « Comme étendue la tombe d'Apis a
» dépassé toutes nos espérances. C'est un ample souterrain,
» avec ses chambres, ses galeries, ses couloirs. Évidemment
» les Apis avaient, dans la nécropole de Memphis, une
» sépulture commune, et non, comme je l'avais pensé quel-
» fois, des caveaux isolés, creusés séparément et enfermés
» dans l'enceinte du Sérapéum. Quand un Apis mourait à
» Memphis, on prolongeait d'une chambre le souterrain, et
» de génération en génération, la tombe du dieu s'allongeait,
» à mesure que les momies qu'on y déposait devenaient plus
» nombreuses... Quelques-unes [des chambres] sont vides.
» On remarque dans d'autres d'énormes sarcophages : j'en
» compte vingt-quatre. Chose singulière, sur le couvercle
» de chacun de ces sarcophages on a construit assez réguliè-
» rement des sortes de murs pleins en pierres sèches d'envi-
» ron deux mètres de hauteur... Chaque sarcophage a sa
» chambre qui borde littéralement une des galeries; mais
» les dalles qui couvraient les parois verticales de ces cham-
» bres, celles qui, légèrement bombées, donnaient au cintre
» des plafonds l'apparence extérieure d'une voûte, tout était
» arraché, brisé, jeté pêle-mêle par terre. Les couvercles
» des sarcophages avaient été déplacés et les creux remplis
» de pierres. Bref, à première vue, je n'avais pas de peine à
» attendre du souterrain des Apis une de ces découvertes de
» sépultures vierges qui sont la richesse et la joie des
» archéologues... La tombe se compose d'une longue galerie
» principale, taillée en voûte, sur laquelle se greffent à
» angle droit des galeries plus petites venues d'autre part.

1. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 44-45.

» Dans une partie de leur parcours, les galeries n'ont pour
 » limites latérales que le roc vif dans lequel elles sont creu-
 » sées; souvent aussi, de chaque côté du chemin, s'ouvrent
 » de grandes chambres... Ces chambres sont en contrebas
 » des galeries et taillées en forme de voûtes comme elles.
 » Elles ne sont pas en face l'une de l'autre, mais alternent...
 » Quatre portes donnent accès dans le souterrain du Séra-
 » pèum. Ce sont définitivement les seules communications
 » que la tombe du taureau divinisé de Memphis ait avec
 » le dehors. Ainsi constituée, la tombe d'Apis est de beau-
 » coup le plus grand souterrain qu'il y ait en Égypte : ses
 » galeries mises bout à bout, sans compter, bien entendu,
 » les chambres latérales, ont environ 250 mètres de déve-
 » loppement¹. »

Partout des stèles ou des fragments de stèles jonchaient le sol, et dès qu'on retournait un des blocs de pierre ou qu'on écartait le sable dont les galeries étaient pleines, des monuments nouveaux surgissaient : il eût été dur de renoncer à toutes ces richesses et de les abandonner à un souverain qui les eût distribuées en cadeaux à ses visiteurs². Mariette décida en lui-même qu'il en livrerait le moins possible, et, aidé de son contremaître Bonnefoy, un Boulonnais comme lui, du menuisier maltais Francesco, du réis Hamzaoui, qu'il avait gagné à ses intérêts, il entama une campagne de ruses et de subterfuges, dont ses surveillants furent les dupes plus ou moins volontaires. Il installa un atelier d'emballage dans le temple de Nectanébo; puis, comme l'accès en était trop facile, il le relégua dans un puits profond, percé de plusieurs belles chambres à momies, et où

1. En 1855, Abbas-Pacha permit à l'archiduc Maximilien d'Autriche de choisir les monuments qu'il lui plairait au Musée du Caire, et l'archiduc emporta la collection presque complète : ce fut plus tard le noyau du Musée égyptien de Miramar (Reinisch, *die Agyptischen Denkmäler in Miramar*, p. ix).

2. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 46-48.

l'on n'avait accès que par une descente de douze mètres au bout d'une corde. Francesco était censé y mettre en caisse les cinq cent treize objets concédés à la France, mais il joignait à ceux-là toutes les nouveautés qui sortaient de la tombe d'Apis. Mariette avait bien songé à informer les deux officiers, puis, toute réflexion faite, il s'était abstenu : « Qui sait » l'influence que pourrait avoir la nouvelle de la découverte » sur les négociations qu'en ce moment même M. Le Moine » poursuit avec le gouvernement égyptien. Le gouverne- » ment égyptien peut se montrer d'autant plus exigeant » que l'importance des monuments dont il réclame la pro- » priété serait, si la découverte lui était connue, plus consi- » dérable, et n'est-ce pas par nous-mêmes que les négocia- » tions seraient entravées? » Il écrivit donc un rapport circonstancié à l'agent français, le laissant libre d'agir au mieux des circonstances, et ne dit rien aux officiers¹. Cet état de choses dura neuf mois, jusqu'au 5 septembre 1852. Tandis que Francesco tirait ses emballages en longueur, les fouilles continuaient mystérieusement avec le concours du réis Hamzaoui et de six hommes choisis parmi les plus honnêtes de Sakkarah. Francesco avait fabriqué une caisse oblongue, ouverte par les deux bouts, et qui, enfoncée verticalement dans le sol, y formait comme une cheminée dont l'extrémité inférieure aboutissait à l'une des portes d'entrée de la tombe et dont la partie supérieure affleurait à la surface : des échelons disposés d'espace en espace permettaient aux ouvriers de descendre et de remonter à leur gré. Le jour, un couvercle en bois, recouvert de quelques centimètres de sable, dissimulait l'ouverture : on le retirait la nuit et l'on s'y engouffrait pour aller travailler sous terre.

Le déblayement progressait difficilement dans ces conditions : Mariette profita de ses lenteurs pour dresser à loisir l'inventaire historique et archéologique de ses tré-

1. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 48-51.

sors. C'était l'époque persane et la saïte qui prédominaient encore, avec un ensemble de sarcophages et de stèles datées dont la série fournissait des éléments nouveaux à la chronologie égyptienne. Certains des monuments trahissaient une origine officielle et ils témoignaient d'une habileté de main remarquable; d'autres n'étaient que des ex-votos individuels, consacrés par les dévots dans la tombe d'Apis, lors des funérailles de chaque taureau; tous regorgeaient de chiffres, de noms privés, de cartouches, de renseignements inédits sur le dieu et sur ses fidèles. Mariette commençait à se faire une idée nette de la valeur de sa découverte, lorsqu'une dépêche de M. Le Moyne, en date du 12 février 1852, vint supprimer pour lui l'obligation du secret. La faculté de fouiller lui était rendue, mais le vice-roi maintenait son droit sur les antiquités à découvrir, et, pour liquider le passé, une commission mixte allait se rendre à Sakkarah, afin de vérifier le contenu des caisses déjà emballées, puis de les expédier en France: l'expédition faite, tous les monuments nouveaux appartiendraient à l'Égypte. Mariette supprima donc sa cheminée et débaya ouvertement les chemins qui accédaient à la tombe. « Un effet très inattendu se produit. » Par l'entrée du nord sort tumultueusement, comme de » la bouche d'un volcan, une grande colonne de vapeur » bleuâtre qui monte droit vers le ciel. La tombe met en- » viron quatre heures à se débarrasser ainsi du mauvais air » qui y était depuis si longtemps emprisonné. Cette espèce » de solfatare étonne beaucoup nos ouvriers et surtout les » deux officiers qui n'y comprennent rien¹. » Une cinquième porte fut bientôt mise au jour, qui conduisit à des souterrains plus petits mais plus anciens que les galeries explorées jusqu'alors, et mieux garnis de documents de toute sorte. La XXII^e dynastie reparaisait, puis la XX^e, la XIX^e, avec des tombes inviolées, telles que celle où l'on ramassa les

1. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 57.

admirables bijoux du prince Khâmoisit, fils et co-régent de Ramsès II ; lorsqu'on s'y glissa pour la première fois, on y observa, marquée sur la couche mince de sable dont le sol était recouvert, l'empreinte des pieds des ouvriers qui avaient couché le dieu dans sa tombe¹. Un autre jour, le 19 mars, c'était une tombe isolée qui rendait, avec des masses d'or et d'objets précieux, les restes d'une momie humaine où l'on croyait reconnaître Khâmoisit lui-même². Un peu plus tard, d'autres chapelles surgirent avec plusieurs des Apis morts sous les derniers souverains de la XVIII^e dynastie. Cependant la commission annoncée par M. Le Moyne était montée à Sakkarah, et elle avait accordé un permis de sortie pour quarante et une caisses. Elle ne s'était pas montrée sévère, et l'aménité des officiers égyptiens qui la composaient prouvait que le gouvernement fermerait volontiers les yeux sur les infractions qui pourraient être commises aux conditions du firman. Toutefois, au moment où les affaires s'arrangeaient de ce côté, les fonds s'épuisaient une fois de plus. Mariette espérait que la vue des bijoux de Khâmoisit stimulerait la générosité des autorités françaises et il les avait expédiés au Louvre, en suppliant M. de Rougé et M. de Nieuwerkerke de réclamer pour lui une subvention nouvelle au ministère de l'Intérieur. L'argent ne venant pas assez vite, il recourut à un expédient désespéré. Les soubassements de la tombe isolée des deux Apis de Ramsès II avaient été dorés, et le sol lui-même percé de petits trous dans lesquels on avait introduit de légères lamelles d'or froissées : il y avait là, en tout, plus de deux kilogrammes de métal à un titre excellent et sans valeur artistique ou archéologique. Mariette demanda à M. Le Moyne et il obtint l'autorisation de vendre ce trésor aux orfèvres du Caire :

1. *Notice des principaux monuments exposés dans les galeries provisoires du Musée de Boulaq*, 1864, p. 61.

2. Cf. p. 171-172 du t. I des *Œuvres diverses*, et A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. 1883, p. 61-65.

le produit de la vente entretint les fouilles jusqu'à l'arrivée des subsides officiels¹.

Ils tardèrent assez longtemps, mais enfin, le 2 septembre, Mariette apprit que les démarches de M. de Rougé et de M. de Nieuwerkerke avaient été couronnées de succès : le ministère d'État, de qui les Musées nationaux relevaient désormais, mettait une nouvelle somme de 50.000 francs à sa disposition pour la continuation des fouilles. La joie qu'il en conçut diminua pourtant lorsqu'il apprit que M. Le Moyne quittait l'Égypte et qu'il était nommé ministre plénipotentiaire à Lima. Depuis deux ans, M. Le Moyne était son plus ferme appui ; il l'avait aidé de son expérience, il l'avait guidé et encouragé dans les passes difficiles, il lui avait même consenti parfois des avances qui lui avaient permis de ne pas interrompre les travaux. Par bonheur, M. Sabatier, qui prenait le poste, avait reçu, avec l'ordre de continuer l'œuvre de M. Le Moyne, des instructions précises dont l'effet se manifesta aussitôt et alla s'accroissant toujours. Du 15 septembre 1852 au 24 septembre 1854, jour où Mariette s'embarqua pour Marseille, les fouilles se succédèrent sans incidents fâcheux, sous l'œil indifférent et même avec la connivence tacite du gouvernement égyptien. Au mois de novembre 1852, une seconde commission mixte, présidée par M. de Longueville, élève-consul attaché à l'agence d'Alexandrie, vint enlever à Sakkarah les pièces destinées au Musée du Caire. Mariette, cette fois encore, recourut à la fraude : non seulement il ne livra que des objets sans valeur archéologique, mais il glissa dans le lot un certain nombre de faux, surtout des stèles et des figurines fabriquées par son auxiliaire Bonnefoy sur le modèle des stèles authentiques du Sérapéum². Les délégués égyptiens

1. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. de 1883, p. 69.

2. Plusieurs de ces stèles et de ces figurines furent prises par l'archiduc Maximilien et déposées dans la collection de Miramar. On en trouvera un spécimen dans Reinisch, *die Ägyptischen Denkmäler in*

tiens fermèrent les yeux, et le vice-roi, satisfait d'avoir maintenu son droit, ne réclama rien de plus pour le moment : même, en 1853, il prêta son aide aux matelots des deux frégates le *Labrador* et l'*Albatros*, pour embarquer les nombreux monuments attribués au Louvre et qui, d'après les conventions antérieures, auraient dû demeurer en Égypte. Il y eut bien encore quelques alertes, une entre autres au mois d'août 1853¹, mais elles n'eurent aucune suite sérieuse. Ce n'est pas que Mariette n'eût des dangers personnels à courir : une fois, il fut empoisonné par un de ses domestiques et il faillit mourir des suites du poison. Une autre fois, le 28 août 1853, il eut à essuyer le feu de deux Arnauts². Les marchands d'antiquités et les fouilleurs indigènes ne reculaient devant aucun moyen pour se débarrasser de lui, mais le gouvernement avait désarmé et c'était là pour lui le principal. Profitant du calme qui lui était rendu, il poussa les travaux avec une activité qui lui avait été interdite jusqu'alors. Pendant ces deux années, dit-il, « nous copie-
» rons, nous cataloguerons les monuments découverts. Tous
» les desiderata qu'on peut rencontrer çà et là seront com-
» blés. De l'enceinte du Sérapéum nous rayonnerons au
» dehors. L'allée de sphinx sera de nouveau visitée. Nous
» reverrons le temple de Nectanébo et le dromos. Nous
» explorerons le Pastophorium et toute la zone qui confine
» aux terres cultivées. Mais c'est surtout sur la grande en-
» ceinte que nos efforts se porteront³. » Les résultats furent

Micamar, pl. XLII et p. 258. L'examen en prouve combien est exagéré ce que Desjardins a dit de ces falsifications, dans sa *Conférence sur la vie et sur les œuvres d'Auguste Mariette*, qui fut publiée dans l'*Inauguration du monument élevé à Boulogne-sur-Mer*, p. 126-129.

1. Lettre du 28 août 1853, communiquée par M. de Villefosse.

2. F. de Sauley, *Fouilles du Sérapéum de Memphis*, article publié dans le *Constitutionnel* des 9 et 10 décembre 1854. Mariette a raconté l'affaire des Arnauts dans une lettre des 28 août-1^{er} septembre 1853, qui sera reproduite dans un des volumes de ces *Œuvres*.

3. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. de 1883, p. 71.

proportionnés à l'effort déployé : deux cent trente grandes caisses furent dirigées sur Paris, « sans compter les petits » colis emportés par quelques voyageurs obligeants », et qui contenaient des bijoux de prix. « J'estime, pouvait-il » dire plus tard, que les fouilles du Sérapéum de Memphis » ont amené la découverte d'environ sept mille monu- » ments¹. » Toutes les époques y étaient représentées, depuis la III^e dynastie jusqu'à la domination romaine : l'histoire de l'art et de la civilisation égyptiens s'en trouvait renouvelée.

La sagacité dont il avait fait preuve pour découvrir le Sérapéum, puis l'énergie avec laquelle il avait poussé et défendu sa découverte, l'avaient rendu illustre non seulement parmi les savants, mais parmi les lettrés de l'Europe entière. Le 1^{er} janvier 1852, il avait été promu attaché à la Conservation égyptienne du Louvre avec un traitement de 2.200 francs; puis, le 16 août 1852, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Vers le même temps, sa femme, qui avait pensé être séparée de lui pour six mois, lasse d'une absence qui se prolongeait indéfiniment, avait quitté Boulogne brusquement, sans le prévenir; il ne connut son départ que lorsqu'elle était déjà à Alexandrie, et il la vit arriver un beau matin, avec ses deux enfants, dans cette petite maison du Sérapéum, où il n'y avait eu place jusqu'alors que pour des fouilleurs et pour des antiquités. Il eut vite fait d'y ajouter deux ou trois pièces, et il y vécut désormais en famille. La population européenne du Caire s'était divisée en deux camps à son sujet : d'un côté, les jaloux et les collectionneurs ou les marchands, à qui sa présence interdisait les fouilles dans les nécropoles de Sakkarah; de l'autre, tous ceux qui, ayant peu ou point d'intérêt dans le commerce des antiques, avaient été séduits par le courage

1. Mariette, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, au t. I, p. 133, des *Œuvres diverses*.

et par la science du jeune homme, par sa gaieté inaltérable, par son esprit, par la bonté qui perçait sous son enveloppe de rudesse. On comptait parmi les premiers et le révérend Lieders, et le pharmacien Jannowitsch, et le juif Fernandez, et surtout deux consuls généraux, celui d'Angleterre, M. Murray, et celui d'Autriche, le baron de Huber : « Le » Français de Sakkarah n'est qu'un voleur, répétait ce dernier à qui voulait l'entendre. C'est mon agent, le juif Fernandez, qui est le véritable auteur de la découverte du » Sérapéum. Voyez ces sphinx qu'il m'a procurés, il y a » quatre ans déjà ; il a été assez bête pour en parler à l'homme » de là-bas. Il a vendu bêtement la mèche, et l'autre en a » profité¹. » Les amis comprenaient, outre les membres de l'Agence diplomatique, des Français tels que Clot-Bey, Soliman-Pacha, Linant-Bey, Lambert-Bey, Varin-Bey, le consul du Caire Delaporte, le docteur Burguières, des étrangers de diverses nationalités, l'Italien Vassalli, qui essayait alors de gagner sa vie en peignant les portraits du vice-roi et de ses pachas, les Allemands Pruner-Bey et Billharz, sans parler des Orientaux tels que Nubar-Pacha, alors au début de sa carrière. Tous les voyageurs de passage au Caire tenaient à honneur de se faire montrer par lui le Sérapéum, et c'est ainsi qu'un matin de février 1853, il vit arriver une bande de touristes allemands, et, parmi eux, un grand garçon de belle prestance et de mine joviale qui se présenta à lui comme étant le Dr Henri Brugsch, de Berlin. Mariette le connaissait déjà par ses écrits et par des lettres de recommandation venues de France et d'Allemagne : il lui fit l'accueil le plus chaleureux et il se sentit si fort attiré vers lui qu'il l'invita à s'installer dans sa maison².

Brugsch accepta avec reconnaissance, et sa visite, qui ne devait durer que quelques jours, se prolongea huit mois

1. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 157-158.

2. H. Brugsch, *Reiseberichte aus Ägypten*, p. 24-27, et *Mein Leben und mein Wandern*, p. 165.

pleins : il ne quittait Mariette que le plus rarement possible, lorsqu'une affaire pressante l'appelait au Caire, ou qu'il entreprenait une expédition vers quelque site voisin, aux Pyramides de Gizéh ou aux carrières de Tourah, sur la rive droite du Nil, dans les collines de calcaire blanc d'où sont sortis tant de monuments. L'amitié qui se noua alors entre les deux hommes ne s'altéra jamais : elle reposait sur des affinités d'esprit, d'allures et de caractères trop fortes. Brugsch était de six années plus jeune que Mariette, mais il était aussi grand et aussi robuste que son nouveau camarade. Gros mangeurs, gros buveurs, gros parleurs, également bruyants dans leur gaieté, ils passaient parfois des nuits entières à bavarder et à rire, en tête à tête avec une bouteille de raki ou, plus rarement, de vin de France, mais ces irrégularités ne nuisaient pas à leur travail : le matin les retrouvait chacun à sa tâche, comme s'ils eussent dormi toute la nuit, l'un dirigeant ses fouilles et commandant ses ouvriers, l'autre acharné au déchiffrement des monuments et recueillant des notes pour sa *Grammaire démotique*. Brugsch nous a tracé un tableau très animé de Mariette et de la vie qu'il menait. « Il était, dit-il, de haute taille et de » forte carrure; son visage, encadré d'une barbe blonde, » — rousse eût été plus exact, — « était bronzé autant que » celui d'un fellah égyptien; ses traits portaient comme une » empreinte de mélancolie, qui pouvait brusquement céder » la place à l'expression de la bonne humeur¹. » Ses yeux, rongés par l'ophtalmie, étaient rouges, gonflés, larmoyants, et il était obligé déjà de les cacher derrière d'énormes lunettes aux verres teintés. Ses mains étaient rudes au toucher et calleuses comme celles d'un maçon². « Il était » riche d'esprit naturel, et le calembour lui venait d'instinct à la bouche. Il dressait ses plans avec une grande

1. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 165.

2. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 59.

» habileté et une connaissance profonde de la vie sur tout,
» sauf sur un point, le plus important dans notre monde
» pervers, sur les questions d'intérêt qui le touchaient
» personnellement. Il ne s'entendait pas à ménager ses
» fonds avec économie, et l'argent lui était complètement
» indifférent, pour la bonne raison que, dès son entrée
» dans l'existence, il avait eu à lutter contre la pauvreté
» et contre ses conséquences. Il pouvait être généreux
» comme un roi, sauf à ne plus savoir, le moment d'après,
» comment faire face à la moindre dépense. Il éprouvait
» tout l'orgueil d'un homme qui sent que les yeux du
» monde entier sont attachés sur lui par suite d'une grande
» découverte, mais qui a conscience de ne pouvoir dominer
» en pleine connaissance de cause l'immense quantité des
» matériaux et qui est contraint d'en abandonner la mise
» en œuvre à d'autres... Il me confessa souvent dans nos
» conversations intimes et dans ses lettres qu'il n'éprou-
» vait aucun goût pour la partie philologique de notre
» métier et qu'il le regrettait profondément. Il avait,
» m'expliquait-il, une nature d'artiste, que la beauté de la
» forme pouvait seule satisfaire et à qui l'antiquité égyptienne
» ne fournissait pas la pâture la mieux appropriée...
» Il se plaignait de s'être trompé sur sa vocation, car
» toutes ses aspirations tendaient vers le beau, et il se sentait
» appelé à se créer un nom comme littérateur, peut-être
» comme poète. Il lui fallait désormais s'accommoder de
» la destinée que la découverte du Sérapéum lui imposait,
» se maintenir à la hauteur de la réputation qui lui était
» venue si soudaine, et diriger ses travaux en ce sens à
» l'avenir'. » Un monde de femmes, d'enfants, de domestiques,
» de fouilleurs indigènes, même d'animaux apprivoisés s'agitait
» autour du maître. « Une trentaine environ
» de singes s'ébattaient librement au voisinage de la maison

» ou campaient sur le toit et exécutaient leurs tours innombrables sous nos yeux. » Le manque de confort était d'ailleurs absolu. Le mobilier mis à la disposition de l'hôte comprenait à peine une petite table, un escabeau et un lit, le tout en planches assemblées grossièrement et mal rabotées. « Des serpents se traînaient sur le sol, des tarentules ou des scorpions grouillaient dans les fentes du mur, de grosses toiles d'araignées pendaient au plafond en guise de drapeaux. Sitôt la nuit tombée, des chauve-souris attirées à la lumière s'introduisaient dans ma cellule par les vantaux de la porte et achevaient de troubler mon repos de leur vol spectral. Avant de m'endormir, je bordais les extrémités de ma moustiquière sous le matelas, puis je me recommandais à la grâce de Dieu et de tous les saints, tandis que les chacals, les hyènes et les loups hurlaient autour de la maison¹. » Mariette riait de ces misères; s'il s'attristait, c'était seulement lorsque, songeant à l'avenir, il se rappelait qu'il lui faudrait un jour quitter son taudis et reprendre le chemin de la France.

Du moins s'ingéniait-il de son mieux à retarder ce moment et acceptait-il avec empressement toutes les propositions qui lui fournissaient un motif honnête de prolonger son séjour. La renommée que ses travaux lui avaient faite le désignait à tous les savants en peine de quelque information précise sur tel ou tel fait relatif à l'Égypte, comme le correspondant le mieux préparé pour les renseigner : les lettres affluaient d'Angleterre, d'Allemagne, de France, d'Italie, et il répondait à ses correspondants avec une patience inépuisable, moitié par complaisance naturelle, moitié par joie de se sentir déjà célèbre. A la fin de 1852, Biot, l'astronome, voulut vérifier l'exactitude d'une idée qu'il avait émise sept années auparavant au sujet de la Grande Pyramide. Il pensait « qu'avec ou sans la prévision des Égyptiens

1. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 169-170.

» qui l'ont érigée, elle a, depuis qu'elle existe, fait l'office
» d'un immense gnomon qui, par l'apparition et la disparition de la lumière solaire, sur ses diverses faces, a
» marqué annuellement les époques des équinoxes avec une
» erreur moindre qu'un jour, et celle des solstices, avec
» une erreur moindre qu'un jour trois quarts. J'expliquais,
» ajoute-t-il, le procédé, et je demandais s'il était croyable
» que des déterminations aussi simples, aussi évidentes,
» eussent échappé à l'attention continue des prêtres de
» Memphis, que toute l'antiquité nous dit avoir été voués,
» pendant des siècles, à l'étude du ciel et à la détermination
» des phases solaires? » Il pria M. de Rougé de lui donner
une recommandation pour Mariette, « habile explorateur
» d'antiquités, très zélé, très intelligent, et, ce qui convenait
» parfaitement pour mon *experimentum crucis*, n'ayant
» jamais fait une observation d'astronomie' ». Mariette
consentit à observer l'équinoxe vernal de 1853 sur l'alignement des faces de la Grande Pyramide, en se conformant
aux instructions minutieuses que Biot lui envoya sous le
couvert de M. de Rougé². Il aurait dû, pour bien faire,
demeurer au voisinage de la Grande Pyramide du 15 au
25 mars, mais ses travaux de Sakkarah ne lui permirent pas
d'arriver sur les lieux à la date fixée; il ne put partir que dans
la nuit du 17 mars, afin d'être à son poste le 18, un peu
avant le lever du soleil. Il reconnut dès le premier instant
que la tâche ne lui serait pas aussi facile qu'elle l'avait
semblé à Biot dans son cabinet de Paris. La disparition des
parements ne laisse plus voir que « le noyau intérieur et ses
» assises horizontales dont les dehors se débordent mutuelle-
» ment par gradins; et les arêtes extérieures qui terminent

1. Biot, *Détermination de l'équinoxe vernal de 1853* (dans le *Journal des Savants* de juillet 1855), p. 33 du tirage à part.

2. Ces instructions ont été reproduites comme préface à la *Lettre à M. de Rougé*, que j'ai publiée au t. I, p. 113-123 des *Œuvres diverses*.

» chacune d'elles, n'ayant pas été, dans l'origine, assujetties
» à être rigoureusement rectilignes, présentent sur leur
» longueur des sinuosités sensibles que le revêtement général
» dissimulait. De sorte qu'en se plaçant à un quelconque
» des angles du noyau actuellement dénudé, on n'aperce-
» vrait plus les angles opposés des deux faces brutes qui
» s'y rejoignent, même quand on s'établirait pour cela sur
» un gradin assez élevé pour que la vision ne fût pas
» obstruée par les cônes de ruines qui encombrant les faces
» jusqu'à plusieurs mètres de hauteur, œuvre de destruction
» due en partie à la main de l'homme, plus encore aux
» outrages du temps. Mais M. Mariette avait parfaitement
» saisi l'esprit et le but de l'opération que l'on voulait faire.
» Il comprit tout de suite que les alignements demandés
» s'obtiendraient aussi bien et même mieux en visant de
» loin que de près' », et il modifia en conséquence le dis-
positif qui lui avait été communiqué. Ses observations furent
contrariées par le mauvais temps¹, mais en somme elles en-
fermèrent « l'époque de l'équinoxe dans une limite d'erreur
» qui dépasse à peine un jour ». S'il en est ainsi de notre
temps, après que les faces de la pyramide ont été dégradées
fortement, « combien n'était-il pas facile aux prêtres de
» Memphis de la déterminer avec une exactitude beaucoup
» plus grande, dans leur profond loisir, quand la pyramide,
» encore intacte et revêtue de son parement poli, laissait
» glisser librement sur chacune de ses faces le moindre filet
» de lumière qui venait s'y propager à toute heure du
» jour³ ! » C'était ce que Biot avait voulu prouver, et il se

1. Biot, *Détermination de l'équinoxe vernal de 1853* (dans le *Journal des Savants* de juillet 1855), p. 36-37.

2. Elles sont contenues dans la *Lettre à M. de Rougé*, qu'on lit au t. I, p. 113-123, des *Œuvres dicerses*.

3. Biot, *Détermination de l'équinoxe vernal de 1853* (dans le *Journal des Savants* de juillet 1855), p. 37.

montrait fort reconnaissant envers Mariette de lui en avoir fourni les moyens¹.

Ce n'avait été qu'un intermède bienveillant aux corvées du Sérapéum ; pendant l'été de la même année, un autre particulier, le due de Luynes, le chargea d'une mission importante et lui donna les moyens de déployer son activité sur un champ nouveau de fouilles. Un texte antique en fut le point de départ, celui où Plin raconte que les Égyptiens considèrent le Sphinx comme le tombeau d'un roi Armais et le disent construit de matériaux rapportés. Le naturaliste n'en croyait rien, sachant que le monument avait été taillé dans la roche naturelle² et que les Égyptiens lui avaient peint la face en rouge, mais on pouvait se demander si, malgré tout, la tradition égyptienne ne renfermait pas une part de vérité, et si quelque tombeau royal ne se cachait pas, sinon dans le corps de la bête, du moins au voisinage : « on » espérait retrouver certaines chambres vues autrefois par » Caviglia, et qui devaient, à l'aide des inscriptions dont les » murs étaient couverts, jeter un grand jour sur l'époque » et la destination du monument³. » La publication, par Birch⁴, des plans levés par le docteur Ricci aussitôt après

1. Les observations de Mariette fournirent à Biot la matière de trois longs articles du *Journal des Savants*, dans les cahiers de mai, juin et juillet 1855. Le titre en est : *Détermination de l'Équinoxe vernal de 1853, effectuée en Égypte d'après les observations du lever et du coucher du soleil dans l'alignement des faces australe et boréale de la Grande Pyramide, par M. Mariette*; il en existe un tirage à part in-4° de 45 pages.

2. Plin, *Hist. Nat.*, XXXVI, xvii § 1 : « Harmain regem putant in ea conditum et volunt invectam videri; est autem saxo naturali elaborata. »

3. Note remise au ministre d'État et de la Maison de l'Empereur par le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX, 1^{re} partie, p. 97.

4. Birch, *On Excavations by Captain Caviglia in 1816, in the*

les fouilles de Caviglia avait attiré l'attention de M. de Rougé sur cette question¹; il profita de l'amitié qui l'unissait au duc de Luynes pour obtenir que celui-ci versât entre les mains de Mariette les quelques milliers de francs suffisants, semblait-il, à résoudre le problème. Le duc de Luynes envoya donc six mille francs, et le 15 septembre 1853, Mariette attaqua la besogne avec ardeur². Il étudia d'abord les trois petites chambres de Caviglia, et il reconnut promptement que « ces chambres n'étaient autres que celles... que » les plans de MM. Wilkinson et Lepsius indiquent, et que » les voyageurs anglais ont coutume d'habiter quand ils » viennent passer la nuit auprès des Pyramides³. » Désappointé de ce côté, il se rabattit sur le Sphinx lui-même, et il rechercha si le puits signalé par le Père Vansleb au XVII^e siècle ne conduisait pas à quelque tombeau. Ici encore le résultat fut nul, et il constata que ce prétendu puits était simplement une fissure naturelle, qui se terminait en cul-de-sac par une poche de forme irrégulière⁴. Il entreprit donc le déblayement complet de la partie antérieure, et, en même temps, il poussa des sondages dans la direction du sud, où Caviglia disait avoir rencontré des pans de murs enterrés sous le sable. Le dégagement des faces nord et est prouva une fois de plus que le monument ne renfermait pas de tombeau, mais il en révéla la structure. On jugea

Neighbourhood of the Great Sphinx, dans le *Museum of Classical Antiquities*, 1852.

1. E. de Rougé, *Notes sur les fouilles exécutées par M. Mariette autour du grand Sphinx de Gizeh*, dans l'*Athénæum français*, 1854, III^e année, n^o 4, p. 82.

2. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. de 1883, p. 93.

3. A. Mariette, *Lettre à M. le vicomte E. de Rougé sur les fouilles exécutées autour du grand Sphinx de Gizeh*, dans les *Œuvres diverses*, t. I, p. 126.

4. A. Mariette, *Lettre à M. le vicomte E. de Rougé*, dans les *Œuvres diverses*, t. I, p. 128.

qu'il n'a point de base¹, contrairement aux représentations qu'on en voit sur les monuments; qu'il est un rocher naturel, dont la forme a été précisée par deux couches de maçonnerie à gros et à petit appareil, mais dont la tête a été taillée au ciseau avec un art infini. Mariette explora de nouveau les pattes, rendit au jour la chapelle et le dromos et s'aperçut que celui-ci se prolongeait du côté sud en dehors de l'alignement du Sphinx. Il le suivit, comme naguère encore il suivait l'allée du Sérapéum, et avec une fortune pareille. Il déboucha sur une grande enceinte en granit, dans laquelle il crut deviner « le temple véritable du Sphinx au » milieu de murs cyclopéens, dont les seuls rois constructeurs de pyramides ont donné le modèle² ». Il fut émerveillé par la simplicité et la grandeur du style, lorsqu'il pénétra dans les chambres en granit et en albâtre dont l'édifice se compose, et il entreprit de les vider jusqu'au sol, dans l'espoir d'y relever quelque inscription qui lui apprit le nom du Pharaon auquel appartenait ce chef-d'œuvre. Par malheur la couche de sable et de débris était épaisse, et il fallait descendre à plus de huit mètres au-dessous de la superficie pour atteindre le dallage : le crédit ouvert par le duc de Luynes était presque dépensé sans que la fouille parût près de se terminer. Mariette eut de nouveau recours à la libéralité du gouvernement français. Il adressa une demande de subsides au ministre de la Maison de l'Empereur, par l'intermédiaire de M. Sabatier, qui était encore consul général³, et il pria M. de Rougé, qui avait été élu membre le 8 juillet 1853, d'user de son influence auprès de l'Académie pour que celle-ci appuyât sa requête.

1. Les fouilles de 1886 ont montré que ce point n'est pas encore suffisamment démontré; des travaux nouveaux seraient nécessaires pour justifier l'affirmation de Mariette.

2. A. Mariette, *Lettre à M. le vicomte E. de Rougé*, dans les *Œuvres diverses*, t. I, p. 130.

3. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX, 1^{re} partie, p. 96.

M. de Rougé crut qu'il était politique avant tout d'intéresser le public lettré à sa cause, et il écrivit, pour l'*Athénæum français* du samedi 28 janvier 1854, une note où il avait inséré de très longs extraits de deux lettres de Mariette; il les commentait, il en tirait les déductions historiques et archéologiques que les faits comportaient, puis il exprimait en concluant l'espoir « que ces fouilles pourraient » être continuées et que le gouvernement de l'Empereur » voudrait ajouter ici un nouveau fleuron à la couronne » scientifique de notre pays' ». Lorsqu'il crut que sa note avait produit quelque effet, le vendredi 24 mars, il lut à l'Académie des Inscriptions le texte intégral des deux lettres dont il avait publié des fragments et l'analyse dans sa note de l'*Athénæum*. La dernière d'entre elles annonçait, avec l'épuisement des fonds dus à la générosité du duc de Luynes, « la nécessité d'abandonner des travaux couronnés » déjà de tant de succès et donnant encore de belles espérances, si l'on n'obtient pas un secours du Gouvernement ». L'Académie décida, séance tenante, de tenter une démarche auprès du ministre d'État. La négociation ne fut pas facile. Mariette, qui avait dès lors une aversion bien caractérisée pour tout ce qui est comptabilité financière et rendements de comptes obligatoires, avait étonné les bureaux des différents Ministères avec lesquels il avait eu des rapports par sa façon cavalière de traiter les formalités administratives : le ministre en témoigna son mécontentement dans l'entrevue qu'il eut, à ce sujet, avec le bureau de l'Académie, et l'écho de ses plaintes résonne discrètement dans le compte rendu de la séance du 31 mars. Le secrétaire perpétuel rappelait dans sa note que la découverte du Sérapéum avait été « un renouvellement de la

1. E. de Rougé, *Note sur les fouilles exécutées par M. Mariette autour du grand Sphinx de Gizeh*, dans l'*Athénæum français*, III^e année, n° 4, p. 84.

» gloire française en Égypte, au moment où un membre
» de l'Académie de Berlin y portait le nom de la Prusse
» avec un certain éclat ». Les recherches instituées aujourd'hui sur un autre point par « notre heureux et habile
» voyageur ajouteraient un notable complément aux conquêtes de la première expédition, consignées dans le
» magnifique ouvrage qui se publia, sous les auspices de
» l'Empereur, au commencement de ce siècle ». Toutefois, les ressources placées à sa disposition sont épuisées, et
» l'Académie s'est vivement émue en apprenant... quel
» trésor d'antiquité la France était menacée de perdre,
» faute d'un peu d'argent. Combien n'aurait-on pas de
» regrets, si cette mine précieuse, acquise à la France par
» droit de premier inventeur, devenait la propriété d'autres
» nations qui ne manqueraient pas de s'en emparer et de
» l'exploiter à leur profit? »

Le ministre ne dissimula pas qu'il avait « quelque pré-
» vention contre les missions scientifiques en général, parce
» qu'elles engagent le Gouvernement bien au delà des dépenses prévues, et qu'il est difficile d'obtenir des comptes
» en règle des voyageurs. » Il se radoucit après cette sortie, consentit à recevoir la note que le secrétaire perpétuel lui proposait, et il renvoya l'affaire d'urgence au directeur général des Musées, M. de Nieuverkerke, qui avait le maniement des fonds attribués aux dépenses de cette nature. Le 8 avril suivant, il prévint l'Académie qu'en considération du grand intérêt qu'elle portait aux découvertes de M. Mariette, il accordait « à ce voyageur une dernière subvention de dix mille francs¹ ». Pendant que M. de Rougé négociait et que l'Académie sollicitait, Mariette avait continué les fouilles à ses risques et périls avec de l'argent emprunté aux uns et aux autres, de préférence à M. Sa-

1. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX, 1^{re} partie, p. 96-99. On comprendra l'impatience du ministre, quand on saura que,

batier. Trois mois de déblayements absorbèrent le reste et, en juillet 1853, il cria de nouveau misère. « On n'a » rien encore trouvé dans ce temple ; mais, dans un temple, » qui s'est ensablé peu à peu par les plafonds, il n'y a pas » de raison pour que les objets qu'il contenait flottent et » se trouvent pour ainsi dire entre deux eaux. Tout le » travail qu'on a fait jusqu'à présent est pour recueillir » les monuments qui gisent sur le sol antique : ayons » donc le courage d'aller jusqu'au bout, et puisque nous » voulons une récolte, ayons la patience d'attendre qu'elle » ait poussé. » Cette fois, le ministre français était à bout de patience : il refusa net et Mariette, désespérant d'arracher des crédits suffisants aux particuliers, licencia ses hommes alors qu'il n'était plus qu'à un mètre du sol. S'il avait pu tenir dix ou douze jours de plus, il atteignait l'endroit où se cachaient les statues mutilées du souverain qui avait construit la seconde des grandes pyramides de Gizéh : « Quelques centaines de francs de plus, la statue de » Chéphrèn serait aujourd'hui à la France '. »

Les souterrains du Sérapéum étaient vides, et les caisses qui renfermaient les derniers monuments des Apis étaient en route pour Alexandrie : il ne lui restait plus qu'à partir. Il s'embarqua avec sa famille et il rentra à Paris dans les premiers jours de novembre.

selon une note du 16 juillet 1852, conservée aux archives du Louvre, Mariette avait déjà touché à cette date, rien que du Ministère de l'Intérieur, 48.000 francs ; de nouvelles sommes avaient été accordées depuis lors, avant cette dernière subvention de 10.000 francs.

1. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. de 1883, p. 93. Le seul récit qu'on ait de cette fouille, en dehors des fragments de lettres publiés en 1854 par M. E. de Rougé dans l'*Athénæum français* et que j'ai indiqués ci-dessus, est celui que Mariette lui-même a inséré en appendice dans son *Sérapéum de Memphis*, édit. de 1883, p. 91-100 ; on y voit l'histoire, sommaire et le résultat des fouilles exécutées plusieurs ans plus tard pour Saïd-Pacha, alors que Mariette était déjà directeur des Antiquités de l'Égypte.

III

Il l'avait quitté un peu plus de quatre ans auparavant presque inconnu : il y rentrait illustre et presque populaire. Dès le 24 novembre, le *Moniteur* enregistrait son retour, puis, les 9 et 10 décembre, le *Constitutionnel* publiait un article enthousiaste de M. de Sauley sur *les fouilles du Sérapéum de Memphis*. Les autres journaux emboîtèrent le pas derrière les journaux officiels, et le *Charivari* lui-même s'en mêla : « Me voilà célèbre, s'écria-t-il quand un de ses amis » lui signala le fait ; on se moque de moi ! » Il voulut sans tarder acquitter la dette de reconnaissance qu'il devait à l'Académie des Inscriptions : il lui communiqua, dans les séances des 8 et 15 décembre, « la relation de ses recherches » et de ses travaux pour la découverte du Sérapéum de Memphis et l'explication des monuments qu'il y a trouvés², puis il s'occupa de mettre ses notes en ordre et de publier le résultat de ses campagnes.

On sait trop qu'il n'y parvint jamais. Ce Sérapéum, dont la découverte avait passionné sa jeunesse, pesa sur lui toute sa vie durant, sans qu'il parvint jamais à s'en délivrer. Dès les premiers jours, des obstacles d'ordre divers se dressèrent sur sa route. Tout d'abord, il conçut le plan d'une façon si large qu'il avait peu de chance de jamais l'exécuter. Il ne voulait pas seulement donner les monuments en transcriptions, il se proposait d'en reproduire les principaux en fac-similé par les procédés les plus perfectionnés que l'on possédait alors, de les commenter, d'en déduire les renseignements qu'ils contenaient sur la chronologie, sur l'histoire, sur les mœurs, sur la religion de l'Égypte ancienne : si l'on songe

1. E. Desaille, *Auguste Mariette*, p. 62.

2. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX, 1^{re} partie, p. 256.

qu'ils étaient près de sept mille, on imaginera aisément la somme de labeur et le nombre d'années qu'il eût été obligé de fournir afin d'accomplir une tâche aussi vaste. Et, sans insister sur les difficultés purement matérielles, son long séjour au désert l'avait à peu près déshabitué du travail de cabinet. Obligé de passer le meilleur de ses journées et même de ses nuits à surveiller ses ouvriers ou à ruser avec ses surveillants, il n'avait guère eu le loisir de poursuivre ses études de déchiffrement et de grammaire. Sitôt qu'un monument sortait de terre, il l'analysait rapidement afin de lui établir une sorte d'état civil sommaire, puis, après qu'il avait constaté l'époque, les cartouches du roi, la date, la qualité et les noms des personnages, la nature des faits mentionnés dans l'inscription, il passait sans retard à des objets nouveaux, et il les interrogeait avec la même promptitude. Cette première reconnaissance achevée, il avait rarement l'occasion de revenir par la suite sur une stèle et d'en pousser l'étude un peu plus loin : la découverte montait sans relâche comme une marée, et il eût été débordé bientôt, s'il eût essayé de soumettre chacune de ses trouvailles à un examen moins superficiel. Il gagna à cette obligation une grande sûreté de coup d'œil archéologique et une habileté indiscutable à discerner en un instant le point important des documents et le sens général des textes qu'ils portaient, mais il y oublia presque tout ce qu'il avait acquis de doctrine philologique : il perdit l'habitude de disséquer les inscriptions et d'en justifier la traduction mot par mot. Il eut, dès le premier jour, la conscience très nette de cette incapacité fatale, mais il pensa qu'une ou deux années de travail en corrigeraient les effets et le relèveraient au niveau des savants de métier, Birch, Leemans, Rougé, Lepsius. A peine rentré, il avait demandé qu'on lui rendit sa place dans ce musée du Louvre dont il avait si fort enrichi les collections, et sa requête était si juste qu'on y avait fait droit sur-le-champ : dès le 15 février 1855, il fut nommé conservateur-

adjoint du département des Antiquités égyptiennes, aux appointements de quatre mille francs¹. C'était le pain assuré provisoirement pour sa famille : il dit adieu au Collège de Boulogne ainsi qu'au professorat, et il rentra avec une joie sincère dans ces galeries du Louvre où il avait consumé tant d'heures délicieuses à ses débuts. Toutefois, il ne voulut pas s'y enfermer complètement et il sollicita une mission qui, lui permettant de séjourner dans les principaux musées de l'Europe, lui rendrait plus faciles le classement et l'interprétation de sa propre découverte. Elle lui fut accordée le 21 février 1855², et, ayant fixé son choix sur l'Allemagne, il commença son tour d'Europe par Berlin.

Il y fit la connaissance personnelle de Lepsius, avec qui il était déjà en correspondance, et il y retrouva Henri Brugsch, qui fut heureux de lui rendre l'hospitalité reçue à Sakkarah deux années auparavant³. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, vit dans l'arrivée du savant français l'occasion de se faire raconter par le détail l'aventure du Sérapéum. Il avait remis à Brugsch cinquante frédéries d'or afin de subvenir aux dépenses du voyageur français, mais avec la recommandation expresse de n'en rien dire à Mariette et de ne pas lui laisser soupçonner qu'il était défrayé chez son ami par le souverain. Ils furent invités l'un et l'autre à la table royale, et au cours d'une soirée de février, Mariette eut l'honneur de faire passer sous les yeux du roi les dessins qu'il avait exécutés et les plans qu'il avait dressés pendant ses fouilles. Il fut enchanté de l'accueil et émerveillé de l'intérêt que Frédéric-Guillaume portait à des matières si

1. Wallon, *Notice sur la vie et les travaux de Mariette-Pacha*, dans le *Compte rendu de la séance publique annuelle du vendredi 22 novembre 1883*, p. 70, note 4, donne la date du 16 : celle du 15 m'a été fournie par mon confrère et ami Héron de Villefosse, d'après les archives du Louvre.

2. Wallon, *Notice sur la vie et les travaux*, p. 70, note 6.

3. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 201-202.

étrangères à son métier de roi : il reçut à cette occasion l'Aigle rouge de troisième classe, dont le brevet ne lui fut expédié que plusieurs mois plus tard, le 29 décembre 1855¹. Son séjour à Berlin ne lui fut pas aussi profitable qu'il l'avait cru au point de vue scientifique, et les notes qu'il prit au Musée montrent qu'il y récolta peu de chose pour ses études d'art et de mythologie égyptienne : il n'en rapporta guère qu'une note assez brève sur un *Fragment d'un Sarcophage phénicien*². De retour à Paris, il se remit à l'élaboration de son ouvrage, et d'abord il jugea utile d'en indiquer la nature par ses *Renseignements sur les soixante-quatre Apis trouvés dans les souterrains du Sérapéum*³. L'*Athénæum français*, fondé quatre années plus tôt à l'imitation de l'*Athénæum* anglais, venait de se dédoubler. Il avait ajouté à son fascicule hebdomadaire consacré à la littérature, aux arts, au théâtre, à la philosophie, à tout ce qui peut intéresser le gros des lecteurs lettrés, un *Bulletin archéologique* réservé à des questions d'une portée moins longue. La plupart des anciens protecteurs et des amis présents de Mariette y collaboraient, Charles Lenormant, Adrien de Longpérier, le duc de Luynes, le baron de Witte, Renan, Waddington, le marquis de Vogüé; il s'y rencontrait, on le voit, en bonne compagnie, et son œuvre s'y associait à quelques-uns des travaux les meilleurs d'Emmanuel de Rougé. Le premier article, inséré dans le numéro de mai, comprenait, avec des notions d'ensemble sur le Sérapéum et sur les Apis, la description des souterrains et des chambres où les monuments avaient été découverts; quelques vignettes illustraient le texte. Ce début fut accueilli avec une curiosité et un

1. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux de Mariette-Pacha*, p. 71, note 1.

2. Publiée dans le *Bulletin archéologique de l'Athénæum français*, 1856, p. 16.

3. On trouvera tout ce qui a paru de ce mémoire au t. I, p. 131-255, des *Œuvres diverses*,

intérêt qui ne se démentirent pas dans les numéros suivants, lorsque l'auteur aborda des sujets plus techniques, le catalogue des Apis de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie, l'inventaire de leurs monuments, l'ordre des souverains sous lesquels ils avaient vécu. La série s'interrompt en août et septembre, sans que pourtant le *Bulletin* fût moins plein de lui; le duc de Luynes discutait dans l'intervalle la lecture et le sens d'une inscription phénicienne qui provenait du Sérapéum comme les monuments purement égyptiens¹. Les *Renseignements* reparurent dans les numéros d'octobre et de novembre, puis ils furent suspendus de nouveau pour ne plus reprendre qu'au mois d'août de l'année suivante; ils remplirent les deux fascicules de septembre et d'octobre. Mariette avait parcouru successivement tous les monuments des Apis qui s'étaient succédé de la XIX^e à la XXVI^e dynastie, et il en était aux Apis de Néchao, lorsque la suppression du journal coupa court à ses développements. Le malheureux *Bulletin* s'était montré plus riche en collaborateurs qu'en abonnés, et il faisait ses frais de moins en moins : l'éditeur Franck en arrêta net la publication.

Cet accident n'affligea Mariette que médiocrement. Il avait trouvé des éditeurs, Gide et Baudry qui se disaient prêts à accepter son grand ouvrage et qui, en attendant, imprimaient pour lui, avec un certain luxe, les mémoires qui devaient servir d'introduction. Ce fut d'abord, au mois de juin 1855, une étude de mythologie sur *une Représentation gravée en tête de quelques proscynèmes du Sérapéum*². Il avait établi déjà, dans une lecture faite à l'Académie des Ins-

1. Duc de Luynes, *Inscription phénicienne sur une pierre à libation du Sérapéum de Memphis*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athénæum français*, n^{os} 8 et 9, p. 69-74, 77-81.

2. C'est le mémoire reproduit au t. I, p. 263-310, des *Œuvres diverses*.

criptions aussitôt après son retour¹, que Sérapis n'est autre qu'Apis mort. Il se proposa cette fois de démontrer que la vache figurée dans les tableaux de ce genre était non pas une Hathor, comme on était tenté de le croire, ou une des épouses mystiques du dieu, mais bien sa mère, et il examinait quel rôle cette mère avait rempli dans la religion égyptienne. Il établissait de son mieux que l'Égypte avait cru à un dieu unique, de qui les dieux du vulgaire n'étaient que les puissances. Or, dans la personne d'Apis, il n'avait à s'occuper que de deux de ces puissances, Phtah, *le seigneur de la Vérité*, peut-être *de la Sagesse*, et Osiris, l'être bon par excellence. Apis qui, vivant, logeait dans un temple voisin de celui de Phtah, puis, après sa mort, reposait dans ce que les Grecs appelaient le Sérapéum, n'est autre que l'image vivante d'Osiris et le fils de Phtah, l'incarnation du premier, l'émanation du second; en d'autres termes, il a été conçu dans le sein de sa mère par l'opération du Logos. Cette opération ne s'accomplissait pas dans les conditions ordinaires de la génération animale : la génisse, mère d'Apis, était réputée vierge; elle était fécondée par un effluve d'en haut, sans le contact du mâle, et, après s'être délivrée de son fruit divin, elle n'en pouvait plus concevoir d'autre. Apis était donc, de son vivant, le Verbe en pèlerinage sur la terre sous la forme d'un taureau : mort et à l'état d'Osorapis, il était le Verbe revenu de son pèlerinage. Cette théorie, établie sur des raisonnements *a priori* plutôt que sur des faits, mais présentée avec beaucoup de force et d'habileté, répondait trop aux idées mystiques qui prévalaient alors non seulement dans les études égyptiennes, mais dans toutes les recherches entreprises sur les religions anciennes, pour ne pas obtenir grand succès. M. de Rougé lui donna son appro-

1. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX, 1^{re} partie, p. 256. Il fait allusion à cette démonstration, et il en résume les éléments au début de ses *Renseignements*, p. 134-135, au tome I des *Œuvres diverses*.

bation, tout en faisant des réserves sur un côté de la question que Mariette avait côtoyé perpétuellement sans jamais l'aborder de front. Ces mots de Verbe et de Logos, cette incarnation du dieu dans un sein de vierge par l'opération de l'esprit, tout dans le mythe d'Apis tel qu'il l'exposait rappelait invinciblement au lecteur les dogmes fondamentaux du christianisme, et l'on sentait que l'auteur tendait à dériver ceux-ci des concepts qu'il croyait reconnaître sous les symboles de l'antique sagesse égyptienne. M. de Rougé, qui était un fervent catholique, s'il admettait ces comparaisons, ne pouvait approuver l'esprit dans lequel elles étaient faites. Il reconnaissait volontiers la similitude, mais, pour lui, il n'y avait eu ni emprunt direct à l'Égypte, ni même influence de la pensée égyptienne sur la pensée chrétienne. La religion égyptienne, entièrement monothéiste à ses débuts et demeurée monothéiste dans son essence, même après qu'elle se fut corrompue et entachée de paganisme, avait conservé jusqu'au bout l'empreinte de la révélation que Dieu avait accordée aux premiers patriarches de l'ancienne loi : quoi d'étonnant si on y retrouvait, altérés et déshonorés par mille superstitions, les idées et les dogmes qui se trouvaient en germe dans cette révélation et qui ne se réalisèrent pleinement qu'à l'avènement du christianisme ? Tous les catholiques ne considérèrent pas les choses avec le calme scientifique de M. de Rougé ; ils ne voulurent voir dans le mémoire sur la mère d'Apis qu'une attaque contre le christianisme à propos de recherches égyptiennes. Mariette reçut en haut lieu le conseil de traiter à l'avenir des sujets moins délicats, et il entendit à demi-mot. Il y aurait exagération à dire que ce fut « la raison qui empêcha notre compatriote de continuer ses publications sur les Apis », mais il se confina désormais dans l'histoire et dans la chronologie, où personne ne l'inquiéta. Il ne renonça pas

1. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 63.

d'ailleurs à ses opinions; écrivant au vicomte de Vogüé, en 1876, il lui confirmait énergiquement, après vingt ans de silence, les idées exposées dans le *Mémoire sur la mère d'Apis*, et, en particulier, la théorie de ce qu'il appelait le dogme égyptien de l'incarnation¹.

Le second ouvrage, qui parut un mois après celui-ci, ne souleva pas les mêmes inquiétudes. C'était, sous un titre un peu long, *Choix de Monuments et de Dessins découverts pendant le déblaiement du Sérapéum de Memphis*, un recueil de dix planches in-4^o accompagnées d'un texte fort court². La première des planches contenait une malice à l'égard de Lepsius, contre lequel il partageait un peu les préventions de son ami Brugsch. Elle était la réduction du plan relevé par la Commission prussienne, en 1842, et sur lequel l'enceinte du temple est marquée en partie, ainsi que la porte d'entrée : Lepsius et ses compagnons, architectes, dessinateurs, savants établis à loisir sur les lieux, n'avaient pas su voir ce que lui, petit missionnaire presque sans ressources, avait aperçu du premier coup. On admira les dessins qui représentaient la perspective de la grande galerie du Sérapéum, la chambre avec son sarcophage gigantesque, l'aspect de la tranchée, les figures grecques de l'hémicycle, en attendant la monographie gigantesque que Gide et Baudry annonçaient sur l'ensemble de la découverte. Elle devait comprendre un texte très développé et la reproduction des principaux monuments par le procédé que Poitevin venait d'inventer, du transport de la photographie sur la pierre lithographique. Tandis que la première livraison s'en exécutait, Mariette reprit son tour d'Europe, et cette fois il s'attaqua au Musée de Turin. La mission, qui lui fut accordée le 2 février 1857³, fut un peu plus fructueuse pour lui que

1. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 63.

2. On le trouvera reproduit au t. I, p. 311-319, des *Œuvres diverses*.

3. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 64.

ne l'avait été sa mission d'Allemagne. Il trouva dans l'admirable collection égyptienne de Turin des documents qu'il soupçonnait à peine, pour un sujet qui commençait à le préoccuper plus même que l'interprétation du Sérapéum, l'histoire de l'art et l'archéologie de l'Égypte. Les quelques statues du second Empire thébain que nous possédons au Louvre lui avaient semblé plus belles à son retour qu'il ne les avait laissées au départ : il avait vu l'Égypte dans l'intervalle, et cette suggestion mystérieuse que produit sur l'artiste la connaissance intime des lieux où l'œuvre est née lui avait révélé le sens et la vie intense de ces monuments si énigmatiques et si mornes d'apparence dans nos galeries de musée. Le cahier où il consigna les notes recueillies pendant son séjour témoigne de l'impression profonde que les statues de la XVIII^e dynastie produisirent sur lui, le Thoutmôsis III, l'Aménôthès II agenouillé, l'Harmaïs debout à côté de son père Amon. Sans qu'il en méconnût les défauts, l'expression de majesté calme empreinte sur leurs traits le ravit, ainsi que l'exactitude de leurs proportions, l'habileté avec laquelle l'artiste en avait agencé les lignes, le fini prodigieux de l'exécution. On lui fit grand accueil : le roi lui conféra l'ordre des Saints-Maurice et Lazare¹ et l'Académie des sciences de Turin l'élut un de ses correspondants². En rentrant à Paris, il y trouva, prête à paraître, une première livraison de son *Sérapéum* ; elle avait pour titre *le Sérapéum de Memphis, découvert et décrit*, et elle comprenait, avec une page d'avertissement, une vingtaine de planches imprimées selon le procédé Poitevin³. Il semblait que le cours de la publication dût désormais se continuer sans interruption,

1. Le 14 mai 1857 (Wallon, *Notice sur la vie*, p. 71, note 1).

2. Le 4 juin 1857 (Wallon, *Notice sur la vie*, p. 71, note 1).

3. Cette première édition, ou plutôt tentative d'édition de 1857, est demeurée presque inconnue, les exemplaires en ayant été retirés du commerce pour que les planches en fussent utilisées dans la seconde édition, celle de 1864.

mais ici, dès le début, se révèlent et la malechance qui s'acharna jusqu'à la fin sur les grands ouvrages de Mariette, et le manque d'esprit pratique qui souvent amena pour lui la malechance. Dans le premier feu de la découverte et de la composition, il concevait ses œuvres sur des proportions si vastes et si magnifiques, que ce n'eût pas été trop d'une vie longue et d'une fortune inépuisable pour les mener à bonne fin. Il apportait une telle ardeur à exposer son plan, et il déployait une telle éloquence à le justifier, que les éditeurs les plus timorés et les ministres les moins enclins à l'enthousiasme se laissaient entraîner bientôt à partager ses vues. Au début, tout allait bien : les modèles des premières planches affluaient, les premières portions du texte arrivaient à l'heure, puis les difficultés, inaperçues jusqu'alors ou appréciées trop bas, commençaient à se révéler pleines et entières. Le prix des planches en couleur n'avait pas été coté assez haut, les procédés choisis pour la reproduction des monuments exigeaient des essais coûteux ou ne rendaient pas tout ce qu'on attendait d'eux, les épreuves, surtout celles qui étaient chargées d'hiéroglyphes, exigeaient des revisions multipliées, le classement et l'interprétation des textes soulevaient des problèmes délicats, dont la solution réclamait des recherches longues et ennuyeuses. Au bout de très peu de temps, d'autres sujets réclamant l'attention du maître, la confection des planches se ralentissait, les épreuves restaient sans correction, la rédaction demeurait en suspens, et l'ouvrage cessait de paraître. La première édition du *Sérapéum* n'eut qu'une livraison : l'argent manqua à l'éditeur Gide pour ses planches en couleur et en photolithographie, et le ministère de la Maison de l'Empereur, dont l'appui pécuniaire avait été escompté, se déroba. La plupart des exemplaires furent retirés plus tard du commerce, dépecés, et les planches utilisées pour un essai de publication nouvelle en 1864 : les rares exemplaires qui en

avaient été vendus ou donnés antérieurement constituent aujourd'hui une rareté bibliographique.

Mariette avait en ce moment trop de sujets d'inquiétude personnelle pour que cet insuccès de librairie l'affligeât grandement. Deux ans et demi s'étaient écoulés depuis son retour, et nul indice ne lui montrait qu'on eût l'intention ou les moyens de lui faire à Paris une situation égale à sa renommée. Les honneurs continuaient à lui accroître, non seulement de France, mais de l'étranger : il était devenu membre de la Société des Antiquaires le 16 janvier 1856¹, et l'Académie des beaux-arts de Rio-de-Janeiro le nomma son correspondant le 25 juin de la même année². Il était certainement l'un des savants les plus connus à l'étranger, et avec toute sa gloire, il avait pour ressource unique les quatre mille francs que lui valait son titre de conservateur-adjoint au Musée du Louvre. Cependant sa famille augmentait d'année en année. Les siens avaient beau lui écrire : « Pas tant d'enfants; c'est un désastre! » — « Que veux-tu, » répondait-il au conseiller bien intentionné, je n'ai qu'à regarder Éléonore dans le blanc des yeux, et... me voilà père³! » Il avait pourtant beaucoup d'amis et très dévoués, les uns de vieille date, tels que Charles Lenormant et Adrien de Longpérier, les autres d'acquisition plus récente et postérieure à sa renommée, F. de Sauley, Ernest Renan, Adolphe Régnier, Egger, Biot. Celui-ci ne se lassait pas de faire à toute occasion l'éloge de l'orientaliste qui avait su observer si bien l'équinoxe vernal sur les faces de la Grande Pyramide. « M. Mariette, répétait-il, est un observateur » intelligent et actif. Dessinateur habile, il a étudié avec

1. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 64, a confondu l'Institut avec la Société des Antiquaires de France, et affirmé que Mariette fut nommé *membre correspondant de l'Institut* en janvier 1856 : en fait, Mariette ne reçut ce titre qu'en 1863.

2. H. Wallon, *Notice sur la vie et les travaux*, p. 71, note 1,

3. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 60, note 1,

» l'instinct et le sentiment d'un artiste les monuments égyptiens de toutes les époques. Il s'est rendu familières les formes de l'écriture hiéroglyphique, il sait en reproduire avec fidélité les caractères et appliquer avec justesse les interprétations établies par les philologues qui ont continué la découverte de Champollion¹. » Et il racontait comment Mariette, ne s'étant jamais occupé d'astronomie, avait néanmoins recueilli « une foule de traits, qui montrent à quel point les Arabes des déserts de l'Égypte sont experts dans les pratiques de l'astronomie primitive qui était celle de leurs ancêtres » ; ils se réglaient, par exemple, pour prendre « leur dernier repas à onze heures du soir, sur le coucher d'une constellation très brillante qu'ils appelaient er-Regl, *la Jambe*, dont les étoiles les plus basses atteignaient alors l'horizon ». C'était l'Ourse, le Chariot, et ce nom de *Jambe* que les Bédouins lui donnaient confirmait une identification, proposée par Biot lui-même, de l'Ourse avec la constellation pharaonique de *la Cuisse*, la *Khopshou* des textes ramessides : les Égyptiens modernes avaient traduit en arabe le nom antique². Et tous ceux qui approchaient Mariette demeuraient, comme Biot, sous le charme de sa parole éloquente et de son esprit ouvert à tous les genres d'études : ils devenaient ses amis, et ils ne demandaient qu'à lui rendre service, mais la tâche ne leur était point facile. Cette place du Louvre, après laquelle il avait soupiré si fort une dizaine d'années auparavant, n'était plus pour lui qu'une impasse de laquelle il aspirait à sortir sitôt qu'il le pourrait. Certes, il en remplissait les fonctions avec un zèle qui ne se démentit jamais. Les premiers mois

1. Biot, *sur les restes de l'ancienne Uranographie égyptienne que l'on pourrait retrouver aujourd'hui chez les Arabes qui habitent l'intérieur de l'Égypte*, dans le *Journal des Savants* d'août 1855, p. 49 du tirage à part.

2. Biot, *sur les restes de l'ancienne Uranographie*, p. 51-54 du tirage à part.

qui avaient suivi sa nomination, il avait classé, numéroté, mis en place dans les galeries tous les monuments qu'il avait rapportés du Sérapéum, et il en avait rédigé un catalogue sur fiches, qui se trouve encore à peu près complet dans le cabinet du conservateur. Mais bientôt son ardeur se ralentit, lorsqu'il en vint à considérer que ce travail, si méritoire qu'il fût et si utile à sa bonne renommée scientifique, ne lui procurerait aucun avantage matériel ni à lui, ni à sa famille. La hiérarchie sévère qui serre toute l'administration française ne lui laissait d'espoir d'avancement que par la démission ou par la mort de son supérieur immédiat, M. de Rougé. Or, M. de Rougé avait dix années à peine de plus que lui : il tenait à sa place de conservateur autant pour le moins qu'à son poste de conseiller d'État, et s'il renonçait volontiers à en toucher le traitement, il ne songeait nullement à s'en démettre. Mariette, s'il restait en France, n'avait d'autre perspective que d'être presque jusqu'à son dernier jour ce que Devéria fut toute sa vie un simple conservateur-adjoint.

Aussi se rattachait-il de plus en plus à l'idée de retourner en Égypte. Il avait quitté le Caire avec chagrin, puis, pendant les premiers mois de son séjour en France, le bon accueil qu'il recevait de tous avait endormi ses regrets pour un temps. Les difficultés de sa position les avaient bientôt réveillés plus cuisants, et l'obligation où il se trouvait de remuer à chaque instant ses souvenirs, afin de rédiger le texte de ses ouvrages, ravivait sans cesse sa peine. Parlait-il de ses premières fouilles? « Un jour, écrivait-il, j'étais descendu dans un puits, et j'avais assisté, j'avais aidé de mes mains à l'ouverture d'un sarcophage inviolé! *Émotion délicieuse que je n'ai jamais oubliée!* » S'il avait à enregistrer la découverte d'un tombeau inviolé, il se complaisait

1. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. de 1883, p. 5; cf. p. xxviii de cette Notice.

à évoquer tous les menus détails de l'opération, quand même ils ne présentaient pas un intérêt véritable : « L'ouverture de » la momie ne donna que de médiocres résultats. Le corps » est noir, pesant, et ne forme qu'une masse de bitume avec » les bandelettes nombreuses qui l'enveloppent. Il faut la » pioche pour briser tout cela, et encore n'y réussit-on » qu'avec peine. Le bitume a envahi le crâne et le tronc tout » entier. Une feuille d'or est appliquée sur la langue. On re- » cueille çà et là, dans la cavité de la poitrine et noyées dans » le bitume, des *tat*, des vases cordiformes, des têtes de ser- » pents en cornaline, de nombreuses statuettes de divinités » en faïence émaillée¹. » Il y croyait être encore, comme au jour où, pénétrant pour la première fois dans la tombe inviolée d'un Apis de Ramsès II, il avait aperçu, « marquée » sur la couche mince du sable dont le sol était couvert, » l'empreinte des pieds des ouvriers qui, 3.700 ans auparavant, avaient couché le dieu dans sa tombe² ». A mesure que les mois, puis les années, s'écoulaient, son désir de revoir l'Égypte s'exaspérait davantage; comme le dit le proverbe arabe, ayant bu une fois l'eau du Nil, il voulait toujours en boire. Il avait d'ailleurs la conscience fort nette que ses quatre années de vie au désert, avec leurs privations et leurs joies extrêmes, l'avaient disqualifié pour l'existence uniforme et plate du savant de cabinet. « Si » j'étais toujours demeuré à Boulogne ou à Paris, me » disait-il longtemps après, je serais peut-être devenu un » philologue comme vous, et j'aurais borné mon ambition » à commenter bellement les inscriptions que d'autres au- » raient découvertes. J'aurais eu à lutter beaucoup contre » ma nature avant d'en arriver là; mais je me suis senti tou-

1. A. Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, édit. de 1883, p. 22-23.

2. A. Mariette, *Notice des principaux Monuments exposés dans les galeries provisoires de Boulaq*, édit. de 1864, p. 61; cf. p. XLVIII de cette *Notice*. On sait le parti que Théophile Gautier a tiré de cet incident dans l'introduction de son *Roman de la Momie*.

» jours assez de volonté pour vous affirmer que j'aurais su
» plier ma nature et en tirer bon parti : je n'aurais jamais
» égalé Rougé, mais je n'aurais pas fait mauvaise figure
» à sa suite. Mes campagnes du Sérapéum rendirent im-
» possible pour moi la carrière philologique : elles éveil-
» lèrent tous les instincts de lutteur qui sommeillaient en
» moi, et une fois qu'ils furent entrés en action, ils m'en-
» traînèrent jusqu'au bout. Voyez-vous, c'a été l'histoire de
» l'apprenti sorcier qui avait évoqué le diable : lorsqu'il
» voulut le renvoyer, il n'eut plus eu la force de le faire, et
» c'est le diable qui l'emporta. De retour en France, quand
» je voyais Rougé s'aclamer sur un texte, le creuser, l'ana-
» lyser, le tourner et le retourner dans tous les sens jus-
» qu'à ce qu'il l'eût forcé à suer ce qu'il contenait, j'essayais
» de me persuader que c'était là le but de la science et de
» m'intéresser à toute cette cuisine, moi aussi : je n'ai pas
» pu. Bien souvent, je me suis assis à ma table avec le ferme
» dessein de ne la quitter que je n'eusse deviné ce que signi-
» fiaient certains mots employés dans la description des
» funérailles des Apis vers l'époque saïte. Au bout de cinq
» minutes, je n'étais plus au Louvre : j'étais au Sérapéum, à
» l'endroit où j'avais ramassé la stèle, je sentais courir sur
» moi l'air étouffé et chaud des galeries, j'entendais la voix
» de Bonnefoy et de Hamzaoui qui venaient m'annoncer
» une trouvaille nouvelle. Alors j'envoyais tout au diable,
» traduction, philologie, Rougé, le Louvre même; je me
» mettais à ruiner quelque projet d'exploration à Thèbes
» et dans les nécropoles d'Abydos, ou à rédiger un mémoire
» sur l'intérêt qu'il y aurait pour la science à instituer un
» service de protection des monuments, service dont, natu-
» rellement, j'étais le chef. J'en serais mort ou devenu fou,
» si je n'avais pas eu l'occasion de revenir promptement en
» Égypte. »

L'occasion se présenta, ou plutôt ses amis la firent naître dans les premiers mois de 1857. Le prince Napoléon, remuant,

sceptique, frondeur, mécontent du rôle secondaire que la fortune lui avait attribué à côté de son cousin, l'empereur Napoléon III, était pour celui-ci une cause d'inquiétudes et d'embarras perpétuels : il le voyait volontiers hors de France et il l'encourageait à voyager partout où sa fantaisie l'entraînait. Or, justement, au printemps de 1857, le prince venait de manifester le désir de visiter l'Égypte. Était-ce bien pour son plaisir uniquement, comme on le répétait autour de lui, ou n'avait-il pas quelque mission secrète à remplir dans ce pays, en vue de laquelle on utilisait ses aptitudes réelles de diplomate, tout en se débarrassant de lui pendant cinq ou six mois ? De toute manière, la France était alors si puissante et son influence si grande, que le vice-roi résolut de faire un accueil particulièrement honorable à son visiteur. Abbas-Pacha, l'ancien ennemi de Mariette, n'était plus sur le trône : il avait été assassiné par deux de ses mamelouks, le 14 juillet 1854, avant même que Mariette quittât l'Égypte, et Saïd-Pacha, qui lui avait succédé, loin de témoigner la même méfiance aux Européens, les favorisait de toutes ses forces. M. de Lesseps, qu'il avait connu dans sa jeunesse et dont il encourageait les projets sur l'isthme de Suez, jouissait d'une faveur extrême : un mot de lui et l'Égypte se rouvrirait de nouveau pour Mariette. Les amis de celui-ci intéressèrent à sa cause M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui était alors le secrétaire de M. de Lesseps, et M. de Lesseps, à qui Barthélemy Saint-Hilaire en parla, accueillit l'idée avec l'ardeur qu'il mettait à tout ce qui lui paraissait utile ou généreux¹. On lui ménagea en juillet une entrevue avec

1. Le rôle de M. de Lesseps, dans la nomination de Mariette, avait été déjà indiqué brièvement par A. Rhoné, *Auguste Mariette, Esquisse de sa vie et de ses travaux*, extrait de la *Gazette des Beaux-Arts* de septembre 1881, p. 8-10 du tirage à part. M. de Lesseps lui-même l'avait esquissé, dans une entrevue qu'il eut avec un rédacteur du *Figaro* au lendemain de la mort de Mariette, et dont le résumé fut publié dans le numéro du 20 janvier 1880 : « Sans le connaître personnellement, j'avais

Mariette dans une maison amie, et l'entente se fit promptement entre les deux hommes. Non seulement Mariette exposa de vive voix ses idées sur la condition lamentable des ruines pharaoniques et sur les procédés qu'il conviendrait d'employer pour en enrayer la destruction, mais, quelques jours plus tard, il les incorpora dans un mémoire qui devait être remis à Saïd-Pacha. Il y demandait que le gouvernement égyptien décidât en principe de sauver ce qui subsistait d'antiquités dans la vallée : « Le principe de la conservation des monuments égyptiens une fois arrêté, il faudrait » que le vice-roi fit adresser aux moudirs des provinces » une circulaire pour défendre plus sérieusement qu'on ne » l'a fait jusqu'ici toutes espèces de recherches d'antiquités. » J'ai vécu quatre ans parmi les fellabs, et en quatre ans » j'ai vu, ce qui est à peine croyable, sept cents tombeaux » disparaître de la plaine d'Abousyr et de Sakkarah¹. » Il indiquait sommairement les mesures à prendre pour éviter le retour de pareils faits, et il se mettait à la disposition de

déjà parlé de lui au vice-roi. J'avais dit à Saïd-Pacha que cette Égypte antique, dont chaque touriste emportait un morecau dans sa valise, exigeait une protection sévère, bien plus, une répression du brigandage artistique; qu'il fallait créer au Caire un centre de collection, et confier ce musée à Mariette, le seul homme capable de mener l'affaire à de glorieux résultats. Saïd-Pacha m'avait donné pleins pouvoirs. Et savez-vous avec qui je rédigeai le traité qui liait Mariette à l'Égypte pour de longues années? — Non. — Avec Barthélemy Saint-Hilaire, alors mon secrétaire... Eh bien! lui, Mariette et moi, nous fîmes le papier. Mariette avait vingt ou vingt-cinq mille francs par an, et il était nommé — c'était son rêve avec l'Institut, qu'il obtint plus tard — conservateur du Musée égyptien de Boulaq » (E. Descille, *Auguste Mariette*, p. 65, note 1). M. de Lesseps, brouillant les dates, a condensé dans un seul moment ce qui fut l'œuvre de longues années; les choses ont été remises au point par H. Wallon (*Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 72-73), grâce aux lettres extraites des archives personnelles de Mariette, dont Rhoné lui avait donné copie et qu'il a publiées en appendice (*Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 132-136).

1. Cité par Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 132.

qui de droit pour en surveiller l'application, au cas où ses services seraient acceptés : il inspecterait les monuments, et il réunirait au Musée du Caire tous ceux d'entre eux qui pourraient y être transportés.

M. de Lesseps n'eut garde de présenter les choses de la manière dont Mariette les avait conçues. Si fêru que fût Saïd-Pacha des nouveautés européennes, l'idée qu'on pût considérer la protection des antiquités comme une fonction en soi et non comme une spéculation pécuniaire ne lui fût pas entrée aisément dans la tête : la création désintéressée d'un service spécial pour les monuments lui aurait semblé une dépense superflue. M. de Lesseps rattacha donc la cause de Mariette au voyage projeté du prince Napoléon, et il remontra au vice-roi que le cousin de l'Empereur était un amateur de belles choses, qu'il ne se contenterait pas de traverser le pays machinalement comme tant d'autres faisaient chaque année, mais qu'il voudrait le visiter par le menu, et qu'à l'exemple de l'archiduc Maximilien d'Autriche il préférerait à tout autre cadeau une collection de monuments¹. Or, un homme seul était capable de former cette collection et de guider le prince à travers les ruines, celui qui, durant quatre années, avait interrogé si heureusement les nécropoles de Sakkarah, tout en vivant la vie des fellahs contemporains. Saïd-Pacha fut convaincu par ce raisonnement politique, et il pria M. de Lesseps de traiter en son nom avec Mariette. Celui-ci ignorait la façon dont son avocat avait plaidé sa cause, et ne recevant aucune nouvelle après six semaines, il commençait à douter du succès, lorsqu'un billet de M. de Lesseps, écrit de la Chesnaie le 20 septembre, lui apprit que tout s'arrangeait enfin pour le mieux, bien que dans des conditions un peu différentes de

1. Sur le voyage de l'archiduc, voir Reinisch, *die Ägyptischen Denkmäler in Miramar*, p. ix, et ce qui est dit plus haut, p. xlv, note 1, de cette Notice.

celles qu'il attendait. Il ne devait pas être question pour le moment de l'inspection des monuments ni de la réorganisation du Musée du Caire, mais de fouilles à entreprendre en vue du voyage princier. « Je m'empresse, en réponse à » votre lettre d'hier, de vous envoyer une dépêche de la » part du vice-roi. Gardez pour vous seul le moyen que » j'ai trouvé de remplir votre désir et de rendre un service » au vice-roi, que j'informerais confidentiellement de mon » petit secret, et qui me remerciera d'avoir aussi bien pré- » paré le voyage du prince Napoléon, auquel il tiendra » beaucoup à être agréable pendant son séjour en Égypte. » Comme vous n'êtes pas capitaliste, ce qui n'est pas l'usage » des savants, je vous remets ci-joint un bon pour M. Flury- » Hérard, banquier à Paris, pour vous mettre en mesure » de vous déplacer¹. »

Ce n'était donc pas encore comme directeur d'un service de conservation qu'il retournait en Égypte; c'était comme fourrier d'un prince en voyage et afin de fournir au vice-roi la matière d'un beau cadeau. Le prince, mis au courant, se prêta très gracieusement à cette petite comédie, et il raconta à qui voulait l'entendre que Mariette se rendait en Égypte, en vue d'y jalonner ses étapes. Mariette fut d'abord un peu surpris, mais il se réconcilia bientôt avec la combinaison qui lui était imposée et il ne songea qu'à en tirer le meilleur parti. Sur la recommandation du prince, M. de Nieuwerkerke lui accorda magnifiquement, à la date du 9 octobre, une mission scientifique *gratuite* de huit mois². « Vous êtes maintenu en mission jusqu'au mois de juin, lui » écrivait à ce propos le secrétaire du prince, M. Ferri-

1. Lettre citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 132.

2. H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 73, note 1, et 131. Il ne devait pas toucher ses émoluments tant que sa mission durerait (Lettre de M. de Rougé à M. de Nieuwerkerke, en date du 10 août 1858, citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xi).

» Pisani. Je voudrais bien pouvoir vous dire que Son Altesse
» Impériale a enfin pris une détermination au sujet de son
» voyage. Malheureusement, sans avoir reculé, les affaires
» n'ont pas avancé¹, » et le prince demeurait incertain.
Mariette n'attendit pas la décision finale : il partit dans
la seconde quinzaine d'octobre et il courut droit au Caire.
M. de Lesseps lui avait tracé point pour point la conduite
à suivre. « Je vous engage, en arrivant en Égypte, à
» faire votre première visite à M. Sabatier, auquel j'écris
» directement, en le laissant libre de faire lui-même la pro-
» position au vice-roi vous concernant, au sujet de l'ins-
» pection générale des monuments (sans parler toutefois
» du Musée du Caire, dont vous ne devez souffler mot), et
» dans le cas où il ne lui conviendrait pas de faire la pro-
» position lui-même, je lui envoie une note pour le vice-roi,
» signée par moi, qui serait remise *de ma part* par Kœnig-
» Bey ou Nubar-Pacha. Dans tous les cas, aux yeux du
» public, en France et en Égypte, ne vous faites connaître
» que comme venant précéder le prince Napoléon, qui vous
» a attaché à lui pendant son excursion en Égypte et com-
» mandé par le vice-roi pour préparer à l'avance le voyage
» archéologique du prince². » Mariette suivit ces instruc-
tions point pour point et tout marcha à souhait. Saïd-Pacha
le reçut avec l'affabilité dont il était coutumier envers les
amis de ses amis. Il lui donna de l'argent, mit à sa dispo-
sition un des bateaux à vapeur de la cour, le *Samannoud*,
l'arma de pouvoirs étendus : « Vous veillerez au salut des
» monuments; vous direz aux moudirs de toutes les pro-
» vines que je leur défends de toucher à une pierre antique;
» vous enverrez en prison tout fellah qui mettra le pied

1. Lettre du 18 octobre 1857, publiée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 131.

2. Lettre du 13 octobre 1857, publiée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 133.

» dans un temple¹. » Mariette ne se sentait plus de joie :
« Je pense, écrivait-il du Caire à M. de Lesseps le 16 novembre, qu'avec les instruments qu'on m'a mis entre les mains, je réussirai à satisfaire le vice-roi et à procurer au prince Napoléon quelques bons monuments à emporter. — J'ai, du reste, pris la question au sérieux, et j'ai tout lieu d'espérer que le voyage du prince Napoléon en Égypte sera marqué par quelques découvertes scientifiques d'un intérêt réel. Si, à son retour en France, le prince veut faire une exposition publique des objets qu'il aura rapportés de son voyage, il le pourra. Si même il veut, avec les travaux que je commence, faire une publication qui serve les études égyptiennes, il le pourra encore². »

Comme de juste, il avait établi ses chantiers à Sakkarah et à Gizèh, partie pour suivre cet instinct qui porte l'homme à revenir sans cesse sur le théâtre de ses premiers triomphes, partie parce qu'il se savait sûr de trouver là des matériaux abondants pour accomplir la tâche qui lui incombait. La campagne ouverte sur ces points, il avait élargi le cercle de ses opérations, et, partant pour la Haute-Égypte avec son ami Brugsch, qui venait, lui aussi, de revenir aux bords du Nil³, il avait installé des ateliers nouveaux à Abydos, à Thèbes, à Éléphantine. Les résultats dépassèrent ses espérances. Ce fut à Gizèh la découverte du mastaba de Khou-

1. Mariette, *Notice sur l'état actuel et sur les résultats, jusqu'à ce jour, des travaux entrepris pour la conservation des antiquités égyptiennes en Égypte*, dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. III, 1862, p. 153 sqq. Ce passage a été déjà cité par A. Rhoné, *Auguste Mariette, Esquisse de sa vie et de ses travaux*, p. 10 du tirage à part.

2. Lettre publiée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 133-134.

3. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 205-213. Le journal de ce voyage, rédigé en français par Mariette et par Brugsch, se trouvait entre les mains de Brugsch, en 1894, au moment de la mort de ce dernier.

fouânkhou avec son magnifique sarcophage en granit rose, qui est aujourd'hui l'un des ornements du Musée du Caire. A Sakkarah, il força l'entrée du Mastabat el-Faraoun, et il crut y trouver la preuve que cet énigmatique monument avait servi de tombe à un roi de la V^e dynastie, Ounas. Abydos ne rendit point ce qu'il en attendait, mais Thèbes donna des statues de la XII^e et de la XVIII^e dynastie, ainsi qu'une nécropole de la XI^e et de la XVII^e dynastie avec des momies richement décorées de cette époque¹. Mariette revint de cette course rapide, les mains pleines de butin. Toutefois, tandis qu'il entamait l'œuvre si heureusement, les ennemis qu'il avait au Caire reprenaient contre lui les manœuvres qui leur avaient réussi pendant les fouilles du Sérapéum. Si exactement qu'il eût essayé de suivre les instructions de M. de Lesseps et de garder le secret sur le but réel de sa mission, le bruit s'était répandu qu'il venait en Égypte pour y organiser la surveillance des monuments, et aussitôt tout le monde interlope qui vivait du commerce des antiquités, depuis les consuls généraux de certaines puissances jusqu'aux courtiers et aux revendeurs indigènes, s'était coalisé contre lui pour l'empêcher de réussir. On s'était adressé au vice-roi, on lui avait exposé avec les exagérations d'usage les noirs projets de l'intrus. La garde des ruines n'était qu'un prétexte, sous lequel la France dissimulait une tentative de mainmise sur le pays : Mariette était « un brouillon qui » allait démolir l'Égypte » de Mohammed Ali et la livrer à l'Empereur. Saïd-Pacha, assez peu ému de ces complots chimériques, mais vexé qu'on lui eût caché les intentions véritables du gouvernement français, en témoigna d'abord quelque humeur. Tout le monde au Caire savait, depuis les fouilles du Sérapéum, que Mariette n'était pas grand finan-

1. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1859, t. II. C'est le résumé d'une lettre de Mariette, lue par M. de Rougé dans la séance du 11 juin 1858.

cier et qu'il dépensait ses budgets sans s'astreindre aux formes exigées par les règlements administratifs : on lui joua le tour de lui réclamer un compte détaillé de l'argent qu'il avait reçu, et la justification non seulement des frais des fouilles, mais du nombre de moutons et de poules qu'il avait consommés, tout le menu détail de ses dépenses personnelles. « En présence de pareilles prétentions, écrivait-il à M. de » Lesseps, les bras me sont tombés. Mon premier mouve- » ment fut de partir, quitte à rendre compte au prince Na- » poléon des causes de mon retour. Mais, après y avoir bien » réfléchi, j'ai pensé que ceux qui avaient monté la tête au » vice-roi contre moi ne voulaient peut-être que mon dé- » part ; que l'influence française recevrait peut-être un nou- » veau coup de l'insuccès de ma mission, et que, par-dessus » le marché, j'aiderais certains ennemis à faire avoir au » vice-roi une mauvaise affaire¹. » Il resta donc, et après quelques explications courtoises de M. Sabatier, le vice-roi se rasséréna.

Cependant le prince ne remuait pas et son arrivée devenait de plus en plus problématique. M. de Rougé s'obstinait à écrire que tout s'arrangerait², mais il était seul à le croire encore, et le 31 janvier 1858, M. Ferri-Pisani annonçait assez mélancoliquement à Mariette que « le prince est forcé » de renoncer à son voyage en Égypte. Des considérations » majeures ont fait avorter l'exécution d'un projet qui le sé- » duisait infiniment... Je n'ai pas besoin de vous dire que ce » que le prince regrette le plus, c'est que le but de votre » mission qui, au fond, était le but principal de votre voyage, » ait été manqué³. » Toutes les espérances de Mariette s'en

1. Lettre citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 134.

2. Fragment de lettre cité par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 134.

3. Lettre citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 134.

allaient à vau-l'eau. Plus de fouilles, plus de service des antiquités, plus de recherche active et indépendante : il ne lui restait plus qu'à se rembarquer après cet échec et à retomber mélancoliquement dans la vie stagnante des bureaux. M. de Nieuwerkerke l'entendait ainsi, et bien que Mariette eût encore devant lui quatre mois de congé en règle, il lui mandait le 8 février 1858 : « S. A. I. le prince Napoléon » ayant renoncé à son voyage, je vous engage à revenir au » plus tôt reprendre vos travaux au Louvre¹. » Mariette ne se résignait pas aussi aisément que son chef le lui conseillait. Il dépêchait lettre sur lettre à ses amis de France, à M. de Lesseps, à M. de Rougé, à M. Barthélemy Saint-Hilaire, à M. Ferri-Pisani, pour leur démontrer que rien n'était perdu encore : le prince Napoléon ne souhaitait-il pas conserver quelque indice matériel du voyage qu'il avait rêvé de faire, et son désir, exprimé au vice-roi, ne suffirait-il pas à justifier une prolongation de séjour en Égypte ? Le prince entra d'autant mieux dans les vues de Mariette que la proposition flattait ses goûts de collectionneur. Sa réponse, datée du 9 mars, parvint, comme d'habitude, par l'intermédiaire de M. Ferri-Pisani : « Je » crois, entre nous, que le prince serait très heureux d'avoir » quelques souvenirs de cette mission sur laquelle nous » avons fondé de si brillantes espérances. J'ignore tout » à fait dans quelles conditions. Je dois seulement vous » prévenir qu'il ne peut s'agir d'une collection scienti- » fique, ni même d'un commencement de collection... Pour » vous faire comprendre ma pensée, je vous dirai que le » prince, grand collectionneur de curiosités et d'objets » d'art, serait bien aise de joindre à tous les objets de cette » nature qu'il a déjà rassemblés, quelques bijoux, des sta- » tuettes, des spécimens de l'art égyptien, portant l'indi-

1. Lettre citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 135.

» cation de votre mission de 1857 et 1858... Ne pourriez-vous m'envoyer une liste d'un petit nombre d'objets » spécifiés qu'il vous serait possible de rapporter à S. A. I., » avec l'indication du mode d'acquisition de ces objets'? » Mariette fit part à Saïd-Pacha du désir exprimé par M. Ferri-Pisani, et il sut présenter les choses sous un tel jour que le souverain, dans sa générosité coutumière, ne voulut entendre parler ni de prix, ni d'indemnité d'aucune sorte. Il pria Mariette de choisir les objets qu'il estimerait capables de plaire et de les mettre à la disposition du prince; tout le produit des fouilles récentes serait compris dans ce don.

Mariette, en annonçant le succès de sa démarche, ajoutait qu'il serait convenable qu'un bâtiment de l'État vînt prendre ces richesses dans le port d'Alexandrie, ce qui éviterait des droits de fret onéreux. Rien à déboursier pour l'acquisition, rien ou presque rien pour le transport : Mariette, qui n'ignorait pas l'esprit d'économie du prince, espérait en retour un appui sérieux auprès du vice-roi. Il ne fut pas déçu. Le 25 mars, M. Ferri-Pisani, tout en lui notifiant la satisfaction éprouvée en haut lieu, lui annonçait que le prince le chargeait, lui Mariette, de transmettre directement ses remerciements à Saïd-Pacha. « Le prince désire » que le vice-roi connaisse par cette démarche tout l'amitié » que S. A. I. a pour vous... Le prince Napoléon ne crain- » drait pas de faire connaître au vice-roi que, *si Son* » *Altesse Royale avait à demander à la France le concours* » *d'un savant pour l'établissement d'un Musée égyptien,* » *le gouvernement français ne désignerait certes pas un* » *autre homme que vous*². » Ces paroles, rapportées au vice-roi dans un moment où l'influence française était prédominante, eurent raison des cabales. On continuait d'ailleurs à

1. Lettre citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 135.

2. Lettre citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 135.

annoncer le départ et l'arrivée prochaine, et si quelques sceptiques, à Paris, se permettaient de croire avec Adrien de Longpérier que le prince « avait bien l'intention d'aller » en Égypte la première fois que l'obélisque de Louxor y « retournerait¹, » au Caire, la plupart des gens bien informés s'attendaient à le voir paraître d'un instant à l'autre, avec une suite digne du grand Empire qu'il représentait. Nubar-Pacha aidant, et les amis que Mariette comptait dans l'entourage du souverain, il fut déclaré, à partir du 1^{er} juin 1858, directeur (*mamour*) des travaux d'antiquités en Égypte². Sa nomination, odieuse à tous ceux qui en Égypte vivaient des antiquités, fut accueillie avec joie en France et même à l'étranger. Les félicitations affluèrent chez lui de toutes les parties de l'Europe, parmi lesquelles celles de Brugsch lui furent particulièrement agréables. « Quel plaisir pour moi de » vous savoir heureux, lui disait cet ami des mauvais jours, » de vous voir en Égypte occupé de nos recherches qui » continueront de faire honneur à votre nom de même qu'à » votre patrie! Jamais, je prétends, Saïd-Pacha n'a eu une » si noble idée qu'au moment où il vous a transféré la haute » dignité de directeur des monuments historiques³. » Le jugement de Brugsch sera certainement celui de la postérité.

1. Lettre citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 83.

2. C'est le titre qui lui est donné dans l'ordonnance khédiviale n° 32, en date du 23 Zilkadéh 1274 (4 juillet 1858), adressée à la Dairah Saniéh. J'en dois la communication à S. Exc. Artin Pacha Yacoub.

3. Lettre citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 73, note 2. Brugsch, écrivant surtout de mémoire, trente ans après les événements, a brouillé l'ordre des faits et donné de ce qui se passa alors une idée inexacte (*Mein Leben und mein Wandern*, p. 202-213); j'ai corrigé son récit au moyen des éléments fournis par la correspondance de Mariette, tout en conservant ce qu'il dit des personnes qui entouraient alors Mariette.

IV

Mariette était donc arrivé à ses fins : il était maître de sa destinée, ou il croyait l'être, et il allait pouvoir consacrer sa vie entière à la conservation, à la recherche, à la publication des monuments. Sa situation n'était pas très nettement définie, au point de vue administratif. Comme son service était à créer encore, on ne l'avait rattaché à aucun ministère, mais il dépendait directement du vice-roi. De budget, il n'en avait point, mais on lui allouait un traitement personnel de 18.000 francs par an, on lui permettait de se choisir un certain nombre d'aides ou de collaborateurs, dont les traitements seraient payés de même, on lui assignait un bateau à vapeur pour ses voyages, on l'autorisait à user de la corvée pour ses fouilles, et, pour les besoins généraux de son service, on se réservait de lui allouer de temps en temps les sommes qui paraîtraient nécessaires. Son rôle consisterait à parcourir sans cesse la vallée, à débayer les ruines des temples et à les consolider, à ramasser partout les stèles, les statues, les amulettes, tous les objets de transport facile et qui seraient de nature à provoquer la cupidité des indigènes ou la convoitise des touristes européens. La création d'un musée où tous ces objets seraient conservés était résolue en principe, mais, en attendant qu'on choisit un site au Caire même et qu'on élevât des bâtiments convenables, il fallait emmagasiner provisoirement le résultat des fouilles. Le vieux musée de Mohammed Ali n'existait plus virtuellement depuis qu'Abbas-Pacha en avait donné la meilleure partie à l'archiduc Maximilien¹, et les quelques salles qu'il avait occupées à la Citadelle, dans

1. Voir plus haut, p. XLV, note 1, et p. LXXXI de cette *Notice*.

le ministère de l'Instruction publique, avaient été affectées à d'autres services; il fallait d'ailleurs que l'endroit où l'on réunirait les matériaux du musée nouveau fût à proximité du fleuve et d'un accès facile. Mariette demanda qu'on lui cédât sur le port de Boulak les constructions à demi ruinées où étaient établis naguère encore les bureaux de la Compagnie de bateaux à vapeur qui faisait le trajet entre Alexandrie et le Caire, et que l'ouverture de la ligne du chemin de fer avait ruinée. On les lui accorda sur-le-champ et il les adapta rapidement à leur nouvelle destination. Le site était assez misérable : une grève assez raide, sans cesse entamée par le courant du Nil; au sud une maison basse et humide où le directeur s'installa avec sa famille; au nord une vieille mosquée, dont les salles avaient servi d'entrepôt aux bagages des voyageurs et aux marchandises; à l'est, enfin, et en bordure sur la grande rue de Boulak, des hangars longs et bas, où l'on aménagea des bureaux pour les employés et des salles pour les monuments. Le personnel de l'administration central fut très restreint : outre le directeur, il comprenait un conservateur du musée faisant fonction de secrétaire, deux conservateurs-adjoints chargés de l'inspection des fouilles, un secrétaire pour les langues turque et arabe, un chef des ateliers de restauration. Pour conservateur, il choisit son fidèle Bonnefoy¹. Un Lyonnais nommé Gabet, âgé d'une quarantaine d'années, fut nommé un peu plus tard conservateur-adjoint et chargé de l'inspection des monuments, tandis que le musée restait à la

1. Extrait de l'ordonnance khédiviale n° 32, en date du 23 Zilkadéh 1284 (4 juillet 1858) : « Nous avons ordonné d'allouer... à M. Mariette, mamour des travaux d'antiquités, une somme annuelle de 18.000 francs, à partir du 1^{er} juin, et à son subordonné, M. Bonnefoy, une somme mensuelle de piastres 2.000, à partir de la même date. Nous vous adressons cette ordonnance pour que vous nommiez ces fonctionnaires à la Dairah avec ces appointements et aux dates sus-mentionnées. »

garde d'un Corse du nom de Floris, que ses talents variés désignaient pour bien remplir à lui seul les vingt fonctions contradictoires qu'exige la constitution d'un musée. « Maître » Floris, dit Brugsch qui le connaissait bien, déployait » toutes les qualités d'un Factotum, et quand bien même il » affirmait avec le plus grand sérieux que son éducation et » ses inclinations tendaient à faire de lui un poète et qu'il » avait manqué sa vocation, il s'entendait comme pas un à » accomplir sans faute ce qu'on exigeait de lui dans le » domaine de la pratique. Si on l'eût chargé de transporter » au Caire l'obélisque de Louxor, il aurait accepté cette » corvée sans hésiter, et il s'en serait tiré à son honneur. Il » était sculpteur, peintre, charpentier, menuisier, tourneur, » vitrier, horloger, tailleur, cordonnier tout à la fois, et » quelle que fût la mission qu'on lui confiât, ses mains habiles » l'exécutaient avec un bonheur extraordinaire. C'était un » original de l'espèce de ceux qu'on ne rencontre d'ordinaire » que dans les livres, mais c'était en même temps un membre » si utile du personnel que je n'hésite pas aujourd'hui en- » core à déclarer qu'il donnait l'impression d'être indispen- » sable. Si Mariette fut le cerveau, Floris fut la main. » La familiarité était si grande entre eux que Floris traitait Mariette de *cher ami*¹, et Mariette Floris de *vieux camarade*. Ajoutez à ces Européens un Circassien, Mohammed Kourchid, qui était attaché à la personne du directeur comme *chaouiche* pour la police du personnel indigène, douze surveillants choisis parmi les officiers d'état-major de l'armée égyptienne et répartis entre les districts les plus riches en antiquités², enfin une demi-douzaine de réis des fouilles, dont les meilleurs étaient le vieil Hamzaoui de Sakkarah et son fils Roubi, qui avaient peiné quatre années

1. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 210-212.

2. Mariette, *Notice sur l'état actuel et sur les résultats*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, t. II, p. 154.

durant au Sérapéum : tel était le personnel rudimentaire dont Mariette disposait pour organiser son service.

Cela suffisait à la rigueur en ce qui concernait la partie purement administrative, mais pour la partie scientifique? Le gouvernement égyptien s'estimait quitte après avoir pris à sa solde les réis et les inspecteurs; aussi, quand Mariette lui proposa de constituer, à côté de ces aides matériels, un état-major de savants qui recueilleraient et qui publieraient les monuments découverts et surveillés par les autres ferma-t-il résolument l'oreille et la bourse. Et pourtant, le copiste était presque aussi nécessaire que l'inventeur dans l'organisation du service tel qu'il le rêvait. Le chef, appelé sans cesse de place en place par l'inspection des monuments et par la surveillance des chantiers, avait à peine le temps d'entrevoir les textes ou les statues et d'en déterminer la date ou la valeur : il ne pouvait songer à transcrire lui-même les inscriptions et à perdre ainsi quelques-unes de ces heures qui ne suffisaient pas toujours aux exigences de son métier de directeur. Il lui aurait fallu avoir toujours sous la main non pas un, mais plusieurs savants, tout un bureau de copistes, qui, s'installant pendant chaque campagne sur les sites où l'on fouillait, aurait saisi et transporté les monuments sur le papier à mesure qu'ils sortaient de terre. Par malheur, Mariette n'avait aucun crédit ouvert au budget pour fournir aux dépenses d'un pareil personnel : il n'avait rien à offrir que le logis et le vivre auprès de lui pour l'égyptologue qui consentirait à lui prêter son temps, et dans ces conditions le recrutement promettait d'être difficile. Il se trouva pourtant un homme assez désintéressé pour consentir à lui venir en aide, sans autre profit que le plaisir d'avoir exploré l'Égypte et le sentiment d'avoir rendu service à la science. Théodule Devéria, attaché à la conservation du Louvre depuis le 1^{er} avril 1855, avait conçu pour son chef une admiration et une amitié sans bornes : c'est à lui

que Mariette songea aussitôt. Fils du peintre Achille Devéria, peintre lui-même à ses moments perdus et dessinateur de grand mérite, il s'était livré avec passion à l'égyptologie dans un âge où la plupart n'ont pas encore terminé leurs études au lycée. Non seulement il copiait les tableaux et les textes avec une maîtrise incomparable, mais il était capable de comprendre et de traduire ce qu'il copiait, et sa science d'interprète garantissait l'exactitude de ses transcriptions. Lorsqu'en juillet 1858, Mariette l'appela en Égypte et lui proposa de le promener quatre mois durant du Caire à la première cataracte, sans d'ailleurs lui dissimuler qu'il ne recevrait aucun salaire pour ses fac-similés de monuments, Devéria accueillit l'offre avec transport¹, et il pria le gouvernement français de vouloir bien le seconder si peu que ce fût dans l'accomplissement de cette tâche : il sollicita du ministère de l'Instruction publique, par l'intermédiaire de M. de Rougé, un congé de six mois, une lettre de mission et une indemnité de mille francs pour ses frais de route. Le ministre d'alors, M. Rouland, marqua une bonne volonté extrême, mais n'ayant plus les mille francs dans son budget, il renvoya Devéria à son collègue le ministre d'État, dans les attributions de qui le service des missions rentrait plus particulièrement. M. de Nieuwerkerke, pressé d'appuyer la requête, ne s'y prêta point d'abord de bonne grâce : il objecta le désarroi que le départ de l'attaché apporterait dans la conservation du Musée égyptien, et il saisit cette occasion de rappeler que l'absence du conservateur-adjoint, en d'autres termes de Mariette, se prolongeant outre mesure, nuisait au fonctionnement du service. M. de Rougé insista pourtant, et après avoir montré, dans une lettre adressée à M. de Nieuwerkerke,

1. C'est l'expression même qu'emploie son frère, Gabriel Devéria, dans la notice qu'il lui a consacrée (*Théodule Devéria*, p. x) et à laquelle je ferai désormais de fréquents emprunts.

en date du 10 août, combien la présence d'un artiste exercé tel que l'était Devéria, favoriserait les travaux de Mariette, et, par suite, servirait à l'avancement de la science : « M. Mariette, ajoutait-il, ne touchant pas ses émoluments » pendant tout le temps de la mission qu'il remplit pour le » compte et aux frais du vice-roi d'Égypte, il serait possible d'en distraire la somme demandée par Devéria. Je » saisis cette occasion pour vous dire que la présence de » M. Mariette en Égypte ne peut qu'être très utile à notre » cabinet égyptien, en sorte que (tant qu'elle ne sera pas » pour vous une cause de dépense) vous avez plutôt intérêt » à le laisser épuiser la complaisance du Pacha. La science » et le Louvre y trouveront leur profit¹. » Ainsi, même après la nomination de Mariette au poste de directeur des monuments, on ne considérait pas que son établissement en Égypte fût définitif : ce n'était qu'une mission, qu'on jugeait devoir finir au bout d'un certain temps probablement assez court. On s'explique, en lisant cette lettre et d'autres qui datent de la même époque, pourquoi Mariette ne reçut aucun appui du gouvernement français, lorsqu'au cours de cette première année de sa direction, il sollicita le gouvernement égyptien de lui adjoindre un copiste ou un dessinateur à demeure. Devéria n'obtint du ministère d'État qu'une mission gratuite et la réduction habituelle de 30 0/0 sur les paquebots des Messageries : ce fut à ses frais qu'il se rendit en Égypte, afin d'« y faire, conjointement avec » M. Auguste Mariette, de nouvelles recherches sur les » antiquités² ».

Cependant, Mariette, libre enfin d'agir à son gré, organisait son service de fouilles. Une ordonnance khédiviale du 1^{er} mai 1858, rendue sur les indications qu'il avait recueillies au cours de son voyage dernier, spécifiait, mou-

1. Lettre citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xi.

2. G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. x-xii.

diriéh par moudiriéh, les localités où il allait opérer, le nombre d'ouvriers qui lui était donné à cet effet, l'époque où la recherche pouvait commencer. C'était dans la moudiriéh de Bèni-Souef, El-Farès et Ouerdàn près de Rodah, la première avec cinquante personnes, la seconde avec quatre-vingts; dans celle de Kénéh, Gournah et Kārnak, avec cent et deux cents personnes; dans celle de Galioubiéh, Tel el-Yahoudiéh et Menchiét-Ramléh à l'ouest de Mit-Bérâh, avec cinquante et cent personnes; dans celle de Girgéh, Arabat el-Madfounah (Abydos), avec cinq cents personnes; dans celle de Gizéh, les Grandes Pyramides, Sakkarah, Mit-Rahinéh (Memphis), avec cinquante, trois cents et cinquante ouvriers; dans celle de Miniéh, Tomah, avec cent ouvriers; dans celle d'Esnéh, Médinet-Habou et Edfou, avec deux cents et cinq mille personnes; enfin, dans celle de Gharbiéh, Saïs, avec plus de cinq cents ouvriers¹. Ce fut comme une prise de possession de l'Égypte par la science. Toutefois, la difficulté de trouver de bons agents pour conduire les fouilles ne lui permit pas d'user complètement des ressources que la libéralité du vice-roi lui mettait entre les mains, et il n'ouvrit d'abord d'ateliers que nos quatre points, à Edfou, à Thèbes, à Abydos et à Memphis². Tandis qu'il se réservait à lui-même la direction des équipes de Gizéh et de Sakkarah, il dépêchait Gabet à Abydos, Bonnefoy à Thèbes³. Lorsque Devéria le rejoignit au Caire vers le

1. Ordonnance du 17 Ramadan 1274 (1^{er} mai 1858), conservée aux archives de l'État, et dont je dois la communication à S. Exc. Artin Pacha Yacoub.

2. Mariette, *Notice sur l'état actuel et sur les résultats*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1859, t. II, séance du 26 août 1859.

3. Cette division en quatre ateliers principaux ne devint bien tranchée que dans les premiers jours de 1859 (Vassalli, *I Monumenti istorici Egizi, il Museo e gli Scavi d'Antichità eseguiti per ordine di S. A. il Viceré Ismail Pascia*, p. 6), mais elle est déjà indiquée en juillet et août dans la correspondance de Mariette.

20 décembre, on remuait le sable et la terre dans toute la longueur de la vallée, et les mesures prises avaient produit des effets notables. Des statues de particuliers, des tables d'offrandes, des stèles, des sarcophages en nombre sortaient à chaque instant des puits funéraires ou des mastabas de Sakkarah et de Gizéh : Devéria, arrivant à Boulak, y voyait déjà la matière de plusieurs volumes, et ce n'était que le début de ses étonnements devant la prodigieuse récolte que Mariette avait su arracher au sol en quelques mois. Partout, sur sa route, à Siout, à Abydos, à Dendérah, à Louxor, la marée des matériaux montait sans relâche. A Médinet-Habou, dans les tombeaux, « il y aurait » à copier pour des années entières, et c'est pour moi un » désespoir de ne pouvoir prendre que quelques notes ou » quelques photographies en passant¹ ». A Dêir el-Bahari, c'est un temple entier que l'on nettoie, et parmi les figures qui le décorent, une femme aux chairs pendantes, aux contours difformes, que l'on baptise *la Vénus Hot-tentote*² : par malheur, des voyageurs anglais, dont lord Dufferin alors fort jeune, s'introduisent la nuit dans le temple et démolissent le mur où ce monstre s'étalait, afin d'emporter quelques figures qui leur font envie³. A Karnak, « on passerait un an sans arriver à connaître en détail les » bas-reliefs et les inscriptions. Les fouilles viennent de » mettre à découvert une liste des conquêtes de Toutmès III, » de beaucoup plus considérable que celles qui sont déjà » connues ; au même endroit a été trouvée une belle stèle de » granit noir, dans laquelle Ammon-Râ est censé offrir » toutes ces conquêtes au roi. Le texte en est très beau,

1. Lettre de Devéria, citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xn.

2. Lettre de Mariette, en date du Caire, le 22 décembre 1860, citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xix.

3. A. Mariette, *Notice des principaux Monuments*, édit. de 1864, p. 240.

» j'espère pouvoir en donner le premier la traduction¹. » A Edfou, le village qui occupait la plate-forme du temple avait été culbuté un beau matin, malgré les clameurs des habitants, et des brigades d'ouvriers avaient enlevé tous les décombres intérieurs en quelques jours : l'édifice était debout à l'air libre, au milieu de son enceinte, « presque » en aussi bon état qu'au temps où les habitants d'Apol- » linopolis Magna venaient sous les splendides portiques » adorer la triade mystique de la vieille Égypte² ». L'admiration de Devéria pour son ami s'en augmentait de station en station, à mesure que le bateau à vapeur du service, le *Samannoud*, montait, puis redescendait le fleuve. Le 23 février 1859, un peu au delà de Girgéh, un accident étant survenu à la machine, « nous avons profité de cet arrêt de » trois jours pour gagner Abydos à cheval... Avec sa per- » spicacité habituelle en matière de fouilles, Mariette a » désigné devant moi à ses ouvriers fellahs l'endroit où » devait se trouver le mur d'enceinte. Au grand étonnement » des hommes qui travaillaient depuis trois mois pour lui, » quelques coups de pioche ont découvert la muraille en » question, décorée de bas-reliefs et d'inscriptions du plus » haut intérêt. Un vieil Arabe vint alors lui dire : « Je n'ai » jamais quitté ce village, jamais je n'avais même entendu » dire qu'il y eût là un mur. Quel âge as-tu donc pour te » rappeler sa place? — J'ai trois mille ans, répondit im- » perturbablement Mariette. — Alors, répliqua le vieil » homme, pour avoir atteint un si grand âge et paraître si » jeune, il faut que tu sois un grand saint; laisse-moi te » regarder. » Et pendant trois jours il est venu contempler le grand saint « de trois mille ans, qui, parfois, avec une

1. Lettre de Devéria, citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xiii. Le texte fut traduit par Birch et E. de Rougé.

2. Mariette, *Notice sur l'état actuel et sur les résultats*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1859, t. II, p. 156.

» prodigalité sans égale, distribuait des coups de canne aux
» ouvriers qui ne travaillaient pas à sa guise¹ ».

On aime à voir revivre dans ces pages Mariette, tel qu'il fut pendant ces années de 1858 à 1860, alors qu'emporté par la toute-puissance que la volonté du vice-roi lui avait conférée en matière d'antiquité, il laissait un libre cours à toutes les énergies de sa nature. L'Égypte ancienne était pour lui son bien, son fief, fief héréditaire qu'il espérait léguer à ses enfants, lorsqu'il serait lui-même trop vieux pour l'administrer. Il menait partout avec lui sa femme et son fils aîné, Auguste, surnommé familièrement Tady, pour le distinguer de son père. « Mariette, qui veut faire de ce bambin un
» égyptologue, ne néglige aucune occasion de lui faire visiter
» des monuments égyptiens ; c'est vraiment s'y prendre de
» bonne heure, il n'a que deux ans ! Il a déjà voyagé deux
» fois dans la Haute-Égypte, en Nubie, jusqu'à la deuxième
» cataracte ! Les colosses de Thèbes sont pour lui *les grandes*
» *poupées de papa*, et ses jouets sont presque tous des anti-
» quités ; j'ajouterai même que je pille assez souvent sa
» collection, qui se renouvelle sans cesse². » Doué d'une force d'endurance rare, Mariette allait à la fouille comme il serait allé à la bataille, rudement, sans se ménager, et, sa verve gagnant ceux qui l'entouraient, ils se dépensaient aussi insoucieusement que lui, quand même leur tempérament ne supportait pas l'effort aussi longtemps ni aussi bien. Devéria, qui souffrait les premières atteintes de la maladie de poitrine dont il mourut, se laissa entraîner dès le début au delà de ce que sa faiblesse pouvait supporter. « M. Mariette,
» contait-il à sa mère, a mis à ma disposition tout ce que je
» puis désirer. Chaque jour, du soir au matin, il y a un
» cheval à mon usage sur l'une et l'autre rive, et autant

1. Journal de voyage de Th. Devéria, cité par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. XIII-XIV.

2. Lettre de Devéria, dans G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. XV-XVI.

» d'hommes qu'il m'en faut pour porter mon bagage. Je me
» suis habitué avec quelque peine à copier des inscriptions
» hiéroglyphiques après une longue course à cheval. J'y suis
» fait maintenant; l'équitation ne me fatigue plus', » ou
mieux il n'en voulait plus sentir la fatigue, mais elle reprit
le dessus vers la fin, quand il ne fut plus soutenu par la
présence de son terrible ami. Le pauvre Bonnefoy n'y résista
pas longtemps. Il avait été chargé d'opérer des sondages
dans la nécropole de Drah abou'l-Neggah, puis d'entamer
le déblayement des temples de Médinet-Habou, et, pendant
tout l'automne et la meilleure partie de l'hiver, il avait con-
duit les travaux sans s'épargner : il mourut de chaleur et
d'épuisement au commencement de 1859. Sa mort affligea
Mariette profondément. Bonnefoy avait été à la fois son
domestique et son ami pendant les années difficiles du Séra-
péum, le confident de ses joies et de ses angoisses, le com-
plice et l'auxiliaire dévoué de ses luttes contre les marchands
d'antiquités et contre les surveillants sous Abbas-Pacha :
c'était une moitié de sa vie d'Égypte qui disparaissait, celle
qui lui avait laissé les meilleurs souvenirs. Par bonheur, la
fortune, qui lui souriait encore, lui donna, pour remplacer
cet ami fidèle, un ami non moins dévoué, l'Italien Luigi
Vassalli. Vassalli, né à Milan vers 1820, après avoir étudié la
peinture à l'école de sa ville natale, avait été enrôlé malgré
lui dans le corps des cadets. Il s'était affilié tout jeune aux
nombreuses sociétés secrètes qui conspiraient alors contre la
domination autrichienne, et, impliqué dans un complot qui
échoua en 1840, il avait été condamné à mort. Il attendait
dans sa prison l'exécution de la sentence, lorsque le cou-
ronnement de l'empereur comme roi d'Italie le sauva : une
amnistie fut proclamée pour les détenus politiques de cer-
taines catégories, et il fut remis en liberté. Jugeant le séjour
de la Lombardie peu sain pour lui après une pareille aven-

1. Lettre citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xii.

ture, il se réfugia en Suisse, puis il séjourna quelque temps en France et en Angleterre, où il vécut misérablement de quelques tableaux qu'on lui commanda et de quelques leçons d'italien qu'il réussit à se procurer. Rentré à Milan en 1848, le triomphe des Antrichiens l'obligea à prendre de nouveau le chemin de l'exil en 1849, mais cette fois ce fut en Orient qu'il alla chercher fortune, à Constantinople. A Smyrne, il épousa une jeune fille grecque de bonne famille, puis, quand il fut devenu veuf, après quelques mois de mariage, il passa en Égypte. Il y peignit de nombreux portraits, un entre autres d'Abbas-Pacha qui est fort beau, et, las de la peinture, il aborda la recherche et le commerce des antiquités. Mariette l'avait connu jadis au Sérapéum, puis il s'était lié intimement avec lui depuis son retour : il lui proposa la succession de Bonnefoy, et le fit nommer inspecteur des fouilles¹.

Cette première campagne avait donc été féconde en résultats scientifiques. Mariette se préparait à la clore par une excursion au Sinaï, en compagnie de son ami Devéria², lorsqu'un coup de fortune bouleversa ses projets. Toutes les trouvailles qu'il avait faites au cours de ces deux années, si elles étaient de nature à combler de joie les archéologues, paraissaient un peu ternes aux personnes que la science seule intéressait médiocrement, aux ministres pour lesquels la valeur vénale des objets était le critérium unique de l'importance d'une découverte, au Pacha enfin, qui partageait sur ce sujet au moins l'avis de ses ministres. Des pierres, des inscriptions, des momies, des statuettes en bronze, des amulettes, des faïences, il y avait là peut-être ce qu'il fallait pour satisfaire des Européens; ce que le souverain demandait, c'était de l'or, des pierres précieuses, des orfèvreries, des bijoux, qu'il pût porter lui-même à l'occasion ou mon-

1. Vassalli, *I Monumenti storici Egizi*, p. 6.

2. Lettre de Devéria, citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xvii.

trer avec orgueil à ses visiteurs princiers, s'il ne les leur cédait pas dans un élan de générosité. C'était là ce qu'il fallait que Mariette trouvât à brève échéance, sous peine de passer pour un maladroit et de déchoir dans l'estime des Égyptiens. Or, le 5 février, les ouvriers, qui remuaient en corvée les sables de Drah abou'l-Neggah, recueillirent au milieu des décombres, dans un trou profond de quatre ou cinq mètres¹, « un sarcophage beaucoup plus beau que » d'ordinaire; le dessus de la caisse est entièrement doré; » des paupières d'or massif entourent les yeux de pierre » dure du masque. M. Maunier », l'agent consulaire de France à Louxor, « prévenu de cette découverte, envoya à » Mariette une copie de l'inscription, assez lisible pour » que j'aie pu reconnaître qu'il s'agissait de la momie » d'une reine nommée Aah-Hotep. Mariette écrivit alors » de l'envoyer tout de suite à Boulaq par un vapeur spé- » cial; malheureusement, avant réception de cette lettre, » le gouverneur de la province avait fait ouvrir le cer- » cueil, par curiosité ou par zèle malentendu, on ne sait » trop. Quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas me trouver à » la place de ce fonctionnaire la première fois que Mariette » le rencontrera. On avait jeté, comme de coutume, la » toile et les ossements, pour ne conserver que les objets » ensevelis avec la momie; M. Mariette en reçut l'in- » ventaire d'un de ses employés arabes. Le gouverneur en » avait de son côté expédié la liste au vice-roi, en le pré- » venant de l'envoi direct de ces objets à la Cour khédiviale. » Les laisser suivre cette destination, c'était risquer leur » perte partielle ou totale. Les deux listes comparées étaient » assez bien d'accord, mais elles nous parurent singulière-

1. Mariette, *Notice sur l'état actuel et sur les résultats, jusqu'à ce jour, des travaux entrepris pour la conservation des antiquités égyptiennes en Égypte*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, séance du 20 août 1859, t. II, p. 153 sqq.

» ment exagérées, quant au nombre des choses décrites et
» quant à leur poids d'or. Munis d'un ordre ministériel,
» conférant le droit d'arrêter tous les bateaux chargés de
» curiosités et de les transborder sur notre vapeur, nous
» partîmes hier matin, » 21 mars 1859, « pour croiser sur
» le Nil, aussi haut que le manque d'eau nous permettrait
» d'aller. A peine arrivés au terme de ce que le *Samannoud*
» pouvait faire de route, nous aperçûmes venant à nous le
» bateau qui portait le trésor enlevé à la momie pharao-
» nique. Au bout d'une demi-heure, les deux vapeurs s'abor-
» daient. Après force pourparlers, accompagnés de gestes
» un peu vifs, M. Mariette propose à l'un de le jeter à l'eau,
» à un autre de lui brûler la cervelle, à un troisième de
» l'envoyer aux galères, et à un quatrième de le faire
» pendre, etc. On se décida enfin à mettre à notre bord,
» contre reçu, la boîte contenant lesdites antiquités. A
» notre grande surprise, nous y avons trouvé une quantité
» de bijoux et d'insignes royaux portant presque tous le
» nom de Aahmès, roi de la XVIII^e dynastie, tandis que
» celui de la reine Aah-Hotep ne s'y trouve pas une seule
» fois mentionné; leur finesse d'exécution est plus remar-
» quable que le peu qu'on connaissait du même genre et,
» si je ne me trompe, il y a près de deux kilogrammes
» pesant d'or, merveilleusement travaillé, avec des incrus-
» tations de pierre dure et d'émaux de couleur¹. »

C'était le trésor de la reine Ahhotpou I^{re}, qui est aujourd'hui encore, après tant d'années, une des merveilles de notre Musée du Caire. Mariette partit dès le lendemain matin, 22 mars, pour l'aller montrer au vice-roi, qui venait de s'installer dans son palais d'Alexandrie², et pour le prier

1. Lettre de Devéria, publiée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xvi-xvii.

2. Lettre de Devéria, publiée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xvii.

d'excuser sa conduite. Il n'était pas sans ressentir quelques inquiétudes. Il avait saisi de sa propre autorité un pli adressé au souverain par un gouverneur de province, il en avait brisé les sceaux sans autorisation préalable, il avait examiné le contenu des paquets, il se l'était approprié. C'était là un délit véritable, une usurpation des droits régaliens que celui-ci pardonnerait ou ne pardonnerait pas, selon qu'il serait d'humeur bienveillante ou non dans le temps qu'on lui en porterait la nouvelle; tout d'ailleurs dépendrait de la façon dont les faits seraient présentés, et Mariette avait raison de ne pas souffrir que d'autres que lui les racontassent. Il sut si plaisamment exposer son cas, que le Pacha rit de ce dont il aurait dû se fâcher : il pardonna la vivacité du procédé en faveur des intentions du coupable, et, poussant la générosité aussi loin que Mariette l'espérait, il n'éleva aucune réclamation sur ce trésor, dont pourtant il appréciait hautement la valeur. Il garda une chaîne d'or pour sa femme favorite, il porta quelque temps au cou le beau scarabée d'or et de lapis-lazuli¹, puis il le rendit, et le tout alla prendre place dans les salles de Boulak. Mariette avait confirmé par cette heureuse chance la réputation d'habileté que ses fouilles d'autrefois lui avaient valu, et il s'était acquis des titres nouveaux à la faveur du souverain. Tous les gens, qui, vivant des ruines, se trouvaient lésés dans leurs intérêts par l'ardeur qu'il déployait à réprimer leurs dépredations, furent désappointés profondément, et leur animosité contre lui en redoubla. Les Anglais du Caire et le vice-consul d'Alexandrie, Harris, qui perdait plus que les autres au nouvel ordre de choses, se répandaient contre lui en insinuations malveillantes, et ils essayaient d'intéresser à leur cause les administrateurs du Musée britannique : Birch, qui était alors le correspondant habituel de Harris, signalait à Chabas, alors au début de sa carrière, l'impopu-

1. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 71, note.

larité dont Mariette était l'objet parmi ses compatriotes établis en Égypte¹, mais, comme il en connaissait les raisons, il n'y attachait pas grande importance, et il se gardait d'agir ainsi qu'on l'y poussait.

Mariette, tout à la joie de l'action, ne s'inquiétait pas de ces intrigues. Il avait en poche les ordres et les fonds nécessaires à la construction d'un musée qui remplaçât les magasins de Boulak. Dans ses moments de loisir, il en préparait les plans, et, se souvenant qu'il avait été professeur de dessin, il en ébauchait la décoration. Ses préoccupations d'artiste ne nuisaient point d'ailleurs à ses devoirs d'archéologue. Il redoublait d'activité, pressant le travail des chantiers anciens, ouvrant des chantiers nouveaux, courant à tous dès qu'un monument sortait de terre, tant et si bien que, l'été venu, il se sentit épuisé et il dut demander au vice-roi un congé pour aller se retremper en France. Ce second retour eut des allures plus triomphales encore que le premier n'avait eu. L'Académie applaudit tout entière lorsque, dans les séances du 19 et du 26 août, il lui lut sa *Notice sur l'état actuel et les résultats des travaux entrepris par les ordres de S. A. le vice-roi, pour la recherche des monuments de l'antique Égypte*². Elle débutait par un éloge pompeux du vice-roi, qui avait eu la gloire d'attacher son nom à une noble entreprise, et qui ne demandait que l'approbation du monde savant pour prix de ses dépenses et de ses peines. Elle passait ensuite à l'énumération des résultats obtenus dans les grands ateliers d'Edfou, de Thèbes, d'Abydos et de Memphis. Elle montrait le musée se préparant à recevoir les monuments nouveaux. « Son emplacement est acheté à Boulak, les fondations en sont déjà

1. Lettre du 29 juillet 1859, citée par Virey, *François-Joseph Chabas*, p. xxiii.

2. Lue les 19 et 26 août 1859; cf. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIII, 1^{re} partie, et *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1^{re} série, t. III, p. 153-165.

» jetées, et les pièces de fer et de fonte, exécutées à Paris,
» sont en partie arrivées à Alexandrie. Dans un an, le palais
» sera debout, mirant dans le Nil sa belle façade maures-
» que. » Six mille cinq cents monuments, catalogués et
décrits, attendaient dans des caisses l'achèvement des lo-
caux. « Pour moi, disait Mariette en terminant, j'ai fait et
» je continuerai de faire, dans la mesure de mes moyens,
» tout ce qui sera possible pour rendre service à une science
» que j'aime, et, pour mériter l'approbation de l'illustre
» corps devant lequel je viens de parler. » Il acheva de
gagner tous les suffrages en demandant à l'Académie des
instructions sur les fouilles à faire. Elle nomma, à cet effet,
une commission formée de Jomard, de Charles Lenormant,
de Brunet de Presle, d'Emmanuel de Rougé, d'Adrien de
Longpérier : le vieux Jomard tint à honneur de rédiger lui-
même le mémoire et d'en donner lecture à la séance du
14 octobre suivant¹. Pourtant, la création au Caire d'un
musée purement égyptien n'enchantait que médiocrement
beaucoup de ceux qui s'intéressaient à Mariette. La France,
pas plus que les autres nations européennes, ne pouvait
s'habituer à l'idée que les monuments découverts par un
savant, avec l'aide et en partie aux frais de son gouverne-
ment, demeuraient en Égypte : il semblait à tous, à M. de
Nieuwerkerke, aux ministres, au prince Napoléon, à l'Em-
pereur même, que le nouveau musée de Boulak allait léser
les intérêts de notre Musée du Louvre. Mariette passa outre
à ces craintes, et quand il eut obtenu gain de cause auprès
de l'Académie, il alla prendre à Boulogne un repos dont
il avait grand besoin. L'air natal sembla d'abord lui rendre
toute sa vigueur, mais, comme certains troubles persis-
taient dans la digestion et dans les fonctions de la vessie, il

1. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIII, 1^{re} partie,
p. 39-56; ces instructions ont été reproduites dans les *Annales du Ser-
vice des Antiquités*, t. I.

voulut en finir avant son retour en Orient, et il consulta le médecin de la famille. Les ordonnances qu'il avait gardées pour les faire resservir à l'occasion prouvent qu'il ressentait les premières atteintes d'une affection encore peu connue à cette époque, le diabète sucré¹ : le traitement le soulagea et il se crut bientôt en état de repartir. Il était atteint plus profondément que personne ne voulait l'imaginer autour de lui : le mal qui devait l'emporter l'avait frappé traitreusement dans le moment où tout lui souriait, et ne devait plus lui laisser ni repos ni trêve jusqu'à la fin de ses jours.

Devéria lui avait fait grand accueil, mais, épuisé par son voyage, il n'avait pu reprendre avec lui le chemin de l'Égypte. Il lui avait, au moment des adieux, donné un bon conseil, celui de s'arrêter quelques jours à Chalon-sur-Saône, pour y lier connaissance avec Chabas, que ses premiers mémoires avaient déjà mis hors de pair. Mariette promit, mais il ne put tenir sa promesse pour des raisons qu'il exposa tout du long dans une lettre qu'il écrivit de Louxor à Chabas : « Je ne voyageais pas seul. Ma femme, qui » m'accompagnait, s'est trouvée subitement assez malade » pour que nous ayons dû courir tout d'une traite jusqu'à » Lyon. J'ai été ainsi privé du plaisir de vous voir, plaisir » dont je regrette d'autant plus l'absence que depuis long- » temps j'ai le désir de nouer une connaissance plus intime » avec celui qui, tous les jours, fait faire à notre chère » science des progrès si rapides. Mais j'espère, monsieur, » que c'est là partie remise, et que, cet été, je pourrai » mettre définitivement mon projet à exécution². » Il est à regretter que Mariette n'ait point vécu alors quelques jours auprès de Chabas : l'intimité qui serait résultée nécessaire-

1. Je les ai retrouvées après sa mort, et elles ont été déposées à la Bibliothèque Nationale avec les autres papiers de Mariette.

2. Lettre en date du 1^{er} février 1860, publiée par Virey, *François-Joseph Chabas*, p. xxiv.

ment de cette vie commune leur aurait appris à s'apprécier chacun à sa juste valeur, et peut-être aurait-elle empêché les malentendus qui surgirent entre eux par la suite de prendre la tournure aigre que l'on connaît. En arrivant en Égypte, Mariette constata, dès sa première entrevue avec le vice-roi, que les promesses qu'on lui avait faites au sujet de la construction du musée tenaient toujours. « Le Musée du Caire » est une affaire arrêtée, écrivait-il; il se fera à Boulaq, et » je pense bien que dans deux ans il sera ouvert¹. » Il se » remit donc à la besogne avec cette idée en tête, et, comme il lui fallait des monuments, toujours plus de monuments, afin de remplir les salles et de justifier son insistance, il augmenta le nombre de ses chantiers. Il en établit à San, à Saïs, à Athribis, à Sebennytos, et laissant à Vassalli et à Gabet le soin de chercher des sarcophages et des statues de l'Ancien-Empire dans le champ des pyramides, il courut droit aux sites de la Haute-Égypte.

Dès les premiers jours, la fortune le favorisa à son ordinaire. Il avait attaqué de nouveau à Gizéh ce temple du Sphinx qu'il avait découvert huit années auparavant², et il y avait fait une découverte qui le désolait et qui le ravissait à la fois. Il avait recueilli, au fond d'un puits ouvert dans la galerie de l'ouest, six statues de Khéphrén, qui paraissaient avoir été jetées là en un jour de révolution : six étaient mutilées sans espoir de restauration, mais les deux autres étaient en assez bon état, et l'une d'elles pouvait passer pour le chef-d'œuvre de la sculpture égyptienne sous l'Empire memphite³. Il déplorait amèrement que la France lui eût

1. Lettre adressée à Chabas, en date de Louxor, le 1^{er} février 1860, publiée dans Virey, *François-Joseph Chabas*, p. xxiv.

2. Voir ce qui est dit plus haut, p. LVII-LXII de cette *Notice*.

3. Il décrivait la plus complète d'entre elles dans sa lettre à Chabas en date du 1^{er} février 1860 (Virey, *François-Joseph Chabas*, p. xxiii); il en copia les inscriptions le 15 mars suivant, à son retour de la Haute-Égypte. Il en avait annoncé la découverte publiquement dans une

refusé les quelques milliers de francs qui eussent acquis au Louvre cet admirable morceau, et, d'autre part, il se réjouissait de le voir exposé dans la plus belle salle de son Musée du Caire. Un peu au sud de Gizéh, à Sakkarah, l'expérience des campagnes précédentes lui avait enseigné un moyen pratique d'enrichir les collections sans encourir les frais considérables qu'exige toujours le déblayement complet d'un mastaba. « C'avait été en effet vers le commencement » de cette année 1859 qu'il s'était aperçu que, dans presque » toutes les tombes de quelque importance des premières » dynasties, les statues qui représentent le défunt étaient » cachées dans une chambrette que les Arabes appellent » *serdab*, le corridor, et qui se dissimulait dans l'épais- » seur du mur sud de l'édifice. Une grosse stèle en mas- » quait l'entrée, qui l'aurait tenue secrète pour l'éternité » entière, selon l'intention des fondateurs, si l'heureuse con- » statation de ce fait ne l'avait tirée du long oubli dans le- » quel elle demeurait ensevelie depuis cinq à six mille ans. » C'est de la sorte que le musée de Son Altesse acquit une » quantité de statues figurant de hauts fonctionnaires et » de riches particuliers du premier empire, ainsi que bon » nombre de stèles très importantes, de tables à libations, » de sarcophages de la même époque'. » Le fameux *cheikh el-Beled*, la statue de Rânofir, celle d'Ousirkaf et vingt autres sortirent de terre, presque à la fois. « Pour la gran- » deur et pour l'exquise exécution du travail, je citerai » avec complaisance, comme une des belles découvertes » de la campagne de 1860, la tombe magnifique de Ti, » riche personnage de la V^e dynastie. Les murs et les » pilastres des salles sont couverts de bas-reliefs élégants,

Lettre à M. le vicomte de Rougè sur les résultats des fouilles entreprises par ordre du vice-roi d'Égypte, écrite à Bédérchéin, le 14 mars, et publiée dans la Revue archéologique, t. II, 1860, p. 17.

1. L. Vassalli, *I Monumenti istorici Egizi*, p. 16.

» colorés pour la plupart, qui représentent Ti recevant
 » l'hommage de ses parents ou les tributs que lui offrent
 » ses nombreux vassaux. On y voit, figurées par ailleurs,
 » les trois saisons de l'année égyptienne, et, selon les mois,
 » les occupations diverses de la vie agricole, les semailles,
 » la récolte, la pêche, la chasse. Les hiéroglyphes sont des
 » copies admirables et fidèles d'objets pris dans la nature
 » ou parmi les produits des arts, copies en bas-relief et qui
 » donnent la couleur exacte de chacun des objets qu'elles
 » représentent'. » Un soir que, revenant d'inspection avec
 Vassalli, il cherchait des sites pour des fouilles nouvelles,
 il aperçut sortant du sable, parmi les débris d'une tombe
 détruite depuis de longues années, un fragment de pierre
 qui portait un cartouche appartenant à l'une des premières
 dynasties. Quelques ouvriers, mandés soudain, mirent à dé-
 couvrir quatre ou cinq autres cartouches de rois jusqu'alors
 inconnus, mais la tombée de la nuit les contraignit à sus-
 pendre la recherche : d'autres blocs apparurent le lendemain,
 dont la réunion forma une liste de rois adorés par le maître
 du tombeau, un scribe Tounaroi, contemporain de Ramsès II.
 C'était la fameuse *table de Sakkarah*¹.

Tandis que Sakkarah et Gizéh ramenaient les dynasties
 memphites à la lumière, Abydos rendait les monuments
 du premier empire thébain, et San ceux de la période
 intermédiaire entre la XII^e et la XVIII^e dynastie. A San

1. L. Vassalli, *I Monumenti istorici Egizi*, p. 18-19. Aujourd'hui, les couleurs ont disparu presque entièrement : elles furent endommagées irréparablement, lorsqu'un médecin allemand établi au Caire, le D^r Reil, prit sans autorisation les estampages des scènes figurées sur les parois.

2. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rongé sur les résultats des fouilles entreprises par ordre du vice-roi d'Égypte*, dans la *Revue archéologique*, t. II, nouvelle série, p. 21. J'ai donné le récit de la découverte d'après Vassalli, *I Monumenti istorici Egizi*, p. 23-25, mais Vassalli se trompe de date, lorsqu'il place l'événement « durante la » campagna invernale del 1862 ».

surtout la récolte fut abondante, colosses de Sovkhotpou III et de Sovkhotpou VI, colosses d'Amenemhait I^{er} et d'Ousirtasen I^{er}, colosses de Mermashaou, sphinx en granit noir et porteurs d'offrandes sur lesquels on lisait, à côté des noms de Ménéphitah, de Ramsès II, de Psousennès, le protocole du roi pasteur Apophis¹. Le type étrange de ces derniers monuments éveilla aussitôt son attention : « Le ciseau habile qui a sculpté le corps peut, sans aucun » doute, avoir été celui d'un artiste égyptien; mais je » n'oserais pas en dire autant de la main qui a modelé » la face avec une énergie si particulière... Les yeux » sont petits, le nez est vigoureux et arqué en même temps » que plat, les joues sont grosses en même temps qu'osseuses, le menton est saillant, et la bouche se fait remarquer par la manière dont elle s'abaisse aux extrémités... » A voir ces figures étranges, on devine donc qu'on a » sous les yeux les produits d'un art qui n'est pas purement égyptien, mais qui n'est pas non plus exclusivement » étranger, et l'on conclut déjà que les sphinx d'Avaris » pourraient bien offrir cet immense intérêt, d'être du temps » des Hyksôs eux-mêmes. » Il appuyait cette hypothèse d'une conjecture que lui avait suggérée l'étude « du type » étranger qui caractérise les populations des villages répandus dans toute la partie nord-est du Delta, et particulièrement aux environs du lac Menzaléh... Les habitants de San, de Matariéh, de Menzaléh et des autres villages environnants... sont de haute taille, quoique

1. La date précise de la découverte de ces monuments nous est donnée par Vassalli, qui les comprend dans l'énumération « dei monumenti » scoperti a San nei primordi del 1860 » (*I Monumenti storici Egizi*, p. 33), et qui ajoute plus loin : « nel qual periodo di tempo le vicende » politiche d'Italia mi determinarono a lasciar l'Egitto » (*id.*, p. 26). Les monuments énumérés par Vassalli furent donc découverts de décembre 1859 à mai 1860, date où Vassalli quitta l'Égypte pour aller s'enrôler dans l'armée de Garibaldi.

» trapus; leur dos est toujours un peu voûté, et, ce qui les
» fait remarquer avant tout, c'est la robuste construction
» de leurs jambes. Quant à la tête, elle accuse un type
» sémitique prononcé, et ce n'est pas sans surprise que l'on
» y reconnaît le visage des quatre sphinx que Tanis vient
» de nous faire retrouver au milieu de ses ruines. Les con-
» séquences de ce fait se déduisent elles-mêmes. Puisque
» ces Pasteurs sont encore en Égypte, c'est que la guerre
» entreprise par Amosis ne se termina point par l'expulsion
» radicale des vaincus. Les Sémites qui, depuis plus de cinq
» siècles, habitaient le nord de l'Égypte, avaient fini par
» devenir les habitants des bords du Nil, et une transaction,
» consentie après la paix, permit sans doute au fond de la
» population de ne pas quitter les lieux qu'elle occupait'.

On a dû reconnaître plus tard qu'Apôphis avait usurpé les monuments de plusieurs souverains antérieurs, ceux d'Amenemhaït III par exemple, et que l'art prétendu des Hyksôs n'était qu'une des formes de l'art indigène sous la XII^e dynastie. Sur le moment, tous les égyptologues se rangèrent à l'opinion de Mariette et le pressèrent de continuer les fouilles de Tanis, mais Abydos commençait à donner les résultats les plus heureux; c'est sur elle qu'il concentra le meilleur de son activité. Tout en cherchant le puits de Strabon et une liste nouvelle des Pharaons antérieurs à Ramsès II, il opérât des sondages dans le champ immense de la nécropole, et il en déterminait les époques diverses. Il s'arrêtait de préférence aux quartiers qui contenaient les tombes contemporaines du premier empire thébain, car la récolte y était abondante pour son musée futur, mais les restes de l'ancienne Thinis et de ses dynasties se dissimulaient à ses investigations. En revanche, les chantiers de Thèbes produisaient, avec des documents qui complétaient

1. A. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougè sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue archéologique*, 2^e série, t. III, p. 105-107.

les séries du Moyen-Empire recueillies à Abydos, les monuments les plus précieux des grandes dynasties thébaines. « Je poursuis à Gournah l'étude de la XI^e et de la XVII^e dynastie, écrivait-il à Chabas. Il y a là quelque chose de » singulièrement embrouillé, et les Entef sont si singulièrement mêlés aux Nofréhotep et aux Raskenen, qu'ils » semblent être du même temps. Du reste, pas la moindre » trace de la XII^e dynastie. Je tirerai tout cela au clair » avec le plus grand soin. Votre excellente traduction de » l'article de Birch sur le Papyrus Abbott ne me sert malheureusement pas beaucoup. Ce dont je suis sûr, c'est que » l'endroit des sépultures royales est Drah abou'l-Neggah. » Aménophis I^{er} y était enterré, ainsi que tous les Entef » dont les cercueils sont en Europe. En ce moment, je suis » sur la piste de la tombe d'Entef Râ-noub-kheper, qui est » ravagée, mais où je puis trouver quelque stèle. Quant » aux Toutmès et aux Aménophis de la XVIII^e dynastie, je » doute qu'ils soient là, et je serais plutôt porté à les chercher au fond de l'Assassif. J'ai cinq cents ouvriers qui y » travaillent dans ce but'. » Et de fait Vassalli, qui dirigeait les chantiers de Drah abou'l-Neggah, ne cessait de tirer de terre ces curieux cercueils *rishi*, où le corps du personnage est enveloppé des grandes ailes dorées ou peintes de la déesse Isis : il nourrissait l'espoir secret de trouver une momie aussi riche que celle de la reine Ahhotpou, et, bien que son attente fût toujours trompée, il repartait, à chaque déception, d'une ardeur nouvelle. Les heureux résultats des fouilles de Karnak le consolait un peu : il achevait de nettoyer les alentours du sanctuaire de granit, et il y recueillait pêle-mêle des fragments inconnus des annales de Thoutmôsis III, des listes de captifs syriens, des stèles, des statues, des tables d'offrandes consacrées par les Pharaons ou par

1. Lettre de Louxor, en date du 1^{er} février 1860, publiée par Virey, *François-Joseph Chabas*, p. xxiv-xxv.

leurs ministres. A Dendérah et à Edfou, ce n'était plus la pièce de musée qu'il poursuivait : il s'agissait pour lui de débayer les temples les plus complets qui subsistassent en Égypte, et d'en rendre l'accès facile aux touristes de plus en plus nombreux qui visitaient le pays chaque année. La connaissance des mythes et des dogmes religieux en devait profiter, ainsi que celle des écritures et de la langue des basses époques égyptiennes. « Edfou, écrivait-il à M. de » Rougè, est un livre désormais ouvert. C'est le temple le » mieux conservé avec celui de Dendérah, mais Edfou est » d'un meilleur temps¹. »

Cet afflux de richesses n'était pas sans lui causer quelques embarras. Les égyptologues européens se réjouissaient de ses succès, mais ils réclamaient de lui une publication prompte au moins des monuments principaux. Or, depuis trois ans passés qu'il était revenu, que leur avait-il livré de toutes ses trouvailles? Quelques notions générales sur la marche des travaux, dans ses communications à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres² et à M. de Rougè³. Les étrangers établis à Alexandrie venaient, à son instigation, de reconstituer l'*Institut égyptien* de Bonaparte, et, comme il en était le président, il y annonçait de temps à autre les principales de ses découvertes⁴. Ces improvisations rapides, pleines de promesses et de réticences, entremêlées de faits nouveaux et d'hypothèses séduisantes, loin de satisfaire les savants de cabinet, surexcitait leur curiosité : après les monuments du Sérapéum, ceux de l'Égypte entière allaient-ils demeurer inédits dans les portefeuilles de

1. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougè sur les résultats des fouilles entreprises par ordre du vice-roi d'Égypte*, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, t. II, p. 30.

2. Voir plus haut, p. xcvi, cv-cvi de cette *Notice biographique*.

3. Voir plus haut, p. cviii-cxiii de cette *Notice biographique*.

4. Voir dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1^{re} série, 1859, t. I, p. 30-36.

l'homme qui les rappelait au jour? Les plaintes commençaient à surgir, discrètes encore, et enfermées dans l'intimité des correspondances, mais l'écho en arrivait jusqu'à Mariette, et il cherchait les moyens de répondre aux exigences légitimes qui se manifestaient. Il s'en ouvrait à Devéria, à Rougé, à Chabas : « J'ai pris, écrivait-il à ce » dernier, la résolution de publier une sorte de journal de » toutes ces fouilles. Le musée futur aura bien son catalogue où les monuments découverts seront décrits. Mais » tous les jours je découvre une foule de monuments qui, » mutilés ou noyés dans des constructions, n'iront jamais » au musée et sont ainsi perdus pour la science. Je copierai » ces monuments et je les publierai dans ce journal, où je » consignerai aussi cette masse d'observations archéologiques que les fouilles me font faire chaque jour et qui » se perdent parce qu'elles ne sont consignées nulle part. » Cette sorte de *Corpus inscriptionum* sera autographiée, et » je compte bien que notre ami Devéria voudra bien se » charger de cette délicate et difficile besogne¹. » Par malheur, Devéria était malade, obligé de se rendre aux eaux d'Allevard, et le Gouvernement, au lieu de le diriger vers l'Égypte, lui confiait la mission d'étudier les papyrus de Turin². Mariette se résignait à attendre que la santé lui revînt, et, comme les révolutions d'Italie lui avaient enlevé momentanément son fidèle Vassalli, il payait toujours plus imprudemment de sa personne, courant de Gizéh en Abydos et de San en Sakkarah sans compter avec la fatigue. « Les fouilles de Memphis nous ont fait trouver l'atelier » d'un fondeur en métaux. Déjà nous avons découvert les » outils de cet artisan, une quarantaine de livres d'argent » brut, des boucles d'oreille d'or, une vingtaine de mè-

1. Lettre de Louxor, du 1^{er} février 1860, publiée par Virey, *François Joseph Chabas*, p. xxv.

2. G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xviii.

» dailles d'argent inédites et d'autres objets destinés à la
» fonte. Les ouvriers me font dire qu'ils ne peuvent conti-
» nuer sans moi. J'y cours, malgré la chaleur, qui est aeca-
» blante¹. » On était alors au 12 août, et la prudence lui eût
commandé de se retirer en Europe pendant quelques se-
maines, afin de s'y reposer. Il n'y songeait nullement, car sa
santé lui semblait bonne. « Je commence à eraindre cepen-
» dant pour mes propres yeux. Dès que je parais au jour, j'y
» ressens des douleurs vraiment euisantes. Le fait est que,
» le soleil et moi, nous nous sommes regardés trop long-
» temps face à face pour que je ne commence pas à ressentir
» les effets de sa vengeance. Les médecins me disent que
» j'ai les yeux brûlés et me menacent d'une amaurose. Que
» Dieu ne les entende pas². » Son mal d'yeux fut enrayé, et
il ne quitta pas l'Égypte, où ses chantiers continuaient de
fonctionner malgré les ardeurs de l'été. Dans l'intervalle de
deux courses, il revoyait ses notes, il les classait, et, soucieux
de répondre aux instances des savants du dehors, il cherchait
une combinaison qui lui rendit facile la tâche de mettre à
leur disposition le produit de ses fouilles. Comme le gou-
vernement français faisait la sourde oreille, il tentait d'in-
téresser le gouvernement égyptien à ses essais. Il en avait
entretenu Saïd-Pacha, mais celui-ci ne l'avait écouté que
d'une attention distraite et n'avait donné aucune suite à ses
ouvertures. Une fois de plus, il recourut à M. de Lesseps,
et M. de Lesseps, qui lui voulait toujours du bien, rédigea
sur ses indications une note détaillée. « Avant de quitter
» l'Égypte, écrivait-il le 3 septembre, j'ai lu au vice-roi,
» qui l'a éconté attentivement jusqu'à la fin, mon rapport
» sur l'utilité qu'il y avait pour lui à publier un volume

1. Lettre à M. Ernest Desjardins, datée du Caire, le 12 août 1860, et citée dans Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 76.

2. Lettre du 12 août, adressée à M. Ernest Desjardins, et citée par Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 76.

» sur les antiquités égyptiennes découvertes par vous sous
» son patronage. Il m'a paru approuver ce projet et m'a re-
» commandé de lui en parler¹. »

En attendant que le vice-roi se décidât à l'exaucer, il racontait quelques épisodes de sa campagne dans des lettres adressées à ses amis de France. M. de Rougé inséra dans la *Revue archéologique* l'une d'elles, où il rendait compte de tout ce qui s'était passé de novembre 1859 au début de mars 1860², et Jomard, suivant l'exemple de Rougé, confia bientôt à la même revue quelques pages qui conduisaient le récit sommaire des travaux jusqu'en juillet³. De plus, M. de Rougé avait fait, le 4 mai, une communication à l'Académie des Inscriptions sur l'ensemble des découvertes opérées pendant l'hiver de 1859-1860⁴, et Ernest Desjardins avait rédigé une analyse de la communication de M. de Rougé pour le *Journal de l'Instruction publique*⁵. Lorsque les fouilles reprirent avec une énergie nouvelle dans l'automne de 1861, ce fut par la même voie que les résultats en parvinrent à la connaissance de l'Académie des Inscriptions et du public, *Lettre à M. de Rougé sur les fouilles de Tanis*⁶ et *Lettre*

1. Lettre de M. de Lesseps à Mariette, citée dans Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 77, note 1.

2. *Lettre à M. le vicomte de Rougé sur le résultat des fouilles*, Bédérchéyn, 14 mars 1860, publiée dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, 1860, t. II, p. 17-35.

3. *Extrait d'une lettre de M. Mariette à M. Jomard*, le Caire, 18 juillet 1860, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, t. II, p. 206-207.

4. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXV, 1^{re} partie.

5. *Journal général de l'Instruction publique*, t. XIX, n° 47, p. 375-376.

6. *Revue archéologique*, nouvelle série, 1861, t. III, p. 97-111. Cette lettre avait été lue à l'Académie, dans les séances des 11, 18 janvier et 1^{er} février 1861 (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXV, 1^{re} partie, p. 194; cf. *Comptes rendus*, t. V, p. 18-22).

à *M. Alfred Maury sur les monuments des Hyksos trouvés à Tanis*¹. Ce n'était, à dire le vrai, que la suite et le développement de la campagne de 1859-1860, mais la corvée avait permis à Mariette de déployer une vigueur sans précédent : trente-cinq chantiers fonctionnèrent successivement, et, de Syène à la Méditerranée, il n'y eut pas un site de quelque valeur qui ne fût au moins effleuré par la pioche de l'explorateur. Ses succès avaient si solidement établi sa position en Égypte, que le Louvre crut pouvoir sans inconvénient rompre les liens qui l'attachaient encore à la France. La hiérarchie rigide, qui préside à notre administration, et qui est parfois si nuisible aux intérêts scientifiques de notre pays, ne permettait pas qu'il restât plus longtemps en titre à la Conservation égyptienne. Sans doute, il ne touchait plus le traitement auquel il aurait eu droit s'il avait exercé sa fonction ; mais, bien qu'il ne nuisit à personne, au point de vue strictement financier, il empêchait l'avancement de son ami Devéria, et il entravait la marche régulière du service. M. de Rougé le constatait, dans une lettre qu'il adressait à M. de Nieuwerkerke, le 1^{er} décembre 1860, pour lui recommander Devéria. « J'apprends, disait-il, qu'il » serait question de prendre un parti au sujet de la position » de M. Mariette. Si sa place de conservateur-adjoint de- » vient disponible, j'espère bien que vous penserez à M. De- » véria, dont le zèle et le savoir méritent une récompense. » Et il ajoutait quelques lignes plus bas : « L'absence con- » tinuelle de M. Mariette ne laisse pas que de devenir » gênante, parce que les exigences de ma position ne me » permettent pas assez souvent la présence au Louvre². »

Comme jadis le principal du Collège de Boulogne, lorsque Mariette avait quitté sa classe de septième pour venir à Paris³, le surintendant des Beaux-Arts mit Mariette en de-

1. *Revue archéologique*, nouvelle série, 1861, t. III, p. 337-340.

2. Lettre citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xviii-xix.

3. Voir plus haut, p. xvi de cette *Notice biographique*.

meure de rompre définitivement avec son passé : il l'invita à rejoindre son poste ou à solliciter l'honorariat. Je sais que Mariette ressentit un chagrin profond, lorsque la lettre officielle qui lui annonçait cette nouvelle lui parvint, et qu'il eut un moment la pensée de renoncer aux ambitions de sa vie entière pour reprendre sa place au Louvre : n'était-ce pas le Louvre qui l'avait accueilli le premier, alors qu'il était encore inconnu, et n'était-ce pas aux années passées dans le Louvre qu'il devait d'être devenu ce qu'il était ? D'ailleurs, il se rendait compte mieux qu'on ne le faisait à Paris des côtés précaires que sa situation présentait en Égypte. Il ne valait que par l'amitié personnelle du vice-roi et par la protection de la France ; vint le vice-roi à disparaître ou la puissance française à faiblir, qu'en serait-il de lui ? Des événements que nul alors n'aurait osé prévoir montrèrent plus tard que son sentiment à cet égard n'était pas aussi mal fondé qu'on le crut sur le moment : il dut, par la suite, subir sans se plaindre bien des avanies qu'il n'aurait pas endurées s'il avait eu dans sa patrie une position, si petite qu'elle fût, qui lui eût permis de se retirer sans risquer la misère absolue. Son titre de conservateur-adjoint assurait ses derrières et sauvegardait son indépendance : c'est ce qu'on ne voulut pas comprendre, lorsqu'il essaya timidement de s'insurger contre l'obligation qu'on lui imposait de choisir entre l'Égypte et la France. Il se résigna d'ailleurs de bonne grâce, et quand la nomination de Devéria lui apprit, en décembre 1860, que sa protestation avait été vaine, il complimenta son remplaçant avec toute la tendresse que leur longue amitié lui suggérait : « Je vous » félicite bien cordialement, lui écrivait-il, de la position » nouvelle à laquelle vous venez d'être promu ; vous méritiez » cette promotion par votre excellent caractère et par vos » progrès dans une étude qui est loin d'être facile. Ainsi nous » voilà collègues ; j'en suis enchanté pour ma part. Soignez » bien cette belle collection dont, mieux que personne, j'ad-

» mire la richesse, car je sais tout le mal qu'il faut se donner
 » aujourd'hui pour trouver quelque chose qui serve vérita-
 » blement la science¹. » La lenteur des formalités adminis-
 tratives retarda le dénouement un mois encore, et ce fut
 seulement le 26 janvier 1861 que Mariette fut nommé con-
 servateur-adjoint honoraire à partir du 1^{er} février suivant² :
 il venait d'avoir quarante ans.

V

Les fouilles de San avaient piqué sa curiosité par l'im-
 prévu des monuments dont elles avaient amené la décou-
 verte. Pendant quelques mois, il ne songea plus qu'à fouiller
 les cantons orientaux du Delta, et tout ce qui se passa dans
 le reste de l'Égypte n'eut à ses yeux qu'une importance
 secondaire. « Karnak ne dit pas grand'chose, écrivait-il à
 » Devéria en décembre 1860. Nous y avons cependant trouvé
 » deux beaux sphinx de granit que j'espère pouvoir rap-
 » porter³. Médinet-Abou est presque entièrement déblayé.
 » Je compte entamer cet hiver le temple de l'Assassif où
 » nous avons trouvé ensemble la *Vénus hottentote*. J'espère
 » y trouver quelques bonnes choses pour l'histoire des Tout-
 » mès⁴. » Il mena la campagne à travers l'Égypte entière

1. Lettre datée du Caire, le 22 décembre 1860, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xix.

2. Le décret qui contient cette nomination m'a été communiqué par mon ami et confrère Héron de Villefosse d'après les archives du Louvre. Wallon (*Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 74, note 1) indiquait la date du 28 janvier, et plaçait au même jour la nomination de Devéria.

3. Ce sont les deux beaux sphinx de Thoutmôsis III, qui portent les n^{os} 1-2 du Musée actuel du Caire; cf. Maspero, *Guide to the Cairo Museum*, 1904, p. 3-4.

4. Lettre du 22 décembre 1860, citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xix.

sans succès éclatants, puis, au printemps, il se sentit si fatigué qu'il se résigna à l'interrompre et à solliciter un congé. L'état de sa santé lui interdit de s'arrêter à Paris les quelques jours qui lui auraient été nécessaires pour faire une communication à l'Académie : il laissa ses notes à son ami Desjardins, qui les consigna dans un article à l'intention du grand public¹, et il courut se soigner dans sa famille à Boulogne-sur-Mer.

On ne l'y laissa pas finir sa cure, et ce fut l'Empereur lui-même qui troubla son repos. Il avait lu les écrits de Mariette, et il avait eu des rapports excellents de lui tant par son cousin, le prince Napoléon, que par les officiers de sa maison qui voyageaient en Égypte. Il se l'était fait présenter par sa sœur de lait, M^{me} Cornu, et il avait reconnu en lui un homme propre à servir, en même temps que la science, la politique française en Orient. On sait combien Napoléon III aimait à employer, pour son instruction et pour l'exécution de ses desseins, des agents à côté, qui contrôlaient les rapports des agents officiels du Ministère et qui entravaient parfois leur mission en vertu d'ordres secrets qu'ils recevaient directement. Il souhaitait attirer Saïd à Paris pendant quelques semaines, afin de l'éblouir par le spectacle de sa grandeur, et il lui parut que Mariette était mieux en position d'agir en ce sens sur l'esprit du Pacha que le consul général d'Alexandrie, M. de Beauval. Il écrivait en ce moment sa *Vie de César*, et il recueillait à travers tout le monde antique les monuments qui pouvaient lui fournir des sources inconnues pour son œuvre. Après l'Asie-Mineure et la Grèce, il aurait voulu faire explorer la vallée du Nil, et il avait prié M^{me} Cornu de demander à Mariette son concours à cette intention. « Il avait, écrivait aussitôt celle-ci, envie d'y envoyer

1. Cet article parut au *Moniteur universel* dans les n^{os} des 7 et 8 septembre, sous le titre de *Dernière Campagne archéologique de M. Aug. Mariette en Égypte*.

» quelque chercheur. Ne pouvez-vous être indirectement ce
 » chercheur, en disant le désir de l'Empereur au Pacha ? Tous
 » ces manuscrits antiques n'ont pas été brûlés à Alexandrie,
 » il y en a eu de soustraits, emportés, enfouis dans les
 » monastères de l'Égypte, des bords de la mer Rouge.
 » N'avez-vous pas la bibliothèque murée du patriarche
 » copte¹ ? C'est le Pacha qui peut faire retrouver ce qui
 » est caché, et s'il vient en France comme il est à désirer
 » sous tant de rapports, tâchez qu'il apporte quelques-uns
 » de ces tant désirés manuscrits : Omar les aurait brûlés et
 » dispersés, Saïd les aurait retrouvés et rendus à la science.
 » Cela marquerait la différence des temps et des deux
 » hommes². » Mariette n'aurait pas été le diplomate né
 qu'on le connaissait, s'il n'avait pas compris ce qui se cachait
 sous cette proposition. Aussi ne fut-il pas étonné lorsque,
 dans l'audience que le souverain lui accorda sous prétexte de
 recommandations à recevoir pour cette recherche des manu-
 scrits, il l'entendit exprimer en passant le désir « que le vice-
 roi, s'il venait en Europe, vint à Paris³ ». Il saisit à demi-mot
 ce que le souverain désirait de lui, et il consentit d'autant
 plus volontiers à se charger de la commission qu'il était
 obligé d'opposer des fins de non-recevoir à des ouvertures
 qui lui étaient faites sur d'autres matières. Il s'agissait
 naturellement de confisquer au profit de la France cette col-
 lection dont les voyageurs faisaient de si beaux récits et
 dont on comprenait mal l'utilité en Égypte. M^{me} Cornu en
 avait touché quelques mots discrets, et maintenant c'était
 un écuyer de l'Empereur qui, au retour du Caire, posait
 la question sans ambages : « J'ai entretenu l'Empereur de
 » vos grands travaux, écrivait-il à Mariette le 14 juin, de

1. Voir ce qui en est dit plus haut, à la p. xxvi de cette *Notice*.

2. Lettre citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 137.

3. H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 78, d'après une lettre de M^{re} Cornu, du 27 août 1861.

» votre musée si curieux du Caire, et j'ai dit à l'Empereur
» que ce beau musée pourrait appartenir à la France, si on
» savait s'y prendre auprès du vice-roi. — Comment cela? a
» répondu l'Empereur, mais ce serait superbe! — D'autant
» plus utile, Sire, ai-je dit, que si ce n'est pas la France,
» l'Angleterre pourrait bien en profiter. — Mais comment
» s'y prendre? — Voyez M. Mariette, Sire, il vous le
» dira'. » L'invite était directe, et il était d'autant plus
difficile à Mariette de la décliner que la crainte exprimée
par l'intermédiaire n'était pas vaine. Au British Museum
pas plus qu'au Louvre, on ne voyait avec faveur cette pré-
tention de réserver à l'Égypte seule les monuments que
son sol recélait; on imaginait volontiers que la tentative
échouerait, et l'on songeait à s'approprier les collections le
jour où le caprice du souverain changerait d'objet. Il fallait
que Mariette rachetât par sa complaisance sur d'autres points
l'obstination qu'il mettait à ne point comprendre ce qu'on
voulait de lui sur le point de son musée, et qu'il se fit par-
donner le courage avec lequel il refusait de rien céder lors-
qu'on entamait la conversation avec lui sur ce sujet.

Ce fut donc avec une véritable mission diplomatique qu'il
débarqua à Alexandrie le 16 septembre 1861. Ostensible-
ment, il devait essayer d'obtenir du patriarche d'Alexandrie
un catalogue de tous les manuscrits conservés dans les
couvents de son ressort; dans la réalité, il allait, à l'insu de
M. de Beauval, négocier le voyage du vice-roi à Paris. Saïd-
Pacha le reçut très gracieusement, et, sous prétexte de régler
la grosse affaire des parchemins, il eut avec lui de longues
entrevues pendant un mois entier, jusqu'au 20 octobre; les
après-midi ne suffisant pas à discuter tous les points, le
souverain retenait le savant à dîner en tête à tête presque
chaque soir et prolongeait la causerie assez avant dans

1. Lettre citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*,
p. 77-78.

la nuit¹. Dès les premiers pourparlers, Mariette démêla très finement les sentiments qui se disputaient l'âme du vice-roi en ce moment. « Il ne serait pas mal, écrivait-il le » 21 septembre à M^{me} Cornu, que, dans quelque temps, » le souverain de la France rendît lui-même le vice-roi » témoin de notre grandeur, de notre force et de notre » puissance. Le vice-roi arrive en effet de Constantinople. » Là, on l'a pris adroitement par un de ses côtés faibles, » l'amour-propre. On l'a accablé de politesses, de préve- » nances. On l'a flatté et adulé à un point qu'il nous est » revenu Turc dans toute la force du terme, ainsi qu'il » me l'a dit lui-même. D'un autre côté, je ne vous » cacherais pas que le vice-roi a été ébloui à Constanti- » nople de l'énorme influence qu'y conserve l'Angleterre. Il » y a deux mois encore, le vice-roi croyait certainement » la France la plus grande nation du monde. Aujourd'hui » et depuis son retour de Constantinople, un doute s'est » glissé dans son esprit, et j'ai cru deviner qu'en certaines » circonstances données le fils de Méhémet-Ali agirait en » prince ture, c'est-à-dire qu'en croyant se mettre du côté » du plus fort, il serait moins disposé qu'auparavant à » adopter le parti de la France. Vous voyez par là qu'il » faut que le vice-roi nous voie enfin de près et qu'il » nous juge par lui-même. » Saïd-Pacha ne répugnait pas à ce voyage, loin de là, mais les circonstances l'invitaient à différer son départ. Après avoir dépensé sans mesure, comme si l'Égypte eût possédé des richesses inépuisables, il était à court d'argent, et il avait besoin d'un emprunt pour remettre son Trésor à flot. « Si, disait-il à Mariette, pour

1. J'ai emprunté ces renseignements au chapitre intitulé *Mariette Diplomate*, des *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 29-30, que M. Édouard Mariette a bien voulu me communiquer en manuscrit, ainsi que je l'ai dit plus haut (p. vi, note 1, de la présente *Notice*). M. Édouard Mariette, qui était venu en Égypte comme secrétaire de son frère, se trouva mêlé lui-même à ces négociations.

» une cause ou pour une autre l'Empereur désire que je
» fasse immédiatement le voyage de France, qu'il dise un
» seul mot : je mets toutes affaires de côté, et dans une
» heure je suis embarqué. Mais si l'Empereur daigne croire
» que ma présence est indispensable ici dans les circons-
» tances actuelles, alors, au printemps prochain, j'aurai
» l'honneur de lui demander si je puis encore, à cette
» époque, profiter de la bienveillance que Sa Majesté daigne
» me témoigner en ce moment. » Mariette se rangeait à
cet avis : « J'aurais, certes, pu brusquer les choses, et, avec
» le concours de M. de Beauval, amener immédiatement le
» vice-roi à Paris. Mais cette sorte de violence aurait
» inévitablement indisposé le vice-roi contre nous. Il serait
» parti en apparence enchanté de son départ, mais contra-
» rié au fond de la pression exercée sur lui. » Il concluait
donc : « J'ai cru prudent de ne pas trop appuyer. Si l'Em-
» pereur veut voir le vice-roi dans le mois d'octobre, il
» est encore temps : dites un mot, et cela sera fait. Mais, de
» toutes façons, le vice-roi ira en France spontanément,
» au printemps prochain, alors que les affaires de l'Empe-
» reur pouvant se faire sans nuire à celles du vice-roi,
» celui-ci sera par là même mieux préparé à recevoir
» tous les conseils qu'on jugera à propos de lui faire
» entendre¹. »

Mariette avait mis d'autant plus d'ardeur à cette négociation qu'il démêlait l'importance que la question de l'emprunt égyptien, indissolublement liée à celle du voyage, avait pour la France. « Celui qui fera faire l'emprunt au
» vice-roi, écrivait-il à M^{me} Cornu le 19 octobre, lui
» mettra la corde au cou (expression du vice-roi lui-même),
» en d'autres termes, sera le maître de l'Égypte. » Aussi faisait-on de divers côtés, à Saïd-Pacha, des offres

1. Lettre à M^{me} Cornu, du 21 septembre 1861, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 79-80.

qu'il montrait à son confident pour que celui-ci en informât qui de droit : « Je désire ardemment que l'emprunt » soit français, ajoutait-il. Vous m'avez, n'est-ce pas, » apporté quelques paroles bienveillantes de l'Empereur. » Eh bien, voici ma lettre dans laquelle il verra que je ne » suis pas aussi Anglais qu'on le dit. Faites-la passer à » S. M., en lui disant que *je suis son très humble serviteur (sic)*. » La lettre avait été rédigée par Mariette lui-même qui n'en était pas peu fier : « Vous voyez, disait-il à M^{me} Cornu, quelle est son importance. Je sais » bien que l'alliance de l'Égypte avec la France n'est pas » tellement essentielle que, si elle est rompue, la terre cesse » de tourner. Mais ce n'est pas une raison pour donner à » l'Angleterre la joie de mettre enfin la main sur une » proie qu'elle convoite depuis tant d'années. » Mariette avait donc réussi dans sa négociation secrète : il avait conduit le vice-roi au point où il fallait qu'il fût pour que la question pût être traitée diplomatiquement, et il n'avait plus qu'à passer la main à M. de Beauval. Il avait d'ailleurs mis en train « l'affaire des couvents », qui avait servi de prétexte à l'autre. « Nous possédons ici un Copte de naissance, — » c'est Kabis qu'il voulait dire, — homme très instruit, » et secrétaire, pendant onze ans, du cardinal Maï. C'est » lui que le vice-roi a chargé de parcourir les couvents » sous ma direction. Je lui ai donné pour instruction de » faire un catalogue complet de tous les manuscrits, sans » exception, que possèdent les couvents et de rédiger ce » manuscrit en français, de telle sorte qu'il puisse être » imprimé. Nous n'aurions que cette œuvre, qui embrassera » au moins deux mille manuscrits, tous inconnus, que ce » serait déjà quelque chose. Une fois ce catalogue fait, nous » choisirons, et le vice-roi enverra ce qu'il y a de bon à » l'Empereur¹. » C'eût été la rançon du musée, mais au

1. Lettre à M^{me} Cornu, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 137-139.

bout de quelques mois personne ne pensait plus aux manuscrits, et l'entreprise tomba d'elle-même. Cependant, Mariette avait quitté Alexandrie le 20 octobre, et il avait profité de sa liberté pour inspecter ses chantiers de la Basse-Égypte, surtout San d'où il ramenait le groupe fameux des deux porteurs d'offrandes, lorsque, en arrivant à Benha où Saïd-Pacha tenait alors sa cour momentanément, il apprit qu'il aurait dans quelques jours une occasion nouvelle d'exercer son tact diplomatique : le comte de Chambord venait de débarquer avec une suite nombreuse, et il se proposait de remonter le Nil. Saïd-Pacha, alors au plus fort de ses négociations avec l'Empereur, se serait passé très bien de cette visite, et, avant de donner à Mariette l'ordre de piloter le prétendant le long du Nil, il souhaita consulter M. de Beauval. Il assura qu'il voulait montrer lui-même à celui-ci les monuments nouveaux, et il prit rendez-vous avec lui dans la cour de Boulak : après un entretien de trois quarts d'heure, M. de Beauval ayant déclaré que l'Empereur ne s'offenserait nullement des marques de courtoisie qui seraient données au comte de Chambord, Saïd décida que Mariette accompagnerait son hôte et rentra dans son palais de Kasr-en-Nil, sans avoir pénétré dans les salles où les monuments l'attendaient. Ce fut l'unique visite qu'il fit jamais au musée qu'il avait fondé¹.

L'excursion dura douze jours, du 6 au 16 novembre. Mariette venait à peine de l'achever et de découvrir à Sakkarah dix-sept statues de l'Ancien-Empire, lorsque, le 26 novembre au soir, il reçut l'ordre de repartir avec le vice-roi². Saïd-Pacha, ne sachant comment s'occuper tandis que les négociations se poursuivaient entre son ministre des Affaires étrangères et l'Empereur, s'était imaginé de faire

1. Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels, Mariette Diplomate*, p. 30-33.

2. Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels, Mariette Diplomate*, p. 34-36.

des fouilles lui-même, et il requérait Mariette de l'accompagner sur son propre bateau, afin de désigner les endroits les plus favorables. Ce fut une course à travers l'Égypte pendant laquelle on essaya de plusieurs sites, entre autres celui de Maabdéh et son hypogée de crocodiles, sans rien trouver qui trompât l'impatience du souverain ; le 20 décembre, tout le monde était de retour au Caire, mais rien n'était décidé encore au sujet du voyage de France. Les derniers jours de décembre et les premiers jours de janvier s'écoulèrent dans l'anxiété : c'est à peine si Mariette osait pousser jusqu'à Sakkarah et y montrer ses travaux à des savants de passage, à Georges Perrot et à son compagnon, l'architecte Guillaume, qui revenaient de leur mission de Galatie, puis à Théodule Devéria, qui lui tombait de France, un peu à l'improviste. Tout en promenant le comte de Chambord et le vice-roi, il avait remis sur le tapis la question des publications, et il avait demandé à la France qu'elle lui prêtât Devéria, s'offrant à le défrayer, durant son séjour en Égypte. M. de Rougé avait appuyé la requête : « Vous savez, disait-il à M. de Nieuwerkerke, que M. Ma- » riette travaille maintenant très difficilement et qu'on ne » peut en tirer la copie d'aucune inscription quand il n'a » pas M. Devéria pour aide. Ses yeux et sa tête sont un » peu fatigués du climat. Je regarderai donc un voyage de » quelques mois de la part de M. Devéria comme quelque » chose de très heureux. Les arrangements que Mariette » lui offre lui permettraient de faire ce voyage, moyennant » une simple rétribution de 500 francs payables au retour¹. » Il se présentait donc pour copier les inscriptions, et la première nouvelle qu'il apprenait au débarqué, c'est que la campagne projetée ne pouvait avoir lieu. C'est bien juste si Mariette eut le loisir de lui faire, le 28 janvier, les honneurs

1. Lettre datée de Paris, le 26 décembre 1861, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxiii.

du tombeau de Ti et des nécropoles de Sakkarah¹. Quelques jours plus tard, une lettre de M^{me} Cornu apportait le dénouement. Elle était au nom de Mariette, mais elle contenait un pli cacheté à l'adresse du Pacha, une invitation à visiter la France, écrite tout entière de la main de l'Empereur, et la promesse formelle de son appui pour traiter dans l'esprit le plus favorable toutes les affaires engagées précédemment. Saïd-Pacha se trouvait alors à son palais du Barrage, au milieu de sa garde circassienne. Mariette le prévint par le télégraphe et partit, afin de lui remettre la dépêche en mains propres. Saïd-Pacha quitta son camp et courut au-devant du messenger, presque sous les roues du vapeur. Il lut trois fois la missive impériale, écouta curieusement les commentaires que la lettre de M^{me} Cornu ajoutait, puis, se jetant dans les bras de Mariette, il l'embrassa avec effusion : « Mariette, lui dit-il, vous me demanderiez aujourd'hui un million, comme bakhshish, que je vous le donnerais² ! »

Il l'eût fait comme il le disait, mais Mariette ne réclama rien pour lui-même : il ne songea qu'à son œuvre scientifique, et il exprima le désir qu'on pressât l'achèvement du musée et qu'on lui fournit les moyens de publier ses découvertes. Saïd-Pacha y consentit, et, de son propre mouvement, il ajouta une faveur toute personnelle : il décida d'envoyer Mariette à Londres en qualité de commissaire général de l'Égypte à l'Exposition universelle³, et il lui alloua de ce chef une indemnité très forte. Ses fouilles n'avaient pas cessé durant ce long intermède de négociations et de voyages princiers ; elles lui avaient même procuré quelques monuments intéressants, qu'il décrivit dans sa *Deuxième lettre*

1. Théodule Devéria, *Mémoires et Fragments*, t. I, p. 328-329.

2. Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels, Mariette Diplomate*, p. 40-42.

3. H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 81.

à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis¹ et que Devéria admira au passage. « A Dendérah, le pronaos, » dont l'entrée était encore encombrée il y a deux ans, est » aujourd'hui dégagé autant que faire se peut... En 1859..., » je ne pus pénétrer autour du sanctuaire que par des jours » réservés dans la partie supérieure de la construction : » maintenant, au contraire, c'est avec une vive satisfaction » qu'on peut examiner en détail toutes les sculptures qui » décorent l'intérieur de l'édifice, des salles latérales, et » jusqu'aux couloirs obscurs qui entourent l'Adytum et où » on ne pénètre que par d'étroites ouvertures qui devaient » être tenues secrètes². — A Karnak, les déblais nouveaux » permettent de parcourir le grand temple dans toute sa » longueur sur le sol antique et d'apprécier dans leur en- » semble les dimensions colossales du monument, de la salle » hypostyle en particulier³. — Abydos a présentement cinq » chambres du grand temple déblayées par Mariette; elles » sont voûtées, la voûte n'étant formée que de deux grandes » assises⁴. » Et partout le progrès se montrait aussi marqué, à Gournah, à Dêir el-Bahari, à Médinet-Habou, à Edfou. Les deux amis s'embarquèrent ensemble à Alexandrie, le dimanche 27 avril, Devéria afin de rentrer au Louvre, Mariette afin de rejoindre Saïd-Pacha à Toulon⁵. Pendant les loisirs de la traversée, ils arrêtèrent définitivement le plan de l'œuvre commune, qui était demeuré jusqu'alors à l'état d'ébauche. Elle devait comprendre deux parties, dont la première traiterait des fouilles exécutées par Mariette pour le compte du gouvernement français au Sérapéum, et dont la seconde serait réservée à celles qu'il avait pratiquées

1. Publiée dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, 1862, t. V, p. 297-304.

2. Théodule Devéria, *Mémoires et Fragments*, t. I, p. 333-334.

3. Théodule Devéria, *Mémoires et Fragments*, t. I, p. 335.

4. Théodule Devéria, *Mémoires et Fragments*, t. I, p. 361.

5. Théodule Devéria, *Mémoires et Fragments*, t. I, p. 369.

depuis 1857 au nom du gouvernement égyptien : Gide se chargeait de l'exécution matérielle, et le vice-roi subvenait aux frais. Devéria se mit aux dessins dès sa rentrée, tandis que Mariette reprenait auprès du vice-roi ses fonctions moitié diplomatiques et scientifiques. Il installa son exposition, non sans peine, mais avec un luxe extraordinaire, dont il profita pour embellir Boulak. Les vitrines et les armoires, qui avaient été fabriquées sur ses dessins, en bois incrusté, étaient fort belles; il obtint qu'elles lui seraient remises après la clôture et qu'elles iraient garnir les salles de son musée. Entre temps, il courait à Boulogne-sur-Mer goûter un repos bien gagné. « Depuis que je t'ai » quitté, écrivait-il le 8 août à son frère Édouard, demeuré » en Égypte, j'ai fait bien des kilomètres. Il m'a fallu » d'abord, à peine arrivé à Paris, retourner à Toulon, par » ordre de l'empereur, recevoir le vice-roi à Paris. J'ai eu » l'honneur de loger aux Tuileries, que j'ai quittées pour » aller à Londres, toujours avec le vice-roi. Un mois de séjour à Londres m'a fort ennuyé, et je suis revenu de là, » cette fois seul à Paris encore, puis à Boulogne, où je me » suis arrêté pour de bon. Je me suis arrangé là une habitation confortable, et j'y vis en famille, soignant à la fois » ma santé qui n'est pas très bonne, et l'ouvrage que je » vais enfin publier sous le titre de *Fouilles en Égypte*, » ouvrage dont le vice-roi fait tous les frais¹. » C'est là qu'il reçut Saïd-Pacha, au débarqué d'Angleterre, et il lui ménagea près de la population un accueil si chaleureux que le prince, ne sachant comment lui marquer sa reconnaissance, lui conféra le grade de bey de première classe « en récompense des éminents services qu'il a rendus à la science et » aux arts »; il lui donna une pension réversible sur sa femme, et il lui déclara qu'il prenait à sa charge l'éducation de ses

1. Lettre citée par Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels, Mariette Diplomate*, p. 44-45.

enfants¹. Les Boulonnais applaudirent, et, pour une fois, ils donnèrent un démenti à l'assertion cruelle que nul n'est prophète en son pays. Aussi bien y avait-il loin du Mariette que tous avaient connu petit journaliste besogneux et maigre professeur courant le cachet, au Mariette directeur des Antiquités de l'Égypte, et honoré par le souverain de sa patrie naturelle, comme il l'était par celui de sa patrie d'adoption.

Tant d'émotions et de fatigues avaient augmenté le mal qui le rongeaient sourdement. Par bonheur, tout allait bien en Égypte, malgré son absence, comme le prouvaient les lettres qu'il recevait de Gabet : « Aux Pyramides, j'ai trouvé les » hommes à peu près au complet, huit seulement man- » quaient; » deux puits avaient été ouverts qui renfermaient de beaux sarcophages, semblables à celui de Khoufou-ânkhou et ayant appartenu comme ce dernier à des princes royaux de la IV^e dynastie, Hirbaïouf et Sakhemka. A Sakkarah, « le premier jour, vingt-cinq hommes manquaient; » trente-cinq le second », néanmoins le déblayement du Sérapéum marchait à souhait, et l'on avait recueilli un beau sarcophage, celui d'Eikherti, à 300 mètres au sud de la pyramide à degrés. Il avait fallu seulement, pour répondre à une demande du ministère des Finances, « dresser l'inven- » taire de tout ce que nous avons à Sakkarah, en bois, cordes, » fer, ancres ». Enfin, au Musée, on nettoyait le plus de bronzes possible afin d'en remplir les vitrines de Londres².

1. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 66-67; cf. H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 81. Deseille raconte que Saïd-Pacha aurait dit alors à Mariette : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez. » C'est une variante du mot cité plus haut (p. cxxix de cette *Notice*), d'après l'ouvrage d'Édouard Mariette; Éd. Mariette avait assisté à l'entrevue du Barrage, et son témoignage prime en cela celui de Deseille, qui n'a connu les faits que de seconde main. On peut croire toutefois que Saïd-Pacha, rencontrant Mariette à Boulogne, lui a répété avec une variante l'expression de sa reconnaissance.

2. Lettre de Gabet, datée du Caire, le 7 septembre 1862.

Mariette prolongea son congé de quelques semaines, et, bien reposé, il reprit le travail avec une ardeur nouvelle. Sa campagne de fouilles s'annonçait féconde, les épreuves du Sérapéum nouveau commençaient à se montrer et elles avaient bonne tournure, il semblait n'avoir plus qu'à suivre sa fortune, quand sa fortune se déroba soudain : Saïd-Pacha mourut presque subitement, le 18 janvier 1863. Mariette en ressentit d'abord une douleur très vive : avec des défauts énormes, Saïd-Pacha avait une nature noble et généreuse, et nul de ceux qui l'approchaient ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Sans doute, l'appui qu'il avait prêté à Mariette dans le début avait eu quelque chose d'intéressé : il avait accueilli le savant français pour ne pas indisposer le cousin du maître de la France, puis, l'ayant apprécié à sa valeur, il s'était attaché à lui et il l'avait bien traité pour lui-même. Ce fut l'ami personnel que Mariette pleura d'abord plus que le souverain, mais bientôt un sentiment d'inquiétude se mêla à son chagrin. La position qu'il occupait était très instable, malgré la protection dont l'Empereur le couvrait ostensiblement, et quand même le successeur de Saïd n'oserait pas le renvoyer en France, de peur de s'attirer une mauvaise affaire, rien ne serait plus facile que de lui enlever tous les moyens d'action et de lui rendre la place intenable. Les publications étaient la partie la plus menacée de son œuvre, celle dont le nouveau prince devait être tenté de faire l'économie. « Mon cher » ami, écrivit-il aussitôt à son collaborateur Devéria, vous » aurez appris par les journaux la mort regrettable du vice- » roi. J'ai tout lieu d'espérer que cet événement n'arrêtera » pas la publication que nous avons en train... Cependant, » comme il faut tout prévoir, je crois prudent d'arrêter » provisoirement l'affaire. Quant aux planches dont j'ai » reçu les épreuves, je vais vous en écrire un de ces jours¹. »

1. Lettre datée de Boulak, le 26 janvier 1863, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxiii-xxiv.

Ismaïl-Pacha le rassura. Dès la première audience, il l'assura que rien ne serait changé à sa situation et il lui confirma tous les engagements que Saïd avait pris envers lui. Quant au musée, il le voulait, de même que son prédécesseur, établi sur la place de l'Ezbékiéh, et monumental. « J'en fais » les plans, disait Mariette; je tâcherai que ce soit sérieux » et durable¹. » Les audiences qui suivirent accentuèrent les bonnes résolutions de la première. Ismaïl-Pacha s'échauffa en parlant, et, improvisant des projets toujours plus grandioses à mesure qu'il s'enivrait de ses propres paroles : « L'édifice sera élevé sur le plan le plus large. Outre le » musée d'antiquités égyptiennes, auquel est réservée na- » turellement la place d'honneur, il contiendra un musée » d'antiquités grecques recueillies en Égypte, un musée » arabe, destiné à conserver les admirables morceaux qu'on » vend maintenant comme bibelots au Caire, tels que lampes » de mosquées, chandeliers de cuivre avec nielles d'argent, » vases ornés d'inscriptions coïfiques, meubles en naere, » ouvrages de menuiserie et de marqueterie, en un mot, » tous les débris de cette vieille civilisation arabe qui a laissé » en Égypte de si brillantes traces. Enfin, au Musée du » Caire s'adjoindra aussi l'Institut égyptien, dont le direc- » teur sera secrétaire perpétuel; cet Institut, bien entendu, » amènera avec lui sa bibliothèque, qui sera tenue au cou- » rant et confiée à un conservateur *ad hoc*. Bref, le vice- » roi désire, comme vous le voyez, faire du musée le vrai » centre scientifique de l'Égypte. Avec la persistance que » tout le monde reconnaît à Ismaïl-Pacha, je ne mets pas » en doute que ce beau projet ne reçoive son accomplisse- » ment². » Mariette, que son imagination rendait volontiers chimérique à ses heures, fut charmé de rencontrer un esprit

1. Lettre de Boulak, en date du 26 janvier 1863, citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxiv.

2. Lettre du 3 mars 1863, adressée à M. Ernest Desjardins, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 81-82.

plus chimérique que le sien, et, rassuré lui-même, il se hâta de rassurer ceux qui avaient partagé ses craintes. Devéria, qui faisait passer les intérêts de la science avant les siens propres, lui avait offert de se charger gratuitement de l'exécution des planches, si ce sacrifice pouvait faciliter la continuation de l'œuvre : « La proposition que vous me » faites, lui répondait-il dès le 3 mars, de ne plus toucher » les petites sommes qui vous reviennent pour la peine que » vous voulez bien vous donner de diriger nos publications, » vous honore assurément; mais c'est là un excès de délicatesse que je ne puis accepter... Le nouveau vice-roi » m'a parlé spontanément de son désir de continuer la publication ordonnée par son prédécesseur. Comme nous » sommes en Ramadan, il n'y a rien à faire en ce moment » pour terminer cette affaire, arranger les crédits, etc., mais » vous pouvez annoncer à ceux qui s'intéressent à notre affaire qu'elle est loin d'être abandonnée¹. »

Il poussa donc de son mieux les travaux que la mort de Saïd-Pacha avait ralentis. En ce moment, c'étaient les publications qui le préoccupaient le plus, pour des raisons qui n'avaient rien de scientifique. Le prix de 20.000 francs que l'Empereur avait mis généreusement à la disposition de l'Institut échéait de nouveau cette année, et Mariette ne désespérait nullement de l'obtenir. Il pria Devéria de fabriquer au plus vite une livraison du *Sérapéum*. « Comme » M. de Rougé me l'a écrit une fois, j'ai fait une grande » chose dans ma vie, le *Sérapéum*, et, en ce moment, » j'en termine une autre, le Musée du Caire. Je crois donc » qu'il ne m'est pas défendu de regarder de loin le fameux » prix dont il s'agit et de songer tout au moins à l'honneur » de l'accessit. Mais, pour en arriver là, je vous répète qu'il » me faudrait faire certaines démarches auxquelles je ne me

1. G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxv, xxviii; lettre datée du Caire, le 2 mars 1863.

» résoudrais que difficilement. Je ne me regarde donc pas
 » comme un candidat sérieux, et d'avance je me résigne au
 » rôle de vaincu. Cependant, si mes goûts personnels ne me
 » portent à m'occuper de cette affaire qu'avec répugnance,
 » je suis ramené vers elle par les devoirs toujours sacrés
 » que m'impose ma position de père d'une très nombreuse
 » et très pauvre famille. Je serais coupable en effet si je
 » laissais passer une occasion de laisser après moi à ceux qui
 » portent mon nom un petit patrimoine. Dans ces circons-
 » tances, j'ai résolu de ne faire aucune demande, de ne tenter
 » aucune démarche directe, mais de laisser parler en ma
 » faveur mes meilleurs avocats, c'est-à-dire les faits, et de
 » publier vers la fin d'avril le plus de livraisons possibles de
 » mes fouilles. On verra par là que je vis¹. » Devéria attaqua
 la besogne avec tout le dévouement dont il était capable; il
 réussit à publier chez Gide, en temps utile, les quatre pre-
 mières livraisons du *Sérapéum* et à les distribuer aux quar-
 rante membres de l'Académie des Inscriptions, mais ce fut
 Oppert qui eut le prix pour son *Expédition en Mésopota-*
*mie*². Cet échec affligea Mariette vivement; il se consola en
 achevant l'aménagement des salles de Boulak. Il n'avait
 pas tardé à reconnaître qu'avec Ismaïl-Pacha, parler et exé-
 cuter c'était deux en matière d'antiquités, et, sans renoncer
 au projet d'un musée monumental à l'Ezbékiéh, il s'était

1. G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxvi-xxvii; lettre du 2 mars 1863.

2. Les quatre premières livraisons de l'ouvrage, les seules parues, comprenaient une partie des planches déjà gravées en 1857 (voir p. LXXII, note 3, de cette *Notice*), et, comme texte, les articles parus dans l'*Athénæum français* sous le titre de *Renseignements sur les soixante-quatre Apis* (voir p. LXVII-LXVIII de cette *Notice*, et p. 131-255 du t. I des *Œuvres diverses*). Le titre en était : *Description des Fouilles exécutées en Égypte par Aug. Mariette, ouvrage publié par ordre de S. A. le vice-roi d'Égypte. Première série des Fouilles, 1850-1854*, in-4°, Paris, 1863. C'est par erreur que Gabriel Devéria dit que Mariette obtint à cette occasion le prix de 20.000 francs (*Théodule Devéria*, p. xxix); il ne l'eut que dix ans plus tard, en 1873.

résigné à installer ses monuments dans un édifice plus convenable que celui où ils avaient logé jusqu'alors. Le vice-roi avait chargé des entrepreneurs italiens, les Stagni, de le lui bâtir, et la construction montait à vue d'œil. Au début de l'année, il avait montré le site vide à son ami Ernest Desjardins, qui l'était venu voir : « Vous ne reconnaitriez plus » notre ancienne cour de Boulak, lui écrivait-il dès le 16 juin. » Au centre s'élève aujourd'hui un vaste monument, de » style égyptien antique, et composé d'une dizaine de salles » bâties sur mes plans. C'est notre musée provisoire. Je ne » dis pas que nous serons là logés comme des rois ; mais au » moins nous y posséderons un ensemble de galeries et nous » pourrons ainsi attendre le musée définitif. A l'intérieur » comme à l'extérieur, tout est peint à l'égyptienne, et les » monuments vont bientôt commencer à prendre leurs » places, soit sur leurs socles, soit dans leurs armoires. » L'inauguration de ces nouvelles constructions aura lieu le » 1^{er} octobre prochain¹. » Le noyau du mobilier consistait en des vitrines plates et des armoires qui avaient figuré l'année d'auparavant à l'Exposition de Londres² : des menuisiers indigènes en fabriquaient de nouvelles d'après le même modèle, et un marbrier taillait, sous la direction de Floris, les socles en albâtre sur lesquels les plus beaux de nos bronzes sont posés aujourd'hui encore.

Au milieu de tant d'occupations et de soucis qui le retenaient au Caire, il ne pouvait plus accorder aux fouilles le même temps qu'il leur consacrait au début : elles ne chômaient pas, mais il ne les dirigeait plus que de loin, et c'était Gabet qui les surveillait, ou Vassalli, revenu depuis peu de son équipée héroïque et qu'il avait reçu à bras ouverts. Il allait les inspecter de temps en temps sur son bateau à

1. Lettre datée de Boulak, le 16 juin 1863, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 82.

2. Voir plus haut, p. cxxxi de cette *Notice biographique*.

vapeur et vérifier lui-même l'exécution de ses ordres, mais l'obligation de mener les princes en tournée abrégait parfois ses voyages : il avait eu le comte de Brabant au commencement de l'année, et il eut bientôt le prince Napoléon qui devait une visite à l'Égypte depuis 1857. Le prince remonta le Nil dans une période de fortes chaleurs et ne quitta presque pas le *Menchiéh* qu'on avait aménagé luxueusement pour le promener. Il ne sortit de son apathie qu'à Philæ, le jour où il constata qu'un touriste imbécile avait martelé la belle inscription française gravée par ordre de Desaix dans l'embrasure de la grande porte du premier pylône : il la fit regraver sous ses yeux dans les vestiges des vieilles lettres, et il y ajouta un commentaire indigné : *On ne salit pas une page d'histoire*. La découverte n'en continuait pas moins, à San, à Gizéh, à Sakkarah, à Abydos, à Thèbes, et les fonctionnaires égyptiens, stimulés par les exhortations de Mariette, comme aussi par la faveur dont on voyait qu'il jouissait auprès du vice-roi, relevaient pour lui les textes qu'ils rencontraient dans leurs courses aux régions les plus lointaines de l'Empire égyptien. Un officier d'état-major, passant au Gebel Barkal, à travers les ruines de l'ancienne Napata, aperçut gisant sur le sol plusieurs grandes stèles de granit rouge et noir, qui portaient des cartouches et des représentations royales : il calqua rapidement à l'encre de Chine l'inscription gravée sur l'une d'elles et il expédia le calque à Mariette. Celui-ci y déchiffra le nom d'un roi d'Éthiopie qui s'appelait Piànkhi Méiamoun, l'indication de ses guerres contre plusieurs chefs égyptiens dont le plus puissant lui parut s'appeler Tafata. Le peu de temps dont il disposait pour des travaux de cabinet ne lui permettant pas d'approfondir le sens, il expédia les papiers à M. de Rougé avec une lettre qui, lue à l'Académie des Inscriptions, y excita l'intérêt général¹. On sait le parti que M. de

1. A. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé sur une stèle trouvée*

Rougé tira de ce document imparfait; ce que l'on sait moins, c'est que cet envoi le décida à mettre à exécution le projet qu'il avait formé depuis plusieurs années de séjourner pendant un hiver en Égypte. Il pria Desjardins de pressentir discrètement Mariette : de quel œil celui-ci verrait-il la présence sur ses domaines d'un savant si habile à interpréter les hiéroglyphes, et lui ouvrirait-il sans réserve ses magasins les mieux fermés? « Je ferai certainement pour » M. de Rougé tout ce que je pourrai, répondit-il aussitôt, » et j'ai l'espoir qu'il retournera en France aussi satisfait » de moi que de l'Égypte elle-même. Si M. de Rougé veut » s'en rapporter à mes bons soins, il trouvera, en effet, ici, » de quoi occuper son temps. Déjà, d'ailleurs, j'ai parlé de » lui au vice-roi, et je ne désespère pas de lui obtenir un » bateau à vapeur, ce qui lui faciliterait singulièrement ses » courses. Quant aux monuments, j'aurai certainement à » cette époque des hommes à ma disposition, et vous me » connaissez assez pour savoir que je serai le premier à lui » débayer et à lui faire voir tous ceux que je connais. En » somme, M. de Rougé peut compter sur moi : son voyage » ne sera pas infructueux¹. »

Cependant octobre arrivait; le Musée était prêt, mais Ismaïl-Pacha ne se hâtait pas de l'inaugurer, et Mariette s'en inquiétait, car il y voyait l'influence des ennemis qu'il avait auprès du maître. On n'avait pas manqué d'insinuer qu'il avait dépensé des centaines de mille francs soi-disant pour les aménagements, mais qu'en réalité une bonne part de l'argent s'était enlisée dans ses poches. A dire vrai, la dépense n'avait pas dépassé 60.000 francs, mais on prétendait que c'était là un pur trompe-l'œil; la comptabilité réelle aurait accusé

au Gebel Barkal, dans les Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, 1863, t. VII, p. 119-126; elle fut publiée également dans la Revue archéologique, nouvelle série, t. VII, p. 413-422.

1. Lettre à M. Ernest Desjardins, datée de Boulak, le 16 juin 1863, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 85.

des chiffres beaucoup plus élevés si on l'avait possédée. M. de Sauley, qui avait pris la voie du Caire pour se rendre en Palestine, l'apprit au cours d'une visite et se chargea de l'affaire. Il était très bien vu aux Tuileries, il avait son franc-parler même à l'égard des souverains, et il ne se priva pas de dire sa manière de penser au Pacha : celui-ci ne voulut pas indisposer pour si peu l'ami particulier de l'Empereur des Français, et il indiqua le 16 octobre¹. Il vint en effet faire acte de présence à la porte des bâtiments, mais il ne franchit pas le seuil. Comme beaucoup d'Orientaux, il avait horreur de tout ce qui lui rappelait la mort. Il ne pouvait oublier que les momies étaient en somme des cadavres, et le Musée lui produisait l'effet d'un véritable tombeau ; même lorsqu'il eut à y conduire des souverains, il ne pénétra point dans les salles, mais il attendit patiemment dans la cour que Mariette eût fini de leur faire les honneurs de ses merveilles. Le Musée charma tous les visiteurs par ses dispositions matérielles d'abord, puis par la manière ingénieuse dont les objets y étaient présentés : « Deux cours successives longent le Nil et sont séparées » l'une de l'autre par une grille. La première, plantée de » quelques beaux arbres, ne contient que les bâtiments » d'habitation réservés aux gens de service et à Mariette- » Bey lui-même. Une délicieuse gazelle, nommée Finette, » s'y promène en liberté, recherchant avec ardeur les bouts » de cigare dont elle se fait un singulier régal. Quelques » jolis petits singes y gambadent aussi en sa compagnie. » La seconde cour fait déjà partie intégrante du Musée, » car elle contient deux grands sphinx venus de Karnae, » et trois superbes sarcophages de basalte². » L'édifice comprenait deux vestibules successifs et quatre pièces, qui,

1. F. de Sauley, *le Musée du Caire*, extrait de ses notes de voyage, publié dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, t. IX, 1864.

2. F. de Sauley, *le Musée du Caire*, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, t. IX, 1864.

naguère encore, étaient les magasins infects du transit. « Les avoir transformées en salles élégantes et d'une convenance exquise, et cela avec la plus incroyable économie, » c'est un tour de force dont le gouvernement égyptien » devrait fortement remercier Mariette, ne fût-ce que pour » la rareté du fait en ce pays. Des peintures très sobres et » de fort bon goût font de ces quatre salles un véritable » musée égyptien. Hâtons-nous de dire que ces peintures » ne sont pas du tout semblables à celles du Musée de » Berlin¹. » La collection des grands et petits monuments était rangée dans les deux vestibules et dans les quatre salles, aussi méthodiquement que l'étroitesse de l'espace le permettait. Les pièces capitales, le Cheikh el-Beled, le Khéplirén, l'Amenertas, le Rânofir, le cercueil et les bijoux de la reine Ahhotpou étaient en vedette, et le reste formait le fond bariolé sur lequel elles s'enlevaient en vigueur. « Je sais par expérience, disait Mariette, que le » même monument, devant lequel notre public égyptien » passe toujours distrait et indifférent, attire ses yeux et » provoque ses regards dès que, par un artifice de mise en » place, on a su le forcer à y fixer son attention : il est certain que, comme archéologue, je serais assez disposé à » blâmer ces inutiles étalages qui ne profitent en rien à la » science ; mais, si le musée ainsi arrangé plaît à ceux auxquels ils est destiné, s'ils y reviennent souvent et en y » revenant s'inoculent, sans le savoir, le goût de l'étude et » j'allais presque dire l'amour des antiquités de l'Égypte, » mon but sera atteint². »

L'hiver de 1863-1864 fut consacré entièrement à M. de Rougé. M. de Rougé, débarqué en Égypte vers le commencement de décembre 1863 avec son fils Jacques, qui déjà promettait un égyptologue brillant, en repartit au mois d'avril

1. F. de Sauley, *le Musée du Caire*, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, t. IX, 1864.

2. A. Mariette, *Notice des principaux Monuments*, 1864, p. 7-8.

de l'année suivante, « content de lui et content de moi, » écrivait Mariette non sans malice¹. De fait, il eût témoigné de quelque ingratitude s'il ne se fût pas montré satisfait. Mariette, fidèle à sa promesse, lui avait prodigué tous ses monuments, ouvert tous ses portefeuilles, et il rapportait de sa longue excursion sur les terres du Nil, outre les quatre volumes de ses *Inscriptions hiéroglyphiques* et les deux volumes de l'*Edfou* de son fils, la matière de ces admirables *Recherches sur les monuments que l'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, qui révélèrent l'histoire de l'Égypte memphite et thinite certaine pour la première fois. Il eut même la chance de copier, presque la veille de son départ, dans la cour du Musée de Boulak, au plus fort d'une tempête de sable, la stèle de Piânkhi qui arrivait du Gebel Barkal avec les quatre autres stèles éthiopiennes. Mariette lui avait donc payé un peu de la dette qu'il avait contractée envers lui à ses débuts, mais tandis qu'il se hâtait vers Sakkarah pour inspecter ses fouilles et regagner un peu du temps qu'il avait prodigué à son hôte, il encourait sans s'en douter la disgrâce du souverain. Ses ennemis, reprenant la tactique qui leur avait réussi un jour auprès de Saïd, avaient accusé Mariette de vouloir révolutionner l'Égypte. Il ne cessait d'intriguer avec l'Empereur, en vue d'amener la soumission du Khédive à la France, et, en attendant, il trafiquait des antiquités déjà trouvées avec M^{me} Cornu. L'activité qu'il semblait déployer pour agrandir son Musée n'était qu'une habile précaution pour le cas où, ses desseins échouant, l'Angleterre l'emporterait : il lui vendrait les monuments ou il les lui donnerait afin de sauver sa situation². Ismaïl se laissa tromper à ces accusations, et comme

1. Lettre à Ernest Desjardins, en date de Boulak, le 16 avril 1864, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 86.

2. Mariette résume ces calomnies en deux mots dans une lettre qu'il écrivit, le 7 janvier 1865, à Ernest Desjardins pour lui annoncer sa ré-

il n'aurait pu supprimer les fouilles sans s'attirer les observations du gouvernement français, il retira l'usage du bateau à vapeur qui, seul, permettait l'inspection des fouilles. Mariette fut tenté de s'en aller, mais à quitter son poste il faisait le jeu de ses adversaires. Il resta et il profita de son inaction forcée pour reprendre ses projets de publication. Devant les réclamations universelles, il s'était décidé à reproduire la Table de Sakkarah dans la *Revue archéologique*¹. Vers le même temps, il composait et publiait un *Aperçu de l'histoire d'Égypte* à l'usage des écoles égyptiennes², et il mettait la dernière main à une *Notice des principaux monuments* exposés à Boulak, qui n'était pas un simple catalogue, mais qui constituait un véritable manuel d'archéologie égyptienne où les gens du métier trouvaient eux-mêmes beaucoup à apprendre³. Il savait toutefois qu'on attendait de lui mieux que des œuvres aussi personnelles : le cri pour la publication des monuments, faible encore l'année d'auparavant, commençait à s'enfler, et il sentait qu'il fallait l'entendre enfin sous peine de perdre la confiance dont le monde savant l'avait entouré jusqu'alors.

Gide avait fait faillite, et l'entreprise des *Fouilles* s'était effondrée avec lui : le *Sérapéum de Memphis* demeurait en

conciliation avec le vice-roi et qui est citée dans Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 89.

1. A. Mariette, *la Table de Sakkarah*, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, 1864, t. X, p. 169-186.

2. A. Mariette, *Aperçu de l'Histoire d'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête musulmane*, Alexandrie, Mourès, 1864, in-8°; il y en eut par la suite quatre éditions, en 1867, à Paris, chez Dentu; en 1870, à Paris, chez Vieweg; en 1872, à Alexandrie, et en 1874, au Caire, chez Mourès, sans compter une traduction anglaise due à la plume de son frère Alphonse Mariette.

3. A. Mariette, *Notice des principaux Monuments exposés dans les galeries provisoires du Musée d'antiquités égyptiennes de S. A. le Vice-Roi à Boulak*, Alexandrie, Mourès, 1864, in-8°, 304 p. Il y en a eu en tout six éditions, dont la dernière est de 1876.

détresse à sa cinquième livraison. Il semblait que cette seconde épreuve dût avoir dégouté Mariette des projets trop vastes et l'avoir ramené à des conceptions plus pratiques : il n'en fut rien, et, le 17 juin 1864, il pria Devéria de demander à l'imprimeur Lemercier « un petit devis », qui, d'entrée de jeu, prévoirait quatre volumes, un pour le Sérapéum, un pour Edfou, un pour Thèbes, un pour Abydos et Sakkarah, et « ainsi de suite ». Il préférerait que le trésor égyptien se chargeât de l'ouvrage, mais au besoin il y consacrerait « ses » humbles petits capitaux », et, avec cette facilité à se tromper lui-même qui lui fut familière en pareille matière, il imaginait déjà l'Empereur souscrivant à cent exemplaires, le prince Napoléon à cinquante, le vice-roi à cent, ce qui suffirait à l'indemniser de ses débours. Et il ajoutait : « A tout prix, il faut » que je sorte de cette situation fausse. J'ai planté avec » beaucoup de peine un arbre. Je l'ai littéralement arrosé » de mes sueurs. Je vois les fruits qui commencent à mûrir. » Mais si je ne me hâte, ce n'est pas moi qui les mangerai. » Coûte que coûte je veux aller de l'avant¹. » La négociation fut longue, car Ismaïl-Pacha, si volontiers prodigue pour lui-même, comptait volontiers lorsqu'il s'agissait des autres. Mariette l'avait compris dès le début du règne : « Nous n'aurons plus comme avant à obtenir de ces faveurs » qui nous mettaient si à l'aise. Ismaïl-Pacha calcule, et » avec lui il faut des comptes non seulement en règle (ce » qui est tout naturel), mais ne dépassant jamais d'un cen- » time ce que lui-même a prévu ou ordonné². » Il n'avait pas été long à s'apercevoir, comme dix années auparavant

1. Lettre à Devéria, datée de Boulak, le 17 juin 1864, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxix-xxx.

2. Lettre à Devéria, datée de Béni-Souef, le 2 février 1864, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxiv; Gabriel Devéria l'a datée du 2 février 1863, mais le contexte prouve qu'elle est de 1864 : il y est question, en effet, du voyage de Rougé en Égypte, qui eut lieu pendant l'hiver de 1863-1864.

les ministres de l'Empereur¹, que Mariette ne pratiquait pas toute la rigueur désirable en matière de comptabilité, et il balança plusieurs mois avant de se lancer dans l'affaire. Il accepta enfin le devis que Lemer cier avait dressé à la requête de Devéria, et, le 4 novembre, Mariette put annoncer à son collaborateur qu'il était autorisé à dépenser une somme de 28.000 francs pour la publication : « Comme nous nous con- » tenterons cette année du Sérapéum, vous n'aurez pas à » venir cet hiver en Égypte; mais l'année prochaine nous en- » tamerons Edfon². » Devéria y vint pourtant, en compagnie d'Henri Pereyre, de Surell, d'Arthur Rhoné, celui-là même qui a raconté si joliment les débuts du voyage dans son *Égypte à petites journées*. Il trouva Mariette réconcilié avec le vice-roi, grâce à l'intervention de M. Bravay, et rentré en possession de son bateau³. Toutefois, sa rentrée en grâce n'avait pu empêcher qu'un changement capital ne fût introduit dans le régime des fouilles. Jusqu'alors, Mariette avait bénéficié de la corvée, comme tous les fonctionnaires égyptiens. Nous avons vu plus haut, par l'énoncé des localités et des hommes réquisitionnés pour chacune d'elles au début de sa direction, combien largement Saïd-Pacha faisait les choses à cet égard⁴. Ismaïl n'avait pas été moins généreux, et, en janvier 1864, Mariette avait encore mille hommes à la pioche rien qu'afin de débayer les inscriptions qu'il voulait montrer à M. de Rougé⁵. Cette ressource lui fut enlevée soudain dans le même temps que, pour faire pièce à M. de Lesseps, le vice-roi la supprimait dans l'isthme de Suez. Ismaïl, en veine

1. Voir plus haut, p. LI-LII de cette *Notice biographique*.

2. Lettre datée de Boulak, le 4 novembre 1864, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. XXX-XXXI.

3. Lettre à Ernest Desjardins, du 7 janvier 1865, citée par H. Wal-lon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 89.

4. Voir plus haut, p. xcv-xcvi de cette *Notice biographique*.

5. Lettre à Devéria, datée de Béni-Souef, le 2 février 1864, et citée dans G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxv.

d'économies, en aurait volontiers fini avec les fouilles, mais Mariette les défendit avec tant de vigueur qu'il les sauva : il en fut quitte pour abaisser les frais de 94.500 francs à 53.050, et pour diminuer en proportion le nombre des ouvriers¹.

Malgré cet amoindrissement de ses forces, il avait repris la campagne vigoureusement. Il venait de montrer l'Égypte à Renan, qui s'obstinait à y voir « une Chine née mûre et presque décrépite ». Il avait mené à Edfou Brugsch, alors vice-consul de Prusse au Caire, et il avait décidé Devéria à abandonner ses compagnons pour travailler avec lui², lorsque des incidents inattendus le mirent dans une posture des plus fâcheuses. Pendant l'automne de 1864, le déblayement des sept chapelles et des deux salles hypostyles du temple d'Abydos étant achevé, il avait attaqué la partie méridionale des ruines, en commençant par le long corridor qui conduit du deuxième hypostyle aux chambres inachevées que les Coptes avaient transformées en église³. Le corridor avait été vidé promptement, mais il n'avait pas eu le loisir d'en examiner les inscriptions, lorsqu'un jeune savant allemand, Johannes Dümichen, qui voyageait en Égypte pour la première fois, y remarqua sur l'une des parois de droite un tableau qui le ravit de joie : Sêti I^{er}, assisté de son fils Ramsès, celui qui fut plus tard Ramsès II, y faisait l'offrande à de longues rangées de cartouches qu'il déclarait être ceux de ses ancêtres. C'était une table royale, mais complète d'un bout à l'autre et non pas mutilée misérablement comme celle dont on voit les débris au Musée britannique. Dümichen la copia d'un trait, et il l'expédia à Lepsius qui, sans plus tarder, inséra la copie dans la *Zeitschrift*, dont il venait de prendre la direction, après le départ de

1. H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 89-90, où sont cités quelques fragments des lettres de Mariette à ce sujet.

2. Lettre de Devéria, citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. XXXI-XXXII.

3. Vassalli, *I Monumenti istorici Egizi*, p. 83-84.

Brugsch pour le Caire¹. Dans leur empressement, ils avaient oublié l'un et l'autre de dire qu'elle sortait des fouilles commandées par Mariette : que ce fût un simple oubli, personne n'en a jamais douté de tous ceux qui ont connu comme moi la parfaite loyauté de Dümichen ou de Lepsius, et Mariette lui-même, il me l'a dit souvent, en demeura toujours convaincu. Toutefois, la publication faite à son insu d'un document de cette valeur ne pouvait lui être agréable, quand on songe à l'âpreté avec laquelle il réclamait le droit d'être le premier à divulguer le résultat de ses travaux : « C'est moi qui tire le vin, écrivait-il un » jour à Devéria, il est bien juste que je le boive². » Lorsque Bireh avait traduit la stèle triomphale de Thoutmôsis III, d'après une copie qu'Harris lui avait procurée, il avait protesté avec vigueur, et Rougé s'était fait l'interprète de ses revendications auprès de l'Académie³, puis lorsque Rougé avait parlé de la *Stèle de l'an 400*⁴, il en avait éprouvé quelque mauvaise humeur, bien qu'il eût l'autorisé à copier ce monument : « Peut-être, écrivait-il à Devéria, M. de Rougé » eût-il dû me laisser le plaisir de le faire connaître le premier. Il ne l'a pas voulu. Je n'ai rien à dire⁵. » De fait, il n'avait rien dit en public, et très probablement son mécontentement contre Dümichen serait resté secret, si le correspondant dans le sein duquel il l'épancha avait eu le même sang-froid que Devéria. Ernest Desjardins, au lieu de garder pour lui la confidence, la rendit publique et l'aggrava par

1. Dümichen, *die Sethos Tafel von Abydos*, dans la *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, 1864. p. 81-83.

2. Fragment de lettre cité par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxxix.

3. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, séance du 5 juillet 1861.

4. E. de Rougé, *Lettre à M. Guigniaut*, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, t. IX, 1864, p. 128.

5. Lettre à Th. Devéria, datée de Béni-Souef, le 2 février 1864, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxv.

les commentaires violents qu'il y joignit. La presse politique se mêla de l'affaire et voulut voir une question d'honneur national dans ce qui n'était qu'une pique d'amour-propre entre deux savants. Dümichen s'offensa à bon droit, et il parlait déjà de duel, lorsque Mariette, ennuyé de la tournure que l'affaire avait prise, lui écrivit une lettre fort digne et fort courtoise, dans laquelle il lui reconnaissait comme au premier venu le droit de copier, de publier et de traduire tout ce qui se découvrait en Égypte par ses soins, pour le compte du vice-roi : « Mais, à côté de cette question de droit strict sur laquelle je ne diffère d'opinion » avec personne, il y avait la question de délicatesse et de » convenance que je n'envisage pas de la même façon que » M. Lepsius... Je n'hésite pas à dire qu'en publiant le » premier un monument inédit sans même nommer celui à » qui la découverte est due, M. Lepsius a mal agi envers » moi. Depuis de longues années, je sacrifie mon temps, » mes soins, mes fatigues, je dirai même ma santé, à une » œuvre plus ingrate et plus difficile qu'on ne pense. A ce » point de vue, je méritais de la part de M. Lepsius plus » d'égards, et si M. Lepsius avait tenu absolument à passer » par-dessus les convenances en ne me laissant pas cueillir » le premier fruit d'un arbre que j'ai planté, il eût dû tout » au moins prononcer mon nom¹. »

Dümichen et Mariette restèrent brouillés toute leur vie, malgré les sentiments d'estime réciproque qui finirent par s'établir entre eux lorsque la première irritation fut passée²,

1. Pour la bibliographie de cet incident, je renvoie au résumé qu'en donna Chabas, *Œuvres diverses*, t. II, p. 365-367, 397-413.

2. Lettre de Mariette à Dümichen, datée de Boulak, le 2 mars 1865, publiée dans *l'Égypte* du 9 mars suivant, et reproduite par Chabas dans la seconde de ses *Recues rétrospectives*; cf. Chabas, *Œuvres diverses*, t. II, p. 404-407.

3. J'en ai recueilli l'expression dans la bouche de Mariette, et dans la correspondance que j'ai entretenue avec Dümichen.

et l'incident semblait être clos, lorsque Chabas le rouvrit sans nécessité bien évidente. Mariette avait toujours témoigné d'une grande admiration pour les travaux de Chabas. Dès 1860, il lui écrivait : « Je vous offre tous mes services, sans » arrière-pensée, et dans le seul but de vous être agréable, » tout en servant la science¹. » Chabas lui avait répondu assez tièdement : « Ce qu'il me faut uniquement, ce sont » surtout des textes à traduire et à publier; mais, ajoutait- » il, je ne suppose pas que vous puissiez disposer de cette » manière de ceux qui vous tomberont sous la main². » Et de fait Mariette n'avait recueilli encore aucun texte qui fût de nature à intéresser Chabas, mais il ne lui en voulait pas moins de bien pour cela, et, deux ans plus tard, il s'était mis en tête de le faire décorer. Il venait en effet d'amener Saïd-Pacha à Paris³, et le succès qu'il avait remporté lui assurait une autorité incontestable auprès des puissants du jour. « Ce » n'est pas moi, écrivait-il à Chabas, qui conduis l'opinion » publique dans l'appréciation de vos ouvrages. Cependant » je vous dirai que, tout humble que je suis, je viens d'avoir » l'occasion de faire en très bon lieu une campagne en votre » faveur. Un coin du boisseau a été levé et un filet de lu- » mière a paru. Il en sortira peut-être un bout de ruban » rouge que vous pourrez accrocher à votre boutonnière » avec orgueil, car vous êtes de ceux qui l'ont le plus mé- » rité⁴. » Il se démenait si bien que Devéria disait deux mois plus tard : « Je ne sais quand il y réussira, mais il y » réussira, j'en suis sûr, et il aura raison⁵. » Les rapports

1. Lettre datée de Louxor, le 1^{er} février 1860, et citée tout au long par Ph. Virey, *François-Joseph Chabas*, p. xxiv.

2. Lettre du 10 mars 1860, citée par Ph. Virey, *François-Joseph Chabas*, p. xxvi.

3. Voir plus haut, p. cxxi-cxxvii de cette *Notice biographique*.

4. Lettre du 9 octobre 1862, citée par Ph. Virey, *François-Joseph Chabas*, p. xlv, note 1.

5. Lettre du 6 décembre 1862, citée par Ph. Virey, *François-Joseph Chabas*, p. xlv. Chabas regut la croix en août 1861 seulement.

étaient donc excellents entre les deux hommes; toutefois, Chabas, qui entretenait une correspondance très suivie avec les égyptologues anglais, s'était laissé influencer à la longue par l'opinion qu'ils avaient de Mariette, et cette opinion n'était pas toujours favorable. Birch se faisait auprès de lui l'écho de ceux de ses compatriotes qui, visitant l'Égypte, en rapportaient l'impression que les monuments n'étaient pas assez surveillés; il estimait d'ailleurs que Mariette était bien lent à publier ses textes, et Sharpe abondait dans le même sens¹. Tout récemment encore il avait été le confident du désappointement que des savants venus exprès de Londres avaient éprouvé, lorsque Rougé leur avait communiqué, en transcription latine et non dans les hiéroglyphes originaux, les documents que Mariette lui avait confiés². Les attaques brutales dont Dümichen et Lepsius étaient l'objet dans les journaux changèrent son mécontentement sourd en indignation agissante : sans s'inquiéter de savoir si ses relations avec Mariette n'en seraient pas compromises, il écrivit une lettre à *la Presse* pour rectifier les faits, puis, sur refus d'insérer, il publia en une brochure spéciale ce qu'il avait à dire. Ce n'eût été que demi-mal s'il avait modéré son ton, et s'il s'était borné à redresser l'injure des savants allemands; mais, son tempérament batailleur l'emportant, il passa de la défensive à l'offensive. Il reprocha à Mariette la lenteur qu'il mettait à publier ses richesses, il impliqua Rougé dans l'affaire, et il affaiblit par le ton passionné de sa polémique les bons effets qu'elle aurait pu produire. Tous ceux qui, en France et ailleurs, portaient de l'amitié à Chabas s'affligèrent sincèrement, en lisant ces brochures, de voir qu'ayant presque partout raison dans le fond, il n'eût pas su restreindre sa fougue et imprimer résolument à son opinion une allure plus modérée³.

1. Ph. Virey, *François-Joseph Chabas*, p. LVII, notes 3-4.

2. Chabas, *Œuvres diverses*, t. II, p. 375-376.

3. Les trois opuscules qu'il publia sur ce sujet, et qu'il réunit sous le

Mariette fut surpris douloureusement de recevoir l'attaque du côté où il pensait n'avoir à subir que la critique amicale. Elle lui parut d'autant plus injuste qu'au moment même où elle se déchainait, il multipliait les efforts pour donner enfin satisfaction aux réclamations des savants. Ismaïl-Pacha venait de décréter la participation de l'Égypte à l'Exposition qui se préparait à Paris pour 1867 : l'antiquité y devait nécessairement tenir une place considérable, et le Pacha, qui s'en rendait compte, avait inscrit Mariette parmi les commissaires généraux. Il lui promettait des sommes très fortes, dont une partie notable serait consacrée à la publication des résultats obtenus par le Service des fouilles depuis sa fondation. Il en était résulté une modification nouvelle dans le projet convenu quelques mois plus tôt. Le *Sérapéum*, qui était proprement l'affaire du gouvernement français, ne figurait plus au programme, et on l'avait remplacé par un volume qui comprenait, outre les cinq stèles du Gebel Barkal, le temple complet de Sêti I^{er} à Abydos; Dendérah suivait et, après Dendérah, les autres monographies projetées. Devéria était demeuré près de trois mois chez Mariette à Boulak. Il avait copié les stèles de Barkal, tâche difficile, mais à laquelle il avait consacré tout son temps avec le plus grand plaisir¹, puis il était rentré en France, afin de dessiner les planches, sauf à revenir l'année suivante, s'il y avait lieu, afin de compléter son œuvre. L'achèvement du premier volume était donc assuré à la date voulue, mais Mariette aurait souhaité présenter vers le même moment un volume de Dendérah, dont Devéria, écrasé de besogne, ne pouvait se charger. Il chercha donc ailleurs et, sur le

titre de *Revue rétrospective*, ont été publiés au t. II de ses *Œuvres diverses*, p. 365-456. On verra dans la notice de Virey, *François-Joseph Chabas*, p. LXVI-LXXII, l'histoire de cette querelle, résumée à l'aide des lettres adressées à Chabas par divers savants.

1. Lettre de Th. Devéria, datée de Boulak, le 5 avril 1865, et publiée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxxv.

conseil de Brugsch, il essaya d'attirer en Égypte le célèbre dessinateur Weidenbach, à qui nous devons les meilleures planches des *Denkmäler*¹. Tandis que la négociation allait bon train, Mariette fut frappé d'un coup terrible. Le choléra avait envahi l'Égypte brusquement, et, depuis près de huit mois, il sévissait avec une violence rare : non seulement les indigènes périssaient par milliers, mais les colonies européennes étaient éprouvées cruellement². Mariette avait voulu d'abord renvoyer sa femme en Europe avec ses enfants, mais elle avait refusé de partir, et la famille entière s'était serrée autour du chef, l'accompagnant dans ses courses à travers l'Égypte, et se reposant à Boulak dans l'intervalle de deux voyages. L'épidémie déclinait, lorsque, le 13 août, Brugsch, qui venait souvent se consoler auprès de son ami des soucis de sa position, trouva les Mariette « assis » dans un berceau de leur jardin, devant le Musée. Je me » joignis à eux et bientôt la conversation s'anima. C'était » le soir, le soleil descendait déjà vers l'ouest et le crépuscule montait doucement, quand soudain une chouette, » qui s'était posée sur une des saillies de la corniche, au-dessus de la porte du Musée, poussa à plusieurs reprises » son cri aigu. M^{me} Mariette en parut s'effrayer et c'est » presque avec angoisse qu'elle me dit : « Veut-elle appeler » l'un d'entre nous ? » Trois heures après, elle ressentit les » premières atteintes du mal. Au milieu de la nuit, je fus » mandé au Musée, et je trouvai la malheureuse femme » à l'agonie déjà³. » Les soins que l'un des membres de la mission envoyée de France pour combattre le fléau, le Dr Victor Revillout, lui prodigua jusqu'au bout avec dévouement ne réussirent pas à la sauver : elle expira le

1. Ph. Virey, *François-Joseph Chabas*, p. LXX, d'après une lettre de Leemans à Chabas, en date du 2 juillet 1865.

2. Voir dans Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 258-261, la description des ravages que l'épidémie fit alors parmi les Européens.

3. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 261.

14 août à l'aube, et elle fut enterrée le jour même dans le cimetière catholique du Vieux Caire.

Quatre ans plus tôt, en 1861, Mariette avait perdu l'aînée de ses filles, Marguerite-Louise¹, et il en avait souffert cruellement : la mort de sa femme le laissa comme désespéré. Elle n'avait pas été seulement pour lui la compagne affectueuse et dévouée des mauvais jours ; elle avait été la maîtresse de maison économe, active, prévoyante, qui, pendant les années de misère, avait su lui masquer la gêne du logis et lui rendre la pauvreté souriante, pendant les années de richesse relative, s'était efforcée d'enrayer la dépense excessive et de maintenir l'équilibre du budget domestique. Si elle n'avait pas réussi toujours à éviter les dettes, du moins avait-elle travaillé sans cesse à les amortir, et c'est à elle seule que Mariette le devait s'il s'était toujours trouvé libre de toute servitude pécuniaire. La sœur de Mariette, Sophie, puis ses deux filles, Joséphine-Cornélie et Sophie, prirent, selon les circonstances, la direction de sa maison, mais elles ne pouvaient avoir sur le frère ou sur le père l'empire que la femme avait exercé ; elles le laissèrent s'enfoncer peu à peu dans les difficultés d'argent qui troublèrent la fin de sa vie. Le premier désespoir passé, il réagit violemment, et les travaux préliminaires de l'Exposition lui fournirent un dérivatif puissant à sa douleur. Weidenbach, conseillé par Lepsius, avait refusé de le rejoindre en Égypte² : il renonça momentanément à son volume de Dendérah, mais il n'en poussa que plus vivement celui d'Abydos, puis il acheva dans tous ses détails le programme de la section égyptienne, et il en poursuivit l'exécution pendant la fin de l'année 1865 et pendant toute l'année 1866. Dès le mois d'octobre, il avait appelé Devéria par dépêche télégraphique, ne lui concédant que juste quarante-cinq heures pour

1. E. Deseille, *Auguste Mariette*, p. 88.

2. Ph. Virey, *François-Joseph Chabas*, p. LXX, d'après une lettre de Lepsius lui-même, en date du 31 août 1865.

obtenir l'autorisation de l'État français et pour se congédier de sa famille¹. Malgré la brièveté du délai, Devéria avait été exact au rendez-vous, et ils étaient partis pour la Haute-Égypte en compagnie de Vassalli, avec l'attirail d'échelles et d'échafauds destiné à faciliter leurs travaux. Ils avaient copié à Abydos ce qui était actuellement à découvert dans le temple de Sêti I^{er}. A Dendérah, ils avaient estampé et transcrit « tout ce qui mérite publication, c'est-à-dire quatre » cents bas-reliefs et inscriptions ». Une pointe poussée jusqu'à la cataracte, afin de montrer les rapides aux enfants du vice-roi, leur fut une occasion de recueillir sur l'île de Séhel, à Assouân et dans les environs, bon nombre de proscynèmes hiéroglyphiques entièrement inédits². De retour au Caire, Devéria, en attendant le retour du printemps, aida son ami à coordonner ces documents pour « la » grande publication qui se prépare en ce moment par ordre » du khédive³ ». Sitôt qu'il fut rentré en France, il s'attela au volume d'Abydos, et il en remit les premières planches au lithographe Gohier.

Le sort de sa publication assuré, Mariette aborda la seconde partie de son plan. Il avait résolu de réunir l'ensemble de l'exposition égyptienne dans un palais unique qui se dresserait isolé sur l'une des régions les plus fréquentées du parc planté au Champ-de-Mars. Comme l'édifice devait avoir la forme d'un temple égyptien, on lui avait suggéré sans tarder l'idée de le bâtir en granit, le granit étant, croyait-on alors, la pierre favorite des architectes de Pharaon, mais il s'était récrié : « Quelle hérésie ! tous les » temples égyptiens sont construits en grès ! » C'était donc

1. G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxxvi.

2. Ils ne furent publiés que dix ans plus tard dans les *Monuments divers*, pl. 70-73.

3. Lettre de Devéria à M. de Nieuwerkerke, datée de Boulak, le 6 mars 1866, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xxxvi-xxxviii.

pour le grès que l'on s'était décidé, ou plutôt, pour des blocs de plâtre que l'on soupoudrait de sable au bon moment, afin de leur prêter l'aspect du grès : seuls, les sphinx qui précédaient l'entrée seraient en simili-granit. « Je crois bien, » écrivait-il au cours de la discussion, que le temple sera » le morceau saillant de l'exposition égyptienne. En tout » cas, ce sera un édifice qui sera très regardé. Nous allons » faire, en effet, pour l'art égyptien, ce que le prince Napoléon avait fait pour l'art de Pompéi. Ce sera moins un » monument destiné à contenir quelque chose qu'une étude » en quelque sorte vivante d'archéologie¹. » Le décor intérieur en devait être purement pharaonique, dans les salles réservées aux monuments antiques; « mais, continuait-il, » j'ai cru devoir mettre un peu d'eau dans le vin à propos » de la travée où nous exposerons notre riche collection » d'antiquités arabes. Habiller le sultan en momie, entourer » les arabesques d'or des coupes du sultan Hassan de scarabées et de sceptres à tête de coucoupha, me paraît, en » effet, bien hardi. Pour cette travée, j'ai donc mitigé un » peu le style antique. » Parmi cette résurrection du passé, les produits de l'industrie moderne paraîtraient misérables, les cuivres du Khan Khalili, les tissus d'Akhmim et de Méhallet-el-Kobra, les sparteries d'Esnéh, tout ce qu'il appelait des *saletés*². « Les antiquités égyptiennes d'un » côté, les antiquités arabes de l'autre, ne feront guère » valoir l'Égypte moderne; mais qu'y faire³? »

Ce point établi, il ne suffisait pas d'envoyer à Paris un plan général et de s'en remettre pour le détail aux architectes de l'Exposition. Motifs de décoration, tableaux, ins-

1. Fragments de lettres à Charles Edmond, commissaire général de l'Exposition égyptienne, cités par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 92.

2. H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 92.

3. Lettre du 3 mai 1866, adressée à Charles Edmond, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 94.

eripions, il fallait que tout fût exact, correect, bien en place. Pour les inscriptions, il avait Brugsch sous la main, et il l'avait chargé de la besogne. « Je rédige mon texte, » j'intercale de mon mieux dans une copie les hiéroglyphes » copiés par moi sur les monuments ; Brugsch arrive à son » tour et écrit les hiéroglyphes sur une pierre lithogra- » phique. » De ce côté-là donc sa sécurité était complète, mais lorsqu'il voulait obtenir des dessinateurs que le Ministère égyptien lui avait délégués pour réaliser ses idées de décoration, l'obéissance à ses ordres, les difficultés se multipliaient. « A chaque instant, le dialogue suivant » s'engage entre M. Schmitz et moi : Monsieur Mariette, » ne vous semble-t-il pas que cette ligne serait un peu plus » élégante si elle était arrondie par en haut ? — Monsieur » Schmitz, soyez calme ; les Égyptiens ont fait cette ligne » plate ; si elle est raide, ils en sont responsables, et non » pas nous. — Cependant, monsieur Mariette, il va de soi » qu'une ligne qui commence de cette façon ne peut tour- » ner brusquement et finir de cette autre façon. Le bon » goût... — Mettez, monsieur Schmitz, votre bon goût dans » votre poche. Nous faisons de l'égyptien antique. L'égyptien antique met des yeux de face sur des têtes de profil ; » il plante les oreilles sur le haut du crâne comme un » plumet de garde national. Tant pis pour l'égyptien » antique. Quant à nous... — Je comprends ; mais ce sera » bien laid... La conversation dure ainsi un quart d'heure. » Après quoi, c'est M. Ulysse qui arrive. Ici le discours » prend une tournure inverse : — Monsieur Mariette, le » dessin que vous avez fait est si joli que je ne puis le » croire antique. C'est arrangé. J'ai consulté Owen, Prisse » d'Avennes et la tombe de Ménéphthah I^{er} dans la nécropole » de Thèbes : évidemment c'est là de l'égyptien antique » ou je ne m'y connais pas. Comment donc se fait-il que » votre dessin... — Monsieur Ulysse, mon dessin est copié » sur un monument que vous ne connaissez pas, voilà tout.

» — Copié ? — Copié ! Cette observation coupe court à la
» discussion pour quelques moments. Dix minutes après,
» M. Ulysse revient : « Monsieur Mariette, voici un petit
» projet dont je suis l'auteur et que je vous sou mets. En voilà
» un qui n'est pas arrangé. Placez-vous à cent cinquante pas,
» et du premier coup d'œil vous serez surpris du cachet...
» J'interromps M. Ulysse pour dire : Monsieur Ulysse, malgré
» Owen, Prisse d'Avennes et la tombe de Ménéphthah 1^{er},
» votre dessin n'a rien d'égyptien. — Cependant, monsieur
» Mariette... — Cependant, monsieur Ulysse... » Vadius
» et Trissotin entrent ici en scène. Comme je n'ai jamais
» su jouer la comédie, je m'esquive¹. » A mesure que les
expositions sont devenues fréquentes, nous avons dû batailler
contre des Monsieur Schmitz ou des Monsieur Ulysse d'oc-
casion sans parvenir toujours à leur imposer le respect du
style égyptien.

La lutte avait secoué Mariette et lui avait ranimé sa gaieté.
Il voulait tout voir, tout ordonner, tout exécuter par lui-
même, jusqu'à la couleur de ses tableaux et de ses frises,
et quand l'interlocuteur se récriait contre ses exigences de
savant et lui demandait qui pourrait les satisfaire, il ré-
pondait « comme Médée : Moi² ! » Et il se prodiguait,
repartant en plein été pour le Saïd, afin de s'y procurer
des pièces qu'il jugeait indispensables au succès de son
Exposition. Il voulait en effet que la section antique apparût
aux yeux de la France et du monde comme une reconsti-
tution parfaite de la civilisation égyptienne, histoire, reli-
gion, coutumes, art, ethnographie, et, afin d'y réussir, il
mettait à contribution largement le musée et les provinces.
Au musée il empruntait ses chefs-d'œuvre, les uns en
moulages, comme le Khéphrèn, les autres en originaux,

1. Lettre à Charles Edmond, datée du Caire, le 6 juillet 1866, et citée
par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 92-93.

2. Lettre à Charles Edmond, datée de Sakkarah, le 6 septembre 1866,
et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 94.

comme le Cheikh el-Beled et l'Amenertas, ses statues moindres de l'Empire memphite, ses statuettes de divinités, ses amulettes, ses bronzes, ses ustensiles, ses outils : la province devait lui fournir, sous les espèces de crânes ou de momies, les individus qui avaient fabriqué ces belles choses, et vivants les descendants authentiques de ces individus. Les types modernes ne furent pas difficiles à rassembler. « Au point de vue scientifique, écrivait-il à Charles Edmond, deux questions surtout sont à soigner : » C'est d'abord celle des Sémites, qui peuplaient le lac » Menzaléh et qui me paraissent les descendants des anciens » Hyksos... Il y a ensuite la question des Couschites de » Khartoum, race de noirs et non pas de nègres. Il faut » savoir, une fois pour toutes, à quoi s'en tenir sur ces gens » à peau noire, à cheveux lisses, au nez aquilin. Voilà deux » points qui intéressent plus particulièrement la science des » antiquités. Quant à la question anthropologique proprement dite, nous vous enverrons : 1° des fellahs, de ceux » qui, par leur conformation, se rapprochent le plus des » statues de la IV^e dynastie (6000 ans) : on ne niera pas que » ceux-ci ne soient de vrais Égyptiens ; 2° des Nubiens, race » de Berbères à étudier ; 3° enfin des nègres du Haut-Soudan... Tout cela, vous le voyez, fera une tribu d'Égyptiens » assez nombreuse. On pourra en employer quelques-uns » comme gardiens à l'intérieur du temple et dans les galeries proprement dites de l'Exposition¹. » Les types morts se laissèrent saisir moins aisément. Le hasard voulut pourtant que Vassalli, qui avait toujours porté de l'intérêt aux théories anthropologiques, eût conservé les plus beaux crânes qui étaient sortis de terre au cours des fouilles qu'il avait dirigées. Il avait recueilli à Sakkarah et à Gizéh quelques spécimens de l'époque memphite, à Drah abou'l-Neggah et à

1. Lettre à Charles Edmond, datée de Boulak, le 3 mai 1866, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 139-140.

l'Assassif des têtes des deux époques thébaines, un peu partout, mais de préférences dans la grotte de Maabdelh, des crânes d'époque grecque et romaine¹ : l'ensemble montait à environ deux cents pièces suffisamment datées², qu'il donna à Mariette et que celui-ci offrit plus tard au musée de la Société d'anthropologie à Paris. Il envoya en même temps Vassalli chercher des momies à l'Assassif, dans le voisinage du temple de Dêir el-Baharî, aux endroits où les sondages des années antérieures lui avaient appris qu'on avait le plus de chance d'en rencontrer de belles. Six cercueils étaient intacts, et lorsque Mariette ouvrit l'un d'eux pour apprécier l'état du contenu, il constata que la momie était d'excellente apparence et qu'elle avait à côté d'elle un rouleau de papyrus contenant des portions considérables du livre des Morts ; sur quoi il donna l'ordre d'expédier le lot complet à Paris³. « Rien n'y a été touché, écrivait-il à Charles » Edmond ; vous les verrez telles qu'elles sont sorties du sein » de leur mère... Si le cœur lui en dit, S. M. l'Empereur, » notre auguste maître, pourra venir assister en personne » au démaillotage de ces intéressants sujets des Pharaons... » Il y aura là une excellente étude à faire, sur le vif, des pro- » cédés d'embaumement en usage dans l'ancienne Égypte⁴. »

Les collections étaient prêtes à partir et le gros œuvre du temple était achevé comme il convenait, grâce à l'amitié de Charles Edmond ; rien ne le retenait plus en Égypte, et pourtant il ne recevait pas encore l'ordre de se rendre à Paris, afin d'y mettre la dernière main à son exposition. Il pria le commissaire général de le mander d'urgence auprès de lui. « La construction couverte, achevée, parachevée par vous,

1. Vassalli, *I Monumenti istorici Egizi*, p. 74-75.

2. Lettre à Charles Edmond, du 3 juillet 1866, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 140.

3. Vassalli, *I Monumenti istorici Egizi*, p. 145.

4. Lettre à Charles Edmond, datée de Gournah, le 4 octobre 1866, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 140.

» n'est que le commencement de la besogne. Il reste le plus
» difficile, le plus délicat, le plus long, le plus décisif à faire.
» Les lignes architecturales toutes froides ne signifient pas
» grand'chose. Ce qui donnera le *chic* suprême à notre
» œuvre, c'est la peinture. Par la peinture, notre tableau
» sera beau ou laid, réussi ou manqué. Nous touchons donc
» en ce moment à la crise, au vif de la question. Mainte-
» nant, je vous déclare que vous ne pouvez faire aucune
» peinture sans moi, et je vous déclare en même temps que
» quatre mois ne seront pas de trop pour mener à fin l'en-
» treprise des peintures. Il faut donc que j'aille à Paris le
» plus tôt possible. Voilà le premier point que je voulais
» mettre sur notre *i*. Quant aux détails d'exécution, ils
» seront assez difficiles à obtenir. Pour l'extérieur, j'ai pris
» sur place toutes les notes désirables, et je peindrais notre
» façade les yeux fermés. En ce qui regarde les couloirs et
» l'intérieur, j'emporte trois cents modèles ou sujets de
» tableaux, tous faits, tous finis, prêts à être copiés. Mais
» il me faudra des artistes. La salle surtout nous prendra
» du temps. Tout entière consacrée à l'Ancien-Empire,
» elle sera aussi de beaucoup la plus intéressante ; mais,
» encore une fois, du monde intelligent sera nécessaire.
» Donc, la situation se résume en ceci : 1° Mon plus pro-
» chain départ pour la France ; croyez-en mon expérience,
» il n'est juste que temps ; 2° aussitôt arrivé, organisation
» d'un personnel d'artistes (au moins deux ou trois) et
» commencement des travaux¹. »

Charles Edmond lui obtint le congé qu'il réclamait avec une si juste instance. Il vint s'installer à Paris pendant près d'une année, et, afin de se trouver plus près de l'Exposition, il loua, rue de Lafontaine, dans le bas d'Auteuil, pas bien loin de son ami Desjardins, une maison avec un jardinet. C'est là

1. Lettre à Charles Edmond, datée du Caire, le 27 octobre 1866, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 141.

que je le connus, au mois d'avril 1867, et que je reçus de lui les textes inédits sur lesquels je composai mes premiers mémoires¹. A ce moment, le programme qu'il s'était tracé avait été accompli de point en point, avec quel éclat et quel succès tous ceux qui le savent eurent la bonne fortune d'assister à cette Exposition. Le temple égyptien ne désemplissait pas, et les visiteurs, qu'une curiosité banale y attirait d'abord, s'y sentaient retenus par l'originalité du décor et par l'art ingénieux avec lequel les monuments les plus caractéristiques s'imposaient à leur attention. Le Catalogue, que Mariette avait extrait à leur usage de sa belle *Notice* du Musée de Boulak, leur expliquait ces merveilles d'une manière si claire et si précise, qu'ils avaient bientôt fait de saisir l'esprit de la civilisation qui les avait produites². Ils étaient entrés méfiants et presque hostiles à l'égard de l'Égypte; ils sortaient convertis à ses traditions et pleins d'admiration pour la puissance de son génie³. Les savants que leurs études avaient toujours retenus en Europe ne furent pas moins émerveillés que les profanes. S'il s'en trouva quelques-uns parmi eux pour voir, comme Chabas⁴, les fautes que les peintres parisiens avaient glissées dans les inscriptions et qui avaient échappé à l'attention des correcteurs, Devéria, Mariette et Brugsch, la plupart, fermant les yeux sur ces taches légères, avouèrent que la réalité dépassait encore ce qu'ils s'étaient imaginé sur la foi des dessins et des photographies. Le triomphe fut com-

1. On trouvera le récit des circonstances qui me mirent en rapport avec lui dans l'*Avertissement* que j'ai placé en tête du t. III de mes *Études de Mythologie et d'Archéologie*.

2. A. Mariette, *Description du Parc égyptien*, 1867, Paris, Dentu, in-18, 102 p.

3. J'ai pu constater combien l'impression avait été vive sur ceux de mes camarades d'École normale avec lesquels j'eus l'occasion de visiter alors la Section égyptienne, Van den Berg, Henri Marion, Mamet, Olivier Rayet, Staub, Edmond Perrier.

4. Chabas, *Réponse à la Critique*, p. 102-103.

plet, et pour l'Égypte antique, et pour celui qui s'entendait si bien à en présenter les richesses.

VI

Les grandes victoires ont souvent un lendemain aussi douloureux que celui des grandes défaites. Mariette avait été comblé d'honneurs : il avait été promu à la seconde classe de l'Aigle rouge de Prusse, le 18 février 1877, et à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur, le 30 juin ; il avait reçu les compliments de tous les souverains qui visitèrent l'Exposition ; il avait été félicité publiquement par le Khédive que son triomphe rendait éloquent ; et pourtant il n'était pas encore rentré au Caire que le désenchantement commençait déjà. La vue des statues et des bijoux de la reine Ahhotpou avait rallumé dans la Cour impériale les convoitises qu'il avait cru étouffer à jamais cinq années auparavant¹ : pourquoi la plupart des pièces qui étaient venues en France n'y demeureraient-elles pas ? L'Impératrice les demanda en cadeau au vice-roi, et Ismaïl-Pacha, pris au dépourvu, n'osa pas les lui refuser directement. Il accorda, mais à condition que Mariette ratifierait la cession : « Il y a, dit-il, quelqu'un de plus puissant que moi à » Boulak, c'est à lui qu'il faut vous adresser en dernier » ressort. » M^{me} Cornu se chargea d'acheter le consentement, et posa la question en termes si précis que Mariette ne put, comme la première fois, affecter de ne pas avoir compris. Il n'y avait rien qu'elle ne fût prête à promettre pour vaincre ses répugnances, la direction de l'Imprimerie impériale, ou de la Bibliothèque, un siège de sénateur, une place parmi les savants qui recueillaient des maté-

1. Voir plus tard, p. cxxii-cxxiii de cette *Notice biographique*.

riaux pour la Vie de Jules César¹. Mariette opposa à la négociatrice une fin de non-recevoir catégorique, et il se brouilla avec elle. Repoussé sur ce point, on ne voulut pas s'avouer battu, et l'un des chambellans revint à la charge de la part du général Fleury. « Très adroitement et sans » avoir l'air d'y toucher, on m'a offert le titre et les ap- » pointements de conservateur au Louvre. J'ai bien vite » accepté; mais, le lendemain même, le lièvre des bijoux à » donner a été levé! Vous pensez bien que, sur mon » refus, le titre et les appointements sont tombés à l'eau². » C'était une rente annuelle de 7.500 francs qu'il perdait, et, chose plus grave, l'appui direct que l'Empereur lui avait prêté jusqu'alors; le Khédive, que sa fermeté dégageait, lui en sut gré pour le moment, puis, par la suite, le sentant mal en cour, il n'hésita point à le traiter avec un sans-façon inusité. Mariette ne se dissimula pas un instant qu'en manquant de complaisance, il avait affaibli beaucoup sa position, mais il ne regretta jamais ce qu'il avait fait. Certes, il eût aimé voir au Louvre, à côté des trophées du Sérapéum, ces monuments qu'il aimait plus que ses propres enfants³, mais la France l'avait cédé à l'Égypte pour qu'il conservât les antiquités sur le sol même qui les avait portées : son devoir était de les défendre fidèlement, envers et contre tous, même contre ses compatriotes. Que serait-il arrivé d'ailleurs, s'il avait faibli en cette occasion et accordé à la France la part que celle-ci réclamait? Demain, l'Angleterre aurait réclamé la sienne, puis l'Allemagne, puis l'Autriche, puis d'autres encore, et il ne serait bientôt plus rien demeuré du Musée de Boulak, de même qu'il

1. E. Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 148-151.

2. Lettre datée de Boulak, le 12 août 1868, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 143.

3. Le vicomte de Vogüé, à propos du Cheikh el-Beled, nous représente « le bey disant à M^{lle} Mariette, en lui montrant ce vieil Égyptien : « Tiens! je l'aime mieux que toi. »

n'était rien resté du Musée fondé jadis par Mohammed Ali¹.

De retour au Caire, les ennuis se multiplièrent autour de lui. Et d'abord, son service s'était désorganisé durant son absence : on devait onze mois de solde aux employés du Musée, et on avait renvoyé les menuisiers et les marbriers, faute d'argent². Déjà, vers la fin de 1865, le vice-roi lui avait supprimé les dernières corvées d'ouvriers qu'on lui conservait dans la Basse-Égypte, et il avait dû interrompre les fouilles de San en pleine activité³. Il avait pensé que la suspension serait momentanée et que, l'Exposition terminée, les hommes lui seraient rendus, mais il n'en fut rien ; à partir des dernières semaines de 1867, il n'eut plus à sa disposition que les quelques centaines d'ouvriers qu'il pouvait payer sur son maigre budget. Son bateau même lui avait été enlevé, et il ne l'avait recouvré qu'en menaçant de donner sa démission. Il se décida à partir aussitôt, afin de remettre en train quelques chantiers, celui de Sakkarah, où il n'eut plus que cinquante hommes, surtout celui d'Abydos, qu'il n'avait pas vu depuis quinze mois et qu'il avait hâte d'inspecter. « Vaguement, je sens là un bon travail à faire, écrivait-il » à Desjardins. Il y a d'abord des tombeaux de rois à » trouver dans ce berceau de la monarchie égyptienne. Il » y a ensuite le tombeau d'Osiris, le pendant du Sérapéum » et bien plus célèbre encore que le tombeau d'Apis⁴. » Ses plans furent bouleversés au dernier moment par le vice-roi, « qui a tenu absolument à faire des fouilles lui-même à » Thèbes. Ce qui arrivera est facile à prévoir. Si on trouve

1. J'ai raconté cet épisode à peu près dans les termes mêmes où Mariette me le raconta à Pont-de-Briques, en 1877.

2. Lettre du 4 janvier 1868, citée par E. Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 152.

3. Vassalli, *I Monumenti istorici Egizi*, p. 38.

4. Lettre du 4 janvier 1868, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 97, note 2.

» quelque chose, il dira que je l'ai enterré la veille : sur-
» prise des têtes couronnées; si on ne trouve rien, il m'ac-
» cusera de maladresse. De toutes les façons, je vois ce
» voyage de mauvais œil. Du reste, à moins de trouver
» des trésors en or ou en argent, le plus important papyrus,
» la stèle la plus instructive ne seront jamais jugés que de
» médiocre valeur¹. » La tournée, entreprise dans ces condi-
tions, ne produisit que des résultats insignifiants : on
fouilla, mais avec si peu d'hommes que les travaux devaient
rester presque infructueux². Au Musée, les affaires ne
marchaient pas beaucoup mieux. Il avait fallu remettre en
place les monuments qui avaient fait le voyage de Paris, et,
à mesure qu'on les déballait, on constatait qu'ils avaient
souffert grandement du voyage. Quatre des statues en cal-
caire de l'Ancien-Empire avaient été brisées. L'Amenertas
avait eu le nez cassé par un emballer maladroit, qui avait
perdu l'un des menus fragments et recollé les autres au
hasard : elle était devenue camarade. Enfin, le Cheikh el-
Beled avait été moulé pour le compte d'un amateur ou d'un
industriel peu délicat. « La tête a énormément souffert.
» Les substances qui forment les yeux se sont comme
» voilées, et le regard est éteint; l'enveloppe de bronze
» s'est oxydée, et en s'oxydant s'est dilatée, et en se dila-
» tant a fait sortir de son alvéole une pièce du front du
» bonhomme. Même observation pour la joue droite dont
» un morceau rapporté dans l'antiquité va tomber. Il en
» résulte que cette harmonie qui donnait à l'ensemble
» de la figure du Cheikh el-Beled un aspect si vivant
» est détruite, sans compter d'énormes taches blanches
» qui ont poussé de tous côtés, comme une maladie de

1. Lettre en date de Béni-Souef, le 6 janvier 1868, citée par Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 96-97.

2. Lettre à Ernest Desjardins, en date du 7 mars 1868, citée par Wal-
lon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 97-98.

» peau¹. » Après cela, on ne s'étonnera plus qu'il se sentit de nouveau tenté d'abandonner la partie et de se rapatrier en France.

Une infraction à l'étiquette, qu'il commit dans l'automne de cette année 1869, faillit amener la crise. Ismaïl-Pacha était allé rendre visite au Sultan, et, à son retour, les hauts fonctionnaires avaient été invités, selon l'usage, à venir lui souhaiter la bonne arrivée dans son palais d'Alexandrie. Mariette avait cru que les besoins du service lui seraient une excuse valable à le dispenser de cette corvée, mais ses jaloux ne se firent pas faute de signaler son abstention au vice-roi, et celui-ci l'apostropha violemment la première fois qu'il se présenta au palais. Mariette sortit de l'audience résolu à se démettre, puis la réflexion le ramena bientôt à une appréciation plus réelle de sa position. S'il abandonnait l'Égypte et qu'un étranger obtint la place, Brugsch, par exemple, qu'on se plaisait à lui opposer malgré leur amitié, trouverait-il au Louvre une position qui lui donnât seulement de quoi vivre à lui et à sa famille ? Il se résigna donc à rester, « au prix même de quelque humiliation », ou du moins à temporiser jusqu'à ce qu'on lui imposât sa démission. « Tant que » le mécontentement réel ou supposé du vice-roi ne dépassera pas une bouderie platonique, tant qu'on ne touchera pas à mes fouilles, tant qu'on n'empiétera pas sur le Musée, nous n'avons qu'à attendre et à laisser passer l'orage². » Cette situation lui inspirait des réflexions moroses, ainsi qu'il était naturel, et il voyait l'avenir en noir : « L'Égypte, à court d'argent, marchant à grands pas vers une vraie banqueroute, a bien autre chose à penser qu'à ses antiquités. Tout ici est en désarroi, rien ne tient debout, pas même les choses les plus indispensables, et déjà, en

1. Lettre datée du Caire, le 16 mars 1868, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 142.

2. Lettre à Ernest Desjardins, en date du 29 octobre 1868, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 98, note 3.

» temps ordinaire, le Musée est une dix-septième roue à la
 » voiture du vice-roi. Comment voulez-vous qu'en ce mo-
 » ment on ne nous regarde pas comme des gens qui mangent
 » un argent qu'on emploierait à des choses plus indispen-
 » sables¹? » Il faisait encore quelques séjours à Sakkarah et
 il y copiait des monuments²; il profitait surtout des loisirs
 que sa disgrâce lui procurait pour pousser à fond ses publi-
 cations. Elles étaient fort en retard, et il s'en désolait.
 « Avoir fouillé dix-sept ans, avoir en main les plus beaux
 » matériaux du monde, être l'objet de l'attention de la
 » science européenne tout entière, être commandeur de la
 » Légion d'honneur, et n'avoir pas même un malheureux
 » petit bouquin à montrer. Je regarde cela comme une
 » honte et comme un vol. A tout prix, il faut que l'ouvrage
 » se fasse, il faut que je livre à la science ce que, par avance
 » et se fiant à moi, elle m'a payé en considération, autre-
 » ment je suis perdu³. » De fait, il avait peu produit dans
 ces quatre dernières années. Il avait envoyé de rares articles
 à la *Revue archéologique*, sur la *Table de l'an 400 décou-*
*verte à Tanis*⁴, sur *Quatre Pages des Archives officielles de*
*l'Éthiopie*⁵, sur la *Nouvelle Table d'Abydos*⁶, sur la *Stèle*
*bilingue de Chalouf*⁷, sur *l'Utilité des Allitérations pour*
*le déchiffrement des hiéroglyphes*⁸; il avait fait quelques
 communications à l'Institut égyptien sur les *Populations*
*du lac Menzaléh et les races qui peuplent l'Égypte*⁹. Il

1. Lettre à Devéria, datée de Boulak, le 12 août 1868, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. XL.

2. Même lettre, citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. XL1.

3. Lettre datée de Boulak, le 12 août 1868, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 144.

4. *Revue archéologique*, nouvelle série, 1865, t. XI, p. 169-190.

5. *Revue archéologique*, nouvelle série, 1865, t. XII, p. 161-179.

6. *Revue archéologique*, nouvelle série, 1866, t. XIII, p. 78-99.

7. *Revue archéologique*, nouvelle série, t. XIV, p. 433-439.

8. *Revue archéologique*, nouvelle série, 1867, t. XV, p. 290-296.

9. *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1864, p. 103-106.

avait tout préparé pour que la première partie de ses fouilles fût prête pendant l'Exposition universelle, mais elle n'avait pas été terminée au moment voulu. La confection des planches avait absorbé plus de temps qu'il ne l'avait pensé, le meilleur des fonds alloués par le vice-roi avait été, comme d'habitude, dépensé en essais, et l'éditeur Vieweg, avec qui il était entré en négociation sur le conseil de Devéria, ne consentait à prendre une partie des frais à sa charge que si on lui garantissait un nombre certain d'exemplaires souscrits à Paris ou au Caire.

Mariette recourut donc une fois de plus au trésor égyptien, mais celui-ci, las de verser de l'argent sans rien voir venir, hésitait et, comme naguère les ministres français, il réclamait des comptes pour le passé avant de vouloir engager l'avenir. « Un dialogue s'établit entre le gouvernement et moi, écrivait alors Mariette à Devéria : « A » telle date on vous a versé tant, tant, tant et tant, pour » la publication d'un ouvrage, cet ouvrage est-il fait? — » Réponse : Oui. — Combien d'exemplaires avez-vous ordonnés? — Réponse : Quatre cents. — Où sont ces quatre » cents exemplaires? — Réponse : A Paris. — Écrivez à » Paris et consignez-nous ces quatre cents exemplaires. — » Réponse : Ne m'en laisserez-vous pas quelques-uns pour » que je les distribue à mes amis et connaissances? — » Au » cun; nous avons payé l'ouvrage, il nous appartient : » livrez-nous-le comme vous le devez, et nous en ferons » nous-mêmes ce qu'il nous conviendra. On le partagera » entre les dix-sept provinces de l'Égypte et les écoles de » ces dix-sept provinces : ceux qui ne pourront pas lire le » texte (qui est en français) comprendront toujours bien les » images. Ainsi, exécutez-vous. Nous vous avons commandé » un ouvrage tiré à quatre cents exemplaires; nous avons » été assez bons pour vous donner l'argent d'avance; maintenant c'est à vous de nous faire livraison des quatre cents » exemplaires en question. Et à propos (ici une parenthèse)

» on vous avait recommandé d'introduire dans les planches
» quelques costumes pittoresques de la Haute-Égypte :
» l'avez-vous fait? — Réponse : Je m'en serais bien gardé. »
» Voilà, mon cher ami, où j'en suis¹. »

Certes, Ismaïl-Pacha ne se faisait pas une idée nette de ce qu'était un ouvrage d'égyptologie et du public pour lequel on l'écrivait, mais il avait raison d'exiger qu'on lui livrât ce qu'il avait payé, et Mariette, lorsqu'il transcrivait ce dialogue comique avec sa verve ordinaire, oubliait de dire à Devéria que la cause de toutes les difficultés résidait en lui-même, et n'était que le dédain qu'il manifestait pour la comptabilité régulière. Cet argent, qu'il avait touché par avance, il en avait employé une part à d'autres objets qu'à ceux auxquels il était destiné, à des fouilles, à des acquisitions de monuments, à des achats de matériel. Quand le moment de régler les factures de l'imprimeurs arrivait, il n'y avait plus rien, et Mariette ne comblait le déficit qu'en imitant Ismaïl et en contractant, vis-à-vis de son créancier, un emprunt nouveau pour régler les arrérages de l'ancien. Il proposait d'autres volumes, qui exigeraient d'autres crédits qu'il emploierait à acquitter sa dette première, et, quand l'échéance sonnerait pour ceux-là, d'autres volumes encore, et ainsi de suite jusqu'à la fin de sa vie. Pour le moment, il offrait, « en manuscrit, Éléphantine, Assouan, » Dendérah, Tanis, Abydos, tout prêts, et la moitié de » Sakkarah. C'est trois ou quatre volumes, que je puis » mettre sous presse à l'instant même si j'avais l'argent. » Le vice-roi ne disant ni oui ni non, il se demandait s'il avait chance d'obtenir une subvention de l'État en France, et d'abord il se répondait qu'il y avait danger à le faire : « le » vice-roi se déclarera opposé, et il faudra donner ma dé- » mission, or l'ouvrage est impossible à faire si le gouver-

1. Lettre à Devéria, datée de Boulak, le 12 août 1868, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. XL-XLI.

» nement égyptien ne s'y prête pas'. » Bientôt pourtant il se forgeait des raisons de passer outre, et il priaît Desjardins d'obtenir la souscription du ministère de l'Instruction publique pour *Dendérah* : « Si le vice-roi dit quelque » chose, je réponds que ce ne sont pas mes *Fouilles* que je » publie : que *Dendérah* est une entreprise personnelle que » je fais avec ma seule industrie et où le gouvernement » égyptien n'a rien à voir². » Duruy, qui était encore ministre, accueillit favorablement les ouvertures de Desjardins, et l'éditeur Vieweg, satisfait des assurances qu'il recevait du Ministère, se décida à prendre provisoirement à sa charge la publication des deux volumes de *Fouilles*, dont Devéria et Golhier avaient achevé la gravure.

Ce point réglé, Mariette se rasséréna. « En vieillissant, » écrivait-il, je me fais philosophe à mesure que ma barbe » blanchit. Autrefois, je serais entré dans des désespoirs » sombres, suivis de colères bleues. Aujourd'hui, je pense que » la vie est une traversée entremêlée de mal de mer. Quand il » fait beau, je monte sur le pont, je respire la brise. Quand il » fait mauvais, je me couche, je me résigne et je vomis, en » pensant que je ne suis pas le bon Dieu, et que ce n'est pas » moi qui ai fait le monde³. » Il s'était réconcilié avec Ismaïl-Pacha, les fouilles marchaient tant bien que mal, le Musée demeurait à peu près stationnaire, mais les deux premiers volumes du grand ouvrage étaient terminés. Ils portaient un titre général qui en indiquait l'objet, *Fouilles exécutées en Égypte, en Nubie, au Soudan, d'après les ordres du Vice-Roi*, et en sous-titre, *première série, Gebel Barkal, Abydos*. Ils comprenaient, avec des planches des-

1. Lettre à Devéria, datée de Boulak, le 12 août 1868, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. xli.

2. Lettre à Ernest Desjardins, du 29 octobre 1868, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 99.

3. Lettre du 10 janvier 1869, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 44.

sinées et lithographiées par Devéria, qui y avait mis sa signature, un texte imprimé en caractères mobiles, puis reporté sur pierre afin de recevoir les intercalations de légendes hiéroglyphiques qui lui appartenaient. Vieweg les mit en vente vers mars ou avril 1869, et déjà il s'était débarrassé de quelques exemplaires, lorsque Mariette lui commanda de tout arrêter¹. L'ouvrage avait bonne apparence, mais, au moment même qu'il paraissait, le vice-roi, renonçant à ses indécisions premières, s'était résigné à desserrer une fois de plus les cordons de sa bourse. Il consentait à payer huit volumes, et il laissait entendre qu'il se chargerait peut-être de ceux qui viendraient par la suite. Huit ou neuf monographies étaient prêtes : *Gebel Barkal*, 1 volume, 16 planches; *Abydos*, revu et augmenté, 1 volume, 52 planches; *Dendérah*, 4 volumes, 304 planches; les *Papyrus du Musée de Boulaq*, 2 volumes, 98 planches, et peut-être *Tanis*, 1 volume, environ 50 planches. « Il est bien entendu, écrivait » Mariette à Desjardins le 10 mai, que tous les ouvrages » énoncés ci-dessus auront un format unique; ils différeront » seulement par les titres et la couleur des couvertures. Au » lieu d'un ouvrage unique, intitulé généralement *Fouilles*, » comme celui que j'avais d'abord l'intention de faire, je » publierai ainsi une quinzaine d'ouvrages distincts. J'aurai » un ouvrage intitulé *Abydos*, un autre ouvrage intitulé » *Dendérah*, un autre ouvrage intitulé *Edfou*, etc. De cette » façon, je n'ai pas à demander d'un seul coup un crédit » de 300.000 francs; à mesure qu'une vingtaine de mille » francs me seront accordés quelque part, je fais un ouvrage

1. Je répète ici les faits tels qu'ils se sont passés à ma connaissance. Je les avais racontés à Gabriel Devéria, et c'est d'après mon récit qu'il les a introduits dans la notice biographique de son frère (*Théodule Devéria*, p. xli-xlii), comme correctif à une lettre de Mariette, qui renferme une attaque violente contre Vieweg. La première irritation passée, Mariette reconnut son erreur et continua d'employer Vieweg, qui le servit jusqu'à la fin avec un véritable dévouement.

» et tout est dit¹. » Il pria donc son ami de suspendre les négociations ouvertes avec M. Duruy : ces huit volumes imprimés, il lui en restait une vingtaine d'autres, sur Memphis, sur Sakkarah, sur les Pyramides de Gizéh, sur Edfou, sur Thèbes, rive gauche et rive droite, sur Éléphantine, Assouan, Saïs et autres localités moindres. « J'ai les fonds » de la première [série]; mais vous pensez bien que, pour la » seconde, nous aurons bien de la peine à obtenir le concours » du vice-roi. C'est une raison de plus pour ménager le » Ministère en France. Du reste, le vice-roi part pour Paris, » et peut-être sera-t-il possible de débrouiller tout cela et » de prendre pour l'avenir des arrangements définitifs. Donc, » attendons, et agissez en ce lieu auprès de M. Duruy². »

La politique avait opéré ce revirement dans l'attitude d'Ismail : le canal de Suez était assez achevé pour qu'on projetât de l'ouvrir au trafic à la fin de l'année courante, et le Khédive voulait l'inaugurer par des fêtes solennelles, dont l'éclat rétablirait son prestige ébranlé auprès de la Porte. Il comptait convier à cette fête les souverains de l'Europe entière, les savants, les lettrés, les financiers, les journalistes : l'Égypte ancienne jouerait un rôle prépondérant dans cette apothéose de l'Égypte moderne, et Mariette était indiqué pour en faire les honneurs aux invités. Ismaïl-Pacha, qui le souhaitait de bonne humeur, lui accorda donc tout ce qu'il demandait : de l'argent pour les fouilles et pour le Musée, des crédits nouveaux pour ses publications, un congé en Europe. Il le chargea même, chose assez inattendue, de rédiger le scénario d'un opéra. L'idée lui était venue en effet de commander, pour l'ouverture de la salle de théâtre qu'il construisait au Caire, un opéra dont l'action et la mise en scène seraient comme une évocation

1. Lettre à Ernest Desjardins, en date du 10 mai 1869, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 99-100.

2. Lettre à Devéria, datée de Paris, le 25 juin 1869, et citée par G. Devéria, *Théodule Devéria*, p. XLII.

de l'Égypte pharaonique. Il en parla à Mariette, à qui la pensée de retourner aux occupations de sa jeunesse sourit aussitôt; il mit sur pied le scénario d'*Aïda*, que Mourès imprima à dix exemplaires. Camille du Locle avait coupé et distribué en prose courante tout l'ensemble des développements scéniques, le librettiste Ghislanzoni avait versifié la prose de Camille du Locle en italien, et Verdi composait la musique. « Figure-toi, écrivait-il le 8 juin à son frère » Édouard, que j'ai fait un opéra, un grand opéra dont » Verdi achève la musique, lequel doit être représenté au » mois de février prochain sur le théâtre du Caire. Le vice- » roi dépense un million. Ne ris pas; c'est très sérieux, et » une autre lettre te donnera des détails. Selon l'usage, je » suis très pressé, et n'ai que le temps de te serrer la main. » C'est pour la mise en scène, pour les décors, pour les costumes que je dois aller à Paris'. » Quelques jours après, il partait en effet, mais des occupations plus sérieuses lui firent perdre de vue son livret d'opéra. Ne lui fallait-il pas s'entendre avec l'impératrice Eugénie au sujet de certains détails du voyage, et reprendre sur le sol natal les forces nécessaires à supporter les fatigues qui l'attendaient? Presque au débarqué, il apprit l'apparition des *Fouilles* par un mot de Devéria, qui se plaignait de ne pas en avoir reçu un exemplaire. Croyant que Vieweg n'avait point tenu compte de ses ordres, il lui dépêcha Desjardins pour les lui réitérer, et il lui écrivit pour le menacer d'un procès au cas où la vente continuerait. Vieweg, un peu surpris de cette véhémence, n'eut pas de peine à se justifier : les exemplaires vendus l'avaient été dans les quinze jours qui s'étaient écoulés entre la mise en vente et la réception des lettres qui la prohibaient. La querelle se termina par un arrangement, aux termes duquel Vieweg se chargeait d'éditer l'ouvrage sous sa forme nouvelle. Les deux volumes des *Fouilles*

1. Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 79-80.

furent démembrés. Un premier volume d'*Abydos* fut composé de planches empruntées aux *Fouilles*, de quelques planches nouvelles dessinées par Weidenbach, et des chapitres afférents du texte des *Fouilles*, conservés en partie, en partie réimprimés à l'Imprimerie impériale¹. Cette question réglée, Mariette songea à mettre sur pied le second des huit ouvrages pour lesquels le vice-roi lui avait baillé des fonds. Il avait, dans les premiers jours de l'année, confié à la *Revue archéologique* un mémoire sur les nécropoles de Sakkarah, où la théorie des *Mastabas* était établie pour la première fois dans ses grandes lignes², et qui compte parmi les plus solides de ses œuvres : il voulut faire pour les temples de l'époque grecque ce qu'il venait de faire pour les tombes de l'Empire memphite, et, s'attaquant à Dendérah, il le décrivit par le détail, indiquant l'enchaînement et l'usage des salles, définissant la nature de l'Hathor qu'on y adorait. Il avait cru retrouver sous l'image de la déesse comme un pressentiment de la doctrine cousinienne du vrai, du bien, du beau, et c'est aujourd'hui la partie faible de son œuvre : ce fut ce qui intéressa le plus l'assistance, lorsqu'il en donna lecture, le 27 août, dans une des séances de l'Académie des Inscriptions³. On applaudit à l'ingéniosité de la

1. Il avait pour titre : *Abydos. — Description des Fouilles opérées sur l'emplacement de cette ville d'après les ordres du Vice-Roi. Tome I^{er}. Ville antique, Temple de Sêti*. Paris, Vieweg, 1869, in folio, 86 pages de texte et 53 planches.

2. A. Mariette, *Sur les Tombes de l'Ancien-Empire que l'on trouve à Saqqarah*, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, t. XIX, 1869, p. 7-22, 81-89.

3. Le mémoire avait pour titre : *Description du temple de Dendérah*, et des exemplaires d'un plan en couleurs du temple furent distribués aux assistants. Il est mentionné dans les *Comptes rendus de l'Académie*, mais il ne fut pas publié. Mariette reprit son manuscrit, que je n'ai pas retrouvé parmi ses papiers; la substance en fut insérée plus tard dans le texte de *Dendérah*. J'assistais à la lecture, et c'est d'après mes souvenirs personnels que j'ai indiqué le contenu.

démonstration et à la vivacité du style : un peu plus tard, M. de Rougé fit quelques réserves, mais sur des points secondaires, et, somme toute, l'ensemble de la doctrine demeura acquis pour quelque temps. Les amis de Mariette profitèrent de l'heureuse disposition d'esprit où ce succès l'avait mis, et lui conseillèrent de prendre l'initiative d'une réconciliation avec Chabas. Il entra dans leurs vues avec d'autant meilleure grâce qu'il avait conservé une estime et une admiration sincères pour son critique : il lui envoya ses derniers ouvrages avec une dédicace conçue en termes amicaux. Chabas, que la réflexion et le temps avaient calmé, répondit par un envoi analogue, et les bons rapports se trouvèrent rétablis du coup entre ces deux hommes qu'un malentendu seul avait divisés¹.

Mariette partit donc l'esprit libre et plein d'ardeur pour la tâche qu'il avait à accomplir, mais, dès son arrivée au Caire, les intrigues l'enveloppèrent de nouveau, et le découragement le ressaisit. La querelle qui trainait depuis plusieurs mois, entre le Khédive et le Sultan, non seulement ne s'arrangeait point, mais elle s'envenimait, et l'on commençait à craindre des hostilités. « Matériellement, écrivait Mariette, l'Égypte peut » tenir ; mais je crains bien que la tête manque et que, devant » la première démonstration un peu sérieuse de Constanti- » nople, on n'aille tout simplement se réfugier à Paris, pour » y vivre d'une immense fortune, honorablement acquise. » Or, si Moustapha-Pacha devient vice-roi, je ne reste pas » en Égypte ; mais le musée ? que deviendra-t-il ? C'est là » un autre de mes enfants auquel je suis attaché par toutes » les forces de mon esprit, et qu'il me coûterait singulière- » ment d'abandonner². » Au moment même où il écrivait ces lignes, ses ennemis faisaient un dernier effort pour se

1. Lettre de Chabas au marquis de Vogüé, en date du 27 octobre 1869, citée par Ph. Virey, *François-Joseph Chabas*, p. xcvm.

2. Lettre à Ernest Desjardins, datée de Boulak, le 25 octobre 1869, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 141-145.

débarrasser de lui. H. Brugsch, à qui la nostalgie de l'Orient rendait odieuses ses fonctions de professeur à Göttingen, cherchait depuis quelque temps à regagner l'Égypte. Après avoir essayé de diverses combinaisons, Ali-Pacha Moubarek, qui était alors ministre de l'Instruction publique, avait imaginé de fonder pour lui, au Caire, une école d'égyptologie dont il serait le directeur : il s'agissait d'y réunir une douzaine d'indigènes et de leur apprendre à déchiffrer les hiéroglyphes¹. L'affaire n'avait pas été tenue tellement secrète qu'on n'en eût vent dans la société cosmopolite d'Alexandrie et du Caire. Aussitôt tous ceux qui voulaient du mal à Mariette, et ils étaient nombreux, s'étaient mis en campagne : ils avaient vanté la haute science de Brugsch, l'activité prodigieuse qu'il déployait, sa profonde connaissance de l'arabe, ses séjours prolongés dans le pays, et ils avaient demandé pourquoi, au lieu de créer une école à son intention, on ne lui attribuerait pas simplement la place toute créée du musée. Dès septembre 1869, ces intrigues étaient assez connues en Europe pour que Birch en entretint Chabas. Un mois plus tard, lorsque Brugsch fut appelé à la direction de son école nouvelle, les résidents anglais et allemands pensèrent que ce qu'ils souhaitaient venait de se réaliser, et l'un des journaux de Trübner annonça triomphalement, dans son numéro du 16 octobre, qu'il avait été nommé directeur du Musée égyptien à Boulak, en remplacement de M. Mariette². Celui-ci ne crut jamais que Brugsch se fût mêlé à ces intrigues, et il lui conserva son amitié intacte, mais il garda rancune à l'école qui lui avait causé ces inquiétudes³, et il éprouva un soulagement réel lorsqu'elle fut supprimée quelques années plus tard. Pour le moment, il ne songea

1. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 277 sqq.

2. Ph. Virey, *François-Marie Chabas*, p. xcvm, note 4, d'après deux lettres adressées à Chabas, la première par Birch, à la date du 29 septembre, la seconde par J. de Horrack, à la date du 30 octobre 1869.

3. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 282.

qu'à tout organiser en vue de la réception des hôtes du Khédive. Il imprima à leur intention un livret qu'on leur distribua dès leur arrivée, et qui leur décrivait, étape par étape, l'*Itinéraire* qu'ils devaient suivre à travers la Haute-Égypte¹. On sait avec quel luxe presque fabuleux le vice-roi fit les honneurs de son domaine : pendant deux mois, il hébergea et il promena à ses frais un millier de personnes venues des quatre vents de l'horizon. Mariette les accueillit tous, souverains ou particuliers, et il plut à tous par son tact et par sa bonne grâce. Il y en avait parmi eux qu'il eût souhaité connaître plus intimement, mais ils « passèrent » comme une avalanche, » et c'est à peine s'il put les voir². A le rencontrer toujours infatigable et toujours souriant, ils ne se doutèrent pas que la maladie le minait, et qu'il lui fallait s'efforcer à chaque instant pour ne pas succomber avant d'avoir achevé son rôle. Il n'avoua sa lassitude mortelle qu'après leur départ, dans les lettres qu'il écrivait à son ami Ernest Desjardins³ ou à son frère Édouard : « Je ne suis » pas en veine de faire de grandes phrases. J'arrive de la » Haute-Égypte, de Suez, de Saqqarah, à la suite de tant » d'impératrices, de tant d'empereurs, de tant de princes » et de ministres, que je ne sais plus où j'en suis. Le fait est » que j'ai la tête rompue et les jambes aussi⁴. » L'impératrice Eugénie lui avait pardonné son refus des bijoux : « Elle fut, dit-il, charmante et pleine de prévenances aimables pour moi. Mais je commence à me faire vieux et à » trouver que rien ne remplace la tranquillité du chez soi⁵. »

1. A. Mariette, *Itinéraire des Incités aux fêtes d'inauguration du Canal de Suez*, in-8°, le Caire, Mourès, octobre 1869; et une seconde édition presque simultanément à Paris, chez Vieweg.

2. Lettre du 6 décembre 1869, citée par Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 47-48.

3. Lettre du 16 décembre 1869, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 102, note 2.

4. Lettre du 6 décembre 1869, citée par Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 47.

Bref, tous, souverains et simples particuliers, firent de lui un éloge si franc au Khédive, que celui-ci apprécia de nouveau ses services à leur pleine valeur. Il le nomma, le 24 janvier, commandeur de l'Ordre du Medjidiéh, et, dans l'audience qu'il lui accorda à cette occasion, comme il le savait préoccupé de l'avenir de sa famille, il lui annonça qu'il lui allouait 4.500 francs par an pour payer la pension de ses trois fils, et qu'il donnait à ses deux filles aînées 100.000 francs à se partager entre elles. « Ce qui m'a plu, écrivait-il en mandant la bonne nouvelle à Desjardins, c'est moins la somme » que la grâce toute particulière que le vice-roi a mise à me » faire ce don. Le pauvre homme en était ému et moi aussi. » Je sais que cela n'ajoute pas un sou à mes revenus et que » je suis aussi pauvre qu'avant. Mais, au moins, j'ai maintenant l'espérance de voir mes filles placées, et ce n'est » pas une mince satisfaction¹. »

Ce fut donc le cœur joyeux qu'il se remit à la besogne. Il avait prétexté la réception des souverains pour agrandir son musée et pour lui ajouter « deux belles salles qui » m'ont aidé à me débarrasser d'un tas de monuments » dont nos magasins commençaient à être encombrés² ». Les fouilles recommencèrent aussitôt, sans la vigueur de naguère, faute d'argent, assez fécondes cependant pour satisfaire sa curiosité insatiable de textes nouveaux : Sakkarah et Abydos rouvrirent leurs chantiers. Les publications elles-mêmes s'accéléchèrent, et, grâce à l'argent de l'Égypte, il put mener de front un premier volume de *Dendérah* et deux volumes de *Papyrus*, dont Émile Brugsch, le frère d'Henri Brugsch, exécuta les fac-similés; il songea

1. Lettre du 28 janvier 1870, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 102, note 3; cf. dans Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 268-269, une autre lettre sur le même sujet, adressée à Édouard Mariette.

2. Lettre du 6 décembre 1869, citée par Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 48.

même un moment à publier au Caire, avec Henri Brugsch, un petit journal autographié où les principaux monuments seraient reproduits au fur et à mesure des trouvailles¹. En même temps, il prenait position dans la polémique que la découverte par Hamy et Lenormant de silex taillés venait de soulever : « Je ne nie pas, écrivait-il à Desjardins, la » découverte, mais ces monuments sont des monuments de » pierre, et non pas des monuments de l'âge de pierre. L'âge » de pierre n'a pas été trouvé en Égypte, et les silex en » question peuvent remonter à toutes les époques, depuis » la XI^e dynastie jusqu'à la fin du XVII^e siècle avant notre » ère². » Il discuta la question publiquement, dans une des séances de l'Institut égyptien³, et, comme si ce n'eût pas été assez d'occupations si diverses et si absorbantes, il s'abandonna tout entier à sa fantaisie, afin de placer l'opéra d'*Aïda* dans un cadre digne du sujet. Il poussa jusqu'à Philæ, et il y releva avec exactitude le paysage et les édifices où l'action était censée se dérouler; pendant six mois entiers, il ne cessa de rassembler partout aux murs des temples, dans les tombeaux, sur les statues ou sur les stèles, parmi les trésors du Musée de Boulak, les éléments des dessins et des maquettes qui devaient servir à fabriquer les meubles, les costumes, les armes, les parures, tous les accessoires de la mise en scène.

Ce fut pour lui la matière d'enthousiasmes soudains, suivis de découragements d'autant plus fréquents que le moment s'approchait où l'œuvre quitterait la période des études et entrerait dans celle de l'exécution. Il désirait séjourner à Paris, afin d'y donner un corps à ses conceptions d'artiste, et en même temps il redoutait les suites de son

1. Lettre datée de Boulak, le 12 mai 1870, dans Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 145.

2. Lettre datée de Boulak, le 18 mars 1870, et publiée dans H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 145.

3. *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1^{re} série, 1870, p. 51-81, et *passim*.

entreprise. « Ce voyage m'enchanté et ne m'enchanté pas, » écrivait-il à son frère Édouard. J'ai bien peur de renouveler l'expérience de l'Exposition... C'est moi qui vais à Paris pour faire exécuter les décors, pour faire confectonner les costumes, pour donner à tout la couleur locale qui doit être égyptienne antique. Maintenant, qu'arrivera-t-il? C'est que Verdi a fait déjà contrat pour 150.000 francs avec le vice-roi, que Du Locle touchera bel et bien ses droits d'auteur, que messieurs les décorateurs et costumiers gagneront leur argent, que Dr. prélèvera son tant pour cent sur toutes les dépenses, pendant que, moi, je me ruinerai en frais d'hôtel à Paris; car le vice-roi entend tout simplement que je sois assez payé en me laissant mon salaire. Je sais que je pourrais refuser et dire qu'après tout on me fait faire là un métier qui n'est pas le mien. Mais le moyen de renoncer à vous voir tous, et de répondre à Joséphine et Sophie qui me crient avec des bouches énormes : Pèèèère, quand partons-nous ? » Le Khédive lui ouvrit au dernier moment un crédit assez fort, et il quitta joyeux, le 29 juin, par le même bateau qui emmenait deux de ses amis allemands, Henri Brugsch et le Dr Reil. Ils arrivèrent à Paris dans la matinée du 6 juillet, au moment où M. Thiers faisait une dernière tentative pour empêcher le Parlement français de déclarer la guerre à la Prusse : le soir même, Brugsch et Reil regagnaient précipitamment leur pays, et Mariette, au lieu de se retirer à Boulogne-sur-Mer, s'immobilisait à Paris avec ses enfants.

Il y passa les mois du siège, à l'Hôtel du Palais-Royal, assistant aux séances de l'Académie et y lisant, le 4 novembre, des *Remarques sur l'âge de la pierre en Égypte*¹, travaillant parfois à son *Dendérah* et à son *Abydos*, parfois courant Paris

1. Lettre du Caire, en date du 21 juin 1869, publiée dans Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 84-85.

2. Ce mémoire a été publié en 1886, dans le *Recueil de Travaux*, t. VII, p. 132-140.

et la banlieue, sans souci des obus, quand le désespoir de la situation présente prenait le dessus¹. La mort de Devéria, survenue le 25 janvier 1871, lui inspira un sentiment mêlé de chagrin, d'envie, de pitié sur lui-même : non seulement le mal qui le rongeaît empirait rapidement, mais la santé de ses enfants s'altérait par la mauvaise nourriture, et sa fille Marie tombait dans un dépérissement contre lequel les médecins se déclarèrent bientôt impuissants à réagir. Sitôt que les portes de Paris furent ouvertes, il s'échappa avec tout son monde et il partit pour l'Égypte avec ses deux filles aînées. Le souci de sa position se mêlait à ses souffrances patriotiques et à sa douleur paternelle. Il la devait pour beaucoup à l'influence personnelle de l'Empereur et à l'opinion que les souverains orientaux se faisaient de la puissance française. Maintenant que l'Empereur était en exil et que la France n'était point la plus forte, Ismaïl-Pacha continuerait-il au sujet d'une république vaincue la faveur qu'il avait accordée au protégé d'un Napoléon vainqueur? Les ennemis de Mariette avaient déployé une activité extraordinaire : ils avaient remontré au vice-roi que l'absence prolongée du directeur nuisait au service, et que personne ne saurait le lui reprocher, s'il considérait comme démissionnaire un fonctionnaire qui abandonnait son poste huit mois de suite ; justement on avait sous la main un des plus savants égyptologues de l'Europe, et qui, de plus, appartenait à la nation victorieuse, Henri Brugsch, chef de l'École d'égyptologie d'Alexandrie. On a pu reprocher bien des défauts à Ismaïl-Pacha, mais il était généreux : il se révolta, lorsqu'on lui insinua doucement que l'occasion lui était favorable de profiter des malheurs de la France pour se débarrasser d'un Français dont les mérites honoraient son gouvernement, et il congédia sèchement le donneur d'avis. Quand Mariette rentra, il lui ménagea un accueil qui le

1. Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 86-89, 201, 231-235, 263-264, 289-291.

rassura sur l'avenir. Brugsch, de son côté, lui avait écrit pour protester contre l'abus qui avait été fait de son nom et pour lui déclarer qu'il n'avait jamais participé à cette intrigue : il exprimait en terminant le vœu que leurs relations futures ne fussent point altérées par la rivalité des deux nations auxquelles ils appartenaient. Mariette n'avait jamais douté de la fidélité de Brugsch à leurs souvenirs de vingt ans; cette démarche, survenant dans un moment où la moindre marque d'affection prenait à ses yeux une valeur inusitée, le toucha plus que je ne saurais dire. « Votre » lettre de ce matin m'a soulagé, lui répondit-il aussitôt. » Vous n'êtes pas pour moi un Allemand, vous êtes Brugsch; » aussi vous n'aviez pas besoin de tant vous expliquer sur » les derniers événements. Ils ont pu affecter mon cœur de » Français; ils n'ont pu modifier mon cœur d'homme, princi- » palement vis-à-vis de vous. Je vous aime en véritable ami » et vous ai toujours aimé beaucoup par une sympathie » naturelle que rien n'a détruit ni ne détruira. Vous me » connaissez assez pour voir que je n'ai pas besoin de vous » en dire plus, et qu'aujourd'hui comme toujours vous restez » en France aussi bien qu'en Allemagne et en Égypte la » personne que j'affectionne le plus'. »

Le Musée était en bon état, grâce à Vassalli, mais la place abandonnée par Gabet demeurait vacante. Il y installa provisoirement Daninos, qui venait de faire la campagne de France, il remit la machine en train, puis il voulut juger par lui-même de l'état où les monuments de la Haute-Égypte étaient après sa longue absence; le 26 avril, il partit en inspection avec Émile Brugsch, Ambroise Baudry et le sculpteur Jacquemart. Ils poussèrent rapidement jusqu'à Thèbes, et ils rentrèrent au Caire vers le 12 mai². Mariette comptait bien y séjourner longtemps, mais les mauvaises nouvelles

1. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, Préface, p. III.

2. Je dois ces renseignements à Émile Brugsch-Bey, qui a bien voulu consulter pour moi ses notes manuscrites de voyage.

qu'il recevait de sa fille Marie l'obligèrent à revenir en France au bout de quelques mois. Il ne fit que traverser Paris, et il poussa droit vers Boulogne pour veiller son enfant. Le travail lui procurait par moment un peu d'oubli. Il faisait alors la navette entre Pont-de-Briques et Paris, afin de hâter la mise en train du second volume de ses *Papyrus*, il corrigeait les épreuves de son *Dendérah*, il élaborait définitivement le projet de ses *Monuments divers*, il correspondait longuement avec Chabas sur les silex égyptiens, et il développait avec force l'opinion qu'il avait émise plusieurs fois à leur sujet. « Je considère que jusqu'ici la question a été mal posée, lui écrit-il de Paris le 30 août 1871. On ramasse sur le sol un silex taillé; il a la forme d'une pointe de lance, d'un couteau, d'un grattoir, d'une scie, etc., et vite on s'écrie qu'on a découvert l'âge de pierre en Égypte. Mais ce n'est pas ainsi qu'on doit considérer ces monuments. L'âge de pierre vit en effet encore en Égypte... Pour que je me range à l'opinion de ceux qui disent que l'âge de pierre est trouvé en Égypte, il faut qu'on me montre un silex taillé auquel sa date est donnée géologiquement par les circonstances de sa découverte dans le sein d'un terrain géologique connu¹. » Chabas ne pouvait manquer de bien accueillir cette opinion qui s'accordait avec la sienne, et, le 31 août, désirant éclaircir divers points obscurs, il invita Mariette à s'arrêter quelques jours à Chalon, lorsqu'il regagnerait l'Égypte². Le malentendu survenu entre les deux savants était dissipé, on le voit, et la réconciliation complète, mais la visite projetée ne put avoir lieu cette fois encore : Mariette attendait la mort prochaine de son enfant, et il voulait demeurer

1. Lettre du 30 août 1871, dans Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxviii-cxix.

2. Lettre du 31 août 1871, dans Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxx.

auprès d'elle aussi longtemps que les circonstances le lui permettraient¹. Il ne put rester jusqu'au bout. Les intrigues avaient recommencé auprès du Khédive, et le Khédive, afin d'y couper court, lui lança l'ordre de rentrer à Boulak : combien celui-ci éprouva de peine à obéir, et dans quelles circonstances dramatiques il se résigna à le faire, il le raconta par la suite à Chabas et à d'autres. « Au mois » d'octobre de l'an passé, j'étais à Boulogne, soignant ma » fille mourante, quand une dépêche du vice-roi m'a rap- » pelé. J'ai répondu par la même voie que la cruelle position » dans laquelle je me trouvais me forçait à demander un » répit. On n'en a pas tenu compte, et il a fallu partir. » J'étais depuis deux jours en mer que ma pauvre enfant » était morte. A seize ans² ! »

Aussitôt de retour, il reprit les fouilles. Les ressources étaient médiocres, et c'est à peine si quelques chantiers travaillèrent à Sakkarah et dans la nécropole d'Abydos, mais la fortune lui vint en aide. Les preneurs de *sébakh* avaient déterré un vaste mastaba, dans les premiers jours de décembre, près de la pyramide de Meïdoun ; la nouvelle de leur trouvaille, transmise au Khédive par le moudir du Fayoum, et au Service des Antiquités par le Khédive, provoqua l'envoi immédiat de Daninos sur les lieux : on sait ce qui sortit de cette fouille, les deux admirables statues de Râhotpou et de sa femme³. C'était comme un souhait de bienvenue, et bientôt le succès d'*Aïda*, auquel il avait contribué par l'originalité de la mise en scène, le remit de bonne humeur : il secoua le découragement qui l'avait envahi. Ismaïl l'avait chargé de montrer l'Égypte à deux de ses hôtes, le général

1. Lettre du 15 septembre 1871, citée par Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxx.

2. Lettre datée de Boulak, le 13 avril 1872, et citée par Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxx.

3. Voir, dans le *Recueil de Travaux*, t. VIII, p. 69-73, les lettres de Mariette et de Daninos où la découverte est racontée.

hongrois Klapka et l'historien américain Bancroft, ambassadeur des États-Unis auprès du nouvel empire d'Allemagne, et qu'on prétendait aimer peu les Français. Mariette retrouva pour le séduire un peu de la bonne grâce qu'il savait si bien déployer naguère avant ses malheurs, et le voyage, commencé dans des conditions de réserve courtoise, s'acheva sur un pied de familiarité affectueuse¹. Il constata avec une satisfaction réelle que les monuments de Thèbes n'avaient point trop souffert durant son absence, et que le service de surveillance fonctionnait de façon à peu près régulière, puis il regagna rapidement le Caire afin d'y reprendre ses publications. Dendérah surtout le préoccupait, et, comme il souhaitait imprimer à Boulak le texte qu'il en rédigeait, il rêva un moment de faire graver, par Dujardin, les poinçons d'un type hiéroglyphique nouveau, qui aurait reproduit, à quelques variantes près, le type de notre Imprimerie nationale². Après quelques essais, il avait reculé devant les frais de l'entreprise, et il avait acheté à Leipzig une fonte du type allemand, avec laquelle il composait ses citations d'inscriptions, tout en maugréant, non sans raison, contre le dessin inexact et la maigreur de la plupart des caractères.

La rédaction de son introduction ne l'absorbait pas pourtant à tel point qu'il ne se réservât du temps pour d'autres études. C'était encore la question de l'âge de la pierre qui lui causait des distractions. Chabas, qui achevait en ce moment son livre sur l'antiquité historique, lui avait demandé de bons dessins des silex qui lui tomberaient sous les yeux : « J'en fais faire, répondait-il, des photographies que je vous

1. Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 117-120.

2. Lettre à Maspero, datée de Paris, le 20 août 1871 : environ cent cinquante caractères de ce type ont été gravés, et je possède encore les *fumés* d'une cinquantaine. Il songea deux ans plus tard à reprendre l'entreprise, mais il abandonna bientôt cette idée, « l'affaire n'étant pas encore mûre » (lettre datée de Boulak, le 5 janvier 1873).

» enverrai. En ce moment j'ai sous la main des silex ouvrés
 » provenant de quatre stations : une près d'Esnéli (très
 » ancienne), une près de Bab-el-Molouk, une près d'Abydos,
 » une près de Memphis. Mon attention n'a été attirée que
 » tard sur les instruments de pierre trouvés dans les tombes,
 » et la collection est de ce côté relativement pauvre¹. »
 Toutefois, des soucis d'une nature moins scientifique com-
 mençaient à se dresser devant lui. Le gouvernement égyptien
 avait décidé de participer à l'Exposition universelle qui
 se préparait à Vienne, en Autriche, et Brugsch avait été
 nommé commissaire général : « Je ne sais, disait Mariette,
 » ce que deviendra en son absence son école d'égyptologie.
 » En attendant, comme il a profité de l'occasion pour ensei-
 » gner l'allemand à ses petits élèves, je crois qu'on va les
 » employer dans les divans comme traducteurs². » L'école
 fut dissoute en effet, et l'un des professeurs, le frère même
 de Brugsch, Émile Brugsch, émigra au Service du Musée en
 qualité de conservateur-adjoint, le 23 avril 1872; il y avait
 deux ans qu'il exécutait des fac-similés pour les *Papyrus*³,
 et sa nomination à la place occupée naguère par Gabet ne
 fit que régulariser la position qu'il détenait déjà. Comme
 Mariette l'avait prévu, les élèves furent répartis entre les
 différents ministères⁴; un seul, Ahmed Effendi Kamal, de-
 meura fidèle aux études hiéroglyphiques, et, après avoir été
 longtemps secrétaire du Service des Antiquités, finit par de-
 venir conservateur-adjoint des Musées de Gizéh puis du Caire.
 Cependant Nubar-Pacha, qui avait choisi Brugsch, ne pou-
 vait oublier que le triomphe remporté par l'Égypte à Paris,
 en 1867, était dû pour la meilleure part à l'antiquité. Il sou-

1. Lettre datée de Boulak, le 13 avril 1872, et citée par Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxxi.

2. Lettre à Chabas, en date du 13 avril 1872, citée par Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxxi.

3. Voir plus haut, p. CLXXVIII de cette *Notice biographique*.

4. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 315 sqq.

haitait charger Mariette d'une reconstruction de tombeaux antiques, ceux de Sabou et de Khnoumhotpou¹, mais Mariette hésitait. « Jusqu'ici, écrivait-il à Chabas, je me sens peu de » goût pour ce travail. On est entre les mains d'artistes qui » ne font littéralement qu'à leur tête; et quand vient le jour » de la responsabilité à prendre, on trouve ces messieurs » très prompts à s'esquiver... Je ferai tout à moi seul, ou » rien du tout. Il faut laisser la responsabilité à celui qui a » la direction, et la direction à celui qui a la responsabi- » lité². » Nubar lui ayant promis carte blanche, il accepta avec plus de résignation que d'enthousiasme : l'expérience de 1867 l'avait refroidi à l'égard des succès d'exposition.

Il revint en France à travers l'Italie, séjourna une semaine à Lugano, chez M. Maraini, avec ses filles, puis il alla se reposer à Boulogne, et il y donna les premières livraisons de ses *Monuments divers*, ainsi qu'un *Itinéraire de la Haute-Égypte*³, qui n'était autre que son *Itinéraire des Invités*⁴. De retour en Égypte, il n'y avait plus trouvé Brugsch, immobilisé à Vienne par l'Exposition, mais en revanche une nombreuse compagnie d'égyptologues, Ebers, Lauth, Stern, et de touristes admirateurs de son talent, parmi lesquels brillait au premier rang le vicomte de Vogüé, alors au début de sa carrière. Ce n'était pas sans crainte que M. de Vogüé l'avait abordé, et le récit qu'il publia de sa visite porte encore la trace de ses appréhensions : « Un

1. Lettre à Chabas, en date du 3 juillet 1872, et indiquée par Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxxi, note 1.

2. Lettre adressée à Chabas, en date de Boulak, le 13 avril 1872, citée par Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxxi.

3. A. Mariette, *Itinéraire de la Haute-Égypte, comprenant une description des monuments antiques, des villes du Nil, etc.*, in-12, Alexandrie, Mourès, avec plan. Ce petit ouvrage a été traduit en anglais par l'un des frères de l'auteur, Alphonse Mariette, et la traduction publiée à Londres, chez Trübner, en 1877. Une nouvelle édition française en a paru chez Maisonneuve, en 1880, dans le format in-18 diamant.

4. Voir plus haut, p. CLXXVII de cette *Notice biographique*.

» homme de grande taille, de forte carrure, vieilli plutôt
» que vieux, athlète pris rudement en plein bloc comme les
» colosses qu'il gardait. La figure, haute en couleur, avait
» une expression songeuse et bourrue; bon enfant au demeure-
» rant, on le prenait volontiers pour un pacha turc. Tandis
» que le visiteur traversait le jardin, ce propriétaire sour-
» cillait d'un air rogue et fâché; il suivait l'intrus d'un
» regard jaloux, le regard d'un amant qui voit un inconnu
» entrer chez sa bien-aimée, du prêtre qui voit un profane
» pénétrer dans le temple. » L'admiration du jeune homme
l'apprivoisa bientôt; il lui présenta ses monuments, il lui
confia ses projets, il lui conta ses fouilles premières, il lui
ouvrit toute son âme avec ses contrastes subits d'emporte-
ments et de tendresses presque féminines. « Que de fois,
» après la leçon du Musée, assis sur la berge du Nil, il nous
» a parlé avec passion de cette admirable Égypte, de son
» fleuve, de ses cieux nocturnes, de ce long printemps qui
» refait sans cesse la terre par l'amour ! Sa parole s'exhalait,
» sa poitrine se gonflait, et l'on ne s'étonnait pas d'aperce-
» voir une larme dans ces yeux rougis par les veilles et par
» le travail. Tout l'appelait, cette larme d'enfant, une sym-
» phonie de Beethoven, un départ d'ami, un mot de la
» pieuse fille qui gardait la vieillesse du savant. »

M. de Vogüé était là au moment où un événement se produisit, qui faillit jeter Mariette dans une voie nouvelle. Emmanuel de Rougé, l'un de ses protecteurs d'autrefois, mourut presque subitement, le 30 décembre 1872, et sa mort laissa vacants, outre un fauteuil à l'Académie des Inscriptions, un poste de conservateur au Louvre et la chaire de langue et d'archéologie égyptiennes au Collège de France. Aussitôt les amis de Mariette, F. de Saulcy, Longpérier, Guigniaut, Egger, Desjardins, Renan, Mohl, Léon Renier, jugèrent qu'il y avait là une occasion de le rattacher enfin à la France et de lui ménager une retraite pour ses vieux jours. Ils lui proposèrent de le nommer à la fois au Collège de

France et au Louvre, en attendant qu'une place devint vacante à l'Institut, et il fut tenté vivement d'accepter leur offre. « Enfin, dit-il un jour devant le vicomte de Vogüé, je » vais partir, je vais les quitter; voilà ma place marquée en » France, c'est une affaire finie. » Nous l'écoutions en souriant et nous lui disions à l'envi : « Non, maître, vous ne » partirez pas, vous ne quitterez pas vos enfants de Boulak, » vous le savez bien ! » Mariette se fâcha, jura que nous voulions son malheur, qu'il ne ferait qu'à sa tête!... et il ne partit pas. » Ce ne fut pas faute à ses amis d'insister. Un premier refus ne leur ayant point paru motivé suffisamment, on lui fit écrire une lettre presque officielle par Desjardins et par Longpérier, lui offrant, s'il jugeait sa présence à Boulak indispensable quelque temps encore, de lui accorder aussitôt après sa nomination un congé illimité, pendant lequel les cours seraient faits par un remplaçant de son choix, Maspero ou tout autre. « Je dois poser dès à présent comme principe, » répondit-il le 23 février, qu'à aucun prix je ne dois » quitter encore l'Égypte, parce que, si je quitte maintenant, je me fais à moi-même un véritable tort, aussi bien » que je fais à la science un tort véritable. Je n'admettrai » jamais, en effet, que m'en aller à Paris enseigner devant » une demi-douzaine d'auditeurs puisse être comparé, comme » service rendu à la science, aux services que je rends en » restant ici. » Il examinait l'une après l'autre toutes les branches de son activité, le musée d'abord, qui « est certainement un titre de gloire pour moi et, j'ose le dire sans » fausse modestie, pour la France » ; les fouilles ensuite, qui périliteraient du jour qu'il s'embarquerait, emportant avec » lui une expérience acquise par vingt-deux ans de travaux » ; les publications, dont il ne peut coordonner les matériaux que sur les lieux, et dont le vice-roi ne voudra plus se charger » si je pars d'ici juste au moment où, après l'avoir ennuyé » de mon musée pendant dix ans, je lui déclare que je n'en » veux plus... Maintenant, permettez-vous que l'égypto-

» logie, jusqu'à présent représentée en Égypte par un
» Français, soit désormais représentée par un Allemand ?
» Nous avons en ce moment fort à faire pour lutter en
» Égypte contre l'influence allemande qui s'impose par tous
» les moyens. Veut-on que ce soit précisément moi qui
» donne aux Allemands l'occasion de s'emparer d'une des
» places qu'ils envient le plus en Égypte ? La conclusion
» de tout ceci, mon cher ami, c'est que mon devoir est de
» rester en Égypte. Vous me parlez du drapeau de la science
» française à aller tenir à Paris. Mais Chabas, Maspero, le
» tiendront à Paris aussi bien que moi, tandis que, de mon
» côté, je ferai tout ce que je pourrai pour le tenir en
» Égypte. Ne m'appellez donc pas à Paris. Au contraire, si,
» dégoûté des obstacles qu'on me suscite ici et de la vie
» monotone que je mène, je venais à manifester le désir
» d'abandonner le poste où je suis placé, forcez-moi d'y
» rester. Ici, je suis sur mon terrain ; ici, je suis certain
» d'être bon à quelque chose ; ici, je rendrai bien d'autres
» services à la science que ceux que je pourrais lui rendre
» au Collège de France, où, quoi que je fasse, je n'effacerais
» jamais le souvenir de M. de Rouge¹. »

On sait ce qui arriva : Chabas refusa de quitter Chalon comme Mariette avait refusé de quitter l'Égypte², et Maspero fut nommé. Ce n'était pas sans raison que Mariette l'avait recommandé au choix des professeurs et de l'Académie. Après lui avoir fourni l'occasion de débiter honorablement dans la carrière, il s'était pris d'amitié pour lui, et il lui avait confié une partie des travaux dont il chargeait Devéria auparavant. Dès 1869, il l'avait prié de surveiller la

1. Lettre à Ernest Desjardins, en date de Boulak, le 23 février 1873, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 105-106. On trouvera les mêmes idées exprimées dans une autre lettre qu'il écrivait de Boulak à Chabas, le même jour qu'il répondait à Desjardins, et qui est citée dans Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxxix.

2. Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxxviii-cxxx.

correction du second volume de ses *Papyrus*, et de mettre en train un volume de *Gebel-Barkal*, qu'il méditait de composer avec les stèles éthiopiennes insérées naguère au tome premier des *Fouilles*¹. Lorsque la mort de Devéria lui eut enlevé son aide le plus fidèle, c'est à Maspero qu'il s'était adressé pour remplacer Devéria; depuis 1871, Maspero avait revu les épreuves du troisième volume de *Dendérah* et opéré la mise en train des planches qui composèrent les premières livraisons des *Monuments divers*². L'amitié reconnaissante et respectueuse que le jeune homme avait vouée au vieux savant lui rendit toujours agréables et faciles les tâches diverses que cette collaboration discrète lui imposait : il lui devait trop pour ne pas être tout entier à son service.

VII

Mariette avait eu le choix une fois de plus entre l'Égypte et la France, et il avait choisi l'Égypte : il lui resta fidèle jusqu'à la mort, à travers les épreuves et les souffrances de ses dernières années.

L'hiver et le printemps de 1873 s'étaient passés pour lui dans un calme studieux. Il avait continué d'assembler et de photographier des silex à l'intention de Chabas, et, tout en discutant la question des « cailloux » avec celui-ci, il abordait de temps à autre des sujets moins spéciaux ; il parlait papyrus dans cette correspondance, et il apprit ainsi, non sans étonnement, que Chabas, sur la foi de Goodwin, considérait le grand hymne au dieu Amon-Râ, contenu dans un des manuscrits de Boulak, comme étant « de la fabrique Simonidès.

1. Lettres datées de Boulak, les 5 et 6 décembre 1869, et confirmées par une lettre d'Ernest Desjardins, en date du 15 décembre 1869.

2. Lettres datées de Boulak, le 4 novembre 1872 et le 5 janvier 1873.

« Je viens d'examiner l'original, m'écrivait-il, et je déclare
 » que, si M. Simonidès est capable de fabriquer un papyrus
 » de ce genre, il faut lui envoyer sur-le-champ la croix de la
 » Légion d'honneur¹. » *Dendérah* et les *Monuments divers*
 tenaient toujours la première place dans ses préoccupations;
 c'est-à-dire à peine s'il s'accordait le temps de rédiger deux
 articles de circonstance pour les *Mélanges d'archéologie*, l'un
 sur *une inscription grecque découverte dans les ruines du*
temple de Phtah à Memphis, l'autre sur les *Baschmourites*
*et les Biahmites*². Il organisait son exposition entre temps,
 et, à sa grande joie, il obtenait « du vice-roi de ne pas
 » envoyer d'antiquités à Vienne. C'est une fameuse épine
 » hors du pied, disait-il à son frère Édouard. Sans parler
 » de l'embarras, j'ai toujours peur de ne plus voir ces anti-
 » quités revenir. Comment veux-tu que le vice-roi les
 » refuse, s'il vient à l'idée de l'empereur d'Autriche de les
 » lui demander³? » Il avait profité alors de la bonne hu-
 meur du souverain pour lui rappeler ses promesses de bâtir
 un musée convenable à l'extrémité méridionale de Géziréh,
 et, à sa surprise, son discours avait été bien accueilli⁴.
 « Un ordre subit du vice-roi a fait revenir sur l'eau l'af-
 » faire du musée, et l'adjudication des fondations a eu
 » lieu le 29 mars. Le devis se monte à cent quatre-vingt-
 » six mille francs. Je n'ai aucune idée de la personne qui
 » sera rendue adjudicataire. Le travail doit être achevé le
 » 1^{er} octobre. A cette date, le musée sera donc fait jus-
 » qu'au dallage. Les fondations de la façade ne sont point
 » comprises dans le susdit devis. A ma demande, on a ré-

1. Lettre écrite de Boulak, en date du 5 janvier 1873.

2. *Mélanges d'Archéologie égyptienne et assyrienne*, 1873, t. I, p. 51-56, 91-93.

3. Lettre adressée de Boulak, le 27 mai 1873, et citée par Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 146.

4. Lettre à Ernest Desjardins, en date du 23 février 1873, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 105.

» servé cette partie de la construction'. » Il s'était mis avec ardeur à l'étude de cette façade, et nous avons encore dans nos archives le modèle en plâtre qu'il en avait exécuté de concert avec Émile Brugsch. Enfin, l'Académie des Inscriptions, de qui c'était le tour de désigner le candidat au prix de 20.000 francs, projetait de le lui décerner pour l'ensemble de ses travaux, et ses amis lui annonçaient qu'ils étaient presque assurés de son succès. C'était donc dans un esprit de joie et de tranquillité qu'il s'apprêtait à regagner l'Europe, lorsque, la veille même de son départ, le 27 mars 1873, sa fille aînée, Joséphine-Cornélie, fut trouvée morte dans son lit.

Ce coup brutal, qui l'atteignait en pleine prospérité, le laissa sans espoir et presque sans vie. Ses amis l'obligèrent à s'embarquer aussitôt après les funérailles, mais il n'arriva à Paris, le 3 mai, que pour s'aliter. « Une anémie » dont je souffrais depuis deux mois s'est effroyablement » développée sous l'influence des fatigues de la route, et » je suis si absolument dépourvu de forces en ce moment » qu'il m'est impossible de me tenir debout, et que c'est » tout au plus si je puis faire sans aide le trajet de mon lit » à mon fauteuil. Le médecin me quitte à l'instant et me » fait espérer que je pourrai être sur pied dans quinze » jours². » La première stupeur dissipée, il secoua la maladie qui l'envahissait, et il la traita par le seul remède qui lui eût toujours réussi. « J'ai passé par là trop de fois » déjà, mon cher ami », écrivait-il quelques mois plus tard à un jeune homme en deuil ; « en peu d'années j'ai perdu » successivement ma femme et cinq enfants déjà très grands, » et je sais ce que c'est que cette effroyable douleur. Je ne » cherche donc pas à vous consoler et je ne puis que vous » dire d'avoir du courage, et que, pour ces grandes choses

1. Lettre du 27 mai 1873, adressée de Boulak à son frère Édouard et citée par lui dans ses *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 145-146.

2. Lettre écrite de Paris, le 4 mai 1873.

» comme la naissance et la mort, nous sommes entre les
» mains d'un être supérieur qui dispose à son gré de nos
» destinées. Il est pourtant un adoucissement que, par ex-
» périence, je vous engage de prendre : c'est le travail. Le
» travail, s'il ne supprime pas la douleur, l'engourdit et la
» fait oublier. Travaillez donc, travaillez au bel avenir qui
» s'ouvre devant vous. C'est mon vœu le plus cher de vous
» voir réussir¹. » Il travailla, bien qu'il n'eût plus l'avenir
devant lui, comme l'ami à qui il adressait ces lignes.

L'Exposition de Vienne le retint quelques semaines seulement. Le choléra, qui sévissait alors sur l'Autriche et sur presque toute l'Europe centrale, en éloignait les visiteurs : les hôtels ne se remplissaient pas, et, pour se récupérer de leurs préparatifs, les aubergistes maintenaient leurs tarifs à des hauteurs telles que les étrangers assez braves pour ne pas craindre la contagion n'affrontaient pas longtemps leur rapacité. « Toujours même solitude à l'Exposition, » écrivait-il le 7 juin à son frère Édouard, et toujours » même cherté de tout. Ceux qui parlent d'affluence ne » sont pas sincères. Un exemple entre mille. Les cerises » sont communes ici. Innocemment, nous en avons de- » mandé une portion pour notre dessert. A peine y en » avait-il une poignée. Prix : cinq francs. Cinq francs aussi » pour un fromage. Cela vous amusa tellement que j'en » ris encore. En attendant, je ne vis pas à moins de cent » francs par jour, et nous ne sommes que deux, Sophie » et moi². » Même étonnement et même plainte deux semaines plus tard : « Rien de nouveau ici. L'Exposition va » cahin-caha. Il n'y a pas grand monde et tout est hors de » prix. A Vienne on est littéralement écorché, et ce n'est » pas en vain que l'Exposition est construite au coin d'un

1. Lettre écrite de Pont-de-Briques, par Boulogne-sur-Mer, le 28 septembre 1873.

2. Lettre citée par Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 197.

» bois¹. » Brugsch lui épargnait la peine de faire les honneurs aux souverains qui parcouraient la section égyptienne : un jour pourtant l'impératrice Augusta d'Allemagne insista pour qu'il lui fût présenté, et elle l'accueillit avec une grâce dont il fut touché profondément². La plupart du temps, il s'enfermait dans la chambre d'hôtel qu'il occupait sur la Schiller Platz, et il mettait la dernière main au texte de *Dendérah*. Sitôt qu'il eut terminé, « j'ai enfin envoyé à » M. Vieweg le manuscrit de *Dendérah*, m'écrivit-il. Si » vous pouviez aller voir M. Vieweg et lui offrir vos services » pour le placement des caractères hiéroglyphiques, etc., » vous me feriez un grand plaisir, et je vous en serais très » reconnaissant. Veillez aussi au choix des caractères. Comme » je paye tout, je désire que cela soit fait à mon idée, c'est- » à-dire bien. Je désire un caractère sérieux et un peu grand. » Lepsius publie à Berlin des ouvrages magnifiquement im- » primés. Je ne veux pas faire moins que lui³. »

Le tome IV était à la reliure, le texte s'imprimait et il avait l'argent nécessaire : l'Institut le lui avait fourni en lui décernant enfin le prix décennal. Il passa la fin de l'été à Pont-de-Briques, en compagnie avec ses épreuves, puis il reprit le chemin de l'Égypte avec sa fille Sophie, qui tenait la maison depuis la mort de Joséphine, avec son frère Édouard, avec son fils Félix et avec un jeune Boulonnais, M. Chélu, qu'un mariage récent venait de rattacher à sa famille. Chemin faisant, il descendit à Chalon et il rendit à Chabas la visite qu'il lui devait depuis si longtemps⁴. S'il subsistait encore quelque contrainte dans les relations des deux hommes, la cordialité sincère de l'accueil acheva de la dissiper : lorsqu'ils se quittèrent, une amitié s'était nouée entre eux

1. Lettre écrite de Vienne, Hôtel Britannia, Schiller Platz, le 22 juin 1873.

2. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 319.

3. Lettre de Vienne, en date du 22 juin 1873, et déjà citée plus haut.

4. Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cxxxiv.

qui dura jusqu'à la mort. Mariette débarqua à Alexandrie dans les derniers jours d'octobre. Le 13 novembre suivant, dans la séance publique des cinq académies, M. Hauréau, président de l'Institut, proclamait solennellement le résultat du concours ouvert pour le prix de 20.000 francs, dans des termes qui en rehaussèrent encore la valeur : « Le lauréat » présenté par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres¹, » couronné par l'Institut tout entier, est M. Auguste Mariette, l'infatigable et savant explorateur qui, après vingt » années des plus pénibles recherches, dirigées avec une » sagacité vraiment singulière, s'est fait un si beau nom par » la découverte de cette Égypte souterraine dont il s'occupe » maintenant d'exhumer, d'ordonner et d'expliquer les monuments nombreux et variés. La France, Messieurs, produit encore des hommes d'un mérite supérieur. Mais, » quand elle les a produits, elle n'en est peut-être pas assez » fière, ce qui permet à l'Europe de montrer sa justice en » étant la première à les proclamer. Que l'inventeur du » Sérapéum de Memphis et de toutes ces ruines redevenues » célèbres, que cachaient depuis tant de siècles les sables » de Saqqarah, d'Abydos, de Karnak, de Thèbes et d'Edfou, » que le créateur du riche Musée de Boulaq, que l'auteur » ingénieux, érudit, des grands ouvrages encore inachevés, » dont chaque volume nouveau nous apprend l'histoire de » quelque ville retrouvée, que notre correspondant, M. Auguste Mariette, reçoive enfin de l'Institut de France le » prix qui lui était depuis longtemps réservé. »

Les quatre années qui suivirent s'écoulèrent monotones et sans incidents notables. Les embarras financiers et politiques du Khédivé, dissimulés tant bien que mal jusqu'alors, se révélèrent brutalement pendant l'Exposition de Vienne, et le Service des Antiquités fut le premier à en souffrir. Il lui fallut tout d'abord renoncer à l'espoir d'avoir jamais un

1. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1873, p. 123. .

musée convenable. « Le nouveau musée, dont les fondations » sortaient de terre, vient de subir un nouvel échec, écrivait-il à Desjardins le 16 novembre 1873. Le vice-roi a tout » arrêté provisoirement sous prétexte d'économie; mais je » crains que ce provisoire ne soit définitif. Tant bien que » mal nous resterons où nous sommes¹. » Les fouilles ne pâtirent pas autant que le musée, mais si elles ne cessèrent pas, cela tint uniquement à l'obstination que Mariette mit à mendier littéralement l'argent nécessaire². Rien ne le rebutait lorsqu'il s'agissait d'arracher un subside, ni les silences, ni les dédains affichés, ni les rebuffades publiques; il revenait sans cesse à la charge, et il ne s'accordait pas de répit jusqu'à ce que, à force d'esprit ou de résignation, il eût enfin obtenu de quoi remuer un peu de terre. M. de Vogué a exprimé avec une énergie rare la situation qui était faite. « Il fallait qu'il fût là pour apprendre et dé- » joner les intrigues ourdies contre lui par les confrères, » les ennemis. Il fallait qu'il fût là, attendant des semaines » l'ordre d'entrer, pour guetter un bon caprice, la minute » de générosité qui lui permettrait de déblayer Abydos » ou de fouiller Tanis. Il fallait qu'il fût là, enfin, parce » qu'on pouvait le demander et s'étonner de ne pas le » trouver en bas; qu'il y fût pour se faire voir, pour rap- » peler sa figure, ce qui a été de tout temps la grande » affaire et la nécessité dans une cour. Le crédit était à ce » prix, et le crédit de Mariette, c'était celui de la science; » si le bey laissait ébranler sa situation, avec elle s'écrou- » laient les beaux projets de fouilles, l'espoir des grandes » découvertes, le temple bâti à la vérité. » Il ne gagna pas à cette assiduité servile, dont sa fierté souffrait, de quoi recommencer les fouilles épiques d'autrefois, lorsque des centaines d'ouvriers, rassemblés sur vingt points de la val-

1. Fragment cité par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 107, note 1.

2. Ebers, *Ägyptische Studien und Verwandtes*, p. 503-504.

lée, mettaient à nu des temples et des nécropoles complètes. Il put seulement conserver, sur deux ou trois des localités les plus importantes, des chantiers moins de recherche que de vérification de ses recherches anciennes, afin d'y préparer ses publications; aussi ses voyages furent-ils désormais des tournées d'inspection et non des campagnes de fouilles. « J'ai peu travaillé, écrivait-il de Thèbes à son frère Édouard, » au début de 1874. J'ai plutôt complété mes notes que fait » dans le nouveau. Je tiens à faire paraître cet été, coûte » que coûte, deux ouvrages, *Karnak* et *Deïr el-Bahari*. » J'ai maintenant tous mes matériaux. Il s'agit de les mettre » en ordre¹. » Et un peu plus tard : « Mon voyage dans la » Haute-Égypte s'accomplit en de bonnes conditions. Ce » sont surtout les *Monuments divers* qui m'attirent ici. Ça » et là j'ai beaucoup de textes épars trouvés par moi et que » je veux enfin publier. Aussi ai-je maintenant la matière » de deux volumes complets². »

L'analyse *in situ* du mémoire alors récent de Rougé sur le massif de Karnak l'amena pourtant à déblayer le sixième pylône et à y faire des découvertes inattendues. « Malgré » le respect que j'ai pour M. de Rougé, je dois dire qu'il » ne reste pas grand'chose de tout ce qu'il a dit. Pendant » les quelques jours qu'il a passés à Karnak, M. de Rougé » n'a pu nécessairement prendre une connaissance suffi- » sante des lieux. Karnak est un monde, et ce qui m'éton- » nerait le plus, c'est qu'on arrivât, même après une année » entière, à l'étudier pierre par pierre, à le connaître suf- » fisamment. J'en ai fait le plan complet, et il n'y a pas » un coin de chambre où, sur ce plan, je n'aie indiqué » l'époque. J'ai aussi déblayé des parties encombrées, et » c'est ainsi que j'ai recueilli les éléments d'un véritable » dictionnaire géographique, qui peut comprendre environ

1. Lettre écrite de Louxor, le 22 janvier 1874, et citée dans Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 148.

2. Lettre datée de Louxor, le 29 janvier 1874.

» six cents noms du temps de Thoutmès III, appartenant à
» la Palestine païenne, au pays de Pount, aux Couschites
» et aux nations libyennes de l'Occident. Il y a là une
» nouvelle et féconde mine de matériaux à exploiter¹. » —
» « Le tout se rapporte à la première expédition de Thout-
» mès, en l'an 22 et 23 de son règne. Jérusalem, sous son
» nom de l'El-Qods ou Kadesch, est le centre de toutes les
» opérations. Il y a ensuite la zone méditerranéenne, la zone
» de ce côté-ci du Jourdain, la zone de l'autre côté du Jour-
» dain, et enfin une zone qui s'étend je ne sais où². » Le
voyage de 1874 fut écourté par la nécessité de montrer la
Haute-Égypte à des princes allemands : il les attendit près
de trois semaines à Sohag, pour les escorter, « sans le
» moindre enthousiasme, jusqu'à Philæ », puis, comme ils
manquèrent au rendez-vous qu'il leur avait assigné près de
cette ville par ordre du vice-roi, il rentra paisiblement
au Caire, pendant la seconde semaine de février 1875³. Il
avait en peu de loisirs personnels dans ces conditions, mais
malgré tout il revenait content des rares journées durant
lesquelles il avait été libre de ses mouvements. « Nous
» avons travaillé d'arrache-pied et nous rapportons près de
» douze cents estampages, sans compter les copies à la
» main⁴. » Thèbes lui avait fourni le plus gros contingent

1. Lettre datée de Boulak, le 29 mars 1874. Il donna la première notification officielle de sa découverte dans l'*Exposé des travaux exécutés à Karnak dans l'hiver de 1873-1874, sur l'ordre du Khédive et d'une découverte importante qu'ils ont amenée* (Bulletin de l'Institut égyptien, 1873-1874, p. 105-113). Il lut un peu plus tard, à l'Académie des Inscriptions, dans la séance du 7 août 1874, un *Mémoire sur les Listes géographiques du pylône de Thoutmès III* (Comptes rendus, 4^e série, t. II, p. 343-260, et t. IV, p. 21-25), qui diffère à peine de l'ouvrage publié en 1875, sous le titre *Listes géographiques des pylônes de Karnak*.

2. Lettre adressée à Chabas, à la date du 29 avril 1874, et publiée dans Virey, *François-Joseph Chabas*, p. cXL.

3. Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 50-51.

4. Lettre à son frère Édouard, en date d'Abydos, le 2 février 1875, citée dans Éd. Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 148.

de documents intéressants : « J'ai complété Karnak, dont la » description fera un gros ouvrage plus considérable peut- » être que Dendérah. J'y travaille à force et j'espère avoir » fini cet été'. » A l'automne de la même année, il put craindre un moment d'être retenu immobile au Caire, manque d'argent : « Les affaires ottomanes ont singulièrement » réagi sur notre pauvre Égypte, me mandait-il, et je crains » bien, en présence des économies que l'on fait de toutes » parts, que les antiquités ne jouissent pas d'ici à quelque » temps d'un grand crédit. J'ai cependant quelques projets » pour cet hiver que je vais essayer de mener à bien². » Il remonta en effet le Nil jusqu'à Philæ, trainant à sa remorque Rochemonteix, qui visitait l'Égypte la première fois et pour lequel il se prit d'une amitié véritable : ce fut une course de deux mois, et qui ne produisit presque rien, faute de séjours suffisamment prolongés dans les localités visitées³. Il espéra un moment que le souverain, rappelé enfin au sentiment de la réalité par la misère croissante, renoncerait de bon à ses idées de grandeur chimérique. « Après tout, écrivait-il à Desjar- » dins le 30 avril 1876, ce n'est pas un mal qu'il y ait un » peu plus d'ordre dans les finances, et si la crise n'atteint » que les banquiers qui, au bon temps, pressuraient le » pauvre vice-roi et exploitaient sa gêne, il n'y aura pas » trop de mal. La sagesse des nations l'a dit depuis long- » temps : « Heureuse est l'année où les usuriers se pendent ! » Son illusion ne fut pas de longue durée, et, rentrant de congé à la fin de 1876, il fut obligé d'avouer que tout allait de mal en pis. « Hélas ! si vous saviez dans quel état j'ai » trouvé notre pauvre Égypte. C'est pour le coup que les » antiquités sont reléguées au second plan et même au der-

1. Lettre écrite de Boulak, en date du 28 février 1875.

2. Lettre datée de Boulak, le 31 octobre 1875.

3. Maspero, *Maxence de Rochemonteix*, p. xiii-xix.

4. Lettre à Ernest Desjardins, datée de Boulak, et citée par H. Wal-
lon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 109.

» nier¹. » Il partit pourtant pour le Saïd vers le 20 décembre, et, de Bédéréhéin à Assouân, il inspecta minutieusement tous les sites importants de la vallée. Avait-il le pressentiment qu'il ne les reverrait plus souvent ? Bien que le voyage se fût accompli dans de bonnes conditions², il débarqua à Boulak vers le 20 février 1877, malade et plus découragé qu'il ne l'avait jamais été aux jours les plus tristes de 1871 et de 1873.

Du moins, les publications avaient-elles profité du ralentissement des fouilles. Il avait concentré sur elles toute l'activité qu'il ne pouvait plus disperser sur les chantiers, et jamais il ne les multiplia autant que dans ces quatre années. De petits articles il n'en écrivait plus, mais il réservait toutes ses forces pour ses gros ouvrages. Il acheva *Dendérah*, il prépara un troisième volume des *Papyrus*, il donna coup sur coup la *Liste géographique des pylônes de Karnak, comprenant la Palestine, l'Éthiopie, le pays des Somâl*³, puis *Karnak, Étude topographique et archéologique*, avec un *Appendice comprenant les principaux textes hiéroglyphiques découverts ou recueillis pendant les fouilles*⁴, sans préjudice d'une monographie sur Tanis, qu'il n'acheva pas⁵, et d'un certain nombre de livraisons des *Monuments divers*. Le Khédive ne subvenait plus aux frais de ses ouvrages, mais il avait obtenu, en 1874, la médaille d'or de la Société de Géographie, pour sa découverte des listes géographiques de Thoutmôsis III, et il en avait consacré le produit à ses impressions; d'ailleurs les éditeurs de Paris ou de Leipzig, Vieweg et Hinrichs, lui payaient assez largement ses ma-

1. Lettre écrite de Boulak, en date du 12 novembre 1876.

2. Lettre datée de Louxor, le 10 février 1877.

3. Le Caire, 1875, et Leipzig, Hinrichs, in-4°, 64 pages, avec un atlas in-folio de 3 cartes.

4. Le Caire, 1875, et Leipzig, Hinrichs, in-4°, 88 pages, avec un atlas in-folio de 56 plans et planches.

5. Les fragments en furent publiés en 1888, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 1-20.

nuscripts, et le gouvernement français souscrivait à autant d'exemplaires qu'il en fallait pour amortir les dépenses d'établissement des volumes. Il n'aurait donc éprouvé aucune difficulté, s'il avait su s'en remettre à ses libraires du soin de régler la mise en train de ses ouvrages, ou tout au moins s'il n'avait pas modifié ses plans sans cesse en cours d'exécution; mais pour *Abydos*, pour *Karnak*, pour les *Monuments divers*, pour les *Papyrus*, comme naguère pour le *Sérapéum*, il défaisait le lendemain ce qu'il avait fait la veille, sans s'inquiéter de savoir si ces remaniements perpétuels ne compromettaient pas le bénéfice d'autrui et le sien même. Et pourtant la pauvreté du trésor égyptien et la difficulté toujours plus grande qu'il éprouvait à arracher au Khédive les subsides particuliers qui avaient suppléé jusqu'alors à l'insuffisance de son traitement officiel¹, l'obligeaient à affronter le grand public et à lui offrir une œuvre de vulgarisation demi-savante, que tout lettré se crût en état de comprendre. « Vous ne me reconnaitrez plus, m'écrivait- » il au commencement de 1876, quand je vous dirai qu'en » ce moment je suis occupé à battre monnaie. M. Mourès » veut faire un pendant à l'*Album du Musée de Boulaq*, » en publiant un *Album de la Haute-Égypte*, et il m'a » chargé de rédiger le texte, occupation qui me prend en ce » moment tout mon temps². »

L'*Album de la Haute-Égypte* devint le *Voyage de la Haute-Égypte*, qui eut en effet du succès³. Toutefois le prix de revient en était trop élevé pour que la vente et les rentrées fussent considérables : il songea au Sérapéum, et,

1. Lettre adressée à Ernest Desjardins, de Pont-de-Briques, le 3 juillet 1876, et publiée dans H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 110.

2. Lettre écrite de Boulaq, en date du 13 mars 1876.

3. *Voyage de la Haute-Égypte, Explication de vues photographiques, d'après les monuments antiques compris entre le Caire et la première cataracte*, le Caire, Mourès, et Paris, Goupil et C^{ie}, 1878-1880, 2 vol. in-folio de 83 planches en photogravure, avec texte par Mariette-Bey.

abrégeant le journal détaillé qu'il avait tenu de ses fouilles, il en tira un récit de la découverte animé et vivant. Il en soumit le manuscrit à son ami Desjardins, pour que celui-ci en estimât la valeur littéraire¹, et il me pria de lui chercher un éditeur. « Je vais vous faire un discours en » deux points. — *1^{er} point* : Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la crise financière égyptienne. Elle a » touché tout le monde, attendu que le Khédive a subitement fermé sa bourse. C'est pourquoi, pour mes ouvrages, » je n'ai plus à compter sur lui; bien plus, des promesses » qui m'ont été faites n'ont pas été et ne seront pas tenues. » De là la nécessité pour moi de changer de front et de » voler désormais de mes propres ailes. Il y a urgence. — » *2^e point* : Dans ces circonstances, je suis obligé de » mander à Paris ce que jusqu'à présent je demandais au » Caire, et c'est à mes ouvrages à remplacer le vice-roi. » Le premier qu'il destinait à cet office était naturellement le Sérapéum : « La forme donnée à l'ouvrage en fait un livre » de librairie. Comme la mission a été faite par le gouvernement français et que c'est sa gloire que j'y chante de la » première à la dernière page, je ne doute pas que nous n'obtenions facilement des souscriptions qui couvriront les frais » et au delà. Il y a là une affaire facile à emmancher et où » l'éditeur trouvera certainement de gros bénéfices². » Il offrait ensuite un second volume d'Abydos, pour lequel je n'éprouvai aucune difficulté : Maisonneuve consentit à lui payer le manuscrit 1.500 francs, qui furent absorbés aussitôt par le volontariat de Tady, et à se charger de tous les frais³, mais il

1. Lettre datée de Pont-de-Briques, le 19 juillet 1876, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 148.

2. Lettre datée de Pont-de-Briques, par Boulogne-sur-Mer, 25 juillet 1876. Le manuscrit d'alors différerait sensiblement de celui que j'ai publié après la mort de Mariette; il était plus anecdotique et plus développé.

3. Lettres de Pont-de-Briques, des 21 août, 5, 11 et 15 septembre 1876.

n'en alla pas aussi aisément du Sérapéum. Les Hachette, que j'entretins de l'opération, n'eurent point confiance et refusèrent poliment. Il ne s'en affligea pas, car une autre idée lui était montée en tête. Il songeait à profiter de la présence de M. Waddington au ministère de l'Instruction publique, pour publier, non plus un récit anecdotique de la découverte, mais le journal même des fouilles, avec la reproduction et l'analyse de tous les monuments. Il voulut bien me charger de la négociation¹, qui aboutit, le 29 septembre, dans une entrevue avec M. Waddington, à la promesse d'une subvention ministérielle de 65.000 francs. Vieweg, que je vis le jour même, s'engagea volontiers à imprimer l'œuvre future et versa une avance immédiate de 6.000 francs, à valoir sur la souscription, avance que Mariette réclamait avec instance² : je demeurai chargé du soin d'exécuter les planches et de transcrire sur les originaux les textes trop endommagés pour qu'on les reproduisit par la photographie.

Le travail de copie commença donc au Louvre, tandis que Mariette opérait quelques déblayements à Sakkarah, afin de vérifier et de compléter, s'il se pouvait, le résultat de ses fouilles d'autrefois³. Il poussait avec une égale activité les *Monuments divers*, le second volume d'*Abydos* et *Deïr el-Bahari*. La gravure du second volume d'Abydos, confiée à un peintre tessinois du nom de Daldini, ne le satisfaisait guère : « Votre lettre du 22 janvier m'encourage à vous dire com-
» bien les planches signées de M. Daldini me paraissent
» inférieures, même quand il n'y a eu qu'à calquer. Les
» bonshommes des peuples vaincus de la planche 2 sont de
» véritables caricatures, surtout les Asiatiques. Il n'est pas
» permis de faire de pareilles grimaces... Et encore si tout
» cela était correct! Je vois que c'est là aussi votre avis,

1. Lettres datées de Pont-de-Briques, les 2, 5, 10, 15, 16, 21, 27 septembre 1876.

2. Lettre adressée de Paris à Mariette, à la date du 30 septembre 1876.

3. Lettre écrite de Boulak, en date du 12 novembre 1876.

» et ce m'est véritablement une consolation¹. » Nous faisons tous de notre mieux, lui et moi, pour remédier à ces maladresses du dessinateur, mais nos efforts n'étaient guère couronnés de succès, et Mariette se désespérait. Du moins espérait-il que la bonne exécution du *Sérapéum* le dédommagerait de ces mécomptes : « D'après ce que je sais de » M. Waddington, qui m'a été transmis par un ami commun, on compte que nous ferons avec le Sérapéum une » publication digne de la découverte, digne du gouvernement français, digne des 65.000 francs qu'on nous accorde. » Or, le deuxième volume d'Abydos m'est une leçon, et si » je tiens à quelque chose, c'est à en donner au gouvernement pour son argent. » Il insistait donc pour qu'on n'amorçât pas la confection des planches du *Sérapéum* avant qu'il fût lui-même de retour à Paris².

Il y tenait d'autant plus qu'il voulait que l'ouvrage figurât à l'Exposition universelle de 1878. Il avait accepté d'être commissaire général pour l'Égypte, non sans hésitation : le pays était ruiné, le vice-roi ne mettait à sa disposition des ressources modestes, avec lesquelles il n'y avait moyen de rien entreprendre qui comparât de loin aux merveilles de 1867. Mariette conçut pourtant le projet de placer dans les galeries de l'exposition rétrospective une série de panneaux sur lesquels on verrait, copiées dans les hypogées de Sakkarah et de Béni-Hassan, les scènes de la vie civile et domestique des Égyptiens; un édifice en bois, construit dans le pare sur le modèle des maisons de l'Ancien-Empire, recevrait les artisans et les produits de l'Égypte moderne. C'était du travail pour plus d'une année, et, après avoir inspecté Thèbes une dernière fois, il quitta Boulak dans la première quinzaine d'avril, afin de se mettre à la tâche. Un accès foudroyant de diabète le terrassa pendant le voyage, et le jeta mourant à Paris. Les soucis d'argent s'étaient compliqués depuis

1. Lettre écrite de Louxor, en date du 10 février 1877.

2. Lettre datée de Boulak. le 12 mars 1877.

deux ans de soucis plus cruels encore : « Je suis bien triste » du côté de ma famille, m'écrivait-il au début de 1877. On » devrait toujours être jeune. Les chagrins que vous causent » les enfants, quand ils sont petits, ne sont rien à côté de » ceux qu'ils vous causent quand ils sont grands¹. » Il avait cru en avoir raison en usant de son grand remède, le travail, et, oubliant qu'il était en proie à une maladie terrible, il s'était surmené. Il sortit de la crise épuisé, à peine capable de remuer ou même de penser. L'air de Boulogne et le repos le remirent pourtant sur pied en quelques semaines : « Je vis » ici au milieu des miens, annonçait-il à Daninos le 20 juillet, » bien tranquille et très disposé à ne rien faire². » Cette paresse inaccoutumée se dissipa dès que le beau temps fut revenu, et il s'attela vaillamment à sa besogne. Il réussit à faire paraître *Deir el-Bahari*³ et à mettre en train son *Catalogue général des Monuments d'Abydos* : je passai le mois de septembre de cette année chez lui à Pont-de-Briques, pour copier et pour analyser les stèles du Moyen-Empire qui composent la plus grande partie de ce volume.

La fatigue qu'il en éprouva, malgré le soin que je pris de lui rendre la collaboration légère, et aussi des craintes d'avenir, compromirent sa convalescence un moment. L'Égypte était aux abois, et le Khédive, toujours en quête d'économies, songeait à se retirer de l'Exposition, ou tout au moins à rappeler son commissaire général et à ne le renvoyer en France que vers le moment de l'ouverture, s'en fiant à des entrepreneurs du soin d'exécuter les bâtiments projetés. Il

1. Lettre écrite de Louxor, à la date du 10 février 1877.

2. Lettre adressée à Daninos-Pacha, de Pont-de-Briques, par Boulogne-sur-Mer, en date du 20 juillet.

3. *Deir el-Bahari* (temple funéraire de la reine Hatasou à Thèbes). *Documents topographiques, historiques et ethnographiques recueillis dans ce temple pendant les fouilles exécutées par Aug. Mariette-Bey*, Leipzig, Hinrichs, 1877, un vol. in-f° de planches et un texte in-4° de 40 pages.

avait dépêché Barrot-Bey, son secrétaire, afin d'examiner la question sur place, et, en attendant que celui-ci eût fini son enquête, Mariette se consumait littéralement d'inquiétude. « Depuis quelque temps, vous l'avouerez-je, je ne suis plus » moi-même et je crois que je perds la tête. Une crise de » diabète m'a empoigné et me tient encore. Ajoutez à cela » la tuile de l'Exposition manquée. Tonte ma vie, telle que » je l'avais arrangée là-dessus, est à refaire pour quelques » années. Je comptais passer l'été prochain à Paris, et, au » Louvre même, finir ce fameux Sérapéum qui me tient » tant au cœur. J'essayais d'obtenir un congé presque per- » pétuel du vice-roi, prendre un logement définitif à Paris, » et aller frapper d'une main timide à la porte de l'Institut. » C'était la fin de ma carrière et le couronnement de mon » petit édifice. Je soignais la carrière de mes trois fils, dont » deux sont déjà entrés dans la vie et doivent gagner dès à » présent leur pain. Au lieu de cela, il me faut regagner le » pays des mauvais repos, des dyspepsies, du diabète, de la » pauvreté et de la ruine. Qu'est-ce que je vais devenir » dans tout cela? qu'est-ce que va devenir mon pauvre » Musée avec un vice-souverain qui est ruiné et qui de plus » en plus va faire argent de tout? qu'est-ce qu'il va advenir » de l'Égypte elle-même? Ces idées, mon cher ami, me » rendent triste jusqu'à la mort, et je vous assure que je » passe de bien mauvaises nuits¹. » Un mois plus tard, la question pendait toujours, mais il s'était réconcilié avec son sort : « Je compte partir aussitôt que je le pourrai pour » l'Égypte, le cœur bien triste. Le pis de tout, c'est que je » suis obligé d'emmener Tady, Sophie et Louissette. Nous » assistons à l'écroulement de notre pauvre Égypte, et j'ai » la conviction qu'avant deux ans le vice-roi aura fait fail-

1. Lettre écrite de Pont-de-Briques, vendredi matin, sans date; d'après l'ensemble du contexte, elle est du 20 ou du 21 septembre 1877.

» lite comme un simple boulanger. Malheureusement, c'est
» nous qui payons les pots cassés¹. »

L'enquête de Barrot-Bey produisit bon effet : dans les premiers jours de janvier, Mariette reçut enfin un télégramme qui le confirmait commissaire général². Il n'était que temps si l'on voulait être prêt pour le jour de l'ouverture, et il lui fallut ralentir quelque peu le progrès de ses publications. Il avait profité de ces mois de suspens pour les pousser à fond. Le *Sérapéum* avait marché d'abord rapidement³, mais des oppositions sourdes, qui se manifestèrent tantôt au Louvre, tantôt au ministère de l'Instruction publique, avaient amorti bientôt ce premier élan⁴; Mariette, dégoûté de cette entreprise, se retourna vers un autre sujet, et, ayant obtenu la promesse de l'impression gratuite, il se consacra à l'achèvement du *Catalogue général d'Abydos*⁵. Une fois commissaire en titre, il exécuta le plan d'exposition qu'il avait conçu, autant que le permettaient les crédits qu'on lui avait mesurés parcimonieusement. Grâce au concours financier de M. de Lesseps et de la Compagnie de Suez, il donna suite à son idée de construire une maison égyptienne dans le parc du Trocadéro⁶. Il improvisa en trois mois⁷, avec le concours de Maspero, de Weidenbach et de Geslin, les panneaux qui, décrits par lui dans un livret spécial⁸, firent un si joli succès à la section khédiviale.

1. Lettre écrite de Pont-de-Briques, à la date du 27 octobre 1877.

2. Lettre datée de Pont-de-Briques, le 16 janvier 1878.

3. Lettres datées de Pont-de-Briques, les 13 juin, 20 ou 21, 22, 26, 27 octobre, 26 novembre 1877.

4. Lettres datées de Pont-de-Briques, les 12, 16, 17 novembre 1877.

5. Lettres datées de Pont-de-Briques, les 22 septembre, 27 octobre, 26 novembre 1877.

6. Lettre datée de Pont-de-Briques, le 3 janvier 1878.

7. Lettre écrite de Pont-de-Briques, à la date du 2 mars 1878.

8. *La Galerie de l'Égypte ancienne à l'Exposition rétrospective du Trocadéro. Description sommaire*, Paris, 1878, in-8°, 123 pages, avec un *Album photographique de douze vues*, exécuté par Braun, 1878.

« Je vous assure que je n'ai pas à me plaindre du résultat, » écrivait-il le 21 août à Daninos-Pacha. Dans le public, » on considère que nous avons pris la question par le bout » sérieux, ce dont je ne me plains pas. Les gens d'étude » viennent à nous plus qu'autre part. Quant à moi, j'ai fait » tout ce que j'ai pu, et ce que j'entends dire me récom- » pense de mes efforts. En somme, je suis content. Je vou- » drais cependant que ce fût fini¹. » Son séjour prolongé en France avait décidé l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à suspendre la règle qui veut que les membres ordinaires se recrutent exclusivement parmi les savants établis dans la capitale : elle l'élut à l'unanimité, dans la séance du 10 mai, et ce choix si honorable lui apparut comme la consécration suprême de ses travaux. Il se fût senti plus heureux qu'il n'avait été depuis la mort de sa fille Joséphine, s'il n'eût été tourmenté journellement par des besoins d'argent impérieux. C'est à lui que les entrepreneurs qui avaient travaillé pour l'exposition égyptienne adressaient leurs réclamations de paiements, modérées d'abord, puis vives et urgentes à mesure que les premières demeuraient sans effet : il lui fallait dépenser des trésors de finesse et d'amabilité pour empêcher ces créanciers exaspérés de recourir à des mesures, qui auraient révélé au gros public parisien la détresse du Khédive. Et lui-même, il n'était pas mieux partagé que les entrepreneurs. On ne daignait plus répondre à ses demandes de fonds, même lorsqu'il se bornait à implorer qu'on lui servit son traitement régulier de directeur; il ne savait comment subvenir aux besoins de sa famille, et il contractait des emprunts pour régler ses notes d'hôtel. Parfois alors il faisait un retour sur les belles années de ses débuts : « Par goût, je n'aime pas l'argent, auquel je » ne pense jamais, écrivait-il à son frère Édouard. Pourtant

1. Lettre à Daninos, adressée de Pont-de-Briques, par Boulogne-sur-Mer, le 21 août 1878.

» j'arrive à un âge où l'on songe à l'avenir et, souvent, je
» me reproche aujourd'hui de n'avoir pas été plus économe
» de ma vie; d'avoir dissipé des heures réclamées par la
» science à des fantaisies d'artiste; surtout, d'avoir gaspillé
» un argent qui peut-être assurerait le sort de mes enfants
» après ma disparition¹. »

Ce fut bien pis lorsqu'il regagna l'Égypte. Les événements s'étaient précipités pendant ses longs mois d'Europe. Le Musée de Boulak avait failli périr, au mois d'octobre, pendant ce débordement de 1878, qui fut le plus désastreux du siècle : « L'eau est entrée avec violence dans nos galeries, écrivait-il plus tard à Desjardins. On a eu le temps de déplacer et de mettre en sûreté nos principaux monuments; mais les armoires, les vitrines, plongées pendant deux mois dans l'eau, n'en sont sorties qu'à peu près perdues. En outre, quelques murs se sont crevassés, des poutres du plafond sont tombées. De tout cela, il résulte que le Musée est fermé, que les galeries sont vides, et que nos collections attendent dans les caisses, où nous les avons soigneusement enfermées, le jour où nous pourrions leur trouver un abri que le musée actuel leur refuse. » Sa propre maison avait été envahie, les livres, les manuscrits, les estampages qu'il y accumulait depuis des années avaient été inondés des semaines durant, et ils étaient presque réduits en paquets de pâte déchiquetée : lorsqu'il les vit, il en fut si désespéré qu'il précipita toutes ces épaves au Nil, sans même rechercher s'il ne s'en trouvait pas dans la masse qu'il aurait dû utiliser encore. Pour réparer le désastre, il aurait fallu de l'argent, mais le pays était à bout de ressources et ne pouvait lui venir en aide. « Je vous assure que, pendant ces trois derniers mois, je n'ai pas vécu. De jour en jour je m'attendais à être obligé d'offrir au Khédive ma démission. Plus de fouilles, plus de musée, économies à outrance,

1. Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 198.

» même sur les besoins les plus indispensables d'un gouvernement. Qu'avais-je à faire ici ? Et puis le spectacle de ce pays qui s'écroule est attristant. Jamais je n'ai vu comme bien j'aime l'Égypte que depuis le jour où je me suis aperçu que d'un moment à l'autre elle peut mourir. » Le Khédive prodiguait encore les promesses : il affirmait « qu'à la première éclaircie, les fouilles seraient rétablies et le service de surveillance réorganisé ». Il faisait étudier tout ensemble ce qu'il en coûterait, soit pour réparer les bâtiments de Boulak, soit pour adapter aux besoins du Service des Antiquités les immenses constructions inachevées qu'on appelait alors l'*École des filles nobles*, et qui sont aujourd'hui le ministère des Travaux publics¹. Tout cela était bien précaire, et Ismaïl-Pacha, qui le savait mieux que personne, essayait de faire patienter à Mariette en lui donnant la seule chose qui lui restât à donner, un titre de Pacha et la grand-croix du Medjidiéh : « Dans le petit discours qu'il m'a adressé, il a bien voulu me dire qu'il ne pouvait faire moins pour le seul membre de l'Institut de France qu'il avait l'honneur de posséder dans son gouvernement². » C'était le 5 juin que le vice-roi lui parlait de la sorte : trois semaines plus tard, le 29 juin, il perdait la couronne, et son fils Tewfik-Pacha lui succédait par l'action combinée de l'Angleterre et de la France.

Le pouvoir appartenait de fait aux deux ministres européens qui étaient à la tête du gouvernement nouveau, et Mariette pouvait compter sur leur bienveillance : il n'eut pas le temps d'en profiter. Il fut rappelé en Europe, vers le milieu de juin, par la nouvelle que l'ainé de ses fils, Tady, était atteint d'une maladie mortelle et n'avait plus que peu

1. Lettre du 2 mai 1879, à Desjardins, publiée dans H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 149-151.

2. Lettre du 30 janvier 1879, citée dans H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 115. Cf. un autre fragment sur le même sujet dans Édouard Mariette, *Lettres et Souvenirs personnels*, p. 58.

de semaines à vivre. Il demeura tristement à Pont-de-Briques, assistant à l'agonie de cet enfant sur lequel il avait fondé tant d'espérances¹, préoccupé de l'état de santé de son dernier fils Alfred, se soignant lorsqu'il lui plaisait, mais le plus souvent négligeant de suivre les ordonnances de son médecin, malgré les supplications de ses filles et de sa sœur Sophie. Le besoin d'argent l'obligeait à négocier longuement, à des conditions médiocres, la vente des exemplaires de Dendérah qu'il avait encore en sa possession², et à presser vivement l'impression de ses ouvrages nouveaux, *Monuments divers*, *Catalogue général d'Abydos*. Il parlait encore du Sérapéum, mais sans ardeur et avec la conviction intime qu'il n'en verrait pas la fin; en revanche, il songeait à commencer la mise au net de ce volume des *Mastabas de l'Ancien-Empire*, qu'il méditait depuis les premières années de sa direction. Il en avait institué le plan, il en avait rédigé le texte provisoire, il avait calculé le nombre des planches que chaque mastaba lui fournirait, et il se proposait à son retour en Égypte de rouvrir tous les tombeaux, afin d'en estamper ou d'en dessiner les scènes principales; il me priait d'ailleurs de lui chercher un éditeur, et, comme d'habitude, Vieweg fut le seul à accepter ses conditions. Toutefois, il fallait de l'argent pour les déblayements nécessaires, et comment requérir l'Égypte de le subventionner, dans la crise de demi-banqueroute où elle se débattait? Il pensa qu'en intéressant à cette question le ministre des Affaires étrangères d'alors, M. Waddington, il le déciderait à agir sur le contrôleur français du gouvernement égyptien. « Je voudrais, confiait-il à Desjardins, tout simplement » que M. Waddington vît M. de Blignières et s'entendit » avec lui pour la reprise des fouilles sur une base sérieuse. » M. de Blignières, me dit-on, est encore à Paris; je vou-

1. Voir plus haut, p. xcix de cette *Notice biographique*.

2. Lettre adressée à Mariette, de Paris, en date du 27 septembre 1879.

» drais qu'il n'en partit qu'avec les instructions de M. Waddington. Comme contrôleur des finances, M. de Blignières a une grande influence en Égypte, et je crois que, parlant au nom du gouvernement français, il sera très écouté. Je ne demande pas autre chose. Que M. Waddington dise à M. de Blignières l'intérêt qu'il porte et que l'Académie porte aux fouilles; je m'arrangerai pour le reste, en Égypte, avec M. de Blignières¹. » Le meilleur moyen d'intéresser à sa cause M. Waddington, savant lui-même et membre de l'Académie, était de la porter devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il improvisa en six semaines ce *Mémoire sur les nouvelles fouilles à opérer en Égypte*, où il résuma tout ce qu'il avait appris sur les sites antiques les plus favorables à l'archéologie et à l'histoire, au cours de vingt-deux années de direction. Il le lut une première fois devant la compagnie seule, à la séance du vendredi 10 octobre², et la compagnie, entrant dans ses vues, vota que la seconde lecture aurait lieu en public, dans la séance solennelle du 21 novembre suivant. L'effet qu'il en espérait fut produit: M. Waddington, se conformant volontiers aux vœux de ses confrères, recommanda spécialement à M. de Blignières les fouilles et le Musée de Boulak.

Ce fut donc avec un renouveau d'espoir que Mariette rentra en Égypte vers la fin de novembre. Un premier mé-compte l'y attendait. M. de Blignières, plein de bonne volonté, l'avait prié de lui adresser sans retard un projet de budget conforme aux besoins du service. Mariette, accoutumé aux lenteurs fantaisistes de la vieille administration, avait rangé la lettre de côté, se promettant de répondre quelque jour, lorsqu'il aurait le temps: sur quoi, M. de Blignières, ne sentant rien venir, mais désireux de

1. Lettre en date de Boulogne, le 1^{er} octobre 1879, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 151.

2. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 4^e série, t. VII, p. 258.

faire bien les choses, avait inscrit d'office au compte du Musée une somme de L.E. 1.000, soit 26.000 francs, qui lui paraissait suffire amplement à ces archéologies¹. Mariette se désolait du peu, quand il avait rêvé de subsides presque égaux à ceux qu'il touchait d'Ismail en ses beaux jours; il se consolait néanmoins en voyant qu'on lui rendait son bateau, le *Menchiéh*², et qu'on lui accordait des crédits pour réorganiser la surveillance des monuments, et puis il éprouvait une douceur sans précédents à être payé régulièrement le dernier jour de chaque mois, en belles guinées sonnantes, au lieu de recevoir des à-compte sur sa solde, ainsi que ç'avait été souvent le cas dans les dernières années. Il se préoccupa avant tout de réorganiser les collections du Musée. « On n'avait naturellement rien » fait en mon absence, si ce n'est de mettre tout le Musée, » jusques et y compris le plus petit monument, dans des » caisses et de l'y laisser. D'un autre côté, les bâtiments, » qu'on a dû à peu près démolir, étaient encore en état de » construction. Les dallages n'étaient pas faits, les peintures » n'étaient pas commencées. Vous dire le travail que nous » avons dû nous imposer est impossible, et nous n'avons » pas fini. Le Musée, en effet, ne peut être ouvert au public » avant le 1^{er} février³. » Il s'employa à être prêt au jour fixé, avec une ardeur et une prodigalité de lui-même, que rien ne modéra. Pendant deux mois pleins, il resta du soir au matin dans ces salles doublement humides de l'inondation et des maçonneries fraîchement refaites, sans portes, sans fenêtres, béantes à tous les vents et à tous les brouillards du Nil. Il ne voulait laisser à personne, ni à Vassalli,

1. Lettre adressée de Boulak, le 27 décembre 1879, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 152.

2. Lettre datée de Boulak, le 13 avril 1880, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 117.

3. Lettre datée de Boulak, le 27 décembre 1879, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 151-152.

ni à Brugsch, le soin d'assigner à chaque monument et à chaque armoire la place qui lui convenait, tant qu'enfin il se déclara satisfait de son œuvre. « L'ancien Musée a disparu. Celui que nous allons inaugurer est, je puis le dire, un Musée nouveau. J'ai tout changé, tout remanié. Le grand vestibule surtout sera une merveille. J'ai trouvé moyen d'y loger notre admirable colosse de Ramsès II, les deux gros sphinx de Thoutmès III, deux sphinx hyesos inconnus des anciens visiteurs du Musée. Quand on entre dans cette salle, on a le vrai sentiment de la force et de la grandeur de notre ancienne Égypte¹. »

Le Musée inauguré, il chauffa le *Menchiéh*, et, en route pour Bédéréhéin², afin de travailler au Sérapéum et aux *Mastabas*. Au cours des six derniers mois, M. de Blignières lui avait changé son Égypte et y avait improvisé un système d'administration qui bouleversait toutes ses habitudes. « L'instrument qu'on me met entre les mains, écrivait-il à Desjardins, n'étant plus du tout celui dont je me servais autrefois, je ne suis pas encore très habile à le manier. Nous avons maintenant plus de comptables, plus d'écrivains pour solder les hommes, que d'hommes pour remuer le sable, et nous allons mettre un an à faire ce qu'autrefois j'aurais fait en un mois. Je sais que maintenant il y a plus d'ordre, et qu'en somme tout se place conformément à la règle. Mais les fouilles en souffrent certainement comme résultats³. » En effet, les mille livres de son budget normal, réparties entre Abydos, Thèbes et Sakkarah, ne l'auraient pas mené loin avec les habitudes de travail désordonné qu'il avait acquises sous l'ancien régime. Il s'était donc

1. Lettre datée de Boulak, le 27 décembre 1879, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 152.

2. Lettre datée de Boulak, le 13 avril 1880, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 117.

3. Lettre à Desjardins, en date de Boulak, le 31 mai 1880 et citée dans H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 119, note 1.

adressé au gouvernement français, et le ministère de l'Instruction publique avait consenti à lui accorder une subvention de 10.000 francs. Comme il fallait qu'elle lui parvînt sans retard, on m'avait prié de laisser ordonnancer le crédit à mon nom, puis d'aller émarquer moi-même au trésor : on évitait ainsi les longueurs d'une transmission par la voie régulière. Je m'étais prêté bien volontiers à cette combinaison, mais j'y avais mis une condition de nature purement scientifique. Contrairement à une idée exprimée souvent par Mariette¹, il m'avait semblé que toutes les pyramides n'étaient pas muettes nécessairement, et que plusieurs d'entre elles devaient contenir des inscriptions : je demandai que Mariette fût requis d'avoir à ouvrir quelques-unes de celles qui s'élèvent à l'ouest de Sakkarah, et le ministère, acceptant cette façon de voir, la lui imposa. Il obéit, mais son opinion sur ce point était si bien ancrée que, même après avoir pénétré dans la pyramide de Papi I^{er}, il n'y renonça pas : du moment, répétait-il, qu'il y avait de l'écriture dans les couloirs et dans les chambres, le monument n'était pas une pyramide, mais un mastaba appartenant à un particulier qui s'était appelé Papi-pen et qui avait enfermé la partie royale de son nom dans un cartouche. Comme, après avoir étudié les estampages qu'il m'envoyait des textes du long couloir, je lui objectais que le mort s'y intitulait lui-même tantôt Papi-pen, tantôt Mariri-pen, ce qui n'était guère le fait d'un particulier, il me répondit qu'il connaissait des exemples d'alternance pareille chez des personnages qui portaient un nom construit sur le nom du roi régnant². Il passa près de trois semaines à Sakkarah, relevant le plan du tombeau de Ti et complétant ses observations sur le Sérapéum, puis il rentra au Caire, avec l'idée de revenir bientôt achever sa besogne, avant son départ pour Paris.

1. Pour la dernière fois, dans la préface de ses *Mastabas*, p. 21, telle que je l'ai publiée après sa mort.

2. Maspero, *les Inscriptions des Pyramides de Sakkarah*, p. 147-148.

Sa santé le lui interdit. Elle était déjà plus que précaire, lors de son dernier séjour à Boulogne. « Je ne puis pas dire » que je vais plus mal, écrivait-il alors, je ne puis pas dire » que je vais mieux. Tout ce que je sais, c'est qu'une soif » violente, compliquée de besoins, qui, de demi-heure en » demi-heure, troublent mes nuits, me fait voir que je suis » sous l'empire d'une atteinte de diabète. Je ne m'en pré- » occupe pas outre mesure; il faut savoir vivre avec ses » ennemis; mais ce n'en est pas moins gênant. » Et il ajoutait plaisamment : « Au diable celui qui a inventé le sucre¹ ! » Les imprudences qu'il avait commises lors de l'aménagement du Musée, et les fatigues de sa courte campagne à Sakkarah, empirèrent rapidement son mal : il devint évident bientôt, à ceux qui l'approchaient, que les poumons se décomposaient, et ils l'obligèrent à essayer des eaux de la Bourboule pendant son congé. « J'y vais, écrivait-il le 31 mai, » à la vérité, de mon propre gré, mais surtout par l'ordre » précis et positif du médecin. Ma santé, en effet, est bien » altérée depuis quelque temps. Je ne mange littéralement » pas, je ne dors littéralement pas, et je suis d'une faiblesse » telle qu'il m'est impossible de monter un escalier sans » l'aide de deux bras. J'ai en outre, et depuis deux ou trois » mois, une aphonie absolue. Joignez à tout cela une mé- » lancolie, une hypocondrie, dont vous ne pouvez vous faire » une idée. Je n'ai de goût à rien, je n'aime rien, je ne » m'intéresse à rien. Et puis je me figure que tout le monde » m'en veut et que l'univers entier conspire contre moi². » Il traversa Paris, où sa taille courbée, sa figure ravagée désolèrent ses amis; comme ils le craignaient, les eaux de la Bourboule se montrèrent impuissantes. « Depuis que je » suis ici, j'aurais pris de l'eau claire, que je serais exacte-

1. Lettre à Desjardins, datée de Boulogne, le 25 octobre 1879, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 115, note 2.

2. Lettre à Ernest Desjardins, datée de Boulak, le 31 mai 1880, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 118-119.

» ment dans le même état. La voix n'est pas revenue, la
» toux n'a pas cessé, la faiblesse des jambes est la même;
» par-dessus tout, j'ai l'esprit hanté par les mêmes idées
» noires¹. » La maladie terrible dont son fils Alfred souffrait
le tourmentait grandement, et l'on sait quelle influence le
moral exerce sur le physique dans le diabète. Son séjour à
Boulogne n'apporta aucune amélioration à son état. Il avait
eu la joie d'y recevoir les premiers exemplaires de son *Cata-*
logue général des Monuments d'Abydos, et il avait essayé
de se remettre au *Sérapéum*, mais la faiblesse l'avait obligé
à tout interrompre, et il ne prenait pas aisément son parti
de son inactivité. « J'ai, écrivait-il à Desjardins, un tas de
» dettes à payer envers la science, envers l'Égypte, envers
» la France, que je me crois de moins en moins capable de
» payer. Je me suis rapetissé et humilié. Quelquefois il
» m'arrive de me reporter d'une dizaine d'années en arrière,
» et de me rappeler le temps où j'avais le corps et l'esprit
» libres et où le travail m'était une joie. Aujourd'hui je suis
» encore l'arbre, je suis encore les racines et le tronc, mais
» les feuilles sont tombées et ne repousseront plus, ce qui
» est le plus triste de tout. Voilà où j'en suis. — J'ai essayé
» de travailler un peu au *Sérapéum*. Mais j'ai dû y renoncer.
» C'est pourtant là celle de toutes mes dettes que je tiens
» le plus à payer. Il est terriblement bête que, depuis trente
» ans, le *Sérapéum* soit là et n'ait pas encore été montré
» au public. Plus tard, on m'en fera un reproche très mé-
» rité. J'ai commencé ma carrière par le *Sérapéum*; je m'es-
» timerais très heureux si c'est par le *Sérapéum* que je
» pouvais la finir. Malheureusement, je crains d'avoir at-
» tendu un peu tard². »

Vers le milieu d'octobre, la faiblesse était telle que les

1. Lettre à Ernest Desjardins, datée de la Bourboule, le 11 août 1880, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 155.

2. Lettre à Desjardins, de Pont-de-Briques, le 18 octobre 1880, citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 119-120.

médecins de Boulogne, réunis en consultation, déclarèrent qu'ils ne répondaient pas de la vie du malade si on essayait de le ramener en Égypte. Sitôt qu'il le sut, Mariette n'eut plus qu'un désir, retourner au Caire pour y mourir et pour y reposer près de sa femme et de sa fille, puisqu'il n'y pouvait plus vivre. Les deux filles et la sœur dévouée se mirent donc en route avec lui. A peine à Paris, une hémorragie violente se produisit, le 28 octobre, suivie, le jour suivant, de vomissements de sang plus terribles encore¹. Il se releva pourtant, et, quoi qu'on en eût, il reprit son triste voyage le 9 novembre. Le trajet de Paris à Marseille et la traversée de la Méditerranée ne le fatiguèrent pas trop, mais le débarquement coïncida avec une rechute. Il rendit des flots de sang, et on le supplia en vain de se reposer au moins quelques jours. Il ne voulait pas mourir à Alexandrie : il se fit voiturer à la gare, et, contre toute prévision, il atteignit le Caire sain et sauf. A peine rentré dans sa maison, il pria qu'on lui apportât une chaise longue et qu'on le couchât sous le porche, puis, à demi vêtu sous ses couvertures, il se mit à causer familièrement avec Vassalli et avec Émile Brugsch, leur demandant des nouvelles du Musée et des fouilles. Pendant son absence, Émile Brugsch avait reconstruit, en avant des bureaux de conservation, la vérandah en bois treillissé qui les abritait contre le soleil. Des plantes grimpantes commençaient à courir aux poteaux et promettaient une ombre rapide. « Vous aurez de l'ombre l'été prochain, lui dit Brugsch, et vous pourrez aller au Musée à couvert. Demain, ajouta-t-il, quand vous serez remis de votre voyage, nous irons boire dans votre cabinet quelques bonnes bouteilles de bière à votre santé. » Mariette le regarda un moment sans rien dire, puis, soudain, éclatant en sanglots : « Je ne me porterai jamais mieux, lui » dit-il, et je n'irai plus jamais par la vérandah à mon cabinet

1. Lettre de Louise Mariette à Desjardins, datée de Paris, le 29 octobre 1880. dans H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 156.

» ni à mon Musée. » Il n'y rentra plus en effet, et il passa les quelques semaines qui lui restaient à vivre dans sa maison, entre son lit et sa chaise longue. Il ne souffrait pas à l'ordinaire, et il n'avait pas de fièvre, mais l'appétit était absolument nul et la débilité générale formidable¹. Il s'amusait parfois à bâtir des projets pour la campagne d'hiver, et, en attendant le moment de chauffer le *Menchiéh*, il avait ordonné la réouverture des travaux à Sakkarah. Ce que je lui avait dit à Paris des textes de la Pyramide, et les traductions provisoires que je lui en avais données, l'avaient fait réfléchir : son ami, Henri Brugsch, qui venait le voir chaque jour à Boulak, lui affirmait que j'avais raison, et que c'était bien d'un tombeau royal qu'il s'agissait, non pas d'un simple mastaba. Il ordonna donc au réis Roubi d'attaquer la pyramide n° 8 du plan de Perring, qui était voisine du monument déblayé au printemps précédent, et les ouvriers pénétrèrent dans les chambres après quelques jours de tranchée : ici encore, les couloirs et les chambres étaient couverts d'inscriptions en beaux hiéroglyphes, au nom d'un certain Mihtimsaoufi, qui était le Métésouphis, fils de Papi I^{er}. Comme il doutait encore, Henri Brugsch, accompagné de son frère Émile Brugsch, se rendit à Sakkarah le 4 janvier 1881, et il en rapporta, avec la momie du roi qui est à présent au Musée, la copie de quelques-uns des textes². La vue de la momie, plus encore que la traduction des inscriptions, détermina sa conviction : « Il y a donc, malgré tout, des » pyramides écrites, s'écria-t-il avec émotion ; je ne l'aurais » jamais cru³ ! »

Ce fut la dernière joie scientifique de sa vie. Dès qu'on l'avait su perdu, le gouvernement de la République s'était

1. Lettre dictée par Mariette à sa fille Louise, et citée par H. Wallon, *Notice sur la vie et sur les travaux*, p. 121.

2. Il les publia sous le titre de *Zwei Pyramiden mit Inschriften aus den Zeiten der VI Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1886, p. 1-15.

3. H. Brugsch, *Mein Leben und mein Wandern*, p. 347-351.

inquiété de ce qui arriverait après sa mort, et, comme on craignait que sa succession officielle ne dévolût à Henri Brugsch, on avait voulu du moins que le travail de la découverte ne passât pas tout entier à des mains non françaises. J'avais, en 1874, proposé à M. du Mesnil, qui dirigeait alors l'Enseignement supérieur, la création au Caire d'une école analogue à notre École d'Athènes : Mariette, consulté, ne s'était pas montré favorable au projet, et il n'en avait plus été question. A l'instigation de son frère Gabriel, M. Xavier Charmes reprit l'idée, et, le 13 novembre 1880, je fus chargé d'établir au Caire une Mission archéologique française qui comprendrait à la fois des égyptologues et des arabisants. Tout était prêt dans les premiers jours de décembre, personnel et matériel, mais les formalités administratives retardèrent le départ d'un mois entier, et je n'arrivai au Caire que le jeudi 5 janvier. Dès le lendemain, j'allai voir Mariette à Boulak, et je le trouvai à demi couché sur son fauteuil, dans la petite pièce qui lui servait de salle à manger. Il n'était pas plus maigre, ni de plus mauvaise mine que lorsque je l'avais rencontré à Paris, en novembre dernier, sauf un tremblement presque imperceptible qui agitait perpétuellement ses mains et ses lèvres. Il me reçut avec gaieté, me plaisanta sur ma mission, me demanda des nouvelles de Grébaut, puis, comme c'était vendredi, il pria Émile Brugsch d'ouvrir le Musée et de m'en faire les honneurs; « La prochaine fois » que vous reviendrez, ajouta-t-il, je me lèverai et je vous y conduirai moi-même. » Une indisposition m'empêcha de revenir le lendemain et me retint plusieurs jours à la chambre. Quand je fus libre et que je me montrai de nouveau à Boulak, le mercredi suivant, l'agonie venait de commencer.

Elle se prolongea une semaine entière, tant l'homme était vigoureux. Toutes les colonies européennes, même celles chez lesquelles il avait rencontré parfois l'hostilité la plus déterminée, s'émurent lorsqu'elles surent, à n'en plus douter,

que ce n'était plus qu'une question de jours, peut-être d'heures, et elles suivirent avec une anxiété douloureuse les phases de sa longue lutte contre la mort. Tous, Européens et indigènes, Riaz-Pacha, Chérif-Pacha, Blignières, Edward Malet, M. de Ring, Saurma, vinrent à plusieurs reprises, et le Khédive Tewfik, oubliant la crainte d'une révolution militaire qui déjà pesait sur lui, envoya ses maîtres des cérémonies porter les marques de sa sympathie sincère à la famille. Les deux filles et la sœur Sophie se relayaient auprès de son lit ; les deux conservateurs, Vassalli et Brugsch, n'abandonnaient la place qu'assez avant dans la nuit ; les matelots du *Menchiéh* rôdaient sans cesse autour de la maison, pleurant et se disputant les occasions de rendre les moindres services au maître qui leur avait été si bon. Chaque jour, les plus intimes de ses amis, Rochemonteix, Gabriel Charmes, Ambroise Baudry, Daninos, Abbate-Pacha, le Dr Gaillardot, Chélu, venaient aux nouvelles et n'osaient plus partir de peur de ne pas être là aux derniers moments. Je me rappellerai toujours ces heures désolées que nous passions dans la pièce voisine, échangeant tristement quelques mots à voix basse : par intervalles, l'un de nous s'avavançait dans l'embrasure de la porte et jetait un coup d'œil sur le lit où il se mourait. La grande forme s'agitait sans cesse, ramenant les couvertures et les rabattant, ôtant le tarbouche et se le replaçant sur la tête d'un geste machinal, silencieuse parfois, mais le plus souvent perdue dans un flux de mots sans suite et de phrases incohérentes. Deux ou trois fois par jour, la pensée se ressaisissait, et Mariette, reconnaissant ceux qui se trouvaient près de lui, leur adressait quelques paroles haletantes, puis bientôt l'intelligence s'éteignait et le délire reprenait plus violent. Il semble que par moment sa carrière recommençât devant lui et qu'il revécût ses fouilles de jadis : une fois même, le musée idéal dont il avait rêvé pendant tant d'années se dressa devant lui, et il le vit terminé du seuil au pignon, tel qu'il l'avait conçu.

Le matin du mercredi 18, il s'imagina soudain que s'il quittait sa chambre, il y laisserait son mal; il rejeta brusquement ses couvertures, se dressa sur ses pieds, et il fallut deux hommes pour le recoucher. Ce fut la dernière révolte, et à partir de ce moment il baissa rapidement : à sept heures trente-cinq du soir, il expira, entouré de ses enfants et des amis qui, sentant la fin imminente, n'avaient pas voulu quitter la maison.

Vingt-trois années se sont écoulées depuis lors, et le temps, qui est si funeste aux fausses grandeurs, n'a point diminué la sienne. On a critiqué ses méthodes de travail et de fouilles, déprécié ses mémoires scientifiques, rabaissé la valeur de ses publications, mais, quoi qu'on ait dit, il a bien fallu reconnaître qu'il avait su accomplir une grande œuvre et que seul il était de taille à l'accomplir. Sans lui, l'Égypte aurait continué longtemps encore à détruire ses monuments ou à en vendre les morceaux aux étrangers sans en rien garder pour elle-même : il l'a contrainte à les conserver, et si elle possède aujourd'hui le plus beau musée d'histoire et d'art antique qu'il y ait au monde, c'est bien à lui qu'elle le doit. Sa femme et sa fille Joséphine l'attendaient au cimetière du vieux Caire. Il avait composé lui-même l'építaphe de ces chères mortes :

QUE DIEU
REÇOIVE DANS SA MISÉRICORDE
LES AMES PURES

DE CELLES QUI ONT ÉTÉ SUR CETTE TERRE

MA FEMME BIEN-AIMÉE
ÉLÉONORE MILLON
MORTE A BOULAQ
LE 14 AOUT 1865

MA FILLE CHÉRIE
JOSÉPHINE MARIETTE
MORTE A BOULAQ
LE 27 MARS 1873

ILS NE VIENDRONT PLUS VERS NOUS
MAIS NOUS IRONS VERS EUX

SAM., II, 12

Il espérait aller les rejoindre sous la même dalle et dormir enfin à côté d'elles, mais le vœu qu'il en avait exprimé souvent ne fut pas exaucé. L'Égypte, émue douloureusement par sa mort, lui rendit des honneurs presque royaux : elle décréta que ses funérailles seraient célébrées aux frais de l'État et qu'il serait enterré dans les jardins de Boulak, à la porte du Musée qu'il avait créé. Elle ne l'a jamais oublié depuis lors, et, chaque fois que le Musée s'est déplacé, elle a décidé qu'il le suivrait et qu'il reposerait près de lui. Elle vient de lui ériger à ses frais, en face des bâtiments nouveaux de Kasr-en-Nil, avec un tombeau en granit et en marbre blanc, une statue en bronze dont elle a voulu confier l'exécution à l'un des meilleurs parmi nos sculpteurs modernes, Denys Puech. Et pour bien marquer le sentiment qui lui inspirait cet hommage suprême, elle a gravé sur le piédestal pour toute inscription :

A MARIETTE-PACHA

L'ÉGYPTE RECONNAISSANTE

BERGERIE ROYALE DE MONTCAVREL

NOTICE SUR LE CHATEAU¹

Porte de gueules à 3 quintes d'or au chef d'argent.

Les sires de Montcavrel. — 1390.

Porte de gueules à 3 maillets d'or, 2 en chef et 1 en pointe, avec écu en abyme d'or à la bande de gueules.

Les sires de Monchy-Montcavrel. — 1609.

Porte d'or à 3 maillets de sable, 2 en chef et 1 en pointe.

Les marquis de Nesles. — 1666.

Vers les VI^e et VII^e siècles, la foi évangélique se prêchait en se propageant dans toute l'étendue de la Morinie; des communautés religieuses s'établissaient sur tous les points, et autour de ces communautés les défrichements nécessités pour la culture des terres ouvraient place aux paysans et leur permettaient d'asseoir plus commodément les demeures de leurs familles. En 861, Montreuil (Monasteriolum) fut formé par une de ces communautés, le monastère de St-Saulve, autour duquel un ordre du comte Helgot fit grouper

1. Cette notice, que nous publions pour donner une idée sommaire de ce qu'étaient les premiers travaux de Mariette, a paru en 1842, sans nom d'auteur; elle porte à la fin les initiales A. M. La brochure originale de huit pages, qui est devenue fort rare, a un format bâtarde, intermédiaire entre le petit in-16 et l'in-18; elle n'a ni titre ni faux titre, et elle a été imprimée à Boulogne-sur-Mer, chez Le Roy-Mabille, Grande-Rue. — G. M.

quelques habitations. — En 863, Montreuil n'existait encore qu'à l'état de hameau, que déjà à une lieue et demie du hameau quelques huttes de pasteurs s'éparpillaient le long des flancs d'une colline nommée dans le pays *Mons Capreolus*, *Mons Cacreolus*, et plus tard *Montcavrel*, la Montagne des Chèvres. Telle est l'origine du village. — En cette même année 863, les Northmans envahirent toute la Morinie, et une ordonnance émanée d'autorité supérieure enjoignit aux habitants d'élever des châteaux forts sur tous les points du pays pour se préserver de la fureur des Barbares. C'est probablement à cette époque que fut construite l'ancienne maison-forte de Montcavrel, citée dans une chronique du XIII^e siècle, et reconstruite, selon l'histoire des sites du pays, en 1440. Telle est l'origine du château.

De 863 à 1440, l'histoire de l'ancienne maison-forte de Montcavrel est presque inconnue. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1071 le seigneur s'appelait Falcon; qu'en 1321 Montcavrel fut dévasté par les Anglais d'Édouard III, après la prise de Calais, et qu'en 1390 (20 mars — 20 avril) le sire de Montcavrel (son nom est resté douteux)¹ fut un des trois tenans français au fameux tournoi de St-Inglevert, près de Marquise. « On avait dressé dans la plaine, dit M. Henry, dix-huit tentes magnifiquement ornées des armoiries des trois tenans et de leurs chiffres; au milieu de l'enceinte, sur un tertre dont il reste encore des vestiges, était un pavillon pour les juges du combat; près de la tente des tenans on voyait l'arbre d'honneur auquel étaient suspendus des trophées magnifiques, etc., etc. »

En l'an 1437, il y a 405 ans, l'ancienne maison-forte, qui en avait alors 574, tombait en ruines; il importait de la rebâtir et d'en faire une forteresse capable de protéger les seigneurs qui l'habitaient lors des guerres anglaises et bourguignonnes qui désolaient la France. Cela se fit par un ma-

1. C'est probablement Jean de Sempy.

riage. Une fille de Jean, seigneur de Montcavrel, avait été pieusement élevée à l'abri des créneaux de la vieille maison-forte, et en 1437 la belle châtelaine fut donnée en mariage au puissant rejeton de la plus illustre famille de Picardie, Aymon de Monchy, seigneur de Massy en Normandie, de Planques, de Bellacourt et de Broutelles, chevalier du roi, gouverneur de St-Omer, capitaine de 50 hommes d'armes, fils de Jean II, seigneur de Monchy, de Mortagne et de Planques, capitaine de la ville de Falaise. Par cette alliance avec les de Monchy (qui possédèrent le château jusqu'en 1666), le château de Montcavrel, qui, par les fiefs de Montreuil et d'Arras, en même temps que par ses propriétaires, relevait du duc de Bourgogne, le château de Montcavrel devint l'un des principaux des 557 châteaux que possédait la Picardie. — Ainsi, en 1437, les sires de Montcavrel étaient Bourguignons, et prenaient, par les guerres de Philippe II, leur chef, une large part dans les guerres de la France.

En 1437, Aymon de Monchy épousa donc la dame de Montcavrel, et en 1440, il fit reconstruire l'ancienne maison-forte de 863, avec murs, fossés, etc. Elle avait, dit M. Bertrand dans son Histoire de Boulogne, une place d'armes, une chapelle, et était surtout remarquable par un magnifique pont-levis¹. Enfin c'était une forteresse complète, moins la garnison qui ne l'habita presque jamais alors, et qui suivit partout son chef, lequel suivit partout le duc de Bourgogne jusqu'à sa mort. Comment se gardait le château? on n'en sait rien; mais les dévastations de tous les jours auxquelles il était en proie prouvent assez que ses propriétaires n'en prenaient guère soin, et que probablement il n'était gardé que par ses murailles.

Aymon de Monchy mort (1463), la seigneurie de Montcavrel appartint à Pierre de Monchy, son fils, seigneur de Massy, etc., lieutenant de roi en Picardie, et de plus échan-

1. Il en reste encore des vestiges aujourd'hui.

son du duc de Bourgogne, tué plus tard à la bataille de Montlhéry. Or, Louis XI, roi de France, convoitait déjà depuis longtemps les domaines picards de son trop puissant vassal le duc de Bourgogne. Louis XI quitta donc un jour Paris, se dirigeant sur Boulogne, et, sur son passage, s'empara de toutes les villes et châteaux de la Picardie, Montcavrel y compris, en dépit de Pierre de Monchy, son seigneur, qui y fut blessé, fait prisonnier et enfermé dans les cachots de sa propre citadelle. — En 1476, la seigneurie de Montcavrel appartenait donc à la France.

Jusqu'en 1520 les guerres de Charles VIII et de ses successeurs se portèrent presque toutes vers l'Italie, l'Autriche et le midi de la France. Le château de Montcavrel, rendu à ses propriétaires Jean et Nicolas de Monchy, tués quelque temps après sur le champ de bataille, put alors jouir de quarante ans de tranquillité. Mais, en 1525, lors de la guerre entre François I^{er} et Charles-Quint, la Picardie fut ravagée par les troupes allemandes, le Boulonnais envahi, Montreuil pris, et Montcavrel occupé par les vainqueurs comme tous les châteaux environnants. — En 1525, le château de Montcavrel appartenait donc aux Allemands, — comme en 1476 aux Français, — comme en 1437 aux Bourguignons, — comme aux XIII^e et XIV^e siècles au plus fort des vingt ou trente petits seigneurs féodaux qui s'agitaient autour de lui dans un rayon de quinze lieues. Pendant ces quatre périodes de combats, les sires de Montcavrel ne cessèrent de se distinguer par leur courage et la bravoure de leurs gens, ainsi qu'on peut le voir dans les chroniques du temps et dans les biographies de chacun d'eux.

Deux ans après (1527), le château fut rendu à ses propriétaires, qui le gardèrent, sans trop être inquiétés, jusqu'en 1544, époque à laquelle les Anglais, s'étant emparés de Boulogne, s'emparèrent par contre-coup de tous les villages des environs. Jean de Monchy fit assez bonne contenance pour garder son château, et l'année d'ensuite il extermina avec

ses gens deux partis d'ennemis devant Boulogne, et contribua, en 1558, à la reprise de Calais sur les Anglais¹.

Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, les sires de Monchy versèrent plus d'une fois leur sang dans les guerres de religion qui désolèrent la France. En 1595, quelques ligueurs obstinés se réunirent aux Espagnols, s'emparèrent de Calais, de Guines et d'Ardres, et parvinrent jusqu'à Montcavrel, dont les seigneurs défendirent probablement les abords avec vaillance, selon leur ancienne bravoure. Ce ne fut qu'en 1598 que Henri IV recouvra entièrement tous les villages que ses prédécesseurs et lui avaient perdus pendant la guerre, et depuis ce moment jusqu'à nos jours le château de Montcavrel n'a cessé d'appartenir à la France.

Les premières années du XVII^e siècle ne sont remarquables que par la naissance de François-César de Monchy (1609), fils de Jean, gouverneur d'Ardres et d'Étaples, qui le premier fut fait marquis de Montcavrel. Bertrand-André de Monchy garda ce titre après la mort de son frère et le passa à son fils Charles de Monchy d'Hocquincourt.

Charles de Monchy d'Hocquincourt se distingua par son courage à la guerre. Il servit en qualité de maréchal-des-camps dans l'armée du roi, que commandait le sieur du Hallier, plus tard chancelier de l'Hôpital. En 1650, à la bataille de Rhétel, où Turenne fut battu par le maréchal de Plessis-Praslin, il commandait l'aile gauche de l'armée victorieuse; il eut, l'année suivante, le bâton de maréchal de

1. Monchy de Senarpont, gouverneur du Boulonnais, ayant réussi à pénétrer dans la ville (Calais) à la faveur d'un déguisement, en avait étudié les fortifications, compté les défenseurs; il avait appris de plus que chaque hiver, par raison d'économie, la moitié de la garnison anglaise repassait le détroit. Ces précieuses observations, communiquées au duc de Guise, l'enhardirent dans son dessein qu'il eut le bonheur, à force de marches et de contre-marches, de cacher à la reine Marie d'Angleterre; elle ne le sut qu'après que le fort de Sangatte eut été attaqué et emporté le 1^{er} janvier 1558. Bientôt tout le reste de la ville fut pris. (P. LAMI. — *Résumé de l'histoire de Picardie.*)

France. En 1652, il alla prendre le cardinal Mazarin sur la frontière pour le ramener à la cour. En 1653, il défit les Espagnols en Catalogne, et l'année suivante il força leurs lignes devant Arras. En 1658, quelques sujets de mécontentement le jetèrent dans le parti ennemi, et le 15 juin de la même année il fut tué de cinq coups de mousquet, en voulant reconnaître les tranchées de l'armée française devant Dunkerque. Son corps fut enterré dans l'église de Notre-Dame-de-Liesse.

Ce fut deux ans avant sa mort que Charles de Monchy reçut dans son château de Montcavrel un rejeton d'une famille non moins illustre que la sienne, Louis-Charles de Mailli, troisième fils de René II, seigneur et baron de Mailli', allié quelques jours après à Jeanne de Monchy-Montcavrel, marquise de Nesles, et sœur de d'Hocquincourt. Par contrat du 30 mai 1663, Louis Charles de Mailli, devenu marquis de Nesles, acheta le marquisat de Montcavrel, pour la somme énorme de 1.165,000 livres, et ses descendants le gardèrent jusqu'à la Révolution française. Nous ne reviendrons plus maintenant sur l'antique famille des de Monchy; nous ne parlerons pas de la branche des d'Hocquincourt, des d'Inquessen, des Caveron, des Senarpont, des Mirmont, encore moins de quelques obscurs descendants de Charles d'Hocquincourt, dont le dernier s'éteignit sans gloire au fond du cloître de Roheries au milieu de l'année 1705; nous suivrons maintenant les marquis de Nesles, propriétaires et maîtres du château de Montcavrel, dont nous essayons de tracer l'histoire.

Comme nous l'avons vu, le marquisat de Montcavrel fut vendu pour plus d'un million à Louis-Charles de Mailli, marquis de Nesles. Longtemps avant sa mort, qui n'arriva

1. La famille des de Mailli est, comme la famille des de Monchy, une des plus anciennes maisons de Picardie. Plusieurs auteurs font en effet mention d'Anselme de Mailli, lieutenant des armées en 1050, et tuteur du comte de Flandres et d'Artois, son frère.

qu'en 1708, il le donna à Louis de Mailli II, colonel du régiment de Condé, maréchal-des-camps, tué en 1688 au siège de Philipsbourg, où il eut les deux jambes emportées par un boulet. Son fils, Louis de Mailli III, marquis de Nesles, de Mailli-en-Boulonnais, prince d'Orange, comte de Fohain, de Monthulin, etc. (en tout dix-sept titres), battit, à la journée d'Oudenarde, avec un seul escadron de gendarmes écossais, deux escadrons ennemis et tailla en pièces l'arrière-garde de toute l'armée. Blessé en six sièges différents, il obtint l'honneur de recevoir à son débarquement en 1717, à Calais, le czar de Russie, Pierre Alexiowitz, de le complimenter de la part du roi et de l'emmener à la cour. Pierre Alexiowitz, à son passage à Montreuil, vint coucher à Montcavrel. Louis de Mailli III porta de plus la queue du roi lorsque Sa Majesté reçut le collier de l'Ordre du Saint-Esprit à Reims en 1722, et l'année suivante il épousa la fille d'un pair de France, dont il eut Jeanne, damoiselle de Montcavrel, morte en 1771, et Jean de Mailli, père de Louis-Joseph de Mailli, émigré en 1790, et mort sans descendants en pays étranger.

Ainsi des deux familles que deux mariages rendirent maîtresses de ce vieux château de 863, l'une s'éteignit oubliée de cinq siècles de gloire et de combats, dans un cloître, en 1705; l'autre tomba en 1790 et vit briser son vieil écusson de l'an 1000 sous les coups de la Révolution française.

Le château de Montcavrel, bâti, démoli, brûlé, réédifié tant de fois, allait encore changer de maîtres. Plus de sires de Montcavrel, plus de gens d'armes, plus de combats, plus de pages, plus de ces vieux cris de guerre qui avaient si souvent retenti au nom de Bourgogne et de France, de France et d'Angleterre! Tout cela avait disparu! Le château lui-même s'effaçait de la terre, et chaque semaine enlevait un pan à ses murailles, un bastion à ses fossés. Un jour, le 3 vendémiaire an IV, MM. Carmier et Dutertre, au nom de la République française, vendirent l'antique manoir des de

Monchy pour 302,000 livres payables en assignats, avec les 375 mesures de terre qui y appartenait.

Les temps étaient changés, et les mœurs avec les temps. Une ferme remplaça le château, et en 1805, M. Bourdrel fils, devenu maître de la forteresse, fit abattre la chapelle encore toute brillante d'ornements, et la maison avec ses galeries, ses chambres, ses couloirs, ses vieilles tapisseries brodées à l'ombre de l'ogive des fenêtres par deux générations de châtelaines... Les remparts seuls restèrent debout, et n'enfermèrent plus que quelques bergeries. Jusqu'en 1841 rien ne fut changé.

Mais à cette époque le Gouvernement forma le projet d'établir une bergerie royale dans le nord de la France, et il jeta les yeux sur notre ancien château. Aujourd'hui près de cinq cents moutons des meilleures races y sont élevés avec tous les soins qu'exige l'amélioration de la race ovine, et tout fait espérer que dans un avenir assez prochain les cultivateurs pourront s'y approvisionner, et ainsi améliorer de beaucoup leurs produits.

MOMIE ÉGYPTIENNE

RENFERMÉE DANS UN DOUBLE SARCOPHAGE

orné de peintures hiéroglyphiques (3,000 environ)

ET DÉPOSÉE CHEZ LE GARDIEN DU MUSÉUM¹

PRIX D'ENTRÉE : 50 C.

Le monument se compose de deux sarcophages, en bois de cèdre ou de sycomore, revêtus de peintures en dedans et en dehors pour les coffres, et en dehors seulement aux couvercles, ainsi que c'est l'usage; plus, le corps du possesseur de ce tombeau.

Ce monument vient des caveaux de la vallée de Biban-el-Molouk, dans la Thèbaïde ou Haute-Égypte. Il a été expédié pour le compte et par l'ordre de M. V. Denon, qui l'a reçu intact et l'a cédé au père du propriétaire actuel, il y a 18 ans environ. Il est resté ignoré jusqu'en 1825. Le grand sarcophage, qui est le plus grand connu, avait un peu souffert. Un vernis, les teintes nécessaires, des ferrures, ainsi que quelques bandes de toile, ont assuré la conservation ultérieure de cette pièce dont le mérite est réel.

Le corps est tellement bien conservé que l'on voit encore les cheveux, les cils, les sourcils, les dents et la barbe. La teinte de la peau tient à la préparation, et peut-être aussi au long espace de temps écoulé depuis l'embaumement. D'ailleurs, les momies asphaltites sont toutes noires même aux pieds, aux mains et au visage, quoique dans les momies de cette classe, qui vient après celle des prêtres et des souverains, toujours les parties précitées, le visage surtout, soient dépourvues de bitume, sans doute pour que les traits ne soient pas altérés. La conformation du crâne et les traits sont de belle forme : la beauté de ce monument indique la richesse de la famille; tout porte à croire que l'individu était d'une classe élevée.

MM. V. Denon, et aussi plus tard Champollion jeune, plaçaient ce monument au temps de Rhampsès (1511 ans avant Jésus-Christ), car les cercueils de l'époque Græco-Égyptienne étaient beaucoup moins vastes et leurs peintures n'étaient plus que la parole burlesque de l'écriture de ces temps plus régulés et plus graves, où l'on donnait aux rites l'importance la plus étendue.

Les momies que nous voyons de temps à autre dans les cabinets publics et particuliers, sont celles des scribes (classe si nombreuse); ces monuments sont si mal peints qu'ils sont inutiles aux savants et d'un intérêt trop faible pour les curieux. Ensuite viennent les milliers de cercueils monochromes, presque tous à fonds noirs, le plus souvent uniques, c'est-à-dire à un seul coffre, contenant un lingot de bitume où l'on ne retrouve que les contours extérieurs des corps.

Enfin aucune momie du Louvre, dit Champollion, n'est aussi volumineuse, ni plus ornée.

Telle est l'acquisition importante que fera le Muséum de Boulogne, si, comme nous n'en doutons pas, chaque habitant de notre ville vient mettre son obole et seconder les louables desirs de personnes qui songent sans cesse à la prospérité de leur ville natale.

NOTA. — Indépendamment du prix d'entrée fixé à 50 c., une souscription pour l'acquisition de ce monument est ouverte chez le gardien du muséum, où les souscripteurs à 5 francs et au-dessus auront la faculté de le voir tout le temps qu'il y restera déposé (5 mois environ).

1. Sur les circonstances où ce placard fut rédigé et publié, voir ce qui est au début de la Notice sur Mariette. Il fut imprimé, en 1837, à Boulogne-sur-Mer, chez Biré.

QUELQUES MOTS
SUR LA
GALERIE ÉGYPTIENNE
DU MUSÉE DE BOULOGNE¹

— Ce qu'on va lire n'est point une œuvre d'érudition, et l'auteur de cette courte notice est loin d'avoir voulu écrire pour les savans ; il n'a pas et ne doit pas avoir cette prétention. On a remarqué souvent que le public de notre musée passe inattentif et distrait devant la galerie égyptienne et que les vénérables antiquités qui y sont conservées attirent à peine un de ses regards. C'est à ce public que s'adresse cet article, dans lequel il faut chercher par conséquent, non pas de la critique scientifique, mais tout au plus quelques renseignements au niveau des moins instruits en matière d'archéologie égyptienne.

D'autres, des savans, des hommes d'intelligence et de savoir, au nombre desquels nous sommes heureux de compter

1. Ce petit mémoire parut sans nom d'auteur en une brochure in-8° de dix-neuf pages, imprimée chez Biré, à Boulogne-sur-Mer ; c'est le tirage à part, à cent exemplaires, d'un article paru dans l'*Annotateur Boulonnais*, le 18 mars 1847. Le titre *Quelques mots sur la Galerie égyptienne du Musée de Boulogne* figure sur la première page ; la couverture porte le titre plus ambitieux de *Catalogue analytique des Objets composant la Galerie égyptienne du Musée de Boulogne*. Mariette avait écrit sur l'exemplaire qui m'a servi à faire la réimpression l'annotation suivante : *Bête, bête, très bête et surtout très incomplet !* — G. M.

Nestor Lhôte, enlevé trop tôt à sa famille et à ses amis, ont écrit tant et de si judicieuses choses sur le sujet qui nous occupe, que venir après eux et vouloir faire comme eux, mais de loin, dans les ténèbres et en tâtonnant, serait peine et temps perdus. C'est assez dire qu'on renvoie à leurs écrits les lecteurs qui désireraient autre chose qu'un catalogue de la galerie égyptienne de notre musée.

Cette galerie égyptienne, à peine fondée du reste, est aussi précieuse sous certains rapports qu'à première vue elle paraît peu importante. On la mesure en dix pas, on l'a vue tout entière en deux coups d'œil. S'il n'y avait pas une belle momie avec de riches et brillants sarcophages, les deux tiers de notre public n'en soupçonneraient pas même l'existence. On va voir que son importance est, heureusement, en raison inverse de ses proportions.

J'ai classé ainsi les antiquités qu'elle renferme :

- | | |
|-----------------------------------|--|
| 1. Une petite stèle funéraire. | 8. Un vase de l'époque romaine. |
| 2. Une cippe royale. | 9. Un chacal en bois de cèdre. |
| 3. Deux scarabées. | 10. Un vase canope à tête d'épervier. |
| 4. Figurines nombreuses de dieux. | 11. Une momie d'enfant. |
| 5. Une statuette royale. | 12. Une belle momie d'homme à double sarcophage. |
| 6. Divers membres de momies. | |
| 7. Une momie de chat. | |

On voudra bien maintenant permettre ici quelques réflexions sommaires sur chacun des objets dont on vient de dresser la liste. Cela entre dans le compte des renseignements qui ont été promis.

La petite stèle classée sous le n° 1 n'a guère plus de deux décimètres de hauteur. C'est une de ces dalles arrondies par le haut qu'on plaçait de champ dans les cercueils. La nôtre est en brèche grise. Neuf personnages agenouillés sur deux lignes ont déposé des offrandes sur un autel, et présentent leurs prières aux dieux en faveur de parents décédés; ceux-

ci sont représentés au haut de la stèle et assis. Les noms de tous les personnages se lisent au-dessus ou à côté de leurs têtes.

La grande cippe royale est presque le seul monument historique que nous possédions. On l'a placée entre les deux grands sarcophages de la vitrine de gauche, au-dessous de la stèle funéraire dont on vient de parler. Elle provient des immenses ruines de Thèbes¹ et a été donnée à notre musée par M. de Rosamel.

Elle représente un roi debout et faisant des offrandes. Il a l'uraeus, emblème de la royauté, sur le front, et sur la tête la coiffure² qui caractérise le dieu Phtha (l'Héphaïstos des Grecs, le Vulcain des Latins).

Les deux cartouches³ de gauche se lisent facilement : « Le roi, dieu Évergète II, approuvé par Phtha, image d'Amon-Ra, fils du Soleil, Ptolémée, toujours vivant, chéri par Phtha. » C'est le nom et le prénom du monarque⁴.

La bande horizontale d'hiéroglyphes qu'on remarque au-dessus de la tête du roi peut se lire ainsi⁵ : « Les dieux

1. Sans doute du temple élevé à Hathor (Vénus égyptienne) par Évergète II et Cléopâtre et appelé par la Commission d'Égypte *petit temple du Sud*.

2. « Phtha s'applaudissant de ses deux plumes, distingué par ses deux cornes. » (Inscription de la porte principale du temple de Phtha à Ghirehe-Hasan.) C'est exactement la coiffure d'Évergète II dans le bas-relief du musée de Boulogne.

3. Les noms des dieux dynastes et des rois égyptiens sont toujours écrits dans une sorte d'encadrement elliptique qu'on appelle *cartouche*. Le cartouche est ainsi le signe déterminatif de ces noms royaux. Les monuments égyptiens sont couverts de cartouches de toutes dates.

4. Cette inscription fait remonter la pierre à environ 170 ans avant Jésus-Christ.

5. L'étude du copte et des hiéroglyphes, surtout dans la classe des phonétiques, offre des difficultés tellement insurmontables en province, que je suis loin de donner ces traductions comme exactes. Les sources manquent, en effet, et c'est en vain qu'on chercherait dans le catalogue de notre bibliothèque publique Horapollon, la Préparation Évangélique d'Eusèbe, Jules Africain, George le Syncelle et les listes de Manéthon,

servent à lui vivant la puissance sur les vivants. » L'inscription verticale est trop fruste pour être lue.

Cette cippe royale, de forme rectangulaire, est assez bien conservée. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici que cette pierre est le seul monument de notre musée où les hiéroglyphes soient en relief, tous les autres étant ou peints, ou taillés dans le creux. — Je passe vite, du reste, sur cette stèle qui n'offre pas, sous le rapport historique, d'intérêt réel. Les monuments provenant d'Évergète II sont, en effet, assez répandus, et la cippe du musée de Boulogne ne peut rien ajouter à l'histoire du règne de ce prince ou à nos connaissances archéologiques.

Je passe plus vite encore sur les deux scarabées qui n'ont absolument rien de remarquable. Comme tous les scarabées de ce genre, ils ont servi de cachet à des membres de la caste militaire.

Les diverses figurines de dieux sont de celles qu'on trouve partout. Elles proviennent de tombeaux où la piété des parents les avait placées à côté d'un mort regretté. Les inscriptions qui les décorent sont, ou tout simplement le nom du dieu, comme dans celles d'Osiris, ou une courte prière en faveur du mort, comme dans la plupart des autres. Quelques-unes sont dépourvues d'inscriptions. Une de celles-ci, haute tout au plus de deux centimètres, est parfaite d'exécution ; les jambes et le torse sont d'un fini qu'on rencontre bien rarement dans les produits de l'art égyptien. Elle est en bronze et représente le dieu Phré (Hélios, le Soleil) à tête d'épervier surmontée d'un grand disque avec l'uraeus.

D'autres figurines comprises sous le même numéro sont aussi des images de dieux, mais elles se distinguent des

sans lesquelles les études historiques marchent au hasard sur un chemin non tracé. Les travaux des modernes sont peut-être plus complets en certaines parties, mais ne suffisent pas pour mettre au courant de la science et de ses progrès.

précédentes en ce qu'elles renferment, dans les prières, des noms propres d'hommes et de femmes. Ces figurines, d'exécution plus soignée, paraissent avoir appartenu à des morts d'une classe aisée et avoir été faites exprès pour eux. Les autres plus communes, plus grossières, s'achetaient probablement toutes faites.

Une de celles-là est remarquable par un cartouche royal gravé dans la première et la troisième des bandes hiéroglyphiques horizontales qui la décorent. J'eusse voulu, pour beaucoup, déchiffrer l'inscription qui accompagne ce cartouche. Malheureusement cela me paraît impossible; tout au plus peut-on en reconnaître quelques caractères. On parvient pourtant à lire dans le cartouche cinq lettres¹, lesquelles forment un mot de cinq consonnes, éléments incontestables du nom propre Psamétik, Psammétichus, nom commun à deux Pharaons de la XXVI^e dynastie. Je ne sais duquel des deux il est ici question, car les cartouches noms propres des deux monarques sont identiquement semblables, et leur légende entière ne diffère que par une ou deux lettres du cartouche prénom. Or, ce cartouche prénom manque ici.

Les membres de momie et la momie de chat sont des monuments insignifiants, qu'on ne note ici que pour mémoire. Il en est de même du vase qualifié de vase de l'époque romaine, lequel est sans caractère et ne se recommande à l'attention des archéologues que par des formes très inusitées et très peu gracieuses.

Le chacal en bois de cèdre, peint en noir, est une représentation figurée du dieu Anubis, fils d'Osiris, et un des ministres de son père dans l'Amenthi (enfer) égyptien. Ce chacal porte pour inscription actuelle : *levrette* en bois de

1. Ce sont : la natte et le siphon, groupe phonétique correspondant au psi des Grecs ; la chouette, caractère phonétique exprimant l'articulation M ; la pincette, autre caractère phonétique exprimant les articulations T, D, dau des Coptes ; enfin la corbeille, exprimant les articulations K, GH, gamma des Coptes, ghimel des Hébreux.

cèdre. On en retrouve fréquemment l'image sur les pieds des sarcophages de la grande momie, tantôt couchée en forme d'entre-colonnement, tantôt accroupie et armée du fouet, emblème de la justice divine. Cette représentation en bois de cèdre d'un des dieux du pays est encore une partie du mobilier funéraire des anciens Égyptiens.

Les vases qu'on appelle *canopes* accompagnaient toujours la momie dans son cercueil. Ils étaient au nombre de quatre et renfermaient le cerveau, le cœur et le foie du défunt dans des linges. Ils étaient tous de forme semblable et ne se distinguaient que par les quatre couvercles surmontés eux-mêmes de têtes différentes, savoir : d'homme, de chacal, d'épervier et de cynocéphale, représentation symbolique des quatre génies de l'Amenthi, Amset, Hapi, Sonmaoutf et Kebhsniv. Celui que nous possédons est en albâtre calcaire; le couvercle est à tête d'épervier. L'inscription hiéroglyphique tracée sur la panse est illisible.

Les momies d'enfants sont très rares. La nôtre est encore entière, et les traits qu'on croit apercevoir à travers la double glace qui les recouvre ne sont pas ceux de la momie, mais de simples linéaments tracés sur un masque en toile. Quelquefois ce masque était d'or; on comprend de suite que la cupidité fut bien souvent mise en jeu par cet appât et qu'il est peu de tombeaux qui n'aient été violés. Notre momie d'enfant ne paraît pas avoir eu à souffrir cette profanation, et le corps, ainsi que la tête, est encore intact dans les linges dont on l'avait habillée.

L'ouverture de cette momie pourrait peut-être servir notre collection d'antiquités, car souvent les parents enfermaient entre les jambes et sous les bras mêmes du mort quelques fragmens du Rituel funéraire, sorte de livre de prières divisé en plusieurs parties réunies sous le titre général de Livre de Manifestations à la lumière. Ce livre était rarement déposé tout entier dans les tombeaux, et les immenses rouleaux de 40 pieds qu'on possède n'en sont que des extraits.

La possession d'un de ces extraits, même le plus minime, en écriture hiéroglyphique ou hiératique, ne pourrait qu'enrichir notre galerie.

J'arrive ici à la partie la plus importante de ce catalogue, à la grande momie, monument véritablement remarquable et digne de l'attention de tous. Voici la notice qui l'accompagne¹ :

« Le monument se compose de deux sarcophages, en bois de cèdre ou de sycomore, revêtus de peintures en dedans et en dehors pour les coffres, et en dehors seulement aux couvercles, ainsi que c'est l'usage; plus le corps du *possesseur* de ce tombeau.

» Ce monument vient des caveaux de la vallée de Biban-el-Molouk, dans la Thébaïde ou Haute-Égypte. Il a été expédié pour le compte et par l'ordre de M. V. Denon, qui l'a reçu intact et l'a cédé au père du propriétaire actuel, il y a 18 ans environ. Il est resté ignoré jusqu'en 1825. Le grand sarcophage, *qui est le plus grand connu*, avait un peu souffert. Un vernis, les teintes nécessaires, des ferrures, ainsi que quelques bandes de toile, ont assuré la conservation ultérieure de cette pièce dont le mérite est réel.

» Le corps est tellement bien conservé que l'on voit encore les cheveux, les cils, les sourcils, les dents et la barbe. La teinte de la peau tient à la préparation, et peut-être aussi au long espace de temps écoulé depuis l'embaumement. D'ailleurs, les momies asphaltites sont toutes noires, même aux pieds, aux mains et au visage, *quoique, dans les momies de cette classe*, qui vient après celle des prêtres et des souverains, toujours les parties précitées, le visage surtout, soient dépourvues de bitume, sans doute pour que les traits ne soient pas altérés. La conformation du crâne et les traits sont de belle forme; la beauté de ce monument indique la richesse de la famille; tout porte à croire que l'individu était d'une classe élevée.

» M. V. Denon, et aussi plus tard Champollion jeune,

1. Cf. p. 9 du présent volume. — G. M.

placèrent ce monument au temps de Rhampsès (1511 *ans avant Jésus-Christ*¹), car les cercueils de l'époque græco-égyptienne étaient beaucoup moins vastes et leurs peintures n'étaient plus que la parodie burlesque de l'écriture de ces temps plus reculés et plus graves, où l'on donnait aux rites l'importance la plus étendue.

» Les momies que nous voyons de temps à autre dans les cabinets publics et particuliers, sont celles des scribes (classe si nombreuse); ces monuments sont si mal peints qu'ils sont inutiles aux savants et d'un intérêt trop faible pour les curieux. Ensuite viennent les cercueils monochromes, presque tous à fonds noirs, le plus souvent uniques, c'est-à-dire à un seul coffre contenant un lingot de bitume où l'on ne retrouve que les contours extérieurs du corps.

» Enfin, aucune momie du Louvre, dit Champollion, n'est aussi volumineuse, ni plus ornée. »

Cette notice laisse peu de choses à dire quant à l'histoire et à l'ensemble de la momie. Il n'en est pas de même quant aux détails du monument, aux peintures et aux inscriptions dont il est littéralement couvert.

La momie du musée est un monument religieux, et rien que religieux; toutes les peintures, toutes les inscriptions y ont rapport à la religion. L'histoire n'a rien à y apprendre².

1. Trois Rhamsès régnèrent vers cette époque sur l'Égypte, Rhamsès fils d'Horus, Rhamsès fils de Ménéphtha I^{er}, et Rhamsès le Grand. Je ne sais auquel de ces trois Rhamsès l'auteur de la notice fait allusion. — Sans assigner de date précise à la momie de notre musée, on peut dire, d'après les données fournies par la paléographie, qu'elle fut contemporaine des rois de la XVIII^e dynastie, laquelle commença à régner 1822 ans avant Jésus-Christ.

2. C'est dans cette même vallée de Biban-el-Molouk qu'on a découvert un grand nombre d'hypogées renfermant des tombes royales, entre autres celles de Binothis, de Rhamsès-Méïamoun, de Ménéphtha I^{er} et de beaucoup de rois de la XVIII^e dynastie. Les légendes inscrites dans ces longues salles funéraires et les innombrables tableaux qui en couvrent les murs ont fourni beaucoup de renseignements pour l'histoire de ces princes et celle de l'Égypte à ces époques reculées (18 siècles avant J.-C.).

En revanche, il y a peu de monumens où les représentations des dieux soient plus fréquentes, plus soignées, plus complètes.

La momie, comme on l'a dit, est enfermée dans deux coffres ou cercueils, enfermés eux-mêmes dans deux grands couvercles.

C'est dans le petit coffre de dessous qu'est actuellement placé le défunt, debout, les bras pendants, la tête et les mains découvertes. Le reste du corps est entouré par une partie de linges disposés en bandelettes.

L'intérieur de ce coffre est orné de peintures funèbres. Au-dessus de la tête du mort, s'élève la déesse Netphé sous la forme d'un vautour, les ailes déployées et tenant dans ses serres l'emblème de la vie éternelle. En dessous, le dieu Sôou soutient le globe du monde; à ses pieds quatre cynocéphales sont debout et en posture d'adoration. De grandes figures d'Isis, divine mère¹, épouse d'Osiris, tenant dans ses mains le symbole de la vie et de la stabilité, sont tracées de chaque côté du coffre, et sont surmontées de génies funèbres, le nu peint en jaune et un doigt sur la bouche, comme pour indiquer l'éternel silence du tombeau. Des invocations au Soleil, dieu de la montagne solaire, supérieur à tous les dieux manifestes, accompagnent ces représentations lugubres.

L'extérieur de ce même coffre est couvert d'une seule inscription en grands hiéroglyphes purs. C'est une seconde invocation au Soleil, dieu de la montagne solaire, supérieur aux dieux manifestes de la montagne solaire, au dieu Thmou (forme de Phré), seigneur du monde. L'inscription commence par la formule ordinaire : acte d'adoration (correspondant à *l'oremus* latin), et se termine par le nom de la momie : *Nohnmonth*, c'est-à-dire le dieu Sauveur, Month².

1. Presque tous les qualificatifs ajoutés dans le cours de cette description aux noms des divinités sont la traduction des hiéroglyphes qui accompagnent les images de ces divinités.

2. Tous les noms propres égyptiens sont significatifs. Ce sont souvent

Le couvercle du petit cercueil est la représentation exagérée, quant aux dimensions, de la momie elle-même dans sa gaine. La tête, dont la figure est dorée, est ornée de la coiffure ordinaire égyptienne; un appendice au menton indique que le personnage dont ce couvercle enfermait les déponilles mortelles était du sexe masculin. Les yeux sont grands, bien ouverts, à la hauteur des oreilles; le visage a cette expression naturelle qui est le cachet de l'art égyptien dans les productions de ce genre. Sur la poitrine, entre deux invocations à Har-hat, seigneur du monde, s'élève un globe aux ailes brillantes, décoré de cornes et d'uræus; c'est l'image de Thoth trismégiste, Hermès le trois fois grand. Le reste du corps est couvert de peintures soignées, d'ornemens, d'inscriptions, de scènes funèbres; le défunt y est représenté encore couché sur son lit mortuaire; l'ange de la mort veille auprès de lui, et au dernier souffle du mourant, s'envole dans les régions supérieures sous la forme d'un oiseau à tête humaine, tenant dans ses pattes le symbole de l'éternité. Le ministre d'Osiris, Anubis à tête de chacal, prend possession du nouvel habitant de l'Amenthi; au-dessous du thalamus sont les quatre canopes prêts à recevoir le cerveau, le foie et le cœur du défunt. Les témoins de cette scène sont le dieu Sévek à tête de crocodile, la grande déesse Pascht léontocéphale, la déesse Nephthys et la déesse Isis, portant sur leur tête leur nom symbolisé, l'un par un trône, l'autre par une corbeille et une maison.

Dans le registre supérieur de ce couvercle, Nohnmonth est représenté arrivant dans les régions de l'Amenthi. Son corps est peint en rouge et revêtu d'une courte tunique; sa tête est rasée; il lève les mains en signe d'adoration. Osiris,

des noms de dieu comme celui de la momie de Boulogne, des noms en rapport avec la religion du pays, comme Aménoph (le voué à Ammon), nom du grand-père de notre momie, des noms d'animaux, comme Pouhor, le Chien, ou de simples qualificatifs, comme Sonnofré, le Bon Frère, etc.

dieu grand, président de la région inférieure; Isis, épouse d'Osiris, et le dieu Phré le reçoivent à son entrée dans ce nouveau monde. A droite du registre est la balance infernale surmontée de l'œil mystique, balance où vont se peser les bonnes et les mauvaises actions du défunt pendant sa vie. Les bonnes sont figurées par une image de Thmēī, déesse de la justice et de la vérité¹, les mauvaises par un vase d'argile. Au près de la balance Anubis est debout, examinant attentivement l'aiguille directrice qui indique de quel côté s'incline le plateau de l'instrument redoutable. Un cynocéphale accroupi sur un socle écrit le résultat de la pesée, et Thoth ibiocéphale², Thoth le deux fois grand, le seigneur des divines paroles, le secrétaire de justice des autres dieux grands dans la salle de justice et de vérité, présente ce résultat aux juges debout devant lui. Un peu plus loin se trouve Oms, le Cerbère égyptien, monstre à la fois lion, crocodile et hippopotame, qui attend l'arrêt des dieux infernaux pour laisser passer l'âme de Nohnmonth dans les régions célestes ou la renvoyer sur la terre pour y subir de nouvelles épreuves³.

1. La langue égyptienne n'a pas deux mots pour dire justice et vérité. Ces deux idées étaient tellement les mêmes pour les Égyptiens, que non seulement le même mot servait à les rendre, mais encore que la même déesse servait à les représenter. Ceux qui ont tant calomnié l'Égypte et ses vieilles institutions verront dans ce simple fait une preuve de plus de son antique sagesse.

2. C'est le Mercure Psychopompe des Grecs.

3. Ces peintures sont un des plus anciens monumens qui attestent, chez l'homme, la connaissance du dogme sublime de l'immortalité de l'âme. Elles remontent à 3650 ans, c'est-à-dire, environ au temps où les Hébreux vivaient sous la tente et adoraient le veau d'or dans le désert de Sin. A cette époque, l'Égypte avait atteint son plus haut degré de civilisation et comptait déjà par siècles les années qu'elle avait illustrées de ses travaux dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie. La religion était aussi fondée depuis bien longtemps et la croyance à la doctrine si consolante de l'immortalité de l'âme était, chez les Égyptiens, vieille comme les quarante-deux livres de Thoth le trois fois grand,

Les deux scènes qu'on vient de décrire sont accompagnées d'une prière qui contient de nouveau le nom du mort, Nohnmonth, — le nom de son père, — porteur (de *flabellum*, flabellifère?) Omonthôn, de son grand-père Aménouthph, et de sa mère Téhor, fille d'un scribe à Thèbes. Nohnmonth lui-même était prêtre d'Osiris¹ dans un des temples de la ville d'Ammon, Thèbes, la Diospolis des Grecs.

Sur les pieds du petit couvercle, le scribe a peint de nouveau le disque rouge aux ailes brillantes, Thoth trismégiste, planant au-dessus d'Horus sous forme d'épervier et debout sur un trône, de Neith sous forme de vautour tenant une palme dans ses serres, de Souk (Succus, Cronos, Saturne) à tête de crocodile, et d'Hathor à tête de vache.

Le grand couvercle est, pour la forme, une représentation exacte du petit qu'il était chargé de recouvrir tout entier. Sur la poitrine brille Chnouphis-Nilus, scarabée à tête de bélier ornée du disque; deux agathodémons s'entrelacent autour de ses cornes auxquelles deux croix ansées sont suspendues. Au-dessous de ce scarabée, commence une triple ligne d'hiéroglyphes qui descend jusqu'aux pieds du sarcophage; ce sont des prières en faveur du mort. De droite et de gauche sont disposées de nouvelles scènes funèbres; l'âme y est encore en présence de ses juges et implore leur miséricorde pour ses fautes. Ces juges sont Osiris et Isis, la déesse Nephthys ptérophore, Chnouphis à tête de serpent, Thmou forme de Phré, Horus coiffé du pschent orné du lituus, la déesse Selk la tête surmontée d'un scorpion, et Thoth trismégiste, le seigneur des huit régions. Sur les

l'Hermès-Trismégiste, dont l'existence s'enfonce si loin dans les ténèbres du temps qu'elle échappera toujours aux regards des hommes.

1. Cela résulte de l'inscription intérieure du grand coffre, laquelle donne positivement ce titre à Nohnmonth. Sur le même coffre, mais à l'extérieur, Nohnmonth est représenté faisant ses offrandes aux 42 juges, et vêtu de la peau de panthère, signe caractéristique des prêtres de cet ordre.

pieds, de nouveaux dieux sont figurés, Anubis sous forme de chacal armé du fouet, Souk crocodilocéphale, Pooh hié-racocéphale, et d'autres encore. La piété des parents a déposé devant ces images sacrées de riches dons de toute nature, espérant ainsi mériter pour le défunt l'indulgence et la miséricorde divines.

Les inscriptions hiéroglyphiques linéaires tracées à côté de ces figures sont de nouveau la prière : « Voici ce que dit Osiris, dieu grand, qui s'élève dans la barque sacrée d'Ammon avec Nohnmonth, fils d'Omonthôn, fils d'Aménothph, etc.¹ »

La face de ce grand sarcophage est aussi dorée et un appendice en prolonge aussi le menton. Sous cet appendice, on voit le ciel, figuré par Tpc, l'Uranie égyptienne, femme au torse immense dont le corps parsemé d'étoiles se recourbe et semble ainsi circonscrire l'espace. Le dieu Pooh-Lunus, directeur des âmes, s'avance figuré par un disque jaune dans une barque avec deux cynocéphales, pendant que, sur le corps même de la déesse, c'est-à-dire dans le ciel, à travers les étoiles, on voit marcher la barque sacrée de Phré; elle porte l'âme de Nohnmonth. — Alors commence la course du soleil au-dessus de l'horizon, vers les demeures célestes, et se développent ces scènes où la vieille mythologie égyptienne se montre à nous dans toute sa naïveté et toute sa grandeur². Mais d'abord de nouvelles épreuves sont à subir, et les quarante-deux juges de l'Amenthi, couverts de leurs attributs, ne sont pas les dieux les moins redoutables à fléchir³. D'autres plus nombreux encore sont peints

1. Cette inscription est répétée trois fois, mais avec quelques variantes. Dans les parties semblables, les mêmes mots sont souvent orthographiés de trois façons différentes, et peuvent ainsi offrir d'utiles exemples pour la théorie des homophones.

2. Voir les peintures extérieures du grand coffre.

3. Ils sont figurés sur le côté du grand coffre qu'on voit à gauche en entrant dans la grande galerie des statues. Ces 42 dieux, peints avec un

sur l'autre côté du coffre, et à ceux-ci comme à ceux-là, l'âme en costume du prêtre d'Osiris adresse ses plus humbles supplications¹. Puis la course de la barque divine continue dans le fleuve lumineux². Les zones célestes qu'elle traverse sont autant de tableaux distingués par des battants de porte. Près de l'un de ceux-ci se tient Horus-Arsiési chargé d'introduire l'âme dans le palais du soleil. Le dieu est représenté en pied et assis sur un trône. Il a le sceptre à la main et les attributs ordinaires sur la tête. Devant son trône sont alignées les douze heures du jour, la tête surmontée d'une étoile et la face tournée vers lui, et les douze heures de la nuit la tête aussi surmontée d'une étoile et marchant en

soin digne de remarque, sont représentés avec tous leurs attributs et ornés de toutes les couleurs qui leur sont propres; car la couleur même des nus n'est pas indifférente en matière de divinités égyptiennes. Les autres dieux plus nombreux encore, peints de l'autre côté du coffre, sont aussi remarquables.

1. La grande figure peinte dans l'intérieur du grand coffre est l'image de Phtha-Sokari avec la mitre du pschent, ornée de deux appendices rayés. Le nom du dieu se lit en grosses lettres à côté de la représentation. Les deux bandes hiéroglyphiques qui recouvrent chaque côté intérieur du coffre sont une prière deux fois répétée, dont voici la traduction : « Que Har-hat, seigneur du ciel, donne une grande demeure, beaucoup de pains, des canards, des bœufs, de la cire du dieu Kah (la terre) et tous les autres bienfaits au prêtre d'Osiris, Nohmonth le véridique. » Une seconde d'examen suffit pour faire distinguer une légère différence entre les deux inscriptions dont il s'agit. Le titre « prêtre d'Osiris » paraît manquer dans l'inscription de gauche où il est remplacé par deux lettres que je ne connais pas. Quant à l'épithète « *véridique*, disant la vérité » jointe au nom propre, elle est, d'après un passage de la grammaire de Champollion, le déterminatif ordinaire qui suit les noms des individus morts. Cette qualification est un effet convenable aux vivans, mais plus encore aux âmes des morts qui étaient censées rendre compte de leurs actions devant le tribunal d'Osiris en présence de la déesse Thmêï, la Vérité ou la Justice, l'*Alethè* et la *Dicé* des mythes égyptiens.

2. Voir la bande jaune circulaire. Les figures y sont tracées au simple trait.

sens inverse¹. En avant un énorme crocodile est couché sur un piédestal ; c'est une représentation symbolique du dieu Sévéc. La barque reparait ici, mais transfigurée. Au centre se tient debout un dieu à tête et à corne de bélier, Ammon-Chnouphis, roi de la haute et de la basse région. Il est gardé par un énorme serpent devant lequel Nohnmonth est agenouillé en posture de suppliant ; Horus, fils d'Isis et d'Osiris, est à la poupe et dirige la barque dont huit personnages à figure humaine forment l'équipage. Ici commence la scène finale. Le soleil paraît à l'horizon, suivi de la croix ansée, emblème de la vie éternelle ; à son approche, les nuages se dissipent et le ciel s'illumine de sa clarté. Quatre cynocéphales, symboles mystérieux de la justice céleste, sont disposés de chaque côté de cette scène et adorent le grand astre modérateur du monde. Nohnmonth lui-même est admis à contempler le dieu dans sa splendeur, et le voyage dans l'hémisphère lumineux, dans le fluide primordial, finit où commence pour lui la félicité éternelle.

Telles sont les diverses scènes qui sont représentées sur le double sarcophage de la momie². C'est le système psychologique égyptien, dans un de ses principes les plus admirables, système que l'antiquité classique nous a conservé et que la science moderne a retrouvé tout entier chez le peuple qui en fut le créateur.

Qu'on n'oublie pas que trente-sept siècles se sont écoulés depuis que les tableaux qu'on vient de décrire ont été tracés sur le cercueil d'un Égyptien, et si on ne s'incline pas devant

1. Les noms égyptiens de chacune de ces heures sont écrits en hiéroglyphes au-dessus de leur tête.

2. De pareilles scènes sont décrites dans l'*Égypte ancienne* de M. Champollion-Figeac. Les détails fournis par le savant français m'ont beaucoup aidé dans la description de notre momie. Je regrette de ne pas connaître les lettres écrites d'Égypte par Champollion jeune, où se trouvent des renseignements complets sur la grande scène de la psychostasie.

cette vénérable antiquité, qu'on s'incline au moins devant le génie sublime du peuple qui sut si bien deviner, avant tous les autres, ce dogme consolateur de l'immortalité de l'âme, qui place l'espérance, la joie même dans la douleur, et qui seul, pour l'homme réfléchi, suffirait, sans la conscience, à prouver Dieu...

Au moment de terminer cet article, je trouve un nouvel objet à ajouter au catalogue de nos antiquités égyptiennes. Il m'a été communiqué par le gardien éclairé du musée, M. Duburquoy, à l'obligeance duquel je dois tant¹. C'est une très courte inscription hiéroglyphique affectant la forme d'un cachet, et dont trois empreintes successives tiennent sur la carte de visite du voyageur qui l'a rapportée d'Égypte.

Cette inscription contient un nom propre de roi, et à ce titre seul elle mériterait l'attention, si le cartouche royal n'était par lui-même de ceux auxquels les archéologues attachent le plus grand prix. C'est en effet le nom d'un vieux Pharaon, et je regarde l'inscription où il est mentionné comme le plus ancien monument du musée.

Ce nom est enfermé dans un cartouche surmonté, non pas des titres ordinaires, fils du Soleil, etc., mais d'un disque flanqué de deux grandes plumes d'autruche. Notre savant compatriote, Nestor Lhôte, en a rapporté une copie incomplète qu'il a prise à Deyr-abou-fâm (les deux derniers caractères sont en effet les seuls que contienne le dessin inséré dans sa lettre du 3 janvier 1839). — Le cartouche déposé au musée est, au contraire, complet et d'une conservation extraordinaire. Comme celui de Nestor Lhôte, il est suivi du titre *Prophète* ou *Grand-Prêtre*.

1. Il appartenait à M. Duburquoy qui vient de l'offrir au musée. Il provient d'un voyageur anglais qui, après avoir pris les empreintes dont il est ici question, s'est empressé, assure-t-il lui-même, de faire détruire le scarabée original qu'il ne pouvait emporter. Les Anglais se sont fait, en ce genre, une fort triste célébrité qu'ils tiennent à justifier tous les jours en détruisant les documens les plus précieux pour la science archéologique.

Je donne ici une traduction, à peu près exacte, de l'inscription qui renferme le nom royal. La voici : « Que la déesse de la contrée des chacals protège le grand-prêtre d'Isis (...) le bienfaisant.

Le nom du Pharaon peut se lire indifféremment Pôphou ou Opoph. Dans les deux cas, il pourrait être celui du roi pasteur Apophis de la XVI^e dynastie, pendant le règne duquel on place l'arrivée en Égypte et le ministère de Joseph, fils de Jacob (de 2113 à 2000 avant J.-C. selon l'*Art de vérifier les dates*, l'année 2082 étant celle de l'avènement de la XVI^e dynastie selon M. Champollion-Figeac)¹.

Cette ancienneté respectable² rend cette petite inscription des plus précieuses pour nous, peut-être aussi pour la science qu'elle enrichit d'un nom nouveau, d'une donnée nouvelle à ajouter aux documens qu'a fournis déjà l'incomparable découverte de Champollion jeune.

En résumé, on voit, par tout ce qui précède, que la galerie

1. Nestor Lhôte, dans le cours de ses lettres éerites d'Égypte, indique un autre cartouche composé de quatre lettres, comme étant celui d'Apophis. Il le lit Apap. En présence d'une telle autorité, je ne puis que croire à une erreur de ma part dans la lecture du cartouche de notre musée. D'ailleurs les emblèmes dont ce cartouche est surmonté, la qualification de prêtre qui serait ajoutée au nom d'un roi barbare, paraissent attribuer à ce monument une origine tout autre et plus ancienne. C'est sans doute celui de l'un de ces rois inconnus qui, 3000 ans avant Jésus-Christ, paraissent dans l'histoire d'Égypte, sans y laisser d'autre souvenir que leur nom.

Peut-être, du reste, la science moderne a-t-elle recueilli déjà le cartouche complet tel que nous le possédons. Il ne m'appartient donc pas, pour mille raisons, de trancher la difficulté. Je n'ai que des regrets personnels à exprimer ici au sujet du vague que l'absence des matériaux fait régner en province sur les études égyptiennes. Sans doute qu'à Paris une question qui me tient préoccupée depuis une longue semaine serait résolue en quelques instants.

2. Près de 4000 ans, si le cartouche est celui d'Apophis ; 4850 ans, si le cartouche appartient à un roi de la X^e ou de la XI^e dynastie. Les chronologistes les plus éclairés sont d'accord sur ces chiffres.

égyptienne n'est pas dépourvue de tout intérêt. Si elle est un peu privée de monumens historiques, les seuls qui, aujourd'hui, méritent quelque attention et puissent exercer la science des archéologues, elle est riche en sujets religieux de toutes sortes.

Peut-être le public auquel on s'adresse ici a-t-il trouvé la description de ces sujets fort au-dessus des simples renseignemens qu'on avait promis en commençant. C'est le propre des mots techniques de paraître savans. Mais je dois avertir que rien dans ce qui précède ne dépasse les limites que tout le monde peut atteindre, en peu de temps, avec un traité ordinaire d'archéologie et les œuvres de Champollion continuées par ses élèves, — au milieu desquels je n'ai pas l'ambition de me compter. Je répète donc ici que cette courte notice ne s'adresse qu'au public et n'a pour but que d'attirer l'attention sur une partie négligée de notre magnifique musée. J'ai accompli cette tâche le mieux que j'ai pu, et je me suis efforcé de rester dans les termes d'un simple *catalogue*, raisonné, il est vrai, mais fort élémentaire.

Boulogne, 16 mars 1847.

DISSERTATION

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

SUR LES

DIFFÉRENTS NOMS DE BOULOGNE

DANS L'ANTIQUITÉ¹

Je ne destinais pas ce travail à la publicité. Je voulais en faire l'objet d'une simple lecture dans le sein de notre Société d'Agriculture et des Sciences, sauf à l'imprimer ensuite et à le répandre dans le petit cercle de mes amis. Des circonstances imprévues en ont décidé autrement.

Je sais que ce n'est pas là un titre à l'indulgence du public. Aussi ne viens-je pas la réclamer. Je demanderais au contraire que mon travail fût jugé sévèrement, si, par hasard, la critique venait à s'en occuper.

Dans le cas où pareil honneur m'advierait, on voudra bien

1. Ce mémoire a été publié en 1847, en une brochure in-8° de 71 pages, imprimée à Boulogne-sur-Mer, chez Le Roy-Mabille, Grande-Rue, 51. Il avait pour titre : *Lettre à M. Bouillet, professeur du Collège royal de Bourbon, sur l'article Boulogne de son Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie*, par M. Aug. Mariette, régent de septième au Collège communal de Boulogne. — 1^{re} partie, *Dissertation historique et archéologique sur les différents noms de Boulogne dans l'antiquité romaine : Portus Icius, Gesoriacum, Bononia*. On lit en épigraphe sur cette feuille de titre : « *Cluverius Icium portum, quo nomine Cæsar utitur, primum dictam fuisse eam urbem putat, deinde Gessoriacum, ac demum Bononiam* » (Had. Valesii, *Notit. Gall.*, p. 234).

considérer ma dissertation, non pas comme une solution complète et définitive des questions annoncées dans le titre, mais comme une ébauche de ces questions. Je n'ose pas mieux qualifier ce qui suit, après les immortels travaux de Dancille, d'Adrien de Valois, de Ducange sur le même sujet.

Boulogne, le 1^{er} octobre 1847.

MONSIEUR,

L'histoire de Boulogne est encore à faire. Les savantes et profondes recherches de Lequien¹ n'ont pas même complètement résolu la question, et son ouvrage, monument de

1. Il ne faut pas entendre ceci de l'*Abrégé de l'Histoire de la ville de Boulogne et de ses comtes*, imprimée au tome II du *Grand Coutumier de Picardie* (n° 34200 de la *Bibliothèque historique de la France*), mais de l'*Histoire complète* de Boulogne, qui n'a jamais été imprimée, et dont la bibliothèque de Boulogne croit posséder une copie faite sur une autre copie de la main du P. Luto. — Cette histoire complète, qui ne porte pas de nom d'auteur, est évidemment du P. Lequien; c'est celle à l'aide de laquelle Luto a rédigé la sienne, insérée dans la *Bibl. histor.*, sous le n° 34201. M. A. Gérard, bibliothécaire de notre ville, l'a prouvé sans réplique dans son savant catalogue des manuscrits de la bibliothèque publique de Boulogne (p. 166 et suiv.).

L'*Abrégé* du P. Lequien a paru en 1726. Le savant dominicain s'occupait alors déjà d'une histoire complète. Ce fait est rendu certain par une lettre qu'il adressa, au mois de décembre de l'année même de la publication de son *Abrégé*, à l'éditeur du *Journal des Savants*. Dans cette lettre, le P. Lequien parle de l'*Abrégé* du *Grand Coutumier* comme d'un ouvrage destiné « à donner une idée générale de l'antiquité de Boulogne, sans entrer dans le détail des choses qu'il y avance (*J. des Savants*, ann. 1726, p. 738) ». Plus loin, il ajoute : « On verra dans mon *Histoire*... j'espère démontrer dans mon *Histoire*... » et autres

style et d'érudition, n'est que la dernière borne du chemin assez court qu'à force de temps et de patience notre histoire locale a pu parcourir jusqu'ici.

Ce n'est pas que de nombreuses tentatives n'aient été faites pour débrouiller le chaos de nos antiquités et porter la lumière dans les ténèbres de notre passé. Tout, au contraire, a été essayé. Mais il a manqué aux architectes de cette œuvre, à Lequien comme aux autres, la chose la plus indispensable : les matériaux. Car une histoire ne s'improvise pas sur des probabilités. Si le temps, tout le long de sa route jusqu'à nous, n'a pas laissé derrière lui quelques jalons, il est impossible de le suivre dans sa marche, et on risque le plus souvent de s'égarer au premier pas. C'est le cas ici. Les invasions, la guerre, la révolution, nous ont privés de nos archives, dont nous retrouvons à peine dans les historiens des siècles passés une centaine de feuilles éparses. Or, quelque précieux que soient ces débris, ils n'en sont pas moins insuffisants.

formules faisant voir que l'auteur songeait déjà à son *Histoire complète*. Je publie d'ailleurs (voir note A à la fin [p. 79-80] du volume) la lettre même de Lequien, qui paraît avoir échappé à M. Gérard, et dont le texte, comparé à l'histoire manuscrite de notre bibliothèque, donne raison aux suppositions énoncées plus haut.

Quant à la dissertation manuscrite sur le *Portus Icius*, qui, dans notre manuscrit, précède cette *Histoire complète* de Lequien, elle est aussi du même auteur. Elle a été imprimée au tome VIII des *Mémoires de littérature et d'histoire* du P. Desmolets. C'est le n° 306 de la *Bibl. historique*. Le *Journal des Savants* (1730, p. 676) en publie un compte rendu qui prouverait jusqu'à l'évidence que la dissertation sans nom d'auteur que nous possédons est bien celle de Lequien, quand même ce fait ne serait pas prouvé par la conformité du texte de notre manuscrit et de celui des *Mémoires* du P. Desmolets.

Une phrase de l'*Histoire complète* : « on a dû remarquer dans la dissertation sur le *Portus Icius* ce qu'il faut penser, » démontre que c'est dans les deux ou trois dernières années de sa vie (Lequien est mort en 1733) que fut rédigée la grande *Histoire* inédite de ce savant Boulonnais.

Je me hâte de dire pourtant que le mal n'est pas sans remède. On connaît à Tours, à Amiens, à Lille, à Arras, dans quelques bibliothèques publiques et privées, d'assez nombreux documents bibliographiques et diplomatiques qui concernent notre ville; le *British Museum*, à Londres, est riche de pièces curieuses, de plans, de registres dont la publication serait très intéressante pour le pays¹. Ajoutez à ces matériaux ceux que nous possédons déjà, et qui, oubliés dans un coin de notre hôtel de ville, ont pu passer à travers la Révolution pour arriver à nous, et vous verrez qu'après tout, une forte volonté aidant, la reconstruction de notre histoire est encore possible.

Je ne sais qui aura cette volonté; je ne sais quel est celui dont la patience ne se lassera pas à réunir ces matériaux, à les choisir, à les copier, à en former un corps de documents réguliers et authentiques. Par le temps qui court, et au milieu du mouvement imprimé aux études historiques et archéologiques par le gouvernement, il me semble qu'il serait d'une bonne politique que l'administration municipale de Boulogne se mêlât à ce mouvement et s'honorât en facilitant la formation de ce corps de documents, qui importe tant à l'histoire du pays.

Quoi qu'il en soit, l'histoire de Boulogne est encore à faire. C'est assez vous dire qu'il règne de grands doutes sur plusieurs points importants de notre passé, et que les erreurs souvent les plus étranges, commises par des Dictionnaires

1. Notre excellent bibliothécaire, M. A. Gérard, s'occupe, avec une persévérance au-dessus de tout éloge, de réunir des notes relatives aux chartes, diplômes, titres, registres, actes divers concernant l'histoire du Boulonnais. C'est ainsi que nous avons déjà connaissance de divers plans et documents bibliographiques qui existent dans la bibliothèque *Cottonienne*, à Londres, parmi les manuscrits *harléiens* et la collection *Hargrave*. M. F. Morand, archiviste de la ville, et correspondant du Ministère de l'instruction publique, s'occupe également d'assembler des matériaux pour servir à l'histoire du pays.

historiques et géographiques très accrédités, n'ont rien qui doive surprendre.

J'ose donc espérer, Monsieur, que vous me permettrez de vous soumettre, à propos de l'article *Boulogne* de votre *Dictionnaire*, quelques rectifications dictées autant par le désir de rendre hommage à la vérité historique que par celui d'être utile à votre livre.

Voici l'article en question :

« BOULOGNE, dite aussi *Boulogne-sur-Mer*, *Gesoriacum* chez les anciens, *Bolonia* et *Bononia* en latin moderne, port de mer, ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), à 106 kil. N.-O. d'Arras, à l'emb. de la Liane dans la Manche ; 25,732 hab. Port d'accès difficile, formé de 2 bassins : muraille flanquée de tours rondes et renfermant un château-fort. Jolie ville, divisée en haute et basse. Trib. de 1^{re} inst. et de comm. Collège. Sociétés d'agriculture, commerce, sciences et arts ; école de navigation ; bibliothèque publique. Commerce actif ; armements pour voyages au long cours, cabotages, pêcheries. Bel établissement de bains de mer. Passage fréquent de France en Angleterre. Boulogne était une station navale sous l'empire romain ; elle fut détruite par les Normands, 888, et prise par Charles-Quint, 1553, après un siège de six semaines. En 1802, Bonaparte y forma un camp célèbre, et y équipa une flottille destinée à opérer une descente en Angleterre. Une colonne a été érigée sur les lieux en mémoire de cet événement. Patr. de Daunou. — L'arr. a 6 c. (Calais, Marquise, Guines, Desvres, Samer, plus Boulogne). 100 communes, et 105,465 hab. »

Cet article renferme, à mon avis, plusieurs erreurs et omissions assez importantes, sur lesquelles j'appellerai votre attention avec d'autant plus d'empressement que votre *Dictionnaire* est de jour en jour plus répandu, parce qu'il est de plus en plus apprécié.

Je traiterai, dans cette lettre, la question des *différents noms de Boulogne dans l'antiquité romaine*, sauf à continuer, dans une prochaine lettre, un sujet qu'il ne m'est pas permis, à cause de sa longueur, d'épuiser aujourd'hui.

§ I

« *Boulogne*, dites-vous, était GESORIANUM chez les anciens, et BOLONIA, BONONIA chez les modernes. »

De ces trois noms, *Bolonia* seul n'est pas *ancien*. On ne le trouve pour la première fois que dans la Vie de saint Eustase, écrite sous Clotaire II, de 614 à 628. Addon écrit pourtant *Bononia*; mais les *Annales d'Eginhard* et tous les écrits postérieurs nous montrent ce nom orthographié selon la méthode qui a prévalu : *Bolonia Gallica*.

Gesorianum et *Bononia* sont, au contraire, deux noms parfaitement *anciens*. Le premier se trouve dans Pomponius Mela (*de Situ orbis*, l. III, c. 2), dans Pline (l. IV, c. 26), dans Ptolémée (l. II), dans l'Itinéraire d'Antonin, dans

1. *Bon*, celtique, embouchure, et *on*, rivière, auraient, selon Bullet (*Dict. celt.*, III, p. 55), donné naissance au nom Bononia. Le même auteur attribue une autre étymologie à ce nom, qu'il fait venir de *bonom*, *bonon*, le dernier endroit, l'extrémité. Or les anciens croyaient en effet que les Morins étaient placés à l'extrémité de la terre. Virgile dit : *Extremi hominum Morini* (*Æneid.*, l. VIII), Ammien Marcellin : *Orbis extremi* (l. XXVII). La Grande-Bretagne était regardée comme un autre monde. C'est ce qui fait dire à Josèphe (de Bell. Gall., l. II, c. 16) : *Ultra oceanum orbem et usque ad Britannias inaccessas prius arma et exercitum transtulerunt*. Florus cite les Bretons comme *toto orbe divisos* (l. III, c. 10). — Il serait possible que les Morins aient partagé ces idées, et que, regardant leur pays comme la fin de la terre, ils aient donné ce nom même, tiré de leur propre langue, à la ville la plus éloignée de leur pays. Les mots français *Finistère* et anglais *England* (*end*, fin. et *land*, terre) n'ont pas d'autre signification. — Danville (Mémoire sur les villes de Tauranum et Singidunum, 1^{re} partie) donne aussi au mot Bononia une origine celtique.

Pour tout dire, il faut ajouter l'étymologie bien plus probable de Malbrancq, selon lequel Bononia aurait reçu son nom de son fondateur Pédus, lieutenant de César, natif de Bologne (Italie).

Florus (l. IV, c. 12), dans Dion Cassius (l. LX); — le second est donné par Florus (l. IV, c. 12), par Eutrope (l. IX), par Ammien Marcellin (l. XXVII, c. 8). — L'un et l'autre cependant sont inconnus aux écrivains qui ont précédé, même de cinquante ans, Pomponius Méla : César et Strabon ne les nomment pas, et Polybe, au rapport de Pline (l. IV, c. 37), appelait *Gesoriacum portus Morinorum britannicus*, périphrase analogue à celle que Florus employait plus tard : *Classe igitur comparata, Britanniam transit (Cæsar) mira celeritate; quippe quum tertia vigilia morino solcisset e portu, minus quam medio die insulam ingressus est* (l. III, c. 10).

Ces deux noms propres (*Gesoriacum* et *Bononia*) étaient, du reste, ceux de deux villes tout à fait distinctes de la Morinie¹. Florus l'indique clairement lorsqu'il dit de l'em-

1. Un volumineux manuscrit que possède M^{me} Dumetz, et dont la Bibliothèque a fait faire une copie (*Recherches historiques sur le pays des Morins, par Dom du Crocq, bénédictin de la Congrégation de St-Maur*), attribue (p. 41) au nom propre des Morins une origine égyptienne : Jules-César aurait, selon Dom du Crocq, donné à la Morinie, pays de marais et d'étangs, le nom du lac Mœris, que les Égyptiens, suivant le savant bénédictin, appelaient Mœris, Moer, Mor, lequel mot signifierait en égyptien *étang, lac, mer*. — D'abord Mœris (Hérodote, II, 101) ou Marrus (Diod., I, 67), en égyptien, ne signifie pas plus *étang* ou *mer* que ce nom de Mœris n'a été donné lui-même au lac par les Égyptiens. Les Grecs ont, d'accord en cela avec la lecture hiéroglyphique du mot, traduit Mœris par *Ἰαρόδωρος* (Ératosthène, *apud* Syne., t. I, p. 181, Dindorf), et sont les seuls qui aient appliqué le nom de Lamarrus ou le prénom de Thoutmosis III à ce lac. Les Égyptiens l'appelaient, selon toute vraisemblance, par le simple nom de *lac* (Champollion, *Ég. sous les Pharaons*, t. I, p. 331). Dans les manuscrits coptes, il est appelé *lac de Phiom* (G. Parthey, *Vocab. coptico-lat.*, etc., p. 332). On voit que dans tout cela il n'est nullement question de *lac, d'étang, ni de mer*.

J'appuie sur ces observations, parce que, selon moi, M. A. Gérard n'a pas assez mis en relief les nombreux défauts de la volumineuse et fatigante histoire de Dom du Crocq (Catalogue des mss., p. 173). C'est une chronique du moyen âge écrite au xviii^e siècle : encore est ce une très

pereur Auguste : *Bononiam et Gesoriacum pontibus junxit classibusque firmavit* (l. IV, c. 12).

Un coup d'œil sur la topographie locale confirmera cette assertion :

Lorsque César arriva dans la Morinie, Gesoriacum occupait déjà un emplacement situé au pied d'une assez haute montagne nommée aujourd'hui le *Mont-Lambert*. C'était une petite île oblongue, dont un côté s'avancait dans la direction du *Fretum Gallicum*, et l'autre partageait en deux courants les eaux de l'*Elna* (la Liane; *eln*, en celtique, *coude*). Malbrancq (*de Morinis*, l. I, c. 11) et la tradition sont d'accord sur cette île, qui existait encore au XII^e siècle, et qui s'appelait alors l'*île Saint-Laurent*.

Bononia, d'un autre côté, était située sur la croupe même de cette haute montagne, dont le pied, coupé par la Liane, formait l'île Gesoriacum. Elle fut fondée, selon les uns, par Pédus, lieutenant et parent de César, en 51 avant J.-C. (Malbrancq, l. I, c. 9). Selon les autres, Pédus ne fit qu'entourer de murs en pierres le vaste camp que César avait dû se former pour passer en Angleterre.

C'étaient donc bien là deux villes distinctes, séparées, l'une d'origine celtique, l'autre d'origine romaine. Chacune avait ses habitants, son nom, et jusqu'à son port. Le port de Gesoriacum était le lit même de la Liane que la mer, comme aujourd'hui encore, faisait déborder en l'emplissant de ses eaux. Le port de Bononia, au contraire, s'enfonçait à angle droit dans une coupure de terrain ménagée sur la rive droite de la Liane, contournait les fortifications de la ville et ne s'arrêtait qu'après un coude vis-à-vis la porte actuelle de Calais¹.

Il ne faudrait pas maintenant, d'après l'examen des localités chroniques. J'aurai occasion, à propos des Normands, de revenir sur cette question.

1. C'est là un fait certain qui se démontre par toutes les anciennes cartes du pays et dont la tradition a conservé un souvenir très positif.

lités telles que nous les ont faites les sables et les ingénieurs, se faire une idée des lieux à ces époques reculées. Pendant que la mer s'était peu à peu retirée du port, qu'elle a rendu bien moins large qu'alors, elle a abattu les deux promontoires de Caligula et de Châtillon qui prolongeaient la terre de 1,000 mètres au moins dans le détroit, et entre lesquels la Liane, bien plus rapide qu'aujourd'hui, s'ouvrait alors un passage. Le lit de la rivière, la direction du chenal, ont subi de notables changements. L'ancien port s'étendait à l'occident jusqu'aux collines d'Outreau, à l'orient jusqu'au pied du plateau de la haute ville. Il avait ainsi 1,000 mètres en largeur moyenne, sur une profondeur de 5 à 6 kilomètres¹.

Quant à la manière dont le nom de Gesoriacum s'oublia pour ne laisser subsister que celui de Bononia, elle est assez difficile à déterminer. Pendant trois cents ans en effet, les historiens paraissent nommer indifféremment l'une ou l'autre : c'est à Gesoriacum que Caligula vient bâtir le phare²

1. Ces mêmes dimensions se sont conservées (à part quelques îles clairessemées dans l'intérieur du port) jusqu'en 1695 ; on peut consulter à ce sujet le plan du port de Boulogne en 1695, conservé à la bibliothèque publique de notre ville, et revêtu de la signature autographe de Vauban.

2. Cette tour, haute de 124 pieds, était primitivement assez éloignée de la mer et bâtie au sommet d'une falaise élevée elle-même de 109 pieds au-dessus des vagues. Mais, par suite des envahissements continus de l'océan, la tour se rapprocha peu à peu du bord de cette falaise et finit par tomber bruyamment dans l'eau le 29 juillet 1644 (voir la dissertation de Montfaucon, t. IV des *Mém. de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 576). Parmi les débris, on trouva des médailles de Caligula qui ne laissent aucun doute sur le nom du fondateur. Il est assez remarquable qu'on ait, à deux reprises (en 1745 et 1829), découvert, *logées dans la maçonnerie même*, des statuettes d'Angerona que le comte de Caylus (*Recueil d'antiq.*, t. II, p. 282), et M. le D^r Sichel, malgré M. Letronne (*Revue archéologique*, Leleux, t. II, p. 633, et t. III, p. 221 et suiv.), veulent reconnaître pour cette mystérieuse divinité protectrice de Rome, dont il était défendu, sous peine de mort, de prononcer le nom.

dont parle Suétone (Cal., c. 46), que Clandius vient s'embarquer pour aller tailler en pièces les Bretons rassemblés sur les bords de la Tamise (Dio Cass., l. LX), que Constantin accourt pour venger la ville prise par ce même Carausius (Enmenius, *Paneg. Const.*) qu'Eutrope nous montre soumis à Maximien, qui se révoltait, puis s'emparait de *Bononia*, faits racontés par Euménius lui-même, qui nomme à cet effet tantôt le *portus Gesoriacum*, tantôt le *Bonontensis oppidi litus*. — Le premier monument qui nous atteste d'une manière positive un changement fixe dans les noms, est la table de Peutinger (de 393 à 435), dans laquelle nous lisons : *Gesogiago quod nunc Bononia*. Il est probable qu'après un siècle ou deux les deux villes se trouvèrent à l'écart dans le domaine qu'elles s'étaient choisi, que Gesoriacum passa l'Elna sur le pont de Drusus et éparpilla ses maisons sur la rive opposée ; que Bononia, de son côté, franchit les murs de Pédus, et, descendant la colline, vint se confondre avec Gesoriacum. Les deux villes n'en formèrent ainsi qu'une, et peu à peu l'appellation *celtique*¹ de Gesoriacum s'oublia, à mesure que la langue, dont Gesoriacum était formée, s'oubliait elle-même.

Il résulte donc de tout ceci :

1^o Que Gesoriacum et Bononia sont deux noms *anciens*, appliqués à *deux* villes dont il est fait mention pour la première fois presque immédiatement *après* la naissance de

1. Gesoriacum est en effet reconnu comme un mot d'origine celtique. L'auteur anonyme qui a écrit la Vie de Constantin le Grand (imprimée par H. de Valois à la suite de son Ammien Marcellin) dit que ce prince arriva à Boulogne, que les Gaulois nommaient *aparatant* Gesoriacum : *venit apud Bononiam quam Galli prius Gesoriacum vocabant*. Gesoriacum n'est donc pas une corruption de Cæsariacum (Dubuisson, *Antiquités du Boulenois*, p. 38), et ne vient pas du grec, ni même du latin (voir Henry, *Essai*, p. 2). J'aime mieux l'étymologie celtique *ges*, bois, *or*, pays, et *iach*, sain (pays boisé et salubre, Henry, *Essai*, p. 3), quoiqu'il soit fort difficile de rien préciser en fait d'étymologies celtiques.

Jésus-Christ, bien que ces deux villes aient été fondées toutes deux *avant* l'ère chrétienne ;

2^o Que, chez les modernes, Boulogne est la ville ancienne qui, à une époque qu'on peut fixer environ au temps de Constantin le Grand, se forma de Gesoriacum et de Bononia réunis.

§ II

Reste un troisième nom dont votre *Dictionnaire* ne fait même pas mention. C'est celui que la ville possédait *avant* Jésus-Christ, c'est-à-dire du temps de César et de Strabon, que tous deux *nomment*, comme Pomp. Méla presque leur contemporain, *le port le plus important de la Morinie*, mais l'appellent, non pas du nom ou des noms que nous venons de lui voir, mais d'un nom fort connu, fort cité, celui de *portus Icius*.

Je vous avouerai, Monsieur, que ce n'est pas sans étonnement qu'en ouvrant votre *Dictionnaire* au mot *portus Icius* (3^e édit., p. 899), j'y ai lu le paragraphe suivant :

« *ICIUS*, ou *ICCIUS PORTUS*, ville de la Gaule (Belgique 2^o), chez les *Morini*, sur le Pas-de-Calais, vis-à-vis de *Dubris* (Douvres), dans la Bretagne. On est incertain sur l'emplacement précis de cette ville. Les uns croient que c'est la ville actuelle de *Calais*; d'autres la placent à *Wissant*, d'autres enfin à *Mardik*. »

Comme vous le voyez, il n'est pas dit un mot de Boulogne. Notre ville a pourtant des droits à cette antique célébrité, et des droits qui, bien que contestés, n'en sont pas moins positifs et sérieux. On ne peut pas, en présence d'autorités aussi graves que celles de Scaliger, Nic. Sanson, G. Sommer, Lequien, Pétau, Moréri, Montfaucon, Caylus, D. Bouquet, Cluvier, Bergier, Wastelain, qui tous se sont nettement prononcés pour nous, refuser absolument à Bou-

logne l'honneur d'être mise au rang des villes que César aurait illustrées de sa présence (voir la note B [p. 81] à la fin du volume); ce serait faire injure aux auteurs que je viens de citer, en même temps que méconnaître la portée de certains documents historiques devant l'attestation desquels il n'est pas permis de fermer les yeux.

C'est ce que la suite prouvera.

Posons d'abord la question.

§ III

Il s'agit, vous le savez, d'un port considérable de la Morinie que César et Strabon nomment tous deux *portus Icius*.

I. Selon les *Commentaires* (l. IV et V), le port Icius fut le rendez-vous général de la flotte romaine qui porta en Angleterre la deuxième expédition de César, et très probablement la première.

Cette deuxième expédition était des plus formidables; 800 voiles au moins se trouvaient sous les ordres de César: *Sed ut postea Cæsar, ex captivis comperit, quum magnæ manus eò convenissent, multitudine navium perterritæ, quæ cum annotinis privatisque quas sui quisque communi causa fecerat, amplius DCCC uno erant visæ tempore...* (*Comm.*, l. V, c. 8).

Si l'on veut bien maintenant se rappeler les habitudes constantes des Romains en temps de guerre, les camps où ils enfermaient leurs armées même pour une nuit (*Sall.*, *Jug.*, XLV, *Tit.-Liv.*, l. XLIV, c. 39), les enceintes fortifiées dont ils entouraient leurs vaisseaux tirés à sec sur la plage (*Tit.-Liv.*, l. XX, c. 9), on concevra que le port Icius devait présenter non seulement un développement d'eau considérable, mais encore des abords étendus, faciles

à l'échouement des navires, et tels que tout l'armement *flottant* et *à sec* du système offensif pût facilement être protégé par l'armée de terre campée dans le voisinage. Il fallait donc que ce port fût très vaste. Aussi César nous apprend-il qu'il avait pour annexe un second port, lequel devait servir à l'embarquement des deux mille cavaliers gaulois qui suivirent l'expédition. Ce second port n'a pas de nom propre; César le qualifie par un simple adjectif et l'appelle *port supérieur* ou *ultérieur*. Sa position n'est pas plus certaine que son nom. On l'a placé à 8,000 pas du port Icius, parce que les dix-huit navires destinés à la cavalerie avaient été retenus à cette distance par les vents contraires. Mais César ne dit pas que ce lieu fût un port ou une rade¹; il indique purement et simplement, sans détermination précise, le port d'embarquement de la cavalerie, qui n'est pas du tout ce lieu où, quelques jours avant, les vaisseaux destinés à la cavalerie avaient été retenus. Il est donc permis de chercher ce port à un endroit quelconque voisin du rendez-vous général.

J'en dirai autant de l'autre port, où, au retour de la première expédition, deux vaisseaux battus par la tempête allèrent aborder: *paulo infra delatæ sunt*, dit César (l. IV, c. 36). Ici encore le vague du texte latin permet de chercher ce port dans une position voisine, comme l'autre, du port Icius, mais assez rapprochée toutefois, à moins de supposer à l'expression *paulo infra* une propriété d'élasticité dont elle n'est certainement pas douée dans l'intention de son auteur.

Quant à la *direction* du port Icius, elle était telle que le vent Corus (nord-ouest) était défavorable à la sortie, et que le vent Africus (sud-ouest) permettait l'appareillage. César le dit expressément en mentionnant les vingt-cinq jours

1. A 8,000 pas N.-E. de Boulogne se trouve la rade Saint-Jean, qui sert de refuge aux navires surpris par les vents contraires. Cette rade est devenue moins utile depuis le nouvel établissement du port de Boulogne (voir les *Comm.*, l. IV, c. 22).

pendant lesquels ce vent Corus retarda sa seconde expédition (l. V, c. 7 et 8).

C'est cette seconde expédition qui fut transportée en Angleterre par les 800 voiles que nous avons citées. Cinq légions et deux mille cavaliers gaulois en faisaient partie; trois légions et deux mille autres cavaliers gaulois furent laissés à terre pour garder le port, *ut portus tueretur* (l. V, c. 8). La première expédition n'était pas si nombreuse: elle ne comportait que deux légions, plus un certain nombre de cavaliers embarqués dans dix-huit vaisseaux de charge. Or, en fixant à 5,200 hommes d'infanterie le complet d'une légion au temps de César¹, on obtient :

Pour la première expédition, 10,400 hommes ;

Pour la seconde, un total de 41,600 hommes, et 45,600 hommes avec les 4,000 Gaulois.

Sur ce nombre, 28,000 hommes suivirent César en Angleterre, et 17,600 restèrent pour *garder le port*.

On voit, par ce seul fait, de quelle importance était le port Icius, de quel immense *camp* César a dû le protéger, et quelle étendue il devait offrir pour que le général romain ait pu le trouver *très commode, commodissimus* (l. V, c. 2).

Reste à établir la distance du port Icius à la côte anglaise. Cette distance était, selon César, de 30,000 pas, ou, en donnant au pas 1^m4725, selon M. Saigey, de 44,175 mètres. *Quo ex portu*, dit le texte, *commodissimum in Britanniam tra-*

1. Il serait trop long de discuter ces chiffres à fond; je les erois aussi près de la vérité que possible (voy. dans les *Mémoires de l'Ac. des Inscri.* les dissertations de M. Le Beau sur la légion romaine). Quand César revint de sa première expédition en Bretagne, deux de ses vaisseaux, sur les soixante-dix qu'il ramenait, furent jetés à la côte et débarquèrent chacun 150 hommes. Cent cinquante hommes par bâtiment donnent 10,500 hommes pour soixante-dix navires, et 10,700 en y ajoutant le nombre probable de soldats tués dans la campagne. Ce chiffre divisé par deux donne à son tour 5,350 hommes pour chacune des légions qui partirent avec César pour la première expédition de la Bretagne.

jectum esse cognoverat, circiter millium passuum a continenti (l. V, c. 2). Ce passage est positif : ce port n'est pas le plus commode *parce qu'il est le plus rapproché* ; il est le plus commode à cause des vents régnants, des courants, des hauteurs d'eau. Après cela, qu'il y ait eu un ou deux autres ports plus *rapprochés*, cela ne prouve rien, s'ils n'étaient pas plus *commodes*. Aujourd'hui encore le trajet le plus ordinaire du détroit s'opère par Boulogne et Calais, quand il se ferait certainement mieux par Sangatte, Wissant, Audresselles, Ambleteuse, quatre ports plus près de Douvres que Calais et Boulogne, mais moins profonds, moins *commodes*. César dit bien quelque part qu'il vint dans la Morinie, où se trouve le *plus court* trajet pour l'Angleterre : *ipse cum omnibus copiis in Morinos proficiscitur, quod inde erat brevissimus in Britanniam trajectus* (l. IV, c. 5). Mais lorsque César écrivit ces lignes, — et ses *Commentaires* ne sont que des *éphémérides*, ἐφημερίδας, comme Plutarque les appelle (Plut. dans *Cæsar*, c. 22), écrites sous la tente, quelquefois même dans la nuit (Ammien Marcellin, l. XXV), sous l'impression des événements du jour, — quand donc César écrivit ces lignes, il n'avait pas encore vu le pays ; il savait que la Morinie en général est la contrée de la Gaule la plus rapprochée de la Bretagne, et il mentionne cette contrée comme devant fournir un port d'embarquement *très voisin* de l'Angleterre. Quand ensuite il visita les lieux, ce n'est plus le trajet *brevissimus* qu'il cite, c'est le trajet *commodissimus*, et rien n'indique qu'*après examen des localités* César ait choisi le plus rapproché de tous les ports uniquement à cause de sa position et sans égard pour la commodité et la sûreté de sa flotte. Il ne faut donc pas attribuer au mot *brevissimus* une exactitude et une importance qu'il n'a pas ; la seule chose qu'on puisse raisonnablement conclure des divers textes cités plus haut, c'est que César se sera le plus possible approché de la Bretagne

en s'efforçant de concilier les distances avec l'intérêt et la sûreté de ses vaisseaux et de son armée.

Telles sont les données fournies par César.

II. Selon Strabon, — « il y a quatre endroits où l'on s'embarque ordinairement pour passer du continent à l'île de Bretagne; ce sont les embouchures du Rhin, de la Seine, de la Loire et de la Garonne. Cependant, ceux qui partent du premier de ces endroits s'embarquent non pas précisément aux embouchures du Rhin, mais dans le pays des Morins qui confinent aux Ménapiens, et chez lesquels on trouve le port Icius, où César rassembla sa flotte pour passer dans l'île de Bretagne. Il en partit de nuit, et y aborda le lendemain à la quatrième heure après le lever du soleil, faisant pendant cet espace de temps la traversée de 320 stades qui séparent la Gaule de l'île de Bretagne » (*Géogr.*, l. IV, c. 5). Or le stade vaut, selon M. Saigey, 180 de nos mètres; la distance à parcourir était donc de 57,600 mètres, ou 39,179 pas de César.

III. Après César et Strabon, aucun auteur ne nomme Itius. Ce port semble détruit, anéanti, et on le trouve, *du temps de Strabon*, remplacé subitement par le *Gesoriacum portus*, d'où l'on passe du continent à l'île de Bretagne, et qui est le plus célèbre port de toutes les côtes occidentales et septentrionales de la Gaule : *Nec portu*, ajoute Pomp. Mela (l. III, c. 2), *quem Gesoriacum vocant, quicquam habent notius*. D'Itius, il n'en est pas plus question que si ce port n'avait pas été le quartier général d'un armement célèbre et formidable. Bien plus, vingt-cinq ans seulement après César, Agrippa fait construire une voie qui doit relier l'Italie à la Bretagne, et loin de la faire aboutir à ce port Icius, si *commode*, si *vaste*, si *célèbre*, c'est Gesoriacum qu'il choisit, donnant ainsi le démenti le plus positif et le plus inexplicable à l'assertion de Strabon, ainsi qu'aux éloges et aux recommandations du conquérant des Gaules. Viennent ensuite

Caligula, Claude, Constantin, et c'est toujours à Gesoriacum qu'ils s'embarquent, et jamais *une seule fois* à Icius. Icius n'était donc pas aussi *commode* que César voulait bien le dire, ou bien en passant sous la domination romaine Icius n'aura-t-il pas changé de nom et pris celui du *pagus Gesoriacus*, dont il était la capitale? C'est ce qu'il convient d'examiner.

Disons pourtant que le géographe Ptolémée écrit une fois Icius; mais c'est pour appliquer ce nom propre à un promontoire *situé à l'ouest de Gesoriacum et voisin* de notre ville, puisqu'il donne à l'Ἰκίου ἄκρον (*Icium promontorium*) la même latitude qu'au Γισορίων ἐπὶ τῆς θάλασσης Μορινῶν (*Gisoriacum navale Morinorum*), en faisant varier toutefois la longitude de 45 minutes.

Toute la question réside donc dans la détermination la plus exacte possible de l'emplacement du port Icius au moyen des données que nous fournit l'examen sérieux et raisonné :

Des étymologies,
Des distances,
Des lieux et antiquités,
Des textes anciens.

§ IV

Malheureusement tous les auteurs modernes qui ont écrit sur la géographie du nord de la Gaule ne se sont pas assez appuyés sur les arguments positifs et exacts qu'on peut tirer de ces sources, et souvent, faute de guide sûr, ils se sont égarés. On ne peut expliquer autrement l'étonnante diversité d'opinions émises, malgré tout ce que l'examen approfondi de la question présente de certain, sur le point qui nous occupe. Ainsi il s'est trouvé des écrivains qui ont

placé Icius à Gand (Martin Bécán, dans ses *Antiq. flam.*), quoique Gand soit distant de Douvres de 165 mille mètres ; à Bruges (Robert Gaguin, cité dans les *Annales de Calais* de Bernard), distant de Douvres de 127 mille mètres ; à l'Écluse (Alb. Krantz, cité dans les *Annales de Calais*), éloigné de la Bretagne de 132 mille mètres ; à St-Omer (Ortelius, dans sa carte du Belgium) ; à Mardick (Chifflet), sous prétexte que Mardick peut venir de Mardiccius, bien que, ni à Mardick, séparé du cap Cantium par une distance de 63 kilomètres, ni à l'Écluse, ni à Bruges, ni à Gand, ni à St-Omer, les circonstances locales ne s'accordent avec les textes anciens et les renseignements certains fournis par ces textes. Il n'y a pas jusqu'à Dieppe dont Pont-Heuter (*Antiq. des Belges*) n'ait voulu faire Itius, parce que Gesoriacum est, selon lui, le port Icius, et qu'au lieu de Gesoriacum il faut lire partout *Essuariacum navale*, correction fort simple et fort naïve, bien propre surtout à restituer à la ville de Dieppe tous ses droits à une célébrité que l'unanimité des écrivains lui refuse¹.

Quant aux prétentions de Calais, il fallait s'attendre à les voir se produire parmi les premières. Calais a joui pendant trop longtemps du passage presque exclusif du détroit ; Calais est trop près de Douvres pour qu'on n'ait pas cherché à diverses reprises à en faire le port de César. Rien en effet ne semble plus facile à déterminer : Calais pourrait venir de *Calicius* (Marlianus, cité par Ducange, Fulv. Ursinus, cité par Henry), et en arrangeant cette *preuve* avec quelques autres petites *preuves* locales communes à Calais, à Wissant et à Boulogne, on arrive à une démonstration suffisamment établie. Lefebvre (*Histoire de Calais*), Bernard (*Annales de Calais*), Georges L'Apostre et autres n'ont pas autrement raisonné. Malheureusement *Calicius* n'est qu'un barbarisme

1. Nous n'avons pas ici les œuvres du Pont-Heuter. Aussi je laisse la responsabilité de cette *correction* à Dom du Crocq (*Recherches*, p. 109).

commode, car le nom latin de Calais est *Caletum* ou *Casletum* ; encore le premier est-il du latin des moines de St-Bertin et le second de Lambert d'Ardres. Bien plus, on ne trouve et on n'a jamais trouvé dans le sol *nouveau* de cette ville aucun vestige d'antiquité qui atteste le séjour d'une armée ou l'emplacement d'une ville romaine. Le sort de Calais, avant le ix^e siècle, est enveloppé dans le plus épais brouillard, et tout, à l'inspection des lieux, donne raison à ceux de nos historiens (et de Lefebvre lui-même, dans son *Hist. de Calais*, p. 134) qui font du terrain sur lequel cette ville est posée un sol neuf, formé quelques siècles après César, et conquis par les vents, par les sables, par les courants, sur les eaux du détroit.

Toute la question n'est donc plus qu'entre Boulogne et Wissant¹, et les droits de ces villes sont en effet les seuls qui résistent à un examen approfondi. Je vous demanderai, Monsieur, la permission de vous les produire, et de la discussion qui va suivre naîtra en vous la conviction que si Boulogne n'est pas jusqu'à l'évidence le port *Icius*, cette ville a au moins des prétentions aussi légitimes que les autres à revendiquer un honneur que votre *Dictionnaire* lui refuse.

Comme je l'ai dit, nous pouvons tirer nos données principales des étymologies, des distances, des lieux et des textes.

§ V

DES ÉTYMOLOGIES

Les partisans de Wissant n'ont pas manqué, on le pense bien, de retrouver *Icius* dans le nom actuel de ce village.

1. Au congrès scientifique tenu à Poitiers en 1834, on proposa de mettre au concours la question du Port *Icius*, mais en la réduisant à deux localités, Boulogne et Wissant.

Wissant, selon Ducange (p. 25 de la dissertation manuscrite de la Bibl. publ. de Boul.), *aurait pu avoir* pour nom gaulois *Wits*, *Wic* ou *Wiss*. Dans l'impossibilité où était César d'écrire et de prononcer le W, il l'a supprimé, et écrit *Its*, *Ic*, *Iss*, et avec la terminaison latine *Itius*, *Icius*, *Ictius*. Wissant serait ensuite venu lui-même du *Wits*, *Wic* ou *Wiss* ancien, auquel les habitants du pays auraient ajouté la désinence *an* qui « est commune à beaucoup de noms de places et de familles du Boulonnais » (p. 30). — Malheureusement Ducange ne croit pas lui-même à son étymologie, car il ajoute : « J'avoue qu'il est malaisé de montrer quelque chose de certain dans ces étymologies; aussi je ne prétends pas m'arrêter à celle que quelques-uns donnent à l'*Itius* portus, qu'ils dérivent *ab Itando*, parce qu'on s'y embarquait pour aller en Angleterre, etc. » (p. 29). On ne pourrait pas être plus sincère, si Ducange eût ajouté que le nom *supposé* de *Wits*, *Wic* ou *Wiss* n'est autorisé par aucun texte ancien ni moderne.

D'un autre côté, les partisans des autres ports ne se sont pas non plus fait faute de retrouver *Icius*, Clifflet dans *Mardick*, Sanson dans *Gesoriacum*, A. de Valois dans *Quantavicus*, Marlianus dans *Calais*, et Pont-Heuter dans *Essuariacum*. Un petit village, assis agréablement sur la rive gauche de la Liane, à quelques pas de Boulogne et de l'embouchure de cette rivière, annonce même des prétentions à porter encore le nom de l'*Icius* de César; c'est le village d'*Isques*, nom moderne qui paraît être un dérivé assez naturel du substantif latin. Interrogez les habitants de ce village, et ils vous diront que la tradition du passage de César est encore vivante parmi eux; que la mer montait autrefois jusqu'à *Isques*, comme elle y monterait encore maintenant sans les moulins à eau du Pont-de-Briques et le Pont-de-l'Écluse de Boulogne, et que le lit de la Liane, bien plus large et plus profond qu'aujourd'hui, formait un port d'un abord facile et d'autant plus sûr qu'il était protégé

du vent par les coteaux voisins. Voilà ce que vous dira la tradition conservée à Isques¹.

Mais ni Chifflet, ni Sanson, ni A. de Valois, ni Ducange, ni Marlianus, ni Pont-Heuter n'ont raison contre le bon sens, car il est de toute évidence qu'Icius ne se retrouve dans aucun des noms de villes cités plus haut, pas même dans Isques, malgré une certaine apparence de vérité, pas même dans Wissant, malgré Ducange et son ingénieuse étymologie.

Isques, en effet, n'a que son nom pour lui, et à tous autres égards ses prétentions ne sont pas soutenables.

Voici maintenant toute la vérité sur l'étymologie du mot Wissant; cette rectification nous fournira l'occasion de déterminer nettement l'origine d'un nombre considérable de villages du Boulonnais.

L'histoire nous a conservé le souvenir des incursions des peuplades saxonnes sur les côtes septentrionales de la Gaule. Ammien Marcellin (l. XXVII, c. 8), Zosime (l. III), Grégoire de Tours (c. 43), St. Jérôme (*epistola ad Ageruchiam*), mentionnent ces incursions, au sujet desquelles St. Jérôme rappelle même les luttes violentes des Morins contre les Barbares. Peu fréquentes dans le principe, elles étaient déjà, dès le III^e siècle, si souvent répétées qu'une flotte fut équipée à Boulogne pour combattre ces nouveaux ennemis (Eumen., *Paneg. Const.*).

Il ne paraît pas cependant que, jusqu'à la grande invasion du V^e siècle, aucun établissement ait été tenté sur notre littoral par les Saxons; les monuments antérieurs à cette époque ne nous fournissent pas de détail à ce sujet. Mais à partir du V^e siècle les annales contemporaines commencent à nous faire connaître quelques localités du nord de la Gaule

1. Isques, sous le nom d'*Iska*, existait avant les incursions des Normands au IX^e siècle (Harbaville, *Mémorial hist. et archéol.*, t. II, p. 80).

dont les noms accusent une origine saxonne, et par suite attestent l'établissement de quelques familles de cette nation dans le pays où l'on trouve ces localités. La philologie nous amène ainsi à la *découverte* d'un fait historique important.

Le point de départ de ces établissements est donc bien fixé par l'époque même à laquelle l'étude des étymologies commence à les constater. C'est cette même étude qui nous conduira à la découverte du temps auquel ils cessèrent. En effet, à mesure que les chroniques se rapprochent de nous, ces noms se produisent de plus en plus fréquemment jusqu'aux quatre ou cinq premières années du ix^e siècle, époque à laquelle *aucun nom nouveau ne se rencontre*.

L'examen des chroniques nous fournit donc les deux points extrêmes entre lesquels est comprise la fondation des villages innombrables en *ghen*, en *ove*, en *oël*, en *erke*, de la Flandre et surtout du Boulonnais¹. Le premier de ces

1. Le Boulonnais en est en effet couvert; ce n'est pas trop dire qu'on les compte par centaines. Tels sont, dans un rayon de quelques kilomètres seulement autour de Boulogne: Échinghen (*Eschinghem*), Audembert (*Audimbrock*), Audinghen (*Audenghem*), Bazinghen (*Beisinghem*), Ervelinghen (*Ercelinghem*), Tardinghen (*Terdeghe*), Halinghen (*Hallinghem*), Hesdigneul (*Hesdinoel*), Ostrohove, et cent autres villages dont les noms se composent d'éléments incontestablement *germaniques*, non pas *celtiques*, comme l'avance Henry.

Tels sont encore Wissand (*White-sand*), opposé à Sandwich (*Sand-white*), Sangatte (*sand* sable, *gate* porte, identique à Margate, en Angleterre (*barrière de la mer*), et à Mardick (*digue de la mer*); puis Wimille (*wind-mill*, moulin à vent), Bréquereque (*break-reeck*, lieu de naufrage), Bréqueneque (*break-neck*, casse-cou, lieu dangereux), et autres noms propres tirés, comme les autres, de l'anglo-saxon, qui forme, avec le hollandais, une des ramifications du plat allemand, lequel est lui-même une branche de cette vieille langue teutonique, fille reconnue du sanskrit.

Voyez d'ailleurs sur l'orthographe ancienne de ces mots le manuscrit de Godefroy conservé à la préfecture d'Arras (*Inventaire chronol. des chartes des comtes d'Artois de 1102 à 1287*), Malbranck et Harbaville (*Mémorial hist. et archéol. du Pas-de-Calais*).

points est fixé au v^e siècle, le second au commencement du ix^e. — Or, justement à cette époque (en 804), Charlemagne ordonna la translation en France (*Ann. Franc., Chron. d'Addon, Chron. de Sigebert*, etc.), et surtout en Flandre (*Chron. de St-Denis, sur les gestes de Charlem.*, l. II, c. 2), de dix mille familles saxonnes¹. L'existence de tous nos villages *saxons* se trouve donc ainsi expliquée d'un côté par des migrations partielles opérées avant la fin des guerres de Saxe, depuis une époque que les chroniques nous permettent de fixer au v^e siècle, de l'autre côté par l'arrivée soudaine en 804 d'un grand nombre de familles saxonnes transportées en France par Charlemagne².

C'est dans la période comprise entre ces deux époques qu'il faut placer la fondation de Wissant, qui, par son nom *germanique*, appartient à la catégorie des villages dont nous nous occupons.

Wit blanc, et *sand* sable, ont en effet formé ce nom, tiré de la nature même des dunes de Wissant, qui sont d'une

1. Le P. Daniel, dans son *Histoire de France* (t. II, p. 138), rapporte la même chose d'après l'historien Meyer, que lui-même s'appuie sur une tradition flamande du temps de Philippe de Valois.

2. Tout porte à croire cependant que la presque totalité de ces villages remonte à l'année 804. En effet, si l'on jette les yeux sur la zone qui s'étend des bords de l'Escaut aux rives de la Manche jusqu'à l'embouchure de la Somme, on verra tous ces villages aux désinences germaniques, assez clairsemés dans le Brabant, plus nombreux dans la Flandre, se rencontrer à *chaque pas* dans le Boulonnais. Ils deviennent ainsi de plus en plus nombreux à mesure qu'on avance de l'est dans l'ouest, et semblent marquer la route d'une bande de Saxons qui aurait quitté les bords de l'Elbe, aurait marché vers l'Occident tout en laissant sur son chemin une trainée de villages, et ne se serait arrêtée que sur les bords de la Manche, où elle serait définitivement établie. — Les monuments contemporains ne nous ont, d'un autre côté, transmis les noms dont il s'agit que postérieurement à l'année 804 pour l'immense majorité d'entre eux. A peine en trouve-t-on çà et là cinq ou six, cités dans les trois siècles qui ont précédé le grand événement que nous venons de mentionner.

blancheur éclatante. Quand la philologie ne constaterait pas ce fait, nous le trouverions prouvé par le témoignage d'un auteur du moyen âge ; c'est Lambert d'Ardres qui dit, à la page 3 de son *Hist. des Comtes de Guines: Britannicum secus portum*, dit-il, *qui ab albedine arenæ vulgari nomine appellatur Wissant*.

Il est donc bien constant, par l'étymologie seule de son nom, que Wissant n'a été fondé que longtemps après César, et tous les efforts tentés pour retrouver Icius dans Wissant sont et resteront superflus.

Le nom de Wissant, d'ailleurs, est absolument identique (sauf l'inversion) à celui de *Sandwich*, ville de la côte anglaise, laquelle n'est certainement pas Icius et n'a pas même la prétention d'en conserver le nom, quoique son nom moderne, comme celui de Wissant, signifie *dunes blanches*.

La preuve des étymologies n'est par conséquent qu'une preuve négative.

§ VI

DES DISTANCES

On peut en dire autant des distances.

Six auteurs anciens nous font connaître la longueur du trajet ordinaire de la Gaule à l'île de Bretagne.

Deux de ces auteurs nous donnent leur distance comme la moindre largeur du détroit. C'est d'abord Dion Cassius, qui fixe cette distance à 56,000 pas (l. XXXIX), c'est-à-dire, en comptant avec M. Saigey, 1^m4725 pour un pas, à 82,400^m, puis Strabon, qui la fixe à 320 stades¹ ou à 56,600^m,

1. Il eût fallu un véritable miracle pour que Strabon rencontrât juste, car cet écrivain avait les plus étranges idées sur le détroit qui nous occupe en ce moment.

Il se figurait en effet que « le trajet, depuis les fleuves de la Gaule

comme nous l'avons vu. Or, la véritable largeur du détroit n'est que de 34,000 mètres.

Pline, d'un autre côté, mentionne aussi la moindre largeur du détroit, mais dans la longitude de Gesoriacum : « *abest (Britannia insula) a Gesoriaco, Morinorum gentis littore, proximo trajectu, quinquaginta M.* (Plin., l. IV, c. 30). Cinquante mille pas équivalent à 73,625 de nos mètres; on voit que Pline n'est pas plus d'accord avec la distance réelle que Strabon et Dion Cassius, puisque la moindre largeur du détroit, à Boulogne, est de 48,000 mètres environ.

Quant à César, il entend la distance du port Icius à Douvres, contre les falaises duquel il alla donner, et il fait cette distance de 30,000 pas, ou de 44,175^m. Or, de Wissant à Douvres, il y a 35,000 mètres, et de Boulogne à la même ville 48,000. C'est donc Boulogne qui approche le plus de la mesure indiquée par le texte des *Commentaires*, surtout si on retranche de ces 48,000^m les 2,000 mètres de terrain que la mer a engloutis, ce qui réduit à 46,000^m la distance de Gesoriacum à Dubris au temps de César. Ajoutez à cela le vague que fait régner sur la phrase le *circiter* du texte latin, et vous verrez qu'après tout les indications du général romain se trouvent être *assez justes*, si l'on place le port Icius à Boulogne, tandis qu'elles sont *très inexactes* si on le place à Wissant.

Restent deux autres auteurs, Æthicus et l'auteur de l'*Itinéraire d'Antonin*. Mais nous n'avons pas à nous occuper d'eux, parce que, en fixant positivement les points extrêmes de la ligne qui part de Gesoriacum et aboutit à *Rutupie*, que Danville croit être Richborough (*Mém. sur le*

jusqu'à l'île de Bretagne, est de 320 stades » (l. IV, c. 3). Or, par fleuves, il entend ici le Rhin, la Seine, la Loire et la Garonne. Si Strabon a pu se tromper à un tel point, rien ne doit étonner dans une erreur de quelques stades sur une distance qu'il ne connaissait évidemment pas.

port Icius, t. XXVIII des *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, p. 401), ils se sont mis en dehors de notre question.

De tout cela il résulte donc que les données fournies, quant aux distances, par les textes anciens, sont assez vagues pour que nous ne puissions rien conclure avec certitude pour l'un ou l'autre port.

Toutefois, il est bon de faire observer que c'est Boulogne qui approche le plus des distances mentionnées par celui des auteurs latins qui a pu le mieux observer ces distances¹.

§ VII

DES LIEUX ET ANTIQUITÉS

Des Lieux. — Les caps Blanez et Grinez, à peine distants l'un de l'autre de six à sept kilomètres, sont joints par une ligne de côtes dont la courbe régulière et rentrante forme une petite baie tranquille au fond de laquelle on trouve Wissant.

Wissant n'est plus une ville; c'est tout au plus un village, c'est plutôt un hameau égaré dans un désert de sables. Des ruines gisantes étonnent moins que cette vaste solitude sablonneuse, où l'œil cherche en vain l'emplacement d'une ville commerçante et le tracé, même incertain, d'un port abandonné. Wissant n'a rien conservé de son ancienne splendeur, pas même des ruines; tout a disparu, ses remparts, ses églises, sa citadelle, jusqu'à la moindre pierre.

Cette ville a pourtant été florissante, et son histoire n'est pas une des moins intéressantes de celles de nos villes du nord de la France.

1. Voir la dissertation comprise dans le c. 11 du traité de *Portu Icio* de N. Sanson (p. 197 du manuscrit de Boulogne). Voir aussi la dissertation de Danville et celle de Lequien.

Deux époques distinctes s'y reconnaissent. La première embrasse la période comprise entre 556¹ et 938; c'est le temps où Wissant n'avait pas encore de port proprement dit, mais faisait servir à cet usage l'embouchure du petit ruisseau qui traverse la ville². Quand j'aurai dit que ce

1. C'est la date la plus ancienne qu'on puisse citer dans l'histoire de Wissant; encore cette date nous est-elle donnée dans la *Vie de saint Vulgan*, insérée dans l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen* du P. Pommeraye, laquelle a été écrite au xvii^e siècle. Le P. Pommeraye l'a prise lui-même de Malbrancq (l. II, c. 54). Dom Jean d'Ypres, abbé de Saint-Bertin, mentionne le nom de Wissant à l'année 668.

2. Les gens du pays nomment ce ruisseau le *Rieu de Sombre*; il est ainsi appelé dans la carte jointe aux *Dissertations* de l'abbé de Fontenu *sur quelques camps de César* (4^e partie, *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, t. XIII, p. 410). Mais je n'admets pas, comme cet auteur, que toute la partie aujourd'hui comblée par les sables, et située à l'ouest de Wissant, soit l'ancien port de cette ville (voir la carte). Wissant avait évidemment pour port l'embouchure du *Rieu de Sombre* augmentée, élargie, creusée; c'est pour protéger cette embouchure qu'a été construit le fort attribué à César, qui aurait été complètement inutile en plaçant le port autre part; d'ailleurs la tradition locale, quoi qu'en dise Lequien (*Diss. sur le port Icius*), est formelle à ce sujet, et des pierres taillées et alignées, mises au jour par un des derniers coups de vent, rendent ce fait certain. La ville elle-même était, selon toute vraisemblance, située à l'est du port, sur un emplacement qu'indiquent des dunes élevées, sous lesquelles, avec des fouilles, on retrouverait des maisons.

Quant aux dunes situées à l'ouest de la ville, en avant des hautes falaises qui bordaient autrefois la mer, elles se sont formées, comme celles de l'est, depuis la destruction opérée par Édouard III. Mais celles-là ne recouvrent pas de ruines; le temps les a peu à peu amoncelées au pied des falaises, et aujourd'hui elles refoulent tous les jours les eaux de la mer et tendent incessamment à réunir par une ligne droite les caps Blanez et Grinez. Il est de toute évidence, à l'inspection des lieux, qu'elles ne peuvent tenir la place d'un ancien port.

Il faut donc, malgré tout, placer le port de Wissant à l'embouchure du *Rieu de Sombre*. Si c'est là le port de César, on conviendra qu'il ne fallait pas un détachement de 17,600 hommes pour défendre quelques mètres carrés d'eau. Nous verrons tout à l'heure que le prétendu camp de César, où on logeait ces 17,600 hommes, pouvait tout au plus contenir 400 soldats.

ruisseau compte à peine douze cents pas de parcours, on concevra qu'il ne devait pas former à son embouchure un havre bien large, quoiqu'il dût être assez commode à cause de sa proximité de l'Angleterre et en raison du très petit nombre de navires, ou plutôt de barques, que le commerce restreint¹ de cette époque y amenait.

La seconde période commence où finit la première, c'est-à-dire à l'époque où des travaux sont entrepris pour faire de Wissant un port en partie artificiel, agrandi de main d'homme, et capable de contenir un certain nombre de navires. En 938, Louis d'Outremer ordonna ces travaux, et de cette époque date la prospérité de la ville (*Chr. de Flodoard*, ann. 938). C'est à Wissant qu'Éthelred II, chassé par Suénon (1013), vient débarquer (Brompton, p. 892); qu'Alfred, frère d'Édouard le Confesseur, s'embarque (Guill. de Jumièges, l. VI, c. 9); que le comte de Mortain équipe une flotte contre l'Angleterre (*Gervas. Dorobern.*, p. 1581, cité par Ducange, *Diss.*); que des personnages célèbres de toutes les nations et de tous les états s'arrêtent depuis Guillaume le Roux, Robert, comte de Leicester, et Louis le Jeune, qui y met à la voile pour aller en pèlerinage au tombeau de Thomas Becquet, jusqu'à Jean de Bailleul, qui y débarque, et Édouard III, qui, en 1346, s'empare de cette ville et en fait le dépôt principal de ses approvisionnements (voir Lambert d'Ardres, Malbrancq, Brompton, Froissart, etc.). Malheureusement cette seconde période dura peu, et l'année même de la prise de Calais (1346), Wissant fut détruit de fond en comble.

1. Je parle ici de celui que l'on faisait au VI^e siècle, c'est-à-dire après l'invasion des Barbares. Avant cette époque, le commerce des habitants du nord de la Gaule avec les Bretons était assez étendu. César (*Comm.*, l. IV, c. 20), Strabon (l. IV), en font mention. Mais il a dû considérablement diminuer à l'arrivée des pirates du Nord dont nous avons reconnu plus haut la trace. Il ne faut pas non plus oublier que quatre ou cinq ports se partageaient ce commerce, et que Wissant ne devait ainsi profiter que des faibles avantages d'une quatrième ou cinquième part.

On voit que Wissant, bien que fondé par les premiers pirates saxons qu'attira sur nos côtes la fertilité du pays, n'eut guère de port véritable avant le milieu du x^e siècle, et que, jusque-là, il avait dû se suffire avec le port naturel formé par l'embouchure du petit *Rieu de Sombre*, port d'autant moins utile que ceux de Sangatte et d'Ambleteuse étaient déjà florissants (Bède, *Hist. ecclés.*, Marin Bailleul, l. IV, c. 1), et que celui de Boulogne, agrandi, réparé incessamment par Auguste (*loc. cit.*), par Claude (Suét. in *Claud.*), par Charlemagne (*Ann. de Metz*, ann. 811; *Chron. d'Addon*, etc.), servait, si l'on en croyait les écrivains anciens, de port unique d'embarquement.

Or César, à son arrivée dans les Gaules, ne trouva certainement pas Wissant bâti; encore moins trouva-t-il, s'il y vint, son port autrement formé que par la nature. Ce devait être purement et simplement l'embouchure du petit ruisseau dont nous venons de parler, et la conformation actuelle du local, le gisement des terres, assignent à ce port un maximum d'étendue fort restreint et de toute évidence insuffisant pour les 800 voiles que César rassembla au port Icius. Ajoutez à cela que la Canche à Quantavieus, la Liane à Gesoriacum, la Slacq à Ambleteuse, formaient déjà des ports plus grands, plus commodes que celui de Wissant, et presque aussi près de la côte anglaise. On conçoit maintenant que, de tous les ports que César pouvait choisir sur les bords de la Morinie, celui de Wissant était le dernier auquel il dût songer. Wissant n'est donc pas Icius.

Henry lui-même a si bien senti la portée de cet argument (quoiqu'il se garde bien de le produire), qu'il supplée à l'insuffisance de son port Icius en faisant *échouer* les 800 navires de César *sur la plage*, en dehors et de chaque côté du port; l'anse de Wissant tout entière était ainsi le port Icius. Je voudrais pour beaucoup que cela fût ainsi; mais il y avait, du temps des Romains, comme aujourd'hui, une différence très marquée entre un port et une anse, et César

n'aurait pas appelé *portus*, nom commun aux ports formés de main d'homme et aux embouchures de rivière¹, ce qui était réellement un *sinus*. D'ailleurs les Romains avaient un tout autre système de protection à l'égard de leurs troupes et de leur matériel, et jamais ils n'auraient laissé une flotte, comme celle de César, échouée sur une plage *nue*, exposée aux vents, aux flots, aux variations des marées, et surtout aux incursions des Morins, parmi lesquels César trouvait encore des ennemis. Les locaux, au contraire, étaient choisis avec un soin extrême, et toutes les précautions étaient prises pour assurer la sécurité de la flotte.

Un fait me paraît au surplus trancher la question : c'est la *mise à sec des vaisseaux* après le retour à Icius (*Comm.*, l. IV, c. 21). Or ceci ne peut s'entendre que d'un véritable camp naval, construit selon toutes les règles, c'est-à-dire divisé par quartiers, flanqué de palissades, entouré d'un large fossé (*Tit.-Liv.*, l. XXXVI, c. 45, et XXIII, c. 28), protégé enfin, défendu avec toutes les ressources qu'offrait à César sa longue pratique de la castramétation. Pour que César ait jugé Icius très commode, *commodissimus*, il faut donc qu'il y ait trouvé de grandes facilités pour la disposition de ses vaisseaux, l'approvisionnement de ses troupes et la formation de ce camp naval. César a-t-il trouvé ces facilités, cette sécurité, sur la plage de Wissant? J'en doute.

J'ai déjà dit que le port de Wissant n'eût pu suffire à de tels besoins et qu'en attribuant à ce port la plus vaste étendue que la topographie actuelle permette de lui donner, tout en tenant compte des bouleversements locaux, on n'arrive jamais qu'à un maximum de surface très restreint pour un port destiné à abriter une flotte immense. Gesoriacum

1. Ovide appelle les sept bouches du Nil *septem portus* :

Per septem Nilus portus emissus in æquor
Exiit insanæ pellicis ora bovi.

(*Heroïd.*, XIV, 107.)

offrait au contraire à César les avantages d'un havre sûr et vaste, et si l'on veut bien se rappeler ce que j'ai dit plus haut de l'étendue de son port, on se convaincra de suite que, s'il y a quelque probabilité à déduire de l'état des lieux, tout se réunit en faveur de Boulogne. Le *Gesoriacum navale* sera donc l'Icius de César.

Là le général romain rangera ses 800 voiles, que l'étendue du chenal lui permet d'enfermer facilement dans les retranchements habituels : là il sera retenu vingt-cinq jours par le vent Corus, c'est-à-dire par le vent qui soufflait alors en côte et prenait les navires vent debout à la sortie du port ; de là il partira avec le vent Africus, le même qui, encore aujourd'hui, est le plus favorable à la traversée de Boulogne à Douvres. Rien n'empêche ensuite que ce port supérieur ou ultérieur, annexe du port Icius, comme nous l'avons vu, ne soit le port même de Bononia, qui n'avait pas de nom alors, parce que Bononia n'était pas fondée, et que César, ainsi que je l'ai fait observer, désigne par un simple adjectif, au lieu du nom propre qu'il eût appliqué à un véritable port situé plus loin sur la côte. Tout ainsi n'est-il pas simple et net ? L'expédition de César, au lieu de se trouver, comme elle l'eût été à Wissant, exposée sur une plage ouverte aux atteintes des flots et des ennemis, se concentre dans le même port ; au lieu de se disséminer sur plusieurs points, elle se réunit dans la même enceinte, et en se centralisant elle augmente ses forces, souvent compromises par les révoltes fréquentes d'un pays mal soumis.

Des Antiquités. — La question des antiquités comparées de Wissant et de Boulogne est très délicate. On a si souvent répété que les ouvrages de fortification de Wissant sont des ouvrages romains, depuis Lequien, qui a mis cette opinion à la mode¹, jusqu'à Henry, qui l'a parmi nous de plus en plus

1. C'est ce que constate l'abbé de Fontenu lui-même dans sa *Description du camp de Wissant* (*loc. cit.*, p. 414).

accréditée, qu'il sera peut-être difficile non pas de prouver, mais de persuader le contraire.

Il existe en effet quelques *antiquités* à Wissant. Ce sont, d'une part, un *camp* dit *de César* et quelques *mottes* retranchées; de l'autre une voie antique dont la trace se reconnaît, et que les gens du pays appellent *Chaussée de Brunchaut*.

Nous allons d'abord voir le camp et les *mottes*; nous en viendrons ensuite à la voie ferrée.

I. — Le camp et les mottes, au nombre de deux, bordent l'ancienne falaise, celle-là même au pied de laquelle se sont depuis cinq siècles amoncelés les sables dont nous parlions tout à l'heure. Quant on suit la route qui mène, par la côte, de Boulogne à Wissant, on rencontre ces travaux de fortification dans l'ordre suivant: d'abord la *Motte du Bourg*, élévation irrégulière, tronquée au sommet de manière à former un plateau de 60 mètres de long sur différentes largeurs. Vient ensuite, à peu de distance, la *Motte du Vent*, seconde élévation, mais plus irrégulière encore que la première, et entourée, comme la *Motte du Bourg*, de fossés peu profonds. Enfin de l'autre côté du *Rieu de Sombre*, on trouve, non pas sur une montagne *très élevée*, comme le veut l'abbé de Fontenu (p. 414 du vol. cité), mais sur une très faible éminence, le fameux *camp de César*.

Il est ovoïde, à une seule entrée, et protégé d'abord par des fossés encore profonds¹, puis, dans un rayon de 10 mètres,

1. Ce sentiment n'est pas celui de M. de Fontenu, qui, en décrivant le camp de l'Étoile, annonce que ce camp, comme celui de Wissant, est dépourvu de tout vestige de fossés (p. 411 du vol. cité). J'affirme, au contraire, que le camp de Wissant a conservé ses fossés; je les ai vus plusieurs fois, j'y suis descendu souvent, et on peut être sûr que s'ils étaient remplis d'eau, un homme trouverait encore parfaitement à s'y noyer.

Je profite de l'occasion pour déclarer que le plan du *camp* de Wissant publié par l'abbé de Fontenu, à l'appui de sa dissertation, est *totalemtent inexact*.

par une levée artificielle sans fossé, aujourd'hui interrompue en plusieurs endroits. Au rebours de toutes les mottes environnantes, il est dans un état de conservation tout à fait remarquable ; seulement le niveau du rez-de-chaussée s'est peu à peu exhaussé, en sorte que tout l'intérieur, y compris les remparts, n'offre plus qu'une plate-forme à peu près unie. Cette plate-forme a dans sa plus grande longueur, c'est-à-dire d'un bord extérieur du rempart à l'autre, 96 mètres, et dans sa plus grande largeur, 53 mètres. En déduisant de ce total la largeur présumée de la saillie du rempart, laquelle était au moins de 5 mètres, il reste, pour l'intérieur proprement dit du camp, 86 mètres de longueur et 43 mètres de largeur. C'était là le camp véritable. Quant à la pente extérieure du rempart, elle est de 3^m20 pour les 15 mètres de longueur de cette pente : les fossés eux-mêmes, ainsi que l'ouverture de la porte, ont 5 mètres de largeur.

Tout petit qu'il est, ce camp a été, comme on le voit, construit dans les conditions les plus avantageuses pour la défense et la protection du pays environnant. Il commande, ainsi que je l'ai déjà dit, tout le port de l'ancienne ville, et complète, avec la *Motte du Bourg* et la *Motte du Vent*, un système de *défense* qu'on attribue tout entier aux Romains. Je ne parle pas ici de la *Motte du Carlin*, de la *Motte de Tardinghen*, de la *Motte de Frametzelle*, et des autres mottes sans fossés, répandues çà et là dans le pays. Ce sont de simples monticules, demi-sphériques, dans lesquels on reconnaîtrait plutôt des *tumuli* antiques que des forts. J'aurai occasion d'y revenir, et je n'ai, quant à présent, qu'à les indiquer.

On a déjà pu entrevoir, dans ce qui précède, que le camp et les deux mottes dont il vient d'être question sont de constructions très différentes, et conséquemment d'âge différent. Le *camp de César* indique en effet une expérience déjà vieille de la castramétation ; il a fallu beaucoup de temps, beaucoup de bras et des soins minutieux pour asseoir

ce camp, dresser ses remparts élevés de 35 pieds au-dessus du fond des fossés. C'est une œuvre évidemment construite en vue de la force et de la durée. Les deux mottes, au contraire, sont jetées au hasard sur deux éminences déjà placées au haut de rapides falaises ; on a rapporté quelques terres, creusé tant bien que mal quelques fossés ; puis on s'est trouvé maître de deux camps assez mal retranchés, irréguliers, informes, *excellents pour protéger une côte contre une descente de barbares*, insuffisants pour loger des troupes romaines habituées à la sévère discipline de César. Il y a une différence d'âge totale entre ces trois ouvrages de fortification : il suffit de les voir une fois pour s'en convaincre, et l'irrégularité des deux mottes, opposée à la parfaite netteté du camp de César, ne laisse aucun doute à cet égard.

Ces ouvrages de *défense* ne sont donc pas l'ouvrage d'un seul homme, d'une seule et même expédition. — Reste l'origine romaine.

Mais elle est condamnée, pour les mottes, par leur irrégularité. Ce point est, pour moi, incontestable. J'en dirai autant du camp de César. C'est un petit travail condamné par son *inutilité*. Les 11,000 hommes de la première expédition, les 17,600 hommes, ou même les 45,600 hommes de la seconde, n'ont rien à faire avec un camp qui eût pu tout au plus contenir 500 soldats. Encore, parmi ces 500 soldats, n'y met-on pas un cavalier ; il n'y a ni tente, ni *prætorium*, ni *quæstorium*, ni *via singularis*. Un camp romain de la dimension du camp de Wissant pouvait contenir deux manipules organisés selon la discipline ordinaire. Or, il y a trente manipules dans une légion, ou 240 manipules dans les huit légions de César, sans compter quatre mille chevaux et quatre mille autres soldats pour ces chevaux. Où loger ces troupes à Wissant ? où mettre les bagages *qui furent laissés à terre* ? où garder les machines de guerre et tout le matériel de l'expédition ? où abriter la suite ordinaire des

armées romaines, les *fabri*, les *agasones*, les *frumentatores*, etc? Mettez ensemble le camp de César, les deux mottes retranchées, les trois autres mottes sans fossés, et vous ne parviendrez pas encore à loger le quart de cette immense expédition. Ainsi l'armée navale et l'armée de terre auraient trouvé Wissant insuffisant, et l'exiguïté du port, comme l'exiguïté du camp, ne permet pas de faire de ce village l'Icius de César. L'inutilité du *camp* de Wissant condamne donc l'origine illustre qui lui est attribuée.

Maintenant des troupes romaines eussent-elles été logées dans des forts situés à quelques mètres l'un de l'autre? Ce disséminement des troupes n'est-il pas contre toutes les règles, tous les usages? N'est-il pas aussi formellement interdit par Polybe, qui dit positivement (l. VI, c. 5) que si, après la formation du camp, il arrivait de nouvelles troupes, on se gênait pour les recevoir dans la même enceinte? N'est-ce pas le moyen âge seul qui s'est proposé ce problème: « de construire des ouvrages qui puissent se protéger les uns les autres, et cependant susceptibles d'être isolés, en sorte que la prise de l'un n'entraîne pas celle des ouvrages voisins? (*Instr. du Com. hist.*, août 1843.) N'est-ce pas là un argument sérieux contre Wissant?

C'est donc postérieurement à César qu'il faut chercher les fondateurs de ces mottes et de notre *camp*.

Avant d'aller plus loin, il est bon, je crois, de noter une observation importante. C'est que l'embouchure du *Rieu-de-Sombre*, telle que je l'ai décrite plus haut, formant un port naturel, pouvait très bien servir et convenir parfaitement à une *descente* de Barbares, lesquels dans leurs barques ne demandaient pas un port bien large ni bien profond, mais ne pouvait certainement pas être employé pour le lieu de rendez-vous de 800 voiles équipées à la romaine, chargées de soldats, d'armes et de munitions de toute espèce.

Ceci posé, et l'origine *julienne* écartée, il faut donc remonter aux premières invasions des pirates et aux premiers

efforts qui leur furent opposés, pour trouver, dans l'empressement des habitants à se mettre en sûreté contre les attaques des ennemis, la raison des travaux de fortification de Wissant. Or, de ces travaux, les uns, avons-nous dit, furent élevés à la hâte par les habitants eux-mêmes, qu'effrayait sans doute une première descente de Barbares, et qui en redoutaient une autre; l'origine de ces travaux peut se prendre de toutes les années qu'ont marquées pendant une série de six siècles, de 286 à 912, les invasions des Saxons et des Normands. Les autres, plus travaillés, plus finis, sont le résultat d'un système réfléchi de défense dont les annales anciennes ont pu nous conserver l'auteur.

Commençons par chercher cet auteur.

Or nous trouvons qu'en 286 de notre ère, les Saxons infestaient déjà nos côtes septentrionales, et que des efforts furent tentés pour les repousser et mettre le pays à l'abri de leurs invasions (Paul Orose, l. VIII, c. 25); qu'en 313, Dioclétien fit fortifier les frontières de l'Empire par la construction de châteaux et de petits forts, *oppida et castella* (Zosime, l. II); que plus tard, en 369, Valentinien fit élever d'autres châteaux et d'autres forts dans les Gaules, aux lieux les plus exposés aux incursions des ennemis (Amm. Marc., l. XXVIII); enfin, qu'à diverses époques, et à mesure que les descentes des pirates se multipliaient, les camps ou enceintes fortifiées devinrent de plus en plus nombreux. Ainsi, de 286 au milieu du vi^e siècle, des châteaux, des forts, des camps furent élevés sur nos frontières, à l'embouchure de nos rivières, pour protéger le pays contre les Barbares qui le menaçaient. Ce mouvement se continua même jusqu'à Charlemagne, qui, lui aussi, fortifia les ports et les embouchures de rivières (*Annales d'Éginhard*, c. 17), souvent assiégés par les Normands. Il me semble que notre *camp* pourrait tout aussi bien remonter à cette époque qu'à César. Car si l'on réfléchit que de 286 au v^e siècle, ces forts ont dû de toute nécessité s'élever selon les règles de la castraméta-

tion romaine; que du v^e siècle à Charlemagne, les mêmes règles furent suivies (voir *Instr. du Com. hist., lettre du ministre de l'instr. publ. à MM. les Correspondants*, p. 31), on ne s'étonnera pas de retrouver dans le camp de Wissant des caractères propres aux camps fondés du temps de César, bien que ce camp appartienne évidemment à une époque postérieure à la conquête de la Gaule.

Le *Camp de César* peut donc remonter à 286, ce qui est déjà une antiquité respectable, ou à Charlemagne, ce qui n'est pas moins à considérer. Mais, dans ma conviction, il n'est pas dû à César: un camp qui eût servi, de près ou de loin, à l'expédition de la Grande-Bretagne, eût eu d'autres dimensions.

Résumons cette discussion un peu diffuse, afin que l'esprit puisse mieux en saisir l'ensemble :

Deux *genres* de travaux ont survécu à Wissant; ce sont des travaux de fortification;

Les uns ont été élevés à la hâte, d'autres ont été construits en vue de la durée;

Ce sont des travaux *défensifs* plutôt qu'*offensifs*;

Les travaux élevés à la hâte ont été formés par les populations pour résister aux Barbares, depuis 286 jusqu'à 912, époque à laquelle les Barbares cessèrent de ravager nos côtes;

Le camp de César, construit en vue de la durée, a été élevé dans la même période, non par les populations, mais par Dioclétien, ou par Valentinien, ou même par Charlemagne.

Quant à l'origine romaine de ces travaux, elle est démentie :

Pour les mottes, par leur irrégularité et leur forme;

Pour le *camp*, par son *inutilité*;

Pour tous, par leur insuffisance, par leur disséminement, tout à fait contraire au génie de la castrametation romaine.

On dira maintenant, pour répondre à tout cela : 1^o que la

tradition locale attribue à César le camp qui porte son nom; mais la tradition, en ce qui concerne César, se trompe si souvent qu'on peut légitimement refuser de la croire. Sans compter le camp de Wissant, il y a près de Boulogne, à Neufehâtel, un fort bâti en 1550, que les habitants ne manquent pas d'appeler camp de César. On connaît encore de cette espèce le camp de Catinoy, près de Beauvais, le camp de Brienne-le-Château et mille autres. « Le nom de César, dit M. Letronne (*Revue archéol.*, t. III, p. 426), est encore maintenant attribué à tous les mouvements de terrain qui peuvent ressembler à un ancien campement: ce sont tous des camps de César¹; mais la plupart remontent aussi sûrement à ce grand homme que le *fort de Caligula*, dans l'*Antiquaire* de Walter-Scott, remonte à ce méchant empereur; le vieux pont *Julian*, près d'Apt, qui n'est pas même romain; la *pile d'Amboise* et celle de *Cinq-Mars*, près de Tours, avaient pris le nom du conquérant; une des sources de Cauterets s'appelle encore le *Bain de César*, quoique ni César ni aucun empereur n'aient jamais pris les eaux de Cauterets.

2° Que ce camp a tous les caractères d'un camp romain. J'ai répondu ailleurs à cet argument.

3° Que *toutes les mottes* (ou ne parle plus ici seulement des deux mottes retranchées) qui environnent Wissant sont dues à César, qu'il a logé ses troupes, et qu'ainsi l'insuffisance du camp n'est plus un argument contre son origine romaine. Mais de ces sept à huit *mottes*, deux seulement, on le sait, ont la forme de retranchement; en supposant même qu'elles aient été élevées par César (ce qui est loin d'être vrai), elles pouvaient renfermer chacune de 200 à 400 soldats, et on n'arrive pas encore ainsi au total de l'armée de César. Les trois autres mottes sont simplement

1. Voyez les observations de Caylus (*Recueil*, t. IV, p. 404), et celles de l'abbé de Fontenu (*Mém. de l'Ac. des Inscr.*, t. XIII, p. 427).

des élévations demi-sphériques, sans fossés; celles-ci en bordent pas les falaises, elles s'enfoncent dans le pays, et du port de Wissant on les voit dominer l'horizon à trois points différents. Ce sont des buttes élevées de main d'homme, et au sommet desquelles on allumait des feux pour prévenir les populations de l'intérieur de l'arrivée des Barbares. Ces feux se répétaient sur d'autres *mottes* placées de distance en distance, et pouvaient ainsi donner l'alarme dans tout le pays. La *motte Tardinghen* communiquait en effet avec le Mont-Lambert, bien visible de cet endroit, et prévenait Boulogne quelques heures à l'avance de l'approche des ennemis; la *motte Carlin* était, au contraire, le point de départ de la série de vigies, dont les feux avertissaient les habitants des plaines de Marquise et des sinuosités de la Vallée-Heureuse. Voilà, dans mon opinion, quel a pu être l'usage des mottes répandues dans le voisinage de Wissant, et de toutes celles qu'on trouve semées dans le Boulonnais. Il n'y a donc pas lieu d'en faire des ouvrages romains construits par César pour loger ses troupes.

Il ne faut pas non plus perdre de vue *qu'on n'a jamais trouvé à Wissant, ni aux environs*, d'antiquités romaines. Des fouilles ont été entreprises en 1815 par un colonel anglais assisté de son régiment; on a coupé en deux sur toute sa profondeur et toute sa longueur la *motte Carlin*: on n'a rien découvert. Le *camp de César* a été lui-même retourné dans tous les sens par la charrue, et jamais le moindre vestige, le moindre fragment de poterie, le moindre fer de lance, la moindre monnaie n'est venu en confirmer l'origine romaine.

Boulogne, au contraire, abonde en antiquités romaines. Des *médailles de César* ont été trouvées près de l'emplacement supposé de l'ancienne ile Gesoriacum, et une longue galerie de notre musée a été formée tout entière des seuls débris que le grand peuple a semés autour de Boulogne.

Un fait bien remarquable d'ailleurs, c'est la ressemblance

extrême de l'ancien plan de la haute ville de Boulogne, la Bononia fondée du temps de César, avec un camp romain. La forme en est carrée, selon le précepte de Polybe (l. VI, c. 25), et quatre portes opposées deux à deux rappellent tout à fait les quatre portes : *prætoria*, *decumana*, *principalis sinistra*, *principalis dextra*, dont parle Tite-Live (l. III, c. 5, et l. XL, c. 27). Les portes des Dunes et Gayole, qui représentent aujourd'hui les deux portes latérales du camp, sont de plus situées justement aux endroits où devait aboutir la *via principalis*, tracée en travers du camp et en avant du *prætorium*, du *questorium* et des tentes des vétérans et des cavaliers d'élite ; ces deux portes ne sont pas, en effet, sur le milieu des côtés, mais au premier quart environ en partant de la porte *prætoria*, qui était la porte principale (voir le plan de Juste Lipse, *de Milit. rom.*, l. V, Dial. 4). L'observateur qui, arrivé en haut des collines situées sur la rive occidentale de la Liane, se retourne et regarde à l'horizon oriental l'ensemble de la ville actuelle de Boulogne, peut suivre facilement la déclivité du Mont-Lambert, depuis sa cime, couronnée d'un fort, jusqu'aux dernières herbes qui viennent baigner leur pied dans la Liane. Mais à mi-chemin environ, il voit que la pente régulière de la montagne est interrompue, et que là des hommes puissants ont refoulé les terres sur elles-mêmes pour former un vaste plateau horizontal qu'entourent aujourd'hui des murs élevés. C'est la haute ville de Boulogne, la *Bononia* des anciens, et sans doute aussi le camp de César. Car reconstruisez en imagination les lieux tels qu'ils étaient alors : où y avait-il un havre plus large, plus profond, plus commode ? quelle situation plus favorable César pouvait-il choisir ? Une fois le plateau de Bononia formé, fortifié, il pouvait tout à son aise étendre, aligner, retrancher sa flotte sur les rives du *Gesoriacum navale*, là où les mauvais vents ne pouvaient régner, où le camp des troupes de terre, à portée de l'eau, selon le précepte de Végèce (*de Re milit.*, l. I, c. 18), pou-

vait très efficacement protéger le camp naval. Encore une fois, où César eût-il pu mieux trouver? Est-ce à Wissant? Mais le port de Wissant est le *plus petit* de tous les ports naturels que César pouvait rencontrer dans nos parages, et le camp de Wissant pouvait tout au plus abriter un ou deux manipules des huit légions de César; jamais non plus on n'a trouvé d'antiquités à Wissant, tandis que Bonlogne nous en fournit tous les jours et *du temps de César*. J'incline donc pour ceux de nos historiens qui font, avec Malbrancq (l. I, c. 11), remonter l'origine de cette ville au temps de César, mais qui pensent avec Dubuisson (*Antiq. du Boulenois*, p. 38) que Boulogne, comme une foule de villes en France, n'est qu'un camp primitif, entretenu pendant quelques années, et devenu peu à peu une ville importante.

II. — Voyons maintenant la voie romaine qui aboutit à Wissant, et qui prouverait que, du temps des Romains, Wissant était connu, et que César ainsi a pu se servir de son port.

Cette voie existe en effet. C'est celle que Malbrancq appelle *chemin de Leulingue*. Elle part de Théroutanne et parcourt, sur une distance de six kilomètres, la ligne droite qui mène à Bientques, où elle s'interrompt pour ne se retrouver (en ruines, il est vrai) qu'à Landrethun, éloigné de Bientques de six lieues. Arrivée à Landrethun, la route se bifurque; elle se dirige d'un côté, et en ligne droite, sur Sangatte, de l'autre côté, *en lignes tortueuses*, sur Wissant. Le premier embranchement est dans un état de conservation parfait et sert encore aux communications entre Guines et Sangatte. Le second embranchement, au contraire, a presque totalement disparu; il y a lieu de supposer pourtant qu'il passait à Bouquehault, puis à Landrethun-le-Nord¹, pour aboutir enfin à Wissant. Il est

1. La courte route de Le Ventu à Landrethun-le-Nord est sans aucun doute une partie de la chaussée Brunehaut dont il s'agit.

impossible en effet d'en constater aujourd'hui la direction, et en annonçant tout à l'heure les *sinuosités*¹ que cette route parcourt, je n'ai fait que me conformer au témoignage de Lequien, qui a pu la suivre.

N'en déplaise à Henry et à toute la science de ses dissertations, j'aime mieux croire les chroniqueurs anciens de St-Bertin que toutes les probabilités sur lesquelles il s'efforce de faire remonter cette chaussée jusqu'à César. Or la chronique de St-Bertin dit positivement et nettement que Brunehaut *construisit* la chaussée qui va de Théroutanne à Wissant: *Multa etiam opera miranda construxit: inter quæ stratam publicam de Cameraeo ad Atrebatum, hinc ad Morinum, et usque in mare, usque ad Withandum fecit, quæ Calceia Brunechildis nominatur usque in hodiernum diem*. Qu'on s'évertue maintenant à bien lui trouver un *air* romain; qu'on y constate, si l'on veut, le *stratumen*, le *rudus*, le *nucleus*, la *summa crusta*², rien de mieux si l'on pouvait anéantir le passage que je viens de citer.

La chaussée de Wissant ne prouve donc rien, si ce n'est qu'à la fin du vi^e siècle, époque de sa construction, Brunehaut jugea convenable de relier Théroutanne à la mer par un chemin plus court que celui de Bononia. Notons, au

1. N'oublions pas de rappeler, en passant, que les voies véritablement romaines étaient parfaitement *alignées*.

2. Ces caractères romains, s'ils se retrouvaient, ne devraient pas plus étonner dans un chemin que dans un camp, puisque les traditions romaines étaient encore vivantes, et que Brunehaut, en construisant sa route, ne pouvait faire mieux que d'imiter de point en point les ouvrages des Romains, dont la solidité était proverbiale. On voudra bien, d'ailleurs, ne pas oublier que Brunehaut, comme le remarque Bergier après Grégoire de Tours et Sigebert, « aimait à bastir » (*Hist. des grands chemins*, t. I, p. 104). Qu'elle ait fait construire *toutes* les chaussées qui, dans l'ancienne Gaule-Belgique, prennent son nom, cela n'est pas probable; mais qu'elle en ait fait élever quelques-unes, cela est certain, et cette même certitude s'étend à la chaussée de Théroutanne à Wissant et Saugatte.

surplus, que cette époque est celle de la fondation de Wissant, et que l'établissement de cette chaussée contribua peut-être plus que les petits avantages du port à la prospérité de la ville naissante.

Les voies romaines de Gesoriacum prouvent, au contraire, beaucoup¹. Je ne les décrirai pas, elles sont trop connues. Je ferai remarquer seulement que, d'après les médailles trouvées en plusieurs endroits de ces voies (Henry, *Essai*, p. 86), la construction en remonte au 3^e consulat d'Agrippa, c'est-à-dire à l'an 27 environ avant Jésus-Christ, ou vingt-huit ans seulement après la fameuse expédition de César en Bretagne. Le port de Gesoriacum était donc déjà bien important, puisqu'Agrippa y fait aboutir la voie célèbre qui porte son nom. Qu'est devenu alors l'Icius de César? On est surpris en effet qu'Agrippa oublie, vingt-huit ans après, un port si célèbre, qui pouvait contenir 800 voiles, qui était *très commode*, et qui, avec toutes ces qualités, devait certainement être le port le plus connu, le plus fréquenté de toutes nos côtes septentrionales, et par conséquent la tête du grand chemin d'Agrippa. Il faut convenir qu'il y a ici un contre-sens évident, et que la construction de la voie de Lyon à Gesoriacum, l'an 27 avant Jésus-Christ, n'est pas un des arguments les moins sérieux qu'on puisse opposer aux prétentions de Wissant.

Il n'y a donc pas lieu, examen fait de la voie antique de Wissant, de son camp romain, de la superficie de son port, d'accorder à ce village l'honneur qu'on veut lui faire.

1. Je ne reconnais que trois voies romaines dans notre arrondissement, et toutes trois partent de Gesoriacum, l'une pour aller à Amiens et la seconde à Théroutanne, la troisième à Étaples. Les deux premières seules sont citées par l'Itinéraire et la carte de Peutinger. La troisième est sans doute une partie de celle qui aboutissait à *Gravinum*.

§ VIII

DES TEXTES ANCIENS

Les textes anciens sont d'accord avec la preuve des *voies* pour faire de Gesoriacum l'Icius que César appelle *commodissimus*, et que Strabon recommande comme le port le plus fréquenté pour le passage en Angleterre. Pomponius Méla, en effet, presque contemporain de Strabon, cite aussi le port le plus fréquenté, et l'appelle Gesoriacum. Les écrivains qui viennent après lui nomment uniquement Gesoriacum, dont ils font le port par excellence du nord des Gaules et de la Morinie : *Morinus portus*, *Gesoriacum Morinorum portus*. Itius est ainsi complètement oublié, et ce port si vanté par César, si étendu, si sûr, se trouve cinquante ans après, par un phénomène que personne n'explique, remplacé par un autre port qui réunit justement les mêmes qualités attribuées par César à son port Icius. Il est évident d'ailleurs que si deux ports comme Icius à Wissant et Gesoriacum à Boulogne eussent existé simultanément avec les commodités que César prête à l'un et les avantages de l'autre, les écrivains anciens les eussent mentionnés tous deux à la fois, qu'Icius eût fait à Gesoriacum une concurrence redoutable, et qu'en définitive, avec l'aide de la position et de la célébrité donnée à Icius par César, Icius l'eût emporté tôt ou tard sur son rival. Mais il est loin d'en être ainsi, et Gesoriacum seul jouit sans partage, au dire d'écrivains pour ainsi dire contemporains de César, de la traversée du détroit. D'ailleurs le passage de Florus déjà cité est positif. Il dit : *Postquam Cæsar solvisset e Morinorum portu*. Or, que faut-il entendre par le *Morinorum portus* de Florus, si ce n'est le *Gesoriacum Morinorum navale* de Ptolémée, le *Gesoriacum Morinorum littus* de

Pline, le *Gesoriacum Morinorum portus* de Pomp. Méla, ou tout simplement l'antique ville de Gesoriacum, dont tout le monde fait la ville de Boulogne? Il me semble que ce rapprochement ne laisse aucune place à l'équivoque¹.

1. Le géographe Ptolémée place le promontoire *Icium*, nécessairement voisin du port *Icius*, à l'ouest de Gesoriacum, c'est-à-dire entre l'embouchure de la Canche et l'embouchure de la Liane. Si Ptolémée eût placé ce promontoire à l'est de Boulogne, on en eût fait le cap Grinez, sur le côté oriental duquel Wissant ouvrait son port, et cette circonstance prêterait à Wissant une assez grande probabilité. Mais le texte positif de Ptolémée rend cette supposition impossible, et il faudrait de toute nécessité, en faisant de l'*Icium promontorium* un cap situé à l'occident de Boulogne, faire aussi de Gesoriacum, si voisin de ce cap, l'*Icius* de César et de Strabon.

Quant à la situation de ce cap, j'en ferais volontiers notre cap d'Alpreck, à 5 kilomètres S.-O. de Boulogne. Pour nos yeux français, accoutumés aux cartes résumées de la France, ce promontoire passe inaperçu; nous ne voyons que le cap Grinez, parce qu'il est le point remarquable de la jonction des côtes opposées qui vont du sud au nord sur le côté de la Somme, et de l'ouest à l'est sur le côté de la Belgique. Mais pour les yeux romains il en est tout autrement: le cap d'Alpreck est d'autant plus *promontoire* qu'il forme lui-même une montagne élevée du sommet de laquelle on voit de gauche et de droite la mer s'enfoncer dans les terres. Le cap Grinez, de son extrémité, ne paraît pas plus saillant.

Les Romains avaient d'ailleurs des connaissances très bornées sur notre pays, et je n'en veux pour preuve que la singulière assertion de Strabon, qui place l'embouchure de la Garonne à dix lieues de l'Angleterre. Ptolémée lui-même n'est pas exempt de fautes; le célèbre Danville ne peut s'empêcher de le reconnaître en mentionnant « le désordre qui règne dans la géographie de la Gaule de Ptolémée et les positions qu'il cite, positions, ajoute-t-il, sur lesquelles nous serions fort égarés, si heureusement la Gaule n'était pas la France » (*Mémoires sur le Port Icius*).

Au surplus, Ptolémée aurait placé son promontoire *Icium* à l'est de Boulogne, au lieu de l'ouest, et ce promontoire serait le cap Grinez, que pour cela Gesoriacum n'en serait pas moins *Icius*. Boulogne occupe en effet le fond de la baie qui commence au cap Grinez pour se terminer au cap d'Alpreck. Du port de Boulogne on semble toucher de la main la pointe du Grinez.

L'*Itium promontorium* ne peut donc fournir aucun argument contre nous.

Il ne reste plus qu'un seul point à éclaircir, un seul argument à réfuter : c'est celui qu'on nous oppose en prétendant qu'Icius, Gesoriacum et Bononia font *trois* noms appliqués à une seule ville, ce qui est impossible, ou du moins n'est pas probable. Ces *trois* noms se réduisent d'abord à *deux* par la distinction que j'ai faite, et Gesoriacum eût-il eu deux noms, que cela ne doit pas étonner. Carthage en avait sept, Thèbes cinq et Rome quatre ; sans aller si loin, Amiens s'appelait *Samarobriva* et *Ambianum*. Rien de plus commun dans l'antiquité romaine que plusieurs noms appliqués à une même cité. Je ne prétends pas expliquer ici ce fait, je le constate seulement. Mais je ferai remarquer :

1° Que le mot Gesoriacum, dans les auteurs anciens, est employé moins comme nom propre que comme *qualificatif propre*, si je puis m'exprimer ainsi : il y avait le *pagus Gesoriacus*, le *Gesoriacum littus*, le *Gesoriacus portus* ; — *Gesoriacum* était ainsi le nom commun à tous les principaux lieux du *pagus*. Qu'ensuite Icius ait changé de nom pour prendre celui du canton dont il était la capitale, il n'y a rien là de bien surprenant.

2° Qu'il est possible qu'Icius et Gesoriacum aient existé simultanément, Gesoriacum à l'entrée du port, qui avait alors quatre à cinq kilomètres de profondeur, et Icius au fond même du port, comme cela pourrait encore avoir lieu en faisant remonter Isques à César. Tout s'explique ainsi : César, Strabon et leurs successeurs ne citent plus deux localités distinctes ; ils ne diffèrent que sur le point particulier du même lieu qui donnera son nom à la localité tout entière.

§ IX

RÉSUMÉ

Il est donc bien constant, d'après tout ce qui précède, que si Boulogne n'est pas jusqu'à l'évidence le port *Icius* des anciens, de grandes probabilités se réunissent au moins en sa faveur. J'ai cherché à développer cette question de manière à ne laisser aucun des points qui la touchent inexpliqué. J'espère y avoir réussi. Qu'il reste maintenant quelque doute dans l'esprit de ceux que les savantes dissertations de Ducange et autres ont disposés en faveur de *Wissant*, rien de plus naturel, et je concevrais difficilement le contraire. Mais du moins il ressortira de mon travail plusieurs *faits* encore peu connus et que je regarde comme acquis à l'histoire du pays, faits dont je crois devoir présenter ici la nomenclature résumée. — Ainsi, en ce qui regarde Boulogne :

— Boulogne est à la fois le *Gesoriacum* et la *Bononia* de la géographie ancienne; ces deux villes furent *distinctes*;

— *Bononia* dominait *Gesoriacum*, situé dans une île de la Liane; le port de *Bononia* occupait un espace aujourd'hui comblé; le lit même de la Liane formait le port de *Gesoriacum*;

— Il n'est pas parlé de *Gesoriacum* avant Jésus-Christ, quoique cette bourgade existât du temps de César, et même du temps de Polybe; il n'est pas non plus parlé de *Bononia*, bien que *Bononia* ait été fondée, au dire de tous les historiens, un demi-siècle avant J.-C.;

— On ne connaît donc pas, par les écrivains, le nom que *Gesoriacum* avait avant l'ère chrétienne;

— Il est probable, pour diverses raisons que j'ai développées, que c'était celui d'*Icius*, nom qu'elle aura aban-

donné pour prendre à la longue celui même du *pagus* dont elle était la capitale ;

— L'*Icius portus* sera alors le *Gesoriacum portus*, et le *portus superior* le port de Bononia, encore inoccupé.

Voici maintenant, en ce qui regarde Wissant, les faits, *nouveaux* pour la plupart, qui ont été démontrés dans la dissertation précédente :

1° Wissant, ou Witsand, est un mot d'origine germanique, dont la décomposition donne les deux mots *wit*, blanc, et *sand*, sable, nom tiré de la blancheur des dunes de Wissant ;

2° Wissant a été fondé vers la fin du vi^e siècle, à l'époque où les premiers pirates saxons formèrent des établissements dans ce canton ;

3° Jusqu'en 938, Wissant s'est servi pour port de l'embouchure même du *Rieu de Sombre*, comme Boulogne jusqu'à Claudius s'est servi simplement de l'embouchure de la Liane ;

4° C'est dans la période comprise entre la fin du vi^e siècle et 938 qu'il faut placer la construction d'un petit fort appelé *Camp de César*, et destiné à protéger le port ; c'est dans cette même période qu'ont été élevées les deux *mottes* qui ont forme de camp ; elles ont été formées à la hâte par les habitants à l'époque d'une des descentes des Barbares ; les mottes et le camp sont des travaux *défensifs*, et nullement *offensifs*. Les autres *mottes* demi-sphériques étaient des postes échelonnés de distance en distance, et elles servaient, par les feux qu'on allumait à leur sommet, à prévenir les habitants de l'intérieur de l'approche des ennemis ;

5° A partir de 938, des travaux sont entrepris pour agrandir le port de Wissant, qui dès lors devient important ;

6° En 1347, Édouard III, qui venait de s'emparer de Calais, et que gênaient le voisinage et la commodité du port de Wissant, fit raser complètement cette ville et en dispersa les habitants ;

7° Il ne reste plus rien aujourd'hui de l'ancienne ville, et le pauvre village qui en a conservé le nom s'ensable tous les jours de plus en plus ; tout porte à croire que l'ancien Wis-sant était situé à l'est du village actuel, dans les dunes nommées *Dunes du Temple* ;

8° Quant à Icius, Wissant ne l'est pas.

Enfin, en ce qui regarde le Boulonnais lui-même :

— Le Boulonnais garde les traces d'établissements nombreux opérés sur notre littoral par des familles saxonnes ;

— Ces traces se reconnaissent dans les étymologies anglo-saxonnes des noms d'un nombre considérable de ces villages ;

— Ces mêmes noms se retrouvent dans les plus vieilles chroniques, mais ne se rencontrent jamais pour un fait qui se serait accompli antérieurement au milieu du vi^e siècle : c'est à partir de l'année 804 qu'on trouve ces noms en grande quantité ;

— Il y a donc eu des établissements de familles saxonnes dans notre pays de 550 à 804, mais surtout en 804, époque de la translation en France et en Flandre de 10,000 familles saxonnes.

Tels sont les faits que je crois acquis à l'histoire du pays. C'est en m'appuyant sur les arguments développés à l'appui de ces faits que je viens, Monsieur, vous proposer de substituer au passage de votre *Dictionnaire* :

« Boulogne, dit aussi Boulogne-sur-Mer ; Gesoriaeum chez les anciens, Bolonia et Bononia en latin moderne ; »

la rédaction suivante :

« Boulogne, dit aussi Boulogne-sur-Mer, ville formée de Gesoriaeum et de Bononia réunis vers le iv^e siècle de l'ère chrétienne ; quelques autorités se réunissent pour en faire le *portus Icius* de César. »

Je vous proposerai d'ajouter à l'article *Icius portus* de votre *Dictionnaire* la mention expresse des droits de Boulogne au titre de port de César.

J'ose espérer, Monsieur, que vous voudrez bien me pardonner la liberté que j'ai prise en vous adressant des observations que, d'ailleurs, je ne crois pas inutiles au point de vue de la vérité historique, presque toujours méconnue quand il s'agit de Boulogne. — J'espère aussi que vous voudrez bien m'autoriser à vous adresser d'autres observations relatives aux Boulonnais célèbres, à la prospérité actuelle de la ville, en commençant par les *incursions des Normands dans le nord de la France* et la destruction de Boulogne en 882, sujet assez vaste et assez important que j'essayerai de traiter dans une seconde lettre.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Aug. MARIETTE.

NOTES

—

Note A

Voici la lettre de Lequien à l'éditeur du *Journal des Savants* :

« Quant à la première chose, je vous dirai que mon dessein ne demandoit pas que j'entamasse dans les formes la question touchant la situation du Port *Icius*, et si c'étoit un port différent de celui que Pline après Polybe appelle *le Port des Morins*, et Ptolémée *Gessoriacum navale*. J'espère démontrer que c'étoit le même Port dans mon *Histoire*, où je traite ce sujet fort au long. Mon dessein, dans l'ouvrage que vous avez entre les mains, a seulement été de donner une idée générale de l'antiquité de Boulogne, et de la succession de ceux qui ont possédé le Boulonois, sans entrer dans le détail des choses que j'y avance. Je n'ai eu en vûe que d'imiter M. Maillard, avocat au parlement, qui a mis à la tête de son édition de la *Coutume d'Artois* la succession des princes qui ont été maîtres de ce pays-là. Ce fut aussi lui qui m'engagea à donner cet abrégé pour M. Babel, qui devoit faire imprimer la *Coutume du Bolonois*, avec le Commentaire de M. Le Roi de Lozembrune, ancien Lieutenant-Général de la Sénéchaussée du Boulonois. Au reste, mon sentiment sur le Port *Icius* ne m'est pas particulier : c'est celui des plus sçavans hommes des derniers siècles, même de ceux qui ne s'épargnoient pas sur d'autres choses : comme de Scaliger et du P. Petau, de Nie. Samson, du P. Labbe, de du Vergier, et de plusieurs autres. Les raisons dont M. Dueange a appuyé le contraire portent toutes à faux, et je compte les réfuter sans réplique. J'ai entre les mains une Dissertation de Samson sur ce sujet, qui mérite l'impression.

» Je pourrai dire un mot de la descendance de Messieurs de Bouïllon, dans mon *Histoire*. J'ai entre les mains certains Écrits, où l'on montre que *la Branche des Seigneurs d'Oliergne, dont*

Messieurs de Boüillon descedent, étoit séparée des Seigneurs de la Tour, environ eent ans avant que Bertrand de la Tour épousât Marie de Boulogne et d'Auvergne, qui hérita de ces deux Comtés en 1624. C'est-à-dire, que les aïeux de MM. de Boüillon étoient les arrière-cadets de Bertrand de la Tour.

» Ce que j'ai dit de la mouvance du comté de Boulogne, de celui d'Artois, je l'ai avancé sur l'autorité et la foi d'une ancienne Chronique, ou Généalogie de nos comtes, dressée au tems de Jean de France, due de Berri et comte de Boulogne par sa femme. Cette mouvance du comté d'Artois n'étoit qu'une suite de l'ancienne mouvance de la terre de Merck du comté de Flandres, à cause du château d'Aire : la ville d'Aire se trouvant enfermée dans le comté d'Artois, lorsqu'il fut érigé par Louis VIII ou par saint Louis. La mouvance de cette Terre de Merck, qui appartenoit aux comtes de Boulogne, fut transportée au comté d'Artois. Mais après le décès de notre comtesse Mahault, dans le partage qui fut fait des héritages de cette princesse, la terre de Merf ou Mark avec la ville de Calais étant échue à Mahault, comtesse d'Artois, la mouvance cessa de la part des comtes de Boulogne, et ce ne fut plus qu'une vieille prétention des comtes de Flandres, qui possédoient aussi l'Artois, mais qui n'eut aucun effet. On verra dans mon Histoire qu'un comte de Flandres et d'Artois fut mal reçu, lorsqu'il voulut la faire revivre et exiger l'hommage des comtes de Boulogne. Ce qui autorisoit le plus les comtes de Flandres à demander alors l'hommage du Boulonois, fut que Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, révolté contre le roi Philippe-Auguste, son bienfaiteur, porta la lâcheté jusqu'à faire hommage de son comté au comte de Flandres, ennemi du roi ; ce qui fut cause que le roi se saisit du Boulonois, qu'il rendit ensuite à Mahault, fille de Renaud, en lui donnant Philippe son fils en mariage. Philippe le Bon, due de Bourgogne et comte de Flandres et d'Artois, ayant usurpé le comté de Boulogne sur Bertrand II, en vertu de cette prétention, le roi Louis XI dans ses lettres patentes déclara qu'il supprimoit la mouvance du comté de Boulogne prétendue ou réelle, et voulut que le comté ne relevât plus que de la Ste Vierge dans son église de Boulogne, où il fit lui-même le premier hommage. »

Note B

Je crois devoir insérer ici la liste, aussi complète que j'ai pu la former, de toutes les *dissertations* écrites sur le portus Icius. Je ne mentionnerai pas, bien entendu, les simples opinions émises sans discussion dans les traités généraux de géographie ancienne.

CALAIS. — Calais, port Iccien, par George L'Apôtre, 1615; in-12.

MARDICK. — Portus Iccius Julii Caesaris demonstratus, per Johannem-Jacobum CHIFFLETIUM, regis Hispaniæ archiatrum, Madrid, 1626; in-4.

BOULOGNE. — Le Portus Icius de César démontré à Boulogne, par Nicolas SANSON, d'Abbeville; contre le même port Icius démontré à Wisan, par G. Cambden, Anglois; celui démontré à Calais, par George L'Apôtre, maître des écoles à Calais; démontré à Saint-Omer, par Abraham Ortelius, géographe du roi d'Espagne; démontré à Mardyck, par J.-J. Chifflet, médecin du roi d'Espagne.

— Manuscrit original déposé à la Bibliothèque royale, à Paris. La Bibliothèque publique de Boulogne en possède une copie (479 pages), mais sans la carte et l'épître dédicatoire à M. Boutillier, évêque de Boulogne, qu'on trouve jointes au manuscrit original. 1630.

SANGATTE. — Itius Cesareus, in Morinis; auctore Jacobo MALBRANCQ, è S. J.

— Ce traité a été repris aux chap. ix et x du livre I de l'ouvrage de *Morinis*. 1654.

WITSANT. — Du port Icius ou Itius, par Charles Du Fresne, sieur du CANGE, trésorier de France à Amiens.

— Cette dissertation est la 18^e de celles qu'il a mises après

l'histoire de saint Louis, par le *Sire de Joinville*; Paris, 1668. M. Scotté de Vélinghen l'a rapportée tout entière dans son ouvrage int. : *Description de la ville de Boulogne-sur-Mer et du pays et comté du Boulenois*, 1720. Nous en possédons une copie faite sur le manuscrit du *Traité* de N. Sanson. Cette même dissertation a été traduite en latin et imprimée par Gibson à la suite de sa propre Dissertation sur le Portus Icius et de la Réponse de Somner à Chifflet.

ÉTAPLES. — Icius portus, in HADRIANI VALESII notitiæ Galliarum. Paris, 1675.

BOULOGNE. — Julii Cæsaris portus Icius illustratus sive :

WISSANT. — 1^o GULIELMI SOMNERI ad Chiffletii librum responsio ; nunc primum ex Mss. edita ;

BOULOGNE. — 2^o Caroli DU FRESNE dissertatio de Portu Iccio.

— Tractatum utrumque latine vertit et nova dissertatione auxit *Edmundus Gibson*. Oxford, 1694.

— Cet ouvrage renferme, comme on le sait, trois dissertations ; la première, celle de Somner, est en faveur de Boulogne ; celle de Ducange conclut pour Wissant ; pour Gibson, Itius est Gesoriacum.

BOULOGNE. — Laurentii FLEMING de trajectu Julii Cæsaris in Britanniam dissertatio. Upsal, 1697.

On trouve au 11^e chap. de cet ouvrage une digression sur le port Icius, que l'auteur place à Boulogne.

ÉTAPLES. — Observatio J. GEORGH ECCARDI de Portu Iccio. *Miscell. Lips. vet.*, t. VIII.

CALAIS. — Le Portus Icius, par P. BERNARD, ancien mayor de Calais. Saint-Omer, 1715.

— Dissertation imprimée au chap. xi des *Annales de Calais et des pays reconquis* (p. 6).

BOULOGNE. — Du port appelé Icius, par *Dom du Crocq*.

— Dissertation comprise dans le livre II, chap. vii, des *Re-*

cherches historiques sur l'ancien pays des Morins, p. 95 de la copie conservée à la Bibliothèque publique de Boulogne. 1700-1715 (voir plus haut, p. 10).

BOULOGNE. — Du port des Morins, du portus Iccius et du portus Gessoriacus, par SCOTTÉ DE VELINGHEN. Janvier 1720.

— Dissertation formant la première partie de la *Description de la ville de Boulogne-sur-Mer et des pays et comté Boulognois*, par l'auteur cité plus haut (ms. de la Bibliothèque publique de Boulogne). C'est dans cette dissertation qu'est rapportée *in extenso* la dissertation de Dueange.

BOULOGNE. — Dissertation sur le port Icius, par le P. LEQUIEN. 1740.

— Imprimée, comme on l'a vu, au tome VIII des *Mémoires de litt. et d'hist. du P. Desmolets*. Voir le J. des Savants, 1730, nov., et le *Moréri* de 1759, au mot Icius. La Bibliothèque publique de Boulogne possède une copie de cette dissertation.

WISSANT. — Lettre de M. VOIDEUL à M. d'H***, sur le portus Icius.

— Insérée en septembre 1739 dans le *Mercur*.

WISSANT. — Mémoire sur le port Icius et sur le lieu du débarquement de César dans la Grande-Bretagne, par M. D'ANVILLE. Paris, 1757.

— Imprimé dans le tome XXVIII, p. 397, des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

BOULOGNE. — Examen de la situation du port Iccius, par le P. Ch. WASTELAIN.

— Il est dans la *Description de la Gaule-Belgique*, Son VII^e, p. 378 et suiv. Lille, 1761.

CALAIS. — Mémoire sur le port Icius de César, avec une remarque sur l'*Itium promontorium* de Ptolémée; par RIBOUD DE LA CHAPELLE.

— Imprimé à la fin des *Mémoires sur quelques villes et provinces de France*. 1766; in-12.

CALAIS. — Dissertation sur le port Icius, par l'abbé LE-FEBVRE. Paris, 1766.

T. I, p. 32 et 105 de l'*Histoire de Calais* du même auteur.

BOULOGNE. — Dissertation pour établir que le port de Boulogne est le même que celui appelé par les Romains tantôt Icius, tantôt Gesoriacum, par ABOT DE BAZINGHEN. Boulogne, 1768.

— Comprise dans les *Recherches historiques de la ville de Boulogne-sur-Mer*, chap. vi, p. 133

BOULOGNE. — Dissertation sur le port Icius, par l'abbé MANN.

— Lue à l'Académie des Sciences de Bruxelles en mai 1778, et imprimée dans les *Mémoires de la même Académie*, tome III, p. 331. Année 1786.

CALAIS. — Le portus Itius à Calais, suivi de notes intéressantes sur quelques antiquités de cette ville célèbre, par MOREL-DISQUE. Calais, 1805; in-4°.

WISSANT. — Dissertation sur le portus Icius, par HENRY, adjudant du génie. Boulogne, 1810.

— Comprise dans l'*Essai historique, topographique et statistique sur l'arrondissement communal de Boulogne*, p. 14.

BAIE D'AUTHIE. — Mémoire sur le portus Itius de Jules César, et appendice à ce mémoire, par M. MOREL DE CAMPENNELLE.

— Imprimé en 1834-1835 dans les *Mémoires de la Société royale d'Émulation d'Abbeville*, p. 23.

BOULOGNE. — Fragment d'une lettre de M. J.-A.-G. BOUCHER, membre correspondant de l'Institut. Dissertation sur le port où César s'était embarqué pour la conquête de la Grande-Bretagne. Abbeville, 1829.

On voit par cette liste que ONZE mémoires ont été écrits en faveur de Boulogne :

CINQ en faveur de Wissant ;
CINQ en faveur de Calais ;
DEUX en faveur d'Étaples ;
UN en faveur de Mardiek ;
Et un pour la baie d'Authie.

Cette liste n'est pas un des moindres arguments en faveur de Boulogne.

Note C

C'est de notre concitoyen, M. Henry, mort il y a une vingtaine d'années, qu'il est ici question. M. Henry est l'auteur d'une histoire de Boulogne, aussi complète que possible, imprimée sous le titre de : *Essai historique, topographique et statistique sur l'arrondissement communal de Boulogne-sur-Mer*. Cette histoire a été publiée en 1810.

M. Henry, quoique Boulonnais, jouit parmi nous d'une réputation trop méritée, trop légitime, pour que son opinion sur la question du port Icius ne soit pas d'un grand poids aux yeux de ses concitoyens. Ceci n'est que juste ; M. Henry était l'homme de l'amitié et du savoir. Aussi ne dois-je toucher à sa dissertation qu'avec tout le respect dont me font un devoir la vieille réputation de son auteur, l'autorité de ses services et par-dessus tout la sincérité des convictions qui ont dicté cette dissertation. Mais je crois aussi devoir aux exigences de la vérité historique de relever dans Henry ce qui, je pense, au sujet d'Icius, n'est qu'une longue erreur. C'est là un autre devoir très conciliable, heureusement, avec le premier. On me permettra donc de prendre la dissertation d'Henry et de suivre une à une, en épiant leur route et en redressant leur marche, les dix-huit *probabilités*

contre lesquelles il adosse les prétentions de Wissant au titre que je lui refuse.

C'est dans la comparaison du récit de César avec les localités actuelles qu'Henry puise ces dix-huit probabilités.

La discussion qui va suivre se borne aux deux ports que j'ai moi-même indiqués : Boulogne et Wissant.

PREMIÈRE PROBABILITÉ.

Voici le texte même de l'auteur :

C'est vers le milieu du quatrième livre de la guerre contre les Gaulois que César commence à parler de sa première expédition contre l'Angleterre, qu'il effectua la 55^e année avant l'ère chrétienne. Il dit que, *dans les pays septentrionaux, tels que la Gaule, l'hiver est précoce, et que la saison d'été se trouvait déjà très avancée lorsqu'il prit la résolution de passer la mer pour châtier les Bretons qui avaient toujours secouru les Gaulois contre les Romains; que n'ayant pu se procurer des renseignements sur la grandeur de l'île, sur les peuples qui l'habitaient, sur leurs mœurs et sur leur manière de combattre non plus que sur la structure et la forme de leurs vaisseaux, leur nombre, et la situation des ports où ils les retiraient*, il avait envoyé C. Volusenus faire la reconnaissance du pays avant de se mettre en mer.

Que pendant ce temps, il se rendit avec toute son armée dans le pays des Morins, où se trouvait le plus court trajet pour passer en Angleterre. In Morinos profiseitur quod inde erat brevissimus in Britanniam trajetus.

On doit s'attendre à ce qu'Henry compte ici une première probabilité pour Wissant. Le *brevissimus* de César est en effet l'arme favorite de Ducange, et Henry ne pouvait mieux faire que de ramasser cette arme en la tournant de nouveau sur Boulogne. Il veut bien pourtant avouer que « cinq kilomètres de plus à parcourir pourraient bien ne pas arrêter César s'il trouvait ailleurs plus d'avantage », et il

renonce ainsi sans bénéfice à une probabilité qui fait la base de toutes les autres dissertations en faveur de Wissant. De là une première probabilité pour Wissant et une première aussi pour Boulogne.

DEUXIÈME PROBABILITÉ.

Je continue le texte :

Immédiatement après son arrivée, César donna ordre à tous les vaisseaux qu'il avait dans les contrées voisines, de se rendre également dans les ports de la Morinie, et le même ordre fut intimé à la flotte qui, l'année précédente, avait servi contre les habitants de Vannes. Huc jubet convenire.

Le mot *huc*, ajoute Henry, indique bien positivement la côte des Morins, et non un port particulier de ce pays. Probabilités égales de part et d'autre. Je n'ai rien à répondre à cela.

TROISIÈME PROBABILITÉ.

César rassembla ensuite environ 80 navires de charge, qu'il croyait suffisans pour le transport de deux légions, et les galères qu'il avait encore furent distribuées au questeur et à ses principaux officiers.

Probabilités encore égales de part et d'autre. Je n'ai rien à dire de plus, si ce n'est qu'à partir de ce moment Henry ne trouve plus une seule probabilité pour Boulogne, bornant ainsi aux trois pauvres arguments qu'on vient de voir développés tout ce qui, dans le récit de César, est favorable à notre port. Il nous reste heureusement quinze autres probabilités dont j'espère bien faire passer les trois quarts de notre côté.

QUATRIÈME PROBABILITÉ.

Il restait à César 18 vaisseaux de transport, que les vents

contraires retenaient à 8,000 pas de distance de celui du rassemblement général, et ces mêmes bâtiments étaient destinés pour l'embarquement de la cavalerie.

On voit d'ici une quatrième probabilité toute naturelle en faveur de Wissant, distant du port de Sangatte de 11,200^m, lesquels font les 8,000 pas en question. — Mais Ambleteuse, dans le cas où ce lieu du séjour forcé des vaisseaux serait bien un port, Ambleteuse est aussi à 8,000 pas environ de Boulogne, et dans le cas où ce lieu serait une rade, la rade d'Ambleteuse est encore à 8,000 pas. J'ai d'ailleurs donné un sens différent à cette interprétation du texte de César, et j'ai dit que si les vaisseaux avaient été retenus dans un *port* à 8,000 pas de distance, César n'aurait pas dit que ces vaisseaux étaient *retenus*, puisque ce port était destiné à la cavalerie et que les vaisseaux se trouvaient ainsi à destination. On voit par là que le port ultérieur n'était pas du tout à 8,000 pas de distance du port principal. Il est donc impossible de rien conclure pour Wissant, au détriment de Boulogne.

CINQUIÈME PROBABILITÉ.

César mit à la voile vers le minuit.

Ici vient une probabilité *tout à fait remarquable*. Elle est en faveur de Wissant, bien entendu. Car si César laissa un corps de troupes à Sulp. Rufus, ce corps de troupes avait besoin de se loger. De là les travaux de fortification de Wissant. J'ai répondu ailleurs à cet argument. Je n'y reviendrai pas.

SIXIÈME PROBABILITÉ.

Après avoir disposé toutes choses, le vent étant devenu favorable, arrivé à la côte d'Angleterre, César la trouve bordée de troupes ennemies rangées en bataille sur les

hauteurs. La nature de ce lieu était telle que la mer y était resserrée dans un enfoncement étroit, dominé par des montagnes d'où l'on pouvait lancer des traits sur le rivage.

Je copie textuellement :

Si César avait décrit le port où il s'est embarqué, eomme il désigne le point de la côte d'Angleterre où il se présenta d'abord, on ne serait nullement embarrassé pour le reconnaître. Il est bien évident que c'est vis-à-vis Douvres qu'il vint mouiller, et pour y aller il ne pouvait choisir un point de départ plus favorable que le port de Wissant ; c'était le plus court trajet, et il était servi également par le flot et par le jusant : voilà donc encore un degré de probabilité pour ce port.

Ceci est au moins étrange. De ce que César aborde à Douvres on ne peut conclure qu'il soit nécessairement parti de Wissant. Tous les jours des navires partis en même temps de Boulogne et de Calais abordent en même temps à Douvres, et je réponds que les habitants de cette dernière ville ne concluent, à l'arrivée de ces navires, absolument rien au sujet du lieu de leur départ, les uns n'ayant pas un autre air que les autres. On voit déjà qu'Henry cherche plus le nombre que la solidité de ses probabilités ; les prétentions de Wissant risquent bien de crouler.

SEPTIÈME PROBABILITÉ.

Il y avait quatre jours que César était en Angleterre, et la paix semblait assurée avec les Barbares, lorsque les 18 vaisseaux portant la cavalerie dont il a été déjà fait mention, appareillèrent du port supérieur par un vent doux.

« Port supérieur et port ultérieur sont la même chose, puisque César nommait ultérieur tout ce qui est au levant. Or Sangatte est au levant de Wissant. » Il résulte donc de ce passage que Sangatte est le port supérieur et Wissant le port Icius.

Henry oublie sans doute que sa 4^e et sa 7^e probabilité ne font qu'une. Il oublie encore plus qu'Ambleteuse est tout aussi bien au *levant* de Boulogne, et le port de Bononia au *levant* de Gesoriacum, que Sangatte par rapport à Wissant.

HUITIÈME PROBABILITÉ.

César observe ensuite que deux de ses bâtiments, qui n'avaient pu se rendre au même port que les autres, se trouvèrent portés un peu plus bas, paulo infrà delatæ sunt.

L'endroit *un peu plus bas*, dit Henry, se trouvait nécessairement au *couchant* du port où la flotte était restée. Le port d'Ambleteuse est au couchant de celui de Wissant. Il y a donc ici un degré de probabilité de plus pour ce port.

Mais notez qu'Henry, qui tout à l'heure ne parlait pas d'Ambleteuse qui est au *levant* de Boulogne parce que cela formait une probabilité pour nous, veut bien en parler comme étant au *couchant* de Wissant parce que cela est une probabilité pour lui. Ce contresens n'accuse pas la mauvaise foi de l'auteur ; il n'accuse qu'une petite négligence et un instant d'irréflexion.

NEUVIÈME PROBABILITÉ.

Que 300 soldats qui étaient sur ces vaisseaux, marchant pour regagner le camp, furent attaqués par 6,000 Morins ; que ces soldats combattirent vaillamment pendant plus de 4 heures, jusqu'à l'arrivée de la cavalerie qu'il avait envoyée à leur secours aussitôt qu'il fut informé de cette attaque.

Je ne vois en vérité rien dans ce passage qui soit une preuve pour Wissant. Henry dit bien :

La circonstance du voyage des 300 hommes pour regagner le camp, leur combat pendant 4 heures, et l'arrivée de la cavalerie romaine au bout de ce tems, tout indique bien que les troupes romaines étaient campées dans le voisinage des deux

vaisseaux échoués *un peu plus bas*, et il ne reste dans aucun endroit de la côte de vestiges de camp romain qu'autour de l'anse de Wissant.

Mais je déclare les conclusions d'Henry tout à fait inexplicables. Les *antiquités* jouent ici un rôle que je ne conçois pas par rapport à un port situé un peu plus bas. On saura d'ailleurs que ces *antiquités* ont déjà formé la 5^e probabilité et qu'elles forment maintenant la 9^e, pour former ensuite la 16^e.

Un peu plus bas de Boulogne se trouvent Hardelot, Camiers, Étaples; il y a du choix, surtout si ce port un peu plus bas était tout simplement la plage sur laquelle les deux vaisseaux furent *portés* et *échouèrent*.

DIXIÈME PROBABILITÉ.

Le lendemain, César envoya Q. Labiénus contre ces révoltés, avec les légions qu'il avait ramenées d'Angleterre, et comme les marais dans lesquels ils s'étaient retirés l'année précédente étaient séchés, il les fit presque tous prisonniers.

Les marais dont parle César pouvaient être ceux de la vallée de Slacq; autre probabilité pour Wissant.

Mais Henry oublie :

1^o Que les soldats débarqués combattirent pendant *quatre* heures, temps que nécessitait l'aller et le retour à cheval d'Icius au lieu du combat. Or les marais de *Slacq* sont à une lieue de Wissant; la cavalerie de César ne lui fait guères honneur si elle mit *deux heures* à faire cette lieue.

2^o Que des marais, situés *paulo infra* comme le port de débarquement, s'étendaient autrefois depuis Neufchâtel jusqu'à Étaples et Montreuil; que ces marais étaient situés à quatre ou cinq lieues de Gesoriacum, et que les soldats débarqués pouvaient combattre quatre heures avant qu'un des leurs se fût détaché pour aller porter la nouvelle à César et que la cavalerie ait eu le temps d'arriver.

Au compte d'Henry, ceci est une probabilité très nette pour nous.

Ici se termine la première expédition de César, qui, après avoir mis ses troupes en quartiers d'hiver dans la Gaule-Belgique, partit, selon sa coutume, pour aller passer la saison rigoureuse en Italie.

La seconde expédition commença l'année suivante, et le récit de César fournit à Henry huit autres probabilités tout aussi résistantes que les premières.

ONZIÈME, DOUZIÈME ET TREIZIÈME PROBABILITÉS.

Après avoir témoigné aux soldats et à ceux qui avaient dirigé les travaux combien il était satisfait de leur zèle et de leur activité, César donna l'ordre de rassembler la flotte dans le port Itius, d'où il avait reconnu que le trajet en Angleterre était le plus commode, n'étant éloigné de la Bretagne que d'environ 30,000 pas.

Trois probabilités ressortent de ce texte :

1^o César regarde le port Icius comme le plus commode, *parce qu'il* est le plus rapproché de l'Angleterre ; or, cette circonstance convient parfaitement au port de Wissant. — C'est Henry qui parle.

Mais Icius pouvait être *commode* pour tout autre chose que par sa proximité, d'autant plus que *cinq kilomètres de plus à parcourir pouvaient bien ne pas arrêter César s'il trouvait ailleurs plus d'avantage*. Henry fait au surplus sa 11^e probabilité pour Wissant *seul* d'un argument dont nous avons vu qu'il refusait de se servir en discutant la 1^{re} probabilité. Il me semble qu'en bonne logique Henry eût dû compter ici, comme tout à l'heure, une autre probabilité pour Boulogne en même temps que pour Wissant.

2^o Henry continue :

Il y a mieux, c'est que la distance de 30,000 pas assignés par le général romain convient également aux quatre myriamètres quatre kilomètres qui se trouvent entre ce point et la rade des dunes, en prenant pour le pas romain quatre pieds six pouces cinq lignes. Ainsi, voilà encore un nouveau degré de probabilité pour Wissant.

Mais Henry se met ici en contradiction avec ses propres calculs, car, quelques pages avant (p. 18), il faisait cette distance de 35,000^m, qui est la distance réelle. En bonne conscience Henry eût dû compter ici une probabilité pour Boulogne, puisque de Boulogne à Douvres il y avait du temps de César 46,000^m *environ*, et qu'ainsi nous sommes bien plus près que Wissant des 30,000 pas ou des 44,175^m de César. J'ai consacré un paragraphe spécial à cet argument.

3^e Cette 13^e probabilité est tirée cette fois de la *commodité* même du port Icius, et pour prouver la commodité du port de Wissant, Henry mentionne un mémoire de 1650, où Wissant est cité comme très commode « à cause qu'il n'y a aucun écueil à craindre ».

Je ne sais si un mémoire de 1650 viendra nous apprendre que le port de Boulogne était très commode du temps de César; tout ce que je puis affirmer, c'est que 25 ans après César, Agrippa trouvait ce port fort utile, puisqu'il en faisait la tête d'une route importante, et qu'Auguste le trouvait non moins utile, puisqu'il en faisait le lieu d'une station navale. Henry aurait trouvé cinquante autres probabilités comme celles-là qu'il ne nous aurait jamais prouvé que les contemporains même de César ne s'embarquèrent pas *unaniment* à Gesoriacum, que Gesoriacum ne fut pas le centre de toutes les opérations militaires qui se firent après César contre la Bretagne, et que tous les généraux, tous les empereurs imitèrent l'exemple donné par César en venant s'embarquer à ce port Icius, dont la commodité était si vantée. Si Henry ne nous prouve pas cela, il faut avouer qu'il y a dans l'*anéantissement* subit d'Icius un fait inexpli-

cable qui laisse supposer ou que César a trop vanté son port Icius à la postérité, ou que les empereurs firent à César l'injure de juger autrement que lui dans une question d'organisation militaire.

QUATORZIÈME PROBABILITÉ.

César, ayant terminé ses affaires à Trèves, revint au port Icius avec ses légions.

C'est la plus savante des probabilités d'Henry. Malheureusement c'est une science un peu brumeuse, car tout le monde ne verra pas comment il se fait que César, étant parti d'Icius et étant revenu à Icius, soit parti de Wissant et soit revenu à Wissant. La logique qui unit ces idées au bon sens n'est pas bien nette ni facile à voir. J'avoue qu'Icius, tiré de I, *auprès* et *Siu devant*, est plus concluant, surtout si ces racines sont véritablement celtiques. Mais on remarquera que cette étymologie s'appliquerait aussi bien à Gesoriacum, qui était situé, presque comme Wissant, *auprès* et *devant* par rapport à la côte anglaise. — J'ai bien peur que toute cette discussion ne paraisse cousue de puérilités; je demande pardon pour moi si je n'ai pu lui donner toute la gravité qu'Henry a su lui communiquer.

QUINZIÈME PROBABILITÉ.

La flotte, prête à mettre à la voile, fut retenue pendant 25 jours, dans le port, par le vent Corus, qui règne la plupart du temps sur cette côte, selon le rapport de César.

Ici je constate une injustice criante d'Henry. Il est vrai que le vent Corus (N.-O.) empêcherait de sortir de Wis-sant, ce qui forme une probabilité pour ce port; mais il empêcherait et il a toujours empêché de sortir du port de Gesoriacum, ce qui est une autre probabilité pour nous. Je regrette qu'Henry n'ait pas voulu nous l'accorder, d'autant

plus que tous les ports de nos côtes sont dans le cas dont Henry fait une exception en faveur de Wissant. Je répète que cela est injuste.

SEIZIÈME PROBABILITÉ.

Le cent étant devenu favorable, César donna l'ordre d'embarquer, et tandis que l'on était fortement occupé des préparatifs du départ, on fut obligé de les cesser pour aller après Dumnorix d'Autun, qui s'était révolté, et qui fut tué.

Cette affaire terminée, César laissa dans le continent Q. Labiénus avec trois légions et deux mille chevaux pour garder le port, pourvoir aux subsistances et veiller sur la Gaule.

Voici le texte :

« L'existence des ouvrages défensifs, autour du port de Wissant, autorise à penser qu'ils ont dû servir aux troupes de Labiénus, chargées de la garde du port et de la défense du pays : autre probabilité en faveur de Wissant. »

C'est la troisième fois qu'Henry compte les *antiquités* de Wissant pour des probabilités. On voudra bien remarquer d'ailleurs que trois légions et 2,000 cavaliers font 17,600 hommes, et que pour loger une telle division il faut autre chose que le *camp de César*, la *motte du Vent*, et la *motte du Bourg*, qui pouvaient loger ensemble 1,000 hommes, sans chevaux, sans bagage, sans tentes, disséminés contre toutes les règles, dans des camps *isolés*.

Boulogne, au contraire, a cent fois prouvé qu'il a été le séjour d'une nombreuse armée romaine. Wissant ne nous a jamais fourni le moindre éclat de bois, la moindre tuile qu'on puisse même attribuer à César, *quoique des fouilles nombreuses y aient été pratiquées*.

DIX-SEPTIÈME PROBABILITÉ.

César partit, vers le coucher du soleil, avec cinq légions et

2,000 chevaux, cinglant par un petit vent Africus ; mais ce vent cessant vers minuit, il ne put faire route : il dériva, et à la pointe du jour, il reconnut que l'Angleterre lui restait à sa gauche.

Au retour de la marée, César regagna, à force de rames, la partie de l'île qui, la campagne précédente, lui avait fourni un débarquement très commode, et toute la flotte y aborda vers l'heure de midi.

L'ennemi avait pris la fuite à la vue d'un si grand armement, qui montait à plus de 800 voiles, tout compris.

Voilà, continue Henry, « deux circonstances qui confirment l'identité du port Icius et de Wissant ; la première, c'est que la flotte, appareillant au coucher du soleil, détermine l'heure de la pleine mer vers les sept heures du soir. Or, ajoute-t-il, il est de fait qu'aux marées de sept heures, il n'entre point assez d'eau dans les baies longues et resserrées de Boulogne et d'Ambleteuse pour permettre la sortie instantanée d'un armement de plus de 800 voiles, et que l'anse de Wissant seule sur cette côte offrait un emplacement vaste ».

Malheureusement pour M. Henry, le départ de la flotte au mois d'août, au coucher du soleil, détermine non pas la pleine mer à sept heures, mais au moins la mer montante à six heures et la pleine mer de dix heures et demie à onze. Or l'établissement du port de Boulogne est de onze heures et demie. Ce n'est donc pas là les *mortes-eaux*, et César pouvait trouver dans le havre de Gesoriacum un bassin tout aussi vaste que dans l'anse de Wissant, si César a appelé *portus* cette anse.

Quant à la sortie instantanée du port Icius, je rappellerai à Henry que, de son temps même, Napoléon savait parfaitement comment s'y prendre pour opérer la sortie d'une flotte non moins formidable que celle de César et resserrée dans un espace rétréci de toute la différence qui existe entre le

port de Boulogne d'aujourd'hui et le *Gesoriacum navale* d'autrefois.

« La deuxième circonstance, dit M. Henry, qui pouvait déterminer le gisement du port Icius, c'est que si le point de départ se fût trouvé plus éloigné vers l'est, comme à Calais ou à Dunkerque, la dérive eût entraîné les vaisseaux trop loin pour que, depuis le lever du soleil jusqu'à midi, ils eussent pu regagner à la rame le point de débarquement. Ceci conclut donc encore en faveur de Wissant. »

Il me semble que ceci conclut aussi bien en faveur de Boulogne, situé non à l'est de Wissant, mais à l'ouest. Or il arrive tous les jours qu'en partant de Boulogne et arrivant à mi-chenal avec vent de S.-O., on se trouve entraîné dans l'est par le *flot*. C'est pour éviter cet inconvénient que les navires, en partant de Boulogne, montent légèrement au vent, c'est-à-dire au lieu de se diriger directement sur Douvres, mettent le cap dans le N.-O. pour se laisser ensuite dériver avec le flot qui porte à l'E., jusque vis-à-vis le port de destination. César ignorait cette particularité, et il aura ainsi dérivé dans la mer du nord. — Cette circonstance ne conclut donc pas plus en faveur de Wissant qu'en faveur de Boulogne, puisque ce phénomène se produit à mi-chenal, trois heures après la mer montante, de quelque port qu'on ait appareillé.

Enfin, dit M. Henry :

DIX-HUITIÈME PROBABILITÉ.

Le vent étant devenu favorable (pour le retour), César mit à la voile sur les neuf heures du soir, et prit terre au point du jour avec tous ses vaisseaux; son premier soin, en arrivant, fut de mettre ses vaisseaux à sec, ensuite, il alla tenir les états des Gaules à Amiens.

Pour mettre les vaisseaux à sec, continue-t-il, l'endroit le

plus favorable était l'anse de Wissant ; ainsi l'on peut conclure que c'est dans ce port que César vint débarquer.

J'ai répondu ailleurs à cet argument, qui termine d'une manière remarquable la série des arguments qu'Henry a extraits à grand'peine du texte des *Commentaires*.

Je n'ai rien à ajouter aux diverses réponses que j'ai faites aux dix-huit probabilités, si ce n'est que j'avais annoncé, en commençant, la désertion en notre faveur des trois quarts au moins de ces probabilités, et que la totalité en est venue à nous. J'ai plus que tenu ma promesse.

Mais la question n'est pas dans le texte de César. C'est autre part qu'il fallait chercher la solution du problème.

Quoi qu'il en soit, la dissertation d'Henry est, parmi nous, la plus populaire de toutes celles qui ont été écrites à ce sujet, et j'ai regardé comme un devoir de la réduire à sa plus simple expression.

NOTE

SUR UN

FRAGMENT DU PAPYRUS ROYAL DE TURIN

ET LA VI^e DYNASTIE DE MANÉTHON¹

Je ne sache pas qu'avant M. Bunsen² personne ait fait usage, pour la reconstruction des premières dynasties égyptiennes, du papyrus hiératique dont il va être question. En 1841, M. Birch, du British Museum, disait de lui que, loin d'introduire dans la critique historique une série de faits nouveaux, le papyrus suffirait tout au plus à confirmer ce qui a déjà été prouvé ailleurs³. M. Barucchi⁴ tenait ce célèbre monument dans le même dédain, et cela se comprend d'autant moins du respectable directeur du musée de Turin, qu'il était mieux que personne en position de le consulter, aussi bien que de vérifier et de contrôler l'arrangement proposé par M. Lepsius⁵.

1. Extrait de la *Revue archéologique*, 1849, 1^{re} partie, p. 305-315

2. *Ägyptens Stelle in der Weltgeschichte*.

3. *Gallery of Antiquities*, p. 68.

4. *Discorsi Critici sopra la Cronologia Egizia*.

5. *Auswahl*, Taf. III, IV, V, VI. — Champollion avait fait un travail sur le papyrus. Ce fait nous a été révélé par M. Champollion Figeac dans l'*Univers pittoresque (Égypte)*, p. 277, et ensuite dans la *Nouvelle Revue encyclopédique* (juin 1846, p. 222 et suiv.). Les détails

M. Bunsen et M. de Rougé (ce dernier dans sa belle réfutation¹ de l'ouvrage du savant allemand) ont les premiers employé le papyrus à la critique des premiers âges de la monarchie égyptienne. Bien qu'hésitant encore à se servir d'une arme si détériorée par le temps, ils en ont cependant usé avec certain avantage et montré qu'après tout il ne faut pas, comme M. Barucchi, la mettre tout à fait à l'écart. A tout prendre, le papyrus a donc encore sa valeur, et la somme des faits réels que, grâce à MM. de Rougé et Bunsen, il a introduits dans la science, mérite d'être prise en considération.

Certes, je le sais bien, ceux qui, malgré les deux avertissements de Champollion², ont oublié que le papyrus existait, n'ont pas agi sans quelque raison. Ce précieux monument est en effet dans un état déplorable de mutilation. Mais enfin ces fragments diraient encore quelque chose s'il était prouvé qu'ils soient bien à leur vraie place. Toute la question est donc de leur retrouver cette place, et c'est justement à cause de la mutilation du papyrus qu'il est de notre devoir de ne négliger aucune observation, si minime qu'elle soit, qui aurait pour résultat de bien déterminer la position d'un ou de plusieurs de ses fragments. C'est une de ces observations, courte et élémentaire, que je viens demander au lec-

fournis par M. Champollion-Figeac font croire que ce travail a dû être, sinon complet, du moins étendu. Il serait à désirer qu'il se retrouvât. Je ferai remarquer que M. Champollion-Figeac nous a donné *deux* traductions *différentes* du même passage, lequel est relatif aux années du roi Ménès (*Univ. pitt.*, p. 277, B, l. 26, et *Rev. encycl.*, p. 229, l. 9), et il annonce que ces deux versions sont tirées des manuscrits de son frère. Champollion n'a pas pu, dans un même travail, varier à ce point. Cette remarque nous fait penser que Champollion a sans doute, à deux fois, exercé sa critique perçante sur le papyrus, et cette circonstance expliquerait assez bien les contradictions dans lesquelles son frère est tombé involontairement.

1. *Annales de Philosophie chrétienne*, t. XIV, XV, XVI (3^e série).

2. *Lettres au duc de Blacas d'Aulps*, 2^e lettre, p. 43, et *Bulletin universel*, 6 novembre 1824.

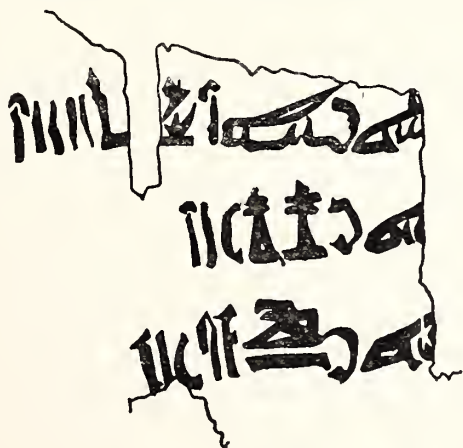
teur la permission de lui soumettre. Il en sortira clairement, j'espère :

1^o Qu'un de ces fragments, le n^o 41 de M. Lepsius¹, n'est pas à sa place ;

2^o Que l'ensemble de la V^e et de la VI^e dynastie de Manéthon est nettement reconnu sur le papyrus et aussi nettement que l'ensemble de la XII^e dynastie, qui a servi à la plus grande découverte dont se soit enrichie l'histoire de l'archéologie égyptienne depuis la mort de Champollion ;

3^o Enfin, ce qui n'est pas moins considérable, que Manéthon et le papyrus se vérifient mutuellement, et que, dans cette double confrontation, Manéthon ne perd rien de son autorité.

On sait que M. Bunsen a assez bien établi les rapports du grand fragment n^o 32 du papyrus² et de la V^e dynastie de Manéthon. Ce fragment se termine par trois cartouches qu'il est utile de reproduire. Les voici en hiératique :



1. *Auswahl*, Taf. IV, tête de la 5^e colonne.

2. *Auswahl*, Taf. IV.

et en hiéroglyphes :



On les lit : 1. *Menkeher*; 2. *Tet*; 3. *Ounas*.

Or, il est bien difficile que ces trois monarques ne soient pas les

$\text{M} \varepsilon \nu \chi \frac{1}{2} \varphi \tau \varsigma$

$\text{T} \varepsilon \tau \chi \frac{1}{2} \varphi \tau \varsigma$

$\text{O} \delta \nu \nu \varsigma$

d'Africain¹, surtout si, en suivant une variante du seul bon manuscrit que nous ayons du Syncelle, nous substituons $\text{O} \nu \nu \nu \varsigma$ à $\text{O} \delta \nu \nu \varsigma$. L'identification nous paraît donc régulière, quoique un peu hardie pour M. Bunsen, qui base son travail sur la seule ressemblance des noms et des chiffres, et qui, en avouant résolument que le nom de Nitocris ne s'est pas encore trouvé sur les monuments, se prive du secours que lui eût prêté la présence du nom de cette reine au septième rang après Ounas, là où justement la découverte des trois derniers souverains de la V^e dynastie forçait le papyrus à nous faire lire Nitocris. C'est M. de Rougé qui, à son tour, a franchi la limite posée par M. Bunsen², et corroboré l'assimilation d'Onnos à Ounas par la lecture du cartouche de Nitocris à la place que nous venons d'indiquer.

L'ensemble se construisait donc avec une certaine régularité, et la ressemblance de Manéthon et du papyrus devenait de plus en plus satisfaisante. A part toute autre

1. *Apud Syncell.*, p. 107, éd. Dindorf.

2. *Annales de Philosophie chrétienne*.

preuve, nos deux autorités marchaient déjà suffisamment d'accord.

Je ne crois pas que le moindre doute se soit élevé parmi les égyptologues sur cette question. M. Lesueur seul a protesté¹, et sans que nous sachions bien pourquoi, car il ne nous a sans doute pas donné toutes ses raisons, il a rangé cette quatrième colonne² dans la *seizième* dynastie, où le vieux Ounas est tout étonné de se trouver à la suite de *Ramsès V*. Quelque mérite qu'il faille accorder à l'ouvrage de M. Lesueur, je pense qu'en ceci il s'est gravement mépris. S'il y avait des doutes à avoir, ils ne devaient pas se traduire par un si étrange bouleversement. Et il y a en effet quelques doutes. Les fragments 32 et 43, où se lisent les noms d'Ounas et de Nitocris, ne se tiennent pas, et Manéthon lui-même, dont il s'agit ici de vérifier les données par le texte du papyrus, avait pu fournir à M. Lepsius l'ordre dans lequel il a disposé ces deux fragments. En outre, dans l'arrangement que nous venons d'indiquer, la VI^e dynastie d'Africain ne se reconnaît plus, et ce n'est pas sans inquiétude qu'à la place des Phiiops et des Menthésouphis bien connus, nous voyons apparaître des noms qui ne sont pas du tout ceux de ces monarques. Bref, les objections ne manquaient pas absolument, puisque la VI^e dynastie du papyrus était en opposition avec celle de Manéthon; le cartouche de Nitocris pouvait donc ne plus être à sa place, la question en revenait au point où l'avait laissée M. Bunsen, et il y avait doute réel sur la position réciproque de tous les fragments du groupe où se lisent les quatre cartouches qui nous occupent.

Nous trouvons heureusement un secours inespéré dans les chiffres du papyrus comparés à ceux de Manéthon, et la VI^e dynastie est facile maintenant à ressusciter presque entière. Ces chiffres en effet vont lier tous les fragments entre

1. *Chronologie des Rois d'Égypte*, Imp. Nat.

2. *Chronologie des Rois d'Égypte*, Imp. Nat.. p. 246.

eux, et nos deux autorités seront en accord à peu près parfait pour une suite de neuf rois. La comparaison du papyrus et d'Africain donne :

V ^e DYNASTIE			
AFRICAIN		PAPYRUS	
.....			
Mencherès.....	9 ans.	Menkeher..	8 ans...mois.
Tancherès.....	44 ans.	Tet.....	38 ans.
Onnos.....	33 ans.	Ounas.....	30 + ? ans.
VI ^e DYNASTIE			
AFRICAIN		PAPYRUS	
.....		Manque.....	6 mois 21 j. ¹
Othoès.....	Manque.	Manque.....	Manque.
Phios.....	53 ans.	Manque.....	20 ans.
Menthésouphis ..	7 ans.	Manque.....	? + 4 jours.
Phiops.....	94 ans.	Manque.....	90 + ? ans.
Menthésouphis ..	1 an.	Manque.....	1 an 1 mois.
Nitocris.....	12 ans.	Nitocris.....	Manque.

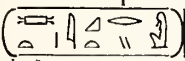
Maintenant que Menkeher, Tet et Ounas ne soient pas Mencherès, Tancherès et Onnos d'Africain, cela est au moins difficile. S'il n'y a pas certitude complète, il y a des probabilités telles que, si on les récusait, il faudrait aujourd'hui rayer des annales de l'histoire une foule de faits qui ne s'appuient pas sur des preuves plus solides et n'en sont pas moins acquis à la science. Voilà donc toute une colonne et

1. Le papyrus compte sept rois où Manéthon n'en donne que six.

la tête de deux autres parfaitement déterminées. La lecture du nom de Nitocris par M. de Rougé, qui a confirmé la découverte des trois monarques de M. Bunsen, est à son tour vérifiée par les chiffres du papyrus. Comme on le voit, toute cette partie du fameux monument de Turin est, en résumé, reconstruite avec précision.

Quelques courtes observations épuiseront toute la discussion. M. Lesueur, ainsi que je l'ai déjà dit, range Ounas, à la page 246 de son mémoire, parmi les rois de la XVI^e dynastie. Je ne sais pourquoi l'ensemble si satisfaisant auquel nous sommes arrivés tout à l'heure n'a pas plu à M. Lesueur, mais le fait est d'autant plus étonnant que ce savant avait lu, non seulement les trois cartouches que nous avons reproduits¹, mais encore les chiffres de la dynastie suivante², et même, chose remarquable, le cartouche de la *vultu rubicunda* de Goar³.

Maintenant pourquoi le nom *Nitocris* de M. Lesueur n'est-il pas celui de la Nitocris de Manéthon, pourquoi Ounas des monuments n'est-il pas Ounas de la V^e dynastie? C'est d'abord parce que M. Lesueur a oublié qu'Ounas figurait sur des monuments incontestablement antérieurs à la XII^e dynastie, et ensuite parce que de la reine Nitocris, qui finit la VI^e dynastie, M. Lesueur fait le roi Nitocris⁴, qui aurait commencé, selon lui, la VIII^e.

Or, c'est justement avec le cartouche de notre reine Nitocris que M. Lesueur arrange un Nitocris inconnu à l'histoire. Il annonce en effet que le papyrus lui a fourni ce nom orthographié  *Netakri*, et *dépourvu de la marque du féminin*⁵. Sur cette seule donnée, M. Lesueur prétend que

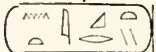
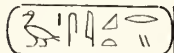
1. *Chronologie des Rois d'Égypte*, Imp. Nat., p. 324.

2. *Chronologie des Rois d'Égypte*, Imp. Nat., p. 266.

3. *Chronologie des Rois d'Égypte*, Imp. Nat., p. 268.

4. *Chronologie des Rois d'Égypte*, Imp. Nat., p. 223 et 268.

5. *Chronologie des Rois d'Égypte*, Imp. Nat., *ibidem*.

Nitocris n'est plus une reine, mais un roi. Comme cette question touche d'assez près à divers points délicats de l'archéologie égyptienne, il est nécessaire de lui chercher une solution. Avant de l'essayer, je demanderai à noter deux faits. Le premier, c'est que M. Lesueur a lu *Netakri*, là où on lit réellement  *Netaker*, selon la transcription de M. de Rougé¹. Ici la marque du féminin se trouve bien, et le  de l'hiératique ne convient pas plutôt à un roi qu'à une reine; c'est une sigle d'honneur qui, dans l'écriture hiératique, accompagne tout cartouche et peut se transcrire indifféremment par le déterminatif *homme* , ou *femme* . Elle correspond dans le papyrus au titre  qui, à une certaine époque, accompagne invariablement les noms royaux². Ensuite  *Aktri* est un barbarisme dont rien n'autorise l'introduction dans la langue égyptienne. Les inscriptions de toutes les époques donnent constamment  *Aker*, *victoire*, que le copte a bien conservé sous la forme *ⲭⲣⲟ*, *Säid.*, ou *ⲭⲣⲟ*, *Memph.* En vain M. Lesueur, qui n'est pas difficile dans le choix des arguments, veut-il prouver que *Aktri* est la forme antique de  *Aker*, et appuie-t-il cette restitution hypothétique sur l'hypothèse d'après laquelle le nom *Sésostris* se serait écrit  *Sesaktri*, le *fiis victorieux*. Tout cela n'a pas de fondement réel, le cartouche qu'on vient de lire n'est dû

1. *Annales de Philosophie chrétienne*.

2. Ce titre si connu est aussi très souvent employé dans les hiéroglyphes sous cette forme . Notre papyrus nous fournit lui-même un exemple de cette appellation honorifique placée après les noms des rois; c'est à la quatrième ligne de la septième colonne. M. Lesueur ne l'a pourtant pas reconnu, puisqu'il transcrit le groupe hiératique par , qui n'offre aucun sens.

qu'à l'imagination de M. Lesueur, et la lecture du nom masculin *Netakri* est absolument fausse.

Le second fait, c'est qu'Ératosthène a traduit Nitocris par Ἀθηναία νικηφόρος¹, *Minerve Victorieuse*; or Minerve, la Neith du Panthéon égyptien, selon Platon² et Arnobe³, est bien une déesse. Cette règle ressort évidemment du classement des quatre ou cinq cents noms propres égyptiens connus, noms propres parmi lesquels on trouve ceux de  *Horus*,  *Ounnofré*,  *Pnebmonth* (le seigneur Month),  *Sebeknakht* (le Sebek puissant), pour les hommes, et pour les femmes ceux de  *Hathor*,  *Isis*,  *Hakté*, mais parmi lesquels on ne trouvera jamais un nom de *dieu* porté par une *femme*, ou un nom de *déesse* par un *homme*⁴. Le roi Nitocris de M. Lesueur a donc encore une fois tort ici, et les annales de l'Égypte ne nous fourniront pas plus de pharaon de ce nom que l'histoire de Rome ne nous donnera d'empereur du nom d'Agrippine, ou l'histoire de France de monarque du nom de Catherine de Médicis.

Viennent maintenant la question elle-même et les observations qu'elle soulève.

Ces observations tendent à prouver que, dans les cartouches de reines, on a pu souvent omettre la marque du féminin, quand le cartouche était celui d'une femme investie du souverain pouvoir. M. Lesueur lui-même nous en four-

1. *Apud Syncell.*, p. 195, Dindorf.

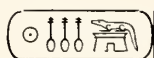
2. *In Tim.*

3. *Adv. gentes*, IV, 16, t. V, p. 1034, Migne.

4. Il est entendu qu'il faut excepter de cette règle les noms propres qui, par leur essence même, appartiennent aux deux sexes. Tels sont Ptahmaï Amounmaï, Touthmès Aahmès, etc., qui signifient également l'aimé ou l'aimée de Phtah, d'Ammon, l'engendré ou l'engendrée de Toth, de Lunus. Ces quatre noms sont portés par des hommes et des femmes mentionnés sur des stèles du Louvre.

nirait la preuve. Voici, je crois, ce qui met ce point hors de doute, et en même temps ce qui complète, d'après les monuments, l'ensemble de la XII^e dynastie, tel qu'il nous est donné par Manéthon¹.

M. de Rougé a très habilement établi², d'après M. Lepsius, que le dernier cartouche de la XII^e dynastie du papyrus³, dont voici la transcription :



est celui qui doit appartenir au dernier nommé de la même dynastie de Manéthon. A la troisième ligne de la salle de Tothmès III, on le lit :



et on voudra bien remarquer qu'ici, pas plus que sur le papyrus, il n'est accompagné de la marque du féminin. Or, ce dernier nommé est la *reine* Skémiophris⁴, corruption évidente de Rasebeknofréou qu'on lit dans les cartouches précédents. Je sais bien que, dans le doute où le mettait l'absence du féminin, M. de Rougé a fait alors de Sebeknofré un *roi*, époux d'une princesse qui l'aurait appelé au trône. Mais, depuis, ce savant a modifié son opinion, et je pense, comme lui, que l'absence de la marque du féminin ne prouve rien, et que Sebeknofré⁵ est une *reine* qui aurait occupé la

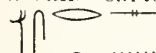
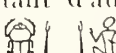
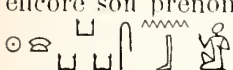
1. *Syncell.*, p. 3, éd. Dindorf.

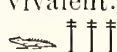
2. *Annales de Philosophie chrétienne*.

3. *Auswahl*, Taf. V, col. 7.

4. *Syncell.*, p. 111, éd. Dindorf.

5. On pourrait croire que le nom du *dieu* Sebek est ici porté par une emme, et que ce serait là au moins une exception à la règle posée tout

dernière place dans la liste des monarques de la XII^e dynastie. La preuve de cette dernière assertion est facile à établir. Un fait constant, c'est que de simples particuliers se sont souvent attribué non pas seulement le nom propre d'un roi avec ou sans cartouches, comme  Amenemhé,  Sésourtasen, et tant d'autres, mais encore son prénom royal¹, comme les  Raterké,  Raschakeousenb, de la stèle n° 23 du Louvre. Des femmes se sont même appelées  Setraterké.

Cette coutume, née sans aucun doute de la vénération et de la reconnaissance du peuple, n'a pas eu que des rois pour objet; des reines aussi ont mérité cet honneur, et ce nom *Sebeknofréou* a été si souvent porté par des femmes, après la XII^e dynastie, qu'il est impossible qu'à l'exemple des hommes qui se sont appelés Raterké, etc., ces femmes n'aient pas consacré par leur nom le souvenir d'une reine illustre, l'ancêtre directe des monarques sous lesquels elles vivaient. Une stèle très curieuse du Louvre² donne le nom 

à l'heure. Je ferai observer que le caractère  est à la fois substantif, adjectif et verbe; Sebeknofréou peut se traduire : *bienfaits de Sebek, dons de Sebek*, analogue à Théodore, aussi bien que le *très bienfaisant Sebek*. A la troisième ligne de Karnak, au lieu de , qui pourrait être le superlatif de l'adjectif , nous trouvons , qui est évidemment le pluriel du substantif *bienfait*.

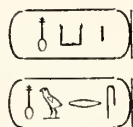
1. Ces faits ne se produisent guère, pour les prénoms royaux, qu'à la XII^e dynastie et à l'époque saïtique. Du temps des Psammitichus, nous avons le *fonctionnaire de la demeure de Khoufou* (Chéops) , *Ranofréhet*, auquel appartenait le fameux scarabée d'or, dont M. le duc de Luynes aurait offert 12,000 fr., à cause de la prodigieuse antiquité qu'on lui attribue généralement. M. Prisse a publié ce scarabée (*Rev. archéol.* [1^{re} série], t. II, p. 733).

2. N° 45.

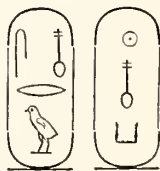
Sebeknofréou, pour celui d'une femme qui avait vécu à la cour d'une reine de la XV^e dynastie, nommée Noubshaès. Sur une autre stèle¹ une dame, sœur du personnage principal qui s'appelle *Hantef*, porte le même nom. Sebeknofré est très évidemment un nom de femme. Il peut donc être le thème primitif de Skémiophris, et M. Lesueur, qui a transcrit² ce cartouche de reine sans le féminin, nous a prouvé qu'on pouvait se passer de cette précaution grammaticale, quand le nom était celui d'une femme faisant fonction de roi.

Tout se réunit donc pour repousser les conjectures par lesquelles M. Lesueur élève Nitocris à la dignité de roi, et pour confirmer de plus en plus l'arrangement que nous avons proposé pour les fragments du papyrus où les noms d'Onnos, de Nitocris et les chiffres de la VI^e dynastie se trouvent inscrits.

Il reste un mot à dire sur l'identification de la Nitocris du papyrus et de la reine de Manéthon. C'est que, sur le papyrus, viennent, après Nitocris, deux noms :



Nofreké et *Snefrou*, qu'il est impossible de ne pas identifier avec :



Snefrou et *Nefroukera* (Νεφερουχέρης) de la première ligne de

1. N° 47.

2. *Chronologie des Rois d'Égypte*, Imp. Nat., pl. V.

la Salle des Ancêtres. Je note cette remarque sans en rien conclure pour le classement des deux rois de la chambre de Karnak. Il est bon toutefois de faire observer qu'ils se présentent sur le papyrus dans l'ordre inverse de celui que l'on suit ordinairement pour la lecture de la première ligne de la Salle des Ancêtres.

De ce qui précède, il résulte donc que tout le groupe des fragments du papyrus qui embrasse une colonne et la tête des deux suivantes est reconnu d'une manière satisfaisante. J'ai dit tout à l'heure qu'en tête de la cinquième colonne on s'étonnait de trouver des noms qui ne sont pas ceux des Phiofs et des Menthésouphis de Manéthon. C'est qu'en effet ces noms, transcrits par le papyrus en cette forme, se lisent *Ménès* et *Athothis* :



Comme on le voit, j'ai eu quelque raison d'annoncer que le fragment n° 41 de M. Lepsius n'est pas à la place qu'il doit occuper.

J'espère que ces simples éclaircissements ne laisseront aucun doute dans l'esprit du lecteur sur l'ensemble de la VI^e dynastie du papyrus, et sur l'autorité que ce fragment d'histoire, rédigé au XVIII^e siècle avant notre ère, vient prêter aux listes de Manéthon, listes si déformées depuis Eusèbe jusqu'à nous par les ennemis de l'antiquité égyptienne, et dont pourtant les monuments nous confirment chaque jour l'authenticité et l'exactitude. Le prêtre de Sébennyte est donc encore une fois sorti victorieux de cette épreuve. On ne peut plus douter maintenant qu'il n'ait puisé aux bonnes sources, et qu'il n'existât, dans les archives politiques de

l'Égypte, une chronique du temps, un *παλαιὸν χρονικόν*, dont notre papyrus et le lambeau de *Vieille Chronique* que nous a conservé le Syncelle¹ ne sont sans doute que des transcriptions. C'est dans un document de cette sorte que Manéthon aura cherché et ses noms et ses dates. On voit par là quelle valeur incontestable s'attache à la fois au papyrus de Turin, à la *Vieille Chronique* que notre auteur byzantin accuse si plaisamment d'avoir *induit Manéthon en erreur*, enfin à Manéthon lui-même; ces trois autorités, diversement modifiées, amoindries par le temps et les hommes, ont la même origine et devaient se ressembler, comme trois exemplaires du même registre officiel que les prêtres égyptiens avaient la mission de conserver dans les temples², et sur lequel ils inscrivaient l'histoire de leur pays.

1. P. 95, éd. Dindorf.

2. Toute la tradition grecque fait foi de cet usage. Voyez surtout Cicéron, *de Repub.*, III, 6; Platon, *in Tim.*; et Josèphe, *Contra Ap.*, I, 11.

LETTRE A M. DE ROUGÉ

SUR DES

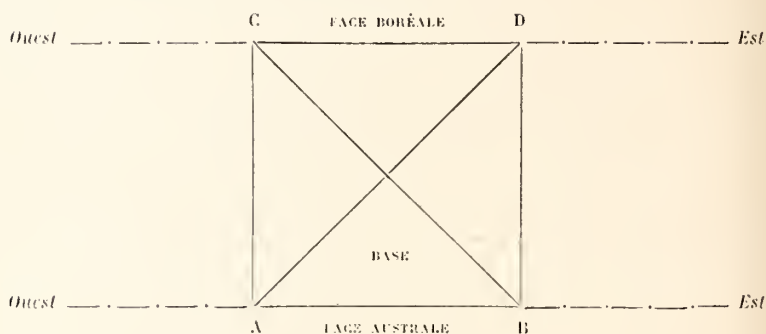
OBSERVATIONS FAITES A LA DEMANDE DE M. BIOT

PENDANT UN SÉJOUR AUX PYRAMIDES DE GIZÉH

du 18 au 24 mars 1853

M. Biot, désirant établir par des observations précises « qu'avec » ou sans la prévision des Égyptiens qui ont érigé la grande pyramide de Memphis, elle a, depuis qu'elle existe, fait l'office d'un immense gnomon, qui, par l'apparition et la disparition de la lumière solaire, sur ses diverses faces, a marqué annuellement les époques des équinoxes avec une erreur moindre qu'un jour, et celles des solstices avec une erreur moindre qu'un jour et demi », écrivit, par l'intermédiaire de M. E. de Rougé, à Mariette qui se trouvait alors en Égypte, pour le prier de vouloir bien observer l'équinoxe vernal de 1853, sur l'alignement des faces de la grande Pyramide, depuis le 16 mars jusqu'au 24, se réservant le soin de calculer les conséquences des faits que l'observateur aurait recueillis. Pour guider Mariette, M. Biot lui avait envoyé la note suivante :

Observations à faire, pendant un séjour aux Pyramides de Memphis, du 16 au 24 mars 1853.



Le 16 mars 1853, avant le lever du soleil, placez-vous à l'angle A de la grande Pyramide, le dos tourné à l'ouest, et regardez attentivement le point de l'horizon, qui se trouve dans le prolongement de la ligne AB. Le soleil se lèvera à droite de cette ligne. Il éclairera complètement la face australe de la Pyramide, pendant toute la journée; et, le soir, si vous vous placez à l'angle B, le dos tourné à l'est, vous le verrez se coucher, à gauche de la ligne BA. Pendant tout ce jour-là, le soleil n'éclairera point la face boréale de la Pyramide. Elle restera dans l'ombre.

Depuis le 16 jusqu'au 19 mars inclusivement, les mêmes apparences se reproduiront. Seulement, les points de l'horizon, où le soleil se lève et se couche, se rapprocheront progressivement de la ligne AB.

Le 22 mars, et les jours suivants, le disque du soleil se lèvera et se couchera tout entier au nord de la ligne CD. Placez-vous le matin à l'angle C, et regardez attentivement le point de l'horizon qui se trouve sur le prolongement de la ligne CD : vous verrez le soleil se lever à votre gauche. Le soir, placez-vous à l'angle D, et regardez attentivement le point de l'horizon qui se trouve sur le prolongement de la ligne DC. Vous verrez le soleil se coucher à votre droite, mais il ne se montrera ainsi, au nord de la ligne CD, que pendant peu de temps. Après son lever, son mouvement ascensionnel, oblique à l'horizon, lui fera bientôt abandonner la

face boréale de la Pyramide, ou le ramènera en avant de la face australe, qu'il éclairera pendant presque toute la journée. Il ne l'abandonnera que vers le soir, pour reparaitre sur la face boréale, et aller se coucher plus au nord.

Si les faces de la Pyramide étaient orientées avec une exactitude rigoureuse, si, de plus, le parement plan, qui recouvrait autrefois ses faces, n'avait pas été enlevé, il s'y opérerait, le 20 et le 21 mars, des apparences phénoménales intermédiaires entre celles que l'on vient de décrire. Le 20, au matin, le disque du soleil, à son lever, serait partiellement visible, sur les prolongements des deux lignes AB, CD; le soir du même jour, à son coucher, il serait partiellement visible sur les prolongements de BA et de DC. Le lendemain 21, l'observateur, placé en A, verrait encore une petite portion du disque se lever sur le prolongement de AB. Le soir, en se plaçant à l'angle B, et regardant l'occident suivant la direction de BA, il ne l'apercevrait plus à son coucher; tandis qu'il serait partiellement visible à ces deux instants, pour un observateur placé en C ou en D. Mais le moindre défaut d'orientation du monument, et le délabrement de ses faces, rendront probablement difficile d'y saisir ces phases d'apparition mixtes, ou les présenteront altérées dans leurs détails. C'est pourquoi on se borne à les mentionner, quoique l'observation en pût être utile. Et l'on a insisté sur les apparences contraires, qui s'offriront d'abord du 16 au 19 mars, puis du 22 au 24, parce qu'un léger défaut d'orientation des faces de la Pyramide ne les empêchera pas de se réaliser.

Lorsque Mariette reçut ces instructions et la lettre de M. de Rougé qui les contenait, il était occupé aux fouilles du Sérapéum : il ne put quitter son chantier que dans la nuit du 17 mars, et il n'arriva aux Pyramides que le matin du 18. Ses observations furent consignées dans une lettre à M. E. de Rougé qui se trouve publiée ici en entier pour la première fois, d'après un brouillon que Mariette m'en avait remis : M. Biot n'en avait donné que des extraits dans le troisième des articles qu'il inséra au *Journal des Savants* dans les cahiers de mai, juin et juillet 1855, sous le titre : *Détermination de l'Équinoxe vernal de 1853, effectuée en Égypte, d'après des observations du lever et du coucher du soleil dans*

l'alignement des faces australe et boréale de la grande Pyramide de Memphis, par M. Mariette. — G. M.

MONSIEUR,

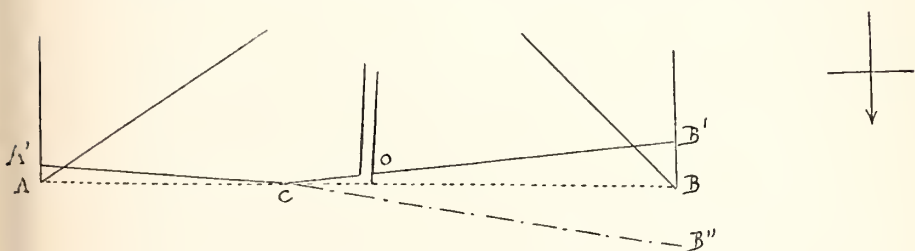
Par des circonstances indépendantes de ma volonté, je n'ai pu me trouver que dans la matinée du 18 mars aux grandes Pyramides, pour faire les observations que vous m'avez demandées par votre lettre du 19 décembre. Ces observations ont duré jusqu'au 26 mars. Pendant ces huit journées, j'ai noté avec soin les phénomènes qui se sont produits, et je me hâte de vous annoncer que j'ai été surpris de voir les prévisions de M. Biot si bien vérifiées, quoique cependant, comme vous allez le voir, je sois obligé de faire à l'avance quelques réserves.

En effet, si, après un examen attentif, ma conviction dernière est que les données de M. Biot sont exactes quant aux levers et aux couchers du soleil, je dois cependant déclarer qu'il m'a semblé que le soleil s'est toujours placé, surtout à son lever, quelque peu au sud de l'endroit exact où, d'après les instructions de M. Biot, je m'attendais à le rencontrer. Cette différence entre la théorie et les faits peut tenir à diverses causes qu'il est utile de vous faire connaître.

La première de ces causes a été la difficulté de trouver sur la Pyramide elle-même quatre points fixes qui m'auraient permis d'obtenir deux lignes immobiles auxquelles je devais rapporter toutes les observations à faire. D'après la note de M. Biot, j'avais à prendre ces points fixes aux angles même de la Pyramide, à leur intersection avec les quatre bases. Mais de ces points l'observation du lever et du coucher du soleil est impossible. Soit, en effet, que de l'un d'eux on regarde l'Orient ou l'Occident, il s'élève entre le spectateur et l'horizon de hautes collines de décombres, appuyées sur le milieu même du monument à une hauteur considérable et allant se perdre à 20 mètres au moins de la

base; les deux horizons sont ainsi complètement invisibles.

Quant aux assises supérieures, elles offrent, quand on les approche de près, de telles inégalités de construction qu'on s'aperçoit bien vite de l'inutilité de chercher au Nord et au Sud deux de ces assises, non seulement qui soient orientées comme la Pyramide, mais même qui permettent, d'une de leurs extrémités, d'apercevoir l'autre. Quelques-unes sont sinueuses, d'autres sont renflées considérablement vers le milieu. Tout le groupe d'assises que coupe la porte d'entrée, et de l'extrémité desquelles les observations eussent pu être faites le plus facilement, offre la disposition que résume cette figure. AB est la ligne Est-Ouest, perpendiculaire au



Nord vrai, la porte d'entrée étant au point O. A l'Est, la ligne des assises suit la direction CA', tandis qu'à l'Ouest elle incline en CB', de telle sorte qu'en prolongeant A'C par le moyen de jalons jusqu'à B'', on obtient pour la longueur de B'B'' jusqu'à 12 mètres (j'ai mesuré CB' qui égale 126 mètres, B'B lui-même ayant environ 2 m. 40). Comme ces différentes parties de la construction, vues quand on est sur le monument lui-même, offrent à peu près toutes le même désordre, ce n'est donc pas sur la Pyramide qu'il faut chercher les quatre points immobiles. — Maintenant les points, pris en dehors du monument et à une assez grande distance, offrent-ils une garantie suffisante? Il est vrai qu'en se plaçant, soit sur les tumulus situés au Nord de la Pyramide de Chéphren, soit sur les collines factices formées à l'Est

de la Pyramide de Chéops, on obtient des points d'observation assez élevés pour permettre à l'œil de passer par-dessus les décombres amoncelés au milieu des deux faces, et assez éloignés pour que les sinuosités des assises s'effacent, ou que, par la pensée, on les corrige facilement. Néanmoins, je pense qu'il y a encore là des causes d'inexactitudes, et que, quoi qu'on fasse, l'enlèvement du parement plan, le délabrement des faces, dont l'ensemble est bien encore orienté, mais dont chaque partie à part ne l'est plus, sont autant de causes d'empêchement, dont il est impossible de ne pas tenir compte.

Une autre cause d'erreur pourrait être la différence de niveau des collines situées à l'Occident de la grande Pyramide, du plateau sur lequel les Pyramides sont assises, et du Mokattam à l'Orient, et c'est à cette cause, bien plus qu'à la dégradation du monument, que j'attribue la très légère rétrogradation du soleil vers le sud que j'ai signalée tout à l'heure. En faisant les observations demandées par M. Biot, j'étais tellement sûr d'avance de l'exactitude des phénomènes annoncés, que je m'étonnais, avec raison, chaque fois que je venais à remarquer que le soleil me semblait toujours en retard à son lever, tandis qu'au contraire, il était tant soit peu en avance à son coucher, c'est-à-dire que, dans les deux cas, il apparaissait et disparaissait toujours quelque peu trop au sud des points où M. Biot avait annoncé qu'il se lèverait ou se coucherait. C'est là, en fin de compte, le résultat définitif que j'ai obtenu, et s'il m'était permis de l'expliquer, j'attribuerais la différence des phénomènes réels et de ceux qu'a prédits M. Biot, précisément aux causes que je viens d'énoncer. Je pense, en effet, que si le pied de la grande Pyramide baignait dans une mer qui n'aurait pas d'autre horizon qu'elle-même, j'aurais constaté l'exactitude rigoureuse des résultats prévus par M. Biot. Mais l'horizon occidental est formé par des collines quelque peu plus hautes que la base de la Pyramide, et, d'un autre

côté, le Mokattam à l'Orient s'élève en dehors de la vallée du Nil de plus de 500 pieds, tandis que le plateau de la Pyramide ne la dépasse que de 130. Le spectateur placé au pied de ce dernier monument ne voit donc plus le soleil alors qu'il n'est pas encore couché, et au contraire, il est assez longtemps à l'apercevoir alors qu'il est déjà réellement levé. Il ne l'aperçoit donc pas à la vraie place pendant aucun de ces moments, et, par suite du mouvement de l'astre, oblique à l'horizon, il le trouve toujours plus au sud de l'endroit véritable où il le rencontrerait s'il assistait à son coucher et à son lever réels. C'est là la seule explication que je puisse donner d'une différence dont je me suis aperçu dès le premier jour, différence qui porte surtout sur les levers du soleil, et qui, par cela même, devient tellement sensible que, dès le principe, je ne savais l'attribuer qu'à un défaut d'orientation du monument.

Enfin, une troisième cause d'empêchement a été l'état de l'atmosphère, qu'ont obscurcie presque tous les jours des brouillards épais.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, les résultats que j'ai notés se sont trouvés, malgré bien des causes d'erreur, presque conformes aux prévisions de M. Biot, et il m'est resté, de mon excursion aux Pyramides, la conviction que les phénomènes du lever et du coucher du soleil à l'Orient et à l'Occident de la grande Pyramide sont bien, à l'équinoxe du printemps, tels que M. Biot les a décrits de son cabinet à Paris.

Voici d'ailleurs, quant au lever et au coucher du soleil, les observations que j'ai rédigées, jour par jour, sur les lieux mêmes :

18 mars, 1 heure 25. — Mon premier soin a été d'examiner la face Nord du plus grand de ces monuments. D'un point situé à environ 130 mètres, au nord et en avant de la porte d'entrée, cette face avait un aspect sombre, que relevaient seulement des taches de lumière dispersées çà et là à la pointe de quelques pierres plus saillantes. Mais, en me

reculant vers l'Occident, la face me parut un peu plus éclairée. Elle semblait un plan rocailleux, sur lequel glisseraient des ruisseaux de lumière. Cette différence est due au mode même de construction de la Pyramide. Le monument étant composé d'assises formées elles-mêmes de plans verticaux perpendiculaires sur des plans horizontaux, il arrive que, les premiers (de la face Nord) ne pouvant en aucun cas être éclairés à midi, ce sont les seconds seulement qui reçoivent la lumière, et que, comme en se plaçant sur le sol en avant du monument on est plus bas que chacun de ces plans horizontaux, on n'aperçoit alors de lumière que celle qui tombe sur quelques pierres écornées. Vue de l'ouest et après-midi, la face boréale paraît au contraire lumineuse, car celles des pierres d'une même assise qui débordent leur voisine (ce qui est très fréquent) reçoivent les rayons du soleil sur leur face occidentale. A 1 heure 25, le soleil avait donc déjà, le 18 mars, tant soit peu dépassé au nord le prolongement du plan de la face boréale de la Pyramide, et c'est ce dont je m'assurai plus positivement en me plaçant au pied même du monument, de manière à confondre, en élevant la tête, cette face tout entière en une seule ligne. Il me sembla alors que le soleil y adhérerait presque.

4 heures 5. — En ce moment, la face Sud est seule éclairée, le soleil ayant quitté depuis quelques minutes la face Nord.

6 heures. — Le soleil se couche. Il s'en faut de deux diamètres environ qu'il atteigne la ligne de prolongement du côté sud. Au nord, il n'est pas visible du point C.

19 mars, 5 heures du matin. — Un brouillard épais couvre toute la vallée du Nil et les Pyramides qu'on n'aperçoit même pas.

10 heures 15. — Le soleil paraît. Je ne puis dire que la face Sud est éclairée en plein, mais la face Nord ne reçoit que quelques rayons lumineux, qui me la font paraître comme je l'avais vue hier en arrivant sur les lieux. Le soleil déborde

le prolongement du plan de cette face Nord d'environ 2 diamètres $1\frac{1}{2}$.

10 heures 35. — A ce moment, le soleil commence à éclairer la face Ouest, mais par cascades de lumière, comme je le remarque pour la face Nord. Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, la Pyramide ne projette point d'ombre. Les décombres de poussière blanche formés d'éclats de pierres et amoncelés contre les faces Nord et Ouest sont éclairés vivement jusque-là même où ils adhèrent au monument.

Midi 45. — Même apparence. Nul doute que la face de la Pyramide ne soit éclairée. S'il reste quelques parties très sombres, c'est qu'en certains endroits la surface est tellement dégradée qu'elle forme des murs verticaux. Du reste, l'apparence de la face est toujours celle d'un plan formé de pierres aiguës, sur lequel sont irrégulièrement répandues des traînées de lumière.

3 heures. — Rien de nouveau.

5 heures 15. — La face Nord ne présente plus que quelques rares points lumineux.

5 heures 40. — La face Sud est éclairée en plein; la face Nord est dans l'ombre.

6 heures 10. — Il est évident que le soleil a avancé vers le Nord. Il ne me semble plus qu'à deux diamètres de la ligne de prolongement de l'assise méridionale. Au Nord, il ne se montre pas encore.

20 mars. — Brouillard épais au soleil levant.

10 heures $1\frac{1}{2}$. — Le brouillard se dissipe, mais le temps reste brumeux. Mêmes observations qu'hier; pendant toute la journée, le soleil ne quitte pas la face boréale.

5 heures 25. — La face Nord et la face Sud sont simultanément éclairées, mais celle-ci beaucoup plus que la première.

6 heures 15. — Le soleil se couche; mais il est encore visible en dehors de la face Sud, qu'il déborde seulement d'un diamètre. Au Nord, il a paru dans le prolongement de CB.

21 mars, 6 h. 17. — Le soleil n'a pas paru à l'horizon, à cause d'une bande de nuages gris. A 6 heures 17, il se dégage des nuages. Les deux faces sont éclairées, la face Sud plus que l'autre. L'autre a du reste dépassé au Nord le plan boréal.

6 heures 18. — La Pyramide n'a plus d'ombre. Mêmes observations que pendant les journées précédentes.

Midi à 5 heures 10. — Le soleil est voilé par des nuages. A 5 heures 10, les deux faces de la Pyramide paraissent également éclairées.

6 heures 18. — Le soleil se couche. Les deux faces sont éclairées simultanément pour la première fois au soleil couchant. Au Sud, il touche par son bord boréal la ligne du prolongement de l'assise; au Nord, il a débordé CB' d'un bon diamètre et demi.

22 mars. — C'est la première fois que le soleil se lève sans nuages et sans brouillard. De l'observation très attentive des phénomènes qui se sont produits, il résulte que cet astre s'est levé tant soit peu au Nord de la ligne de prolongement de la base boréale de la Pyramide, mais que la ligne de prolongement de la base australe a coupé son disque en deux. Au moment de son lever, les deux faces Nord et Sud sont éclairées.

6 heures du soir. — Le soleil est resté toute la journée en dedans du plan Nord.

6 heures 20. — Dix minutes avant le coucher du soleil, les deux faces Nord et Sud sont éclairées, mais celle-ci plus que la première. Au moment de la disparition de l'astre, les deux faces sont également lumineuses, quoique le soleil, partiellement visible au Sud, le soit tout à fait au Nord.

23 mars. — Le temps est très clair. Au Sud, un petit bord du disque du soleil est visible et la face s'éclaire sensiblement. Mais au Nord, le soleil a dépassé la ligne de prolongement de trois bons diamètres.

6 heures 20. — Le soleil se couche. Au Sud, il n'est plus

visible, quoique la face soit encore quelque peu éclairée. Au Nord, il se montre en plein.

24 mars. — Journée très brumeuse. Aucune observation n'a pu être faite.

Ces courtes observations en diront plus, j'espère, à M. Biot, que toutes celles que je pourrais rédiger ici après coup. Il y verra les différences que l'expérience a signalées entre les théories et les faits ; mais il y verra en même temps que, sauf une sorte de retard qui peut tenir aux dégradations qu'a subies la Pyramide comme à la constitution même de l'Égypte dans la latitude de ce monument, les phénomènes principaux annoncés dans les instructions que vous avez bien voulu me communiquer ont été reconnus exacts. Du reste, malgré le soin et l'attention que j'ai mis à ne rien négliger des vérifications qui m'ont été demandées, il peut se faire que je me sois trompé. Il faut voir en effet les monuments de près pour se faire une idée du désordre qui y règne. J'ai déjà dit que ce désordre n'intéresse pas la masse générale de la Pyramide qui, par son immensité, échappe à ces incorrections de détails ; mais il s'agit ici d'observations minutieuses et pour ainsi dire mathématiques, et je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer que des lignes incertaines, qu'un rien dérange, ne sont guère propres à donner à ces observations une rigoureuse certitude. Néanmoins, j'ai fait de mon mieux, et je crois vraiment que si, ne connaissant pas les notes de M. Biot, j'étais arrivé aux Pyramides pour observer des phénomènes que j'ignorais encore, j'aurais précisément reconnu ceux-là mêmes que vos instructions me disaient d'aller constater sur les lieux.

En terminant, Monsieur, permettez-moi de profiter de l'occasion pour vous demander de présenter à l'illustre M. Biot l'hommage de mon dévouement et de mon admiration pour ses magnifiques travaux. Je m'estimerais heureux et fier si mes humbles services pouvaient être de quelque utilité à cet illustre savant.

LETTRE A M. LE VICOMTE E. DE ROUGÉ
SUR LES
FOUILLES EXÉCUTÉES AUTOUR DU GRAND SPHINX
DE GIZÉH¹

I

L'objet principal de ma mission était de rechercher deux ou trois petites chambres taillées dans le roc au nord-ouest du Sphinx et découvertes en 1816 par Caviglia. La façade de l'une de ces petites chambres était ornée d'hiéroglyphes, et comme rien ne pouvait faire supposer que ces inscriptions n'eussent pas rapport au Sphinx, M. le duc de Luynes m'avait chargé de les retrouver et de les copier, dans l'espérance que leur contenu servirait à déchirer une partie du voile qui couvrait encore l'étonnant et mystérieux monument, qu'on ne se lasse pas d'admirer, même après avoir contemplé les pyramides.

D'après les mesures de Caviglia, je croyais ces chambres ensevelies et conservées sous les énormes buttes de sable

1. Publié dans l'*Athénæum français*, III^e année, n^o 4, du samedi 28 janvier 1854, p. 82-81. Les lettres avaient été lues par E. de Rougé à l'Académie des Inscriptions dans la séance du 24 mars 1854; cf. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX, 1^{re} partie, p. 96. — G. M.

que les travaux successivement entrepris autour du Sphinx ont amoncelées au nord de ce monument; mais je ne tardai pas à me convaincre que ces chambres n'étaient autres que celles que je connaissais depuis longtemps, que les plans de MM. Wilkinson et Lepsius indiquent et que les voyageurs anglais ont coutume d'habiter quand ils viennent passer la nuit auprès des pyramides. C'est vous dire que les inscriptions ont disparu. La première de ces chambres est celle que l'opuscule de M. Birch indique. Au dire de deux ou trois de nos vieux ouvriers, qui ont travaillé avec Caviglia lui-même, la façade aurait été enlevée à l'époque de la découverte; elle serait peut-être aujourd'hui au British Museum. Quant à la seconde chambre, des traces de ciment sur les parois du roc m'ont prouvé qu'elle avait autrefois un revêtement... Ces deux chambres n'offrent plus actuellement aucun intérêt.

Les chambres au nord-ouest du Sphinx ne m'ont donc rien appris, et comme je n'avais eu pour les explorer presque pas de frais à faire, il s'ensuit que l'objet principal de la mission que vous m'aviez transmise a été rempli, pour ainsi dire, sans bourse délier.

Je résolus alors, malgré les difficultés de l'entreprise, de m'attaquer au Sphinx lui-même. Je dis les difficultés de l'entreprise, et, en effet, il règne autour de ce monument un incroyable bouleversement. Ce ne sont pas des buttes de sable, ce sont des montagnes. A mon arrivée, le Sphinx était enseablé jusqu'au cou et les décombres couvraient le dos tout entier... Je cherchai d'abord à m'assurer de l'enceinte du monument... Vous trouverez dans mon plan l'esquisse des parties de l'enceinte que j'ai retrouvées. Derrière le Sphinx, les murs sont parfaitement conservés; mais je ne puis pas dire que j'aie réussi à bien reconnaître le mur en potence que le plan de Caviglia indique au sud-ouest. Je n'ai vu là que des briques jetées, reliées entre elles par les eaux pluviales. L'enceinte est, au contraire, parfaitement cer-

taine, dans tout son parcours, à l'ouest comme au sud du Sphinx, et je l'ai mise assez à découvert pour que tous les voyageurs qui viendront maintenant s'assurent par leurs yeux de son existence.

C'est en suivant pas à pas le mur du sud que j'ai rencontré l'autre enceinte, indiquée dans mon plan comme construite en pierres; mais je ne fis alors qu'y passer, mon but étant d'explorer le Sphinx lui-même...

Je me mis donc à débayer les habitations particulières situées au nord-est de la grande enceinte, habitations bâties en briques du temps des Grecs, et je me trouvai enfin en présence du Sphinx. Je ne savais pas alors que, malgré les dires de Caviglia, la face sud du monument est vierge encore, et c'est à la face nord que je m'adressai d'abord. Si le Sphinx était un tombeau, les mêmes raisons qui font déboucher les galeries des pyramides au nord devaient nous obliger à chercher l'entrée du Sphinx de ce même côté... Les opérations durèrent dix-neuf jours et dix-neuf nuits, et ce n'est qu'à 62 pieds au-dessous du sol que je rencontrai le dallage au pied du monument. Voici le résumé des résultats que j'ai obtenus par cette exploration :

1° Le Sphinx n'a point de piédestal, contrairement aux représentations égyptiennes de ce monument, qui nous le montrent couché sur un stylobate.

2° Il est impossible d'admettre, après l'examen des lieux, que le Sphinx soit un *témoin* de la hauteur primitive du plateau sur lequel il est assis; ce plateau n'a jamais été taillé... Le Sphinx est un rocher naturel; c'est un don de la nature, comme la fausse pyramide d'Illahoun et quelques autres monuments : l'outil du ciseleur n'a jamais touché que sa tête qui a été sculptée avec un art infini. C'est là ce qu'expriment les inscriptions grecques trouvées dans les environs, quand elles disent : *Ce voisin que les dieux ont donné aux pyramides*; ou bien : *Les dieux ont formé ton corps*. Mais la nature n'avait pas fait un sphinx complet : c'était plutôt

un sphinx grossièrement taillé et comme pour être vu de loin ; les Égyptiens ont remédié à ces défauts en couvrant le corps tout entier du monument de deux couches de maçonnerie. La première, qui touche au roc, est destinée à boucher les vides considérables que la pierre présentait. Ces vides sont nombreux ; j'en ai rencontré un à la naissance de la cuisse, dans lequel j'ai pénétré avec plusieurs hommes. C'est sans doute celui-là que le Père Vansleb a pris pour une chambre mortuaire.

La seconde couche de maçonnerie est formée de toutes petites pierres. C'est l'œuvre de l'artiste, car c'est au moyen de cette maçonnerie que les formes du Sphinx ont été dessinées avec une grâce et une grandeur dont on s'étonne tous les jours de plus en plus. Le Sphinx est donc en définitive un Sphinx bâti sur un noyau de roc : les murs primitifs subsistent encore sur presque toute la face nord, et je ne doute pas que ce ne soit la réparation de ces murs dont il est question dans une inscription publiée par M. Letronne.

3° Le sable amoncelé autour du grand Sphinx n'a jamais pu être apporté par les vents ; c'est un sable jeté par la main des hommes ; il est assez dur pour que j'aie pu y pratiquer des escaliers. Une couche de sable dur y alterne régulièrement avec une couche de petites pierres amoncées sur un pied d'épaisseur, et ainsi de suite jusqu'au bas. Il est donc certain qu'à une époque inconnue le monument a été enseveli.

4° Par-dessus ces couches artificielles s'élevaient les buttes formées par le sable provenant des excavations précédentes. J'y ai trouvé deux fragments d'un proseynème adressé au Sphinx. Il y est représenté couché sur un autel et la tête ornée d'un large disque solaire, ce qui fixe le genre de coiffure que l'on avait adapté dans le trou pratiqué au sommet du monument. Il est appelé, selon l'ordinaire, *l'Horus à l'horizon*. Le Sphinx était donc un dieu, et on l'adorait comme tel, ou plutôt cette statue, dont un jeu de

la nature avait fait un lion accroupi avec une tête humaine, était regardée comme l'image du Soleil, personnifié sous cette forme dans le Panthéon égyptien. Sans doute, il est question du soleil couchant, et il est assez remarquable que les Arabes eux-mêmes appellent le Sphinx, de temps en temps, quand leurs souvenirs s'éveillent, *saba-el-leïl*, le lion de la nuit. Ils désignent le lieu où il s'élève comme une île rocheuse, comme le dit un des Grecs adorateurs d'Armaclis. Ils lui donnent le nom de *el-âtmeh*, par lequel ils désignent entre eux les demi-ténèbres qui suivent le crépuscule. Je n'ai pas besoin d'attirer votre attention sur ce nom, pour le rapprocher de celui du dieu Atmou.

5° La longueur du Sphinx, du bout des pattes à la naissance de la queue, a été trouvée de 57 mètres 55, c'est-à-dire environ 172 pieds 6 pouces. Caviglia ne donne que 143 pieds.

6° Comme la maçonnerie, à cause des courbes et surtout à cause de celle du ventre, surplombe d'une manière considérable, on a construit, vers le milieu du corps, un contre-fort en grosses pierres qui posent sur le sol. C'est un cube de deux mètres de hauteur, appliqué contre le ventre même... Je constatai que, sur toute la longueur du ventre, aucun passage ne donne accès à des chambres souterraines. C'est là un fait aujourd'hui certain, quant à toute la face nord du monument.

Il me restait encore quelque argent, j'en profitai pour visiter de nouveau les pattes, dont le dallage avait été à peine exploré par Caviglia... En quelques jours, le temple situé entre les pattes, le dromos qui précède, tout fut débarrassé et visité avec soin. Je pris une bonne copie de la stèle de Thoutmès IV et j'en fis trois estampages... Je constatai que cette pierre ainsi que les deux stèles du temps de Ramsès II ne sont pas à leur place antique...

Il existe, en avant du Sphinx, un dromos dallé, à l'extrémité sud duquel sur le plan de Caviglia est la désignation

K. K. unknown. Ce dromos se termine, du côté du nord, dans l'alignement du Sphinx; je reconnus qu'au sud, il se prolongeait en dehors de cet alignement... Où menait ce chemin dallé? A la grande enceinte que j'ai découverte, et, comme vous le verrez sur mon plan, à la seule porte qui donne accès dans cette enceinte...

C'est là qu'est le temple véritable du Sphinx au milieu de murs cyclopéens, dont les seuls rois constructeurs des pyramides ont donné le modèle. Des montagnes de sable encombraient l'enceinte tout entière, au point de l'avoir jusqu'ici cachée à tous les yeux...

J'ai rencontré le dallage à 25 pieds environ au-dessous du sommet des murs... mais la seule porte que je connaisse est elle-même située *au-dessous* de ces 25 pieds; elle ne pouvait donc conduire qu'à des appartements situés sous le dallage, à des souterrains. Après que l'on a passé la porte, on suit une galerie qui a 18 pieds de hauteur sur une largeur de 7 pieds, et qui s'enfonce, en pente douce, sous l'enceinte. Bientôt, sur la droite, s'ouvre une autre galerie de moindres dimensions et qui mène à une chambre. En face, sur la gauche, une troisième galerie remonte et vient déboucher à l'air libre, au niveau du dallage. Quant à la grande galerie, elle continue son chemin descendant, et nous l'avons déjà suivie à une grande profondeur sans savoir où elle nous mènera.

Ce qu'il y a de vraiment digne d'admiration, c'est le choix et l'appareillage des matériaux dont tout ce temple est bâti. La grande porte est tout entière en blocs de granit rose. La grande galerie elle-même, malgré ses dix-huit pieds de haut, est aussi en granit d'un bout à l'autre, et l'on y marche sur un dallage en ce bel albâtre oriental que les pharaons ont si peu prodigué. Dans la petite chambre du sud et la galerie ascendante du nord, c'est le dallage et le plafond qui sont en granit, tandis que les murs sont en albâtre. J'ai été véritablement émerveillé quand je suis entré dans la petite chambre du sud : la simplicité du style émeut et étonne, et

l'on est ébloui de l'éclat de l'albâtre dans lequel les bougies se réfléchissent. Je n'ai pas jusqu'ici poussé plus loin mes découvertes... »

II

Dans une seconde lettre, M. Mariette rend compte du résultat de ses fouilles dans les chambres souterraines. Il a reconnu un vaste ensemble de chambres et de galeries, toutes en granit et en albâtre. Partout règne ce merveilleux appareillage à gros blocs polis, caractère spécial de l'architecture intérieure des grandes pyramides, et surtout de la merveilleuse galerie inclinée de la pyramide de Souphis. Partout aussi, malheureusement, la même absence d'inscriptions ou de bas-reliefs. On ne peut donc espérer quelque lumière décisive sur le fondateur du monument que par quelque inscription spéciale ou quelque monument postérieur que le hasard des fouilles pourrait amener au jour. — E. de Rougé.

RENSEIGNEMENTS

SUR LES

SOIXANTE-QUATRE APIS

TROUVÉS DANS LES SOUTERRAINS DU SÉRAPÉUM¹

J'estime que les fouilles du Sérapéum de Memphis ont amené la découverte d'environ sept mille monuments.

Mais tous ces monuments ne sont pas relatifs au même objet, c'est-à-dire au culte du dieu adoré dans le Sérapéum. Bâti dans une nécropole plus ancienne que lui-même, le Sérapéum renfermait dans son enceinte de vieux tombeaux que la piété des Égyptiens avait respectés. Presque tous ses murs étaient, en outre, formés de pierres empruntées à des édifices déjà démolis. Il y avait donc, à côté des monuments officiels du culte, d'autres monuments qui, sans appartenir directement à Sérapis, ne devaient pas moins être recueillis et portés à l'inventaire général des fouilles. De là

1. Publié dans le *Bulletin archéologique de l'Athénæum français*, 1855, p. 45, 53, 66, 85, et 1856, p. 58, 74; interrompu par la disparition du journal. Il y en a eu deux tirages à part, tous deux inachevés, l'un in-8° comprenant une seule feuille, l'autre in-4° comprenant les quatre articles parus dans l'année 1855 du Bulletin. Le mémoire a été réimprimé incomplètement dans les deux éditions du *Sérapéum de Memphis*, celle de 1863 et celle de 1883. — G. M.

le chiffre élevé auquel cet inventaire a atteint; — mais de là, en même temps, la nécessité de faire deux parts, et de n'admettre dans le catalogue particulier du Sérapéum que les objets qui sont spécialement propres à Sérapis.

En somme, le déblaiement du Sérapéum a donc bien eu pour résultat la découverte des sept mille monuments déjà mentionnés. Mais la monographie de Sérapis ne peut compter que sur trois mille articles environ, chiffre déjà très respectable, si l'on songe qu'il est peu de questions de l'antiquité qui nous soient jamais arrivées sous l'escorte d'un pareil nombre de documents originaux.

Maintenant on voit, je l'espère, où je veux en venir. Le problème aurait, par la pauvreté même des matériaux, moins de chances d'être résolu, que peut-être prendrais-je, dès aujourd'hui, le parti d'en aborder la solution. Mais précisément à cause de la multiplicité des renseignements à coordonner et à mettre en œuvre, la tâche devient aussi délicate que difficile, et exige, pour être menée à bonne fin, tout un livre et des recherches dont la persévérance peut seule assurer le succès. Ce n'est donc pas un traité sur Sérapis qu'il faut demander au petit écrit dont je trace les premières lignes. S'il m'est permis un jour de rendre un compte détaillé des opérations dont le Sérapéum a été le théâtre, j'essaierai de montrer et de définir le Sérapis que le classement et l'interprétation des textes trouvés dans le temple du dieu nous ont révélé. On verra alors ce que fut réellement Sérapis; on verra comment Sérapis est un dieu d'origine égyptienne, aussi ancien qu'Apis, puisqu'il n'est après tout qu'Apis mort; on verra comment le Sérapis des Grecs n'est qu'un autre dieu amalgamé de grec et d'égyptien, et comment les deux divinités ont vécu à Memphis dans deux Sérapéum distincts, en présence l'une de l'autre et sans jamais se confondre. D'un autre côté, Apis sera étudié sous tous les points de vue qui pourront nous faire connaître ce dieu célèbre. La place qu'il occupe dans la mythologie égyptienne, ses points de contact

avec d'autres divinités des religions étrangères à l'Égypte seront indiqués. Bref, les difficultés seront toutes abordées, sinon vaincues, et j'espère que nos trois mille monuments nous aideront à renverser sans retour les plus sérieux des obstacles qui, jusqu'ici, s'étaient opposés à l'intelligence complète du caractère et des attributs du fameux taureau de Memphis et de la mystérieuse divinité de Sinope. Mais aujourd'hui de telles discussions ne seraient-elles pas prématurées, alors que, j'ose le dire, personne n'est encore suffisamment préparé à les soutenir? L'inutilité de toute tentative de ce genre est évidente, et pour ma part, je ne me fais aucun scrupule d'avouer que, malgré de longues heures consacrées déjà à l'étude des textes si variés que le Sérapéum nous a rendus, je ne me regarde pas encore comme maître du terrain. Je répète donc que ce n'est pas un traité sur Sérapis qu'il faut chercher dans les quelques pages qui vont suivre. Je désire, au contraire, mettant de parti pris tous les grands problèmes à l'écart, ne montrer de nos richesses que le petit côté qui touche aux questions les plus actuelles de l'égyptologie. Je désire introduire le lecteur dans la tombe d'Apis, y compter les taureaux que nous pourrions y rencontrer, enregistrer nos rois nouveaux, supputer nos dates nouvelles, et, chemin faisant, recueillir celles des observations que, dans l'état actuel de nos études, nous croirons le plus à notre portée. Voilà tout simplement ce que je désirerais faire, et il y a loin de ce modeste but aux développements que nécessiterait le parcours du vaste cercle d'obscurités et de complications dont Sérapis est le centre.

Ces explications terminées, je vais, sans plus de préambule, entrer dans les détails que je demande la permission de transmettre, à titre de renseignements, aux personnes que ces études peuvent intéresser.

§ 1^{er}

Si toutes les momies d'Apis qui ont été autrefois introduites dans les souterrains du Sérapéum nous étaient parvenues intactes, on conçoit que le classement chronologique des taureaux n'aurait pas offert de difficultés. Mais il est malheureusement loin d'en être ainsi. Quatre sépultures seulement ont été trouvées vierges, et j'ai rencontré dans le reste de la tombe un désordre tel qu'à première vue je désespérai d'y jamais rien reconnaître. Les Apis ne se sont donc pas mis à leur rang en quelque sorte tout seuls. Il a fallu, au contraire, recueillant avec un soin minutieux les indices que le temps avait respectés, s'inspirer de la vue des lieux, reconnaître les modes divers de construction, interroger les inscriptions qui étaient encore en place, rapprocher de celles-ci les monuments de même style trouvés sur le sol, compter les chambres et les sarcophages, et de tout ceci reconstituer la tombe comme elle avait existé au temps de sa splendeur.

Or, c'est précisément ce travail de reconstruction qui nous a rendu les soixante-quatre Apis dont l'existence a été jusqu'ici constatée. On voit donc que je ne donne pas le classement des Apis, tel que je l'ai établi, comme définitif et absolu; on voit aussi que je ne donne pas le nombre des Apis aujourd'hui connus comme celui des momies qui, sous les Égyptiens, ont peuplé la tombe du dieu, puisque d'une part le classement de ces animaux est soumis à diverses causes d'erreur qui ont dû avoir leur influence, et que d'autre part il est possible que quelques-uns des Apis aient totalement disparu, ou bien encore m'aient totalement échappé.

Quoi qu'il en soit, je n'ai donc pas trouvé, dans le travail d'arrangement des Apis et des monuments qui leur appartiennent, les facilités que nous aurions eues si la tombe nous eût offert chaque momie à sa place, et c'est ce que je

désirais bien faire savoir, afin qu'on ne pense pas que le classement des Apis est le produit de l'observation toute matérielle des momies dans l'ordre où elles se seraient présentées, et qu'on ne s'étonne pas non plus si, malgré moi, je laisse dans les ténèbres quelques points obscurs sur lesquels chacun s'attend peut-être tout naturellement à voir jaillir la lumière.

Mais comme on pourrait, tombant dans l'excès contraire, arguer de la mutilation de nos matériaux pour attaquer la solidité de l'édifice, et prétendre que rien n'a pu sortir du désordre réel dans lequel la tombe a été trouvée, je tiens à expliquer — en premier lieu ce qu'était la tombe avant que les vengeances religieuses y aient introduit la dévastation, — en second lieu ce qu'elle était quand, le 12 novembre 1851, j'y pénétrai pour la première fois. Par cette comparaison, on aura, je pense, la mesure exacte du degré de confiance qu'on peut accorder à nos résultats.

On sait que le Sérapéum est situé, non pas à Memphis, mais dans la nécropole de Memphis, et que ce temple a été bâti tout entier pour la tombe d'Apis. Le Sérapéum n'est donc, selon la définition de Plutarque et de saint Clément d'Alexandrie, que le monument sépulcral d'Apis, ou plutôt le Sérapéum est le temple d'Apis mort, qu'il faut par conséquent distinguer du temple d'Apis vivant qu'a décrit Hérodote et que Psammétichus embellit de colosses d'Osiris. Apis avait donc, à proprement parler, deux temples, l'un qu'il habitait sous le nom d'Apis pendant sa vie, l'autre où il reposait après sa mort sous le nom d'Osorapis.

Comme toutes les tombes égyptiennes au-dessus du Delta, la tombe d'Apis est creusée à même du roc vif. Sous Aménophis III, dont le règne vit mourir le premier Apis que je connaisse, cette tombe n'est pas encore un souterrain commun qui donne asile à un certain nombre de taureaux morts. Elle se compose tout simplement, à la surface du sol, d'un édicule orné de bas-reliefs, sur le modèle de celui que repré-

sente la figure ci-jointe, et, sous cet édicule, d'une chambre carrée, à plafond plat, à laquelle on arrive par un chemin en pente pris dans le rocher; la porte regarde le soleil levant. Le taureau de Memphis venait-il à mourir, on l'apportait

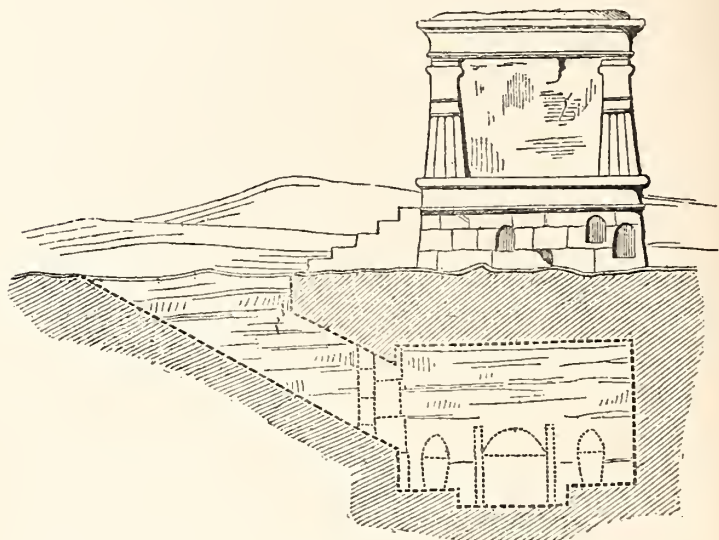


Fig. 51.

au Sérapéum, on l'introduisait dans un cercueil en bois taillé sur le modèle de celui qui avait dû contenir l'Osiris dont Plutarque rapporte le mythe, puis les principaux personnages de la ville déposaient près du cercueil quelques statuettes ornées de leurs titres et de leur nom, et la tombe, ainsi organisée, était pour toujours fermée aux regards des hommes. Tel a été le mode employé sous Aménophis III pour la sépulture d'Apis, et ce mode a été mis en usage par les successeurs de ce pharaon jusqu'à l'an 30 de Ramsès II, époque à laquelle un autre système prévalut.

Après l'an 30 de Ramsès II, a été commencé en effet un grand souterrain formé d'une galerie d'une centaine de

mètres de longueur, de chaque côté de laquelle ont été successivement percées d'Apis en Apis quatorze chambres assez grossières; c'est le commencement de ce souterrain que représente notre figure 2. Quand l'Apis régnant mourait, l'ensevelissement se pratiquait selon la méthode antique, c'est-à-dire que la momie reposait dans un cercueil dont le couvercle était taillé en forme de croissant, et que le sol du

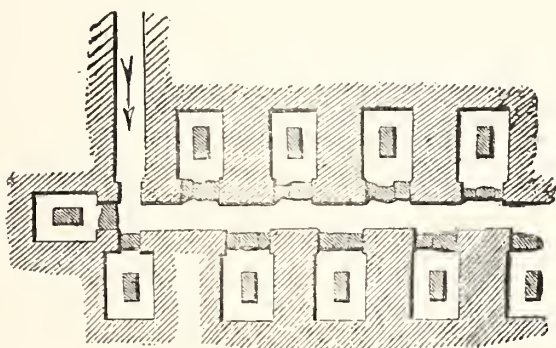


Fig. 2.

caveau sépulcral était jonché de statuette représentant les personnages qui avaient été admis à l'honneur de voir leur image orner la tombe du dieu. Mais ici, le mur destiné à clore la sépulture ne pouvait plus être, comme sous Aménophis III, bâti en travers du chemin en pente qui conduit au dehors. Il était élevé au contraire en avant de la chambre et sur l'alignement des parois de la galerie, en sorte que le visiteur qui venait dans le souterrain rendre ses devoirs à la momie sacrée ne pouvait que la supposer derrière le mur qui la dérobaît à sa vue. Il y a donc une certaine différence entre le système d'inhumation usité à partir de la seconde moitié du règne de Ramsès II, et le système qui fut en vigueur jusqu'à cette même époque. Mais cette différence, tout entière dans l'apprêt en quelque sorte matériel de la

tombe, ne fut pas la seule. Autrefois, en effet, quand un personnage, ou les membres de sa famille, voulaient consacrer par une stèle le souvenir d'une visite pieuse faite au Sérapéum, la stèle était déposée, en dehors de la tombe, dans l'un des murs de la chapelle que les rois avaient coutume de bâtir, à la surface du sol, et au-dessus même du caveau où la momie du taureau mort sous leur règne était conservée; voyez plus haut [p. 138], fig. 1. Mais, à l'époque où nous en sommes, les stèles ont pénétré jusque dans le souterrain, et je ne crains pas d'affirmer qu'elles y ont pénétré par centaines. Qu'on ne croie pas cependant qu'une seule d'entre elles ait jamais été déposée dans la chambre sépulcrale proprement dite. Je ne sais pas quelle différence il y a, quant au but religieux, entre une statuette et une stèle, toutes deux couvertes des mêmes noms; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, tandis que les statuettes étaient reçues dans le caveau et jusque dans l'intérieur de la momie sacrée elle-même, les stèles étaient littéralement reléguées à la porte. Les stèles ont donc bien, comme je viens de le dire, pénétré dans le souterrain; elles n'ont cependant jamais fait partie de ce qu'on pourrait appeler le mobilier funéraire d'un Apis. On les encastrait, soit dans le mur qui fermait la chambre, soit dans les parties immédiatement voisines du rocher, comme on peut le voir par la petite vue ci-jointe (fig. 3), et c'est dans cet état qu'elles se conservaient comme un témoignage de la piété des adorateurs d'Apis et de la vénération que ce dieu avait inspirée à ses contemporains.

Cette seconde partie de la tombe d'Apis, commencée après l'an 30 de Ramsès II, servit jusqu'à l'an 20 de Psammétichus I^{er}. Vers ce temps, un effroyable éboulement eut lieu; quatre chambres tout entières virent leur plafond s'effondrer, et le souterrain, creusé d'ailleurs dans un rocher très friable, fut abandonné. Peut-être n'est-il pas défendu de faire ici un rapprochement entre l'arrivée des Grecs auxquels nous savons que Psammétichus ouvrit les portes jusque-là fermées de

l'Égypte, et la splendeur dont se revêt tout à coup la nouvelle galerie inaugurée l'an 53 du règne de ce prince. Effectivement, jusque-là les chambres funéraires n'avaient été que médiocrement soignées, et il est telle chambre, sous Ramsès II, qui ne fait pas beaucoup d'honneur à la ferveur de ce roi pour le taureau qui personnifie Osiris. Mais, dans

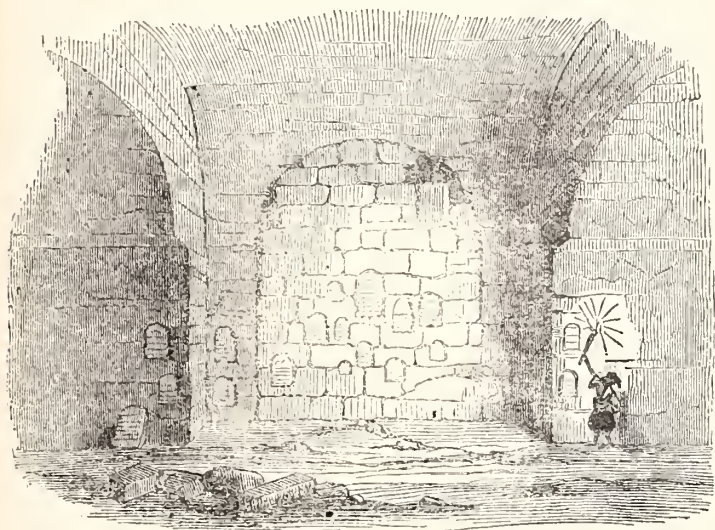


Fig. 3.

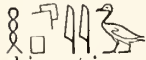
la nouvelle tombe, l'aspect change complètement. Les chambres ont maintenant jusqu'à vingt-cinq et trente pieds de hauteur; les plafonds, taillés en voûte, sont revêtus de pierres blanches appareillées avec art; les parois elles-mêmes ont ce coûteux ornement de dalles prises aux carrières de la chaîne Arabique, d'où les plus belles des Pyramides ont été tirées. Quant aux sarcophages, ce sont des monolithes du plus fin granit devant la grandeur desquels on reste véritablement étonné. Ils ont de douze à quatorze pieds de haut, de quinze à seize pieds de long, et le plus petit d'entre eux

ne pèse pas moins de soixante-cinq mille kilogrammes. Bref, cette partie de la tombe est de beaucoup la plus belle, la plus ornée, celle qui témoigne le plus de la faveur dont a joui Apis, à partir du règne si florissant de Psammétichus. Maintenant les Grecs ont-ils passé par là? Avaient-ils déjà, dès leur arrivée en Égypte, reconnu la ressemblance qui existe entre leur Bacchus (on connaît le Bacchus à tête de taureau d'Argos) et Apis mort, qui n'est qu'Osiris? Avaient-ils remarqué que, sur le front d'Apis, brillait un triangle qui, pour des yeux grecs, a dû bien vite être le delta initial du nom propre $\Delta\iota\omicron\nu\tilde{\sigma}\omicron\varsigma$? Puis, prompts comme toujours à satisfaire par tous les moyens leur amour-propre national, avaient-ils immédiatement vu que, par une coïncidence bizarre, le mot *Osor-Api* signifie en égyptien *Apis mort*, mais qu'en grec $\Sigma\omicron\text{P}[\delta\varsigma]$ $\text{''}\Delta\text{M}[\delta\delta\varsigma]$ signifie *le tombeau d'Apis*? En un mot, les ancêtres de Ptolémée Soter, devinant ou préparant le Sérapis d'Alexandrie, ne sont-ils pas ceux-là même dont l'influence se fait sentir à l'entrée de la nouvelle et magnifique tombe d'Osorapis? Quant à moi, je ne l'affirmerais pas, mais je n'oserais pas non plus le nier d'une manière absolue. Quoi qu'il en soit, l'aspect des souterrains dans lesquels nous nous trouvons maintenant est tout différent de celui des caveaux plus anciens que nous avons vus jusqu'ici. Mais le principe est encore le même. L'Apis une fois dans son cercueil de bois et le cercueil dans son enveloppe de granit, la chambre était, comme autrefois, irrévocablement close. Les stèles venaient à leur tour, qui couvraient, dans la galerie, les parties du mur et du rocher les plus proches de la momie, et tout était dit jusqu'au nouvel Apis qui devait venir habiter la chambre suivante. En définitive, à part un plus grand soin de la dignité du dieu, les Égyptiens ont donc, depuis Aménophis jusqu'aux derniers Apis, persisté dans leur mode d'ensevelissement, et rien n'indique que, pendant toute cette période qui embrasse dix-sept ou dix-huit siècles, le culte d'Osorapis, même sous

les Ptolémées, ait subi la moindre modification. — Pour tout dire cependant, je dois ajouter que, à partir de Nectanébo I^{er} (l'ancien Amyrtée), certaines circonstances feraient soupçonner que, peut-être, il s'est opéré un changement, sinon dans le culte du dieu, au moins dans les habitudes de la tombe. Jusqu'alors, en effet, il paraît que, conformément à l'indication de Pausanias, la tombe n'était ouverte que pendant les soixante-dix jours qui suivaient la mort, en sorte que pas une de nos stèles antérieures au règne du prince que je viens de nommer ne porte une date qui ne soit pas celle de l'un des soixante-dix jours en question. Mais, à l'avènement de la XXX^e dynastie, les choses semblent avoir changé. Déjà Cambyse, trop à l'étroit dans la tombe fondée par Psammétichus, avait dû se contenter, pour l'Apis mort sans doute un peu avant l'expédition d'Éthiopie, du vestibule situé après la porte d'entrée de la tombe, et Darius I^{er}, également gêné pour l'Apis mort l'an 4 de son règne, avait été obligé, en l'an 34, d'allonger la galerie et d'y percer de nouvelles chambres. Les agrandissements ne purent cependant pas encore suffire, et c'est à la mort de l'Apis de Nectanébo I^{er} que fut commencée une autre galerie qui, faisant un détour, allait rejoindre la première à son extrémité. Or, à partir de ce temps, les stèles ne furent plus admises dans l'intérieur de la tombe. L'entrée de la nouvelle galerie, les portes extérieures et les parois des divers chemins qui conduisaient à ces portes leur furent réservées; mais pas une d'entre elles ne put aller, comme sous l'ancien régime, se placer près du taureau dont elle était destinée à rappeler le souvenir. Est-ce là une modification dans le culte d'Apis? Est-ce une simple mesure de police nécessitée par la vaste extension que prenaient les souterrains? On décidera.

Voilà donc, en définitive, quelles sont les parties qui composent le monument fameux consacré à la sépulture des Apis, et j'espère que les détails dans lesquels je viens d'entrer

ont dû convaincre le lecteur que, si ce monument nous était arrivé intact, nous n'aurions eu qu'à enregistrer les Apis dans l'ordre même de leurs cellules pour en posséder immédiatement et sans difficulté l'ordre chronologique.

Malheureusement on sait déjà que ce n'est pas dans ces conditions que la tombe s'est présentée. Ravagée à l'époque où on lisait encore les hiéroglyphes, puisque le nom d'Apis  est quelquefois martelé, elle a été en outre dévastée par ces mêmes Arabes qui, sous le calife Mâmour, forçaient les Pyramides et violaient tous les tombeaux. Les momies, de plus en plus maltraitées, ont été alors pour la plupart anéanties; les stèles ont été en grand nombre jetées par terre, et des pierres ont été amoncelées, en signe de mépris, sur ces beaux sarcophages dans lesquels le taureau si vénéré de Memphis semblait devoir reposer pour l'éternité. J'avais donc raison de dire qu'en pénétrant pour la première fois dans la tombe, le 12 novembre 1851, j'y rencontrai un désordre tel qu'à première vue je désespérai d'en jamais rien obtenir. Mais, maintenant que nous savons mieux comment la tombe était primitivement disposée, on voit qu'en réunissant tous les indices, en recueillant avec soin les renseignements fournis par les objets laissés à leur place antique, on peut encore espérer reconstituer la série des Apis. D'ailleurs, la tombe n'a pas été tellement bouleversée que, par exemple, toutes les stèles aient été arrachées et que les monuments d'un souterrain aient été transportés dans un autre. Il y a donc déjà, selon les lieux où ils ont été trouvés, quatre ou cinq grandes catégories à établir entre nos objets. Ainsi ceux qui étaient enfouis dans les décombres des chapelles votives de la XVIII^e dynastie et du commencement de la XIX^e ne sont certainement ni antérieurs à Aménophis III, ni postérieurs à l'an 30 de Ramsès II; de même, ceux qui ont été recueillis dans les souterrains terminés l'an 20 de Psammétichus ne peuvent se placer qu'entre la XIX^e dynastie et la XXVI^e. Quant aux grands souterrains,

les deux seules places où l'on ait permis d'encastrer des stèles établissent déjà entre celles-ci deux subdivisions principales qui nous forcent à ranger les unes depuis Psammétichus jusqu'à Nectanébo, et les autres depuis Nectanébo jusqu'aux derniers Ptolémées. En présence des données de toutes sortes qui peuvent résulter des circonstances dans lesquelles ces monuments ont été découverts, le classement n'est par conséquent pas aussi difficile qu'on pourrait le croire, et on doit s'apercevoir maintenant que si, d'un côté, nos matériaux nous arrivent dans un état regrettable de délabrement, il n'est pas impossible d'un autre côté d'en former un édifice dont les amis de l'antiquité pourront encore admirer la grandeur.

Voilà pourquoi, tout bien considéré, je me décide à donner la nomenclature, aussi abrégée que possible, des soixante-quatre Apis qui vont suivre, les seuls, — non pas qui aient existé, puisque le culte d'Apis était debout sous la V^e dynastie et que les vieux Apis de ce temps ont dû avoir aussi leur Sérapéum qui n'est pas du tout le nôtre, — mais les seuls que j'aie réussi à retrouver de tous ceux qui, depuis la fondation de la tombe sous Aménophis III jusqu'à sa destruction sous Théodose, sont successivement venus se reposer dans les souterrains de notre temple.

Je termine ce paragraphe par un dernier mot. J'ai dit tout à l'heure que, sur les sept mille numéros qui ont formé l'inventaire général des fouilles du Sérapéum, Sérapis entraient pour un total de trois mille objets environ. Or, quand on saura que les principaux et les plus nombreux de ces objets proviennent de cette même tombe d'Apis dont je viens de donner la description, on aura une idée suffisamment exacte du caractère essentiel qui distingue la collection réunie au Louvre. Cette collection n'est donc pas ce que, en mettant la main à l'œuvre au milieu des sables encore vierges du temple, je pensais moi-même la voir. Jusqu'alors, en effet, Sérapis était regardé comme un dieu plutôt grec

qu'égyptien. Origène l'appelle le transfuge de Sinope, et quand on le voit aborder, sous Ptolémée Soter, à Alexandrie, s'y installer dans l'un des plus beaux temples qui aient été bâtis en Égypte, et de là prendre son essor pour aller en quelque sorte s'abattre sur toutes les parties du monde connu, on peut bien oublier l'origine égyptienne du dieu et s'attendre à rencontrer dans les ruines de l'un de ses temples autre chose que des stèles hiéroglyphiques de Sésostris et de Psammétichus, à côté d'un bœuf mort. L'autre part, même en quittant la voie de la tradition classique, trop prompte peut-être à reconnaître dans le dieu cosmopolite d'Alexandrie l'une de ses propres créations, et en interrogeant les papyrus qui, trouvés autrefois à Memphis, sont les témoins naïfs de l'état du culte à l'époque où ils ont été écrits, on reconnaît également que ce ne sont pas des souvenirs d'un ordre de choses tout pharaonique qu'il faut demander à ces ruines où une chapelle d'Astarté s'élevait à côté d'une chapelle d'Anubis, et où les malades venaient chercher dans des songes le remède aux maux dont ils souffraient. En ce sens, la nature de la collection exposée au Louvre avait donc besoin d'être expliquée. Les monuments grecs qui auraient dû, comme tout le faisait présager, en former le fonds principal, y sont au contraire aussi rares que les monuments de l'antiquité pharaonique y sont nombreux, et loin d'y trouver une réunion de documents propres au Sérapis que nous connaissons le mieux, parce que c'est celui avec lequel nos études premières nous ont le plus familiarisé, nous n'y voyons qu'une suite d'objets d'un caractère purement funéraire, d'un style purement égyptien, au milieu desquels apparaîtront une seule écriture et une seule langue, celle des hiéroglyphes, en même temps qu'un seul dieu et qu'un seul culte, celui d'Apis mort. Telle est, en résumé, la collection du Sérapéum, comme nous l'ont faite les travaux poursuivis pendant quatre années au milieu des ruines de ce temple. — Maintenant, de ce caractère si tranché

résulte-t-il que les papyrus nous ont trompés, et qu'en nous décrivant tout le vaste ensemble de fonctionnaires, de marchands, de militaires, de reclus et de recluses que nous voyons s'agiter dans l'enceinte du Sérapéum de Memphis, ils ont fait allusion à un autre dieu que le Sérapis mixte dont le temple principal était à Alexandrie? Je ne le pense pas. J'ai déjà dit qu'il y avait à Memphis, sous les Lagides, deux Sérapis et deux Sérapéum, et c'est là qu'est la solution de la difficulté. En effet, la fameuse allée de sphinx de Strabon n'est qu'une route qui, à chaque extrémité, avait un Sérapéum. D'un côté était le *παραλόγιον* et l'Anubidium, et le temple d'Astarté, et celui d'Esculape, en un mot le Sérapéum grec; celui-là n'a été fouillé qu'à la surface. Mais de l'autre côté se trouvait la tombe d'Apis, c'est-à-dire le Sérapéum égyptien; or, ce Sérapéum a été fouillé dans toutes ses parties, et comme il a été prouvé non seulement que, pendant toute sa durée, le dieu antique des Égyptiens avait maintenu sa nationalité, mais encore que la langue grecque avait été positivement bannie de l'enceinte, on voit tout de suite pourquoi notre collection semble en contradiction avec ce que nous croyons savoir de Sérapis, et pourquoi, en définitive, elle est riche surtout en monuments funéraires où le style égyptien et les idées égyptiennes dominent au point qu'on chercherait en vain, dans les mille proseynèmes de la tombe d'Apis, une seule lettre grecque. Les papyrus ne nous ont donc pas égarés à leur suite; seulement ils nous parlent d'un temple d'où les monuments que nous possédons ne viennent pas : là est toute la question.

En résumé, les explications que je viens de donner ont déjà eu pour résultat de nous montrer :

1^o Que le Sérapéum n'est que le mausolée d'Apis, et qu'ainsi le dieu principal du Sérapéum, c'est-à-dire Sérapis, n'est qu'Apis mort;

2^o Qu'il y eut à Memphis deux Sérapéum, l'un fondé par Aménophis III, et dans lequel le culte du dieu des anciens

pharaons se conserva intact jusque sous les empereurs romains; l'autre inauguré peu de temps après l'avènement de la dynastie grecque à Memphis et où le Sérapis d'Alexandrie, résultat d'une bifurcation opérée sous Soter I^{er}, était plus spécialement adoré;

3^o Que le déblaiement du seul de ces deux temples qui ait été exploré a produit sept mille monuments, parmi lesquels la monographie de Sérapis ne peut réclamer que les trois mille objets qui, par leur origine, sont relatifs à ce dieu;

4^o Que ces trois mille objets proviennent presque tous de la tombe d'Apis proprement dite, et qu'ainsi la collection du Louvre a un caractère funéraire et égyptien, tout différent de celui que semblerait devoir prendre une collection sortie tout entière des ruines d'un temple de Sérapis;

5^o Enfin, que cette tombe a été violée et saccagée, mais que cependant les divisions principales du monument et la nature des objets qui y ont été recueillis ont permis de reconstituer à peu près l'ancien état des lieux et de constater d'une manière plus ou moins certaine l'existence d'un minimum de soixante-quatre Apis.

Le lecteur est maintenant, je crois, mieux disposé à accepter le catalogue chronologique de ces animaux divins. J'y arrive sans plus tarder.

§ 2

XVIII^e DYNASTIE. — CINQ APIS

APIS I (1), mort sous Aménophis III.

APIS II (2), mort sous Amentouonkh.

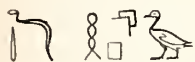
APIS III (3), mort sous Horus.

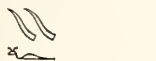
APIS IV (4), mort sous Horus.

APIS V (5), mort sous Rathothis.

APIS I. L'époque de la mort du premier des Apis de la

XVIII^e dynastie est constatée par les inscriptions de la chapelle élevée au-dessus du caveau funéraire. On y voit Aménophis III, accompagné de son fils  SouTeN Si SâM TeTMeS', le royal fils, le sam, Toutmès, faisant l'offrande de l'encens au taureau de Memphis, à côté duquel on lit la légende :

 T'âT HaPi A°NKH HeSIRI NeV Pe TouM
Discours d'Apis le vivant Osiris, seigneur du ciel; il est Toutm

 w A°Pew Tâw A°NKH T'A SeNV eN KHeWTe-K
ses cornes (étant) sur lui; il donne la vie saine et forte à ta face

 T'eTeN
pour toujours.

Une autre légende avait été gravée sur le pourtour intérieur de la frise. Le temps l'avait partout rendue méconnaissable. Je n'ai pu en tirer que la fin d'une inscription dédicatoire ainsi conçue :

       
MeN RâNeK (eR Ne-) HâH T'eTeN
.....(que) subsiste ton nom dans l'éternité à toujours.

1. A l'exemple de M. H. Brugsch (*Gramm. démotique*), je me sers du très bon mode de transcription proposé par M. de Rougé (*Inscr. d'Ahmès*).

2. C'est-à-dire un *Toum cornu*, une *forme de Toum avec des cornes*. Le génie de l'écriture hiéroglyphique prête à ce titre d'Apis une double signification curieuse à étudier. Le mot  n'est pas seulement en effet le nom du dieu *Toum*; il est aussi employé pour exprimer les idées *obscurcir*, *cacher*, *nier*, etc. Aux yeux des Égyptiens, ce titre d'Apis pouvait donc avoir deux sens, et la phrase devait ainsi se traduire *deux*

Je n'arrête l'attention du lecteur sur cette courte phrase, qui renferme un souhait, que pour mettre en regard ce passage du traité de Plutarque¹ : « D'autres prétendent que » *Manéros* n'est point un nom d'homme, mais *une espèce de* » *formule* usitée dans les festins et dans les fêtes, par laquelle » *on souhaitait* que ces divertissements fussent heureux ; car » c'est là ce qu'exprime le *Manéros*... » Ce mot est probablement bilingue. Plutarque a transcrit par Μανερως le MeNRaNeK (ou MeNRaNou à la 3^e pers.) des inscriptions. Cette formule, sous la forme MeN eK NeHâH, est si ordinaire sur tous les monuments, qu'elle a pu être employée comme refrain de la *chanson* citée à la fois par Hérodote, Pausanias et Plutarque².

Quant au caveau souterrain, je n'y ai plus rencontré le nom d'Aménophis, mais seulement celui de son fils Toutmès ; celui-ci mourut probablement, comme Scha-em-Djom, avant son père, puisque Aménophis III eut pour successeurs deux autres de ses fils, Amentouonkh et Horus, qui ont certainement régné à l'exclusion de leur frère.

APIS II. J'ai trouvé dans la tombe de cet Apis les quatre beaux canopes qui sont au Louvre³, et quelques pendeloques, dont l'une portait en cette forme (fig. 4) le cartouche-prénom du roi Amentouonkh. J'y ai aussi recueilli quelques fragments du cercueil. Il était en bois, et ses côtés étaient taillés en forme de panneaux rectangulaires. Cet ornement si particulier, dont aucun cercueil d'Apis, depuis Amentouonkh jusqu'aux derniers Ptolémées, ne fut exempt, s'est présenté avec tant de persistance que



Fig. 4.

fois en cette manière: *Apis*, cachant ses cornes et sa tête, devient *Toum* ayant des cornes sur lui.

1. De *Iside et Osiride*, xviii.

2. Hérod., II, 79, et Pausan., IX, 29. Cf. Brugsch (*Die Adonisklage und das Linoslied*), où le savant auteur compare au mot *Manéros* une autre formule répétée à la fin de chaque stance d'un hymne à Osiris.

3. S. 1151, 1152, 1153, 1154.

son emploi me semble avoir été obligatoire. Peut-être le cercueil d'Apis devait-il être construit sur la forme traditionnelle du coffre dans lequel Osiris fut enfermé.

Apis III. Le troisième Apis de la XVIII^e dynastie mourut sous le roi Horus. Il fut inhumé dans une tombe creusée exactement sur le plan des deux précédentes. Seulement des peintures sur stuc en ornaient les parois.

Ces peintures représentent Apis debout. Devant son image, plusieurs fois répétée, est une table d'offrandes. Derrière lui marchent les quatre génies des morts, suivis tantôt de Neplithys et d'Anubis, tantôt d'Isis et de Tap-hérou. Les légendes qui accompagnent ces représentations ne sont autre chose que les noms et titres ordinaires des différentes divinités qui viennent d'être nommées. Le nom du roi a été trouvé parmi les décombres de la chapelle supérieure.

Apis est partout ici revêtu de ses marques sacrées. Élien¹ en compte vingt-neuf (peut-être vingt-huit, le nombre des années qu'Osiris a vécu, et la moyenne des jours d'un mois lunaire). « Ce jeune bœuf, dit Hérodote², se connaît à de » certaines marques. Son poil est noir; il porte sur le front » une marque blanche et triangulaire, sur le dos la figure » d'un aigle et sur la langue celle d'un escarbot, et les poils » de sa queue sont doubles. » Plutarque³ ajoute : « Apis a » plusieurs traits de ressemblance avec la forme de la lune » par le mélange des marques claires et obscures qu'il a sur le » corps. » — « Sa marque distinctive, dit encore Pline⁴, est » une tache blanche, en forme de croissant, sur le côté droit; » sous la langue est un nœud qu'ils nomment scarabée. » D'autres auteurs, parmi lesquels se trouvent Strabon⁵,

1. *De Animal.*, XI, 10.

2. III, 28.

3. *De Iside et Osiride*, xxxvii.

4. VIII, 46.

5. Lib. XVII, c. I, § 14.

Ammien Marcellin¹, Solin² et Porphyre³, signalent également l'existence de ces taches, dont ce dernier fait des empreintes du soleil et de la lune. — Ces descriptions, rapprochées des nombreuses figures d'Apis que nous possédons, sont exactes dans leur ensemble, et nous prouvent que les Grecs n'ont pas été mal informés, en ce qui concerne les signes par lesquels il semblait aux Égyptiens qu'Apis trahissait son origine céleste. Il faut même croire que plusieurs de ces signes, connus autrefois des Grecs, se déroberont pour toujours à nous, malgré nos ressources nouvelles, parce qu'ils tiennent à la nature même de l'animal, et que l'artiste égyptien, si expert qu'il ait été, n'a jamais pu avoir l'idée de les rendre. — Je pense, pour ma part, qu'on pourrait partager les marques auxquelles Apis se reconnaissait, en trois espèces : — celles qui se distinguent à la couleur de la robe ; — celles qui sont formées par les *épis* ; — celles qui, comme l'escarbot sous la langue, tenaient à certaines qualités physiques. Les

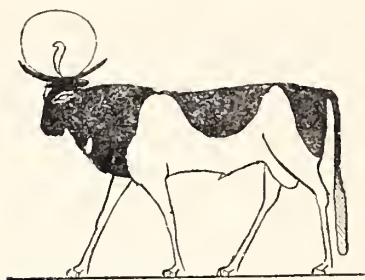


Fig. 5. — Marques d'Apis d'après la couleur de la robe.

premières se reconnaîtront sur la reproduction ci-jointe (fig. 5) de l'Apis d'Horus. Il a le triangle blanc sur le front ; sur le poitrail paraît l'une des deux cornes du croissant lunaire ; un autre croissant se dessine sur le flanc, et enfin les poils de la queue sont *doubles*, c'est-à-dire qu'ils sont alterna-

tivement blancs ou noirs. Les secondes, que les peintures ne nous donnent jamais, se trouvent sur les Apis en bronze. Comme on le voit ici (fig. 6), l'Apis a encore le triangle

1. Lib. XXII, p. 245.

2. In *Polyhistore*, c. xxxii.

3. *Apud Eus., Pr. Evang.*, III, 13.

sur le front ; sur le dos est étalée la housse qui lui sert d'ornement ; mais d'un côté se distingue un vautour, les ailes étendues, et de l'autre un scarabée ailé, symbole de la résurrection.

Ce n'est pas du tout que je prétende qu'autrefois les Apis aient jamais porté sur le dos le dessin régulier et exact soit d'un vautour, soit d'un scarabée. Il est probable que

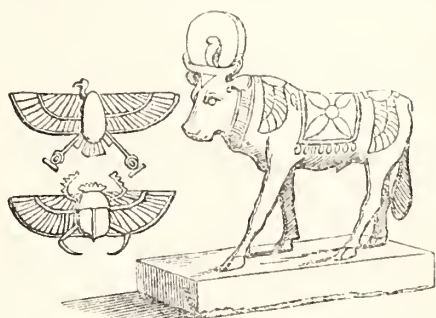


Fig. 6. -- Marques d'Apis d'après les épis.

les Égyptiens des anciens temps attachaient aux *épis* les propriétés heureuses ou néfastes que les Arabes leur attribuent aujourd'hui, et que, de même que ceux-ci voient sur le poitrail ou la cuisse de leurs chevaux certaines combinaisons d'épis qui leur paraissent former une *lance*, une *tente*, ou tout autre objet matériel, de même les Égyptiens des Pharaons devaient distinguer sur le dos d'Apis les contours d'un *aigle* ou d'un *scarabée*. Le scarabée, le vautour et toutes celles des autres marques qui tenaient à la présence et à la disposition relative des *épis* n'existaient donc pas réellement. Les prêtres initiés aux mystères d'Apis les connaissaient sans doute seuls et savaient y voir les symboles exigés de l'animal divin, à peu près comme les astronomes reconnaissent, dans certaines dispositions d'étoiles, les linéaments d'un dragon, d'une lyre ou d'une ourse. Quant à la troisième espèce de marques, on conçoit, par la définition seule qui en a été donnée, que je ne puisse rien en dire.

Le soin que les Égyptiens ont pris de distinguer, sur les représentations d'Apis, les symboles extérieurs de l'animal, est encore plus sensible en présence des tables d'offrandes dont chacune des parois de notre chambre d'Horus est ornée.

Hérodote¹ a déjà noté un point remarquable, à savoir que les bœufs mondes étaient réservés à Apis, et qu'ainsi on immolait à ce dieu des animaux de sa propre espèce. Cet usage religieux est confirmé par les peintures d'Horus. Sur les tables, en effet, sont représentées en nature les victuailles dont on les chargeait, au milieu des oies et des membres de bœufs qui formaient la partie essentielle de ces offrandes funèbres. Mais autant on voit que les prêtres ont mis d'attention à indiquer sur les figures du taureau divin les signes caractéristiques de la divinité, autant ils ont tenu à ce que le bœuf, dont les membres sont exposés sur l'autel, fût marqué des couleurs qui lui sont propres. Ici nous n'avons plus ni triangle ni double croissant. Des quatre espèces de veaux consacrés aux dieux, les  HeT, *blancs*, les  KeM, *noirs*, les  TeSCHeR, *rouges* et les  A°V, *tachetés*, ceux-ci paraissent, contrairement à l'opinion d'Hérodote, avoir été réservés aux autels d'Apis, ce que prouvent les taches irrégulières intentionnellement exprimées sur la tête et les cuisses de la victime. Une autre remarque à faire, c'est qu'Hérodote² s'est également trompé sur l'usage qu'après le sacrifice on faisait de la tête des bœufs immolés à Apis. La présence de cette tête, partout où les bas-reliefs du Sérapéum nous ont donné une table d'offrandes, prouve au contraire que, loin de la charger d'imprécations, à la manière des Hébreux³, les Égyptiens la conservaient et en faisaient le principal trophée de leurs sacrifices sanglants. Les offrandes de fleurs et de fruits sont si rares qu'il est difficile de ne pas penser qu'Apis partageait les préférences de l'Éternel, auquel les premiers-nés du troupeau d'Abel furent plus agréables que les fruits du verger de Caïn.

Du reste, la chambre qui nous fournit ces observations

1. II, 38.

2. II, 39.

3. Voyez, sur le bouc émissaire, *Lérêt.*, xvi.

avait été anciennement bouleversée avec tant de persistance, que je n'y ai absolument trouvé qu'un couvercle de canope à tête humaine. Mais le hasard nous réservait, à côté même de cette chambre, une découverte importante à laquelle j'arrive avec le second Apis que le règne d'Horus vit mourir.

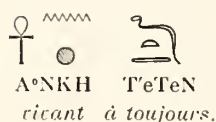
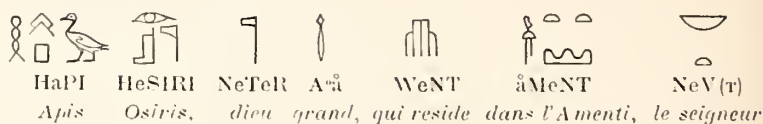
Apis IV. Il est évident que quand, au fond d'un caveau creusé tout entier à même du rocher, on rencontre un mur, ce mur ne peut être qu'une cloison élevée entre la chambre que l'on connaît déjà et une autre chambre contiguë.

Mais comme nous venons de voir que la chambre d'Horus avait été enduite de stuc, on conçoit que, tant que ce stuc restait intact, on ne pouvait savoir si les quatre parois étaient le rocher lui-même, ou bien si, en un point de l'une d'entre elles, les pierres d'un mur ne se cachaient pas derrière ce même stuc.

Il était donc essentiel, pendant l'exploration de la chambre, d'en sonder attentivement toutes les parties, ce que n'avaient pas fait les premiers fouilleurs. Effectivement, après avoir successivement constaté la présence du roc aux côtés est, sud et ouest, je m'aperçus qu'au côté nord je n'avais plus, sous le stuc, le rocher naturel, mais bien une cloison construite en pierres du Mokattam.

Une seconde chambre existait par conséquent à côté de celle d'Horus, et après avoir fait desceller une des pierres de la porte d'entrée, je ne tardai pas moi-même à m'y introduire.

C'était un souterrain beaucoup plus petit que la chambre peinte que je venais de quitter. Au centre, s'élevait une construction en pierres blanches, qui renfermait un cercueil rectangulaire, sans peinture, et orné sur chaque face de panneaux allongés au milieu desquels apparaissait plusieurs fois la légende :



Quatre grands canopes¹ avaient été placés, par groupes de deux, à droite et à gauche de cette construction. Le tout reposait sur une couche de sable pur.

Cette fois je n'avais donc plus affaire aux chambres dévastées d'Aménophis, d'Amentouonkh et d'Horus, et quoique tout l'ensemble que j'avais sous les yeux n'accusât pas un grand luxe de funérailles, je ne devais cependant avoir aucun doute sur l'origine de la sépulture, qui était bien celle d'un Apis, dans l'état même où l'avaient laissée, trois mille six cents ans auparavant, les ouvriers chargés de l'arrangement matériel de cette tombe.

Ici je demande à poser immédiatement les termes du problème dont cette découverte et celle de quelques autres chambres également inviolées nous permettront par la suite de trouver peut-être la solution. Quel était le mode d'ensevelissement d'Apis?

Il n'est personne qui ne sache que les procédés d'embaumement en usage chez les Égyptiens avaient acquis un degré remarquable de perfection, et que souvent, par ces procédés, on a réussi à conserver aux cadavres l'apparence de la vie, au point que les cheveux et le poil des morts se sont retrouvés avec leur couleur antique, et que, quelquefois même, les chairs de certaines parties grasses ont prouvé qu'après un

1. Ils sont au Louvre et portent les numéros S. 1160, 1161, 1162 et 1163.

grand nombre de siècles elles n'avaient pas encore complètement perdu leur élasticité.

Appliqués aux Apis, ces mêmes procédés auraient dû, par conséquent, avoir pour résultat de faire de la momie d'un Apis un véritable taureau, emmailloté dans des bandelettes. Peut-être, pour plus de solidité, l'animal pouvait-il être agenouillé à la manière des sphinx; mais sous les bandelettes devait se trouver la peau, encore couverte de ses poils; sous la peau les chairs plus ou moins desséchées; sous les chairs les ossements toujours intacts, et dans l'intérieur du cadavre, les aromates et le bitume odorant mêlé d'amulettes et de figurines qu'on a l'habitude d'y rencontrer.

Voilà la théorie ou plutôt l'embaumement d'Apis tel qu'on peut, par avance, se le figurer. Mais est-ce un Apis de cette sorte que nous livra le cercueil vierge de notre nouvelle chambre d'Horus? Aucunement.

Quand, en effet, je levai le couvercle, je crus que la tombe était vide. Mais en prêtant un peu plus d'attention, je distinguai bientôt, au fond du cercueil, une tête de taureau, et sous cette tête une masse noirâtre qui lui servait comme de support.

J'examinai d'abord la tête. Elle n'adhérait à rien et avait été posée sur la masse. La peau avait complètement disparu, et tous mes efforts pour retrouver les traces des bandelettes furent inutiles.

J'examinai ensuite le support. Il était de forme ovale, assez régulier, et mesurait un mètre environ de longueur, trente centimètres de largeur, et autant à peu près d'épaisseur. Quant à sa nature, je reconnus qu'il était formé d'un amas confus de bitume et de gros ossements de bœufs brisés, le tout amoncelé sans ordre sous une enveloppe de mousseline.

Tel était l'Apis inviolé d'Horus. Pas une amulette, pas une statuette ne fut trouvée. La sépulture, comme je l'ai dit, était aussi pauvre que possible, et en même temps s'éloignait, de

plus loin même que je ne l'aurais soupçonné, du mode d'ensevelissement si généralement adopté dans toute l'Égypte.

Je n'en dirai pas plus ici. Le problème est maintenant, je l'espère, bien clairement posé. J'aurai occasion d'y revenir.

La seconde chambre d'Horus est représentée au Louvre par les quatre canopes que j'y ai recueillis. Il paraît que l'Apis mourut subitement, car trois seulement d'entre ces canopes avaient leur couvercle. Nous avons placé, sur le quatrième canope sans tête, le couvercle unique trouvé dans la chambre peinte. On peut voir par là que les deux Apis de nos chambres contiguës sont tellement du même temps que les quatre têtes humaines, sorties toutes les quatre du ciseau du même artiste, ne se distinguent pas entre elles.

APIS V. La chambre où a été déposé l'Apis nouveau en présence duquel nous nous trouvons est encore une de celles qui ont été taillées sur le modèle uniforme de la première série des hypogées du Sérapéum.

Pendant qu'on y travaillait, j'y découvris trois stèles¹ qui, au premier abord, me semblèrent donner, d'une manière incontestable, la date de la chambre et le nom du roi qui en avait ordonné le percement.



Fig. 7.

Sur l'une de ces stèles² était gravé un pros-cynème, en tête duquel un roi nommé par son cartouche ainsi figuré (fig. 7), est introduit par le dieu Horus en présence d'Osiris.

Or, on conçoit qu'au milieu du désordre inévitable des fouilles, et n'ayant entre les mains qu'un monument que je n'avais pas le temps de débarrasser du sable durci dont il était couvert, j'aie pu assimiler ce cartouche à celui du fameux roi que nous connaissons sous le nom d'*Akhenaten*, et y voir avec d'autant plus de facilité

1. S. 1168, 1169, 1170.

2. S. 1168. Elle est exposée dans l'une des armoires de la salle histo-

le nom propre que, par une exception dont le cartouche de la reine épouse d'Akhenaten a donné d'autres exemples¹, le mot  aurait pu se renverser, et, seul de tout le groupe, s'écrire en cette forme dans le système rétrograde.

L'Apis fut donc classé comme appartenant à Akhenaten, et la stèle, de son côté, fut expédiée à Paris comme provenant du règne de ce même roi.

Maintenant on va comprendre, par quelques explications, comment un plus mûr examen de la pierre nous force à abandonner cette identification, et comment, au lieu d'Akhenaten, le roi qu'Horus présente à Osiris est un monarque nouveau dont l'arrivée, loin de servir à débrouiller la chronologie de la fin de la XVIII^e dynastie, sert au contraire à la rendre encore plus obscure.

On sait en effet que la fin de la XVIII^e dynastie, telle que nous la donne la table d'Abydos, est remplie par le règne de trois rois dont les monuments d'une incontestable authenticité établissent la filiation. Ces trois rois sont Toutmès IV, Aménophis III, son fils², et Horus, fils du précédent³. C'est, aussi littéralement que possible, la suite des rois de Manéthon qui, dans les listes de l'Africain, d'Eusèbe, de Josèphe, et même dans celles du Syncelle et de Théophile, offre à son tour, comme rois correspondants à cette série de la table d'Abydos, *Τοῦθμωσις*, *Ἀμένωσις* et *Ἡρως*.



Mais l'étude plus approfondie des monuments de cette rique. Les deux autres sont à leur rang chronologique dans la salle d'Apis.

1. Lepsius, *Denkm.*, Abth. III, Bl. 91, 93, 97, etc

2. *Denkm.*, III, 78, 80, El-Kab; Wilkinson, *Mat. hier.*, pl. IX, 13; Rosellini, *Mon. stor.*, I, 236.

3. Sur un fragment de Thèbes (*Denkm.*, III, 119), Horus fait une dédicace à Toutmès III, qu'il appelle *le père du père du père de son père*. Cf. Champollion, *Lettres au duc de Blacas*, I, 49.

époque a révélé un fait auquel on était loin de s'attendre : c'est qu'entre Aménophis et Horus interviennent au moins trois règnes. Tandis, en effet, qu'à Soleb¹, notre roi Akhenaten s'est représenté adressant ses hommages à Aménophis III², qui, par conséquent, l'a précédé sur le trône, nous trouvons dans les matériaux du pylône de Karnac, élevé par Horus, des pierres plus anciennes que ce même pylône et portant le cartouche d'Akhenaten³. Akhenaten est donc postérieur à Aménophis III et antérieur à Horus. Même observation pour un autre roi nommé Amentouonkh. Selon l'inscription des lions du mont Barkal⁴, Amentouonkh est fils d'Aménophis III; il n'a donc pu régner avant lui. Mais à Karnac des bas-reliefs ont prouvé qu'en une occasion au moins⁵ le roi Horus avait fait graver son cartouche en surcharge sur celui de son frère Amentouonkh. Celui-ci a donc, comme Akhenaten, succédé à Aménophis III, mais précédé Horus. Enfin, un troisième roi, celui que Champollion appelait *Skhaï*, et auquel M. de Rougé a rendu son vrai nom de *Aï*, vient se ranger à côté des deux premiers, puisque ses cartouches ont été trouvés parmi les matériaux du grand pylône de Karnac⁶ (ce qui le place avant Horus), et que la présence du nom propre d'Ammon⁷, non martelé au milieu de quelques

1. *Denkm.*, III, 110.

2. C'est au génie d'Aménophis III, sous son nom de *Ra-neb-ma* (prénom du roi), qu'Akhenaten adresse ses hommages. Aménophis III avait déjà fait sculpter, dans le même temple, des représentations tout à fait semblables pour le style et la composition (Cf. *Denkm.*, III, 110, et 84 c, 85 a).

3. N. L'Hôte, *Lettres*, p. 93; Prisse, *Mon. ég.*, XL, 3; *Trans. of the R. S. of lit.*, 1847, vol. I. Cf. Birch, *On a remarkable object...*, p. 11.

4. Lepsius, *Ausw.*, Taf. XIII; E. de Rougé, *Revue archéol.*, t. IV, p. 120; Leemans, *ibid.*, p. 534.

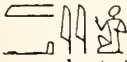
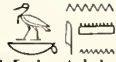
5. *Denkm.*, III, 119 b.

6. Lenormant, *Cercueil de Mycérinus*, p. 24; N. L'Hôte, *Lettres*, p. 96.

7. *Denkm.*, III, 114 b, g; Prisse, *Mon. ég.*, XVII.

légendes rédigées sous son règne, prouve qu'il succéda à Akhenaten. Les monuments nous forcent donc bien à placer entre Horus et Aménophis trois règnes tout entiers, et ce résultat est, comme je l'ai dit, d'autant plus singulier que les deux plus sérieuses autorités que nous possédions sur la chronologie de cette époque, Manéthon et la table d'Abydos, sont d'accord pour présenter comme successifs les règnes des deux rois qui viennent d'être nommés.

Or, la question est de savoir maintenant, — en premier lieu, si le roi dont la figure 7 donne le cartouche est le même que l'Akhenaten dont nous venons de voir la place, — et en second lieu, quel pourrait être, dans le cas où ce roi ne serait pas Akhenaten, le roi nouveau qui vient se joindre aux trois que nous connaissons déjà, et compliquer ainsi la fin de la XVIII^e dynastie.

Sur le premier point, je pense qu'effectivement le nom n'est pas celui d'Akhenaten ; mais je m'empresse d'ajouter que ce résultat, tout positif qu'il me paraisse, doit cependant, en bonne critique, être accueilli avec une certaine réserve, et je vais montrer pourquoi. L'individu qui fit le procynème en tête duquel il a, par flatterie, introduit la personne du roi, s'appelait  *Maï*, et avait le titre de  *Bek-en-Amen*, c'est-à-dire *serviteur d'Ammon*. Mais Akhenaten fut le persécuteur d'Ammon. Sous son règne s'introduisit en Égypte le schisme fameux qui, au culte du dieu principal de Thèbes, substitua l'adoration du disque solaire dont les rayons divergents sont terminés par des mains humaines. Akhenaten qui, avec la persistance opiniâtre d'un fanatique religieux, fit marteler, partout où il put l'atteindre, le nom d'Ammon, aurait-il permis qu'un de ses sujets servit ce dieu si exécré ? Ce n'est pas probable. D'un autre côté, l'Akhenaten de la stèle du Sérapéum ne se présente pas sous les traits bien connus de ce roi. Je ne sais pas si Akhenaten fut, malgré sa femme et ses sept filles, un eunuque qui poursuivait dans Ammon le

dieu de la génération¹. Ce qu'il y a de certain, c'est que les nombreux portraits que nous avons d'Akhenaten nous engageraient presque à reconnaître dans tout l'ensemble de sa personne ce type particulier et étrange que la mutilation imprime sur la face, les pectoraux et l'abdomen de ces malheureuses victimes de la barbarie orientale. Or, l'iconographie du roi de la stèle du Sérapéum n'est pas différente de celle de tous les autres rois de l'Égypte. Il semblerait donc, d'après cette double constatation, que ce roi n'est pas celui que nos listes enregistrent sous le nom d'Akhenaten. Je répète cependant que le doute, en cette occasion, ne doit pas être admis sans contrôle, et que, de même que certains motifs nous forceraient à ne pas lire dans le cartouche de la figure 7 le nom du roi qui abolit le culte d'Ammon, de même aussi certaines autres raisons pourraient nous engager à l'y reconnaître. Le règne d'Akhenaten peut en effet se partager en trois périodes : — celle où il s'appelait Aménophis IV², et où, par les titres seuls que le roi s'attribue³, l'hérésie du disque peut déjà se prévoir ; — celle où il s'appelle Akhenaten, mais où ses représentations ne sont

1. Nous avons, de notre temps même, quelques exemples de ces alliances. Dans ce cas, les infortunés que la civilisation musulmane admet dans son sein à de si révoltantes conditions, épousent des veuves, leurs compatriotes ou leurs alliées, aux enfants desquelles ils transmettent les bénéfices des charges élevées que, malgré leur mutilation, il leur est permis de remplir. Il est probable que, si Akhenaten éprouva réellement le malheur dont ses traits semblent révéler l'évidence, ce fut pendant les guerres d'Aménophis III au milieu des peuplades du Sud. L'usage de mutiler les prisonniers et les blessés est, parmi ces peuplades, aussi ancien que le monde.

2. *Denkm.*, III, 91, 110.

3. On trouve dans le protocole royal les titres suivants (*Denkm.*, III, 110) :

				
SouTeN KHeV	NeTeR HeN A°Pe	eN	HeR...	Kâ
Le roi,	le premier prophète	d'	Horus,	qui est élevé

pas encore des portraits, et où, inaugurant son règne à la manière de Cambyse, c'est-à-dire par des concessions aux lois et aux usages du pays, il rend hommage à la fois au dieu Ammon et à son prédécesseur Aménophis III¹; — enfin celle où ce monarque, se mettant à la tête du mouvement religieux, se montre sur les monuments avec les traits repous-sants de son visage, et poursuit avec acharnement le nom pros-crit du dieu vaincu. La stèle du Sérapéum appartiendrait-elle à la seconde de ces trois époques? La critique, en ce débat, a des arguments tout prêts et également solides dans les deux camps, soit qu'on prétende lire dans le cartouche la légende de l'Akhenaten qui, sur le pylône de Soleb, adresse une prière à Ammon, soit qu'on cherche à soutenir le contraire. Tout ceci n'est donc plus, en définitive, qu'une question d'appré-ciation, qui dépend en quelque sorte du coup d'œil, ou plutôt de la manière de voir la stèle et d'y démêler, au milieu des accidents de la pierre, les véritables éléments du cartouche. Pour moi, j'hésite à mettre le nom d'Akhenaten à côté de celui d'Ammon; j'hésite également à voir au-dessous de la légende de ce roi un personnage qui n'a pas les formes efféminées auxquelles les bas-reliefs d'El-Amarna nous ont habitués; j'hésite enfin à écrire qu'on n'a jamais trouvé, et même  qui,  bien que très régulier, n'a pas été encore rencontré à la place

						
eM A°KH...	eM	RâNew	eM	MouRA°	eNTi eM	A°TeN
dans la montagne solaire	en	son nom	de	Moura (midi)	qui est dans	le disque.

Le caractère  est celui qui entre dans la composition du nom propre  HeR eM....., transcrit par les Grecs Ἡρακλῆς (cf. Letronne, *Inscr. gr. de l'Ég.*, grand Sphinx de Gyseh, t. II, p. 460, 470).

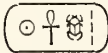
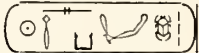
1. *Denkm.*, III, 110, Soleb.

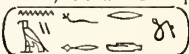
du cartouche  ordinaire. En un mot, s'il est permis de hasarder une opinion, je dirai que, tout disposé que je suis à ne pas m'étonner de voir les autres émettre un avis contraire, j'ai cependant beaucoup de peine à identifier le cartouche de notre figure 7 avec le second nom d'Aménophis IV, et qu'au contraire je me sens très porté à y reconnaître celui d'un roi nouveau.

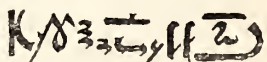
Ceci admis, quel est ce roi nouveau? Peut-être doit-on lire c'est-à-dire *le roi de la Haute et de la Basse Égypte, le fils du Soleil, Tèti*, l'introduction dans le cartouche du titre royal  *le fils du Soleil* ne formant pas une exception assez rare pour qu'on puisse la regarder comme impossible.

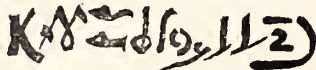
Tèti serait donc, en définitive, le roi dont l'image a été gravée en tête de la stèle du Sérapéum, et si déjà la comparaison des listes et des monuments a permis d'identifier les deux 'Αχενχέρης' que Manéthon, en leur qua-

1. Akhenaten eut pour successeur un roi qui maintint, comme lui, l'adoration du disque rayonnant. Ce roi, dont nous n'avons qu'un bas-relief (*Denkm.*, III, 99), paraît avoir fait une courte apparition sur le trône.

Il se nommait    , le Roi RA° A°NKH KHePeRou, le fils du Soleil sA°a KA°RA° SeR KHePeRou. Il suffit que la lecture du caractère  par A°a soit établie pour que l'identification du s. *Aa-ka-ra* et du second Achenchères de Manéthon se présente à son tour avec un certain degré de certitude. Déjà M. Bireh (*Eg. Place*, t. I, p. 556) a transcrit par A°a ce même signe dans le nom du roi Néphéritès

 NA°IW A°a RouT, et dans celui du serpent Apophis. Mais cette transcription attendrait encore, je pense, des

preuves décisives si les deux variantes  et

 du cartouche de Néphéritès (Stèles du

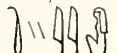
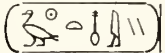
Sérapéum) n'établissaient que la *pique*, ainsi exprimée sur la première

lité d'usurpateurs, a rejetés à la fin de la XVIII^e dynastie, rien n'empêche que Têti ne soit celui-là même qu'à côté de ces deux Achenchérys l'Africain introduit sous le nom de *Ῥεθω*; et Josèphe sous celui de *Ῥεθωτῆς*¹.

Il reste une dernière difficulté à vider. Du moment où Horus est le fils d'Aménophis, et où, après la mort de son père, il aurait encore, d'après Manéthon, régné trente-six années, l'introduction d'un quatrième ou d'un cinquième roi au milieu de ceux qui sont déjà venus se placer entre les règnes de ces deux Pharaons, ne formerait-elle pas une opposition capable de nous forcer à rejeter de nos listes ce nouvel usurpateur? J'espère que l'on comprendra les motifs qui m'engagent à ne pas entrer dans les détails de cette question, si semblable à celles qui nous ont déjà trop absorbés². Je me bornerai donc à faire observer que cette difficulté est précisément celle contre

, n'était remplacée dans la deuxième par le terme  que

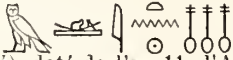
M. Brugsch (*Gramm. démot.*) a déjà lu Aou. C'est ce qui résulte également de plusieurs transcriptions grecques du papyrus gnostique de Leyde où  a pour correspondant la voyelle Ω. Voyez, entre autres, ΑΥΩΑΤΩΝΕ et ΙΑΩΑΩ dans Brugsch, *Gramm. démot.*, p. 80 et 173.

1. Le nom propre  a été porté, en souvenir de ce roi, par des individus appartenant à des familles de la XVIII^e dynastie, dont d'autres membres s'appelaient  Amenhotep,  Taïa,  Nofrè-t-eït, etc. (voy. surtout les deux stèles du Louvre, c. 82, c. 63 et c. 72, où une femme s'appelle *Teti*). Il y a peu de familles royales qui aient, plus que la XVIII^e dynastie, fourni des noms propres aux simples particuliers, et j'ajouterai que, sans les nombreux individus qui, à l'exemple du roi, se sont appelés  Aï, la lecture du cartouche du pharaon de ce nom ne serait pas aujourd'hui si certaine. Peut-être le cartouche de la fig. 7 doit-il être transcrit .

2. On pardonnera, en faveur de la nouveauté, la longueur des développements auxquels nous sommes ici entraînés. Je me hâte de rassurer sur ce point les lecteurs du *Bulletin*, en les prévenant que les deux tiers au moins de nos Apis n'obtiendront qu'une mention de quelques mots.

laquelle j'ai déjà mis le lecteur en garde, et qu'effectivement l'arrivée du roi Têti ne peut que compliquer un problème que mille questions de détail, trop longues à présenter ici, rendent déjà très difficile à résoudre. — Maintenant les deux Achenchérès et Aï occupent-ils les seize ou dix-sept ans de lacune que les monuments placent entre l'an 11 et l'an 27 d'Aménophis III; en d'autres termes, ce dernier prince, peu de temps après cette même cérémonie où nous le voyons, *dans la barque du disque trois fois gracieux*¹, accomplir une cérémonie religieuse, se serait-il vu déposséder de son royaume par Akhenaten? Celui-ci aurait-il, après ses douze ans de règne, cédé la place à un autre prince de sa race qui passa rapidement sur le trône et eut pour successeur le roi Aï dont les quatre ans expireraient justement à l'an 27, c'est-à-dire à l'époque où nous voyons les dates d'Aménophis III reparaitre? Ces conjectures serviraient-elles à expliquer comment les derniers monuments d'Aménophis III ne sont pas martelés, comment les cartouches du roi ont été remis partout où Akhenaten les avait fait effacer, et comment le tombeau de ce même Aménophis, une fois bouleversé, a été recommencé et orné de légendes royales que nous retrouvons intactes? Bref, les deux Achenchérès et Aï sont-ils des usurpateurs qu'Aménophis III, une fois vaincu par eux, renversa à son tour, et Horus, à la mort de son père, n'aurait-il eu pour compétiteur que son propre frère Amentouonkh? C'est là l'énigme de la XVIII^e dynastie, et les monuments ne nous en ont pas encore livré le mot.

En attendant, le doute où nous sommes sur la vraie place de Rathothis est toujours debout. Nous ne savons s'il fut un successeur d'Amentouonkh et d'Horus, ou un quatrième adversaire d'Aménophis III. Ce qui est certain, c'est qu'il appar-

1.  Scarabée du Vatican (Rosell., *Mon. stor.*, XLIV), daté de l'an 11 d'Aménophis III. Voyez Hineks, *Trans. Roy. Ir. Acad.*, t. XXXI, 1^{re} part., p. 7; Birch, *On a rem. Object.*, p. 5.

tient à la XVIII^e dynastie, à la fin de laquelle je le place par approximation.

Le roi Têti n'a pas seulement, du reste, donné au Louvre la stèle dont l'interprétation a fait le sujet des remarques précédentes. Nous avons aussi de lui les grands canopes¹ dont la fine gravure attire l'attention, et dont les quatre têtes humaines ont avec celles du roi Horus une ressemblance de style qu'il n'est pas inutile de faire remarquer.

APIS V, VI, VII, VIII, IX. Ces cinq taureaux, morts pendant la seconde moitié du règne de Ramsès II, c'est-à-dire en trente et quelques années, font intervenir, au milieu d'une discussion dont l'importance n'échappera tout à l'heure à personne, un argument sur la valeur duquel il est nécessaire de donner dès à présent quelques explications.

On trouve dans Pline (VIII, 46) la mention d'un fait qui, depuis longtemps², a mérité l'attention des savants : « *Non est fas, dit cet auteur, eum (Apidem) certos vitæ excedere annos, mersumque in sacerdotum fonte enecant.* » Ce même usage a été connu de Solin : « *Statum ævi spatium est, quod ut affuit, profundo sacri fontis immersus necatur, ne diem longius trahat, quam licebit* » (Solin., c. XXXII). On lit aussi dans Ammien Marcellin : « *Apis — quum post vivendi spatium præstitutum sacro fonte immersus è vitæ abierit, nec enim ultra eum trahere licet ætatem quam secreta librorum præscribit auctoritas mysticorum, alter cum publico queritur luctu* » (Amm. Marc., XXII, XIV, 7). Enfin, à ces témoignages déjà explicites, on peut ajouter celui de Plutarque lui-même : Ποιῶν δὲ τετραγώνου ἡ πεντὰς ἀφ' ἐκυστῆς, ὅσον τῶν γραμμῶν παρ' ἀγυπτίους τὸ πλῆθος ἐστίν, καὶ ὅσον ἐκυστῶν ἕξτι, χροῶνον ὁ Ἄπις » (*De Is.*, c. LVI), *Multiplié par lui-même, le nombre cinq produit un carré égal au nombre des lettres*

1. S. 1164, 1165, 1166, 1167.

2. Voyez dans Jablonski, *Panth. Ægypt.*, 2^e partie, p. 197, la note des passages de Dodwell, Marsham et Vignole. Cf. Lepsius, *Einleitung*, p. 160.

égyptiennes et à celui des années que vit Apis. Ainsi, Apis ne pouvait vivre au delà d'un certain nombre d'années dont Plutarque fixe le chiffre à vingt-cinq, et une mort violente tranchait ses jours quand ils avaient atteint la limite qu'il leur était défendu de franchir.

Si maintenant nous interrogeons ces mêmes auteurs, non plus sur le genre de mort d'Apis, mais sur les caractères par lesquels ils ont distingué cette divinité, nous voyons Apis revêtir dans toutes les parties de son dogme des attributs qui, selon eux, le rapprochent, tantôt d'Osiris¹, tantôt de la Lune² à laquelle Apis est plus spécialement consacré, et dont nous avons déjà dit qu'il porte les marques sur le corps. Apis serait donc, selon les écrivains de l'antiquité grecque et romaine, une divinité luni-solaire, symbole d'Osiris, c'est-à-dire du soleil dans sa marche nocturne, comme Mnévis, à Héliopolis, aurait été le taureau solaire, symbole d'Hélios ou du soleil dans sa course brillante au-dessus de nos têtes (Comp. Élien, *De Nat. anim.*, XI, 11 : Τοῦτον (le Mnévis) Αἰγύπτιοι ἡλίου φατὴν ἱερὸν, ἐπεὶ τὸν γε Ἄπιν ἀνάθημα εἶναι σελήνῃ λέγουσιν, et Suidas, *voc. Apis* : Τοῦτον (l'Apis) Αἰγύπτιοι σελήνῃ τιμῶσι, καὶ ἱερὸς ἦν ὅδε ὁ βοῦς τῆς σελήνης, ὥσπερ ὁ Μνεῦς τοῦ ἡλίου).

1. Ἐν δὲ Μέμφει τρέφεσθαι τὸν Ἄπιν, εἰδῶλον ὄντα τῆς ἐκείνου (᾽Οσίριδος) ψυχῆς (Plut., *De Is. et Osir.*, c. xx). Οἱ δὲ πλείστοι τῶν ἱερέων — φασι — ἐξηγουμένοι καὶ διδάσκοντες ἡμᾶς, ὡς εὐμορφον εἰκόνα χρὴ νομίζειν τῆς Ὀσίριδος ψυχῆς τὸν Ἄπιν (*ibid.*, xxix). — Τὸν Ἄπιν, εἰκόνα μὲν ᾽Οσίριδος... (*ibid.*, xliii). — Τῆς δὲ τοῦ βοῦς τούτου τιμῆς αἰτίαν ἔνιοι φέρουσι λέγοντες ὅτι τελευτήσαντος ᾽Οσίριδος εἰς τοῦτον ἡ ψυχὴ αὐτοῦ μετέστη.... (Diod. Sic., I, 85).

2. *Inter animalia antiquis observationibus consecrata, Mnevis et Apis sunt notiora : Mnevis soli sacratur. . . . sequens Lunæ* (Amm. Marc., l. XXII, p. 245). Voyez Jablonski, *Panth.*, 2^e part., p. 181, et Lepsius, *Eint.*, p. 160. Apis passait pour devoir la naissance à un rayon de lune : Αἰγύπτιοι δὲ λέγουσι, σέλας ἐπὶ τὴν βοῦν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ κατέχειν, καὶ ἐκ τούτου τίττειν τὸν Ἄπιν (Hérod., III, 28). — Αἰγύπτιοι τὸν Ἄπιν λοχεύεσθαι φασιν ἐπαρῇ τῆς σελήνης (Plut., *Quest. Sympos.*, viii, 1). — Τὸν δὲ Ἄπιν γενέσθαι (λέγουσι), ὅταν φῶς ἐρείσῃ γόνιμον ἀπὸ τῆς σελήνης καὶ καθάψῃται βοῦς ὀργώσης.... (Plut., *De Is. et Osir.*, xliii). Voyez aussi Élien et Suidas, *loc. cit.*, et Porphyre, *ap. Eusèbe, Prep. Ev.*, III, 13,

Or, la question une fois posée en ces termes, il est difficile de ne pas remarquer que les vingt-cinq années de notre divinité luni-solaire sont précisément celles d'un cycle astronomique également luni-solaire, lequel, tous les vingt-cinq ans, ramenant en conjonction (ἀπὸ κοινῆς ἀστέρων) le soleil et la lune aux mêmes points du ciel et presque aux mêmes heures du jour, pourrait bien s'être en quelque sorte personnifié dans Apis, ce qui a l'avantage d'expliquer tout naturellement le motif de la mystérieuse mort dont on frappait le dieu. Telle est, en deux mots, l'origine de la fameuse période d'Apis, dans laquelle nous pouvons déjà, sans plus d'explications, démêler deux éléments distincts et indépendants l'un de l'autre : l'un, le cycle de vingt-cinq ans, cycle réel et bien connu des anciens, puisque Ptolémée s'en est servi dans ses tables manuelles pour le calcul de l'anomalie moyenne du soleil sur des intervalles de vingt-cinq années ; l'autre, l'application de ce cycle astronomique à Apis, c'est-à-dire la période d'Apis elle-même qui, comme on le voit, n'a d'autre fondement que la brève remarque de Plutarque.

Maintenant, si le but auquel ces développements tendent n'a pas échappé au lecteur, on doit voir que la période d'Apis n'intervient en ce moment que parce que la découverte de la tombe du dieu doit nous fournir, ou jamais, la solution du problème et le dernier mot de cette question si controversée : y avait-il une période d'Apis ? les Apis se succédaient-ils de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans ? l'âge d'Apis était-il en même temps celui d'un cycle luni-solaire dont les Égyptiens se servaient, soit pour la supputation des temps, soit dans un but religieux ? Il est impossible que le mot de l'énigme ne soit pas aujourd'hui entre nos mains : c'est à nos monuments qu'il faut le demander.

Nous voilà donc ramenés, après ce détour indispensable, aux cinq Apis qui font l'objet spécial de ce paragraphe et à l'argument que l'on est obligé de tirer de la mort de ces animaux, survenue en une période qui ne dépasse pas trente-

six ans. Évidemment il n'y a pas là trace d'un cycle qui, personnifiant sa durée dans celle de la vie d'un taureau, ne ramenait tous les siècles que quatre Apis dans la tombe creusée sous le Sérapéum, et la même conclusion se tire des trois premiers Apis du même règne, lesquels sont morts en quatorze années. La période d'Apis n'a donc pas existé, au moins dans les conditions qu'on lui avait attribuées jusqu'ici, et il paraîtrait, d'après les seules considérations qui viennent d'être développées, qu'il faut renoncer au cycle, ou plutôt à celui des attributs d'Apis qui nous engagerait à voir dans le taureau de Memphis un symbole vivant de ce cycle.

Mais, comme, en matière si neuve, la critique a le droit de se montrer exigeante, je dirai que, malgré ce qui précède, les preuves de la non-existence de la période, telles qu'on vient de les voir, ne se présentent qu'accompagnées d'un certain doute. Il se pourrait en effet que, le même principe s'incarnant successivement dans les divers Apis, le cycle n'ait pas été nécessairement lié à la vie de tel Apis, et que, quand un de ces animaux mourait avant les vingt-cinq ans de rigueur (ce qui devait être un cas fréquent), les prêtres avaient le droit de reporter sur son successeur¹ les années du cycle par lesquelles le premier avait déjà passé. En ce cas, l'Apis mort l'an 30 de Ramsès II aurait vécu quatre ans, parce que dans sa quatrième année s'accomplissait la fin d'un cycle commencé sous l'un des Apis précédents; de même l'un des derniers taureaux morts à la fin du règne de ce roi, c'est-à-dire en l'an 55, selon une inscription tracée sur le mur de la chambre sépulcrale, aurait vu sa mort coïncider avec la fin d'un cycle commencé vingt-cinq ans auparavant ($30+25=55$). Bref, si, à la première vue, la tombe des taureaux de la XIX^e dynastie nous porte à rejeter la période comme contredite par les monuments, on voit que, après un examen plus mûr, nous sommes forcés, sinon de

1. M. de Longpérier rappelle à ce sujet les *suffecti consules* de Rome.

faire un pas en arrière, au moins de nous avancer avec une plus grande circonspection. La question n'est donc pas vidée; elle est encore une fois ajournée. Je ne dis pas que nous rencontrerons partout les doutes avec lesquels nous sommes obligés d'accueillir les preuves que nos cinq Apis semblent apporter avec eux; au contraire, quelques pas de plus, et ces doutes vont disparaître complètement. Mais jusque-là, nous n'avons pas encore mis la main, avec les seuls Apis de Ramsès II, sur le nœud du débat, et en attendant que de nouveaux monuments fournissent à la discussion des bases plus solides, il est peut-être plus sage de nous abstenir.

Trois de nos Apis ont été ensevelis dans les chambres nos 2, 3 et 4 des Petits Souterrains. Les deux autres avaient été déposés dans un même caveau sur l'une des parois duquel était tracée la date de l'an 55 déjà mentionnée. L'un mourut alors que le prince Ménéphthah, qui plus tard devait succéder à son père Ramsès II, avait remplacé Scha-em-Djom dans le gouvernement de Memphis, et, par la position de la momie, je ne pense pas que ce soit à cet Apis que se rapporte la date écrite sur le mur. L'autre est mort par conséquent en l'an 55, et cette remarque a de l'intérêt si, comme il pourrait se faire, la momie dont j'ai recueilli les débris, au lieu d'être celle d'un Apis, était celle du prince Scha-em-Djom lui-même. Ce point nouveau mériterait de longues explications. Qu'on se figure une momie de forme humaine, détruite dans toute sa partie inférieure à partir de la poitrine. Un épais masque d'or, aujourd'hui au Louvre, couvrait le visage. Au cou étaient passées deux chaînes également en or à l'une desquelles trois amulettes étaient suspendues. Quant à l'intérieur, il ne présentait plus qu'une masse de bitume odorant, mêlée d'ossements sans forme au milieu desquels furent trouvés deux ou trois bijoux à cloisons d'or, emplies de plaquettes de verre. Enfin, auprès de ce singulier monument, je ramassai un gros scarabée en stéaschite grisâtre, une colonnette en feldspath vert et une vingtaine de statuettes

funéraires de forme humaine. Voilà notre Apis, et on aura la mesure de l'embarras dans lequel cette découverte doit nous mettre quand on saura que, tandis que tous les monuments trouvés sur la momie ne portent rien autre chose que le titre et le nom de Scha-em-Djom, tous ceux au contraire trouvés dans les environs mentionnent le nom et les qualifications habituelles d'Osorapis. Est-ce là un Apis? est-ce là la momie de Scha-em-Djom qui, mort en l'an 55 du règne de son père, aura tenu à être enterré dans la plus belle des tombes qui ornaient le cimetière de la ville dont il était le gouverneur, à l'exemple des autres grands de l'Égypte qui se faisaient ensevelir à Abydos près de la tombe d'Osiris? J'hésite à prendre un parti, et je n'aborde pas même une discussion qui nous entraînerait bien loin des limites dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer.

§ 4

XX^e DYNASTIE. — NEUF APIS

APIS I (15), mort l'an 26 de Ramsès III.

APIS II (16), mort sous le Ramsès V de M. Bunsen.

APIS III (17), mort sous Ramsès Si-Phtah.

APIS IV (18), mort sous le Ramsès VIII de M. Bunsen.

APIS V (19), mort sous le Ramsès XIV de Rosellini.

APIS VI (20), mort sous Ramsès XIV.

APIS VII (21), mort sous Ramsès XIV.

APIS VIII (22), mort sous Ramsès XIV.

APIS IX (23), mort sous Ramsès XIV.

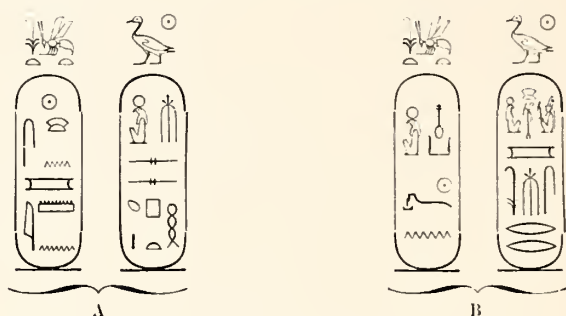
APIS I, II, III, IV. Manéthon ne nous a conservé de la XX^e dynastie que le nombre des rois qui la composèrent, et le chiffre de la durée totale de leur règne (12 rois, 135 ans selon l'Afric., 178, 172 selon Eus.). Nous en serions donc réduits sur cette famille royale aux conjectures auxquelles

nous condamne habituellement le silence de Manéthon, si, par bonheur, nous ne trouvions un secours inespéré dans les monuments que cette époque nous a transmis.

Il s'en faut cependant que ces monuments, si nombreux qu'ils soient, ne nous laissent ni difficultés à vaincre, ni problèmes à résoudre. Leur étude nous amène bien en présence de quelques rois qui sont de ceux dont l'histoire aime à garder le souvenir. Ramsès III (Hyk Poun) est un des grands conquérants dont s'enorgueillit l'Égypte, et les murailles de Médinet-Tabou témoignent de ses nombreuses victoires. Un autre Ramsès, le cinquième de la série, s'illustra au moins par son tombeau. Ramsès VIII ne nous est pas non plus inconnu, et les fouilles de 1853, pratiquées sur l'emplacement de Memphis, ont mis au jour des architraves immenses, des colonnes monolithes de quarante pieds de hauteur qui attestent la puissance de ce même roi, et le ressort qu'avaient conservé les Ramsès V et X dont ces monuments portent les cartouches. L'époque de ces Ramsès ne fut donc pas tout à fait une époque de décadence, et la pompe des tombes privées atteste au contraire que, sous leur règne, la prospérité publique fut loin d'être à son déclin. Mais mille questions de détail embarrassent et compliquent ces données générales. Outre que le nom de Ramsès fut commun à tous les rois qui composent la XX^e dynastie, il est probable que nous ne connaissons même pas encore tous les Ramsès qui régnèrent à cette époque, et l'ordre chronologique est si peu établi parmi ceux qui nous sont connus, que le *Livre des Rois* de M. Lepsius nous promet des arrangements nouveaux tout différents de ceux qui nous sont fournis par l'ouvrage de M. Bunsen.

Ce serait donc un service que la tombe d'Apis nous rendrait si la découverte des caveaux de la XX^e dynastie apportait au débat quelque argument nouveau et décisif. Malheureusement nous n'en sommes pas là. Je ne dis rien des Apis I et II qui moururent, l'un en l'an 26 de Ramsès III,

l'autre sous Ramsès V, et qui ne nous ont laissé que de passagers souvenirs de leur existence. Mais avec Apis III surgissent des complications que rien ne devait faire prévoir. La tombe où cet Apis reposait fut en effet ornée par deux rois à la fois, ce que prouvent deux vases trouvés à leur place antique dans une niche inviolée, et placés l'un dans l'autre, de telle façon que le plus grand était revêtu de la



légende d'un de ces deux rois (A), et que sur le plus petit étaient tracés les deux cartouches (B) de l'autre. Notre Apis serait-il mort à la fin du règne du premier, et aurait-il été enterré, soixante-dix jours après, au commencement du règne du second? ou bien les deux monarques exerçaient-ils ensemble le souverain pouvoir? Voilà déjà un premier problème. Mais le nom même d'un de ces rois constitue un autre embarras. Ce nom (A) est-il celui d'un *Ramsès Si-Phtah* qui paraît ici pour la première fois? Quel est ce nouveau Ramsès? Prend-il place avant ou après le Ramsès VIII (B) dont la légende orne le plus petit de ces deux vases? Nos incertitudes, comme on le voit, ne font qu'augmenter, puisque, des deux rois qui semblent se présenter ensemble pour présider aux funérailles du même Apis, l'un est si inconnu que, jusqu'à la découverte de nos deux vases, nous n'avions jamais entendu parler de lui. L'obscurité qui environne la XX^e dynastie n'est donc pas dissipée par la découverte des

nouveaux monuments de cette famille royale. Ce qu'il y a de probable, c'est, en premier lieu, que Ramsès Si-Phtah précéda Ramsès VIII sur le trône, puisque ce dernier prince fit exécuter seul le caveau sépulcral de l'Apis suivant, et, en second lieu, que Ramsès Si-Phtah associa au trône, avant sa mort, son successeur Ramsès VIII, supposition qu'autorisent suffisamment les divers exemples de cet usage déjà fournis par les monuments. Quant à la généalogie de ces princes, elle reste inconnue. Si Ramsès VIII est le petit-fils de Ramsès III¹, et s'il a succédé à son père Ramsès VI après la mort de ses oncles Ramsès IV, V et VII, nous devons croire, ou que Ramsès Si-Phtah est un fils de Ramsès VII, ou bien encore qu'il était le frère de Ramsès VIII et, dans tous les cas, petit-fils du conquérant qui occupe si glorieusement la tête de la XX^e dynastie². Voilà les seuls résultats qu'on puisse présenter avec quelque vraisemblance, et je ne les crois pas de nature à augmenter beaucoup nos connaissances sur la dynastie dont les abrégiateurs de Manéthon ont si mal à propos négligé de nous faire connaître les noms.

Du reste, il ne faudrait pas qu'on prit les quatre Apis dont j'ai trouvé les traces entre les règnes de Ramsès III et de Ramsès VIII pour l'état général de tous les taureaux qui, pendant cette période, ont régné à Memphis. Je donne ces quatre Apis pour les seuls que j'aie reconnus, et je ne doute pas que ces mêmes chambres construites par les Ramsès n'aient jadis reçu bien d'autres momies qui, dans les bouleversements successifs dont cette partie de la tombe a été l'objet, auront complètement disparu.

Apis V, VI, VII, VIII, IX. Nous continuons, dans ce paragraphe, la série de la même famille royale, mais cette fois

1. Voyez le tableau généalogique publié par M. Bunsen (*Egypt's Place*, t. II, p. 572).

2. Si-Phtah ne peut être fils de Ramsès III, puisqu'on ne le trouve pas parmi les fils de ce roi au tableau de Médineh-Tabou (Leps., *Denkm.*, III, 214).

avec des *desiderata* d'un autre genre. Je vais brièvement résumer la position de la question.

Si l'on étudie dans l'ouvrage de M. Bunsen¹ l'arrangement des rois de la XX^e dynastie, on voit que la série ne se termine pas à notre Ramsès VIII, puisqu'au contraire après ce Pharaon se trouvent encore quatre autres Ramsès ses successeurs. Nous connaissons donc jusqu'à Ramsès XII inclusivement, et M. Bunsen n'est probablement pas bien sûr lui-même de ce chiffre, puisqu'il ajoute entre parenthèses un treizième Ramsès dont le nom propre, toutefois, lui est inconnu.

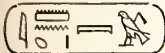
Mais il paraîtrait, par les planches de M. Lepsius², que l'ordre dynastique proposé par M. Bunsen est en quelques points contredit par les monuments, et qu'entre autres remaniements à faire aux listes, il faut reporter avant Ramsès VIII les Ramsès IX et XII; en sorte que la fin de la XX^e dynastie, suivant l'auteur de la *Chronologie*, se composerait des trois rois que son savant compatriote a nommés Ramsès VIII, Ramsès X et Ramsès XI.

Or l'examen des bas-reliefs du grand édifice de Karnak et en particulier du temple de Khons, à Thèbes, nous transporte précisément au milieu de ces rois et nous montre que leur règne vit s'accomplir des événements qui, par leur enchainement et le rang des personnages qui y prennent part, appartiennent au sujet que nous traitons en ce moment. Sous ces rois, en effet, se trama la conspiration sacerdotale qui amena la chute de la maison des Ramsès et la venue d'une dynastie nouvelle. Déjà, sous Ramsès VIII, une première tentative d'usurpation se reconnaît sur ces mêmes murailles où plusieurs grands prêtres d'Ammonra-sonther se sont représentés aux places où jusqu'alors nous n'avions l'habitude de rencontrer que des dieux et des rois³. Sous

1. *Egypt's Place*, t. II, p. 575.

2. *Denkm.*, III, 220 à 223.

3. *Denkm.*, III, 237.

Ramsès X, les symptômes d'envahissement devaient de plus en plus manifestes. Nos grands prêtres, à la vérité, sont morts ou ont disparu; mais leur succession, après un intervalle dont nous ne pouvons ici apprécier la durée, est recueillie par un autre personnage, nommé , *Her-Hor*, et grand prêtre d'Aminon comme eux, lequel, prenant résolument la tête de la conspiration, poursuit avec tant de succès l'œuvre commencée par ses prédécesseurs que nous le voyons monter successivement tous les échelons du pouvoir, et qu'après Ramsès XI il apparaît tout à coup sur les monuments, la tête ornée de la double couronne royale¹. Ainsi la XX^e dynastie s'éteignit sous une sorte de *dodécarchie* tout aussi réelle peut-être que celle qui précéda l'avènement de Psammétichus, et je rappelle ces circonstances pour mieux fixer l'attention sur une observation dont nous ferons tout à l'heure notre profit, à savoir que le roi , *Amen-si Her-Hor* (XXI^e dynastie), était déjà vivant sous Ramsès X, et que les tentatives d'usurpation des grands prêtres ont laissé sur les monuments des traces qui remontent jusqu'à Ramsès VIII.

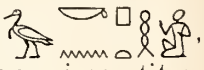
Ceci expliqué, on comprendra la portée particulière des réflexions précédentes quand j'aurai dit que nos Apis V, VI, VII, VIII et IX, tous postérieurs à Ramsès VIII, moururent sous un Ramsès qui régna au moins trente-trois ans², et qui n'est cependant aucun des Ramsès sous lesquels nous venons de voir se développer l'usurpation des grands prêtres. Où se place ce Ramsès nouveau? Évidemment ces trente-trois ans de règne nous empêchent de le mettre à la fin de la dynastie et après Ramsès X, qui lui-même a régné pendant au moins dix-sept ans³. D'un autre côté, la chambre

1. *Denkm.*, III, 243.

2. Prisse, *Mon. égypt.*, pl. XXIV.

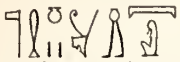
3. Champollion, *Lettres au duc de Blacas*, 2^e lettre, p. 63 et pl. XI.

qu'il fit creuser est certainement postérieure à celle de Ramsès VIII. En s'appuyant sur ces seules données, notre Ramsès, prenant sa place dans le vide plus ou moins large que nous avons déjà constaté entre Ramsès VIII et Ramsès X, serait donc à la fois le prédécesseur de l'un et le successeur de l'autre; et comme, dans les rares souvenirs que nous a légués son règne, nous n'apercevons aucune trace de l'influence exagérée des grands prêtres, nous devons croire que ce roi sut maîtriser les esprits et qu'il transmit à ses successeurs un trône que ceux-ci ne surent pas conserver intact.

Quant à son nom, il est, à de très légères différences près, celui du grand conquérant de la XIX^e dynastie, c'est-à-dire *Ramsès Meïamoun*. M. Bunsen, qui n'a pas compris ce monarque dans ses listes, paraît l'avoir confondu avec son homonyme; Rosellini, au contraire, en a fait un Ramsès XIV¹. On voit dans quel sens ces deux opinions doivent être modifiées. Quoi qu'il en soit, si l'ordre dynastique que nous devons assigner à Ramsès Meïamoun II n'est pas absolument certain, nous savons qu'il est postérieur à Ramsès VIII, et j'ajouterai, comme dernier renseignement fourni par la tombe d'Apis, que sous notre Ramsès vécut un personnage (peut-être un fils) nommé , *Bek-en-Ptah*², et que ce personnage eut parmi ses titres

1. *Mon. stor.*, t. II, p. 48, et t. IV, p. 135.

2. C'est peut-être le même que le Bek-en-Phtah dont un assez grand nombre de statuettes ont été trouvées dans la tombe des Apis de Ramsès VIII. Les légendes, tracées au pinceau sur le stuc grossier dont étaient revêtues les parois de la chambre de Ramsès XIV, étaient trop mutilées pour que j'aie pu lire au complet les titres de ce personnage. Il avait la peau de panthère et la tresse, et se trouvait, en dessous du roi, dans la posture exacte de Scha-em-Djom par rapport à Ramsès II dans les caveaux creusés par ce dernier roi. Je serais assez porté à le croire effectivement fils de Ramsès XIV. Autrement il eût été, à l'exemple des *Amenhotep* et des *Ramsès-Nakht*, un des prêtres usurpateurs. Quoi qu'il en soit, ces données générales ont au moins l'avantage de nous faire pressentir

celui de , deuxième prophète d'Enpé (eN HeR, *Onouris*?)¹, titre également porté par un des princes de la maison du roi Her-Hor², ce qui constitue une nouvelle probabilité en faveur du classement que nous croyons pouvoir proposer.

En somme, les complications qui embarrassent l'étude de la XX^e dynastie n'ont pas disparu, et c'est toujours à grand'peine que nous réussissons à démêler, à travers l'obscurité derrière laquelle cette famille se cache, les rares renseignements qui nous permettent de classer d'une manière plus ou moins certaine les douze ou quinze Ramsès dont nous connaissons aujourd'hui les noms. Mais la tombe d'Apis nous aura au moins, dans tout le cours de ce paragraphe, apporté les preuves de deux faits jusqu'ici contestés ou inconnus : savoir, en premier lieu, que Ramsès VIII eut pour prédécesseur un roi dont nous ne soupçonnions pas l'existence, et qui, attaché ou non à ce même Ramsès par les liens de la parenté, partagea probablement le trône avec son successeur ; en second lieu, que Ramsès Méiamoun II, connu déjà par la stèle de la Bibliothèque Impériale, dont M. S. Birch a, le premier, donné une traduction³, n'est pas le même que

que la place de Ramsès XIV ne peut pas être bien loin de l'époque dans laquelle nous sommes maintenant transportés.

1. Depuis que ceci est écrit, M. de Rougé a publié une *Notice sommaire des monuments égyptiens exposés dans les galeries du Louvre*, où ce nou propre est lu AN-HOUR (p. 107). Cette lecture, peu différente de eN-HeR, ne me paraît pas devoir atteindre l'identification proposée du dieu Enpé et de l'Onouris du songe de Nectanébo. M. de Rougé traduit *an-hour* par *amener le ciel*.

2. *Denkm.*, III, 247.

3. *Notes upon an Egyptian Inscription in the Bibliothèque Impériale of Paris* (*Trans. of the R. S. of Liter.*, vol. IV, nouv. série). Cette traduction avait déjà paru, quand M. Lenormant, dans ses cours au collège de France (décembre 1854), en fournit une autre à ses auditeurs. Presque au même moment, à l'ouverture de l'Exposition, M. de Rougé en donna une troisième version, qui est jointe à l'impression en caractères mobiles de la stèle, exécutée par l'Imprimerie impériale.

le grand Ramsès de la XIX^e dynastie, puisque son règne se place plus ou moins loin après celui de Ramsès VIII. Voilà les données nouvelles dont la tombe d'Apis nous met en possession. Elles ne sont pas, je le répète, de nature à accroître beaucoup nos richesses. Il semble cependant qu'elles servent jusqu'à un certain point à compléter l'ensemble de la XX^e dynastie et que nous sommes mieux qu'avant disposés à accepter, dans la forme suivante, le tableau de la fin de cette famille de rois :

NOMS sur les monuments	DANS l'ouvrage de M. Bunsen	DERNIÈRES dates connues	RÉSUMÉ des événements principaux
XX^e DYNASTIE (FIN)			
A. S - scha - en - Ra, meri-Amen; RA-MESES, <i>si-Ptah.</i>	Ne figure pas.	?	Partage le trône avec son successeur.
B. Nofré-ka-Ra, sotep- en-Ra; RA-MESES, <i>scha-</i> (em)-djom-Ma, merri- Amen.		3 ^e année.	Plusieurs grands prêtres font sculpter leurs images sur les édifices publics.
C. Ra-seser-Ma, sotep- en-Ra; RA-MESES, meri- Amen (II).	Ne figure pas.	33 ^e année.	Temps d'arrêt plus ou moins long pendant lequel les grands prêtres ne paraissent avoir commis aucun empiétement. Ici pourrait se ranger le Ramsès XII de M. Bunsen.
D. Ra-men-Ma, sotep- en-Ptah; RA - MESES, <i>scha - (em) - djom - Ma,</i> merri-Amen, <i>neter-hyk-</i> Poun.		17 ^e année.	Reprise des attentats sur le pouvoir royal: le grand prêtre <i>Hér-Hor</i> paraît.
E. Ra - kheper - Ma, sotep-en-Ra; RA-MESES, meri-Amen (III).	Ramsès XI.	2 ^e année.	Règne très court qui n'a laissé de traces que dans un tombeau.
XXI^e DYNASTIE			
A. Neter-hon-ape-en- Amen; HER - HOR, <i>si-</i> Amen.	Pehor.	?	Le grand prêtre <i>Hér-Hor</i> monte sur le trône.

§ 5

XXI^e DYNASTIE. — TROIS APIS

APIS I (24), inconnu.

APIS II (25), inconnu.

APIS III (26), inconnu.

APIS I, II et III. Pendant le travail de déblaiement de la chambre dans laquelle étaient enfermés les cinq Apis précédents, certains indices firent soupçonner qu'il existait une deuxième chambre en dessous de la première. Un puits vertical ayant été pratiqué à travers le sol, on ne tarda pas effectivement à constater un vide, et je m'y introduisis. La nouvelle chambre était pleine de sable jusqu'aux voûtes. Une bougie dans chaque main, je m'avançai en rampant, le dos au plafond et le ventre sur le sable. La chaleur était suffocante et l'air si raréfié que les bougies s'éteignirent. Il fallut retourner et renoncer pour ce jour-là à l'exploration de notre nouvelle conquête. Le lendemain, au moyen de nos machines ordinaires d'épuisement, je fis sortir le sable par le puits vertical. Mais bientôt nous nous aperçûmes que les murs destinés à soutenir les voûtes croulantes avaient été anciennement bâtis sur ce même sable, et il fallut cette fois renoncer totalement à l'entreprise. L'opération eut cependant pour résultat de nous prouver que le souterrain avait été habité par trois Apis, dont les tombeaux, construits avec la même négligence que ceux de la chambre supérieure, ont fourni les seules données sur lesquelles je m'appuie pour assigner à la construction de la chambre une date voisine de celle des Apis de Ramsès XIV. Du reste, la porte même du souterrain est restée inconnue, et peut-être qu'avec plus de frais et de persévérance, nous aurions obtenu des résultats qui nous eussent récompensés de nos efforts.

Quoi qu'il en soit, je conjecture que nos trois nouveaux Apis sont de la XXI^e dynastie.

La XXI^e dynastie nous est connue par Manéthon qui la fait originaire de Tanis, et nous apprend qu'elle était composée des sept rois suivants :

- I. Smendès, qui règne 26 ans.
- II. Psousennès, qui règne 46 ans, ou 41 ans selon Eusèbe.
- III. Nèpherschères, qui règne 4 ans.
- IV. Amenophthis, qui règne 9 ans.
- V. Osochor, qui règne 6 ans.
- VI. Psinachès, qui règne 9 ans.
- VII. Psousennès, qui règne 14 ans, ou 35 ans selon Eusèbe.

C'est tout ce que j'aurais à dire de cette famille royale, si M. Bunsen, méconnaissant l'autorité des monuments, n'avait proposé l'identification des trois derniers nommés de la liste précédente (Osochor, Psinachès et Psousennès) et des rois-prêtres dont nous avons précédemment esquissé l'histoire. Or, nous en savons assez déjà sur l'époque à laquelle vivait le premier de ces rois (Her-Hor) pour qu'il ne soit pas besoin de faire remarquer que sa vraie place serait, non pas à la fin, mais au commencement de la XXI^e dynastie, après le dernier Ramsès de la XX^e. L'identification, déjà très difficile au point de vue philologique, devient donc impossible à ne consulter que les monuments de l'histoire. D'un autre côté, le grand prêtre *Pionkh*, admis dans le tableau de M. Bunsen comme le Psinachès de Manéthon, est un personnage qui n'a jamais régné, et dont nous ne trouvons le nom (jamais l'image) que dans la généalogie de son fils, le prêtre-roi *Pihem*². Il devient donc de plus en plus impossible de reconnaître dans l'Osochor, le Psinachès et le Psou-

1. *Egypt's Place*, t. II, p. 576.

2. *Denkm.*, II, 248, 249, 250, 251.

sennés de Manéthon les deux seuls rois *Her-Hor* et *Pihem* que l'étude des monuments introduise entre la fin de la XX^e dynastie et l'avènement de la XXII^e. Au surplus il est bien probable que, les listes de Manéthon nous fussent-elles parvenues intactes, nous n'y aurions rencontré ni les noms de *Her-Hor* et de *Pihem*, ni ceux d'aucun des prêtres d'Ammon, qui ont pu, comme eux, usurper temporairement le pouvoir à Thèbes. La XXI^e dynastie, telle que nous la trouvons dans Eusèbe et dans l'Africain, me paraît, au contraire, la dynastie légitime et nationale, celle qui régnait à Tanis et sans doute à Memphis pendant que *Her-Hor* et ses successeurs occupaient Thèbes. C'est là la conjecture la plus vraisemblable, et on voit ainsi que nous aurions tort de rechercher dans la série des sept rois Tanites nommés plus haut aucun des noms royaux que l'interprétation des légendes gravées sur les murs du temple de Khons pourrait nous révéler. Malheureusement, la tombe d'Apis, qui aurait dû, si je l'avais trouvée intacte, nous lever un coin du voile qui couvre ces mystères, est restée complètement muette, et c'est un malheur pour nous. Retrouverions-nous le roi *Her-Hor* à Memphis? des fouilles entreprises sur l'emplacement de cette ville auraient-elles pour résultat de nous mettre entre les mains des listes royales toujours identiques à celles que nous avons à Thèbes? C'est là un grave problème qui touche à bien des questions d'histoire et de chronologie, et qui, en particulier, pourrait nous aider à distinguer un peu mieux que nous ne le faisons la valeur vraie de ces fameuses listes de Manéthon, dont nous avons peut-être trop l'habitude de prendre la mesure avec des monuments trouvés à Thèbes. Mais, je le répète, la tombe d'Apis ne nous a rien dit sur ces questions, et son silence est des plus fâcheux. — Par bonheur nous touchons, avec la XXII^e dynastie, à une époque où les monuments vont commencer à en plus nous faire défaut, et où, au contraire, ils nous arriveront avec une abondance qui nous permettra, je l'espère, d'obtenir de

leur interprétation plus d'un renseignement nouveau et intéressant.

§ 6

XXII^e DYNASTIE. — SEPT APIS

APIS I (27), mort l'an 23 d'Osorkon II.

APIS II (28), mort l'an 14 de Takellothis I^{er}.

APIS III (29), mort l'an 28 de Scheschonk III.

APIS IV (30), né l'an 28 de Scheschonk III;

intrônisé la même année, le 1^{er} de Paophi;

mort à 26 ans, l'an 2 de Pikhâï;

enseveli la même année, le 1^{er} de Méchir.

APIS V (31), mort l'an 4 de Scheschonk IV.

APIS VI (32), enseveli l'an 11 de Scheschonk IV, le 28 de Paophi.

APIS VII (33), né l'an 11 de Scheschonk IV;

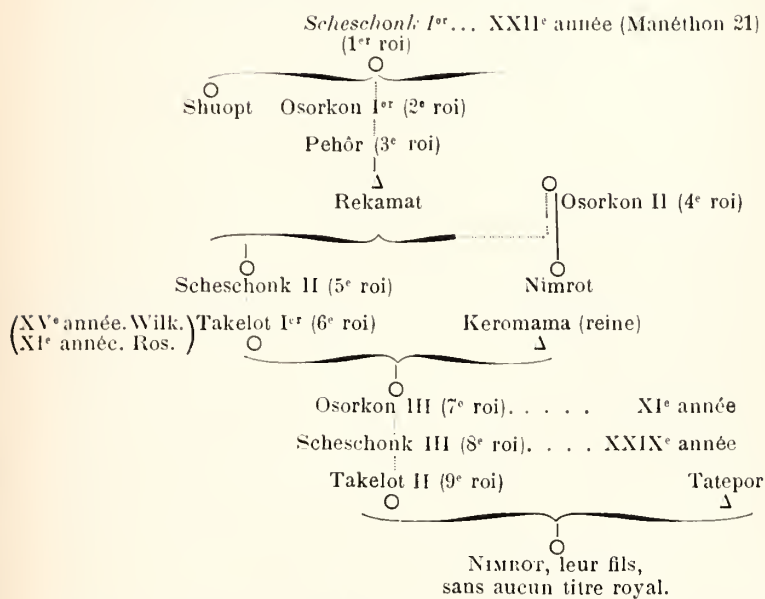
intrônisé l'an 12, le 4 de Pharmouthi du même roi;

mort l'an 37;

enseveli l'an 37, le 27 d'Hathyr.

Je passerai sur toutes les tentatives qui ont été faites jusqu'à ces derniers temps pour reconstituer la XXII^e dynastie, et j'arriverai immédiatement au tableau généalogique par lequel M. Bunsen, s'aidant des dernières recherches de M. Lepsius, a résumé l'état de nos connaissances sur cette famille royale. Ce tableau est celui-ci', et je le reproduis, parce que, après avoir montré, dans la première partie de cet examen, les bases sur lesquelles il repose, je compte, dans la seconde partie, faire voir au lecteur les modifications considérables que la tombe d'Apis nous force à y introduire. Le voici :

1. Voyez Bunsen, *Egypt's Place*, t. II, p. 592.



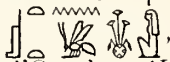
Comparé aux listes de Manéthon, ce tableau réunit en sa faveur toutes les probabilités. La série de l'Africain et celle que les monuments ont fournie à M. Bunsen marchent effectivement en parfait accord, de telle sorte que, nos diverses autorités se complétant l'une par l'autre, nous n'avons pour ainsi dire qu'à accepter le résumé synoptique de la dynastie dans la forme suivante qui lui a été donnée par M. Bunsen¹ :

Εἰκοστὴ δευτέρα δυναστεία βοῦθαστιῶν βασιλέων Θ.

α'. ΣΕΣΩΓΙΣ	{ SHESHENK, SHESHEK, Sesak, } chef de la dynastie.	24 ans. XXII ^e année.
β'. ΟΣΟΡΘΩΝ	{ OSORKON, SERKENA, Serak, très } probablement fils du précédent.	15
γ', δ', ε'. "Ἄλλοι τρεῖς	{ PEHER, très probablement fils du } précédent.	36
	{ OSORKON II, fils du précédent. } { SHESHONK II, fils du précédent. }	
A reporter.....		75 ans.

1. Voyez Bunsen, *Egypt's Place*, t. II, p. 594.

		<i>Report</i>	75 ans.	
ζ'. TAKEΛΩΘΙΣ	{ TAKELOT 1 ^{er} , très probablement fils du précédent.	{ 23	XV ^e année.	
	{ OSORKON III, fils du précédent.		XI ^e année.	
ζ', η', θ'. Ἀλλοι τρεῖς	{ SHESHONK III, très probablement fils du précédent.	{ 52	XXIX ^e année.	
	{ TAKELOT II, très probablement fils du précédent.			
				150 ans.

Mais, si ce résumé offre des garanties suffisantes d'exactitude quant à la succession des rois, il s'en faut que le tableau généalogique de M. Bunsen nous rende la totalité des renseignements qu'ont pu lui fournir les divers monuments dont, bien avant la découverte du Sérapéum, il a eu les copies entre les mains. Qu'on prenne en effet les généalogies tirées des textes publiés par M. Lepsius et celles qu'a produites M. Bunsen, s'appuyant expressément sur ces mêmes textes, et l'on trouvera des différences aussi importantes qu'inexplicables¹. Je ne veux pas refaire ici ce travail, qui prendra mieux sa place tout à l'heure au milieu des stèles bien plus complètes du Sérapéum. Mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer dès à présent que notre confiance dans les résultats de M. Bunsen doit être un peu ébranlée quand, par exemple, nous le voyons donner pour femme à Osorkon II, gendre² et non pas fils du roi *Hersha-sev* (le Pêhôr de M. Bunsen), une princesse *Rekamat* qui appartient à la XXI^e dynastie, alors que M. Lepsius aurait parfaitement pu lui apprendre que cette femme se nommait , *Hès-en-Khev*³. D'un autre côté, des deux fils d'Osorkon II connus par M. Bunsen, l'un, Sche-

1. Je transcris les paroles de M. Bunsen : « *Lepsius... has established the whole dynasty and their names. At present we merely give the pedigree as adjusted by him, and all the highest years of the reigns, and wait for his exposition, which may shortly be expected* » (*Egypt's Place*, t. II, p. 590).

2. Statue du Nil au *British Museum*, Lepsius, *Auswahl*, Taf. XV.

3. Voyez les inscriptions des canopes publiés par M. Lepsius, *Denkm.*, III, 255.

schonk II (le prince Scheschonk du papyrus Denon) ne put pas être, comme le veut le savant allemand, le père de Takellothis I^{er}, puisqu'après ce Scheschonk le sceptre passa dans une branche nouvelle de la famille; l'autre, au contraire, le prince Nimrot, est celui-là même qui eut pour fille la reine *Kéromama*, laquelle paraît avoir, pendant quelque temps, occupé seule le trône', avant que, par son mariage avec Takellothis I^{er}, elle ait donné naissance à Osorkon III. Le tableau de la XXII^e dynastie, présenté par M. Bunsen, n'est donc pas fidèlement le résumé de nos connaissances tel que pouvaient nous le fournir les monuments avant la découverte du Sérapéum, et nous devons penser que, dans le chapitre de M. Bunsen consacré à cette famille royale, tout n'est pas de M. Lepsius autant qu'il semblerait l'être.

Maintenant nous arrivons aux monuments du Sérapéum. En quoi ces monuments nous permettent-ils de rectifier les

1. C'est à cette reine que fut dédiée une des plus jolies statues de bronze que les musées égyptiens conservent et que nous possédons au Louvre. Cette statue représente la reine elle-même. Sur le devant se distinguent quelques lettres d'un texte où il est fait mention d'un prince Takelot et d'une invocation aux gens de Thèbes. Devant les pieds de la reine on lit une inscription qui, par la disposition et l'ensemble des phrases, rappelle d'une manière frappante la légende sculptée sur le beau vase d'albâtre d'Osorkon, usurpé par un membre de la famille Claudia. Kéromama a les deux cartouches et les titres honorifiques réservés aux seules personnes investies du pouvoir royal. Les deux cartouches, peu connus, sont ceux-ci :



M. Prisse (*Revue archéol.*, t. II, p. 750), et plus récemment M. Lepsius

idées émises par M. Bunsen ? en quoi augmentent-ils la somme des renseignements que nous possédions déjà sur la famille des Bubastites ? C'est ce que nous allons voir.

Je n'ai pas retrouvé les premiers Apis de la XXII^e dynastie. Les stèles qui auraient pu, à défaut des momies, nous en révéler l'existence, ont disparu à l'époque où le mauvais état du rocher obligea les Égyptiens à des travaux de consolidation qui nous ont privés de plus d'un monument précieux. Mais, à partir d'Osorkon II jusqu'aux derniers Ptolémées, les Apis se suivent sans interruption notable, et on apprendra avec satisfaction, en ce qui regarde plus spécialement notre XXII^e dynastie, que le seul Sérapéum nous a rendu environ quatre-vingt-dix monuments de cette époque intéressante.

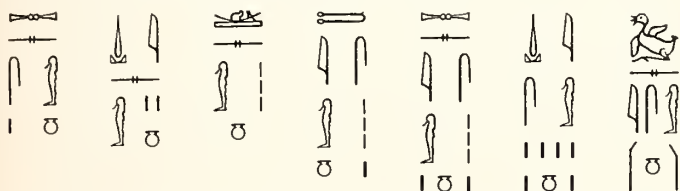
Or, quelques-uns de ces monuments doivent attirer plus spécialement notre attention, soit parce qu'ils émanent directement de personnages de la famille royale du temps, soit parce qu'incidemment il y est question de ces mêmes personnages, de l'époque à laquelle ils vivaient et des liens de parenté qui les unissaient entre eux. Je demande la permission d'introduire au lecteur ces divers monuments qui jettent sur la dynastie des Scheschonk une lumière aussi nouvelle qu'inattendue. Je les ferai paraître à mesure que la nomenclature de nos Apis nous fournira l'occasion de les rencontrer.

APIS I. Il est mort l'an 23 d'Osorkon II, ce qui nous donne une date supérieure que nous n'avions pas jusqu'à présent. Ses funérailles furent célébrées par le roi Scheschonk II, alors qu'il n'était encore que prince royal et gouverneur de Memphis sous l'autorité de son père Osorkon II.

(*Denkm.*, III, 256), ont publié les noms et qualités d'une autre princesse qui paraît appartenir à la même famille. Nous avons au Louvre une statuette funéraire ornée du nom de cette princesse, à laquelle il est peut-être impossible d'assigner exactement un rang au milieu des souverains de la XXII^e dynastie.

Si nous nous en tenions aux seuls monuments étudiés avant la découverte du Sérapéum, il est évident que le prince Scheschonk aurait eu pour mère cette même Hès-en-Khev, épouse d'Osorkon II, et mère de la princesse , , *T'es-bet-her'*, dont le nom est gravé sur les beaux

1. Ce nom propre est curieux à étudier. Le premier signe  est un caractère syllabique qui a ordinairement la valeur T'eS (Birch, *Egypt's Place*, t. I, p. 569). Une bonne preuve de cette lecture se trouve sur le sarcophage du nommé *Onkh-Méri* au Louvre. On y a représenté sept éperviers à la tête humaine, qui, suivant le livret (E. de Rougé, *Notice*, D. 7), sont les dieux de la demeure des âmes. Le nom générique est écrit  T'eSeS, et il n'est pas sans intérêt de faire remarquer qu'avant le nom propre spécial à chacun de ces animaux, l'appellation commune de T'eSeS a été répétée par le scribe avec toutes les variations qu'il a pu réunir. C'est ainsi qu'on lit le premier *T'es*, le deuxième *T'es*, le troisième *T'es*, etc., dans les formes suivantes :



d'où l'on a les valeurs égales  =  =  =  =  = T'eS. Les T'es

La deuxième partie du nom propre de notre princesse, écrite ici , est distincte de la finale , ce qu'attestent les noms analogues

  , T'eS-RA°-HeR, etc., où  tient lieu de

 . D'autres stèles du Sérapéum écrivent le même nom 

 , et il résulterait de cette orthographe que  est égal

à  . — Mais  est l'un des noms de la déesse Pascht à tête de lionne, celui que, vraisemblablement, on retrouve dans *Petubastis* et dans le nom de *Bubastis*, en copte *noréact*, et en hébreu *Pibeset*. Il faudrait donc, comme M. Birch le propose, transcrire  par BA°ST, et le nom de la princesse se lirait : *T'es-Bast-her*. J'avoue cependant

canopes de la collection de M. Champion au Caire¹. Mais

que l'impossibilité de rencontrer  écrit syllabiquement par l'S final constitue pour moi un doute, sinon sur la vraie prononciation de , au moins sur l'identité de ce groupe et de . Je crois plutôt que si les stèles du Sérapéum donnent  et  comme deux variantes du même nom propre, nous devons y voir, non pas une *homophonie* complète, mais une simple *synonymie*. Nous aurions alors  égal à  par le *sens*, et non par le *son*, et, tout en transcrivant BA°ST le premier de ces deux groupes, rien n'empêcherait de laisser au second sa valeur naturelle BeT(er). Ce mot  serait donc un autre nom de Pascht, celui que les Grecs ont écrit *Buto*, et le nom tout entier se lirait T'es-BeT(er)-HeR quand il est orthographié            

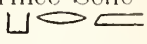
Quant aux preuves de la lecture BA°ST pour , elles ressortent de la comparaison de ces trois variantes :

   (Todt., cxxv, 32);

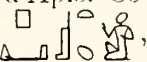
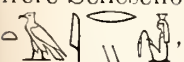
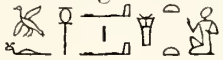
          (Mus. Charles X, salle funéraire);

          (Mus. Charles X, salle funéraire),

que je n'eusse pas remarquées sans doute si déjà, en parcourant ensemble les nouvelles livraisons de l'ouvrage de M. Sharpe, M. Birch ne m'avait signalé la valeur S donnée au caractère , dans un nom propre que les inscriptions d'une statue du Musée britannique écrivent indifféremment                  

une statue du Sérapéum, représentant notre prince Scheschonk, nous apprend qu'il fut le fils d'une reine  *Kéromama*, inconnue jusqu'ici. Osorkon II eut donc deux femmes : l'une, Kéromama, qui, en l'an 23 du règne de son mari, avait déjà un fils assez âgé pour exercer les fonctions de la vice-royauté à Memphis; l'autre, Hès-en-Khev qui était sans aucun doute plus jeune que Kéromama, puisque sa fille T'es-bet-her épousa son propre neveu Takellothis, petit-fils de cette même Kéromama.

APIS II. Une grande dalle ornée des cartouches de Takellothis I^{er}, trouvée avec des stèles datées de l'an 14, m'a donné l'époque de la mort de cet Apis, sur lequel je ne puis fournir aucun autre renseignement.

APIS III. L'an 28 du règne de Scheschonk III fut l'année de la mort d'Apis III et celle de la naissance d'Apis IV. En cet an 28, nous nous trouvons en face de l'un des fils de la princesse T'es-bet-her, lequel, à cette époque, était  *SaR A°A° eN MA°T'OU*, *chef principal* des soldats nommés *Mat'ou*, et vint dans le Sérapéum faire une prière au dieu à l'occasion de la mort d'Apis. Ce petit-fils (par sa mère) d'Osorkon II se nommait  *Pétisis*, et il eut pour père un autre *chef des Mat'ou* nommé Takellothis, fils lui-même du prince Scheschonk déjà cité plus haut, ce qui fait que Pétisis avait à la fois Osorkon II pour aïeul et pour bisaïeul. La princesse T'es-bet-her avait donc épousé, comme je l'ai annoncé, son neveu, c'est-à-dire le fils de son frère Scheschonk. Quant à Pétisis, il s'allia à sa propre sœur  *Ta-ari*, et en eut, selon la stèle à laquelle nous devons ces renseignements¹, deux fils qui se nommèrent Takellothis et  *Pef-pa-Bast*².

1. Louvre, salle d'Apis, S. 1898.

2. Ce caractère , par l'analogie du nom de notre individu avec

Comme on le voit, ces résultats nous mettent, en l'an 28 de Scheschonk III, à deux générations seulement du règne d'Osorkon II, et il ne faut pas oublier que la longueur du temps que représentent ces deux générations peut être d'autant plus raccourcie que notre Pétisis, quoique assez âgé déjà en l'an 28 pour avoir des enfants revêtus de fonctions publiques, était assez jeune cependant pour que, 26 ans plus tard, il ait pu encore assister aux funérailles d'un autre Apis. Maintenant, à quoi ces deux générations correspondent-elles dans les listes royales? le calcul de la durée des règnes intermédiaires entre Osorkon II et Scheschonk III amène-t-il un parallélisme satisfaisant? La question a de l'intérêt, mais ne pourrait être vidée qu'autant que nous connaîtrions la longueur exacte de ces règnes intermédiaires. Or, nous n'avons même pas une date du règne de Scheschonk II, et Takellothis I^{er}, aussi bien qu'Osorkon III, ne nous a donné que ce que j'appelais tout à l'heure des limites supérieures, au delà desquelles rien n'empêche que leur règne ait pu encore se prolonger longtemps. On ne peut donc asseoir un calcul définitif sur ces bases fragiles, et le plus sûr sans doute est de s'en tenir aux probabilités, terrain sur lequel le problème a plus de chances d'être résolu. Ici effectivement, nous arrivons sans trop d'efforts à construire un ensemble qu'à coup sûr une critique exigeante a le droit de répudier, mais que nous pouvons cependant accepter dans les limites que le silence des monuments et de Manéthon

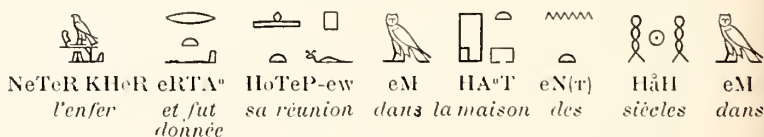
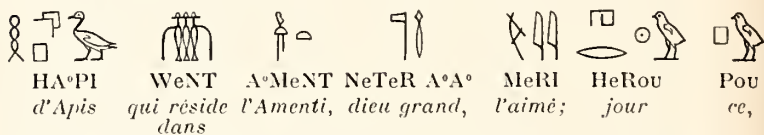
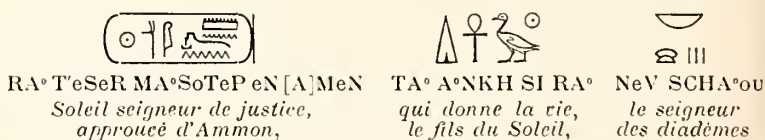
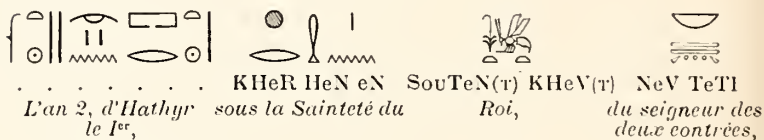
d'autres noms fréquemment employés à toutes les époques, paraît être une simple variante de . La lecture *Pa*, pour le second de ces deux caractères, proposée par Champollion, a été mise en doute. J'ai trouvé cependant sur une petite table à libation du Sérapéum les deux variantes   et          , d'où l'identité de  et  est évidente. C'est sur quelque lecture de ce genre que Champollion aura basé sa transcription.

nous impose. Mettant ensemble les 28 ans déjà écoulés de Scheschonk III, les 11 ans d'Osorkon III, les 15 ans de Takellothis I^{er}, et attribuant 12 années à Scheschonk II, c'est-à-dire la somme la plus élevée que les 23 ans de la stèle d'Osorkon II nous permettent de donner à ce Scheschonk sans dépasser les 36 ans des ἀλλοι τρεῖς de Manéthon, nous arrivons ainsi à un total de 66 ans pour la mesure probable du temps qui sépare la vingt-huitième année de Scheschonk III de la fin du règne d'Osorkon II. Ce chiffre, quelque peu certain qu'il soit, implique-t-il une contradiction? Je ne le pense pas. Après tout, le règne d'Osorkon II a sans doute été long, puisqu'un petit-fils de ce roi, le prêtre Osorkon, mourut avant lui dans un âge assez avancé, et comme, d'un autre côté, Hès-en-Khev ne fut que la seconde femme du roi, rien n'empêche que sa fille T'es-bet-her ait eu un fils qui vivait 66 ans et même 92 ans ($66 + 26 = 92$) après le jour où, sous Osorkon II, elle vint elle-même au monde. En somme, le parallélisme entre les listes royales et les renseignements que nous livrent les stèles du Sérapéum se soutient donc rigoureusement, et déjà l'on voit que nous sommes assez sûrs de nos résultats pour pouvoir présenter en toute confiance le tableau de la position relative des divers personnages qui composèrent la famille d'Osorkon II. On le trouvera plus bas.

APIS IV. Voici le texte et la traduction d'une stèle¹, qui, à l'avantage de nous donner un spécimen curieux des pros-cynèmes de la tombe d'Apis, joint celui de nous faire connaître divers faits dont, chemin faisant, nous pourrons faire ressortir la valeur. Cette stèle est d'assez grandes dimensions et partagée en deux registres. Au premier registre, le même Pétisis est en adoration devant Apis et la déesse de l'Amenti. Cette fois son costume a changé; il a la peau de panthère, et sur sa coiffure une sorte d'ornement qu'on ne

1. Louvre, salle d'Apis, S. 1904.

retrouve jamais ailleurs¹. Il est suivi de deux personnages dont l'un se nomme *Harsiésis* ; le nom de l'autre a disparu. Quant au second registre, on y trouve une inscription en onze lignes, que voici :

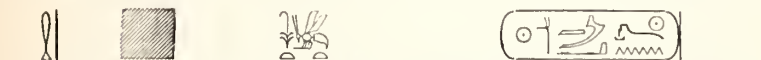


1. C'est vraisemblablement l'insigne du grade de commandant supérieur des Maschouach.

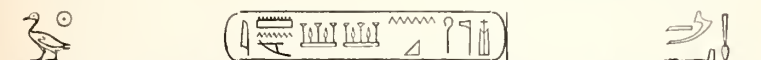
2. **ⲡⲓⲩⲁⲩ**, *le chat*, l'animal sacré de Pascht, déesse éponyme de Bubastis.



HeS(r)ew eN(r) TeTeN eS-KE¹ MeS(r)ouw eR HeRou
son siège de l'éternité. Après qu'il était né l'an 28, dans les jours



(eN)HeN (eN) SouTeN(r)KlleV(r) RA° TeSeR MA° SoTeP eN RA°
de la du Roi, Soleil, seigneur de justice,
Sainteté approuvé du Soleil,



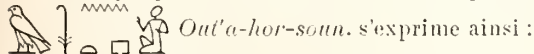
SI RA° A°MeN MeRI SCHeSCHeNK NeTeR IIIK PouN MA°TA°OU
le fils du l'aimé d'Ammon, Scheschonk, le divin le proclamé
Soleil, modérateur de Poun, juste.



A°OU sen	HeR ²	HeH	NoWReou-eW	eM	VOU	NeV eN
<i>ils ont été</i>	<i>à</i>	<i>chercher</i>	<i>ses beautés</i>	<i>dans</i>	<i>endroit</i>	<i>chaque du</i>

1. Copte **ic**, **icxe**, *en*, *ecce*, **icxen**, *post*, *postquam*.

2.  HeH A°KHou est une formule très fréquente dans les textes de toutes les époques. Elle signifie *accomplir* ou *augmenter* (conf. $\mathfrak{Z}\mathfrak{A}\mathfrak{Z}$, *multitudo*, *multum*) *les cérémonies*. Voyez, entre autres monuments, la grande stèle d'Ipsamboul, lignes 3, 15, 16 (*Denkm.*, III, 195), les stèles de Silsilis et d'Hamamat (*ibid.*, III, 175, 200, 218, 219), l'obélisque de Paris, l'inscription C. 57 au Louvre. Une stèle du Sérapéum, dédiée à Apis par un fonctionnaire du temps d'Amasis nommé 



T'a ^u Tew	NoK	HeNeK	MA ^u	IRI eN	KA ^u eK
<i>Il dit :</i>	<i>Moi</i>	<i>ton esclave</i>	<i>véritable,</i>	<i>qui ai fait à</i>	<i>ton être</i>



SCHA° HeR NeTeR. . . TeR ReSeK (poie, rigilare)
d'approcher vers l'abîme céleste l'ensevelissement, j'ai veillé toi

TA°MeH	Ke-MeNTou-W eR¹	HA°T SCHA°T A°VA°T²	eM KHeT
pays du Nord;	il fut trouvé à	Hat-schat-acot,	après que,
A°VA°T 3	MouR SeX	A°N(T)ou	A°TeH³
mois trois,	on avait	les vallées	de la Haute-Égypte
	traversé		
eR MeH	VeS-(T)ou-eW eR	HA°T PTaH KA°	KHeR
de la Basse-Égypte.	Il fut introduit à	Hat-Phtah-Ka,	auprès de son père
RA°NeV	HeR	HeH A°KHou	NeV eN
chaque jour	pour	accomplir les cérémonies	toutes de
			ce dieu.

Une autre stèle, au nom d'un Ahmès, du temps de Darius, emploie les mêmes locutions : *Moi qui suis ton esclave, moi qui ai fait à toi-même ton enterrement* (), *qui t'ai gardé tous les jours, qui n'ai pas dormi pour célébrer tes cérémonies afin que tu t'établisses dans le cœur de tout le monde, etc.* Il ne s'agit pas ici d'une recherche d'Apis, comme sur la stèle de Pikhaï. Dans toutes les phrases que je viens de citer, HeH A°KHou est employé dans un sens détourné; le sens propre est plutôt *querere splendida*.

1. Copte *ⲉⲓⲙⲉ*, *incenire*.

2. Ce nom de lieu m'est inconnu.

3. Se rencontre quelquefois pour désigner la Haute-Égypte. L'un des noms de l'Égypte paraît avoir été *Ἀετία* (Ét. de Byzance, *τοῦ Ἀἰγυπτίου*). Diodore de Sicile, qui l'a connu, l'applique au Nil (I, 19) et s'empresse de le tirer du grec *Ἀετός*, *l'aigle*, à cause de la rapidité du cours de ce fleuve; Étienne de Byzance le donne à l'Égypte et le fait venir ἀπὸ τοῦ *Ἰνδοῦ Ἀετοῦ*. Peut-être serait-il téméraire de comparer à l'*Aetia* des écrivains classiques la forme *ATeH* que les hiéroglyphes viennent de nous fournir.

4. A°A°=I. Comparez l'hébreu *י*, *insula*. C'est avec la valeur I qu'on trouve dans le nom de l'île de Philæ, PILA°K.

» du mois d'Hathyr, sous la Sainteté du Roi, du seigneur
 » des deux contrées, du Soleil seigneur de justice, approuvé
 » d'Ammon, du vivificateur, du fils du Soleil, du maître
 » des diadèmes, de l'aimé d'Ammon, Pikhāi, celui qui
 » donne la vie, la stabilité et la pureté comme le soleil
 » pour l'éternité, l'aimé d'Apis, le grand dieu qui réside
 » dans l'Amenti; -- en ce jour, on a amené ce dieu pour
 » que, s'établissant dans le bon Amenti, il fût enseveli
 » dans l'enfer et qu'il obtînt sa réunion avec la maison des
 » siècles dans son siège de l'éternité. — Sa naissance ayant
 » eu lieu l'an 28, dans les jours de la Sainteté du Roi, du
 » Soleil seigneur de justice, approuvé du Soleil, du fils du
 » Soleil, de l'aimé d'Ammon, Scheschonk, le divin modé-
 » rateur de Poun, le défunt, on a été cherchant ses beautés
 » (Apis lui-même) dans chaque endroit de l'Égypte infé-
 » rieure, et il fut trouvé à Hat-schat-avot, après que, pen-
 » dant trois mois, on avait parcouru les vallées de la Haute-
 » Égypte et les îles de la Basse-Égypte. — Il fut intronisé
 » à Hat-Phtah-Ka (le temple de Vulcain, très probable-
 » ment le *Hat* des Πύλαι d'Hérodote), auprès de son père
 » Phtah, (le chef) de son mur du Sud (quartier de Mem-
 » phis), par le chef supérieur des ouvriers, le Sam du
 » temple de Phtah, le chef principal des Maschouasch,
 » Pétisis, fils (de son père), le chef supérieur des ouvriers,
 » le Sam, le chef principal des Maschouasch, Takellothis,
 » et (de sa mère) la royale fille (issue) du germe de son
 » père qu'elle aime, T'es-bet-her, en l'an 28 et le 1^{er} de
 » Paophi. — La durée heureuse de ce dieu a été de vingt-
 » six ans. »

L'intérêt particulier de cette stèle saute aux yeux de cha-
 cun. Pikhāi est un roi inconnu qui paraît pour la première
 fois ici sur un monument égyptien, et l'empressement avec
 lequel nous devons l'accueillir est augmenté par la certitude
 que nous possédons de pouvoir sans effort ranger ce nouveau
 venu à son rang chronologique, puisque nous savons que

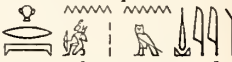
l'an 2 de son règne est séparé par un intervalle de vingt-six ans de l'an 28 de Scheschonk III. Nos Apis aident donc à merveille à souder nos règnes les uns aux autres, et il n'est pas difficile de s'apercevoir que, si Scheschonk III a régné une trentaine d'années, il y a place entre ce roi et Pikhai pour un troisième monarque, qui sera le Takellothis II de M. Bunsen, lequel aura régné au plus pendant une période de vingt-deux ou vingt-trois ans. Conformément aux indications déjà fournies, les seules stèles du Sérapéum nous donnent par conséquent les moyens d'établir dans la XXII^e dynastie trois points fixes, autour desquels les différents rois de cette famille viennent se grouper avec une certitude suffisante. Osorkon II, comme gendre du roi Herscha-sev et aïeul de Pétisis; Scheschonk III, comme occupant le trône à l'époque où les petits-fils d'Osorkon II exerçaient à Memphis des charges militaires; Pikhai, enfin, comme régnant, à certain jour connu, après une année également connue de Scheschonk III, forment trois jalons immobiles, séparés, d'une part par les règnes de Scheschonk II, de Takellothis I^{er} et d'Osorkon III, et d'autre part par celui de Takellothis II.

Quant aux généalogies, nous n'y voyons rien qui modifie ce que nous avons appris plus haut. Notre stèle mentionne Pétisis, son père Takellothis et sa mère la royale fille T'esbet-her. C'est ce que nous savions déjà, et nous ignorerions peut-être toujours à quel titre le nommé Harsiésis figure en tête de ce monument, si une autre stèle, de même date et de même style que la précédente¹, ne venait à notre secours. Ici nous descendons de deux générations. Harsiésis y est inscrit comme le fils de Pétisis, et le mari de deux femmes *Ta-ti-ta-neb.....* et *Hapou-es.....hès* dont il eut deux fils, un nouveau Takellothis, et Onkh-Pétisis. La généalogie des membres de la famille d'Osorkon II ne s'arrêtait donc pas

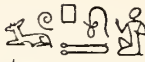
1. Louvre, salle d'Apis, S. 1905.

à Pétisis, et se poursuit au contraire à travers de nouvelles séries dont notre tableau devra tout à l'heure tenir compte.

Deux courtes observations épuiseront ce que nous avons à dire sur la stèle datée de l'an 2 de Pikhai.

La première est relative aux fonctions dont notre Pétisis est successivement revêtu aux deux époques où nous venons de le rencontrer, à vingt-six ans de distance, rendant ses devoirs à la Majesté d'Apis. En l'an 28 de Scheschonk III, Pétisis partage avec son père Takellothis le titre de *grand chef des Mat'ou*. En l'an 2 de Pikhai, notre Pétisis a changé non seulement de costume, mais aussi de qualifications, et, à ses titres de prêtre attaché au temple de Phtah, il joint celui de *commandant supérieur des Maschouasch*. Or, les Maschouasch et les Mat'ou ne nous sont pas inconnus. Ramsès III a célébré sur le pylône de Médinéh-Tabou ses victoires sur les premiers; les seconds ont fourni au copte le mot *masout*, qui a fini par être le terme générique de *soldat*, et à diverses époques on les rencontre avec la qualité de mercenaires au service de l'Égypte (cf. , le chef des soldats des Mat'ou, sur un fragment de statue du Sérapéum). Ce sont deux peuples de l'Asie occidentale, identifiés depuis longtemps avec les *Mèdes* et les *Mosches* d'Hérodote¹, et on doit d'autant moins s'étonner de les retrouver en Égypte, remplissant auprès des mêmes rois un service identique, que ces peuples étaient de même race et se rangent au même verset du chapitre x de la Genèse parmi les descendants de Japhet. Nous voilà donc retombés dans le bel article de M. Birch sur les ivoires trouvés à

1. Hérod., III, 74. Cf. Ch. Lenormant, *Introduit. à l'histoire de l'Asie occidentale*, p. 290 et 405. Les Maschouasch qui, sous la XXII^e dynastie, formaient une milice étrangère à la solde de l'Égypte, pourraient bien être les aïeux de ces Magouscens qui, plus tard, étaient répandus dans la Médie, l'Égypte, la Phrygie et la Gaule (voyez Bardesane, *ap. Eusèbe, Prep. Evang.*, VI, 10).

de Roboam, le prince  SCHouPouT, porta lui-même un nom qu'il partagea avec le זבד, *Zaboud*, favori de Salomon¹; *Ninus* est peut-être le type du nom propre NâNâ, que les stèles du Sérapéum nous prouvent avoir été celui d'un prêtre résidant à Memphïs: et enfin, à tous ces noms si incontestablement étrangers, il nous sera permis d'ajouter celui de *Kéromama* que les Grecs, par une métathèse que n'excluent pas les règles de la philologie, ont adouci en *Sémiramis*². Comme on le voit, nous sommes avec la XXII^e dynastie en pleine Asie occidentale. Les Sémiramis, les Nemrod, les Sargon, les Tiglath, peuplent les palais des Pharaons, et des mercenaires pris parmi les Mèdes et les Maschouasch forment une garde particulière dont le commandement était réservé aux membres de la famille royale. J'admets parfaitement que l'identité des *Mat'ou* et des Mèdes n'offre pas une certitude suffisante. Mais celle des *Maschouasch* et des peuples qu'a combattus Ramsès III est incontestable, et cela suffit pour que, dans ces soldats asiatiques qui, sous la XXII^e dynastie, ont joué le rôle des *Suisses* en France, nous reconnaissons une trace de plus de l'alliance et des rapports de l'Égypte avec ses voisins des bords de l'Euphrate et du Tigre.

La seconde observation aura sans doute frappé d'elle-

1. *Rois*, III, ch. iv, v. 5.

2. Le nom de Sémiramis avait frappé les Grecs par sa désinence, dans laquelle je ne doute pas qu'ils aient reconnu le sémitique המם, HeMaM, ou הממה, HeMaMah, une *colombe*. De là, toute la tradition qui mêle des *colombes* à l'histoire de Sémiramis, soit que, comme dans Hétychius, l'étymologie du nom propre soit cherchée, soit que, comme dans Ctésias, Diodore et Élien, on se contente d'indiquer l'histoire merveilleuse des premières années de cette reine célèbre, qui fut nourrie, comme on le sait, par des colombes. Cette remarque donne du poids à la conjecture de Bochart (*Chanaan*, II, 12), et sa lecture Σ:P:Μ:Μ: me paraît très heureusement confirmée par la transcription égyptienne du nom, KeRoMaMa. On prétend qu'après sa mort, Sémiramis fut adorée sous la forme d'une colombe.

même le lecteur dans la traduction que j'ai donnée plus haut de la stèle de Pikliaï. Notre Apis IV est mort en effet à vingt-six ans, et cette courte mention a pour nous plus de valeur que tous les passages de Plutarque et que tous les renseignements sur la religion égyptienne fournis à *posteriori* par les Grecs. La période d'Apis résistera-t-elle à ce nouveau coup? J'en doute fortement, et je crois qu'on peut dès à présent la regarder comme anéantie. J'ai cependant de la peine à croire qu'il n'y ait pas au fond de tout cela quelque chose de vrai, et que la mort violente imposée à Apis ait été une tradition créée tout d'une pièce par les écrivains de la Grèce et de Rome. Apis est un des dieux du panthéon égyptien que les Grecs ont le mieux connu; par sa parenté avec Sérapis, il était devenu presque l'un des leurs, et il me paraît difficile qu'en pareil cas ils aient inventé un fait dont chacun pouvait, de leur temps même, vérifier l'exactitude. On doit donc croire que tout, dans les écrits de Plutarque, de Pline, d'Ammien Marcellin et de Solin, n'est pas entièrement faux, et que peut-être les monuments du Sérapéum ne viennent contredire aujourd'hui les affirmations de ces auteurs que parce que l'érudition moderne, sur les traces du seul Plutarque, a fait fausse route en ne distinguant pas suffisamment le cycle de vingt-cinq ans, qui n'a rien de commun avec Apis, et le point du dogme qui forçait Apis à mourir une fois qu'il avait atteint un âge déterminé. Envisagée de cette manière, la question, ce me semble, est ramenée à son véritable point de vue. Je crois, quant à moi, que, si les monuments ont incontestablement raison, les écrivains grecs n'ont pas autant de torts qu'on voudrait le croire, et qu'après tout, Apis étant Osiris sous sa forme charnelle et, comme Osiris, recevant son souffle de Phtah, rien ne nous défend de croire qu'Apis, l'image la plus parfaite d'Osiris, n'ait été condamné à mourir à l'âge même auquel Osiris serait mort, c'est-à-dire à vingt-huit ans¹.

1. Ἐτῶν δ' ἀριθμὸν οἱ μὲν βιωσαι τὸν Ὅσιριν, οἱ δὲ βασιλεῦσαι λέγουσιν ὡς τὸ

Pouvait-il en effet en être autrement? un Apis de vingt-neuf ou trente ans avait-il encore le droit d'être un Osiris? les funérailles d'Apis n'étaient-elles pas celles d'Osiris lui-même? en un mot Apis, dans sa vie et dans sa mort, n'est-il pas une personnification complète de la vie et de la mort du grand juge de l'enfer égyptien, et dès lors pourquoi vingt-cinq ans, et pourquoi pas vingt-huit? D'ailleurs ceux qui tiennent absolument à la période astronomique ont la ressource du cycle de vingt-huit ans, cycle solaire comme Osiris était un dieu solaire. On peut donc, sans offenser la science, penser que les Grecs n'ont pas été les inventeurs naïfs de la période qui a peut-être un peu trop mystifié les modernes, et qu'effectivement Apis a dû mourir quand la vieillesse le conduisait à un certain âge, non pas parce qu'il était le type vivant d'une période avec laquelle il n'avait absolument rien à faire, mais parce que c'était un point de ressemblance avec Osiris. Telle est, à mon sens, la solution du fameux problème de la période d'Apis, qui n'en est plus une. De cette façon, nos Apis vivent vingt et vingt-six ans; ils vivent ce qu'ils peuvent, sans qu'on songe à compléter par l'un le cycle commencé par l'autre, et le plus glorieux d'entre eux sans doute est celui qui, Osiris complet, prolonge sa vie jusqu'aux vingt-huit ans après lesquels, à l'exemple de la victime des embûches de Typhon, il termine son existence dans les eaux du Nil. — Mais je me hâte d'ajouter que cette solution n'est peut-être pas encore irrévocable, et que les partisans à tout prix de Plutarque peuvent se réfugier dans un dernier argument qui nous est fourni par le Sérapéum lui-même. Je produirai consciencieusement cet argument en son lieu et place, avec tous les points de doute dont il est accompagné et sous lesquels il succombe. En attendant, je continue la série de nos taureaux divins.

καὶ εἰκόσιον. *Les uns disent qu'Osiris a régné vingt-huit ans, d'autres qu'il n'a vécu que ce nombre d'années (Plutarque, De Is. et Os., XLII).*

APRIS V, VI, VII. Ces taureaux moururent l'an 4, l'an 11 et l'an 37 d'un roi qu'une stèle nommée   , fils de *Pikhaï*, et dont la légende est celle-ci :



C'est encore là un roi nouveau, et il est d'autant plus étonnant que les monuments ne nous aient jamais livré son cartouche que son règne fut très long et ne parait pas avoir été agité par beaucoup de troubles intérieurs, puisqu'à chaque mort d'Apis, le Sérapéum, comme aux plus beaux temps de la monarchie, fut orné d'une quantité considérable de pros-cynèmes. Ce roi d'ailleurs se nomma Scheschonk, et, comme il succéda à Pikhai, il devient le Scheschonk IV de la XXII^e dynastie. Je noterai en passant que son cartouche-prénom est aussi celui d'Aménophis II, et que peut-être plusieurs monuments connus par ce seul cartouche et attribués à Aménophis doivent être rendus à Scheschonk IV.

Le monument principal de ce temps est une jolie petite stèle², fruit de la dévotion à Apis d'un personnage qui vivait en l'an 37 du règne. Ce personnage s'est lui-même représenté en tête du monument. Au registre principal, quinze lignes horizontales contiennent, outre des renseignements généraux sur l'Apis mort à cette époque, toute une généalogie sur laquelle il est nécessaire que nous fixions un moment notre attention.

1. Musée Charles X, salle historique, S. 1933.

2. Musée Charles X, salle historique, S. 1959.

La traduction de la partie essentielle du monument donne la version suivante :

*L'introduction de ce dieu (Apis) auprès de son père Phtah (eut lieu) en l'an 12, le 4 de Pharmonthi, du roi Rakheper-aa, du fils du Soleil Scheschonk, le vivificateur; sa naissance (eut lieu) en l'an 11 de sa Sainteté; son coucher sur son siège dans la contrée de Toser (eut lieu) en l'an 37, le 27 d'Hathyr, (du règne) de sa Sainteté. — Que lui (Apis) donne la vie et la santé au dévot son fils, l'aimé de Neith, le prophète... Her-pi-sen, fils (de son père) le chef, le directeur du pays du Nord, le supérieur des prophètes dans Bubastis' () , le chef des soldats, Phtah-hon, et de (sa mère) la prêtresse d'Hathor dans Bubastis, sœur (de son mari), la dame de maison, Iri-on-rou, (lequel Phtah-hon) est fils (de son père, personnage) du même rang, Her-pi-sen, et de (sa mère) la supérieure des assistantes de Her-scha-ef (*Ἡρσχαῖς* dans Plutarque, *De Is.*, xxxvii, ) , roi des deux contrées, modérateur des deux pays, Pep-tet-titis; (lequel Her-pi-sen) est fils de (son père, personnage) du même rang, Phtah-hon, et de (sa mère) du même rang, T'es-en-Khemi; (lequel Phtah-hon) est fils de (son père, personnage) du même rang, Phtah-ono-onkh-ef, et de (sa mère) la prêtresse d'Hathor dans Bubastis, la royale fille, la dame de maison, Tent-es-Pah; (lequel Phtah-ouo-onkli-ef) est royal fils de (son père, personnage) du même rang, Nimrot, et de (sa mère) la supérieure des assis-*

1. M. Brugsch ne m'en voudra pas de publier avant lui cette lecture nouvelle et curieuse du nom de la ville de Bubastis. Je la lui dois tout entière. Elle est pour moi une preuve de la bonne amitié de M. Brugsch, et un souvenir précieux des longues heures que nous avons passées ensemble sous la tente, au milieu des sables du Sérapéum, interrogeant ce riche portefeuille de notes, au fond duquel j'espère bien que la géographie pharaonique, promise par l'auteur de la *Grammaire démotique* au monde savant, ne restera plus longtemps enfouie.

tantes d'Arsaphès, roi des deux contrées et modérateur des deux pays, Tent-ès-Pah; (lequel Nimrot) est fils du seigneur des deux mondes, (le roi) Osorkon, et (de sa mère) Mouth-ouo-onkh-ès. — (Qu'Apis donne la vie et la santé) au royal fils Takellothis et à la mère divine¹ ...pès; au royal fils Osorkon et à la mère divine Ta-schat-Khons; au royal fils Scheschonk et à la mère divine Kéromama. — (Qu'Apis donne la vie et la santé) au divin père, au grand chef Nimrot et à la mère divine Tent-ès-Pah, (lequel Nimrot) est fils de (son père, personnage) du même rang, Scheschonk, et de la royale mère Meh-en-Ousekh; (lequel Scheschonk) est fils de (son père, personnage) du même rang, Pi-tout; (lequel Pi-tout) est fils de (son père, personnage) du même rang, En-ven-scha; (lequel En-ven-scha) est fils de (son père, personnage) du même rang, Ma-ou-san; (lequel Ma-ou-san) est fils de (son père) Teh-en-vouioua².

J'aurai occasion de revenir sur les différentes manières par lesquelles les Égyptiens ont noté les événements de la vie d'Apis dont ils ont voulu conserver le souvenir, et je me bornerai en ce moment aux questions qui intéressent plus directement l'état de la famille royale.

La première des trois parties dont se compose le tableau des personnages qu'Harpisen a introduits dans son proscynème est d'une clarté qui ne laisse aucune prise au doute : Harpisen y remonte jusqu'à son sixième ancêtre, le roi Osorkon, et il n'y a rien là que de très naturel. De même, à la seconde partie, le dédicateur du monument fait paraître trois princes qui ne peuvent appartenir qu'à la famille régnante et qui, par conséquent, sont fils de Scheschonk IV ;

1. *Royale mère* et *royale fille* sont des titres royaux; la *mère divine* est un titre sacerdotal qui appartient, avec ceux de ,  et , aux *Pallucides* d'Ammon.

2. Ces noms ne paraissent avoir aucune racine dans la langue égyptienne.

ici encore le motif qui a guidé le rédacteur de notre stèle se devine facilement. Mais on comprend moins pourquoi, après les trois princes, la série des personnages continue par un Nimrot, époux d'une Tent-ès-Pah ornée d'un titre sacerdotal ordinairement réservé aux princesses, et fils d'un particulier qui est lui-même l'époux d'une *royale mère*, c'est-à-dire de la *mère d'un roi*. Ces difficultés ne peuvent être établies clairement que sur le vu du grand tableau généalogique résumé plus bas. On y verra que le meilleur arrangement possible est celui qui consisterait à faire de la *royale mère* Meh-en-Ousekh la mère du roi Pikhāï, et de la femme du grand chef Nimrot, la fille de Takellothis II. Je sais que si Meh-en-Ousekh avait été , *royale épouse*, au lieu de , *royale mère*, il eût été plus simple peut-être de regarder cette femme comme l'épouse (en premières ou en secondes noces) de Takellothis II, qui serait ainsi devenu le père de son successeur Pikhāï. Mais Meh-en-Ousekh n'a pas ce titre, qu'elle n'eût pas manqué de prendre si elle en avait eu le droit. Il faut donc nous en tenir à l'arrangement que notre tableau reproduit, et que, je le répète, je donne seulement comme probable. La place de Meh-en-Ousekh explique la qualité de *mère de roi* qu'elle s'attribue. Le trône, peut-être, était réservé au gendre de Takellothis II, selon un usage suivi quelquefois dans la XXII^e dynastie. Mais un autre fils de la même Meh-en-Ousekh, Pikhāï, mit la couronne sur sa tête. Tel est, je pense, le parti le moins contestable que nous puissions prendre en présence du silence de notre stèle, et nous savons au moins maintenant pourquoi Harpisen rappelle le souvenir du grand chef Nimrot : c'est probablement parce que la femme de ce Nimrot était fille de Takellothis II, et qu'Harpisen aura tenu à montrer ainsi, l'an 37 de Scheschonk IV, le lien qui unissait sa propre généalogie à celle de la famille régnante. On trouvera du reste ci-joint le tableau qui contient le résumé de toutes ces obser-

vations, et de celles que j'ai déjà eu occasion de faire à propos des divers Apis de la XXII^e dynastie.

Ce tableau, rapproché de celui que j'ai extrait tout à l'heure de l'ouvrage de M. Bunsen, montre au lecteur le moins attentif toute la longueur du chemin que nous avons parcouru à la suite des monuments de la tombe d'Apis. La XXII^e dynastie nous est maintenant connue. Scheschonk I^{er} et Osorkon I^{er}, ceux-là même que les Hébreux ont nommés Shishaq et Zérach, portent leurs armes, à vingt-neuf ans de distance, jusqu'au cœur de la Judée, ce qui assure pour nous la place de ces deux rois en tête de la dynastie. La tombe d'Apis et quelques autres monuments publiés depuis longtemps se chargent du reste de la famille. L'Apis mort l'an 2 de Pikhāi place en effet Scheschonk III, Pikhāi et Scheschonk IV à leur rang respectif; et tandis que la généalogie de Pétisis, qui vivait l'an 28 de ce même Scheschonk III, nous prouve que son bisaïeul est l'Osorkon II, père de Scheschonk II et grand-oncle de Takellothis I^{er}, l'étude de la statue du Nil au Musée britannique nous force à mettre au sommet de l'échelle le roi Hor-scha-sev, qui devient ainsi l'ancêtre commun de cette lignée de rois. Je ne dis pas que tous les détails du tableau sont, de cette manière, arrêtés sans retour; mais les lignes principales me paraissent certaines et aussi définitives qu'elles peuvent l'être, ce qui est bien déjà quelque chose. Quant à la chronologie, elle conserve sans aucun doute le seul point à peu près immobile qu'à cette hauteur nous ayons encore réussi à placer, point que représente le synchronisme de Scheschonk I^{er} et du pillage de Jérusalem en l'an 5 de Roboam; mais les espaces intermédiaires n'ont reçu aucune lumière nouvelle. Bien au contraire, aux neuf règnes de Manéthon correspondent maintenant onze règnes tout entiers, et quarante années au moins doivent s'ajouter aux totaux partiels dont la somme forme l'ensemble de la durée de cette famille royale. La chronologie proprement dite n'a donc reçu aucun

secours plus efficace que ceux dont nous disposions déjà; nous savons seulement qu'entre nos deux jalons voisins, c'est-à-dire la prise de Jérusalem par Sésac et la conquête de l'Égypte par Cambyse, il nous faut introduire quarante années de plus, quitte à les retrancher autre part de l'un des autres points de cette durée intermédiaire. Là est tout notre profit.

Il est tout aussi difficile de se prononcer sur le *sémiticisme* qui pénètre si profondément dans toutes les parties de la XXII^e dynastie. Comme j'en ai déjà fait la remarque, le royaume avait sans doute été partagé, sous la XXI^e, entre les rois légitimes qui régnaient à Tanis, et les usurpateurs qui résidaient à Thèbes, et Scheschonk fut vraisemblablement celui d'entre ces derniers qui réussit à replacer l'Égypte tout entière sous un spectre unique. Mais si, par là, nous devinons les motifs qui purent engager Scheschonk à déclarer la guerre à celui qui était à la fois le compétiteur de Jéroboam et le fils de Salomon, c'est-à-dire le propre neveu de l'un de ces rois Tanites qu'il avait lui-même détrônés, nous ne pouvons expliquer par les mêmes causes la persistance des descendants de ce prince à prendre des noms empruntés à des étrangers. Je sais que cet usage n'est pas tout à fait sans précédent dans l'histoire d'Égypte. Les rapports entre l'Égypte et l'Asie étaient, depuis longtemps, nombreux et multipliés. Le roi Piheh avait lui-même fait un voyage en Mésopotamie¹, et quelques années avant, vers le temps où l'arche d'alliance, amenée de Silo, tombait entre les mains des Philistins, l'arche de Khons s'en allait paisiblement de Thèbes au pays de Bakhtan, dans la haute Mésopotamie, guérir une belle-sœur du roi Ramsès XIV qui était possédée d'un esprit malin. M. de Rougé, dans un travail lu à l'Académie des inscriptions et imprimé dans l'un de nos

1. Selon une inscription qui vient d'être publiée par M. Lepsius (*Denkm.*, III, 249).

journaux quotidiens, a indiqué plusieurs autres points curieux et neufs de ces rapports entre l'Égypte et l'Asie occidentale¹, et il n'est plus dès lors étonnant que des noms étrangers se soient introduits en Égypte. Mais si des particuliers peuvent, pour des motifs dont il est facile d'apprécier l'importance, emprunter quelques noms à des nations avec lesquelles ils sont en relations d'affaires ou de famille, toute une famille de rois, si elle est elle-même Égyptienne, ne peut, sans renier sa nationalité, s'appeler tout entière de noms assyriens, au point que Pikhaï est le seul de nos onze rois et d'autant de princes et de princesses dans lequel un habitant de Ninive n'aurait pas reconnu et salué l'un des siens. Le *sémiticisme* de la XXII^e dynastie est donc un fait à part, et, à raisonner logiquement, les Sémiramis, les Sargon, les Nemrod ne doivent pas être plus Égyptiens que les Darius, les Ptolémées et les Césars, qui plus tard inscrivirent comme eux leurs noms étrangers dans le cartouche des Pharaons. La XXII^e dynastie serait-elle pour cela, malgré Manéthon, une branche de la famille royale qui a donné à l'Euphrate les Sémiramis, les Nemrod et les Sargon de Ninive? Je n'ose pas le croire. Peut-être devons-nous voir là une simple alliance entre les deux cours; peut-être devons-nous y reconnaître une de ces révolutions intérieures qui, après les conquêtes de Ramsès III et l'établissement volontaire ou forcé des tribus sémitiques au milieu de l'Égypte, aura amené, dans la personne de Scheschonk I^{er}, quelque Assyrien ou quelque Maschouasch au pouvoir. Le *sémiticisme* de la XXII^e dynastie n'a peut-être pas d'autres causes. En tous cas, le fait est des plus étranges et valait la peine d'être rapporté.

1. Cet important travail vient de paraître dans la *Notice des Monuments égyptiens du Louvre*, récemment publiée par M. de Rougé. La chronologie égyptienne y est résumée au moyen des ressources nouvelles et inattendues que M. de Rougé a su trouver dans l'étude des monuments.

Un dernier mot. On sait déjà, par le sommaire placé en tête de ce paragraphe, que notre Apis VII, né l'an 11 de Scheschonk IV, avait été enseveli l'an 37, le 27 d'Hathyr, et que, par conséquent, il était mort, soixante-dix jours auparavant, le 17 de Thoth. Nous avons donc, à peu près, la durée de la vie de ce taureau, et on va voir que, même en prenant cette durée au *minimum*, l'Apis avait déjà, le jour de sa mort, franchi sa vingt-cinquième année, ce qui nous fournirait un argument nouveau contre la période dont Apis aurait été le symbole.

Nous sommes malheureusement privés de la date de la naissance de cet Apis. Mais il n'a pas pu naître *plus tard* que le cinquième épagomène ou le dernier jour de l'an 11; et d'un autre côté, comme Apis VI est mort le 23 de Mésori de l'an 10, son successeur n'a pas pu naître *plus tôt* que le lendemain, c'est-à-dire le 24 de Mésori de la même année. Voilà donc la question enfermée entre deux limites qu'elle ne peut franchir. Il nous faut voir maintenant à quelle distance des vingt-cinq ans le calcul de chacune de ces deux limites nous transportera.

En supposant l'Apis né le lendemain de la mort de son prédécesseur, il aurait vécu :

En l'an 10.	» ans 11 jours.
Du 1 ^{er} Thoth de l'an 11 au 1 ^{er} Thoth de l'an 37 . . .	26 — » —
En l'an 37.	» — 17 —
En somme.	26 ans 28 jours.

En le supposant, au contraire, né le dernier jour même de l'an 11 (ce qui eût été tout aussi extraordinaire que de le voir naître le lendemain de la mort de son prédécesseur), il aurait vécu :

Du 1 ^{er} Thoth de l'an 12 au 1 ^{er} Thoth de l'an 37. . .	25 ans » jours.
En l'an 37.	» — 17 —
Total.	25 ans 17 jours.

La durée de la vie d'Apis aurait donc été, en *maximum*, de vingt-six ans et vingt-huit jours, et en *minimum* de vingt-cinq ans et dix-sept jours.

Or, à quelque date que soit arrivé, entre ces deux limites, le jour exact de la naissance de notre Apis, on voit que, dans tous les cas, il était entré, le jour de sa mort, dans sa vingt-sixième année, et c'est ce que nous tenions à constater.

L'argument est donc positif. Nos Apis meurent à tous les âges, et il est évident que, si chaque fin du cycle luni-solaire de vingt-cinq ans avait coïncidé avec une mort d'Apis, les monuments nous en auraient déjà bien fait savoir quelque chose. Au contraire, ils nous prouvent que nos Apis subissaient la loi commune à la volonté du destin, sans souci de la lune et de sa position dans le ciel par rapport au soleil. La période d'Apis me paraît définitivement enterrée. J'y reviendrai cependant encore une fois.

§ 7

XXIV^e DYNASTIE. — UN APIS

APIS I (34), mort l'an 6 et le 5 de Thoth de Bocchoris.

APIS I. A l'Apis mort l'an 37 de Scheschonk IV, dernier roi de la XXII^e dynastie, succède un Apis mort en l'an 6 de Bocchoris.

Bocchoris fut, comme on le sait, l'unique roi de la XXIV^e dynastie. Selon Diodore¹, il était faible de corps et très avide d'argent. Il eut cependant un certain renom de sagesse qui le fit mettre au rang des grands législateurs de l'Égypte². Sa fin a été très malheureuse : il fut, dit-on, brûlé vif par Sabacon³.

1. I, 94.

2. Diod., I, 79, 94.

3. Manéthon.

Sous Bocchoris, les personnages revêtus de hautes fonctions s'appelaient des noms que nous avons vus portés par les *Pétisis*, les *Pef-pa-bast*, les *Harsiésis* de la XXII^e dynastie, et cette préférence des contemporains de Bocchoris nous fait supposer que ce roi lui-même appartenait à la branche cadette des Scheschonk, issue d'Osorkon II et de la reine Hes-en-kheb¹. La branche aînée, représentée par le même Osorkon II et la reine Kéromama, se serait donc éteinte, soit dans la personne de Scheschonk IV, soit plutôt dans celle du dernier roi de la XXIII^e dynastie.

La légende de Bocchoris nous était inconnue avant la découverte du Sérapéum. Quelques stèles² et une inscrip-

1. Voyez [en face la p. 209 du présent volume] le tableau généalogique de la dynastie des Bubastites joint au § 6 des *Renseignements sur les soixante-quatre Apis* (*Bulletin archéol.*, novembre 1855).

2. Entre autres une jolie stèle dont le sommet, taillé en pointe, est occupé par le cartouche nom propre du roi et la date de l'an 6 du règne. Le personnage qui fit graver ce proseynème était attaché au temple de la déesse Bast, situé dans l'un des quartiers de Memphis. La différence déjà signalée (voyez plus haut [p. 189, note 1, du présent volume], *Bullet.*, nov. 1855) entre  . Bast, et  Pakht, est constante. Une inscription de Philæ s'exprime ainsi en parlant d'Isis (Champollion, *Notices mss.*, t. I, p. 192) :                                                                                                                                                                                                                                                                                        

tion tracée en noir sur l'un des murs de la tombe d'Apis nous l'ont révélée en cette forme :



Nous devons incontestablement au nom propre BeK-eN-RaN-ew la transcription grecque Βεζζωρις. Je ferai remarquer cependant que, par la permutation ordinaire des articulations OU et B, le nom propre ΒεΚ-Χω-Ρις ou ΒεΧ-Χω-Ρις se retrouve également, et avec une exactitude aussi grande, dans le prénom OUaH-Ke-RA°.

Il est à noter d'ailleurs que l'Apis mort l'an 37 de Scheschonk IV, dernier roi de la XXII^e dynastie, et l'Apis mort l'an 6 de Bocchoris, l'unique roi de la XXIV^e, furent ensevelis dans la même chambre, et que l'étude de la tombe prouve que ces deux Apis occupèrent successivement et sans intermédiaire l'étable sacrée de Memphis. Aucun Apis ne

buée à  qu'en faisant violence à la nature de ce caractère. En effet, le trône  est plutôt un syllabique. Il est égal à A°S dans le nom propre d'Isis,   (copte *ac. vetus, antiquus*, d'où les Grecs ont appelé Isis *Πασις*). Il est même employé pour HeS dans deux autres variantes du même nom propre, empruntées comme les précédentes aux stèles du Sérapéum,    et    (Cf. *Denkm.*, IV, 82). Si  a quelquefois la valeur simple S, c'est donc d'une manière détournée, et en vertu d'une certaine finesse d'écriture inconnue à notre alphabet moderne, et qui aura poussé les écrivains sacrés à faire entrer dans le nom de la déesse *Bast* (la forme d'Isis adorée à Babastis), celui de la déesse *Isis*.

se manifesta donc immédiatement après l'Apis de Scheschonk IV, et par conséquent la XXIII^e dynastie, pendant les quatre-vingt-neuf ans de Manéthon, fut privée de la présence du dieu.

Mais je ne crois pas que ce résultat, si clair qu'il soit en apparence, doive être accepté sans discussion. Il a en effet un grave inconvénient, celui de nous amener en présence d'une lacune bien plus considérable qu'aucune de celles que nous connaissons, et de nous faire voir que cette lacune, par un hasard bien remarquable, correspond à la durée d'une dynastie entière. Avant d'aller plus loin, nous sommes donc en droit d'examiner si la vacance de l'étable sacrée est aussi réelle qu'elle paraît l'être, et si effectivement la XXIII^e dynastie est représentée dans les souterrains du Sérapéum par un vide précisément égal à la place que la manifestation normale du dieu lui eût fait occuper.

Les détails dans lesquels j'ai cru devoir entrer, pour mieux faire valoir l'importance des renseignements que le Sérapéum nous livrait sur la XXII^e dynastie, ont dû prouver au lecteur que cette XXII^e dynastie, telle qu'elle nous restait entre les mains après les périls de la discussion, était sensiblement plus longue que celle dont Manéthon nous a conservé l'ensemble. Aux neuf rois de Manéthon, les stèles du Sérapéum opposent en effet onze princes¹, tandis que les trente-sept ans de règne de Scheschonk IV, le dernier de ces princes, forment un autre empêchement à l'adoption du chiffre trop restreint par lequel Manéthon a représenté la durée de la famille des Bubastites. Nous reconnaissons donc que, sous le double rapport du total de la dynastie et du nombre des rois, il y a un excédent en faveur du Sérapéum, dont les mesures dépassent ainsi celles qui ont été conservées par l'historien national. Maintenant ne serait-ce pas là que nous trouverions la solution du problème dont nous

1. Voyez le tableau généalogique des Bubastites [p. 209 de ce volume].

venons de poser les termes? L'excédent de la XXII^e dynastie du Sérapéum n'équivaut-il pas à la XXIII^e dynastie, dont Manéthon place le siège principal à Tanis? Pikhāi et Scheschonk IV ne forment-ils pas une XXIII^e dynastie que Manéthon ne mentionne pas, parce qu'il l'aurait écartée de ses listes pour y introduire les rois Tanites, reconnus plus tard pour les souverains de la branche légitime? En d'autres termes, Scheschonk IV et Bocchoris, au lieu de vivre à près d'un siècle d'intervalle, ne deviennent-ils pas des rois contemporains sous lesquels un seul et même Apis aurait pu naître et mourir? J'avoue que si ces faits étaient reconnus exacts, les difficultés nées de la présence simultanée des légendes du dernier roi de la XXII^e dynastie et de l'unique roi de la XXIV^e dans le même caveau du Sérapéum seraient définitivement écartées. Mais ces faits sont-ils de ceux qu'une critique exigeante peut accueillir? Il est très embarrassant de répondre à cette question. Ce n'est pas cependant que les preuves dont on pourrait appuyer l'opinion du parallélisme des deux dynasties soient complètement sans valeur. Déjà nous savons, par les stèles du Sérapéum, que Pikhāi et Scheschonk succédèrent immédiatement au neuvième des onze rois de la XXII^e dynastie, dont les monuments nous ont livré les noms. Si Manéthon nous force à terminer la XXII^e dynastie au dernier de ces neuf rois, Pikhāi et Scheschonk IV prennent donc la tête de

1. Peut-être avec Tnephaethus, père de Bocchoris. Plutarque (*de Is. et Osir.*, 7) appelle ce personnage *Technatis*, et Athénée (X, p. 418), *Néochabis*. Il porta sans doute le nom de , T'aT-IPtaH-ANKH-ew (Tnephankhès?), si généralement usité à la fin de la XXII^e dynastie. Selon Diodore (I, 45), Tnephaethus, père de Bocchoris, régna un grand nombre de générations après Ménès; Diodore lui attribue une campagne en Arabie. Les mêmes faits sont rapportés par Plutarque (*l. c.*).

2. Probablement la branche issue d'Osorkon II par la reine Kéromama.

la dynastie suivante, et comme il n'est pas moins certain que cette XXIII^e dynastie est formée du Pétubastis, de l'Osorchon et du Psammus de l'Africain, il s'ensuit, comme conséquence naturelle, que les deux familles furent contemporaines, ce qui conduit à penser qu'elles furent rivales. D'un autre côté, l'antagonisme des deux dynasties semble trouver une confirmation dans le tableau des troubles intérieurs dont la Bible nous prouve que l'Égypte fut alors affligée. Si, en effet, une excursion de ce genre ne devait nous entraîner au delà des bornes que nous nous sommes assignées, je montrerais que certains chapitres du prophète Isaïe se rapportent à des faits de l'histoire égyptienne qui nous sont assez connus pour que nous puissions leur assigner une place à peu près sûre dans la chronologie; je ferais voir que le chapitre xx, entre autres, a incontestablement rapport à l'Égypte de la XXV^e dynastie et aux entreprises de Sennachérib pendant la domination éthiopienne sur les bords du Nil; j'essayerais surtout de prouver que le chapitre xix fait allusion à des faits qui se sont accomplis à une époque antérieure, et nous transporte précisément au milieu des années auxquelles nous devons les monuments contemporains de Bocchoris que le Sérapéum nous a rendus. « J'exci- » terai, dit le Seigneur, l'Égyptien contre l'Égyptien; » l'homme combattra contre son frère, l'ami contre l'ami, » ville contre ville, royaume contre royaume¹. » Le texte sacré nous fait en ces termes la peinture de l'Égypte, partagée, sous la XXIII^e dynastie, entre les rois de Tanis et les prétendants qui avaient choisi Memphis pour siège, et quand le prophète ajoute: « Je livrerai l'Égypte entre les mains » d'un maître sévère, un roi victorieux dominera sur eux², » il faut entendre ces mots, non pas du règne si court de Bocchoris, sous lequel tous les troubles ne furent sans doute

1. Bible de Cahen. Cf. Isaïe, xix, 2.

2. Isaïe, xix, 4.

pas apaisés, mais de la venue de Sabacon, qui, malgré sa douceur si vantée par les Grecs, n'en inaugura pas moins son règne et ses cruautés en faisant brûler vif son prédécesseur au trône. Quelques lignes plus bas, en preuve des luttes dont il n'a fait que constater l'existence, le prophète semble d'ailleurs opposer les princes de Tanis aux princes de Memphis : « Les princes de Tsoane (Tanis) sont tous des insensés, » les sages conseillers de Par'au (Pharaon), leur conseil est » une folie. Comment osez-vous dire à Par'au : Je suis le » fils des sages, le fils des anciens rois¹?..... Ils sont là » comme des fous les princes de Tsoane; ils sont dans » l'illusion les princes de Noph (Memphis)²..... Jéhovah a » répandu parmi eux un esprit de vertige³..... » Tout cela a-t-il rapport, comme on l'a cru, à la dodécarchie et aux luttes intestines qui précédèrent l'avènement de Psammitichus (supposition qu'on est obligé d'appuyer en niant l'authenticité du chapitre d'Isaïe), ou bien la description du prophète ne s'applique-t-elle pas plutôt à l'Égypte de la XXIII^e dynastie? Les troubles de la XXIII^e dynastie seraient donc plus réels que nous ne l'avions cru d'abord, et deux familles ennemies, qui nous seraient connues, l'une par Manéthon, l'autre par le Sérapéum, auraient remplacé les rois plus paisibles qui eurent le vainqueur de Roboam pour aïeul. C'est même à l'aide de ces discussions que la suite du même chapitre d'Isaïe reçoit un peu de lumière, puisqu'à la rigueur les préoccupations de l'autorité peuvent seules expliquer le succès qu'obtinrent quelques transfuges de Jérusalem qui réussirent à implanter, très partiellement sans doute, le culte de Jéhovah en Égypte. « En ce jour, » s'écrie Isaïe, il y aura en Égypte cinq villes qui parleront » la langue de Kenâane (Chanaan) et qui jureront par

1. *Isaïe*, XIX, 11.

2. *Ib.*, XIX, 13.

3. *Ib.*, XIX, 14.

» Jéhovah T'sebaoth; on nommera l'une ville de Heresse
 » (πóλις Ἀτσεδὲκ dans les Septante, *civitas Solis* dans la Vul-
 » gate)¹. En ce jour, il y aura un autel pour Jéhovah au
 » milieu du pays d'Égypte². . . . Jéhovah sera connu par les
 » Égyptiens; les Égyptiens connaîtront Jéhovah en ce
 » jour. Ils feront des sacrifices et des offrandes, ils voueront
 » des vœux à Jéhovah, et ils s'en acquitteront³. En ce jour, »
 continue le prophète⁴, qui fait allusion aux Nemrod, aux
 Sargon, aux Tiglath, aux Sémiramis que nous savons main-
 tenant avoir vécu à la cour d'Égypte, « en ce jour, il y aura
 » une route de l'Égypte à Aschour (l'Assyrie); ceux d'As-
 » chour viendront en Égypte et ceux d'Égypte à Aschour;
 » et les Égyptiens serviront les Assyriens (καὶ δουλεύσουσιν
 » Ἀγύπτιοι τοῖς Ἀσσυρίοις dans les Septante)⁵. » Il n'y a pas un
 verset du chapitre XIX d'Isaïe qui ne nous transporte,
 comme on le voit, au milieu des princes de la race de
 Scheschonk, et sans agiter la question de savoir si le culte
 de Jéhovah s'établit réellement en Égypte, on devine par
 ce qui précède que les événements dont Isaïe nous conserve
 le souvenir se passèrent au milieu de troubles, dont il n'est
 pas impossible que quelques Juifs aient profité pour élever
 des autels à leur dieu national. Quoi qu'il en soit, la révéla-
 tion des noms de Pikhāi et de Scheschonk IV, connus jus-
 qu'ici par les seuls monuments trouvés à Memphis, l'extrême
 rareté des cartouches attribués aux rois de la dynastie
 Tanite (ce qui dénonce une époque d'agitations intérieures),
 et enfin les paroles si précises d'Isaïe, sont autant d'indices
 des luttes qui prirent naissance à la mort du dernier des
 neuf rois de la XXII^e dynastie de Manéthon. Avant Boc-

1. *Isaïe*, XIX, 18.

2. *Ib.*, XIX, 19.

3. *Ib.*, XIX, 21.

4. *Ib.*, XIX, 23.

5. M. Cahen traduit : « *Les Égyptiens serviront (Jehovah) avec ceux d'Aschour.* »

choris, qui réussit à remettre le pays sous un sceptre unique, auraient par conséquent régné Psammus à Tanis et Scheschonk IV à Memphis, et ainsi s'évanouiraient les objections nées de la présence des légendes de Bocchoris et de Scheschonk IV dans le même caveau de la tombe d'Apis. Bref, si les listes de Manéthon nous font voir une difficulté dans la vacance de l'étable sacrée qui se serait produite précisément pendant les quatre-vingt-neuf ans de la XXIII^e dynastie, il est évident que cette difficulté devient nulle du moment où Scheschonk IV n'est plus le dernier roi de la XXII^e dynastie. Un seul et même Apis, né sous Scheschonk IV, peut alors mourir sous Bocchoris; la XXII^e dynastie du Sérapéum compte neuf rois comme celle de Manéthon; les trente-sept ans de règne de Scheschonk IV ne viennent plus accuser le total fourni par cet historien, tandis qu'une lacune exceptionnelle disparaît de la série de nos Apis, qui se succèdent avec une satisfaisante régularité.

Maintenant est-ce bien là la solution définitive du problème, et ne craignons-nous pas de prouver un fait par un autre fait qui lui-même attend encore sa preuve? J'ai, quant à moi, quelque peine à admettre l'existence simultanée des deux dynasties qui auraient succédé à la XXII^e. Quoique, vraisemblablement, l'Égypte n'ait pas toujours été gouvernée par un roi unique, il faut dire que les monuments ne nous ont jamais montré le pays divisé en deux gouvernements rivaux et indépendants, et comme, après tout, la lutte « du frère contre le frère » accuse une simple guerre civile, une lutte « de nome à nome » (νόμος ἐπὶ νόμον, comme ont traduit les Septante), tout autant que la scission du pays en deux royaumes distincts¹, il faut bien croire que la double royauté de la XXIII^e dynastie aurait besoin, pour prendre rang parmi les faits définitivement acquis à l'histoire, d'un

1. Le texte hébreu oppose les *princes* de Tanis aux *princes* de Memphis. Les Septante ont traduit : οἱ ἄρχοντες Τάνεως et οἱ ἄρχοντες Μέμψεως.

ensemble de preuves plus solide que celui dont nous disposons. D'un autre côté, la légende de Psammus, un des rois que la domination de Scheschonk IV à Memphis aurait dû reléguer dans le Delta, se trouve sculptée à côté de l'image du roi sur l'un des pylônes de Karnac¹. Il me paraît donc difficile qu'on puisse opposer le Pikhâi et le Scheschonk IV du Sérapéum au Pétubastis, à l'Osorchon et au Psamminus de Manéthon. La lacune dans la série des Apis reste par conséquent entière, et puisque le Sérapéum nous l'affirme, nous devons croire qu'effectivement la XXIII^e dynastie se passa de la présence du dieu, sauf à expliquer, soit par la mutilation des listes de Manéthon, soit par toute autre raison, la présence des onze princes dans la XXII^e dynastie du Sérapéum. Quant aux causes qui amenèrent cet état de choses, on conçoit qu'il n'est pas facile de les déterminer. La XXIII^e dynastie, de propos délibéré, bannit-elle le culte d'Apis, comme nous avons vu le culte d'Ammon poursuivi par les sectateurs d'Aten-ra? ou bien, préoccupés de leurs luttes et empêchés par l'état de soulèvement du pays, les prêtres n'eurent-ils pas le loisir de se mettre à la recherche souvent longue du dieu et de parcourir « les vallées de la Haute-Égypte et les îles de la Basse-Égypte »? ou bien encore, par un hasard qui a dû se rencontrer quelquefois, puisque Pomponius Mela a pris la peine d'en parler, ne naquit-il en Égypte, pendant toute la durée de la dynastie Tanite, aucun taureau pourvu des vingt-huit marques qui révélaient aux prêtres son origine céleste? Je pencherais plutôt pour cette dernière opinion. L'identité d'Apis et d'Osiris rend en effet impossible l'abolition du culte du premier de ces dieux, puisque nous savons que les autels du second ne cessèrent

1. *Denkm.*, III, 259.

2. Siècle datée de l'an 2 de Pikhâi; voyez la traduction dans le *Bulletin archéol.*, 1^{re} année, p. 96, 97 [cf. p. 194-198 du présent volume]. L'Apis qui se manifesta vers cette époque ne fut trouvé qu'après trois mois de recherches.

pas un seul jour d'être debout. D'autre part, l'agitation du pays n'a pu faire que, pendant près d'un siècle, on n'ait pas réussi à amener à Memphis le taureau divinisé. Il faut donc attribuer au hasard la vacance de l'étable sacrée. En somme, de Scheschonk IV, qui restera pour nous, jusqu'à preuve du contraire, le dernier roi de la XXII^e dynastie, la série de nos Apis passe donc à Bocchoris, l'unique roi de la XXIV^e, et si cette lacune a, comme je l'ai fait observer, l'inconvénient d'être trop considérable et de nous montrer que la XXIII^e dynastie tout entière n'eut pas l'honneur de la présence du dieu, nous devons, je crois, accepter tout simplement le fait et l'enregistrer au nombre de ceux dont nous nous étonnons, mais dont nous ne révoquons pas en doute l'authenticité.

Je ne veux pas terminer les longues explications que suggère l'Apis de la XXIV^e dynastie, sans appeler l'attention sur une petite stèle découverte à la porte même de la chambre sur les parois de laquelle les légendes de Bocchoris et de Scheschonk IV ont été tracées.

Cette petite stèle est divisée en deux registres. Le registre inférieur représente l'Égyptien qui a dédié la stèle au dieu; des tables d'offrande et une courte prière écrite en hiéroglyphes sont placées devant la figure du personnage. Le registre supérieur nous fait voir, selon l'ordinaire, la momie du taureau divin. Mais ce qui rend cette représentation remarquable, c'est qu'à la place où, dans les usages des stèles du Sérapéum, auraient dû être gravés les noms et titres du dieu, nous rencontrons une légende *royale*. Quelle est cette légende royale? Est-elle celle du roi sous lequel l'Apis est mort? Il suffit de jeter un coup d'œil sur le monument pour se convaincre du contraire. Cette légende accompagne en effet l'Apis auprès duquel nous la trouvons; par sa place, ses dimensions, sa disposition générale, elle fait en quelque sorte partie du groupe divin; les hiéroglyphes eux-mêmes, tournés dans le sens du dieu, prouvent que l'inten-

tion du scribe a été d'appliquer les titres qu'ils contiennent au taureau momifié, tandis que si ces titres n'eussent dû rappeler que la personne d'un roi, ils auraient été respectueusement tournés de l'autre sens, et auraient marché au-devant de la figure divine, au lieu de la précéder. La légende royale de notre stèle ne s'applique donc pas à un roi, et je crois cette attribution assez démentie par le ton général du monument pour que nous n'ayons plus à y revenir. Mais serait-elle alors celle d'Apis lui-même? Il faut bien en arriver là. Apis, en vertu d'une règle qui assimile les dieux aux rois et leur donne les titres royaux, serait donc ici considéré comme dynaste, et sa légende *royale* serait par conséquent celle que, d'après notre monument, je reproduis



ci-contre. — Mais qui ne sait que cette légende n'est pas inconnue à la science¹, et que déjà on l'a trouvée inscrite sur le pourtour de la porte qui donnait entrée dans l'une des chambres de la pyramide de Sakkarah? Cette chambre aurait donc contenu, non pas la momie d'un roi, ce qu'il avait toujours été si difficile d'admettre en l'absence du cartouche,

mais la momie d'un Apis, dont les titres, tels qu'on les lit sur le pourtour de la porte, déterminaient suffisamment le dieu, puisque la stèle du Sérapéum n'en a pas employé d'autres. Ainsi notre stèle ouvre à l'archéologie des pyramides un horizon tout nouveau, en nous faisant voir que l'un de ces gigantesques monuments a pu jadis abriter les restes d'un dieu. Maintenant est-ce là la conclusion à laquelle nous devons définitivement nous arrêter? Je le crois. J'irai même plus loin, et je dirai de suite que, dans mon opinion, la pyramide à degrés de Sakkarah a été bâtie pour des Apis, et qu'ainsi, un Sérapéum n'étant que le temple du taureau

1. Elle a déjà été publiée par Burton, *Excerpta hieroglyphica*, pl. XXVII, n° 6; par Wilkinson, *Modern Egypt and Thebes*, t. I, p. 368; par le colonel Vyse, *Operations carried on at Gyseh*, appendix, vol. III, plate c, et par M. Lepsius, *Auswahl*, Taf. VII, et *Denkm.*, II, 2.

mort, cette pyramide est le Sérapéum de l'Ancien-Empire, c'est-à-dire le temple de Sérapis trois ou quatre mille ans avant notre ère. Que l'on n'oublie pas, en effet, que si la pyramide de Sakkarah est une pyramide par sa forme extérieure, elle est aussi loin que possible de ressembler aux autres monuments de ce genre par sa disposition intérieure. A Gyzeh, à Dahchour, à Abousyr, partout où le voyageur rencontre des pyramides à visiter, il trouve à la face nord du monument un seul passage qui, par une pente plus ou moins rapide, le conduit à une chambre, souvent à deux, et quelquefois à trois¹. A l'extérieur, même simplicité; seulement les faces des pyramides sont si parfaitement orientées, que la science moderne, avec toutes ses ressources, n'atteindrait pas à une précision plus grande. Voilà une pyramide; voilà le type général dont aucune des nombreuses pyramides qui peuplent le désert libyque ne s'est écartée, même dans un détail. Au contraire, comment a été construite la pyramide de Sakkarah? D'abord, seule de toutes les pyramides, elle n'est pas orientée, puisque les lignes formées par ses côtés est et ouest inclinent de 4°35' vers l'est du nord vrai². Seule encore, elle a quatre entrées et une série de passages intérieurs, de couloirs horizontaux³, d'escaliers, de chambres, de caveaux qui font ressembler à un labyrinthe l'ensemble de ces souterrains. Seule enfin, elle présente dans

1. Voyez les plans de toutes les pyramides ouvertes, dans l'ouvrage du colonel Vyse, *Operations carried on at the pyramids of Gyzeh*.

2. Selon les mesures de M. Perring. Cf. *Operations, etc.*, t. III, p. 41.

3. Parmi lesquels je ne compte pas le grand couloir du sud et les vingt-deux colonnes qui y ont été trouvées. Personne ne met en doute l'origine de ce couloir, qui est le résultat d'un remaniement bien postérieur. Deux ou trois de ces colonnes étaient ornées de légendes hiéroglyphiques; on y a lu les titres d'un fonctionnaire. M. Birch, il y a déjà bien longtemps (voyez *Operations, etc.*, t. III, p. 55), pensait que ces légendes ne remontaient pas plus haut que la XVIII^e dynastie; nous savons aujourd'hui par le fragment de colonne qui a été apporté à Berlin que le style est celui du règne de Ramsès II.

son axe et comme point central de tous les chemins qui y aboutissent à différents étages, une chambre de vingt pieds de largeur, de quatre-vingts pieds de hauteur, dans le dallage de laquelle un énorme bloc de granit, taillé exactement en forme de *bouchon*, peut à volonté se déplacer et livrer passage pour descendre à un caveau inférieur dont la destination est difficile à fixer, puisque ce caveau est trop petit pour avoir jamais contenu un sarcophage¹. La pyramide de Sakkarah n'est donc une pyramide que par sa forme extérieure, et à l'intérieur elle diffère tellement de tous les autres édifices du même genre, qu'il n'est pas un voyageur qui n'ait été frappé des contrastes qu'elle présente. Quant à moi, j'ai visité cette pyramide bien souvent, j'y ai même passé quelques nuits, et plus j'ai connu le monument, moins je me suis expliqué ces nombreuses chambres, ces couloirs de tout travail et de tout temps, ces galeries de toute forme, destinées, selon une opinion que je partageais alors, à la seule famille d'un roi. La légende *royale* gravée sur la porte de l'une de ces chambres me paraissait même un embarras. Des quatre ou cinq parties dont, suivant l'époque, a dû se composer cette légende, l'inscription ne donne en effet que celles de ces parties qui constituent des *titres*, et s'arrête précisément au *nom*, qu'elle nous laisse ainsi ignorer. Or, c'est tout le contraire qui aurait dû avoir lieu. Il y avait, par conséquent, dans l'inscription gravée sur le pourtour de notre porte et l'attribution de la chambre à une sépulture de roi, une anomalie qu'il était assez difficile d'expliquer. Aujourd'hui, il me semble que le mystère est peut-être éclairci. Du moment où les titres royaux inscrits sur la stèle du Sérapéum désignent suffisamment l'Apis qu'ils accompagnent, la légende de la pyramide de Sakkarah n'en avait pas besoin d'autres. Là reposait par conséquent un Apis, et la pyramide peut ainsi devenir la tombe de l'Apis des

1. Voyez Perring, *Operations*, t. III, p. 41.

anciennes dynasties. Les taureaux qui, depuis le règne de Céchoüs, habitaient le temple de Phthah étaient donc, à leur mort, ensevelis comme les rois sous la masse d'une pyramide, ou plutôt les rois, incarnation comme Apis du Verbe égyptien depuis le jour où ils se sont proclamés fils du Soleil, les rois, dis-je, à l'exemple du dieu, ont voulu reposer sous l'un de ces monuments dédiés à l'astre éclatant dans lequel la philosophie égyptienne voyait un révélateur de Dieu. Ainsi la pyramide de Sakkarah serait le Sérapéum primitif, et comme on y compte environ trente caveaux, rien n'empêche que cette pyramide, aux pieds de laquelle passe l'allée des sphinx du Sérapéum nouveau, n'ait l'origine que nous lui attribuons sur l'autorité de la légende gravée en tête de l'une des stèles aujourd'hui conservées au Louvre.

Rien d'ailleurs de plus modeste, de moins fini, rien qui sollicite moins l'attention que le monument auquel nous devons ces explications; mais rien aussi de plus important et de plus imprévu que les conclusions auxquelles nous venons d'être amenés. Ainsi la cause la plus humble en apparence a produit en réalité l'effet le plus remarquable. Que ceci serve d'avis aux nombreux voyageurs qui, tous les ans, parcourent la vallée du Nil. Qu'ils se rappellent qu'un colosse qui ne nous apprend rien n'a pas pour la science la valeur d'un éclat de pierre qui nous livre un lambeau de ce passé que nous sommes si avides de connaître. Que surtout ils sauvent de l'avidité inintelligente des Arabes tout ce qui porte un mot d'écriture. En archéologie, rien n'est à négliger, et il est certain que si, par impossible, les misérables fellahs qui vivent des ruines étaient des archéologues, nous verrions chaque jour nos richesses se décupler, et la vieille et mystérieuse Égypte, toujours plus explorée et toujours plus féconde, nous initier rapidement à la connaissance de ce monde ancien à la tête duquel les nations la virent pendant si longtemps marcher.

§ 8

XXV^e DYNASTIE. — DEUX APIS

APIS I (35), mort l'an 2 de Sabacon.

APIS II (36), mort le 13 de Méchir de l'an 24 de Tahraka ;
enseveli le 23 de Pharmouti.

APIS I. Les monuments, comme Manéthon, donnent pour successeur à Bocchoris l'Éthiopien Sabacon. Une petite stèle grossièrement écrite à l'encre noire nous apprend qu'un Apis est mort l'an 2 de ce dernier prince ; c'est le seul renseignement que le Sérapéum nous ait livré sur le taureau contemporain des premières années de la XXV^e dynastie.

J'ai copié dans la chambre où la stèle précédente a été trouvée la fin d'une légende royale dont ce fragment de cartouche  était seul lisible. Je n'ai pas osé, sur un document si incomplet, attribuer un Apis au règne de l'Éthiopien *Schabatoka*, successeur de Sabacon.

Ce Schabatoka est le roi que Manéthon nomme Σεβήκης ou Σεβήκης, et la Bible סבא¹. C'est à lui qu'Osée, désireux de s'affranchir des tributs qu'il payait à Salmanazar, avait envoyé demander du secours par des ambassadeurs². Ce fait se passait dans la septième année du règne d'Osée, roi d'Israël, laquelle correspond à la quatrième d'Ézéchias, roi de Juda³.

APIS II. Un Apis, mort le 13 de Méchir de l'an 24 de Tahraka, a été enseveli le 23 de Pharmouthi de la même année, après les soixante-dix jours de rigueur.

Le Tahraka des monuments est appelé Τάρχος ou Ταρχός

1. *II Rois*, xvii, 4. Il est nommé Σώκ par Josèphe.

2. Cf. *II Rois*, xvii, 4.

3. *II Rois*, xviii, 9.

par Manéthon, Τεχζω par Strabon¹, Θεχζωζης par Josèphe², et תרהקא par la Bible³. Il fut, selon Strabon, le rival de Sésostris par l'étendue de ses conquêtes, qu'il poussa, dit-on, jusqu'aux Colonnes d'Hercule⁴. Cette tradition, tout exagérée qu'elle soit, prouve au moins que Tahraka fut un roi guerrier et que la postérité avait conservé le souvenir de ses exploits.

Dix ans après le commencement du siège de Samarie, entrepris l'an 4 d'Ézéchias, au moment où Osée réclamait l'appui de Séva, roi d'Égypte, Sennachérib vint fondre sur la Judée⁵. On était alors dans la quatorzième année d'Ézéchias, et Tahraka régnait sur l'Égypte⁶. L'expédition de Sennachérib eut donc lieu dans l'une des années comprises entre l'an 1 et l'an 10 de Tahraka. Nous reviendrons sur ce point.

La Bible appelle Tahraka roi d'Éthiopie (תרהקא מלך כוש), et elle donne à Sérakh (Osorkon I^{er}) le titre d'Éthiopien (זרה הכוש)⁷. En devons-nous conclure que Sérakh et Tahraka appartenaient à la même race? C'est là une question qui, de prime abord, se résout par la négative. Jamais, en effet, Scheschonk n'a passé pour être le chef d'une dynastie éthiopienne; selon Manéthon, le vainqueur de Roboam était originaire de Bubastis, et si, par le caractère anti-égyptien des noms propres, nous avons été conduit⁸ à penser que les Tiglath, les Sargon, les Sémiramis qui peuplaient les palais de Memphis n'étaient pas de race égyptienne, c'est dans

1. *Géogr.*, XV, p. 686.

2. L. X, ch. 1, § 4.

3. *II Rois*, XIX, 9; *Isaïe*, XXXVII, 9.

4. Strabon, *Géogr.*, XV, p. 686.

5. *II Rois*, XVIII, 13; *II Paralip.*, XXXII, 1; *Isaïe*, XXXVI, 1.

6. *II Rois*, XIX, 9; *Isaïe*, XXXVI, 1, et XXXVII, 9.

7. *II Paralip.*, XIV, 9.

8. Voyez *Bull. archéol.*, 1^{re} année, p. 97, 99 [p. 200-202 du présent volume].

l'Asie occidentale et sur les bords du Tigre, plutôt que dans l'Éthiopie et sur les bords du Nil, que nous avons placé leur berceau primitif. Tahraka, au contraire, est un roi de sang éthiopien, et les temples élevés par ses ordres et en son nom couvrent encore aujourd'hui les sites de Gébel-Barkal, en Éthiopie¹. Sérakh et Tahraka ne sont donc pas de même race, et c'est là le résultat en apparence inévitable auquel mène l'examen superficiel de la question dont nous venons de poser les termes. Pour tout dire cependant, j'ajouterai qu'en approfondissant la matière on reconnaît que la Bible n'a pas sans intention donné à Tahraka et à Sérakh l'appellation commune d'Éthiopiens. Pour la Bible, le pays de Coush ne se bornait pas en effet à ce que nous appelons l'Éthiopie, et les Couthites n'habitaient pas seulement les plaines du Sennâr. Répandus dans le sud de l'Asie, depuis l'Indus jusqu'à la côte occidentale de la péninsule Arabique, les Couthites, à une époque inconnue à l'histoire, avaient franchi le détroit de Bal-el-Mandeb et envahi le continent africain². C'est là que les conquérants de la XII^e dynastie, trois mille ans avant notre ère, vinrent les trouver pour les combattre³; c'est là que, plus tard, les Thothmès et les Aménophis essayèrent sur ces vieux témoins d'une ancienne civilisation la force et le poids de leurs armes⁴. Les Couthites avaient donc une autre patrie que le haut Nil; ils étaient

1. Voyez le grand ouvrage de la Commission prussienne, *Denkmäler*, V, pl. 5 à 13 inclusivement.

2. Cf. E. Renan, *Histoire générale et Système comparé des langues sémitiques*, I^{re} partie, p. 53, 452, 474, etc. — Baron d'Eckstein, *les Éthiopiens d'Asie*, dans l'*Athenæum français*, 22 avril 1853, p. 364. — Lenormant, *Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale*, ch. vi, *race de Cham*, p. 225. — Letronne, *la Statue rocale de Memnon*, p. 67. — Gliddon, *Types of Mankind*, 6^e édit., p. 481 et suiv.

3. Tombeau d'Améni, à Beni-Hassan, *Denkmäler*, II, 122. Cf. Birch, *On a remarkable inscription of the twelfth dynasty*, p. 5.

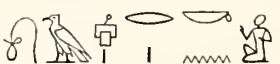
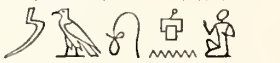
4. Voyez *passim* les inscriptions publiées dans les grands ouvrages sur l'Égypte.

ces hommes au teint sombre, au visage brûlé, qu'en regardant vers le sud-est et le sud-ouest les Sémites apercevaient à l'horizon enflammé des plaines de la Mésopotamie. Or, la Bible, qui fait Coush fils de Cham, donne à Coush un fils qu'elle appelle Nemrod, et c'est à ce Nemrod qu'elle attribue la fondation de Babylone. « Les fils de Coush, dit le chapitre x de la Genèse, furent Saba, Hévila, Sabathia, » Ragma et Sabatacha. Les fils de Ragma furent Saba et » Dadan. Et Coush engendra Nemrod, qui commença à être » puissant sur la terre..... La ville capitale de son royaume » fut Babylone, outre celles d'Arach, d'Achad et de Chahanné, dans la terre de Sennaar..... Assur sortit de ce » même pays, et il bâtit Ninive et les rues de cette ville'... » A la rigueur, les Nemrod, les Sargon, les Tiglath, que nous trouvons établis sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, ne sont donc pas des Sémites, et, comme conséquence nécessaire, les Nemrod, les Osorkon, les Takellothis, que, sous la XXII^e dynastie, nous rencontrons au bord du Nil, ne sont pas non plus des fils de Sem. J'ai pu, à la vérité, sans faire injure aux usages reçus, mettre en évidence² ce qu'avec M. Birch j'ai appelé le sémitisme de la XXII^e dynastie. Mais si, dans ce dédale de peuples qui nous montre si souvent confondus les fils de Sem et les fils de Cham, il est possible de remonter jusqu'à la source de l'un d'entre eux, on voit que nous appellerons les Nemrod de l'Égypte des enfants de Coush plutôt que des descendants de Sem. Le rédacteur des *Paralipomènes*, qui donne à Sérakh le titre d'Éthiopien, n'entendait pas que Sérakh régnât sur une partie du continent africain au delà des premières cataractes du Nil; fidèle aux traditions qui avaient cours de son temps, il prouvait seulement que le chapitre x de la Genèse ne lui était pas

1. Genèse, x, 6. 7, 8, 9, 10.

2. Bull. archéol., 1^{re} année, p. 97, 99 [cf. p. 200-202 du présent volume].

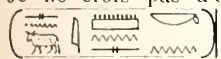
inconnu, et qu'il savait qu'à la cour d'Égypte vivaient des Nemrod, des Sargon, qu'il ne séparait pas, quant à l'origine, des Nemrod et des Sargon de la cour d'Assyrie. La Bible a, par conséquent, pu donner à Sérakli la qualification d'Éthiopien, et elle n'a fait par là que confirmer le témoignage des monuments égyptiens qui nous introduisent dans les palais des Bubastites et nous y font rencontrer des personnages qu'à leurs noms nous saluons comme des Couthites. — Maintenant Tahraka était-il aussi un de ces Couthites ? Je n'en doute pas. Il s'agit seulement de distinguer. Les Scheschonk, étrangers à l'Égypte, ont pu en effet y pénétrer par le désert oriental, et, remontant le Nil de Péluse à Memphis et de Memphis à Thèbes, venir dans cette dernière ville sculpter leurs noms sur les pylônes de Karnak. Avec eux s'implantèrent en Égypte les noms propres que nous voyons portés par un grand nombre de personnages : les *Takelot*, les *Nemrout*, les *Osorkon*, les *Ouasaroken*¹, les *Maouasen*², les *Pouaroma*³, les *Kéromama*. Les Bubastites semblent ainsi les branches d'un tronc qui cacherait ses racines dans les mystérieuses profondeurs où la Bible place le berceau du premier Nemrod. Sabacon, au contraire, fils de ces Éthiopiens qu'avaient domptés les Pharaons, et qui, en se soumettant, avaient adopté la religion, les arts et l'écriture des vainqueurs⁴, Sabacon, dis-je, avait suivi le cours du Nil au lieu de le remonter, et de Gèbel-Barkal était descendu à Thèbes. Il formait, à la vérité, un rameau distinct

1. 
2. 
3. 

4. Lepsius, *Discoveries in Egypt, Ethiopia and the Peninsula of Sinaï*, p. 161, 227, etc. — Abeken, *Rapport sur les résultats de l'Expédition prussienne dans la Haute-Nubie*, imprimé dans la *Recue archéologique*, t. III, p. 171, 178.

de celui qui, deux siècles plus tôt, avait donné les Scheschonk à l'Égypte, et les noms propres usités après lui, *Nastosenen* (Actisanès?), *Asparto*, *Atarnarosa*, *Sanamounasken*, *Amatar*, *Seklmakh*, *Alaro*, *Palakh*, *Amentakeh*¹,

1. Ces noms ont été portés dans la famille des rois qui, après avoir été expulsés de l'Égypte, continuèrent à régner en Éthiopie parallèlement à la XXVI^e dynastie égyptienne et aux suivantes (voyez *Denkm.*, Abth. V, Bl. I, 16). Les noms éthiopiens déjà connus, *Astapus*, *Astaboras*, *Astosaba* (noms des branches du Nil), *Asbabo*, *Pasabo*, *Candace* (Kantaki), présentent avec les noms hiéroglyphiques des personnages éthiopiens un certain air de parenté qu'il est difficile de méconnaître. Je ne crois pas d'ailleurs que, dans le nom *Senamenesken*, écrit



(le taureau  figure avec sa valeur KA^a. *Senamenesken* étant, ce me semble, un nom analogue à *Sennachérib*, *Sanballat* et autres, il faut prendre la syllabe initiale SeN pour le nom propre du dieu *San* (Rawlinson, *Outline of the history of Assyria*, p. 7), auquel le taureau servirait ici de déterminatif. L'emploi du caractère  prouverait donc tout au moins que le dieu assyrien *San*, inconnu jusqu'ici, était un dieu tauriforme. Du reste, la présence de ce nom dans un cartouche hiéroglyphique ne prouve pas du tout que le roi éthiopien auquel le cartouche appartenait fût un adorateur de *San*. L'hiérogrammate chargé de transcrire en hiéroglyphes le nom éthiopien du roi aura tout simplement fait suivre la syllabe SeN du déterminatif  pour attirer l'attention sur le hasard qui, dans un nom propre éthiopien, amenait le nom d'un dieu assyrien. C'est à cette recherche de style que, dans le nom propre déjà cité



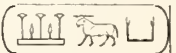
(*Bull. archéol.*, 1^{re} année, p. 97 [p. 201 du présent volume]), nous devons le bassin d'eau  après le nom du Tigre. Dans *Senamenesken*, comme dans *Takehot*, le taureau et le bassin sont donc en quelque sorte une superfétation, et dans l'intention de ceux qui les employèrent, diffèrent complètement des exemples que fournissent les mots



RaMa (hébreu, שלם), SeS (hébreu, סוס, *cheval*),

ReHBOU (hébreu, להב, *flamme*), BeT-A°NeT

(la ville בית ענת, *Beth-Anoth*), dans lesquels les caractères , ,  et  déterminent des mots étrangers employés par les hiérogrammates pour leur signification propre.

n'ont rien de commun avec ceux que la XXII^e dynastie introduisit en Égypte. Mais ce n'est pas là une raison pour conclure que Sabacon ait été, moins que Scheschonk, un fils de Coush. Tandis que Scheschonk représente les descendants plus ou moins directs du Nemrod auquel la Bible attribue, dans un verset spécial, la fondation de Babylone, Sabacon paraît une dérivation de la branche antique et plus primitive que la Genèse fait sortir en première ligne de Coush. Son nom, , SCHeBaKa, n'a d'ailleurs que l'aspiration finale qui le distingue de שבש, fils de Coush¹; le nom de son successeur, , SCHe-BaToKa, est, lettre pour lettre, identique à celui d'un autre fils de Coush que la Bible nomme שבתכא², et le nom de Tahraka lui-même se retrouve parmi ceux des rois de l'un des royaumes Couthites de l'Asie occidentale (le Taracus de la Susiane). Sabacon et ses successeurs sont donc, au moins autant que Scheschonk et les rois de la XXII^e dynastie, des fils de Coush. Seulement quand les uns, à une époque que nous connaissons, c'est-à-dire vers le X^e siècle avant notre ère, arrivaient en Égypte par le nord, les autres, anciennement établis au sud, prenaient leur revanche des défaites que leur avaient infligées les pharaons des dynasties conquérantes et venaient à leur tour régner à Thèbes. Par conséquent, en donnant à Tahraka le titre de roi d'Éthiopie et à Sérakh celui d'Éthiopien, la Bible n'a pas fait une erreur. C'était à nous de chercher le motif de cette apparente confusion et de voir comment une qualification équivalente a pu être appliquée à deux personnages qui, s'ils avaient été contemporains et s'ils s'étaient rencontrés, se seraient probablement combattus, supposition que ne rend pas invraisemblable la conduite barbare de Sabacon envers Bocchoris, le dernier rejeton de la branche cadette issue d'Osorkon II.

1. *Genèse*, x, 7.

2. *Ibid.*, x, 7.

Nous avons déjà remarqué que les personnages principaux du règne de Bocchoris portaient des noms que nous retrouvons dans le tableau généalogique de la branche cadette des Bubastites, et de ce fait ainsi posé nous avons conclu que Bocchoris lui-même devait appartenir à cette même branche issue de la reine Hes-en-kheb. Les autres stèles de la XXIV^e dynastie, sans nous mener précisément jusqu'à ce point, nous font voir cependant qu'à l'époque où elles ont été gravées le sang des Scheschonk dominait encore en Égypte. Les noms de *Takelot*, *Scheschonk*, *Osorkon*, sont en effet très nombreux, tandis que le culte de Bast, déesse éponyme de la XXII^e dynastie, est l'un de ceux que le règne de Bocchoris maintint dans toute leur vigueur. L'influence des Scheschonk était donc encore vivante sous la XXIV^e dynastie, et les *Scheschonk*, les *Nemrod*, les *Sargon*, les *Tiglath* de la XXII^e, tout étrangers qu'ils fussent, avaient laissé des souvenirs qui, longtemps après eux, ne s'étaient pas encore effacés. — Sous Taharka, au contraire, l'Égypte semble protester, par les noms propres de ses habitants, contre la domination étrangère. Autant les noms assyriens ont pénétré, sous les trois dynasties précédentes, dans le sein des familles, où nous les voyons alterner avec les noms propres d'origine purement égyptienne, autant sous Taharka il est difficile de rencontrer un seul nom éthiopien parmi les noms assez nombreux que les stèles du Sérapéum nous font connaître. Il est évident par là que Scheschonk et ses descendants furent acceptés par le pays et que Sabakon ne le fut pas. Ainsi l'Égypte avait adopté certains maîtres et repoussé les autres. Scheschonk fut peut-être pour elle un libérateur qui mit fin aux empiétements mêlés de troubles des grands prêtres de la XXI^e dynastie; Sabakon fut et resta le « roi violent » de l'Écriture et le conquérant sorti de cette *vile race de Couth* qui troubla si longtemps le repos des anciens pharaons. Aussi la XXV^e dynastie, dans les conditions où nous la voyons placée, ne pouvait-elle avoir une

longue existence; inaugurée par le meurtre de Bocchoris, elle s'anéantit sous les efforts de la dodécarchie, qui devient ainsi un fait tout naturel et se présente comme la fin nécessaire d'une usurpation que la sympathie de l'Égypte ne sanctionna point. Les Saïtes, en effet, succédèrent bientôt aux Éthiopiens, et avec eux nous arrivons à de nouveaux Apis, dont le paragraphe suivant fera connaître la nomenclature.

§ 9

XXVI^e DYNASTIE. — CINQ APIS

- APIS I (37), né l'an 26 de Tahraka;
intronisé le 9 de Pharmouthi;
mort l'an 20, le 20 de Mésori, de Psammitichus I^{er};
enseveli l'an 21, le 25 de Paophi.
- APIS II (38), mort l'an 52 de Psammitichus I^{er}.
- APIS III (39), né l'an 53, le 19 de Méehir, de Psammitichus I^{er};
intronisé l'an 54, le 12 d'Hathyr;
mort l'an 16, le 6 de Paophi, de Néchao;
enseveli l'an 16, le 16 de Choïae;
âgé de 16 ans, 7 mois et 17 jours.
- APIS IV (40), né l'an 16, le 7 de Paophi, de Néchao;
intronisé l'an 1, le 9 d'Épiphi, de Psammitichus II;
mort l'an 12, le 12 de Pharmouthi, d'Ouaphrès;
enseveli l'an 12, le 21 de Payni;
âgé de 17 ans, 6 mois et 5 jours.
- APIS V (41), né l'an 5, le 7 de Thoth, d'Amasis;
intronisé l'an 5, le 18 de Payni;
mort l'an 23, le 6 de Phamenoth;
enseveli l'an 23, le 15 de Pachons;
âgé de 16 ans, 6 mois.

APIS I. Quand l'enlèvement des collines de sable qui s'élevaient au-dessus de l'entrée du Sérapéum eut permis de pénétrer dans les petits souterrains, je remarquai que la

chambre située à l'extrémité de cette partie de la tombe d'Apis avait conservé presque intact le mur bâti selon l'usage en avant de la sépulture divine. Une seule pierre enlevée avait donné passage aux anciens envahisseurs du monument¹.

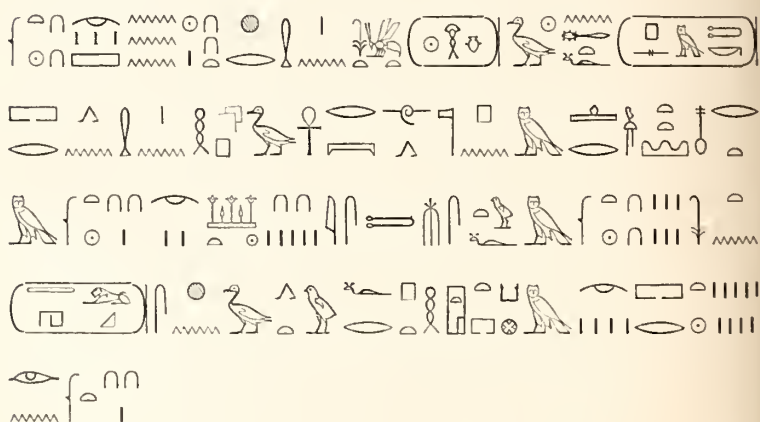
Au centre du mur était encastrée une stèle de bon style, ornée d'inscriptions remarquables par les dates et les caractères nombreux qu'elles renferment. C'est ici que, pour la première fois, la tombe d'Apis nous met entre les mains un monument dont l'importance n'échappera tout à l'heure à personne : je veux parler de l'une des épitaphes destinées à accompagner les momies des Apis à côté desquels elles étaient officiellement déposées.

Notre épitaphe est divisée en deux registres. Au premier registre, un roi fait une libation et l'offrande du feu devant Apis. Le dieu, dont la figure a subi l'injure du martelage, est recouvert de ses ornements sacrés. Au-dessus de sa tête on lit l'inscription :       (Apis) vivant, *qui est Osiris résidant dans l'Amenti*. Sans nous arrêter à ce titre qui, une fois de plus, donne raison à l'opinion par laquelle Apis est regardé comme une incarnation d'Osiris, je ferai remarquer que le martelage dont on a flétri la face du dieu s'est étendu aux signes qui servent à écrire le nom propre. Or, cette vengeance ne s'est exercée que sur celles des inscriptions qui ont été trouvées en place, et elle a épargné toutes les stèles que j'ai recueillies sur le sol où on les avait jetées en démolissant les murs qui donnèrent entrée dans les chambres sépulcrales. Il ne faut donc pas attribuer aux Arabes la destruction des souterrains du Sérapéum. C'est à une époque où le secret de l'écriture hiéroglyphique n'était pas encore perdu, et conséquemment sous les Égyptiens, que cette destruction eut lieu. La remarque précédente

1. Voyez une vue de l'un de ces murs dans le *Bulletin archéologique*, 1^{re} année, p. 48 [cf. p. 141 du présent volume].

nous apprend même qu'une fois l'anéantissement de la tombe résolu, on courut au plus pressé, et que le dernier outrage dont nous avons constaté la trace sur la figure et le nom hiéroglyphique de notre épitaphe, fut infligé au dieu après que la momie sacrée eut été mise en pièces.

Tout l'intérêt du monument est dans le second registre, où l'on trouve une inscription disposée en six lignes horizontales d'hiéroglyphes. Nos épitaphes intéressant avant tout l'histoire et la chronologie, il est inutile, je crois, de les soumettre ici à un examen philologique. Je me bornerai donc à en transcrire le texte que je ferai suivre, soit d'une traduction, soit d'un résumé qui mettra en relief les faits dont il nous importe de prendre possession. L'épitaphe de l'Apis mort en l'an 20 de Psammitichus est ainsi conçue :

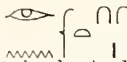
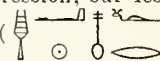


c'est-à-dire : « L'an 20, et le 20 de Mésori, sous la Sainteté
 » du roi de la Haute et de la Basse-Égypte, *Ra-ouah-het*, du
 » fils du Soleil, de sa race, *Psamétik*, (eut lieu) la manifes-
 » tation de la Sainteté d'Apis vivant vers le ciel ; a été
 » amené ce dieu pour se réunir avec le bon Amenti en
 » l'an 21, le 25 de Paophi ; voici qu'il était né en l'an 26 du

» roi *Tahraka* et qu'il fut introduit à Phtah-hat-ka le 9 de Pharmouthi. Fait (la stèle) en l'an 21'. »

Ainsi l'Apis mort l'an 20, le 20 de Mésori, de Psammitichus *Ra-ouah-het*, enseveli 70 jours après, le 25 de Paophi de l'an 21 du même roi (les cinq épagomènes sont comptés), était né l'an 26 de l'Éthiopien Tahraka. Ce résumé des principales circonstances qui signalèrent la vie et la mort du premier Apis de la XXVI^e dynastie nécessite quelques explications dans lesquelles je demande la permission d'entrer :

1^o Une erreur de Champollion, suivie presque jusqu'à nos jours par tous ceux qui s'occupèrent de la science fondée par l'illustre maître, avait donné lieu à une singulière confusion. Des deux Psammitichus qui occupent la première moitié de la XXVI^e dynastie, l'un avait, en effet, été mis à la place de l'autre, et tandis que le vrai Psammitichus I^{er}, avec le prénom *Ra-ouah-het*, était classé au second rang et n'intervenait plus dans les listes royales qu'après Néchao, le vrai Psammitichus II, avec le prénom *Ra-nofré-het*, occupait sous le nom de Psammitichus I^{er} la tête de la XXVI^e dynastie². Mais bien que, dès le mois de mars 1850, M. de Rougé, en classant les vitrines du Louvre, ait remis les deux rois à leur vraie place chronologique, aucun texte n'était

1. J'étais tenté de traduire  par *a fait* (sa vie) *en 21 ans*, et d'appliquer cette formule à la durée de l'existence du taureau. Cette traduction, si elle avait été reconnue exacte, nous eût tirés de bien grandes difficultés. Mais la durée de la vie a pour expression, sur les monuments de toutes les époques, une phrase si connue ( etc., *la durée heureuse*, etc.), que j'ai dû m'en tenir au mot à mot du texte, et traduire : *fait* (la stèle) *en l'an 21*. Il était d'ailleurs impossible, avec la première version, de rendre un compte exact de la construction grammaticale du groupe égyptien.

2. Cet arrangement est encore celui qui figure dans la série des cartouches royaux peints sur l'un des plafonds du musée de Berlin. Voyez *Königliche Museen, Abtheilung der ägyptischen Alterthümer*, etc.; *Historische Saal*, Taf. 17. Berlin, 1855.

venu jusqu'ici déposer d'une manière formelle en faveur de l'arrangement adopté par M. de Rougé. Notre épitaphe est donc précieuse en ce qu'elle est le premier monument qui nous fasse toucher du doigt le classement définitif de ces rois, et qui nous montre que Psammitichus Ra-ouah-het, en succédant à Tahraka, ne peut occuper après Néchao la place qui appartient à Psammitichus Ra-nofré-het. J'insiste d'ailleurs sur ce point avec d'autant plus d'empressement que la question de priorité a peut-être été jusqu'à présent assez mal jugée. En 1854, M. Bunsen¹ attribue en effet à M. Lepsius la découverte du vrai Psammitichus I^{er}; M. Hincks², de son côté, ne sait, en 1855, s'il faut en faire honneur au même M. Lepsius ou à M. Brugsch. Le débat me semble maintenant vidé, et la stèle du Sérapéum n'intervient plus que pour assurer la légitimité d'une restitution³ qui, signalée publiquement depuis six ans et demi, appartient à M. de Rougé.

2° Il est facile de voir que si notre épitaphe avait joint aux renseignements dont elle abonde la mention de l'âge qu'avait atteint Apis le jour de sa mort, nous aurions été mis en possession d'un fait d'une grande importance, puisque, sachant le nombre d'années qui séparent l'an 20 de Psammitichus de l'an 26 de Tahraka, nous aurions obtenu par là le moyen de ranger avec exactitude à leur place relative deux familles royales sur l'ordre chronologique desquelles il n'a pas encore été possible de s'entendre. Les documents de toute nature que nous possédons nous aideront-ils à suppléer à cette regrettable omission du rédacteur de la stèle? C'est ce que nous allons voir. — Les calculs rigoureusement déduits de l'ensemble de nos épitaphes portent à 138 ans la durée

1. *Egypt's Place in Universal History*, t. II, p. 604.

2. Hincks, *On the Chronology of the XXVIth Dynasty and of the Commencement of the XXVIIth*, p. 432 du vol. XXII des *Mémoires de l'Académie de Dublin*, 1855.

3. Elle a d'ailleurs été publiée par M. de Rougé dans l'*Athenæum français* du 14 mai 1853, p. 468.

totale de la XXVI^e dynastie, depuis l'an 1 de Psammitichus Ra-ouah-het, jusqu'à l'année de l'expédition de Cambyse exclusivement. L'expédition de Cambyse ayant eu lieu en 527 avant J.-C., il s'ensuit que l'avènement de Psammitichus I^{er} est reporté par ces 138 ans à l'an 665 (la 83^e année du canon de Ptolémée), et que, par conséquent, le premier Apis de la XXVI^e dynastie était mort en l'an 645 avant notre ère (la 103^e du canon). Des deux points de repère que nous cherchons à établir, l'un se fixe donc de la manière la plus satisfaisante en donnant à la XXVI^e dynastie une place certaine dans la série des années antérieures à notre ère. Maintenant, en quelle année notre Apis s'était-il manifesté, en d'autres termes à quelle époque correspond l'an 26 de Tahraka, et par suite tout le règne du conquérant éthiopien? Ici les documents hiéroglyphiques nous font défaut, et nous sommes obligés d'aller chercher en dehors de l'Égypte le point d'appui que le Sérapéum nous refuse. — Nous savons déjà que l'expédition de Sennachérib contre la Judée eut lieu sous Tahraka, et dans l'une des dix premières années du règne de ce prince. Or, la chronologie biblique, élucidée par les meilleures autorités¹, fixe à l'an 713 cette campagne du roi des Assyriens. En prenant l'hypothèse qui nous est le plus favorable et en supposant que Sennachérib vint fondre sur la Judée la première année de Tahraka, il résulte de ce synchronisme que l'an 713 avant J.-C. correspond à l'an 1 de Tahraka, et que par conséquent l'an 26 devient l'an 688²,

1. Clinton, *Fasti Hellenici*, vol. I, p. 327.

2. Cf. E. de Sauley, *Concordance de la chronologie monumentale égyptienne avec les dates calculées astronomiquement*, p. 10 du tirage à part; extrait du numéro de janvier 1856 des *Annales de philosophie chrétienne*. Hérodote nomme Séthos le roi égyptien que la Bible appelle Tahraka. L'erreur de l'historien d'Halicarnasse est si évidente, qu'il n'est personne qui n'en ait été frappé. Les exploits du véritable Séthos, qui porta ses armes jusqu'en Asie, et ceux de Tahraka, qui, aux yeux des Grecs, passait pour avoir atteint les colonnes d'Hercule, se seront

Psammitichus I^{er}, qui monta sur le trône en 665, aurait donc eu pour prédécesseur Tahraka qui aurait commencé à régner 48 ans auparavant, en 713. Mais je n'ai pas besoin de faire remarquer que ce résultat, déjà si difficile à admettre au point de vue de l'histoire, est formellement contredit par le dogme lui-même qu'Apis représentait. Si en effet Apis est Osiris descendu sur la terre, la vie et la mort du taureau sacré étaient, en vertu de cette identité, la vie et la mort d'Osiris. De là la fin cruelle imposée au dieu; de là la règle sacrée, attestée par l'antiquité classique tout entière, qui fixait, non pas à 25 ans comme on l'a cru sur l'autorité du seul Plutarque, mais à 28 ans, l'âge fatal que le taureau ne pouvait dépasser ici-bas. Apis ne vivait donc que 28 ans, et quand la vieillesse le conduisait à cet âge, on le noyait. Or, un Apis né, dans l'hypothèse que nous combattons, en 688 et mort en 645, aurait atteint, à l'époque de ses funérailles, sa 43^e année. Notre Apis aurait donc vécu quatorze ans pleins au delà des limites assignées, et il devient ainsi superflu de démontrer qu'une erreur de quatorze ans au moins se cache sous l'une des deux années 645 et 688 pendant lesquelles nous supposons qu'eurent lieu la naissance et la mort du dieu. Mais la question est de savoir de quel côté se trouve cette erreur. La devons-nous à la date de la mort qui repose sur les données inattaquables fournies par les stèles du Sérapéum? ou plutôt n'est-elle pas due au rang trop élevé assigné par les commentateurs de la Bible à l'année pendant laquelle Sennachérib vint occuper la Judée? Cette dernière correction est incontestable. Le maximum des vingt-huit années de vie accordées à Apis nous force donc à reporter à 698 ou 699 au plus l'expédition de Sennachérib, et il n'est pas inutile de faire remarquer que, d'accord avec les stèles du Sérapéum,

brouillés dans la mémoire d'Hérodote qui, sans s'inquiéter ici plus qu'ailleurs des exigences de la chronologie, aura confondu les deux conquérants.

les inscriptions cunéiformes ont démontré à M. Hincks¹ la nécessité d'une correction à peu près semblable, en fixant à l'an 700 (la 48^e année de Nabonassar) le grand fait que les autorités les plus suivies en matière de chronologie biblique avaient placé en 713. De tout ce qui précède, il résulte donc que Tahraka était monté sur le trône vers 698, et que l'Apis, né l'an 26 de son règne, avait fait son entrée vers 673 dans l'étable de Memphis, où il était resté pendant vingt-sept ou vingt-huit ans, jusqu'à l'époque de sa mort survenue en 645².

1. Hincks, *On the chronology of the XXVth dynasty*, p. 430. Cf. E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques*.

2. Le 1^{er} Thoth répondait en 645 au 1^{er} février de l'année julienne. L'Apis mourut donc le 16 janvier 645 et fut enseveli le 26 mars de la même année. Le jour de la mort est compris dans les soixante-dix jours. — Les bases sur lesquelles ces calculs reposent étaient arrêtées et l'étude des monuments de la XXV^e dynastie achevée, quand M. de Rougé a fait paraître son article sur les *Textes hiéroglyphiques publiés par M. Greene* (voir l'*Athénæum français* de 1855, p. 956 et 1083). Je suis heureux de voir que les résultats obtenus par l'éminent auteur du *Mémoire sur l'inscription d'Ahmès* ne contredisent pas ceux auxquels j'étais moi-même arrivé. Un seul point essentiel nous sépare : M. de Rougé a fixé à vingt-cinq ans le maximum de la vie des Apis; plus hardi que lui, j'ai cru pouvoir reculer jusqu'à vingt-huit l'âge que ces animaux ne pouvaient dépasser et faire remonter ainsi jusqu'à la cinquantième année du Canon l'avènement de Tahraka. Cet arrangement présente, je crois, un double avantage. A deux ans près, les dates égyptiennes se rencontrent avec les dates assyriennes, tandis que la dernière année de Tahraka et la première de Psammitichus laissent entre elles, en s'éloignant l'une de l'autre, un vide dans lequel Piankhi trouve une place suffisante pour son règne, qui ne dut pas être très court, à en juger par les souvenirs assez nombreux qui nous restent de sa femme Annérîtis. — Du reste, que ce Piankhi, époux d'Annérîtis, ait porté, comme le pense M. de Rougé, le célèbre prénom de Thothmès III, c'est ce qui serait à discuter. Le roi i *Ra-men-kheper* de la stèle du Louvre a plus d'un lien qui le rattache à la XXI^e dynastie, et le véritable nom de ce roi peut aussi bien avoir été *Pikhaï*, ou tout autre nom semblable, que *Piankhi*. D'un autre côté, M. Linant a copié à Thèbes la légende d'un *Ra-s-nofrè Piankhi* qui a régné au moins douze ans, si nous en croyons les inscriptions d'une bandelette de momie

Voilà donc, en résumé, les chiffres qui nous sont fournis par les renseignements que nous possédons sur cette époque; mais je tiens à ajouter que je produis ces chiffres sous toute réserve et en faisant remarquer que l'âge de l'Apis en 645 ne nous étant pas connu, nous pouvons faire une erreur de cinq ou six ans, selon que l'Apis, mort à 22 ou 23 ans au lieu de 27 ou 28, aura rapproché l'an 26 de Tahraka de l'an 20 de Psammitichus I^{er}.

3^e Eusèbe attribue à Tahraka vingt ans de règne que l'Africain réduit à dix-huit. M. Bunsen¹ corrige ce dernier chiffre en vingt-huit, et les monuments du Sérapéum, qui nous font aller jusqu'à l'an 26, prouvent que, selon toute vraisemblance, la correction du savant allemand n'est pas exagérée. Tahraka aurait donc gouverné l'Égypte pendant vingt-huit ans, et son règne se serait terminé en 670, c'est-à-dire cinq ans pleins avant l'année à partir de laquelle Psammitichus I^{er} aurait compté son propre règne. Il y aurait eu par conséquent entre Tahraka et Psammitichus I^{er} un intervalle qui peut être au maximum de cinq ans, si l'Apis qui nous donne ce chiffre a vécu 28 années, mais qui peut aussi être réduit de beaucoup et même totalement retranché si l'Apis n'a vécu que les 18 ou 20 ans qui forment la moyenne de la vie des taureaux sacrés à Memphis. Maintenant, laquelle de ces deux hypothèses est conforme à l'étude des faits que les

conservée au Musée britannique (voyez Greene, *Fouilles exécutées*, etc., pl. VIII). Il est impossible qu'un règne de cette longueur passe inaperçu, et cette considération me ferait croire que le *Ra-s-nofrè Piankhi* de Londres est le Piankhi, époux d'Amnérîtis, auquel nous devons la statue de Médinet-Abou. Peut-être fut-il lui-même un usurpateur et compta-t-il ses douze ans de l'an 20 de Tahraka (ce qui expliquerait le chiffre de Manéthon); peut-être aussi Psammitichus fit-il dater sa première année de l'un des douze ans de son prédécesseur. Comme on le voit, toute cette période est compliquée de difficultés qu'il serait téméraire de vouloir débrouiller dans une simple note, et que je me contente par conséquent d'indiquer.

1. *Egypt's Place*, t. II, p. 597.

monuments nous permettent d'observer? Je n'hésite pas à dire que c'est celle qui place entre la fin du règne de Tahraka et le commencement de celui de Psammitichus I^{er} un intervalle plus ou moins prolongé. Les monuments introduisent en effet entre ces deux princes un roi de sang éthiopien, nommé *Piankhi*, lequel avait épousé, selon les inscriptions d'une statue découverte à Thèbes par M. Greene¹, la reine *Annéritis*, celle-là même qu'Eusèbe place en tête de la XXVI^e dynastie sous le nom de Ἀμμερις. Puisque cet étranger régna à Thèbes après Tahraka et avant Psammitichus I^{er}, l'inter règne dont nous cherchons la trace fut donc bien réel. Je n'en dirai pas plus. Cette question n'intéressant qu'incidemment la série de nos Apis, je me contente de renvoyer aux excellents développements que M. de Rougé lui a consacrés dans sa *Notice des textes hiéroglyphiques publiés par M. Greene*. On y verra quelle part Piankhi prit au gouvernement de l'Égypte, et comment Psammitichus I^{er}, en faisant compter son avènement de la première année de la dodécarchie d'Hérodote et de Diodore, engloba dans son règne celui du Stephinatès, du Néehepsos et du Néchao de Manéthon. Pour moi, tout ce que je désire faire remarquer en terminant la troisième des observations que suggère l'épitaphe de notre Apis, c'est que cet Apis, ayant vécu vingt ans sous Psammitichus, deux ans sous Tahraka, atteint, par le règne qui sépare ces deux souverains, l'âge avancé que déjà nous lui avons attribué sur la seule nécessité de ramener à un chiffre raisonnable la différence qui existe dans les calculs sur lesquels les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie d'une part, et le texte de la Bible de l'autre, s'appuient pour placer l'expédition de Sennachérib.

Il paraît que l'Apis en souvenir duquel fut gravée cette épitaphe obtint plus qu'aucun de ses prédécesseurs la sympathie

1. *Fouilles exécutées à Thèbes pendant l'année 1855*, par M. Greene, pl. VIII; E. de Rougé, *Notices de quelques textes*, etc., p. 36 et suiv.

de l'Égypte. A sa mort, la tombe du dieu ne reçut pas moins de cent soixante-huit stèles, qui, toutes, sont aujourd'hui conservées au Louvre. Comme ces stèles n'ont pas toujours été trouvées à leur place antique, on conçoit que le classement d'un pareil nombre de monuments souffrirait de grandes difficultés, si nous n'étions aidés dans cet ingrat travail de nomenclature par les stèles elles-mêmes et les renseignements qu'elles nous fournissent sur leur propre origine. Cinquante-trois d'entre elles sont en effet datées du règne de Psammitichus, et comme quatre-vingt-une autres sont de la main des scribes qui écrivirent ou gravèrent les cinquante-trois premières, il s'ensuit que cent trente-quatre des monuments s'entraînent mutuellement à la place qui leur appartient. Notons en outre que plusieurs stèles sans date proviennent de certaines familles que, par d'autres stèles datées, nous savons contemporaines de Psammitichus. L'obscurité dont paraissent s'envelopper les stèles du premier Apis de la XXVI^e dynastie cède donc à l'étude attentive des monuments, et sur nos cent soixante-huit stèles il en est à peine une trentaine pour lesquelles, dans le travail d'attribution, nous soyons réduits aux seules indications du style.

J'ai dit que cinquante-trois de ces stèles sont enrichies d'une date. Mais les unes portent celle du jour de la mort du dieu (le 20 de Méchir de l'an 20, qui correspond au 16 janvier 645), d'autres celle du jour de ses funérailles (le 25 de Paophi de l'an 21, ou 26 mars de la même année); les plus nombreuses sont du 1^{er} Thoth de l'an 21 (1^{er} février). Ainsi le renouvellement de l'année fut pour les habitants de Memphis un jour de fête que plusieurs d'entre eux célébrèrent en allant faire un pèlerinage à la tombe d'Apis. On remarquera d'ailleurs qu'aucun des proseynèmes étudiés jusqu'ici ne porte une date qui ne soit celle de l'un des soixante-dix jours compris entre la mort et la cérémonie de l'enterrement du taureau. Le témoignage de Pausanias conserve donc sa valeur, et le Sérapéum proprement dit, c'est-à-dire le sou-

terrain où reposait la momie du dieu, n'était ouvert qu'à l'époque indiquée par le célèbre écrivain grec.

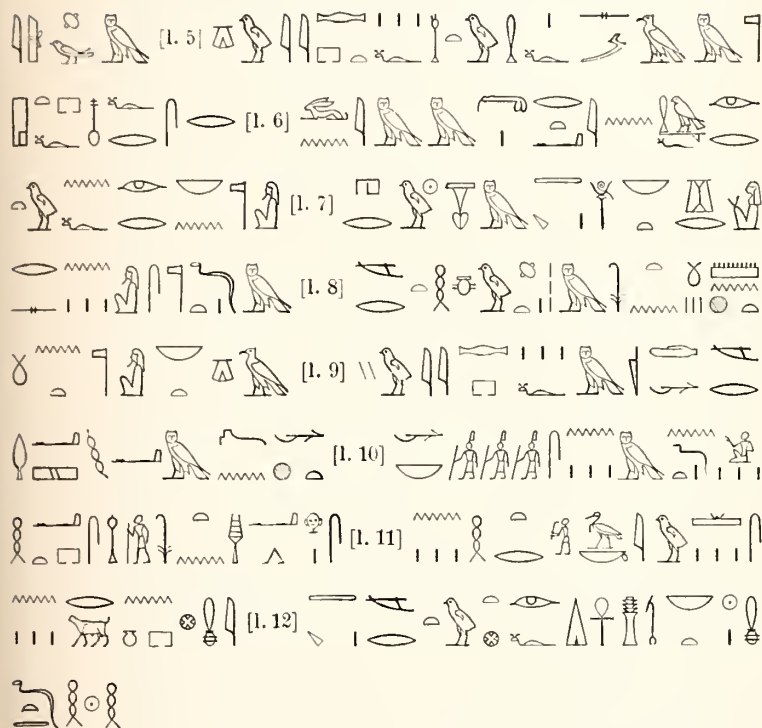
Nous arrivons à peine à la XXVI^e dynastie, et déjà l'on s'aperçoit, en étudiant les stèles du commencement de la famille des Saïtes, que l'Égypte est gouvernée par une race nouvelle et indigène. Plus de noms étrangers. Les Scheschonk et les Sargon sont maintenant bien loin, et les Éthiopiens ont fui sans même laisser une trace derrière eux. Chose remarquable, trois ou quatre cents habitants de Memphis, tous contemporains des premières années de Psammitichus, nous sont connus par nos stèles, et il n'en est pas un qui n'ait un nom égyptien ou qui ne témoigne de son respect pour le roi en s'appelant comme lui Psamétik ou Ra-ouah-het. Évidemment l'Égypte n'a plus ses regards tournés vers le haut Nil, ou vers les plaines de l'Asie qu'arrosent l'Euphrate et le Tigre. Son attention se concentre maintenant en elle-même; elle refait son homogénéité, et si le bruit de l'étranger se fait encore entendre à ses portes, ce bruit vient du Nord et d'un peuple dont elle n'a rien à craindre, puisqu'à ce peuple appartiennent « les hommes d'airain sortis de la mer » auxquels Psammitichus dut la défaite de ses complices et sa propre élévation au trône. L'Égypte marche ainsi à l'accomplissement de ses destinées. Psammitichus, par une politique nouvelle et déjà bien remarquée, ouvre son royaume à l'ennemi qui doit plus tard l'anéantir, et l'Égypte, trop occupée de sa sécurité intérieure, ne laisse apercevoir d'autre indice de la plaie nouvelle et incurable qu'elle porte dans son sein que la magnificence subite du culte d'Apis mort, comme si les Grecs amis de Psammitichus, pressentant dans Osorapis la fortune de Sérapis, avaient déjà pris une place inaperçue dans les conseils religieux de l'Égypte.

Apis II. Nous pénétrons avec cet Apis dans la magnifique tombe qui servit de sépulture aux taureaux divins jusqu'à la chute des Lagides et la réduction de l'Égypte en province romaine. L'Apis I de la XXVI^e dynastie fut en effet le

dernier taureau qui vint reposer dans les souterrains inaugurés par Ramsès II. A une époque qui se place entre l'an 20 et l'an 52 de Psammitichus I^{er}, un éboulement eut lieu dans la partie de la tombe où avaient été déposés les Apis dont nous venons de présenter la nomenclature, et cette circonstance, jointe à l'extension qu'avait prise le culte d'Apis et à la mauvaise qualité du roc à travers lequel le souterrain était creusé, détermina les Égyptiens à ouvrir autre part une nouvelle et plus spacieuse galerie. C'est dans la première chambre de cette nouvelle galerie qu'a été déposé notre Apis II.

Il est peu d'Apis qui aient laissé moins de souvenirs que celui-ci. La partie du souterrain réservée à sa sépulture se composait d'une grande chambre et d'un vestibule, orné sans aucun doute de nombreux proscynèmes. Mais un taureau étant mort sous Cambyse, on trouva commode d'arranger ce vestibule pour le nouveau venu, et dans les travaux d'appropriation les proscynèmes furent détruits ou replacés dans un endroit que je n'ai pas retrouvé. L'épithaphe elle-même fut enlevée. Au centre de la chambre qu'on laissa intacte, j'ai heureusement recueilli une grande stèle qui, sans avoir l'importance ordinaire des épithaphe, n'en est pas moins précieuse à bien des titres. En voici le texte que je reproduis avec d'autant plus d'empressement que la pierre n'est pas arrivée au Louvre, et n'est encore connue de personne :



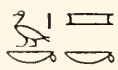
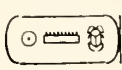
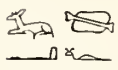


Ce qui, mot à mot, se traduirait : « L'Horus qui grandit
 » le cœur', le roi de la Haute et de la Basse-Égypte, le
 » maître de la région supérieure et de la région inférieure,

1. La concision de ces titres royaux empêche souvent d'en bien saisir le sens. Il faudrait ici , comme dans , SeHeR HeT, celui qui tranquillise le cœur (Denkm., IV, 30, 37; Answ., Taf. XVII), , SeKHePeR ToTI, celui qui fait être le monde, titre du roi Aï (Denkm., III, 114), , SeA°A° eN SoaTeN SeA°KeR en KHeV, celui qui est agrandi par le roi de la Haute-Égypte et fortifié par le roi de la Basse-Égypte (Denkm., III, 9), et autres exemples semblables.

» le seigneur de l'action, l'Horus triomphant et victorieux,
 » *Ra-ouah-het*, le fils du Soleil, et de son flanc, qu'il aime,
 » [ligne 2] *Psamétik*, vivant à toujours, aimé d'Apis, le
 » second Phtah¹. L'an 52, sous la Sainteté de ce dieu bien-

1. C'est-à-dire un autre Phtah, *Vulcanus alter*. Dans un travail inséré aux *Mém. de la Société d'hist. et d'archéol. de Chalon-sur-Saône*, M. Chabas (*Inscription du règne de Sétî I^r*, p. 7) a résumé l'état de nos connaissances sur le caractère  qui forme la partie essentielle de ce titre d'Apis. Le sens *encore, de nouveau, recommencer, répéter*, déjà signalé par M. de Rougé (*Licret du Louvre*, p. 49, 1819), par M. Brugsch (*Zeitschrift des Deutsch*, etc., Band 9) et M. Birch (*Annals of Thothmes III, Archaeologia*, vol. XXXV, p. 146), est maintenant hors de doute. On lit sur l'un des murs du grand temple de Semneh, en Nubie (*Denkm.*, III, 53), ces paroles que le roi Thothmès III adresse à son ancêtre Sésourtasen III :

			
SI-ek MeRi-ek <i>Filius tuus amans te,</i>	RA ^o MeN KHePeR <i>Sol ὁμοῦς Creatoris,</i>	HoTel ^o -ew <i>ponit</i>	HeS-ek <i>sedem tuam;</i>
			
SCHΛ ^o -ew <i>creat</i>	KeT-ek <i>altar tuum;</i>	A ^o IRI-ew SouTeN(r) KHeN(r) <i>facit dominationem</i>	eM To Pen <i>supra terram istam;</i>
			
eN <i>numquam (fuit) alter illius</i>	M(r)-ew <i>in aeternum.</i>	TeTeN <i>in aeternum.</i>	

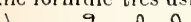
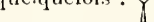
C'est l'équivalent du titre d'Hathor que j'ai copié à Alexandrie sur une pierre de la collection de M. Sabatier :   . Nous dirions en français : *Il n'y a pas son second* (comparez le titre d'Isis :   ). On trouvera dans le Rituel (*Todt.*, ci, 6) une preuve de la valeur *iterum facere, aliquam rem addece*, attribuée au verbe . Il s'agit de certains dessins en perles dont on ornait les momies :

» faisant, [ligne 3] on est venu dire¹ à sa Sainteté : le
» temple² de ton père Osiris-Apis, et tout ce qui y est

							
SKHA"ou	eM	A"NTI	...M	eM		Rol	HeR
Peintures	en	perles	enfilées	sur	des fils (c. po , <i>filum</i>)		de

							
SeSCHeT	eN					SoTeN	
toile	de					Soten	

Dans cet exemple, le verbe *enfiler* est exprimé par l'idée de ranger des perles *en les ajoutant l'une sur l'autre*, action de répétition. Comparez encore l'exemple suivant, tiré de la grande stèle d'Ombos (*Denkm.*, III, 5):  , *celui qui renouvelle son ancêtre, celui en qui revit son ancêtre*, expression parallèle à celle-ci : *in nepote redicitus*.

1.  1, A°IOU eNrou eR T'aT eN HeN-ew.
C'est une formule très usitée. On trouve aussi quelquefois : 
 HA° Nour A°IOU-I eR T'aT eN HeN-ew,
voici qu'on est allé, etc. (*Denkm.*, III, 128). La forme  est le
passé défini en même temps que le participe passé du verbe ,
A°IOU, *aller*. Dans les cas ordinaires,  est employé comme déterminatif. Mais il peut quelquefois posséder une valeur phonétique, ce que
prouvent les exemples  =  =   (cf. de Rougé, *Ahmès*,
p. 178). La lecture A°I est assurée par la variante  pour 
(*Denkm.*, III, 120).

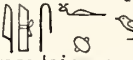
2.  =  HeT. Cf. *Denkm.*, III, 71, b, et *Denkm.*, II, 143, i, où  =   . Le nom d'Hathor , HeT-HeR, est une autre preuve de la lecture HeT (voyez *Gramm. égypt.*, p. 134 et 145; *Denkm.*, II, 142, etc.).

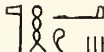
» [ligne 4] est hors de perfection¹; regarde² les divins mem-
 » bres comme ils sont dans sa maison³; prends soin pour
 » ce qui est mauvais⁴ dans [ligne 5] ses sarcophages. Et sa
 » Sainteté a ordonné de bien restaurer son temple pour le
 » faire [ligne 6] être comme il était auparavant. Et il a été
 » donné par sa Sainteté de faire toutes les cérémonies du
 » dieu [ligne 7] le jour de l'ensevelissement⁵; et toutes les

1. Les variantes donnent  et . Ce groupe forme une préposition qui signifie *en dehors, au-dessous, hors*. M. Birch a traduit la forme analogue  par *besides, moreover* (*Annals of Thothmes III, Archæologia*, vol. XXXV, p. 146). Le mot , dont le phonétique est  (Gramm. égypt., p. 431; Denkm., II, 54, 72; Todt., CXLVI, 27), trouve son équivalent exact dans le copte *ⲙⲟⲩⲏ*, *electus, probatus, optimus*, etc. C'est l'état le meilleur qui fait défaut.

2. , KHeF, *voir*. L'arabe possède aussi ce verbe.

3. C'est-à-dire dans la maison d'Apis, auquel le pronom  se rapporte.

4. La forme pleine est , A°SeW (de Rougé, *Ahmès*, p. 80) ou . La traduction de la première partie de ce membre de phrase laisse quelque place au doute. , KHeM, signifie plutôt *être fort*, et semblerait ici employé adverbialement. On traduirait alors en mot à mot :

						
Regarde	les divins membres	dans	l'être	sa maison	beaucoup	

				
mauvaise	dans		ses parois.	

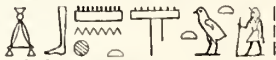
Ce dernier mot, que j'ai traduit *sarcophage* sur l'autorité de la ligne 9 de notre stèle, où il a évidemment ce sens, peut aussi s'interpréter par *paroi* (en copte, *ⲭⲟⲓ*, *ⲭⲟⲉ*, *murus*).

5. , HeRou SA°M To. Quoiqu'il soit difficile de

» *Soten* et de *Menkh*', comme les portent tous les dieux;
 » [ligne 9] et les sarcophages étaient de bois *At*, de bois
 » *Mer*, de bois *Asch*, de la perfection de [ligne 10] tous les
 » bois; et leurs..... » Je ne crois pas pouvoir risquer une
 traduction satisfaisante du reste.

Comme on le voit, le caractère de cette stèle n'est pas celui d'une épitaphe. On y reconnaîtrait plutôt une sorte de procès-verbal de la mise à exécution de l'arrêté royal qui ordonna le creusement des nouveaux souterrains. L'énumération des dépenses faites pour la sépulture de l'Apis n'enlève pas d'ailleurs son caractère propre à notre monument. C'est seulement en passant et à l'occasion des funérailles du taureau qui vint le premier occuper la nouvelle tombe que la stèle mentionne les magnificences du roi, et ce résumé ne dispensait pas de l'épitaphe, pour laquelle tous les détails particulièrement relatifs au dieu étaient réservés. Quoi qu'il en soit, la stèle dont on vient de lire la traduction est une des plus curieuses de celles que le Sérapéum nous a rendues, et c'est à ce titre que j'ai cru devoir la publier.

Contre l'ordinaire, le milieu de la chambre n° 1 des Grands Souterrains est occupé par une cavité rectangulaire de près d'un mètre de profondeur. Dans cette cavité avaient été déposés les cercueils de bois destinés à enfermer la momie, et qui ne nous sont malheureusement arrivés qu'en débris. La stèle précédente avait été encastrée dans la muraille en face.

1. Les mots *Soten* et *Menkh* se rencontrent souvent avec les déterminatifs ordinaires des habits, δ et . Le *Soten* est d'un fréquent usage dans le *Rituel*. Le *Menkh*, moins usité, est cité à Karnac dans cette phrase , TeV MeNKH(r) TouT-ou, *envelopper de Menkh les statues royales* (*Denkm.*, III, 30). On le trouve aussi avec cette légende  sur les caisses de momies. Le *Menkh* est alors cette longue bandelette que certaines divinités tiennent, comme un sceptre, dans la main.

Du reste, que la dernière partie de cette stèle ait rapport, comme je pense, aux funérailles du taureau, suffisamment indiquées par l'expression , ou qu'elle concerne les embellissements faits par Psammitichus aux souterrains dont il avait ordonné le creusement, il n'est pas moins certain que notre chambre n° 1 a servi de caveau sépulcral à un Apis, que j'ai dû par conséquent introduire dans nos séries, en fixant par conjecture la date de sa mort à l'an 51 de Psammitichus I^{er}.

1. Le *Bulletin archéologique de l'Athénæum français* ayant cessé de paraître, le mémoire de Mariette s'arrêta brusquement. La rédaction n'en fut jamais reprise, et je n'en ai pas retrouvé aucune trace dans les papiers de l'auteur. — G. M.

FRAGMENT DE SARCOPHAGE PHÉNICIEN

CONSERVÉ AU MUSÉE DE BERLIN¹

On remarque, dans l'une des salles de la collection égyptienne du Musée de Berlin, une tête de marbre blanc sur

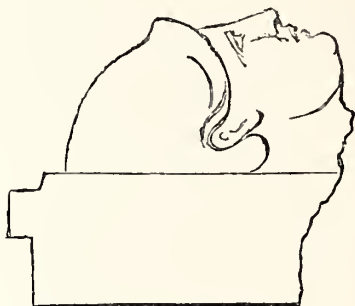


laquelle il n'est peut-être pas inutile d'appeler l'attention des archéologues. Cette tête, comme on peut le voir par les croquis ci-joints, a appartenu à un sarcophage. La partie postérieure est évidée et taillée de façon à ne laisser aucun doute sur la destination funéraire du monument. La poignée

1. Note publiée dans le *Bulletin archéologique de l'Athénæum français*, 2^e année, 1856, p. 49-50. — G. M.

qui se trouve à l'extrémité supérieure est semblable à celles que nous montrent d'autres tombeaux.

Mais ce qui donne à cette tête un plus grand prix que celui qu'on serait tenté au premier abord de lui attribuer,



c'est qu'elle est celle d'un sarcophage phénicien trouvé en Égypte dans une tombe dont nous connaissons avec exactitude l'emplacement.

Que cette tête soit effectivement celle d'un monument phénicien, c'est, je crois, ce qui ne peut être mis en question. Le beau sarcophage, aussi de marbre blanc, découvert par M. Péretié près de Tortose de Phénicie, et aujourd'hui conservé au Louvre, offre avec le monument de Berlin des analogies de style qui ne trompent pas. Les dissemblances elles-mêmes qui caractérisent ces deux monuments accusent une origine commune. Le sarcophage du Louvre a une rudesse et une largeur qui ont paru à M. de Longpérier la marque d'une grande ancienneté¹. La tête de Berlin présente ce même type d'archaïsme, et quoique à vrai dire l'ensemble du monument n'ait pas cette vigueur qu'on remarque dans le cercueil du Louvre, on reconnaît néanmoins que les

1. *Notice sur les Monuments antiques de l'Asie nouvellement entrés au Musée du Louvre, dans le Journal de la Société asiatique de Paris, 1855, p. 18 du tirage à part.*

deux objets appartiennent au même art, et, selon toute vraisemblance, au même temps, c'est-à-dire au temps de l'autonomie phénicienne. Nous devons du reste noter que les oreilles, un peu haut placées dans la tête de Berlin, semblent trahir une influence égyptienne dont on ne saisit pas la trace sur le sarcophage du Louvre. Les boucles régulières qui ornent si singulièrement le sommet de la tête de ce dernier monument ne se retrouvent pas non plus sur celui de Berlin. Ici, par un procédé plus primitif, l'artiste phénicien a donné à la tête de son sarcophage une chevelure à mèches plates qui rappellerait plutôt la crinière de ces lions couchés dont le type, commun peut-être à la Phénicie et à l'Égypte, existait déjà en ce dernier pays sous Aménophis III et était probablement le résultat d'un emprunt asiatique antérieur. Quoi qu'il en soit, le fragment de Berlin est indubitablement du même art que le sarcophage du Louvre, et c'est à ce titre qu'il se recommande à notre attention.

L'origine de ce curieux fragment est du reste parfaitement certaine. En consultant les planches du grand ouvrage publié par M. Lepsius, on peut voir¹, au nord de la pyramide à degrés de Sakkarah, un espace couvert de puits funéraires, et, au milieu de ces puits, deux tombes plus spécialement désignées par M. Lepsius sous les nos 6 et 7. C'est aux environs de ces tombes que, vers 1840, un Arabe de Sakkarah, nommé Mohammed Abou-Sahaq, trouva notre sarcophage, dont il brisa la partie inférieure pour ne conserver que la tête, qu'il vendit à un marchand du Caire, M. Fernandez, lequel la revendit à M. Lepsius. La provenance du monument est donc égyptienne.

En retrouvant dans mes notes de voyage la mention du lieu où s'était faite la découverte du cercueil phénicien de Berlin, j'avais conçu l'espoir de voir surgir de ce fait quel-

1. *Denkmäler*, Abth. II, Bl. 33.

ques indices sur l'époque à laquelle ce cercueil appartient. Les diverses nécropoles de Memphis sont, en effet, coupées par zones entre lesquelles les règnes se sont distribués assez régulièrement. C'est ainsi, pour ne parler que de la nécropole de Sakkarah, que la XVIII^e et la XIX^e dynastie occupent tout le vaste plateau situé au sud de la pyramide à degrés. La XXVI^e dynastie a pris non loin de là un terrain situé à l'est de la même pyramide, dont le nord et l'ouest sont percés de tombes creusées sous l'une des six premières dynasties. Enfin, c'est sur la pente orientale de cette même nécropole qu'existent les sépultures gréco-romaines au milieu desquelles ont été trouvés presque tous les papyrus grecs aujourd'hui répandus dans les collections de l'Europe'. Un monument trouvé à sa place antique trahit

1. Je noterai en passant et comme un fait singulier que, quelque soin que j'aie mis à explorer dans toutes leurs parties les vastes nécropoles qui s'étendent autour de Memphis, je n'ai jamais rencontré un cartouche de la XII^e dynastie, ni un fragment que j'aie pu attribuer à cette époque qui nous a pourtant laissé des monuments d'un style si caractérisé. Une statue de *Ra-en-ma*, aujourd'hui à Berlin, a été découverte, à la vérité, par Hékékyan-Bey sur l'emplacement de Memphis; mais cette statue, usurpée plus tard par Ménéphthal, peut très bien avoir été apportée de Thèbes ou de tout autre lieu par ce dernier prince. L'obélisque d'Héliopolis prouve cependant que les pharaons de cette grande famille royale possédaient l'Égypte au moins jusqu'à la pointe du delta. Peut-être faut-il chercher le lieu de sépulture de la XII^e dynastie aux environs des pyramides de Dahshour, qui offrent encore aujourd'hui à l'antiquaire une vaste nécropole inexplorée. A Gyzeh, les tombes de la XXVI^e dynastie occupent un grand espace situé entre le Sphinx et la pyramide de Belzoni. C'est là qu'on peut voir encore aujourd'hui une vingtaine de gros sarcophages taillés sur le modèle exact de celui d'Asmunazar. J'ai déjà indiqué l'emplacement des tombes de la même époque à Sakkarah, et j'ajouterai que dans cette dernière nécropole les sarcophages de ce même type trapu et appartenant à des individus nommés *Psammitichus*, *Ouaphrès*, *Amasis*, etc., sont extrêmement nombreux. A l'exception du cercueil rapporté par le duc de Leuchtenberg, et aujourd'hui conservé à Saint-Petersbourg, on ne connaît en Europe aucun exemplaire de ce genre de monuments, pourtant si communs en Égypte

done le plus souvent son époque par l'emplacement seul de la tombe dans laquelle il a été découvert. Malheureusement, s'il est certain que toute la plaine au milieu de laquelle notre fragment phénicien a été trouvé est criblée de puits remontant jusqu'aux dynasties de l'Ancien-Empire, il est certain aussi que le voisinage de l'allée de sphinx du Sérapéum a occasionné dans cette partie de la nécropole un bouleversement qui lui a fait perdre son cachet primitif. Il en était effectivement du Sérapéum comme de la tombe d'Osiris à Abydos, et plus d'un grand personnage de Memphis déplaçait sa propre sépulture pour venir reposer à côté d'Apis. Le voisinage du Sérapéum offre donc des monuments d'époques bien variées, et ainsi s'évanouit l'espoir que nous pouvions fonder sur l'emplacement de notre tombe phénicienne, puisqu'elle a été précisément découverte aux environs de l'allée de sphinx du Sérapéum. Néanmoins, je dois dire qu'il me paraît difficile que cette tombe soit postérieure aux dynasties pharaoniques. Après l'extension qu'avait prise le culte de Sérapis sous les premiers Lagides, les Grecs paraissent s'être plutôt portés vers la partie de la montagne où s'élevait le Sérapéum grec, et je ne pense pas qu'entre les tombes six et sept de M. Lepsius on ait jamais retrouvé le moindre fragment d'époque grecque. Je serais donc disposé à faire remonter plus haut que la conquête d'Alexandre le fragment phénicien de Berlin, et le mode d'appareillage des pierres, aussi bien que l'arrangement général de l'hypogée dans lequel ce fragment a été recueilli, me porteraient même à l'attribuer au temps de la XXVI^e dynastie.

Quant à la présence à Memphis d'un sarcophage phénicien, ce n'est pas là un fait qui doive plus nous étonner que la découverte à Sakkarah des papyrus phéniciens du duc de

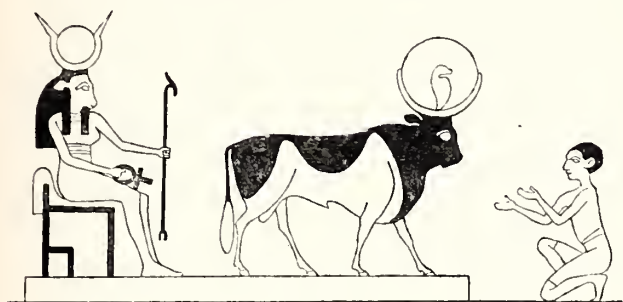
à partir de la XXVI^e dynastie. Quant au sarcophage de marbre blanc dont un fragment existe à Berlin, je ferai observer que la matière dont il est formé prouve que ce monument n'a pas été fabriqué en Égypte, mais qu'il a été apporté du dehors.

Blacas, et celle de la pierre à libations du Sérapéum. Je renvoie aux excellents développements de M. le duc de Luynes sur le *Τορίων περὶ νεκρῶν* d'Hérodote¹, et l'on y verra que, loin d'être surpris de voir la nécropole de Memphis nous restituer quelques débris de l'art phénicien, nous devons au contraire éprouver quelque embarras du petit nombre de ceux que jusqu'ici cette nécropole nous a fournis.

Au moment où l'érudition moderne sonde avec tant de persistance les mystères de l'Asie occidentale, j'ai cru qu'il n'était pas inutile de signaler l'existence d'un fragment phénicien inconnu jusqu'ici. Sur un terrain encore si neuf le moindre fait a de l'importance. Une science toute formée peut dédaigner les détails qui ne lui apprennent plus rien; une science qui naît est obligée de tout recueillir, de prendre note de tout, même des choses qu'elle doit peut-être oublier plus tard.

1. *Inscription phénicienne sur une pierre à libation du Sérapéum de Memphis*, dans le *Bulletin archéologique*, première année, p. 79 et suiv.

MÉMOIRE
SUR
CETTE REPRÉSENTATION



GRAVÉE
EN TÊTE DE QUELQUES PROSCYNÈMES DU SÉRAPÉUM

OU L'ON ÉTABLIT :

- 1° Que la vache associée au culte d'Apis n'est pas une Hathor;
- 2° Qu'elle n'est pas une vache mystique;
- 3° Qu'elle n'est pas non plus une compagne favorite de ce dieu;
- 4° Qu'elle est une mère d'Apis.

PAR
M. AUG. MARIETTE

PARIS
GIDE ET J. BAUDRY, ÉDITEURS

5, RUE BONAPARTE

—
1856

Je ne donne pas le petit travail qu'on va lire comme la solution de toutes les difficultés que fait naître le dogme d'Apis. Si, comme je le pense, ce dogme tient par ses racines aux mystérieuses profondeurs de la philosophie égyptienne, il faut, pour en bien établir l'ensemble, autre chose qu'une humble brochure. Le Mémoire sur la Mère d'Apis n'a donc pas, dans mon intention, la portée d'une monographie complète et raisonnée du taureau divinisé de Memphis. C'est un simple programme destiné à présenter l'ébauche d'un sujet que j'essaierai plus tard d'approfondir; c'est un premier pas sur un chemin tout nouveau que nous connaissons à peine, et dont des études plus sérieuses nous permettront seules d'apprendre tous les détours. — Quant au fond même de la question qui nous occupe, on y trouvera, je l'espère, les éléments d'une intéressante comparaison à faire entre les dogmes de la vieille Égypte, et ceux du Néoplatonisme et de la Gnose. On y verra que plusieurs écoles philosophiques célèbres n'eurent pas en vain pour foyer l'une des capitales de l'Égypte grecque et romaine; on y verra aussi que Basilide et Plotin firent plus d'un emprunt aux doctrines enseignées dans les sanctuaires qu'habitait Apis. Si je puis intéresser le lecteur à ces graves débats et montrer que le dogme caché derrière l'étable d'Apis est de ceux que la science ne doit pas dédaigner, j'aurai atteint mon but.

MÉMOIRE
SUR
UNE REPRÉSENTATION

GRAVÉE EN TÊTE
DE QUELQUES PROSCYNÈMES DU SÉRAPÉUM¹

I

On remarque sur certaines stèles du Sérapéum écrites en démotique que l'image d'Apis, sculptée au premier registre de chacun de ces monuments, est suivie de celle d'une déesse. Cette déesse a la forme humaine et est représentée assise; sa tête de vache est ornée de longues cornes entre lesquelles est posé le disque lunaire; sa main droite tient la croix ansée, et sa main gauche le sceptre ordinaire des divinités. — Le nom propre qui sert à caractériser cette représentation se rencontre plus ordinairement au second registre des mêmes stèles. Tantôt on trouve après lui l'*aspic*

², qui me semble déterminer un nom de déesse, tantôt également il a en suffixe le signe  qui ne sert

1. Publié en 1856, à Paris, chez Gide et J. Baudry, libraires-éditeurs, en un in-4° de 62 pages, dont le titre est reproduit plus haut. — G. M.

2. Voyez Brugsch, *Grammaire démotique*, p. 47.

qu'à préciser les noms des quadrupèdes¹. Ce nom, d'ailleurs, change avec l'Apis à côté duquel on le trouve. « L'an 24 de » Ptolémée, fils de Ptolémée, vivant à toujours, dit une » stèle du temps de Philométor², ce qui fait l'an 7 de l'Apis » de la vache Hathor. » — « L'an 4 de Ptolémée, fils de » Ptolémée, dit un autre texte d'un autre temps, ce qui » fait l'an 8 de la vache Kerk, » et ainsi d'une centaine d'autres. Nos deux noms, comme on le voit, sont en construction et séparés par la seule préposition *de* qui, tout en mettant le terme conséquent au génitif, ne fait plus du second de ces noms qu'un déterminatif spécial et en quelque sorte personnel du premier. — Maintenant quelle est cette déesse, ou cette vache? Quelle place prend-elle dans le mythe d'Apis? C'est ce que nous allons voir.

La description que je viens de faire amène à une conclusion qu'au premier abord on doit croire inévitable : c'est que cette image est celle, soit d'Hathor ou de l'une des vaches nourries dans les sanctuaires de Momemphis, d'Aphroditopolis, d'Atarbéclis ou d'autres lieux³, soit de l'une des vaches mystiques qui, comme les sept vaches du Rituel⁴, n'avaient d'existence que dans le ciel. Mais je me hâte, sans plus de préambule, d'écarter cette conjecture. La vache des stèles du Sérapéum n'est pas une Hathor; elle n'est pas non plus une vache fictive, associée, pour un motif quelconque, au culte du taureau divinisé de Memphis. Les monuments, tels que je viens de les montrer, démentent avec force ces deux attributions. — Je sais qu'à la vérité ces monuments sont d'époque grecque, et qu'ainsi les arguments

1. Voyez Brugsch, *Grammaire démotique*, p. 23.

2. Traduction de M. Brugsch, *Grammaire démotique*, p. 155.

3. Voyez Strabon, XVII, p. 552 et 556; Élien, *Hist. anim.*, liv. XI, chap. xxvii; Jablonski, *Panth.*, liv. I, chap. i, p. 27.

4. *Todtenbuch*, chap. cxlviii, l. 9, 29, 31. Voyez aussi *Todtenbuch*, chap. clxii, sur la vache dans le sein de laquelle doit s'opérer la résurrection mystique du mort, etc., chap. lxxi.

que nous y puissions doivent être accueillis avec une certaine méfiance. Notre vache pourrait donc être une Hathor sous le nom Kerk, comme le soleil diurne est à Héliopolis un Phré sous le nom de Mnévis, et le soleil nocturne est à Memphis un Osiris sous le nom d'Apis. D'ailleurs, Hathor est une des divinités que les Ptolémées avaient certaines raisons pour mettre en évidence, plus peut-être que les Égyptiens ne l'avaient fait. Sous son nom de  Noub (or), elle était la $\chi\epsilon\upsilon\sigma\tau\eta$ de leurs mythographes¹; sous son nom d'Hathor-Noub, ou d'Hathor d'or², elle était la $\chi\epsilon\upsilon\sigma\tau\eta$ Ἀφροδίτη d'Homère³. Elle était même, à la rigueur, sous le nom générique de  Io appliqué par les Égyptiens aux animaux de la race bovine⁴, la fille du fleuve Inachus, la belle et malheureuse Io que Jupiter métamorphosa en vache⁵. Hathor pouvait donc, comme Osorapis, passer pour une divinité empruntée par l'Égypte à la Grèce, et nous ne devons par conséquent pas nous étonner que les Grecs aient été portés à multiplier ses images, et que, sous les Ptolémées, elle ait usurpé à côté d'Apis une place à laquelle, sous les Pharaons, elle n'avait pas droit. — Mais je répète que les monuments ne s'arrangent pas de ces attributions. Loin de nous faire voir une Hathor dans la vache dont ils nous ont révélé l'existence, ils nous montrent en elle une vache qui, bien que sacrée, accompagne et suit l'Apis auprès duquel et par lequel elle vit, se montre avec lui, disparaît avec lui, et

1. Alfred Maury, *Recherches sur la religion et le culte des populations primitives de la Grèce*, p. 130.

2. Th. Devéria, *Noub, la Déesse d'or des Égyptiens*, dans les *Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France*, t. XXII.

3. Homère, *Iliade*, III, v. 64. Cf. Diodore de Sicile, I, 97; Justin Martyr, *Exhort. ad Græcos*, p. 27.

4. Voyez Lepsius, *Denkmäler der Preuss. Expedition*, *passim*; Champollion, *Grammaire égyptienne*, p. 218.

5. Jablonski, *Panth.*, liv. III, chap. 1, p. 5. Cf. Ovide, *Métam.*, liv. I, v. 583, etc.

par là semble véritablement liée à son existence. Encore une fois, ce ne sont pas là des caractères qui conviendraient à une Hathor. Tout au plus, ce que nous savons déjà nous aide-t-il à reconnaître dans cette vache, soit une compagne favorite, soit la mère de l'Apis auquel les stèles ont été consacrées. Nous allons explorer le terrain dans cette nouvelle voie.

Les épouses d'Apis nous sont connues. Élien parle des appartements dans lesquels étaient enfermées, pour l'usage d'Apis, les génisses choisies parmi les plus belles de l'Égypte¹. Mais ce fait, qu'Élien seul mentionne, ne paraît pas certain. *Sed videtur*, dit Jablonski, *hoc Ælianus ex ingenio suo ut enarrationem cœptam ornaret, confinxisse*². Pline, Ammien Marcellin et Solin sont plus dans le vrai quand ils nous apprennent que tous les ans on présentait à Apis une vache pourvue de certaines marques sacrées, et que le même jour on mettait cette vache à mort³. L'étrangeté même du fait est pour nous une garantie de la véracité de ceux qui nous le font connaître. Élien, entraîné par les besoins de son récit, et vantant la splendeur du temple d'Apis, a tout naturellement supposé au dieu des épouses nombreuses et dignes de lui. Pline, au contraire, a dû ne nous transmettre que la mention d'un usage certain, précisément parce qu'un usage de cette sorte ne s'invente pas. D'ailleurs, n'est-ce pas une question de dogme ? Apis, dieu fils lui-même, avait-il le droit de procréer d'autres dieux ? Pouvait-il donner le jour à d'autres animaux de son espèce qui, fils d'un Apis, auraient pu ne pas être des Apis eux-mêmes, c'est-à-dire des taureaux revêtus des empreintes divines ? Autant ces considérations rendent impossible la mention d'Élien, autant elles donnent de poids au témoi-

1. Élien, *Hist. anim.*, liv. XI, chap. x.

2. *Panthéon*, liv. IV, chap. II, p. 187.

3. Pline, liv. VIII, chap. XLVI ; Solin, *Polyhist.*, chap. XXXII ; Ammien Marcellin, liv. XXII.

gnage des autres historiens que nous avons cités. Apis avait donc une épouse, ou plutôt on lui présentait une génisse tous les ans; mais elle était aussitôt après mise à mort, parce que les lois de l'Égypte ne voulaient pas qu'Apis se perpétuât lui-même. — Quant aux monuments, je dois dire que, plus discrets encore que les écrivains de la tradition classique, ils se refusent à nous livrer la moindre mention des épouses d'Apis. On trouve bien, au chapitre CXLVIII du Rituel, le taureau mystique et les sept vaches ses compagnes; on trouve aussi sur l'obélisque Barberini, sculpté par Adrien pour être placé en avant du tombeau d'Antinoüs, une inscription dans laquelle, à propos de l'Égypte, on dit :  ses quatre taureaux avec leurs femelles¹. Mais, dans le premier cas, il s'agit d'animaux

1. Zocga, de *Usu et Orig. Obeliscorum*; Ungarelli, *Interpretatio Obeliscorum Urbis*, planches. L'obélisque Barberini fut en effet destiné par Adrien au tombeau d'Antinoüs, situé, selon saint Épiphrane (*Anchor.*, t. II, p. 109), dans la ville d'Antinoé. Si la ville d'Antinoé, que cet empereur fonda en l'honneur de son favori, fut construite et gouvernée selon les usages des Grecs, il paraît qu'au contraire le tombeau du jeune compagnon de l'empereur fut exécuté à l'égyptienne. C'est ce qu'il faut conclure de cette curieuse phrase qui termine la légende de l'une des faces de l'obélisque :

 (L'empereur Adrien) a fait exécuter en

pierre blanche et bonne des sphinx; il a entouré (le tombeau d'Antinoüs) de statues et de colonnes nombreuses, comme il avait été fait par les premiers dans le commencement (sous les Pharaons), comme il avait été fait par les Ioniens (les Grecs), comme (il est fait) par les divins seigneurs (les Romains). La description que M. Jomard (*Description de l'Égypte*, A. D., t. IV, chap. xv) donne des ruines d'Antinoé est aussi complète et aussi approfondie que possible. Je ne doute pas que des fouilles bien dirigées n'amènent la découverte de ce même tombeau d'Antinoüs, qui, arrangé à l'égyptienne et, par conséquent, composé

purement imaginaires; dans le second nous ne savons si Apis est un des quatre taureaux cités, et si, d'un autre côté, la recherche du style propre à l'époque à laquelle le monument appartient ne nous autorise pas à voir dans le groupe  le sens général de *vache*, plutôt que celui plus précis d'*épouse*. Les sept vaches du Rituel ne prouvent donc rien de plus que les quatre vaches de l'obélisque Barberini, puisque les unes ne sont certainement pas celles dont les adorateurs d'Apis faisaient suivre ce dieu, et que les autres, en supposant même qu'elles ne fussent pas des vaches mères, peuvent tout aussi bien avoir été des épouses de taureaux parmi lesquels Apis n'était pas compté. On peut donc considérer les monuments comme muets sur la question qui nous occupe. — Les témoignages opposés de Pline et d'Élien restent, par conséquent, maintenant, comme tout à l'heure, seuls en présence, et je crois que, s'il est une de ces deux opinions que nous devons adopter plutôt que l'autre, c'est, non pas celle d'Élien qui met autour d'Apis tout une troupe d'épouses, mais celle de Pline qui nous semble en tous points plus conforme au dogme et au soin que les Égyptiens, prenaient d'éloigner du dieu toute progéniture. Maintenant la vache des stèles du Sérapéum pourrait-elle être une de ces génisses, c'est-à-dire une épouse d'Apis? Ce n'est pas vraisemblable. Comme je l'ai dit, elle se montre et disparaît avec lui. Jamais, en outre, dans les vingt ou vingt-cinq ans qu'embrasse la série des monuments relatifs au même Apis, un de ces animaux ne se montre une seule fois à côté de deux vaches. La vache du Sérapéum n'est donc pas une épouse; elle ne peut être qu'une vache mère, et c'est en effet l'attribution à laquelle je vais montrer qu'il faut enfin nous arrêter.

d'un temple extérieur et d'une catacombe destinée au sarcophage, a peut-être échappé, au moins dans sa partie souterraine, à l'attention des Arabes de Cheikh-Abadeh.

La joie que les Égyptiens manifestaient à la naissance d'Apis, le deuil général qui suivait sa mort, en un mot la vénération extraordinaire dont, à tous les instants, de sa vie, ils entouraient l'animal sacré, suffisent à expliquer le respect avec lequel était traitée la vache qui avait eu l'honneur de porter le dieu dans ses flanes. Déjà se révèle donc, même à défaut d'autres preuves, le motif de l'introduction de la déesse à tête de vache dans la cérémonie sculptée en tête des procynèmes du Sérapéum. Cette déesse est la mère d'Apis; c'est elle que, par une grâce spéciale, les dieux ont choisie pour faire descendre l'un des leurs sur la terre, et mieux qu'Hathor, mieux qu'aucune des épouses d'Apis, la vache honorée d'un tel choix avait droit de figurer dans le cortège de son divin fils. D'ailleurs, une démonstration plus directe de ce fait nous est fournie par le double témoignage des auteurs grecs et des monuments. Strabon¹ nous apprend, en effet, qu'Apis avait à Memphis un temple célèbre, et qu'une des parties de ce temple était réservée à la mère d'Apis. Les monuments, de leur côté, ne sont pas moins explicites. J'ai trouvé, dans un hypogée de vaches, situé au nord du Sérapéum, la tombe inviolée d'un personnage qui, au milieu d'une série pompeuse de titres, prenait celui de  prophète de la mère d'Apis; une stèle du Sérapéum, aujourd'hui au Louvre, a été rédigée au nom d'un autre personnage nommé Ounnofrè, fils de Pétosiris, lequel prend également le titre de  prophète des mères d'Apis. En ceci, les monuments sont donc d'accord avec Strabon. Non seulement la mère d'Apis était l'objet du respect des Égyptiens, mais encore il y avait des prêtres d'un ordre élevé attachés à sa personne. Or, des prêtres supposent un culte, et le culte un dieu ou une déesse. Notre déesse à tête de vache, à la main

1. Strabon, XVI.

armée du sceptre ordinaire des divinités, telle qu'on la voit sur les stèles du Sérapéum, apparaît donc ici dans toute l'évidence de ses attributs et de son nom. Cette déesse est désormais, non pas une épouse, mais une mère d'Apis, qui, selon Strabon, avait son temple à Memphis, et ses prêtres selon les monuments; c'est elle que les visiteurs du Sérapéum associent à leurs prières; c'est elle qui suit l'Apis auquel elle a donné le jour, et lui fournit en quelque sorte le nom par lequel, sous les Ptolémées, cet Apis était distingué des autres. Telle est l'explication définitive du problème. La représentation de nos proseynèmes n'a plus maintenant de mystères. Apis et sa mère sont sans contestation l'objet de cette représentation, et si l'on en veut une dernière preuve, on la trouvera dans la recherche même des scribes qui, par une habileté bien digne de leur temps, ont donné de la vache sacrée et de son fils une image à double sens, dans laquelle les Égyptiens voyaient à la fois la mère d'Apis et Hathor, la déesse mère par excellence, tandis que les Grecs y reconnaissaient l'Épaphus ou l'Apis d'Hérodote et sa mère la vache Io, dont Properce devait dire plus tard en si jolis vers :

Io versa caput primos mugiverat annos,
Nunc Dea, quæ Nili flumina vacca bibit¹.

Pour tout dire, cependant, je dois ajouter que cette solution, en apparence si nette, n'est pas à l'abri de toute objection. La manière dont le nom de la déesse est introduit après le nom d'Apis est, en effet, selon les habitudes des monuments égyptiens, une anomalie, dont il est impossible de ne pas tenir compte. Les Grecs disent bien : Βασιλεὺς Πτολεμαῖος Πτολεμαίου καὶ Ἀρσινόης, *le roi Ptolémée (fils) de Ptolémée et d'Arsinoé*; mais le démotique égyptien réserve

1. Properce, *Eleg.*, II, xxviii, p. 17.

pour la filiation paternelle seule cette forme elliptique¹, et, à l'exemple des hiéroglyphes, rend obligatoire l'emploi de  Mes, engendré de, quand il s'agit de la filiation par la mère². Il semble donc qu'en disant l'Apis de la vache Tahor, l'Apis de la vache Kerk, nos stèles évitent à dessein l'expression même de la filiation maternelle, et que, conséquemment, Tahor et Kerk ne sont pas, contre toute attente, les mères des Apis auprès desquels nous les rencontrons. — J'avoue que cette objection peut n'être pas sans valeur. Mais si l'on veut me permettre d'entrer dans quelques détails sur la conception d'Apis et le rôle de la mère de ce dieu dans le mythe de son fils, on verra, je l'espère, que, loin d'être un empêchement à l'attribution que j'ai proposée, cette anomalie est, au contraire, un argument nouveau en sa faveur.

De l'aveu constant et unanime des écrivains de la tradition classique, Apis est l'image vivante d'Osiris. « On entre- » tient à Memphis, dit Plutarque³, le bœuf Apis qu'on » regarde comme l'image d'Osiris, et qui, à ce titre, doit » être au même endroit que son corps. » — « La plupart » des prêtres, dit le même auteur en un autre passage⁴, » veulent que le nom de Sérapis soit composé de ceux » d'Apis et d'Osiris, fondés sur ce point de doctrine qu'Apis » est l'image la plus belle d'Osiris. » Strabon⁵, de son côté, nous enseigne que Memphis renferme, entre autres temples, celui d'Apis qui est le même qu'Osiris. Enfin Diodore⁶ a également puisé aux sources égyptiennes l'explication qu'il

1. Voyez Brugsch, *Grammaire démotique*, *passim*.

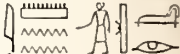
2. Voyez Brugsch, *Grammaire démotique*, *passim*.

3. Plutarque, *de Iside et Osiride*, XX.

4. Plutarque, *de Iside et Osiride*, XXIX.

5. Strabon, XVII.

6. Diodore de Sicile, I, 85. J'ai déjà donné les textes de ces diverses citations (*Bulletin archéologique*, 1^{re} année, p. 85[; cf. t. I, p. 168, de ces *Œuvres*]).

nous donne du culte d'Apis : « Quelques-uns, dit cet auteur, » expliquent le culte d'Apis par la tradition que l'âme » d'Osiris passa dans un taureau, et que depuis ce moment » jusqu'à ce jour elle se manifeste aux hommes sous cette » forme qu'elle change successivement. » Quant aux monuments, leur témoignage vient à l'appui des auteurs que nous venons de citer. Sur un papyrus de Berlin¹, trois taureaux noirs et blancs, comme Apis, sont accompagnés de légendes explicatives qui ne laissent aucun doute sur cette question. On lit en effet au-dessus du premier  *figure cachée d'Osiris qui s'est orné de cornes*; au-dessous du second  *Osiris qui s'est orné de l'oreille du taureau*; et enfin au-dessous du troisième :  *Osiris qui a changé de face*. Apis, confondu avec Osiris, se retrouve également sur les stèles du Sérapéum². Le nom  *Osiris-Apis* (l'Osirien Apis) peut, à la vérité, n'être que la qualification funéraire du dieu; mais l'autre forme  *Apis-Osiris*, tout aussi fréquente que la première, même pendant la vie du dieu, assure l'identification déjà reconnue par les auteurs grecs et le papyrus de Berlin. Apis est donc bien, comme dit Plutarque, l'image d'Osiris; c'est Osiris qui l'anime, qui vit en lui; Apis est, par conséquent, l'incarnation d'Osiris, c'est-à-dire Osiris fait chair.

Mais, d'un autre côté, les textes du Sérapéum donnent à Apis un titre sur lequel nous ne devons pas moins fixer notre attention. Ce titre, écrit  dans les hiéroglyphes, doit se traduire, selon M. de Rouge³, par Apis

1. Marqué G^o, 8.

2. Salle d'Apis, au Louvre.

3. *Notice des Monuments égyptiens exposés dans les galeries du Musée du Louvre*, p. 44.

la seconde vie de Phtah; selon M. Lenormant, par l'énergie de Phtah¹, et selon M. Brugsch² par le revivifié de Phtah, tandis qu'une table à libation du Sérapéum, gravée en phénicien et expliquée par M. le duc de Luynes³, a transcrit  par le souffle de Phtah, et  par le souffle vivant de Phtah. Quelle que soit au juste la signification du groupe  dans le titre d'Apis, Apis n'en est donc pas moins mis dans un rapport fréquent avec Phtah, rapport de parenté sans aucun doute, puisque la qualification de  fils de Phtah se rencontre quelquefois sur nos monuments. Par conséquent, tout en laissant, comme l'explique Diodore, l'âme d'Osiris animer le taureau sacré, c'est Phtah qui sera, sinon le père du dieu, titre que nos stèles ne lui donnent que par exception et en exagérant pour ainsi dire la portée de ce même titre, mais au moins celui qui aura déposé dans le sein de la vache la semence d'où sortira le corps du divin fils.

Or, une notion des plus curieuses, qu'on ne récusera pas parce qu'elle nous est fournie par un historien antérieur à notre ère et même à la conquête de l'Égypte par Alexandre, se trouve dans Hérodote. « Cet Apis, écrit Hérodote, appelé » aussi Épaphus, est un jeune bœuf dont la mère ne peut » en porter d'autre. Les Égyptiens disent qu'un éclair » descend sur elle, et que, de cet éclair, elle conçoit le dieu » Apis⁴. » C'est le même fait qui est rapporté par Pompo-

1. Dans ses cours d'archéologie égyptienne au Collège de France.

2. Ueber einen Titel des Apis-Stieres, p. 4 (voyez *Bulletin archéologique de l'Athénæum*, 1^{re} année, p. 67).

3. Inscription phénicienne sur une pierre à libation du Sérapéum de Memphis, dans le *Bulletin archéologique*, 1^{re} année, p. 69 et 77.

4. Γίνεται ὁ Ἄπις ἐκ βοῦς, ἥτις οὐκέτι οὔτε γίνεται ἐς γαστέρα ἄλλον βάλισθαι γόνον. Αἰγύπτιοι δὲ λέγουσι, σέλας ἐπὶ τὴν βοῦν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ κατέχειν, καὶ μὲν ἐκ τούτου τίτταιν τὸν Ἄπιν (Hérodote, III, 28).

dans le sein de la vache. Mais le fils divinisé rejette cette paternité charnelle et se proclame l'incarnation d'Osiris, soit par l'opération de Phtah, si l'on en croit les monuments, soit par l'opération d'un éclair descendu du ciel, si l'on en croit Hérodote. En résumé, si Apis n'est pas du rang des dieux qui s'engendrent eux-mêmes (αὐτόγονοι), il est au moins de ceux qui, bien qu'enfantés par leur mère, laissent à celle-ci sa virginité. « Je suis ce qui est, ce qui sera et ce » qui a été, dit l'inscription de Neïth à Saïs; personne n'a » relevé ma tunique (τὸν ἐμὸν χιτῶνα οὐδεὶς ἀπεκάλυψε), et le » fruit que j'ai enfanté est le Soleil. » On peut, avec la différence des rôles, en dire autant de la mère d'Apis. Elle a conçu Apis sans le contact du mâle; elle est par conséquent restée vierge, même après l'enfantement. Maintenant conçoit-on que nos textes hiéroglyphiques, quand il s'agit d'exprimer la filiation d'Apis, évitent les formules ordinaires? Ce que je viens de dire aide parfaitement à le comprendre. Les stèles du Sérapéum ont donc pu nous faire lire *l'Apis de la vache Kerk* et *l'Apis de la vache Tahor*. Tahor et Kerk n'en sont pas moins pour cela les mères des Apis dans le cortège desquels nous les trouvons, et l'objection au-devant de laquelle nous étions allés tout à l'heure se trouve par-là même renversée.

J'ajouterai encore un mot. Ce qu'on pourrait appeler le personnel de la légende d'Apis se compose, comme nous venons de le voir, de Phtah, d'Osiris et de la mère d'Apis. Nous savons bien les fonctions que ces divers personnages remplissent par rapport à Apis; mais nous ignorons encore la vraie nature des deux premiers d'entre eux et la place qu'ils occupent dans la hiérarchie divine. Si l'on veut bien me suivre sur ce nouveau terrain, nous essaierons, dans le paragraphe suivant, de prendre connaissance du milieu dans lequel ont vécu nos deux divinités, et nous aborderons ensuite, dans un troisième paragraphe, l'étude de ces deux divinités elles-mêmes.

II

Si l'on suit avec attention la marche des divers systèmes religieux qui se partagèrent le monde ancien, si, en particulier, l'on interroge les principaux et les plus habiles d'entre les acteurs de la lutte mémorable qui occupa les premiers siècles de notre ère, on verra que l'Égypte n'aurait pas joué avec tant d'éclat le rôle que nous lui voyons remplir si elle n'avait eu pour elle qu'une théologie indigne de ce nom et des dogmes ridicules ou monstrueux. La part même que l'Égypte prit à cette lutte et à bien d'autres, soit par elle-même, soit par les écoles sorties de son sein, prouve qu'elle ne s'oublia pas toujours aussi facilement qu'on le suppose. Je ne dis pas que l'Égypte eut raison de peupler ses sanctuaires d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles; je ne dis pas non plus que nos docteurs chrétiens, très justement choqués des formes étranges du culte égyptien, ont trop poursuivi de leurs pieux sarcasmes ce qu'Eusèbe appelle la sagesse des scarabées. Mais je crois qu'après tout la religion égyptienne a exercé sur tout ce qui l'entourait, depuis Moïse et Platon jusqu'à Porphyre et Basilide, une influence incontestable, influence que certainement elle n'eût pas obtenue, si elle n'avait porté en elle-même un principe de vitalité qu'une doctrine nourrie de dogmes sérieux avait pu seule lui donner.

Je n'ai pas l'intention de passer en revue chacun de ces dogmes, ni de montrer de quelle manière l'Égypte a conçu le vaste ensemble de doctrines qui formait la base de ses croyances religieuses. Je désire seulement faire voir qu'au fond de ces sanctuaires si méconnus, résidait un Dieu, qui, pour n'être pas tout à fait le Dieu ineffable et abstrait de la tradition hébraïque, n'en est cependant pas moins un Dieu plein de grandeur et digne de la vénération de tous.

Si l'on s'en rapporte à Jamblique, l'Égypte aurait cru, en

effet, à un Dieu unique (Θεός ἓξ), antérieur au premier Dieu (πρῶτος καὶ τοῦ πρῶτου Θεοῦ), immortel, incréé, invisible et caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence¹. Voilà quel aurait été le Dieu égyptien, et de ce Dieu sans nom et sans figure, il n'y a pas loin, comme on le voit, au Jéhovah de la Bible.

Maintenant les monuments confirment-ils cette assertion de Jamblique? Le Dieu si remarquablement défini par Jamblique est-il le Dieu qu'adora l'Égypte? La réponse à cette question, un peu difficile peut-être, au premier abord, devient moins embarrassante si l'on veut admettre la restriction que Jamblique lui-même apporte à son premier témoignage, et si, à côté du Dieu ineffable et incompréhensible, on place une hiérarchie d'autres dieux, inférieurs au premier, et le représentant dans chacune de ses puissances. « Le Dieu égyptien, dit Jamblique, quand il est considéré comme cette force cachée qui amène les choses à la lumière, s'appelle Ammon; quand il est l'esprit intelligent, qui résume toutes les intelligences, il est Emeph (Chneph, Chnouphis); quand il est celui qui accomplit toutes choses avec art et vérité, il s'appelle Phthah, et enfin quand il est le Dieu bon et bien-faisant, on le nomme Osiris². » Ramené à ce point de vue, le Panthéon égyptien, tel qu'il nous apparaît dans Jamblique, est bien celui que nous fait retrouver l'étude des monuments. Les monuments, à la vérité, ne nous donnent pas le nom du Dieu suprême, qui, du reste, chez les Égyptiens comme chez les Hébreux, était peut-être entouré d'un tel respect qu'il ne devait même pas être prononcé. Mais la notion de l'unité de ce Dieu, modifiée dans le sens indiqué par Jamblique, se retrouve dans une expression qui se rencontre presque à chaque ligne des textes égyptiens. Si l'on veut me permettre une courte parenthèse, j'établirai, avant d'aller

1. Jamblique, *de Mysteriis*, sect. viii, chap. ii, p. 158; Gale, 1678.

2. Jamblique, *de Mysteriis*, sect. viii, chap. iii, p. 159.

plus loin, les bases philologiques sur lesquelles cette notion repose.

Les monuments de toutes les époques, depuis les premiers temps de la XVIII^e dynastie, nous présentent une expression que Champollion¹ a toujours écrite    KHeT NeTerou, et que, fidèle à cette orthographe, il traduit par *les autres dieux*, comme dans cette phrase :     Thoth, *le secrétaire de justice des autres dieux*². Mais l'examen des textes prouve que  suivi de    est d'un usage extrêmement rare³, et qu'au contraire, là où Champollion a toujours supposé le prototype du *ⲭⲉⲧ* copte, il faut reconnaître un autre mot dont les légendes soignées nous donnent l'hieroglyphe en cette forme . Ce n'est donc pas  ni *les autres dieux* que nous devons partout voir avec Champollion, mais    ou   qui nécessairement a un autre sens, auquel nous arriverons après avoir établi la prononciation phonétique du groupe. — La prononciation phonétique de  est constatée par un grand nombre d'exemples qui établissent que cet hieroglyphe correspond constamment au mot   PeTou. Mais PeTou n'intervient pas toujours seul. Tantôt il a pour déterminatif le groupe  lui-même, comme dans                             

Or, qui ne s'aperçoit que nous arrivons ici à une expression à travers laquelle perce le dogme dont nous cherchons la trace, le dogme de l'unité de Dieu ? Cette expression *le Seigneur les dieux* est en effet celle-là même que le texte hébreu de la Bible, en disant *Jéhovah les dieux*, a employée pour nommer l'Être suprême, créateur de toutes choses. Les *Nétérou* seraient donc les *Élohim* de la Bible, et ce serait là précisément que se trahirait, dans le vague de l'expression destinée à le cacher au vulgaire, le secret de la croyance des Égyptiens. Je ne sais si les PeTou NeTeRou, qui ne paraissent sous la XVIII^e dynastie qu'après la venue d'Abraham, ont été empruntés par l'Égypte aux Hébreux, ou si Moïse a emporté le dogme avec lui en quittant les bords du Nil. Cette question, toute vitale qu'elle soit, n'a pour nous, en ce moment, qu'un intérêt secondaire. Ce qu'il nous importe de constater dès à présent, c'est que l'Égypte, pour désigner l'ensemble de ses dieux, a employé comme la Bible une expression collective dans laquelle le singulier prend la première place, et que, derrière cette expression, tout aussi bien que derrière les *Élohim* de la Bible, se cache un Dieu unique considéré dans la diversité de ses puis-

et le seigneur des dieux,
en te servant, ils donneront à toi des glorifications (*voyez Grammaire égyptienne*, p. 292). L'expression PeTou NeTeRou est donc le sujet collectif du verbe *donner*, et il résulte de cette explication que le génitif après est impossible. — Le terme ne peut être non plus un simple adjectif placé, dans l'exemple , après , ce que prouve la variante (*Denkmäler*, III, 131).

sances¹. L'Égypte aurait, par conséquent, admis comme principe de sa théologie cette même unité de Dieu proclamée par Jamblique.

Mais là où l'Hébreu, dans sa contemplation du Dieu ineffable, invisible et sans substance, dit *Jéhovah les dieux créa*, l'Égyptien, par une différence dont l'esprit saisit facilement la portée, écrit *le Seigneur les dieux créèrent*. Voici, dit la légende du colosse d'Aménophis, *voici le discours du Seigneur les dieux; voici ce qu'ils répondent...*², etc. Ici apparaît, dans son plus intime développement, le panthéisme égyptien. Ce n'est plus le Dieu inaccessible et abstrait que nous avons devant nous; c'est la divinité placée dans l'être immense au sein duquel nous vivons; c'est l'univers et Dieu confondus en un seul être; c'est *tout* devenu Dieu, et le mot *tout* écrit dans la langue sacrée par l'hiéroglyphe même du mot *seigneur*, la corbeille . Mais l'Égypte panthéiste, on le voit ici, ne sait pas s'arrêter à temps. Sur la pente rapide où elle est engagée, elle glisse jusqu'à l'abîme même du panthéisme, c'est-à-dire qu'en vertu de ses propres doctrines, elle cède au besoin de séparer et de personnifier chacun des attributs divins qu'elle voit se manifester dans le monde, et qui, sous ses yeux, se répartissent entre les différents êtres. L'Égypte a donc aussi ses émanations du sein de Dieu. Le principe de tout ce qui est est bien toujours pour elle le dieu ineffable, le seul vrai Dieu. Mais de ce Dieu émane ce que Plotin devait appeler plus tard les *puissances* de Dieu, *δυνάμεις*. — Ce n'est pas qu'à son tour le mosaïsme ait ignoré cette théorie des émanations dont l'abus est si frappant en Égypte. Dès le début de la Genèse, se montre en effet l'Esprit, principe distinct de Dieu, mais

1. Voyez Vacherot, *Histoire critique de l'École d'Alexandrie*, t. I, p. 131.

2. . Voyez *Grammaire égyptienne*, p. 474, et *Denkmäler*, III, 72. Cf. *Todtenbuch*, cxlv, 48, etc.

inséparable de lui, et porté sur l'abîme des eaux. « Au commencement, dit la Genèse, Dieu créa le ciel et la terre. » La terre était informe et toute nue; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit était porté sur les eaux¹. » Ce même Esprit se retrouve à différentes époques de la tradition hébraïque, et, d'inerte qu'il est encore dans la Genèse, apparaît dans Job et dans la plupart des livres saints comme un agent qui préside à la vie et communique aux êtres le souffle par lequel ils sont². L'Esprit est donc une première puissance sortie hors de Dieu et vivant tout à la fois avec lui et sans lui. Plus tard, dans le livre des Proverbes de Salomon, commence à se distinguer une autre manifestation de Dieu, la Sagesse. « Le Seigneur, dit la Sagesse³, m'a possédée au commencement de ses voies; » avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès lors..... Lorsque le Seigneur préparait les cieux, j'étais présente..... Lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes..... lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui et je réglais toutes choses. » Jésus de Sirach dit également : « Toute Sagesse vient de Dieu; elle a toujours été avec Dieu; elle a été créée avant tout⁴. » Ici se développe, selon la Préparation évangélique, la théologie de la seconde cause⁵. Le Verbe, à la vérité, quoi qu'en dise Eusèbe, n'y est pas encore. Mais il n'y a pas moins là un second principe qui, comme l'Esprit, se détache de Dieu et existe en dehors de lui. — Les rives du Jourdain, comme celles du

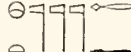
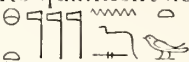
1. *Genèse*, I, 1, 2.

2. « Si Dieu regardait le monde dans sa rigueur, s'écrie Job, il attirerait à lui dans l'instant l'Esprit qui l'anime » (*Job*, xxxiv, 14).

3. *Proc.*, viii, 22, 29, 30.

4. *Ecclésiast.*, chap. xv, xvii, li; *Liv. Sag.*, chap. i, vii, ix, etc. Cf. le travail de M. le duc de Luynes sur l'inscription phénicienne du Sérapéum, et les observations de ce savant sur le *Rouah* des Hébreux (*Athénæum*, *Bulletin archéologique*, 1^{re} année, p. 73).

5. Eusèbe, *Prépar. évangél.*, liv. VII, chap. xii.

Nil, ont donc admis la doctrine des émanations, et des deux parts on a distingué, au-dessous du Dieu par excellence, des puissances sorties hors de lui. Mais là où le judaïsme, au moins jusqu'à saint Jean, met ces puissances à l'écart de l'Être suprême et laisse Dieu immuable et immobile dans son unité, nous voyons l'Égypte cachant et dérochant en quelque sorte le Dieu des dieux derrière les agents dont elle l'entoure. Cette préséance accordée aux émanations de Dieu va même si loin, que les attributs les plus caractéristiques de son rang suprême deviennent la propriété, non pas peut-être de tous les agents placés au-dessous de lui, mais au moins de ceux qu'Hérodote a appelés les dieux supérieurs, et que les monuments qualifient de  *grands dieux*, par opposition aux  *petits dieux*¹. C'est ainsi, par exemple, que l'unité, l'essence même de Dieu, qui est attribuée à Ammon par une légende de Thèbes², appartient à Horus sur une stèle de Berlin qui nous montre  l'Horus des deux hémisphères (le soleil), dieu unique et vivant dans la vérité, et que, sur une inscription de Tell-Amarna, le même don d'unité est attribué à Aten dans cette phrase :  *glorifications (faites) à Aten le dieu vivant et unique*³. L'éternité, si fréquemment exprimée par  existant dès le commencement⁴, est un autre des attributs du grand Tout qui passe le plus fréquemment aux divinités qui sont ses puissances. De même aussi les *grands dieux*, à l'exemple

1. Sur les grands dieux et les petits dieux, voyez *Todtenbuch*, chap. cxli, l. 6, 7; *Grammaire égyptienne*, p. 317; *Denkmäler*, III, 143, 151, etc.; Sharpe, *Eg. Inscr.*, 1^{re} série, p. 58.

2. *Denkmäler*, III, 72.

3. *Denkmäler*, III, 10.

4. *Todtenbuch*, chap. xv, l. 3; chap. xxiv, l. 1, etc.; *Denkmäler*, III, 259, etc.

du πρώτος τοῦ πατρὸς, se proclament incréés : Ammon le *mari de sa mère*¹, le soleil dont la belle stèle de Hor-em-heb à Londres dit  qu'il *s'engendre et se donne la naissance à lui-même*², Neith, qui, comme Jéhovah, *est ce qui est*³, Osiris, le fils d'Isis sa propre épouse⁴, Thoth qui se forme lui-même sans avoir été engendré⁵, s'attribuent ainsi une des propriétés caractéristiques de l'Être. Les émanations de Dieu, dans le système égyptien, jouent donc bien un autre rôle que dans le judaïsme. Le judaïsme, en effet, les annihile devant la grandeur de son Dieu, et à la rigueur, n'en fait plus que de simples figures de langage. En Égypte, au contraire, les émanations ne sont plus seulement des puissances, comme les archanges dans le système de Philon, comme les Séphiroth dans la Kabbale, comme l'Ogdoadé chez les Gnostiques; elles deviennent Dieu lui-même, si bien qu'après tout, là où

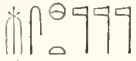
1.   KAMHΦΙΣ, selon une remarque qui appartient, je crois, à M. Birch.
2. Les divers titres du dieu Râ, inscrits sur les monuments, donnent le plus souvent, tantôt  l'incrêé, tantôt  celui qui se crée lui-même. Voyez du reste, sur cette question, le Mémoire de M. de Rougé (*Statuette naophore du Vatican*, dans la *Revue archéologique*, avril 1851, p. 53 et suiv.).
3. Proclus, lib. I, in *Timæum*.
4.  HeS IRI, comme le nom d'Osiris devrait être écrit conformément à la prononciation d'Hellanicus, n'offre pas de sens. Mais, dans la disposition la plus ordinaire du nom , l'œil, accoutumé au double sens que le génie de l'écriture hiéroglyphique permet de donner si souvent aux mots, reconnaît IRI HeS, c'est-à-dire l'engendré d'Isis. Osiris, se donnant ainsi naissance dans le sein de sa propre épouse, assimilait son rôle à celui d'Ammon, le mari de sa mère, et devenait, conséquemment, son propre père à lui-même.
5. Birch, dans l'ouvrage de M. Bunsen, *Egypt's Place in universal History*, t. I, p. 393.

Platon admettait l'Un premier, l'Un deuxième et l'Un troisième, l'Égypte, dans ses huit grands dieux, n'a vu qu'un Dieu abstrait, sans nom, sans figure, un Dieu en huit personnes, existant autant par ses qualités propres que par les huit agents qui l'absorbent, et chacun dans son rôle, sont Dieu tout entier, tout en restant une partie de lui-même. Voilà quel était le Dieu de l'Égypte. C'est un Dieu formé de huit dieux, lesquels sont tous à la fois le Dieu Un et parties de ce Dieu, huit dieux qui n'attaquent pas plus l'unité de l'Être suprême que, dans toute Trinité, le Dieu Un n'est écarté par sa propre division en trois personnes égales à lui. Jamblique ne nous a donc pas révélé un Dieu mensonger, et effectivement l'Égypte a cru à un seul Dieu. Mais je répète que le Dieu unique de l'Égypte n'est pas le Dieu unique du judaïsme. Autant Moïse tient ferme devant la grande idée de Dieu, et s'écrie hardiment : *Jéhovah les dieux créa*, autant les prêtres égyptiens trébuchent, et, considérant Dieu comme un tout composé d'une hiérarchie d'autres dieux, ne peuvent plus que dire : *le Seigneur les dieux créèrent*.

Jusqu'ici le panthéon des Égyptiens nous apparaît donc sous un point de vue assez net. Un Dieu unique, immobile dans son immensité, insaisissable et invisible, plane au-dessus de toutes choses, et derrière lui apparaissent ses puissances divinisées. M. de Rougé avait donc bien raison de dire que, quel qu'il soit, l'auteur du traité *de Mysteriis* a puisé aux sources véritablement égyptiennes. Les deux chapitres de Jamblique nous résument en effet toute la théologie égyptienne, et ce n'est pas à tort, comme on le voit, qu'au commencement de ce travail nous avons pris pour guide le célèbre disciple de Porphyre. La question serait de savoir maintenant combien l'Égypte admit de degrés dans la série de ses puissances divines. Ici commencent les difficultés. Clinouphis prend à Philæ¹ le titre de

1. Rosellini, *Monumenti civili*, pl. XLVIII.

 chef des trente; mais le panthéon égyptien admit-il réellement trente dieux? D'un autre côté, comment ces trente dieux se divisent-ils? quels sont les *grands dieux*, et les *petits dieux*, et comment ces deux ordres de dieux correspondent-ils aux trois ordres d'Hérodote? C'est là un des points obscurs de la mythologie égyptienne, et je ne chercherai pas à l'éclaircir. Je n'ai voulu, dans ce paragraphe, que donner une idée aussi générale que possible de l'ensemble religieux de l'Égypte, et j'espère y être parvenu. Nous abordons maintenant l'étude d'Osiris et de Phtah, bien préparés à reconnaître et à apprécier la nature de ceux

1. Sur les trois ordres d'Hérodote, voir Wilkinson, *Manners and Customs*, 2^e série, vol. 1, p. 180; Bunsen, *Egypt's Place*, t. I, p. 357. Hérodote met huit dieux dans le premier de ses trois ordres. Une expression qui se rencontre souvent sur les monuments semblerait indiquer que c'est neuf divinités, et non pas huit, que nous devons compter. On trouve fréquemment en effet  (Sharpe, *Eg. Inscr.*, 1^{re} série, pl. 51, 58, 59, etc.). Mais le titre de la déesse Noutpé écrit ordinairement  la génératrice des dieux, et quelquefois  suivi de  neuf fois répété, fait voir qu'il s'agit dans ce titre d'un superlatif, et que les neuf symboles de la divinité doivent plutôt signifier les trois fois divins. — Ces lignes étaient écrites et les premières pages tirées quand j'ai eu connaissance d'une lettre de M. de Rougé, écrite en juin 1852, et publiée dans les *Recherches sur le cyprès pyramidal* de M. Lajard (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XX, 2^e partie, 1854). On voit, par la date de cette lettre, que M. de Rougé a, le premier, déterminé la prononciation phonétique de . Ce groupe, dit M. de Rougé, « doit se lire *Paou* et désigne un ensemble de dieux » (voyez *Recherches*, etc., p. 176); plus haut, M. de Rougé traduit les dieux (ou le séjour des dieux). Le sens général est évidemment celui que M. de Rougé indique; mais je n'en persiste pas moins à croire que le *Seigneur les Dieux* rend d'une manière plus complète la nuance contenue dans l'expression collective par laquelle les Égyptiens ont désigné la divinité.

de leurs attributs que les monuments vont nous mettre entre les mains. Je voulais tout simplement en venir là.

III

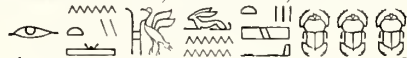
Les développements dans lesquels je viens d'entrer ont déjà, ce me semble, mis en évidence un fait qu'il nous importait de bien constater : à savoir que Phtah et Osiris, considérés dans leur nature originelle, ne peuvent être que des émanations du Dieu suprême, et des personnifications de ses puissances. C'est donc de ce côté qu'il nous faut maintenant tourner notre attention.

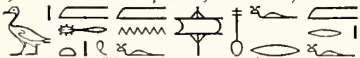
Le titre ordinaire de Phtah est celui que les légendes sacrées écrivent  NeBMA°. Le premier caractère de ce groupe nous est déjà connu, et je ne m'y arrête pas; le second est la *coudée*. Or, la coudée, comme l'a vu Champollion, est l'emblème de la Justice, et par une filiation d'idées toute à l'avantage de la philosophie égyptienne, elle est en même temps l'emblème de la Vérité, de telle sorte que notre mot MA° signifie à la fois Vérité et Justice. Le titre habituel de Phtah se traduira donc avec Champollion *le Seigneur de la Vérité*, ou, ce qui est la même chose, *le Seigneur de la Justice*. Mais la coudée n'emprunte ce double sens, accessoire chez elle, qu'à l'un des rôles également accessoires de Phtah. Phtah est quelquefois en effet, sinon l'un des juges de l'enfer égyptien, au moins le  le supérieur du grand tribunal¹. L'enfer, le  bon Amenti est souvent appelé  la maison de Phtah. C'est à Phtah, l'un des dix présidents des eaux

1. La réunion de tous les titres de Phtah se trouve à côté d'une figure de ce dieu dans le tombeau de Ramsès I^{er}. Voyez le fac-similé de l'une des parois de ce tombeau exécuté par MM. Bertrand et Joret. Ce fac-similé est au Louvre.

purifierai dans l'eau par laquelle Phtah opère ses purifications'. C'est la coudée, symbole de Phtah, que nous ren-

4. Traduction de Champollion; voyez le texte, *Grammaire égyptienne*, p. 249.

l'inondation. D'un autre côté, NouM, comme le copte *neq*, *nîe* et l'arabe *nefs*, a le sens de *souffle*, *esprit*; Plutarque et Diodore le traduisent πνεῦμα, tandis que, dans les hiéroglyphes, le bélier, symbole de Chnouphis, sert lui-même à écrire le mot  dont la prononciation Baï et le sens *âme esprit*, nous sont révélés par Horapollon¹. Or, c'est ce même Chnouphis qui, dans la cosmogonie égyptienne, intervient comme le démiurge suprême, celui auquel était spécialement réservée la création des dieux. On lit, en effet, sur l'une des murailles de Philæ :  (Chnouphis) *celui qui fait tout ce qu'il y a, le créateur des êtres, le premier existant, celui qui fait exister tous ceux qui existent, le père des pères, la mère des mères*².

Dans une autre partie du même temple, Chnouphis est appelé  *Chnouphis... le père des dieux, celui qui fabrique lui-même la mère génératrice des dieux*; et autre part, enfin, on voit qu'il est celui qui engendre  *les fils de sa race avec un bon souffle dans sa bouche*³. Chnouphis fut donc aussi l'un des agents de la création, et, comme générateur des dieux, c'est même lui qui, selon une tradition conservée par Porphyre et Rufin, produisit de sa bouche l'œuf dans lequel le dieu Phtah avait trouvé la naissance. Chnouphis comme père des dieux, Phtah comme créateur des astres, le Soleil comme l'auteur des hommes et des animaux, seraient donc les démiurges. L'Égypte, à la vérité, en multipliant ainsi les

1. Horapollon, *Hierogl.*, I, 6.

2. Synésius (hymne III) a dit de même de l'Esprit infini :

Σὺ πατήρ, σὺ δ' ἐσσι μάτηρ,
Σὺ δ' ἄρ' ὄρν, σὺ δὲ θῆλυς.

Tu es le père, et tu es la mère; tu es le mâle, et tu es la femelle.

3. Sur ces textes, comparez Birch, *Gallery*, 1^{re} partie, aux articles Phtah, Chnouphis, etc.

principes démiurgiques, s'est peut-être trop éloignée des voies qui nous sont connues. Mais si un seul démiurge se montre dans la plupart des systèmes religieux, dans le néoplatonisme, par exemple, et surtout dans Plotin, l'un des maîtres de cette école célèbre, je ferai remarquer qu'une branche même du néoplatonisme a distingué précisément trois intelligences démiurgiques¹. La tradition hébraïque, elle-même, n'a pas été bien loin de cette division. Mettant à l'écart le Soleil qui n'est pas dans les livres saints, nous voyons, en effet, surgir au plus lointain horizon de la Bible, les deux puissances que nous avons déjà reconnues comme des émanations de Dieu, l'Esprit et la Sagesse. Or, Phtah n'est-il pas aussi la Sagesse? « Lorsque le Seigneur pré- » paraît les cieux, j'étais présente..., dit la Sagesse. Lors- » qu'il posait les fondements de l'abîme, j'étais avec lui... » Phtah, *le père du commencement, le Seigneur de la Sagesse*, n'est-il pas celui qui, au jour de la création, préparait les cieux en tirant du chaos le soleil et la lune? D'un autre côté, Chnouphis, le dieu antérieur à tous les dieux, l'esprit que les vignettes du papyrus nous montrent naviguant sur le liquide primordial, n'est-il pas l'Esprit de Dieu planant sur la terre informe et porté sur les eaux? La ressemblance des deux systèmes cosmogoniques est donc, en ce point, aussi voisine qu'elle peut l'être, et les trois démiurges de l'Égypte ne doivent plus, par conséquent, nous étonner. Quoi qu'il en soit, le double rôle de Phtah me semble maintenant bien démontré. « Le dieu des Égyptiens, dit Jamblique, » quand il est celui qui accomplit toutes choses avec art et » vérité, s'appelle Phtah. » C'est là, en effet, la définition du rôle de Phtah, tel que les hiéroglyphes viennent de nous le montrer. En somme, Phtah est donc la Sagesse des Proverbes, coéternelle à Dieu; il est le démiurge de l'école d'Alexandrie, et l'image du Dieu qui, selon Platon, nous

1. Proclus, *Com. Tim.*, 93.

apparaît dans la Vérité et dans la Raison ; en un mot, il est la sagesse active de Dieu, c'est-à-dire le λόγος θεῖος de Platon, existant de toute éternité et créateur du monde visible. Voilà quel est Phtah. Maintenant est-il une révélation extérieure et visible du Dieu invisible, en d'autres termes, est-il ce que nous appellerons le Verbe ? Je sais qu'aux yeux des néoplatoniciens et même de quelques-uns des premiers docteurs chrétiens, les attributs dont nous venons de voir Phtah revêtu sont ceux-là même qu'ils ont donnés à leur Verbe. Mais si le Verbe de saint Justin, image de la Raison divine et architecte du monde, se rapproche de Phtah, il ne s'ensuit pas nécessairement que Phtah ait été le Verbe égyptien. Phtah, d'ailleurs, est si peu le Verbe, qu'après saint Justin et Athénagore, ce sont les attributs eux-mêmes de Phtah qui, presque sans altération, passant de la Raison divine à cette raison qui nous éclaire et nous guide, servent à distinguer le πνεῦμα προφητικόν, le souffle inspirateur de Dieu, en un mot, le *Spiritus*, bien différent du Verbe. Phtah restera donc le Logos de Platon, mais il ne sera pas le Verbe, révélateur spécial de Dieu. Pour trouver ce Verbe, il nous faut maintenant passer à la seconde des divinités dont nous poursuivons l'étude, et c'est ainsi que, par un enchaînement naturel d'idées, nous nous trouvons amenés en présence d'Osiris.

C'est la grandeur même de Dieu qui donne naissance à la théorie du Verbe. Dieu est, en effet, invisible et inaccessible par lui-même ; laissez-le au fond de l'immensité dans laquelle il réside, et il est si grand que nulle intelligence humaine ne pourra le concevoir, et qu'à plus forte raison il ne pourra être vu par aucun œil humain. De là la nécessité d'un révélateur spécial de Dieu ; de là le Verbe. Le Verbe proprement dit est donc Dieu rendu visible ; il est le médiateur chargé de faire connaître Dieu à l'homme. Maintenant, le Verbe sera-t-il seulement le révélateur visible aux yeux de l'intelligence, et ne voit-on pas qu'en vertu même du propre

rôle qu'il est chargé de remplir le Verbe ait été quelquefois conçu comme visible aux yeux du corps? La réponse à cette question n'est pas douteuse. Le Logos de Platon, qui n'est que la Raison divine, restera toujours une abstraction, tout aussi bien que l'Intelligence qui, dans le néoplatonisme, représente la seconde personne de la Trinité alexandrine. Mais le Verbe ne restera une abstraction que dans le secret des sanctuaires et pour les prêtres nourris de l'étude approfondie des dogmes; en dehors du temple, au contraire, la tendance du Verbe est de se dégager de plus en plus de l'abstraction et de devenir visible aux yeux de tous. D'ailleurs, n'en avons-nous pas une preuve dans ce qu'on appelle l'Incarnation du Verbe? L'Incarnation du Verbe n'est-elle pas la loi du Verbe poussée à sa dernière limite? Le Verbe fait chair n'est-il pas le Dieu visible et tangible, et, par là même, le Dieu deux fois Verbe? On peut donc comprendre le Verbe comme un être abstrait, abordable seulement par la raison; mais on le comprend aussi quand, fidèle à son origine, le Verbe descend des hauteurs de la métaphysique et se montre à l'homme sous une forme sensible. Le Verbe peut, par conséquent, selon les temps et les lieux, selon les traditions religieuses des peuples, avoir deux natures, l'une corporelle, l'autre incorporelle, l'une abstraite et l'autre visible. — Or, l'Égypte a réuni dans son Verbe les deux natures propres à l'essence du Verbe. L'Égypte supposait, en effet, comme la Phénicie, comme la Grèce et l'Italie, que l'âme universelle, cette grande âme, source de toutes les âmes qui animent nos corps terrestres, résidait dans la lumière, ou dans la substance ignée et lumineuse que nous nommons l'Éther. C'est dans l'Éther que les stoïciens mettaient l'intelligence de Jupiter; c'est dans l'Éther que Virgile, développant, par la bouche d'Anchise, l'une des doctrines de Pythagore, voyait le feu, principe dont nos âmes émanent et auquel elles retournent, et ce sera dans l'Éther aussi que la mythologie égyptienne placera le séjour des

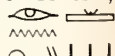
âmes. Les preuves de ce grand fait ne nous font pas d'ailleurs défaut. Le *Livre de la manifestation à la lumière*, c'est-à-dire le Rituel dont un exemplaire accompagnait chaque mort au tombeau, contient dans son titre seul l'énoncé de toute la doctrine développée à chacune des pages suivantes. « Les termes ReCHi, *pur*, dit M. de Rougé (exprimé » sur le phénix ) et CHou , *lumineux*, désignent dans » le rituel funéraire, l'état des âmes bienheureuses arrivées » au terme de leurs pérégrinations¹ ». *Si ce chapitre est récité*, dit la fin du LXXXV^e chapitre du Rituel, (le défunt) *sera manifesté à la lumière du Neter-Kher* (séjour des âmes); *il ira à la place où il doit être manifesté. Si ce chapitre n'est pas récité, il n'ira pas à la place où il doit être manifesté; il ne sera pas manifesté à la lumière*². C'était donc dans la lumière que, selon les croyances égyptiennes, résidaient les âmes pures, celles qui, après les épreuves qui leur ont été imposées, étaient, sous la conduite d'Osiris, introduites dans la lumière éternelle. Or, cette lumière est l'image révélatrice du Dieu suprême. Si saint Jean a pu dire : *et vita erat Lux, et Lux erat vita, et Lux erat Verbum*; si, selon lui, le Verbe est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; si, d'un autre côté, la lumière est la puissance que, dans presque tous les systèmes religieux de la Grèce et de l'Orient, nous voyons en quelque sorte placée à la droite de Dieu comme son Verbe, nous pouvons dire qu'à son tour la lumière égyptienne est le Verbe égyptien. Le Verbe égyptien, dans sa forme abstraite, est donc cette lumière immatérielle et insaisissable, source de toute vie et de tout mouvement, dans le sein de laquelle rentraient, comme dans le sein de Dieu lui-même, les âmes des hommes vertueux. — Mais cette lumière, que saint Jean nomme *vita*,

1. *Inscriptions du tombeau d'Ahmès*, p. 60. Cf. E. de Rougé, *Mémoire sur quelques phénomènes célestes*, p. 23.

2. *Todtenbuch*, chap. LXXXVI, l. 8.

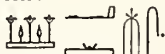
que Cicéron et Macrobe appellent *mens mundi*, n'est-elle pas aussi celle-là même qui, en s'unissant, comme dit saint Justin¹, au corps du Soleil, d'immatérielle qu'elle était, devint matérielle? La lumière du Soleil n'est-elle pas ainsi la substance du Verbe? En d'autres termes, le Verbe n'est-il pas aussi le Soleil? A côté du Verbe abstrait, conçu pour la méditation du sanctuaire, nous avons donc le Verbe corporel, c'est-à-dire le Soleil, source et foyer de toute lumière, et le plus magnifique révélateur de Dieu qu'un œil humain puisse contempler. Où, en effet, en cherchant autre part que dans les profondeurs de la métaphysique, où trouver une image de Dieu plus admirable que le Soleil? Pour l'Égyptien, attentif à l'ordre étonnant qui marque les phénomènes de la nature dont le Soleil est le régulateur, Dieu, se manifestant à l'homme, ne prend pas de plus belle forme que celle du Soleil, et c'est Dieu effectivement que, derrière cet astre à la fois si puissant et si prodigue de bienfaits, la raison de l'homme doit apercevoir. L'Égypte a donc vu dans le Soleil une image de son Dieu invisible, et le Soleil est devenu pour elle un Verbe. *Gloire à toi*, dit la stèle de Taphéronmès à Berlin², *gloire à toi, ô Soleil, enfant divin, qui prends naissance de lui-même chaque jour!... Gloire à toi, qui luis dans les eaux du ciel pour donner la vie!... Gloire à toi, ô Soleil! c'est lui qui veille et dont les rayons portent la vie aux purs!... Gloire à toi! lorsque tu circules dans la région supérieure, les dieux qui t'approchent tressaillent de joie!* Une autre stèle de Berlin appellera de même le Soleil

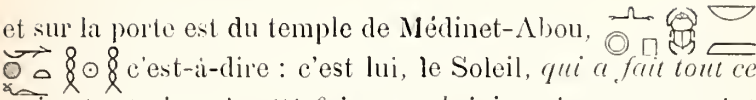


le premier-né³ le fils de Dieu, le Verbe. Enfin, sur l'une des murailles du temple de Phiké on lit 

1. Justin, *Apolog.*, p. 384, H. Étienne.

2. Traduction de M. de Rougé; voyez *Essai sur une stèle funéraire de la collection Passalacqua*, Berlin.

3. D'autres monuments disent . Ces deux titres du Soleil sont très fréquents. Voyez le mémoire de M. de Rougé sur la *Statuette naophore du Vatican*, *Revue archéologique*, avril 1851, p. 58.

et sur la porte est du temple de Médinet-Abou,  c'est-à-dire : c'est lui, le Soleil, qui a fait tout ce qui est, et rien n'a été fait sans lui jamais, ce que saint Jean, précisément dans les mêmes termes, dira quatorze siècles plus tard du Verbe : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil*. En résumé, la lumière, dans sa double nature matérielle et immatérielle, sera donc le Verbe ; voilà, selon la remarque de Philon, le véhicule par lequel Dieu agit sur l'univers ; voilà l'agent qui relie le monde à son auteur ; par elle Dieu se manifeste à l'homme, soit que l'homme voie en elle le principe de l'âme qui l'anime, soit qu'à travers les splendeurs du Soleil il distingue le Dieu caché dans les profondeurs de son essence.

Mais la question, résolue dans ce sens, nous oblige, comme on le voit, à faire du Soleil Osiris, si nous voulons faire d'Osiris le Verbe. Or, si Osiris, dans l'acception entière du mot, n'est pas le Soleil, il est un *dédoublement* de cet astre qui, sous quelque nom que l'Égypte l'ait adoré¹, s'appelle  *Râ* (Phré avec l'article) lorsqu'il accomplit au-dessus de nos têtes sa révolution diurne, et s'appelle  HeSIRI, *Osiris*, lorsque, pendant la nuit, il passe sous nos pieds pour apparaître le lendemain à l'horizon oriental. Le Verbe est donc à la fois Phré² et Osiris, et quoique toujours la lumière, il prendra simultanément les formes de ces deux divinités. Peut-être même, qu'en creusant un peu plus profondément cette question, arriverons-nous à trouver le motif de cette double manifestation. Si Phré est en effet le soleil diurne, si au contraire Osiris est le soleil qui se cache au milieu

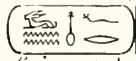
1. Les monuments des anciennes dynasties paraissent le connaître sous le nom d'Horus. C'est le  des inscriptions postérieures, qu'il ne faut pas confondre avec l'Horus, fils d'Osiris.

2. On voit par là qu'*Ammon-Râ*, *Noum-Râ*, *Month-Râ*, *Sebek-Râ*, et en général toutes les divinités qui placent après leur nom celui de Râ, ne sont que les puissances de Dieu se manifestant par le Verbe.

des ténèbres et parcourt dans la solitude de la nuit les espaces qu'habite la mort, Phré et Osiris peuvent être regardés comme l'expression même de la destinée de l'homme, de son passage sur cette terre et de sa fin. Phré serait ainsi le Verbe vivifiant, celui qui donne la force et la croissance, tandis qu'Osiris deviendrait le guide de l'âme dans l'autre monde. Le Verbe égyptien, sous ses deux noms, arrive de cette façon à son véritable rôle de Verbe, c'est-à-dire qu'il devient tout à fait le type de l'homme et son médiateur auprès de Dieu. Cette grande doctrine n'est-elle pas d'ailleurs celle dont on trouve le développement sur ces milliers de monuments que le génie de Champollion nous a révélés? Que nous apprennent ces monuments? L'homme, au moment de sa mort, est comme le soleil qui, à la fin de sa course diurne, va disparaître et mourir en quelque sorte à l'horizon occidental. A peine le moment suprême est-il arrivé, que l'âme, dégagée de ses liens terrestres, rencontre Osiris qui s'empare d'elle pour la guider dans les régions mystérieuses qu'elle va parcourir. Mais le dieu ne se contente pas de marcher à côté de l'âme, ou de la précéder sur le chemin. Il s'identifie avec elle, et l'âme, ainsi absorbée, devient Osiris. C'est Osiris alors qui, au nom de l'âme qu'il doit sauver, se présente successivement devant les portes des demeures infernales et fléchit les terribles gardiens de ces portes. C'est lui qui, à chaque âme qu'il conduit, renouvelle son combat contre les animaux, compagnons ordinaires de la mort¹. Puis, ces terribles épreuves franchies, l'âme est déclarée par Osiris lui-même exempte de souillures, et comme le soleil qui, le matin, accomplit à l'horizon oriental sa nouvelle naissance, elle est enfin admise au sein de la lumière éternelle pour commencer une nouvelle vie que cette fois la mort ne saura plus atteindre². Voilà le fond de la

1. Voyez le *Todtenbuch*, chap. xxxi à xliii, et chap. cxliv et suiv.

2. Voyez le résumé de ces doctrines dans la *Notice sommaire des monuments égyptiens du Louvre*, par M. de Rougé, p. 81 et suiv.

doctrine égyptienne et la règle qui gouverne tout le système funéraire de l'Égypte. Osiris, pour me servir du mot de Platon, est donc le Bon. « Osiris, dit Plutarque¹, aime à » faire du bien (*ἀγαθοποιός*), et son nom, outre plusieurs autres » acceptions, exprime, dit-on, une qualité active et bien- » faisante. Le second nom qu'ils donnent à ce dieu, et qui » est celui d'*Omphis*, signifie *bienfaisant* (*εὖεργέτης*). » Autre part, le même Plutarque nous montre Osiris et Isis, son épouse, soit gouvernant l'empire du bien², soit présidant à l'intelligence, principe de tout bien³. « Isis, dit encore » Plutarque⁴, a un amour inné pour le bon principe; elle le » désire : elle s'offre à lui pour qu'il la féconde. » J'augmenterais facilement le nombre de ces citations; je montrerais dans le nom si fréquent d'Osiris  *Ounnofré*, l'être bon⁵, le type de l'*Omphis*, le *bienfaisant* de Plutarque; je ferais voir que le nom vulgaire de Memphis,  *Mennofré*, signifie non pas le port des biens (*ἑρμὸς ἀγαθῶν*), comme a traduit Plutarque⁶, mais le siège du bon ou du

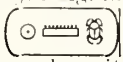
1. *De Iside et Osiride*, XLII.

2. *De Iside et Osiride*, LIII et suiv.

3. *De Iside et Osiride*, XLIX.

4. *De Iside et Osiride*, LIII.

5. Ce nom est presque toujours enfermé dans un cartouche en souvenir du temps qu'Osiris a passé sur la terre. Je n'ai pas besoin de renvoyer le lecteur au Traité de Plutarque sur Isis et Osiris. Les doctrines que je viens d'énoncer s'y rencontrent à chaque page. Un autre titre également fréquent d'Osiris est celui de  MeNKH. Les Grecs ont traduit ce MeNKH par *Εὖεργέτης*.

6. *De Iside et Osiride*, XX. Si *Men-Nofré* signifie le siège du Bon, le cartouche si connu de Thoutmès III  doit se traduire : *Soleil, siège du créateur*. C'est, comme on le voit, une formule qui résume toute la théorie du verbe. On doit peut-être attribuer au sens philosophique contenu dans ce cartouche la coutume qu'ont eue les Égyptiens d'inscrire ce même cartouche sur des milliers d'objets, tous postérieurs à Thoutmès III.

bienfaisant, parce que c'est à Memphis que résidait Apis, l'image d'Osiris; mais ces preuves n'ajouteraient rien à une conviction qui doit être déjà suffisamment formée. Osiris est donc le médiateur entre Dieu et l'homme; il est l'être bienfaisant par excellence; il est, comme l'appelle M. de Rougé, le type et le sauveur de l'homme après sa mort'; il est, par conséquent, le Verbe. — Quant à l'ensemble de toute cette doctrine, on voit comment l'Égypte, distinguant dès l'abord le Logos de Platon du Verbe, a fait de celui-ci la lumière, principe de nos âmes et première émanation de Dieu; comment, considérant le soleil comme le foyer de cette lumière, elle a mis en lui la source de toute vie; comment ensuite, dédoublant cette glorieuse manifestation du Dieu suprême, elle a vu dans Pluré l'alpha et l'oméga de la vie humaine, puisque c'est de la lumière que sort notre âme et que c'est à la lumière qu'elle retourne, et comment enfin elle a vu dans Osiris le type même de l'homme conduit par le Verbe de Dieu à la vie éternelle. Nous connaissons donc maintenant Ptah; nous connaissons aussi Osiris, et, pour en revenir enfin, après ce détour un peu long, au taureau divinisé de Memphis, nous savons de quels rôles étaient chargés les divers personnages qui l'entourent. Il ne nous reste plus qu'à reprendre la question d'Apis au point où nous l'avons laissée à la fin de notre premier paragraphe.

Ce que je viens de dire sur la nature du Verbe explique la raison d'être d'Apis. Tant que le Verbe reste, soit une pure lumière émanant de Dieu, soit un agent représentant la grandeur et la puissance de l'Être par excellence, le Verbe peut demeurer, comme les autres émanations de Dieu, parmi les abstractions. Mais quand le Verbe devient un médiateur entre le monde et Dieu, quand surtout il se pose comme le protecteur et le bienfaiteur de l'homme, alors il a une tendance à quitter les régions de la métaphysique, à se rendre

visible et sensible à l'homme, et même, descendant encore plus bas, à venir vivre, habiter et mourir à côté de lui. De là l'incarnation du Verbe, c'est-à-dire le Verbe qui vient animer un corps ; de là Apis. Apis, comme je l'avais annoncé, est donc le Verbe égyptien incarné¹. Il est l'âme d'Osiris ; c'est Osiris qui lui donne sa propre vie ; mais je tiens à ajouter, pour mieux préciser l'état de la question, qu'Apis, tout image d'Osiris qu'il est, n'est pas fils d'Osiris, et que, s'il tient sa vie de ce dieu, il tient sa chair de Phtah. Que nous apprennent, en effet, les textes grecs et les légendes hiéroglyphiques que nous avons eu occasion d'analyser au commencement de ce travail ? Apis est l'image d'Osiris ; il est Osiris lui-même. Mais, d'un autre côté, il est *la seconde vie de Phtah, le fils de Phtah*, tandis que, selon une tradition conservée par Hérodote, il a été conçu dans le sein de sa mère par l'opération d'un feu céleste. Que résulte-t-il de ces données, en apparence incohérentes et contradictoires ? C'est qu'Apis était censé ne pas devoir la naissance à un taureau ; c'est que, dans la conception d'Apis, l'œuvre charnelle était écartée de la mère qui, fécondée par un feu descendu du ciel, conservait sa virginité ; c'est que ce feu, bien qu'emprunté peut-être à la lumière qui constitue la partie abstraite du Verbe, est le dieu Phtah lui-même se manifestant sous cette forme. Or, Phtah, qui n'est le Vulcain de la Grèce que parce qu'il est le démiurge égyptien, Phtah est le Logos ; il est la Raison divine, cette raison qui nous éclaire, nous inspire, et a été quelquefois prise pour l'Esprit lui-même,

1. De même Mnévis est à Héliopolis une autre incarnation du Verbe. Le Verbe égyptien, sous sa forme de Phré, s'incarne donc dans Mnévis, tandis que, sous sa forme d'Osiris, il opère son incarnation dans le corps d'Apis. Les Pharaons, qui se proclament fils du Soleil, sont aussi des incarnations du Verbe, quoique à un degré moindre qu'Apis, puisque la paternité charnelle était acceptée. Les mères des rois, comme on en peut voir de fréquents exemples sur les monuments, étaient cependant traitées avec un respect tout exceptionnel.

l'Esprit prophétique, distinct du simple Esprit, souffle de Dieu. Apis sera donc l'incarnation d'Osiris par l'opération de Phtah; c'est à Osiris qu'il devra son âme; mais c'est Phtah, qui, prenant la forme d'un feu céleste, aura déposé dans le sein de la vache la semence d'où est sorti le corps du divin fils. En définitive, tel est Apis; tel est ce taureau célèbre dont les autels ont été debout pendant plus de trois mille ans. Ce ne sont donc pas de vaines doctrines qu'on enseignait au fond des sanctuaires dans lesquels Apis passait son existence. Nous avons vu la naissance d'Apis. A peine le dieu s'était-il manifesté que, de toutes parts, on se livrait à la joie comme si Osiris lui-même était descendu sur la terre. Le jeune dieu était amené à Memphis au milieu des fêtes, et installé en grande pompe dans le temple de Phtah. Là, l'Égypte entière se réunissait pour rendre hommage à ce dieu étrange dont Cicéron disait : « Eh quoi ! les Égyptiens » ne révèrent-ils pas comme un dieu leur saint bœuf Apis ? » Mais l'Égyptien qui, d'un pas silencieux et recueilli, venait s'incliner devant le taureau divinisé, oubliait que la majesté de ce dieu n'était que celle du plus ordinaire des quadrupèdes; il saluait au contraire en lui le bienfaisant Osiris, celui qui, gardien des âmes, se montrait sous la forme d'un animal comme une preuve vivante de la protection de Dieu et quittait sa nature immortelle pour venir habiter une enveloppe sujette à la mort. Voilà ce que l'Égyptien voyait et adorait en Apis, et le sacrifice était, selon lui, d'autant plus grand que la vie de son dieu devait, d'après les lois sacrées, se terminer à un certain âge par cette mort violente que nous ont révélée Pline, Ammien Marcellin et Solin¹. L'Égypte cachait donc derrière le culte d'Apis un fond réel

1. Voyez sur cette question tous les passages que j'ai réunis dans les *Renseignements sur les Apis trouvés dans les souterrains du Sérapéum*, § 3, Apis V, VI, VII, VIII, IX. — *Bulletin archéologique de l'Athénæum*, cahier d'octobre 1855 [; cf. p. 167-172 du présent volume].

de philosophie et de morale. Je sais que les résultats que je viens de poser ne s'établissent pas toujours sans difficultés; je sais, par exemple, que, dans la conception d'Apis, la lumière fécondante pourrait aussi bien être la substance abstraite du Verbe, ce qui nous montrerait Osiris s'incarnant lui-même, et Phtah n'intervenant plus que comme démiurge fabricant d'Apis, comme il l'était du Soleil. On choisira entre ces deux explications. Pour moi, sur de simples analogies que je demande la permission de ne pas énumérer, j'ai préféré la première, qui, du reste, ne différant de la seconde que dans une simple question de détail, n'intéresse pas l'ensemble du mythe d'Apis tel que je viens d'essayer de l'établir.

Nous voici arrivés au terme de notre course. La mère d'Apis occupe, comme nous venons de le voir, une trop grande place dans le culte de son fils pour que ce ne soit pas son image qu'on ait gravée en tête des proseynèmes du Sérapéum. Je ne voulais pas, en résumé, prouver autre chose. Si, chemin faisant, nous avons recueilli quelques faits très curieux, on m'accordera au moins que je m'en suis servi dans la juste mesure des droits de la science. Je n'estime pas, du reste, plus qu'elle ne vaut, cette singulière théologie égyptienne qui, commençant à Dieu, se termine, par le plus déplorable usage qu'un peuple ait jamais fait de doctrines sérieuses, à un vulgaire quadrupède qu'on nourrissait dans un temple magnifique transformé en étable.

Quant à Sérapis, dont le nom se présente naturellement ici, il est Apis mort. J'ai essayé d'établir ce point dans une lecture que j'ai eu l'honneur de faire devant l'Académie des inscriptions, et je crois que la question présente d'autant moins de doute que c'est précisément à ce résultat que, par une voie différente et en s'aidant des seuls textes classiques, M. Guigniaut, il y a déjà près de trente ans, était parvenu¹.

1. *Sérapis et son origine*, dissertation jointe par M. Guigniaut au *Tacite* de M. Burnouf, 1828.

Sérapis est donc, non plus l'Apis vivant qu'on nourrissait dans le temple de Memphis, mais le taureau mort dont on vénérât la dépouille mortelle dans le temple élevé au milieu de la nécropole de cette ville. Or, Apis mort, c'est Apis uni à Osiris; c'est Apis ayant quitté son corps mortel et périssable, pour rentrer dans le sein d'Osiris et se confondre avec ce dieu; c'est le Verbe en quelque sorte revenu de son pèlerinage sur la terre. Sérapis, ou Apis mort, résume par conséquent en lui Dieu, Osiris et Phtha. Il est, comme on le voit, un Dieu en trois personnes, une véritable Trinité, analogue à celle de Platon, à celle de l'école juive de Philon, à celle de Plotin et des néoplatoniciens, mais distincte de la simple triade de Champollion. Aussi, quand l'empereur Adrien écrivait à Servianus, l'un de ses préfets : « Cette » Égypte que tu me louais, je l'ai trouvée légère, inconsé- » quente. . . . Ceux qui adorent Sérapis sont chrétiens, et les » évêques chrétiens se disent dévoués à Sérapis. . . . Un pa- » triarche est arrivé en Égypte : les uns l'ont dit adorateur » de Sérapis, les autres du Christ' , » quand Adrien écrivait ces mémorables lignes, c'est que, sous le règne de ce prince, les partisans de Sérapis, confondant une fausse religion avec celle qui se levait comme un soleil pour éclairer le monde, se faisaient arme du moindre de leurs avantages, et, opposant doctrine à doctrine, proclamaient Sérapis un dieu Un, divisible en trois personnes. Voilà, sans plus d'explications, ce qu'était Sérapis, et ces quelques mots suf-

1. *Ægyptum, quam mihi laudabas, Serviane carissime, totam didici-
lecem, pendulam, et ad omnia famæ momenta volitantem. Illi qui
Serapim colunt, Christiani sunt, et decoti sunt Serapi qui se Christi
episcopos dicunt. Nemo illic archisynagogus Judeorum, nemo Sama-
rites, nemo Christianorum presbiter, non mathematicus, non aruspex,
non aliptes. Ipse ille patriarcha, cum Ægyptum venerit, ab aliis Sera-
pidem adorare, ab aliis cogitur Christum. Cernes hominum seditiosis-
simum, etc. (Flav. Vopisei Syracusii Saturninus, Historiæ Augustæ
scriptores sex. Lugduni-Batav., 1661, p. 958 et suiv.).*

fisent, ce me semble, pour montrer comment, dans le grand mouvement d'idées qui occupa les premiers siècles de notre ère et se termina, sous l'empereur Théodose, par la destruction du Sérapéum d'Alexandrie, Sérapis eut toujours une des places périlleuses du combat, et, bien que le plus âgé des combattants, resta cependant le dernier debout. Je n'en dirai pas plus. Nous venons de faire quelques pas en avant sur un terrain que, jusqu'ici, l'érudition classique avait seule parcouru. Si cette excursion a porté ses fruits, si maintenant l'histoire critique de tant d'écoles célèbres qui eurent l'Égypte pour foyer ne peut plus être écrite sans qu'on fasse à l'Égypte la part d'influence qui lui est due, si l'Égypte elle-même fait aujourd'hui entendre, au milieu de nous, cette voix puissante qu'écoutaient avec tant d'attention les Moïse, les Platon, les Eudoxe, les Pythagore, les Jamblique et les Porphyre, nous le devons à un homme dont, pour ma part, je ne prononce jamais le nom qu'avec le plus profond respect, au grand et immortel Champollion.

IV

Je relis mon travail, et je m'aperçois que la question qui fait l'objet principal des paragraphes précédents n'apparaît pour ainsi dire qu'à la dérobée, et derrière un grand nombre de questions de détail qui finissent par la cacher tout à fait à mes yeux. D'un autre côté, quelques assertions auraient besoin, je crois, de preuves plus abondantes ou mieux établies, tandis que la rigueur même des conclusions, mise en présence du caractère incertain et élastique de quelques-unes de ces mêmes preuves, semble nous autoriser à suspecter la solidité de l'édifice tout entier. J'ajoute donc ici une dernière section dans laquelle je résume toutes les discussions qui précèdent, en appelant l'attention sur les seuls points qui intéressent l'ensemble du mythe d'Apis, et qui, en même

temps, me paraissent, autant que possible, à l'abri de toute contestation. Ces points sont les suivants :

1° L'Égypte crut à un Dieu unique, représentant lui-même l'ensemble de ses puissances, et représenté par chacune de ces mêmes puissances divinisées.

2° Les deux seules puissances dont nous ayons à nous occuper ici sont Phtah et Osiris.

3° Phtah a pour titre constant, sur les monuments de toutes les époques, celui de *Seigneur de la Vérité*, ou peut-être de *Seigneur de la Sagesse*, et il est, en même temps, le démiurge. Phtah s'attribue donc à peu près, dans la cosmologie égyptienne, le rôle du λόγος θεῖος dans le système de Platon, puisque le Logos de Platon est précisément la Raison divine qui organise le monde avec sagesse et vérité.

4° Osiris est l'être bon par excellence; des milliers de monuments le nomment *le bienfaisant*, et ce dernier nom est presque toujours écrit dans un cartouche en souvenir du temps que ce dieu avait passé sur la terre; c'est lui qui, pendant ce temps, après avoir comblé l'homme de ses bienfaits, avait péri victime des embûches de Typhon, ou du mal; c'est lui qui, descendu aux enfers, puis ressuscité au ciel, était devenu le guide de l'homme à la vie éternelle; c'est lui enfin qui, pour me servir d'une expression que j'ai déjà empruntée à M. de Rougé, était le type et le sauveur de l'homme. Si maintenant le Verbe, en théorie, est un révélateur de Dieu, s'il est un médiateur entre Dieu et l'homme, s'il est spécialement chargé de faire connaître la bonté de Dieu à l'homme et de préserver celui-ci des atteintes du mal, Osiris sera le Verbe du Dieu suprême, comme Phtah est sa raison active et organisatrice.

5° Apis est un taureau qui, vivant, avait à Memphis un temple voisin de celui de Phtah, et mort, était enseveli dans un autre temple nommé par les Grecs Sérapéum.

6° Apis vivant était l'image d'Osiris, ou plutôt il était Osiris lui-même. C'est l'âme d'Osiris qui l'animait. Sa nais-

sance était célébrée comme la théophanie d'Osiris; à sa mort on le pleurait comme si Osiris lui-même avait disparu de la terre. Apis est, par conséquent, Osiris sur la terre, c'est-à-dire qu'il est l'incarnation d'Osiris, ou du Verbe.

7^o Mais, en même temps, Apis prend, par rapport à Phtah, un titre qui paraît résumer, quoique en l'exagérant, celui de *fils de Phtah* , tandis qu'Hérodote nous apprend que la conception d'Apis avait lieu par le moyen d'un feu céleste, probablement ce feu dont Phtah fut le créateur. Apis sera donc l'incarnation d'Osiris, mais il sera une émanation de Phtah; en d'autres termes, Apis aura été conçu dans le sein de sa mère par l'opération du Logos.

8^o La mère d'Apis, *qui ne peut en porter d'autre* , selon Hérodote, ayant été soi-disant fécondée sans le contact du mâle, était réputée vierge.

9^o Quant à Apis mort, il était le Verbe revenu de son pèlerinage sur la terre, pèlerinage qu'il accomplissait sous la forme d'un taureau, c'est-à-dire du plus vulgaire des quadrupèdes; il était Osiris-Apis, Osorapis, et ce même Dieu que les Grecs ont révélé au monde sous le nom de Sérapis.

Tel est, réduit à son expression la plus simple, l'ensemble du mythe d'Apis. Résumé dans les propositions qui précèdent, cet ensemble me paraît établi sur des preuves suffisantes qu'on peut, je crois, accepter, en attendant que, dans un ouvrage spécial et de plus de portée, je puisse en mieux faire ressortir les différentes parties. Maintenant, le mythe d'Apis ne se compose-t-il que de ces propositions? Que devient, au milieu des développements dans lesquels nous venons d'être si longuement entraînés, le fameux cycle astronomique dont l'érudition moderne, avec une ardeur louable, mais peu réfléchie, avait cherché le symbole dans l'étable d'Apis? A quelle époque le culte du taureau divinisé fut-il introduit à Memphis? Quand et comment ce culte cessa-t-il d'être debout? Quelles modifications l'importation de Sérapis à Alexandrie apporta-t-elle au vieux sanctuaire

de l'Apis de Memphis? En vertu de quelle force Sérapis devint-il le dieu cosmopolite que chacun connaît? Ce sont là, comme on le voit, de graves questions, mais qui ne peuvent être débattues ici. Si je puis un jour publier le résultat de mes fouilles en Égypte, et faire connaître, dans une monographie complète et raisonnée de Sérapis, le point de vue sous lequel la science doit désormais envisager cette divinité célèbre, j'aborderai tous ces problèmes et j'essaierai d'en découvrir la solution. Jusque-là je dois me borner au simple programme qui précède, et à l'humble brochure que je mets sous la protection de ceux qui applaudissent à un travail, même entaché de quelques erreurs, quand ils savent que ce travail a été rédigé avec conscience et sous l'inspiration de l'amour de la vérité.

Paris, 15 juin 1856.

CHOIX
DE
MONUMENTS ET DE DESSINS
DÉCOUVERTS OU EXÉCUTÉS
PENDANT LE DÉBLAIEMENT DU SÉRAPÉUM DE MEMPHIS¹

Cette petite collection de planches était destinée à une publication récente. Le supplément dont j'avais l'intention d'accompagner cette publication n'ayant pu être prêt à temps, les planches resteraient sans emploi si je ne les réunissais pour en former le *Choix de Monuments* que je présente aujourd'hui aux amis des études égyptiennes.

Dix planches comme celles qu'on trouve ici sont loin, bien entendu, de représenter l'ensemble des documents que la découverte du Sérapéum nous a mis entre les mains. Mais la reproduction par la gravure de plusieurs milliers d'objets, qu'un atlas de deux à trois cents planches aura peine à contenir, est, je l'avoue, trop au-dessus de mes ressources, et il ne peut m'entrer dans l'idée de la tenter. Faute de mieux,

1. Publié, à Paris, en une brochure spéciale, sous le titre : *Choix de Monuments et de Dessins découverts ou exécutés pendant le déblaiement du Sérapéum de Memphis*, par M. Mariette, Paris, Gide et J. Baudry, éditeurs, 5, rue Bonaparte, 1856, in-4°, 12 pages et 10 planches. — G. M.

je me borne donc à ce *Choix*, tout incomplet et tout insuffisant qu'il puisse être, en attendant que des circonstances plus heureuses me permettent de faire connaître, par un ouvrage spécial, les résultats d'une entreprise achevée déjà depuis deux années, et à laquelle il ne manque plus aujourd'hui que ce complément indispensable.

On trouvera sur la PLANCHE I le plan de la nécropole de Sakkarah avant la découverte et le déblaiement du Sérapéum. Ce plan, copié dans le grand ouvrage de M. Lepsius, montre que, vers 1842, c'est-à-dire à l'époque où il a été levé par les ingénieurs de la Commission prussienne, l'enceinte du temple n'avait pas été recouverte en entier par les sables, et que la porte d'entrée elle-même était restée visible.

La PLANCHE II donne l'état des lieux après la découverte du temple. La grande enceinte de l'Ouest est devenue celle de l'édifice consacré au Sérapis égyptien sous la XVIII^e dynastie. La petite pyramide de l'Est, indiquée dans la planche I, a été reconnue pour le temple élevé par les Grecs au Sérapis d'Alexandrie, en conséquence des modifications apportées au culte du dieu national sous les premiers Lagides. Entre ces deux édifices, est l'allée des sphinx visitée et décrite par Strabon. L'ensemble de ces deux Sérapéum embrasse, du reste, une étendue de plus de deux kilomètres, et comme, en certaines parties, l'épaisseur de la couche de sable à déplacer ne fut pas moindre de quatre-vingts pieds, on voit contre quelles difficultés nous avons eu à lutter, et on s'explique comment le déblaiement a pu coûter quatre années entières de soins assidus et persévérants. — Quoique, dans un des articles donnés par M. Jomard au grand ouvrage de la Commission d'Égypte, cet illustre patriarche de l'égyptologie ait indiqué avec une remarquable précision le lieu où devaient se retrouver les ruines du Sérapéum, le temple de Sérapis avait jusqu'à nos jours échappé aux investigations des voyageurs et des savants. En 1832, un docteur italien

établi au Caire, M. Marucchi, en cherchant l'entrée de la pyramide qu'il a, je crois, ouverte le premier, trouva deux sphinx qu'il fit tirer du sable. Ce sont ces deux sphinx auxquels on doit, en définitive, le Sérapéum. Leur exhumation fut en effet suivie de celle de beaucoup d'autres. Les jardins d'Alexandrie et du Caire en furent en quelque sorte peuplés, et à partir de cette époque ils se multiplièrent tellement que je m'explique difficilement comment aucun des voyageurs instruits qui parcourent alors l'Égypte n'eut l'idée de mettre un nom propre au temple dont l'avenue fournissait tant de nombreux témoins de son antique splendeur. Pour moi, une bonne fortune me servit. J'avais vu douze de ces sphinx dans les jardins de M. Zizinia à Alexandrie; j'en retrouvai d'autres du même travail chez Linant-Bey, chez Varin-Bey et chez Stéphan-Bey, tandis qu'un marchand du Caire, M. Fernandez, m'affirmait avoir découvert lui-même tous ces monuments dans les sables de Sakkarah. Le célèbre passage de Strabon me revint alors à la mémoire : « On trouve à Memphis, dit Strabon, un temple de Sérapis, dans un endroit » tellement sablonneux que les vents y entassent des amas » de sables, dans lesquels nous vîmes des sphinx enterrés, » les uns à moitié, les autres jusqu'à la tête : d'où l'on peut » conjecturer que la route vers ce temple ne serait point » sans danger, si l'on était surpris par un coup de vent. » Cet endroit sablonneux où Strabon suivait l'allée des sphinx qui mène au Sérapéum était évidemment celui où se retrouvaient les sphinx des sables de Sakkarah. Là, par conséquent, était le Sérapéum, et quand, quelques jours plus tard, parcourant cette même plaine sablonneuse le crayon en main, il m'arriva de rencontrer un sphinx encore debout sur son piédestal antique, je n'eus plus dès lors aucun doute. Le Sérapéum était découvert.

La PLANCHE III représente une vue prise pendant les travaux. La dureté excessive du sable amoncelé pendant des siècles a seule permis d'ouvrir des tranchées dont les parois

étaient presque verticales. Les opérations ne se sont pourtant pas toujours accomplies sans difficulté, et quelquefois le sable, se détachant par masses et se précipitant au fond des trous, a occasionné des accidents. On aura une idée des irrésistibles lenteurs que l'inexpérience des ouvriers, l'absence d'outils et la nature du sable opposaient à nos travaux, quand on saura que, dans cette partie de la tranchée ouverte à travers l'allée des sphinx, nous n'avancions pas d'un mètre par semaine.

La PLANCHE IV est une vue prise du pylône principal du Sérapéum égyptien, en regardant l'Est. Tout ce qu'on aperçoit ici était, avant le commencement des fouilles, totalement plongé dans le sable, qui formait en cet endroit une grande plaine toute nue. Les deux escarpements à droite et à gauche du dessin montrent la hauteur primitive de la couche de sable entassée par-dessus les constructions. A droite, un mur d'appui, encore inconnu à l'époque où le dessin a été exécuté, soutenait toute cette singulière série d'animaux symboliques dont je donne ci-après deux spécimens. C'est à l'extrémité orientale du mur d'appui que se trouvait l'hémicycle sur lequel étaient rangées les statues de onze poètes et philosophes grecs. On remarquera, du reste, qu'un temple de Sérapis pouvait seul montrer une chapelle du style purement grec à côté d'une chapelle de style purement égyptien. Le taureau qu'on tire du naos est la belle statue d'Apis, aujourd'hui conservée au Louvre. — En avant des deux chapelles, le dessin montre les traces d'un dallage formé de longues pierres plates assez soigneusement appareillées. Au mois de mai 1851, en levant l'une de ces pierres, nous nous aperçûmes que tout le sable sur lequel le dallage est posé était rempli de statuette de bronze représentant toutes les divinités du panthéon égyptien. En une seule journée, nous en recueillîmes cinq cent trente-quatre. Le même fait a été observé dans les autres parties du temple. Comme, dans les idées égyptiennes, le sable était réputé

impur, il est à croire que les Égyptiens le purifiaient en y mêlant des images de leurs dieux. M. de Longpérier a déjà signalé un usage semblable dans les constructions assyriennes, et même dans celles des Hébreux, sous Salomon.

La PLANCHE V représente la galerie principale de la tombe d'Apis. Cette tombe, creusée tout entière dans le roc vif, est en effet formée de plusieurs galeries qui se coupent. La plupart d'entre elles offrent, à droite et à gauche, des chambres latérales dans lesquelles étaient déposées les momies divines. La recherche de la tombe d'Apis a été, presque dès le début des fouilles, l'objet constant de nos préoccupations. Les bouleversements qu'avait subis le Sérapéum et dont j'avais facilement reconnu les traces, ne laissaient que peu de chose à espérer du temple proprement dit; la tombe d'Apis, au contraire, creusée dans le rocher, devait s'être mieux conservée dans son état primitif. Mes espérances n'ont pas été trompées. La tombe d'Apis est tout un édifice souterrain, et quand, le 12 novembre 1851, j'y pénétrai pour la première fois, j'avoue que je fus saisi d'une impression d'étonnement qui, depuis cinq ans, ne s'est pas encore tout à fait effacée de mon esprit. — Par un hasard que j'ai peine à m'expliquer, une chambre de la tombe d'Apis, murée en l'an 30 de Ramsès II, avait échappé aux spoliateurs du monument, et j'ai eu le bonheur de la retrouver intacte. Trois mille sept cents ans n'avaient pas changé sa physionomie primitive. Les doigts de l'Égyptien qui avait fermé la dernière pierre du mur bâti en travers de la porte étaient encore marqués sur le ciment. Des pieds nus avaient laissé leur empreinte sur la couche de sable déposée dans un coin de la chambre mortuaire. Rien ne manquait à ce dernier asile de la mort où reposait, depuis près de quarante siècles, un bœuf embaumé. Il est plus d'un voyageur qui, sans doute, s'effrayerait à l'idée de vivre seul dans un désert, pendant quatre années. Mais des découvertes comme celles de la chambre de Ramsès II laissent des émotions devant lesquelles tout s'efface

et que l'on désire toujours renouveler. Du reste, la sépulture était digne du prince qui en avait ordonné l'arrangement, et quand on voit au Louvre les magnifiques bijoux, les statuettes et les vases que nous y avons recueillis, on s'explique très bien comment plus tard, à une époque où le culte de Sérapis jetait tout son éclat, on ait pu, au dire de Diodore, dépenser pour les seules funérailles d'un Apis une somme de 500,000 francs.

La PLANCHE VI donne la vue de l'une des chambres latérales de la tombe d'Apis. Au centre s'élève un de ces énormes sarcophages qu'on retrouve dans toutes les parties de la tombe, depuis le règne d'Amasis. Tous sont de granit poli et luisant; ils ont de douze à treize pieds de hauteur, de quinze à dix-huit pieds de longueur, et le plus petit d'entre eux ne pèse pas moins de soixante-cinq mille kilogrammes. Les chambres elles-mêmes sont au nombre de soixante-quatre. — Les pierres amoncelées en forme de mur sur le couvercle de ce monument sont, je crois, du temps de la spoliation de la tombe. Selon un usage encore aujourd'hui en vigueur dans quelques parties de l'Orient, elles y ont été placées en signe de mépris, après que le cadavre conservé dans l'intérieur du monolithe eut été profané et mis en pièces. Peut-être est-ce une injure de cette sorte que le roi Aslmounazar voulait éviter à ses propres cendres, quand il s'écriait dans l'inscription traduite par M. le duc de Luynes : « Que l'on » n'enlève pas le couvercle de ce cercueil; que l'on ne » construise pas sur le couronnement de ce lit funèbre »; et plus loin : « Qu'ils n'ouvrent pas et qu'ils ne renversent » pas le couronnement de mon tombeau; qu'ils ne construisent pas sur l'édifice qui couvre ce lit funèbre. » Du reste, tous les sarcophages que l'on rencontre dans la tombe d'Apis sont surmontés du mur élevé sur le couvercle.

La PLANCHE VII reproduit l'une des épitaphes officielles destinées à accompagner la momie de l'Apis à côté de laquelle elles étaient déposées. Les épitaphes que j'ai pu recueillir

sont malheureusement en petit nombre, soit que les dévas-tations auxquelles la tombe a été exposée en aient fait dis-paraître quelques-unes, soit que les prêtres du temple n'aient pas toujours pris la peine de les faire graver. L'une de celles que nous possédons est du règne de Cambyse, et le fier vainqueur de l'Égypte y est représenté agenouillé, devant l'image de cette même divinité dont la manifestation devait plus tard éveiller si cruellement sa fureur. La mort de l'Apis, blessé à la cuisse par Cambyse, est rapportée par une autre de nos épitaphes à l'an 4 de Darius. — Il est bien entendu, d'ailleurs, que ces divers monuments n'appartiennent pas à la même catégorie que les innombrables stèles que j'ai trou-vées à côté des tombes des Apis. Celles-ci sont plutôt des proseynèmes, et si, chemin faisant, on y rencontre la men-tion de quelques faits qui intéressent l'histoire, la chrono-logie et même l'Apis auxquels elles se rapportent, ce n'est qu'accidentellement et en dehors de tout caractère officiel qu'elles nous livrent ces renseignements. — Le texte de l'épitaphe, gravée l'an 12 d'Ouaphrès, est assez facile à tra-duire dans ses parties essentielles. En voici l'interprétation mot à mot : « L'an 12, et le 21 de Paôni, sous la Sainteté de » l'Horus qui fortifie le cœur, du Roi de la Haute et de la » Basse-Égypte, du Seigneur de la région supérieure et de » la région inférieure, du Seigneur de la force, de l'ordon- » nateur des deux mondes, de l'Horus d'or, du Soleil réjouis- » sant le cœur, du fils du Soleil, *Ouah-ra-het* (Ouaphrès), » aimé d'Apis-Osiris, a été remorqué le dieu pour se réunir » avec le bon Amenti et a été donnée sa réunion (avec) son » siège dans le Neter-Kher de la partie de l'Ouest, à Phtah- » Ka; lorsque (le roi) a fait toutes les choses faites dans le » sanctuaire, jamais monarque n'en avait fait de semblables » auparavant. — La manifestation de la Sainteté du Dieu » vers le ciel (eut lieu) en l'an 12, et le 12 de Pharmouthi. » — Sa naissance (eut lieu) en l'an 16, et le 7 de Paophi, » sous la Sainteté de l'Horus glorificateur du cœur, du

» Soleil du cœur, du fils du Soleil, *Néchao*, vivant à
 » toujours. — Son installation dans le temple de Phtah (eut
 » lieu) en l'an 1, et le 9 de l'Épiphi, sous la Sainteté de
 » l'Horus bienfaiteur du cœur, du Soleil qui donne la bonté
 » au cœur, du fils du Soleil *Psammétichus*. — La durée
 » heureuse de ce dieu (fut de) 17 ans 6 mois et 5 jours.
 » — Ont été faits par le dieu bon *Ouaphrès* tous les cer-
 » cueils et toutes les autres choses travaillées, et toutes les
 » cérémonies du dieu auguste; c'est ce qu'il lui a fait pour
 » être doué d'une vie puissante et éternelle. » — Ainsi,
 l'Apis né l'an 16 de Néchao et intronisé, selon l'usage,
 quelques mois après, en l'an 1 de Psammétichus II, était
 mort l'an 12 d'Ouaphrès, à l'âge de 17 ans 6 mois et 5 jours.
 Je n'ai pas besoin d'insister sur le secours tout-puissant que
 le mode usité dans la rédaction de nos épitaphes apporte à
 l'histoire et à la chronologie de l'Égypte.

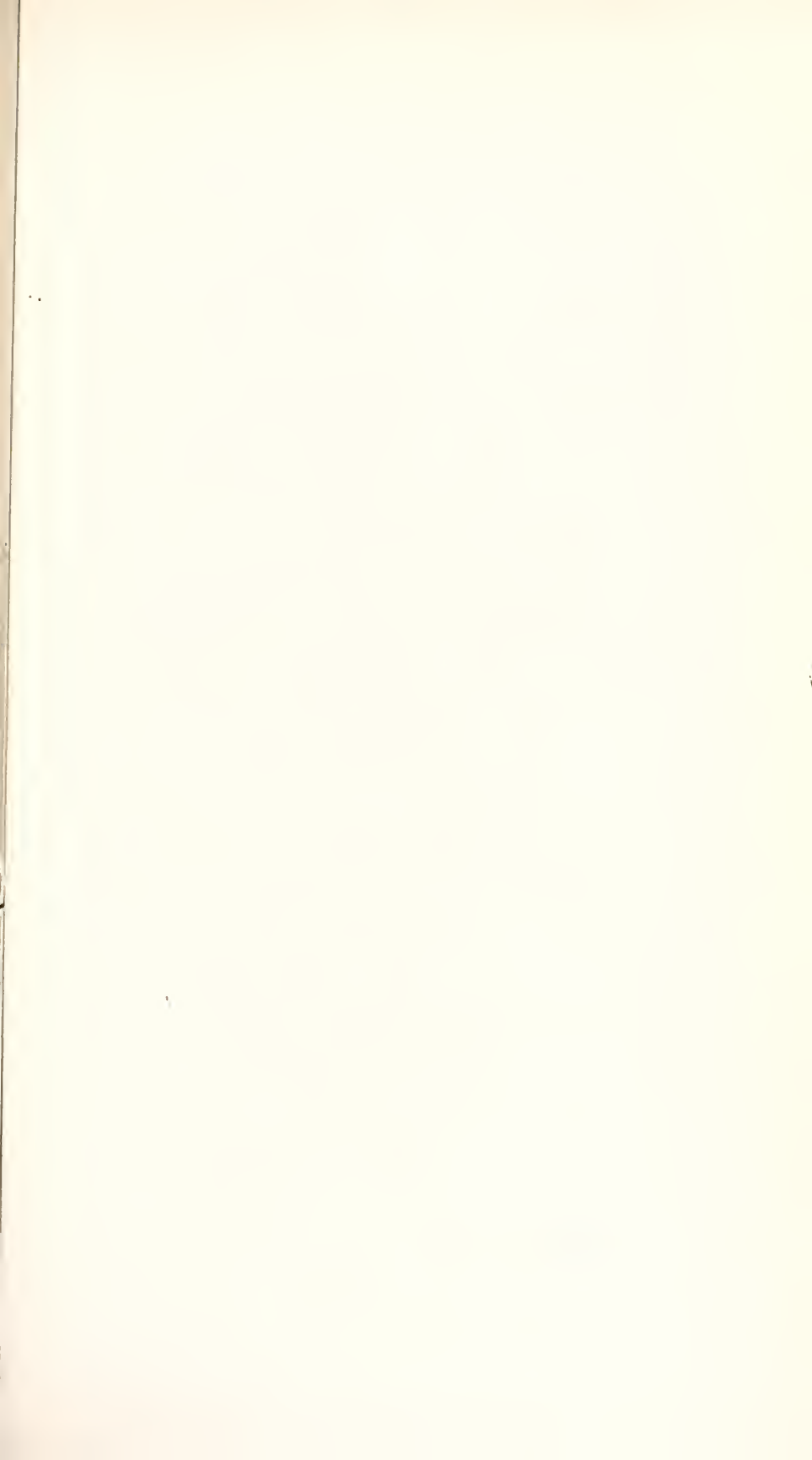
La PLANCHE VIII offre l'image d'un Cerbère conduit par
 un enfant. On doit voir dans cette curieuse représentation
 le génie de Pluton monté sur l'animal qui symbolise cette
 divinité.

La PLANCHE IX représente un groupe de même disposi-
 tion. Ici le génie de Bacchus guide une panthère de propor-
 tions colossales. Ces deux groupes ont été découverts, avec
 plusieurs autres, dans le dromos qui précède l'entrée prin-
 cipale du Sérapéum égyptien; ils étaient posés sur un mur
 qui s'étendait en avant des deux chapelles que reproduit
 notre planche IV.

La belle statue figurée sur notre PLANCHE X n'a pas été
 trouvée dans le Sérapéum proprement dit; elle provient de
 l'un des anciens tombeaux entre lesquels l'allée des sphinx,
 construite seulement sous la XXVI^e dynastie, avait dû
 passer. M. de Rougé, dans sa *Notice sommaire des Monu-
 ments égyptiens exposés dans les galeries du Louvre*, en
 donne la description suivante : « Nous n'en sommes pas
 » réduits à des conjectures sur la figure du scribe accroupi,

» placé au milieu de la salle; elle a été trouvée dans le tom-
» beau de *Skhem-ka* avec les figures réunies dans la salle
» des plus anciens monuments. Elle appartient donc à la
» cinquième ou à la sixième dynastie. La figure est pour
» ainsi dire parlante; ce regard qui étonne a été obtenu par
» une combinaison très habile. Dans un morceau de quartz
» blanc opaque est incrustée une prunelle de cristal de roche
» bien transparent, au centre de laquelle est planté un petit
» bouton métallique. Tout l'œil est enchâssé dans une feuille
» de bronze qui remplace les paupières et les cils. Les sables
» avaient très heureusement conservé la couleur de toutes
» les figures de ce tombeau. Le mouvement des genoux et
» le dessin des reins sont surtout remarquables par leur jus-
» tesse, tous les traits de la figure sont fortement empreints
» d'individualité; il est visible que cette statuette était un
» portrait. » Les autres statues trouvées dans la même tombe,
sans être d'un art aussi avancé que la saisissante figure de
notre scribe, ont cependant un mérite auquel les artistes
égyptiens n'ont qu'assez rarement atteint. L'époque à la-
quelle remontent ces divers monuments est, comme l'a dit
M. de Rougé, celle de la V^e ou de la VI^e dynastie. Selon
un calcul établi par M. Lenormant (*Éclaircissements sur le
cercueil du roi Mycérinus*), la V^e dynastie aurait commencé
à régner en 4073 avant J.-C., en sorte que notre figure pour-
rait avoir près de six mille ans. Le scribe accroupi du Louvre
serait donc l'un des plus anciens monuments sortis, à notre
connaissance, de la main des hommes, en même temps qu'il
est un des plus parfaits de tous ceux que l'art égyptien a
produits.

Paris, 10 juillet 1856.



PLAN
DE LA NÉCROPOLE DE MEMPHIS

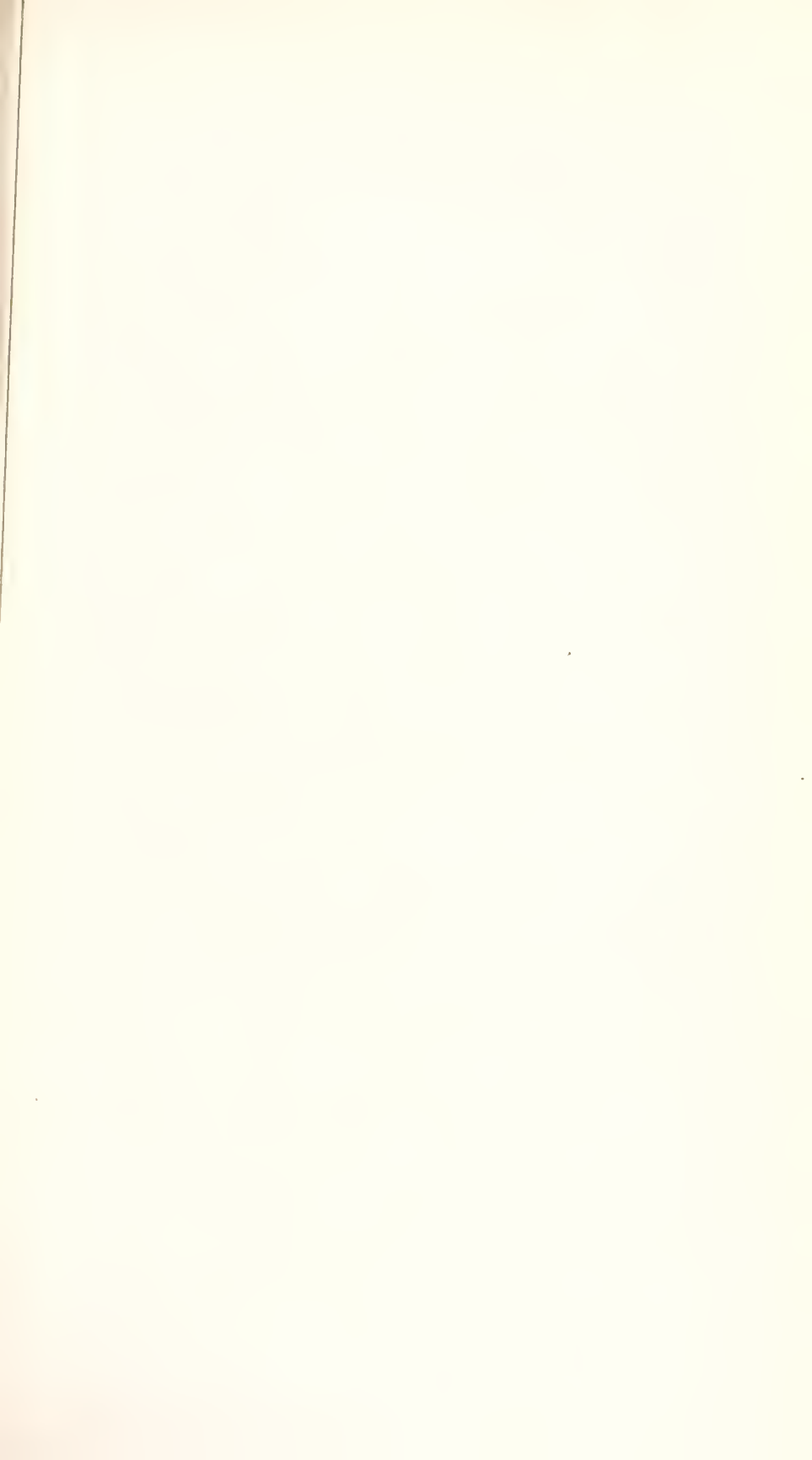
AVANT

LA DÉCOUVERTE DU SÉRAPÉUM

1850.



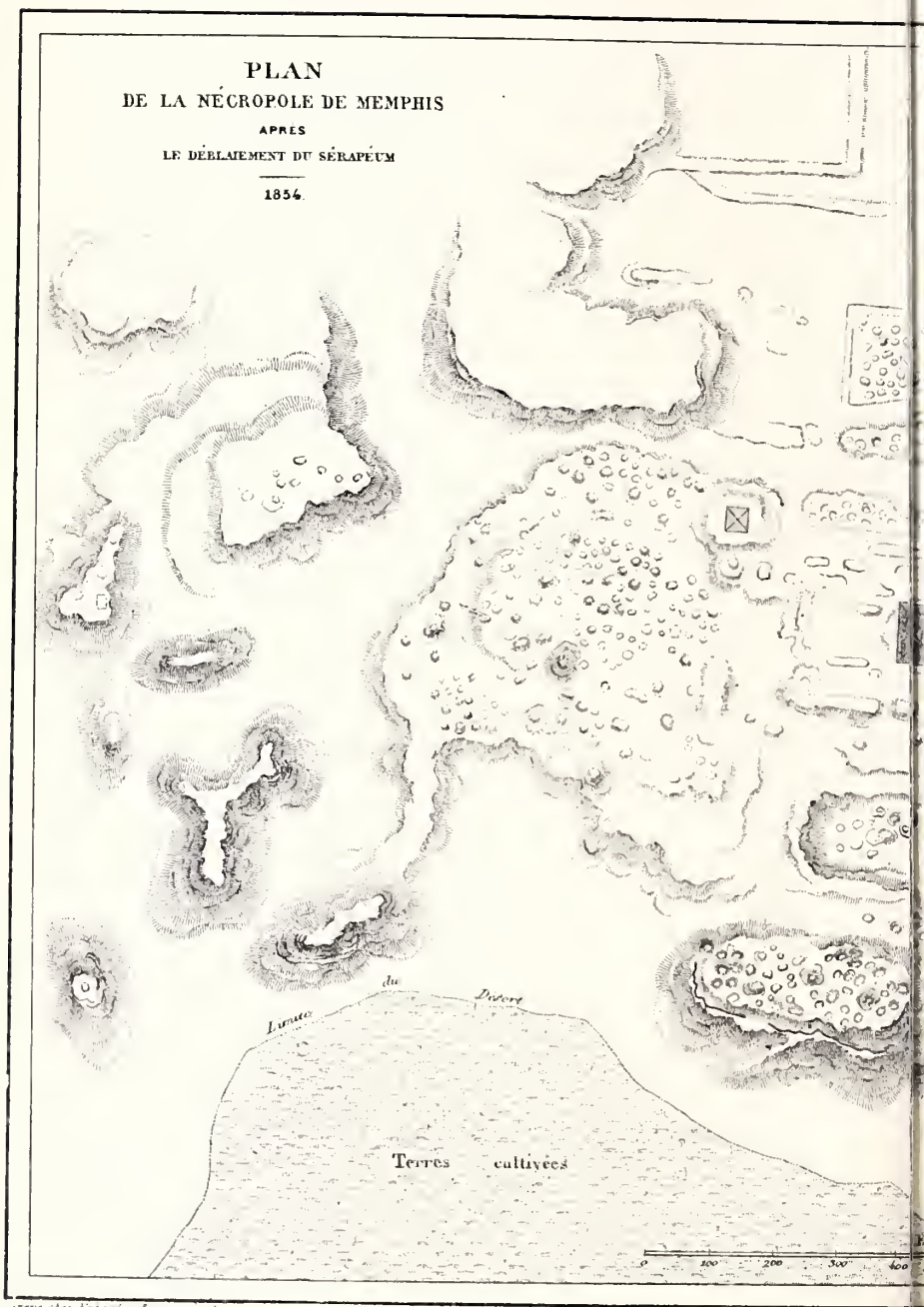


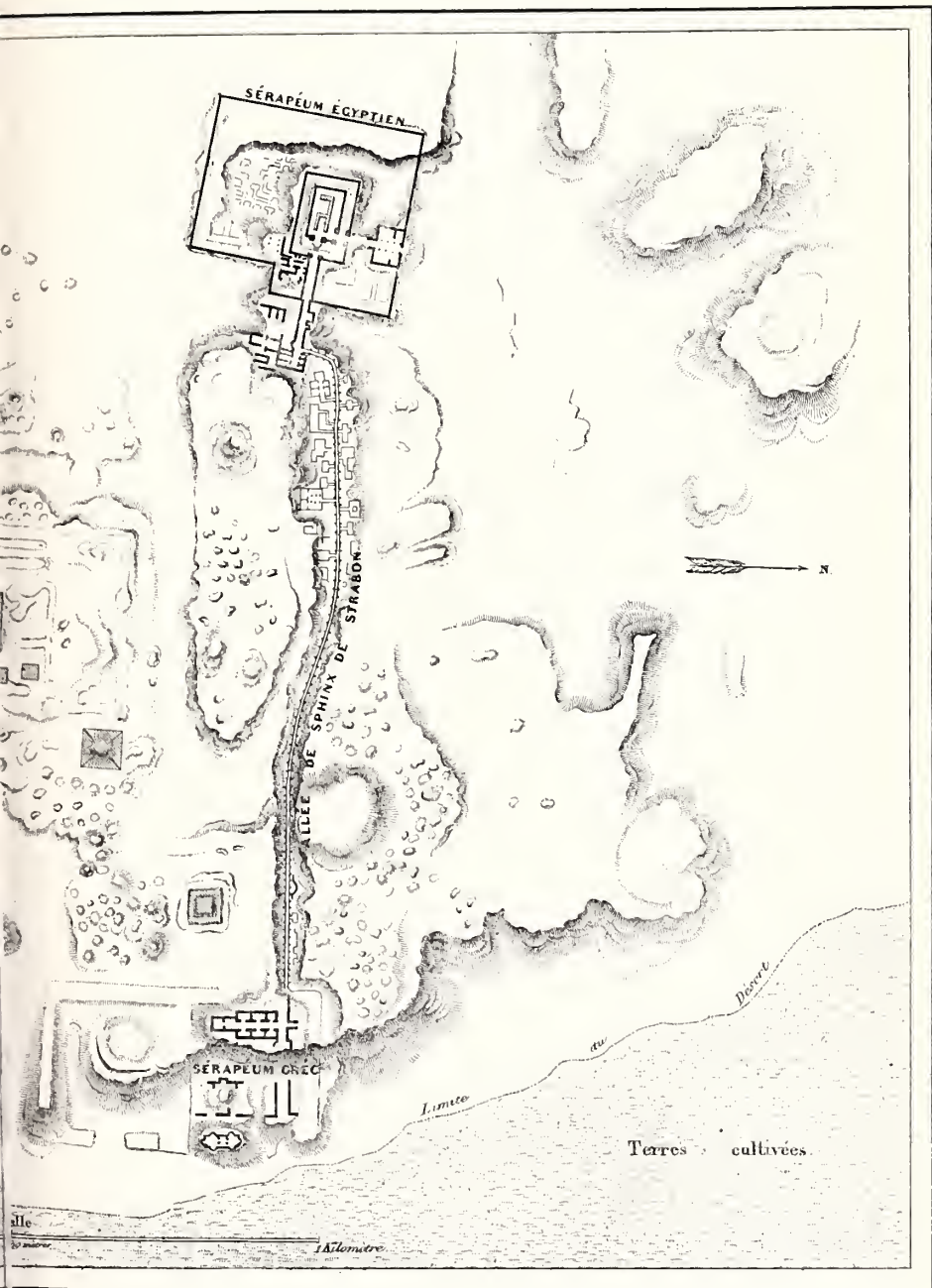


PLAN
DE LA NÉCROPOLE DE MEMPHIS

APRÈS
LE DÉBLAIEMENT DU SÉRAPÉUM

1854.







Barry del

Lebel sc

TRANCHÉE OUVERTE A TRAVERS L'ALLÉE DE SPHINX

Découverte du 135° Sphinx



Barbot del.

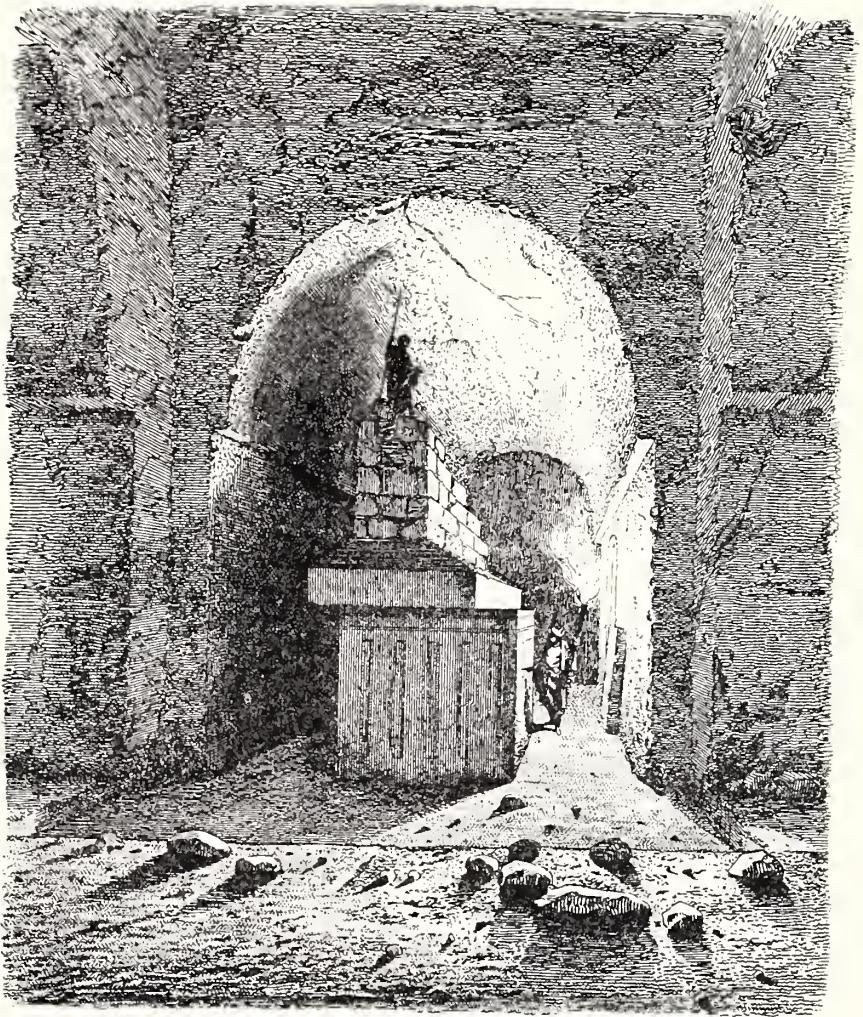
VUE PRISE PENDANT LE DÉBLAITEMENT DU DROMIOS

J. Durand sc.



Engr. del.

VUE INTÉRIEURE DE LA TOMBE D'APIS



Barbot del.

Au⁶ Guillaumot sc

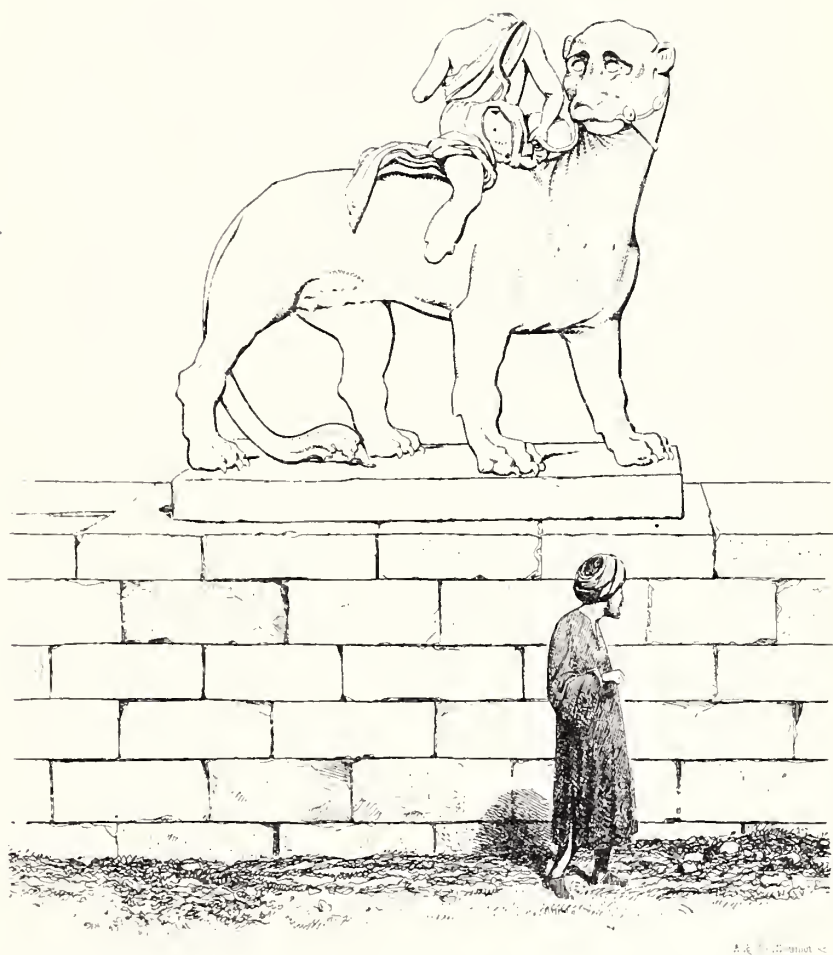
VUE DE L'UNE DES CHAMBRES INTÉRIEURES
DE LA TOMBE D'APIS



Birbot del.

Aug. Guillemot sc.

GÉNIE MONTÉ SUR UN CERBÈRE



GÉNIE MONTÉ SUR UNE LIONNE



H. d'après Th. Devéria.

STATUE D'UN PERSONNAGE INCONNU

ANTÉRIEUR A LA XI^e DYNASTIE



TABLE DES MATIÈRES

Notice biographique, par G. Maspero (avec le portrait de Mariette).....	I-CCXXIV
Bergerie royale de Montcavrel. Notice sur le château..	1-8
Placard relatif à une momie égyptienne renfermée dans un double sarcophage.....	9
Quelques mots sur la galerie égyptienne du Musée de Boulogne	11-28
Dissertation historique et archéologique sur les différents noms de Boulogne dans l'antiquité	29-98
Note sur un fragment du Papyrus royal de Turin et la VI ^e dynastie de Manéthon	99-112
Lettre à M. de Rougé, sur des observations faites à la demande de M. Biot, pendant un séjour aux pyramides de Gizéh, du 18 au 24 mars 1853	113-123
Lettre à M. le vicomte E. de Rougé, sur les fouilles exécutées autour du grand Sphinx de Gizéh.....	125-131
Renseignements sur les soixante-quatre Apis trouvés dans les souterrains du Sérapéum.....	133-255
BIBL. ÉGYPT., T. XVIII.	21

Fragment de sarcophage phénicien conservé au Musée de Berlin.....	257-262
Mémoire sur une représentation gravée en tête de quel- ques proscynèmes du Sérapéum.....	263-310
Choix de Monuments et de Dessins, découverts ou exé- cutés pendant le déblaiement du Sérapéum de Mem- phis (avec dix planches)	311-319

PJ1025 .B58 v.18
Bibliothèque égyptologique comprenant
Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00085 0083